

Le Signe de la Croix

Chris Kuzneski

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

« Un voyage palpitant.
Tout à fait le genre d'histoire que j'adore ! »

Steve Berry

CHRIS KUZNESKI

LE SIGNE DE LA CROIX

cherche
midi

Chris Kuzneski

Le Signe de la croix

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR FRANÇOIS MORICE



COLLECTION **THRILLERS**
Cherche midi

Vous aimez la littérature étrangère ? Inscrivez-vous à notre newsletter pour suivre en avant-première toutes nos actualités : **www.cherche-midi.com**

Direction éditoriale : Arnaud Hofmarcher Coordination éditoriale : Roland Brénin

© **Chris Kuzneski, 2006**

Titre original : *Sign of the Cross*

Éditeur original : Jove Books, The Berkeley Publishing Group, Penguin Group (USA), Inc.

© **le cherche midi, 2014**, pour la traduction française 23, rue du Cherche-Midi 75006 Paris

Le savoir est l'ennemi de la foi.

Traduction d'une stèle découverte à Orvieto, Italie
(vers 37 apr. J. -C.)

Europe centrale



LUNDI 10 JUILLET
ELSENEUR, DANEMARK
(À QUARANTE-CINQ KILOMÈTRES AU NORD DE
COPENHAGUE)

Erik Jansen allait mourir. Mais il ne savait pas comment. Ni pourquoi.

Après avoir récité une courte prière, il releva la tête et chercha à repérer l'endroit où il se trouvait, mais il ne voyait rien. De l'eau salée lui brûlait les yeux et lui brouillait la vue. Il essaya de s'essuyer le visage, mais ses mains étaient liées dans son dos à l'aide de cordes épaisses attachées à la structure du bateau. Ses jambes avaient également été immobilisées, ligotées encore plus solidement que ses mains, ce qui signifiait qu'il lui était impossible de s'enfuir. Il était à leur merci. Et il ignorait à qui il avait affaire.

Ils lui avaient sauté dessus au moment où il quittait son appartement et l'avaient poussé à l'arrière d'un van. Très calmes, très professionnels. Ils ne lui avaient pas laissé le temps de protester. En quelques secondes, ils l'avaient endormi avec un narcotique. Il s'était réveillé des heures plus tard. Il ne se trouvait plus au cœur d'une ville trépidante, mais en plein milieu de l'océan. À présent, il faisait nuit. Il était désormais privé de liberté. Sa vie allait bientôt prendre fin.

Jansen fut tenté de crier, mais il savait que les choses ne feraient qu'empirer. Ces types n'étaient pas du genre à commettre d'erreur, il en était convaincu. Si quelqu'un avait pu lui venir en aide aux alentours, ils l'auraient bâillonné. Ou lui auraient coupé la langue. Ou bien les deux. Jamais ils n'auraient pris le risque de se laisser surprendre. Il les connaissait depuis moins de vingt-quatre heures, mais il était bien conscient de tout cela. Ces hommes étaient des professionnels, engagés pour le tuer pour Dieu sait quelle raison. Ce n'était plus qu'une question d'heures. Quand leur bateau atteignit le rivage, Jansen perçut le crissement des rochers sous la coque. Le bruit emplît l'air tel un gémissement venu des premiers âges, bien que personne ne semblât y prêter attention. On était au beau milieu de la nuit et la côte était déserte. Personne n'allait se précipiter en courant. Personne ne viendrait le sauver. Comme toujours, tout était désormais

entre les mains de Dieu.

Soudain, l'un des hommes sauta par-dessus bord et atterrit dans l'eau glacée. Il empoigna le bateau à deux mains et le tira jusqu'à une petite plage, en contrebas d'un sentier. Les trois autres le suivirent et camouflèrent l'embarcation sous les arbres qui bordaient cette partie de l'île.

Ils venaient de parcourir plus de mille miles, mais ce n'était qu'un début.

Sans dire un mot, ils desserrèrent les liens de Jansen, l'extirpèrent du bateau et le transportèrent sur leurs larges épaules pour l'amener jusqu'à la terre ferme. Jansen imagina qu'il avait encore une dernière chance de leur échapper et se mit à remuer dans tous les sens, comme un poisson affolé tâchant de se soustraire à l'hameçon. Mais il ne fit que les irriter. Pour toute réponse, ils lui écrasèrent le visage contre la paroi tranchante des rochers. Le nez cassé et les dents éclatées, il perdit connaissance. Ils le ramassèrent et le portèrent jusqu'à l'endroit où il allait mourir. L'un des hommes découpa les vêtements de Jansen, pendant que les autres construisaient la croix. Taillée dans du chêne africain, elle mesurait trois mètres de haut pour deux mètres de large. Le bois avait été prédécoupé, si bien que les éléments s'assemblaient sans difficulté. Lorsqu'ils eurent terminé, la croix ressemblait à un gigantesque *T* dominant l'herbe fraîchement coupée. Ils savaient que la plupart des gens se poseraient des questions au sujet de sa forme, mais que les experts ne s'y tromperaient pas. Ils comprendraient immédiatement qu'elle était authentique. Exactement ce qu'elle était censée être. Exactement telle qu'elle avait été.

En silence, ils tirèrent Jansen jusqu'à la croix, positionnèrent ses bras sur le *patibulum* – la branche horizontale – et ses pieds sur les *stipes*. Lorsqu'ils furent satisfaits, le plus costaud s'empara d'un maillet et enfonça un clou en fer forgé dans le poignet droit de Jansen. Le sang jaillit en un geyser rouge vif, éclaboussant le visage de l'homme qui refusa de s'arrêter avant que la pointe n'ait touché le sol. Il fit de même sur le poignet gauche de Jansen, puis il passa aux jambes.

Comme Jansen était inconscient, ils purent installer ses pieds dans la position appropriée : le pied gauche au-dessus du pied droit et les orteils pointés vers le bas, ce qui ne manquerait pas de plaire à leur patron. Un clou à travers la voûte plantaire des deux pieds, en plein milieu des métatarses.

Parfait. Absolument parfait. Juste ce qu'il fallait.

Maintenant que Jansen était prêt, ils apportèrent une longue lance en bois dont le bout en fer avait été forgé conformément aux instructions. Le plus costaud s'en empara et l'enfonça sans sourciller dans les côtes de Jansen. Aucune compassion. Aucun regret. De fait, il rit en brisant les côtes de Jansen et en lui perforant le poumon. Les

autres l'imitèrent en se moquant de l'homme à l'agonie, tandis que le sang jaillissait de son flanc. Ils rirent, comme les Romains il y a si longtemps.

Le chef consulta sa montre et sourit. Ils étaient dans les temps. Dans quelques minutes, ils seraient de retour à bord du bateau. Dans quelques heures, ils seraient dans un autre pays.

Il ne restait plus que l'inscription. Une inscription peinte à la main. Ils allaient la clouer au sommet de la croix, au-dessus de la tête de la victime. C'était leur manière de revendiquer leur responsabilité et d'annoncer leur dessein. Le message ne révélait qu'une chose, une simple phrase. Quatre mots connus à travers le monde entier. Quatre mots qui allaient condamner la chrétienté et récrire la parole de Dieu.

AU NOM DU PÈRE.

EL PRESIDIO DE PAMPLONA

(PRISON DE PAMPELUNE)

PAMPELUNE, ESPAGNE

L'eau glacée projeta le prisonnier contre le mur de pierre et l'y maintint écrasé comme s'il était en Velcro. Cela dura jusqu'à ce que le maton coupe l'arrivée d'eau de la lance à incendie et le regarde s'effondrer à terre.

« *¡Hola, Señor Payne ! ¡Buenos días !*

Buenos días, mon cul. »

Il était enfermé dans cette cellule depuis vendredi, et c'était le troisième jour d'affilée qu'ils utilisaient la lance à incendie pour le réveiller.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda le gardien avec un accent à couper au couteau. Pas content de me voir, hein ? »

Jonathon Payne se releva en étirant son mètre quatre-vingt-quinze. Il était en pleine forme malgré sa trentaine avancée, même si toutes les séances d'exercice au monde n'avaient pas pu empêcher les années de faire leur œuvre. Si l'on ajoutait à cela quelques vieilles blessures par balle et un ou deux mauvais coups reçus au football, on comprenait facilement pourquoi quitter son lit était le moment de la journée qui lui plaisait le moins.

« Oh, ça n'a rien à voir avec toi, dit-il. J'adore voir les deux dents qui te restent tous les matins. En fait, je ne peux plus me passer de tes séances de réveil. Je m'endors en Espagne et je me réveille sous les chutes du Niagara. »

Le gardien secoua la tête. Il était mince et mesurait vingt-cinq bons centimètres de moins que Payne, mais les barreaux en acier lui donnaient du courage.

« Un Américain trop gâté, voilà ce que tu es. Je me décarcasse pour venir te doucher au lit et tu fais rien d'autre que de te plaindre. Demain matin, je laisse tomber la lance à incendie et je viens te réveiller à coups de fouet.

— La vache, Ricardo, tu ne serais pas un peu pervers ?

— Ça veut dire quoi, pervers ? »

Payne ignore la question et s'avança vers le devant de la cellule.

« Désolé de te décevoir, mais ton patron m'a promis un coup de fil,

aujourd'hui. Ce qui veut dire que l'ambassade sera ici bien avant que tu ne viennes me montrer ton fouet et le petit string en cuir que tu portes pour aller avec.

— Oui, j'imagine qu'ils seront prêts à tout pour vous sauver, toi et ton ami. » Le maton rigolait en descendant le couloir. Il s'approcha d'un autre détenu et lança : « Hé, *hombre* ! Tu es *americano*, non ?

— Moi ? demanda le prisonnier d'une voix nasillarde. Oui, m'sieur. Je viens de Bullcock, au Texas.

— Et pourquoi tu es en prison ? »

L'homme devint rouge comme une pivoine.

« Je me suis fait choper en train de pisser dans la rue.

— Mais oui ! Le Pisseur de Pampelune ! Comment j'ai pu t'oublier ? » Le maton se mit à rire comme un fou et désigna l'entrejambe du prisonnier. « Et ça fait combien de temps que vous êtes ici, toi et ton petit *señor* ?

— Environ deux semaines.

— Pour avoir pissé en public ? grommela Payne. Et l'ambassade ne vous a toujours pas filé un coup de main ?

— J'attends encore qu'ils rappellent. Ils sont à Madrid, plus au sud. Et nous, on est à Pampelune, au nord. J'imagine qu'ils ne viennent pas souvent faire un tour dans le coin.

— Fils de pute », grogna Payne. Il pensait être libéré, ainsi que son meilleur ami David Jones, à la fin du weekend. Il espérait tout au moins que quelqu'un lui expliquerait pourquoi on les avait arrêtés. Mais il commençait à perdre espoir. Si le Texan disait vrai, il allait falloir employer les grands moyens pour sortir d'ici, car il n'avait nullement l'intention de rester plus longtemps à pourrir en cellule. Essentiellement parce qu'il n'avait rien fait de mal.

Trois jours enfermé et toujours pas d'inculpation. Trois jours de merde.

Tout avait commencé la semaine précédente. Ils étaient venus à Pampelune pour assister à la *Fiesta San Firmin*, plus connue sous le nom de « La course de taureaux ». Ils étaient en ville depuis quelques jours et passaient leurs journées à boire et à faire du tourisme, jusqu'à ce qu'on les agresse à leur hôtel. Complètement sonnés par une attaque-surprise.

Payne se préparait pour aller dîner quand quelqu'un frappa à sa porte. La police locale. Ils étaient venus à plusieurs avec l'intention de le coffrer. Dans un anglais plutôt approximatif, ils évoquaient une certaine chose qu'il avait faite il y a longtemps. Bien avant son dernier voyage. Ces histoires n'avaient aucun sens jusqu'à ce qu'il jette un œil en direction du hall où il aperçut Jones, lui aussi menotté. C'est en cet instant qu'il réalisa que tout cela devait avoir un rapport avec leur ancien boulot et leur carrière militaire. Et que si tel était le cas, ils

étaient cuits. On était au bord d'un incident diplomatique. Ensemble, ils avaient dirigé les MANIAC, un groupe d'intervention d'élite composé des meilleurs éléments des Marines, de l'Armée, de l'US Navy, de l'US Air Force et de l'US Coast Guard. Qu'il s'agisse d'exfiltrations, de missions secrètes, de sabotages antiguérilla, ou d'opérations à l'étranger, ils avaient davantage mis leurs mains dans la merde que bien des proctologues. Ils en avaient aussi foutu un peu partout. Des opérations clandestines aux quatre coins de la planète. Des missions dont personne d'autre n'aurait pu s'occuper. Car personne ne pouvait se révéler aussi fiable. Quand ils recevaient un ordre, il venait du plus haut niveau. Directement du Pentagone. Pour une raison simple : l'existence des MANIAC ne devait être connue que d'un minimum de personnes. Ils étaient l'arme secrète du gouvernement. L'armée des ombres que les États-Unis ne voulaient pas assumer. Qu'ils *ne pouvaient pas* assumer.

C'est précisément ce qui inquiétait Payne. S'il avait été arrêté pour un acte commis au sein des MANIAC, le Pentagone allait-il lui venir en aide ? Pouvaient-ils se payer le luxe d'un tel scandale ? Trois jours s'étaient écoulés et toujours pas de nouvelles.

Trois jours, et ça ne faisait que commencer.

Orvieto, Italie
(À CENT KILOMÈTRES
AU NORD-OUEST DE ROME)

Le professeur Charles Boyd lâcha son marteau et alla chercher sa gourde. Il était encore vaillant, pour un homme de cinquante-huit ans. Mais la chaleur des projecteurs était accablante. La sueur dégoulinait de son crâne comme de la pluie.

« Juste ciel ! » gémit-il.

Maria Pelati sourit, mais continua de travailler. Elle était deux fois plus jeune que lui et avait deux fois plus d'énergie. Boyd, quant à lui, s'exténuaient dans l'uniforme traditionnel des archéologues – pantalon de treillis, chemise en coton, chaussures de randonnée – alors qu'elle portait un T-shirt et un short. Ils avaient passé les jours précédents à creuser ensemble le plateau situé à 275 mètres d'altitude sur lequel se trouvait Orvieto, au-dessus des vignes de la Vallée de la Paglia. Cet endroit était si reculé qu'il avait servi de havre de paix aux papes durant le Moyen Âge. Des documents pontificaux prouvaient que les papes italiens avaient fait d'Orvieto la résidence secondaire du Vatican durant la période la plus agitée que l'Église catholique romaine ait connue. Malheureusement, il était interdit aux scribes pontificaux de prendre des notes sur leur vie quotidienne, de peur que ces descriptions ne soient utilisées par leurs ennemis pour organiser une attaque. Cependant, cela n'empêcha pas les rumeurs de circuler.

D'après la légende, une cité avait été construite sous la ville – les catacombes d'Orvieto – dans le but d'y cacher les documents les plus importants de l'Église, et de protéger ses objets les plus précieux. La plupart des experts avaient considéré les catacombes comme une légende, l'invention d'un moine ivrogne du XIV^e siècle. Mais le professeur Boyd n'était pas de cet avis. Non seulement il croyait en l'existence des catacombes, mais il consacrait la plupart de son temps à leur recherche.

« *Professore ?* Quand j'étais petite, mon père me parlait des catacombes, mais jamais de manière rationnelle. Il les a toujours considérées comme une sorte d'Atlantide. » Maria Pelati prit une profonde inspiration et dégagea une mèche de cheveux de ses yeux. Un geste qu'elle faisait souvent quand elle était nerveuse. « À vrai dire,

monsieur... je me demandais... pourquoi êtes-vous certain que les catacombes existent ? »

Il la regarda droit dans les yeux pendant quelques secondes, puis il s'adoucit et lui fit un petit sourire.

« Croyez-moi, ma chère, vous n'êtes pas la première personne à me poser la question. Enfin, une personne sensée passerait-elle son temps à chercher les catacombes ? Je ferais aussi bien d'aller pêcher le monstre du Loch Ness. »

Elle sourit à son tour.

« Pour info, il fait peut-être moins chaud du côté du Loch Ness.

— Pour info, je ne suis pas complètement cinglé.

— Je n'ai jamais dit que vous l'étiez.

— Mais ça vous a effleuré l'esprit. C'est vous qui seriez dingue de ne pas y avoir songé. »

Elle dégagea de nouveau ses cheveux de ses yeux.

« Il y a une frontière très étroite entre le génie et la folie, et je ne vous ai jamais vu la franchir... Mais vous êtes *plus* qu'évasif. Vous ne m'avez encore jamais parlé des catacombes.

— Ah oui, les catacombes. Dites-moi, ma chère, que savez-vous de l'Empire romain ?

— L'Empire romain ? demanda-t-elle interloquée. Je crois que je m'y connais un peu. »

Sans rien ajouter, il lui tendit une poignée de documents qu'il venait de tirer de sa banane et s'assit à l'ombre d'un mur, attendant la réaction qui n'allait pas tarder à arriver.

« *Santa Maria* ! s'écria-t-elle, ça date de la Rome antique !

— D'où ma question sur l'Empire. Je croyais avoir été clair. »

Pelati secoua la tête avant de se concentrer à nouveau sur les documents. À première vue, ils semblaient illustrer le plan très détaillé d'un tunnel caché sous les rues d'Orvieto. Ce n'était pas les cartes ni les illustrations qui la troublaient, mais plutôt la langue employée. Le document était écrit dans une forme de latin qu'elle ne parvenait pas à traduire.

« C'est authentique ? demanda-t-elle.

— Tout dépend de votre point de vue. Vous avez en main la photocopie d'un parchemin que j'ai trouvé en Angleterre. La photocopie est indubitablement récente. L'original est ancien et authentique.

— En Angleterre ? Vous avez trouvé le parchemin en Angleterre ?

— Qu'y a-t-il de si surprenant ? Jules César y a passé quelques temps. Tout comme l'empereur Claude.

— Mais quel est le rapport avec les catacombes ? Les papes ont séjourné à Orvieto une centaine d'années après la chute de Rome. Qu'est-ce que ça a à voir ? »

Pelati savait que le pape Grégoire XI était décédé de mort naturelle en 1378. La place vacante fut ensuite occupée par Urbain VI. Plusieurs cardinaux s'opposèrent à ce choix qu'ils estimaient inapproprié et réclamèrent un nouveau vote dont le résultat fut différent du premier. L'Église catholique se scinda alors en deux factions, chacune soutenant son propre pape. L'Italie, l'Allemagne et la plupart des pays d'Europe du Nord prirent le parti d'Urbain VI, tandis que la France et l'Espagne soutinrent Clément VII. Cette rivalité, désignée depuis sous le nom de Grand Schisme d'Occident, divisa le catholicisme pendant près de quarante ans et mit par la même occasion les assemblées pontificales en danger – vis-à-vis des étrangers –, mais aussi l'une envers l'autre. C'est pour cette raison que les papes italiens passaient la plupart de leur temps à Orvieto, un endroit que son emplacement sur le plateau préservait naturellement des attaques. Et c'est ici, dans les profondeurs de la pierre de tuffeau, que les légendaires catacombes avaient été prétendument construites.

Boyd sourit devant le visage perplexe de son élève. Refusant de lui faciliter la tâche, il dit : « Dites-moi, ma chère, êtes-vous déjà allée visiter les ruines romaines de Bath ? »

— Non, monsieur, répondit-elle, vexée. Pourquoi me posez-vous la question ?

— Ah... soupira-t-il en se souvenant de cette ville au charme suranné, située sur les rives de l'Avon. C'est là que se situe le cœur de la campagne anglaise. Pourtant, vous êtes entourés des vestiges de la Rome antique. C'est totalement surréaliste. Et vous savez quoi ? Les bains fonctionnent toujours. Les sources chaudes continuent de jaillir du sol, et les bâtiments sont encore en bon état. Depuis les eaux magiques, d'antiques piliers s'élèvent jusqu'aux deux. C'est assez incroyable, quand on y songe. »

Décontenancée par son récit, Pelati faisait la grimace.

« Sans vouloir vous offenser, où voulez-vous en venir ? »

— Réfléchissez, ma chère. Les papes du XIV^e siècle se sont servis des catacombes comme d'un refuge. Pour autant, ça ne veut pas dire qu'ils les ont construites. Les Romains étaient plutôt en avance sur leur époque, vrai ou faux ? J'imagine que s'ils ont été capables de construire des bains publics qui fonctionnent encore deux mille ans plus tard, il est probable qu'ils aient pu creuser quelques tunnels encore praticables il y a sept cents ans.

— Attendez ! Vous voulez dire que c'est la raison pour laquelle il n'existe aucune trace de leur construction ? Ils étaient déjà là quand les papes séjournèrent ici pour la première fois ? »

Il fit un signe de tête désignant les documents qu'elle tenait dans sa main.

« Quand j'ai découvert le parchemin original, j'ai pensé que c'était

du bidon. Sincèrement, comment tout cela pouvait-il être vrai ? Puis je l'ai fait analyser. Et les résultats se sont révélés convaincants. Le parchemin datait de plus de mille ans avant le schisme, prouvant une bonne fois pour toutes que les catacombes existaient déjà. De surcroît, elles n'avaient pas été construites pour les papes du Moyen Âge. Elles avaient été construites par les Romains.

— Une date, demanda-t-elle, avez-vous une date précise, pour le parchemin ?

— Comme vous le savez, la datation au carbone n'est pas toujours très précise. En faisant de mon mieux, j'ai réussi à déterminer une époque. » Boyd but une gorgée d'eau pour faire durer le suspense. « Selon mes analyses, les catacombes d'Orvieto ont été construites à l'époque où Jésus-Christ était encore en vie. »

Près de 300000 touristes convergeaient chaque année vers le château de Kronborg, mais aucun d'entre eux n'avait vu cela auparavant. Et ceux qui le virent auraient préféré ne pas le voir. Au moment où Erik Jansen fut découvert, la couleur de son torse virait au gris et ses jambes étaient toutes violacées, à cause de la lividité *post mortem*. Les oiseaux s'étaient régalez de ses chairs comme d'un buffet campagnard. Un groupe d'étudiants repéra Jansen de l'autre côté de la cour. Ils pensèrent qu'il s'agissait d'une exposition d'art historique. Ils se rapprochèrent, en s'émerveillant devant tous les petits détails qui le rendaient presque vivant : la couleur de sa chair, l'horreur sur son visage, la texture de ses cheveux châtain roux qui flottaient dans le vent. Ils formèrent un attroupement autour de lui, impatients de se faire photographier devant l'œuvre exposée. Jusqu'à ce que l'un d'eux sente une goutte. Une seule goutte de sang et cela suffit à déclencher le chaos. Les enfants gémissaient. Les parents hurlaient. Les professeurs se précipitaient à leur secours. On appela la police locale, mais elle fut vite dépassée par les événements. Elle était habituée aux accidents de voiture et à la petite criminalité, mais pas aux meurtres. En tout cas à rien de cette ampleur. Encore fallait-il s'y attendre, dans un endroit aussi calme qu'Elseneur, situé sur la côte nord-ouest de l'île de Sjaelland, de l'autre côté de l'Øresund, en face de la ville suédoise d'Helsingborg, loin de l'agitation de Copenhague. La dernière fois que quelqu'un y avait été tué de façon brutale, c'était en 1944, et ceux qui avaient fait ça étaient des nazis. Néanmoins, la police aurait dû éviter de commettre plusieurs erreurs, dont certaines étaient inexcusables. La première patrouille arriva en bateau, débarquant sur le même rivage que les tueurs. Alors que la plage était interdite d'accès, les flics auraient dû baliser la zone, de manière à protéger les indices dispersés sous leur nez. Des indices concernant le meurtre : le nombre de tueurs, leur taille approximative, l'heure à laquelle ils étaient repartis. Tout ceci était inscrit dans le sable, attendant seulement d'être découvert. Mais pas pour longtemps, car l'officier qui dirigeait les opérations ne prit aucune précaution. Il choisit de se ruer sur la plage, tel un soldat le jour du débarquement en Normandie, immédiatement suivi par le reste de ses troupes. En un clin d'œil, tous les indices furent enterrés. Bien entendu, leur seconde erreur fut encore pire. Le genre de ratage qui se produit quand les gens gueulent dans tous les sens, que les

sirènes hurlent, et que personne ne prend le temps de réfléchir. Quand les flics arrivèrent près du corps, on leur raconta l'histoire des gouttes de sang, et ils pensèrent alors que Jansen était toujours vivant. La température de son corps aurait dû leur prouver le contraire. Pareil pour la couleur de sa peau. En tout cas, ils arrachèrent la croix du sol, en espérant le réanimer à l'aide de massages cardiaques, mais tout ce à quoi ils aboutirent fut la destruction d'un indice capital qui aurait pu permettre d'arrêter les tueurs avant qu'ils ne commettent un nouveau crime. De manière très ironique, toute l'énergie qu'ils dépensèrent à sauver une vie garantissait la mort d'autres personnes.

Nick Dial était américain, ce qui le rendait très impopulaire dans certains endroits du monde. Il en était de même pour son métier. Il dirigeait la toute nouvelle Division criminelle d'Interpol (Organisation internationale de la police criminelle), la plus importante organisation de lutte contre la criminalité au monde, qui lui faisait côtoyer la mort aux quatre coins de la Terre. Très simplement, il coordonnait le flux des informations entre les différents services de police à chaque fois qu'une enquête criminelle dépassait les frontières d'un pays. En un mot, il était responsable de 179 pays – peuplés de milliards d'habitants, où l'on parlait des dizaines de langues – tout en bénéficiant d'un budget inférieur à celui d'une école américaine. Il existe un immense malentendu au sujet d'Interpol et de sa mission qui consiste à stopper la criminalité. Ils envoient rarement des agents sur le terrain pour mener une enquête. Ils disposent en revanche d'organismes locaux, les Bureaux centraux nationaux, situés dans chacun des pays membres de l'organisation, et ces BCN gèrent leurs territoires en relayant les renseignements importants vers le quartier général d'Interpol, à Lyon. Les informations sont enregistrées dans une base de données centrale à laquelle on peut accéder par l'intermédiaire du réseau informatique d'Interpol. Empreintes, ADN, mise à jour des dossiers liés au terrorisme, à la criminalité sous toutes ses formes. Tout est consultable vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Malheureusement, ce n'est pas toujours suffisant. Le chef d'une division (Drogues, Contrefaçons, Terrorisme, etc.) est parfois contraint de sauter dans un avion et de prendre en main une affaire. Probablement pour éviter la paperasse. Ou pour gérer une querelle de frontière, ou encore les médias. Tout ce que Nick Dial détestait faire. Il s'en tenait à un axe de travail : la justice, la seule chose qui comptait vraiment. Corriger les erreurs de la manière la plus juste qui soit. C'était sa devise, la foi qui l'animait. Il se disait que s'il y parvenait, toutes les autres conneries pouvaient se régler d'elles-mêmes.

Dial arriva à Elseneur en fin d'après-midi. Il ne savait pas grand-chose au sujet de l'affaire – seulement qu'une personne avait été crucifiée et que le président voulait qu'il se rende sur place –, mais c'est

encore de cette manière qu'il préférerait travailler. Il aimait arriver à des conclusions basées sur ses propres observations, plutôt que d'avoir à se fier à des informations de seconde main. La plupart des enquêteurs se seraient précipités sur le corps pour l'examiner, mais Dial ne travaillait pas de cette manière. Il préférerait appréhender l'environnement avant de s'attaquer au crime lui-même, surtout quand il se trouvait dans un pays étranger. Si le meurtre avait été commis en France, il se serait dirigé tout droit vers le cadavre parce qu'il avait vécu dans ce pays et connaissait le comportement des Français. Mais ici, il demeurait légèrement dubitatif face au paysage. Il avait besoin de comprendre le Danemark – et les Danois, d'une manière générale – avant de pouvoir comprendre ce crime. Ainsi, plutôt que d'aller se pencher sur le corps de la victime, Dial s'engagea dans un long couloir, à la recherche d'une personne à qui parler. Pas pour l'interroger, juste pour bavarder. Quelqu'un qui pourrait l'aider à tâter le terrain. Il essaya trois fois avant de trouver quelqu'un qui parlait anglais.

« Excusez-moi, dit-il en montrant son badge d'Interpol, je peux vous poser quelques questions ? »

L'homme lui répondit d'un signe de tête, à la fois intimidé par la fonction de Dial et par l'intensité de son regard. Dial avait un peu plus de quarante ans, et son visage semblait avoir été sculpté dans un bloc de granit. Des traits clairs, de larges pommettes, des yeux verts. Ses cheveux courts étaient noirs, avec juste un soupçon de gris.

Pas particulièrement beau, mais terriblement viril. Son visage était couvert par les poils noirs d'une barbe de trois jours, qui, néanmoins, ne suffisait pas à dissimuler son menton. Un menton très proéminent, celui d'une star de cinéma. Il dominait toute la partie basse de son visage, comme un hommage à Kirk Douglas.

« D'abord, pouvez-vous me dire ce que je dois faire pour me trouver une tasse de café, dans les parages ? »

L'homme sourit et conduisit Dial jusqu'à un petit bureau. Le mur était recouvert de plannings de travail et de photos de Kronborg. Un bureau en métal était installé dans un coin de la pièce. Dial s'assit juste devant la porte, et on lui tendit une tasse de café.

« Donc, si je comprends bien, vous travaillez ici ? »

— Depuis plus de quarante ans. Je suis le plus âgé des guides du château. »

Dial sourit. Il avait touché le gros lot.

« Vous savez, j'ai voyagé un peu partout dans le monde, sur tous les continents, mais je n'ai encore jamais vu un pays comme celui-ci. Le Danemark est tout simplement sublime. »

L'homme rayonnait de fierté.

« C'est le secret le mieux gardé d'Europe.

— Bon, si je vous promets de tenir ma langue, vous voudrez bien

m'en parler un peu ? »

Leur discussion dura encore dix minutes, portant principalement sur les événements et les personnalités marquants de l'histoire de la région. Dial resta silencieux pendant la majeure partie de la conversation, tout en la relançant pour en venir à ce qui l'intéressait.

« Par curiosité, demanda-t-il, quel type de touristes accueillez-vous, ici ?

— Essentiellement des gens entre quarante et soixante ans, aussi bien des hommes que des femmes.

Nous recevons aussi beaucoup d'étudiants, au cours de l'année scolaire.

— Et de quelles nationalités ? La plupart des touristes que vous recevez sont-ils danois ? »

L'homme secoua la tête.

« Au contraire. La plupart viennent de pays voisins. De Suède, d'Allemagne, d'Autriche, de Norvège. Et nous recevons aussi beaucoup de Britanniques, à cause de Shakespeare.

— Shakespeare ? Quel est le rapport avec Shakespeare ?

— Vous voulez dire que vous ne savez pas ? »

Dial secoua la tête, même s'il savait parfaitement ce que Shakespeare venait faire dans cette histoire. Bien entendu, il n'avait pas l'intention de le dévoiler au guide. Il valait mieux jouer les idiots pour écouter sa version.

« Le *Hamlet* de Shakespeare se passe dans le château d'Elsinore.

— Elsinore ? C'est un village des environs ?

— Vous êtes à Elsinore. Elsinore est le nom anglais d'Elseneur. C'est ici que se déroule *Hamlet* ! Des représentations de la pièce ont même parfois lieu dans la cour du château. Vous devriez venir y assister, à l'occasion. »

Dial grimaça.

« Non. Je ne suis pas très amateur de théâtre. Je suis plutôt branché sports... mais pour les besoins de l'enquête, laissez-moi vous poser une question : est-ce que des personnages meurent, dans *Hamlet* ?

— Oh mon dieu, oui ! La pièce ne parle que de meurtre et de vengeance !

— C'est assez intéressant, si l'on fait le rapprochement avec les événements récents. Je me demande s'il y a un rapport. »

L'homme regarda autour de lui, comme s'il se méfiait, puis il baissa la voix et finit par chuchoter.

« Bien sûr qu'il y a un rapport. C'est évident. Pourquoi abandonnerait-on un cadavre ici, s'il n'y avait aucun rapport ? »

Dial se leva, enfin prêt à aller examiner le lieu du crime. « C'est ce que je vais essayer de découvrir. »

Maria pensait qu'il s'agissait d'une illusion d'optique causée par la faible luminosité. Mais elle changea d'avis au moment où elle posa la main sur la pierre. Sa texture semblait trop parfaite pour être naturelle.

« Professeur, vous avez une minute ? »

Boyd traversa la grotte, en enjambant l'enchevêtrement de câbles électriques et d'outils recouverts de poussière étalés sur le sol. Maria regardait fixement le mur. Il se tourna dans la même direction. En l'espace d'un instant, il sut de quoi il s'agissait. Lorsqu'il comprit, ses genoux se mirent à trembler. Sur un espace d'environ un mètre, la roche de la grotte passait d'un aspect rugueux à une surface lisse, avant de redevenir râpeuse, comme si quelqu'un s'était servi d'une feuille de papier de verre géante et l'avait frottée contre la paroi. Il tendit le bras, un peu inquiet. Il se demandait si l'éclairage n'était pas en train de jouer un vilain tour à ses yeux fatigués. La surface soyeuse lui prouva que ce n'était pas le cas.

« Vite ! Passez-moi mon pistolet. »

Le *pistolet* était le nom donné par Boyd à son soufflet de poche, un petit appareil d'archéologie qu'il utilisait pour les excavations. De la taille d'un téléphone portable, le pistolet contenait une petite cartouche d'oxygène pour évacuer la poussière des lézardes et permettait de faire moins de dégâts qu'en se servant d'un outil tranchant. D'une main, Boyd nettoya la surface du mur à l'aide d'un pinceau, tandis qu'il tenait son soufflet de l'autre. Les gravats tombèrent à ses pieds comme une averse, laissant flotter dans l'air de minuscules particules de poussière. Quelques minutes plus tard, le contour d'un carré d'un mètre de côté commença à prendre forme au milieu de la caverne.

« Oui, j'ai bien l'impression que vous venez de découvrir quelque chose. »

Maria émit un petit gémissement de satisfaction.

« Je le savais ! Je savais que ce rocher avait l'air d'être différent ! »

Après avoir nettoyé trois côtés du motif – en haut, à gauche et à droite –, Boyd put prendre la mesure du bloc de pierre : quatre-vingt-quinze centimètres carrés de surface et quatorze centimètres de profondeur. Maria approcha l'une des lampes pour mieux éclairer les coins, mais la paroi de la grotte formait un pan qui l'en empêchait.

« Professeur, c'est quoi à votre avis ? C'est trop petit pour être une porte, non ? »

Boyd terminait sa prise de notes dans son classeur.

« Du drainage, peut-être ? Éventuellement un aqueduc ? Dès qu'on pourra voir ce qu'il y a de l'autre côté, je suis sûr que l'on en saura davantage. »

Boyd lui tendit un pied-de-biche.

« Et comme c'est vous qui avez trouvé la pierre, je pense que c'est à vous que revient le privilège de la desceller.

— Merci, dit-elle à voix basse en insérant l'outil dans la rainure. Ça signifie beaucoup pour moi, monsieur. En fait, j'ai l'impression que nous formons une équipe.

— D'accord, mais ne soyez pas surprise si vous avez besoin de mon aide. Des pierres comme celles-ci peuvent être plus résistantes qu'elles n'en ont l'air. Je me souviens d'une fois, en Ecosse, quand... »

Un bruit sourd résonna dans la grotte, tandis que le gros rocher s'écrasa au sol. Les deux archéologues échangèrent un regard plein d'incrédulité, avant de regarder l'énorme bloc de pierre immobilisé à leurs pieds.

« Seigneur ! dit Boyd, vous vous êtes shootée aux stéroïdes ? »

Décontenancé, il s'agenouilla pour examiner la pierre qui avait pratiquement sauté du mur. Il essaya de positionner le bloc sur le côté, mais fut incapable de le déplacer.

« Comment, diable, avez-vous fait pour y arriver ? Ce truc pèse une tonne. Et je n'exagère pas, ma chère. Ce machin pèse littéralement une tonne !

— Je n'en sais rien. J'ai à peine forcé. J'ai mis le pied-de-biche, et... hop ! »

Boyd savait pertinemment que les techniciens de la Rome antique étaient en avance sur leur temps. Pourtant, il n'arrivait pas à comprendre l'utilité de construire un mur dont l'une des pierres pouvait être retirée sans le moindre effort. Peut-être s'agissait-il d'un tunnel pour s'échapper, songea-t-il.

« Excusez-moi, professeur. »

Il cligna des yeux, puis se tourna vers son assistante.

« Je suis désolé, ma chère. J'étais perdu dans mes pensées. Vous aviez besoin de quelque chose ? »

Maria fit un signe de tête.

« Je voulais savoir si nous pouvions aller voir à l'intérieur, maintenant. »

Le visage de Boyd s'empourpra instantanément.

« Seigneur ! Quel imbécile ! Je suis là, à me demander ce que peut bien signifier cette foutue pierre, alors que nous sommes à deux doigts de... Il inspira profondément. Oui, allons voir ce qu'il y a à l'intérieur. »

Le passage était étroit et leur laissait tout juste assez de place pour s'y glisser. Boyd entra le premier, puis attendit que Maria lui passe son

équipement. Quand le bras de son assistante apparut, il se saisit de la lampe torche et mit quelques secondes avant de trouver le bouton pour l'allumer. Le puissant halo de lumière éclaira l'obscurité, faisant voler en éclat la sainteté de ces sols sacrés, pour la première fois depuis des années, révélant les hautes voûtes du plafond et les peintures murales colorées qui décoraient la paroi lisse.

« Mon Dieu, lâcha-t-il dans un souffle, stupéfait. Doux Jésus. »

Quelques secondes plus tard, Maria se faufila dans la brèche, une caméra à la main. Elle n'avait aucune idée de ce qui provoquait la stupéfaction de Boyd, mais elle était déterminée à en conserver un enregistrement vidéo. Du moins, c'était son intention. Mais au moment où elle entra dans la pièce, elle fut si bouleversée par l'œuvre d'art qu'elle laissa retomber la caméra le long de ses hanches.

« *Santa Maria !* »

Abasourdie, elle fit un petit tour sur elle-même pour essayer de s'imprégner totalement de ce qui l'entourait. Le toit voûté était typique de l'époque de la Rome antique et permettait aux quatre murs de la pièce de supporter le poids du plafond. En dehors de cette disposition classique, la pièce était aussi pourvue de quatre colonnes toscanes, situées dans les coins, pour la décoration architecturale. Entre chaque pilier, commençant juste sous le plafond voûté, il y avait quatre fresques religieuses représentant chacune une scène différente de la Bible. L'une d'entre elles, évoquant la vie d'un saint inconnu, semblait être particulièrement mise en valeur : deux fois plus grande que les trois autres, elle figurait sur le mur droit, juste derrière un autel en pierre.

« Où est-ce que nous sommes ? » chuchota Maria.

Boyd continuait de contempler la pièce, émerveillé d'avoir découvert cet endroit irréel.

« La conception générale ressemble à un grand nombre d'édifices construits à l'apogée de l'Empire romain, mais les peintures murales semblent bien plus récentes – peut-être du XV^e ou du XVI^e siècle. »

Son regard s'arrêta sur les fresques.

« Maria, ces fresques vous disent quelque chose ? »

Elle s'avança en observant les scènes représentées sur les peintures et fit le tour de la pièce. Elle n'avait aucune idée de leur signification, mais elle ne se laissa pas décourager. Elle étudia attentivement chacune des fresques, cherchant ce qui les reliait les unes aux autres.

« Oh mon Dieu ! Je les ai déjà vues ! Ces peintures sont celles de la chapelle Sixtine !

— Exactement ! s'écria Boyd d'un air triomphant. Adam et Ève, le Déluge, l'Arche de Noé. Les trois grands sujets du plafond de Michel-Ange. En vérité, ces fresques leur ressemblent de manière remarquable. »

Le regard de Maria passait d'une peinture à l'autre.

« On y retrouve clairement son style, n'est-ce pas ? »

— Je n'aime pas trop m'avancer sans aucune preuve tangible, mais... je me demande si Michel-Ange ne les a pas réalisées lui-même. »

Les yeux de Maria s'écarquillèrent.

« Vous plaisantez, n'est-ce pas ? Vous pensez vraiment que c'est lui qui les a peintes ? »

Boyd fit un signe de tête.

« Réfléchissez, Maria. Cet endroit a servi de deuxième Vatican pendant des décennies. Au moment du Grand Schisme, les papes italiens sont venus trouver refuge à Orvieto. À cette époque, au sein de l'Église, la confusion était telle que le conseil pontifical a songé à y établir définitivement le Vatican. Ils estimaient que c'était le seul endroit à pouvoir leur offrir les moyens nécessaires de se protéger. »

Maria sourit.

« Et si le Vatican devait s'y installer, les papes voulaient que la décoration du nouveau fief de l'Église catholique soit la plus appropriée.

— Exactement ! Et si le pape voulait que Michel-Ange s'occupe de la décoration, c'est que Michel-Ange s'est occupé de la décoration, gloussa Boyd en se souvenant d'une anecdote au sujet du célèbre artiste. Saviez-vous que Michel-Ange ne voulait pas entendre parler de la chapelle Sixtine ? La rumeur prétend que c'est Jules II, le pape de cette époque, qui l'a obligé à se lancer dans le projet. Une fois en le frappant à coups de canne, et une autre fois en le menaçant de le tuer en le jetant du haut des échafaudages. Pas vraiment le genre de comportement auquel on puisse s'attendre de la part d'un pape, n'est-ce pas ? »

Elle secoua la tête.

« Vous pensez qu'il a obligé Michel-Ange à peindre celles-ci aussi ? »

Boyd réfléchit un instant.

« Si ma mémoire est bonne, le dernier pape à avoir séjourné ici fut le pape Clément VII, durant la mise à sac de Rome, menée par les Espagnols en 1527. Il me semble que Michel-Ange avait achevé son travail de la chapelle Sixtine environ vingt ans plus tôt, ce qui signifie qu'il a parfaitement eu le temps de reproduire ses fresques sur ces murs avant de mourir.

— Ou bien, reprit Maria d'un air impassible, quelqu'un aurait pu réaliser celles-ci en premier et Michel-Ange aurait pu les reproduire au Vatican. »

Une lueur d'enthousiasme traversa le visage de Boyd.

« Ma chère, vous avez sacrément raison sur ce point. Si celles-ci ont

été réalisées avant les autres, cela signifie que celles de la chapelle Sixtine ne sont rien d'autre qu'un plagiat. Mon Dieu ! Vous imaginez le scandale si nous pouvions prouver que Michel-Ange était un faussaire ? On n'a pas fini d'en entendre parler ! »

Maria éclata de rire, certaine que son père ferait une attaque si elle était mêlée à une affaire de ce genre.

« Ça sent le scandale à plein nez, n'est-ce pas ? »

Bien que le sujet prît effectivement à controverse, ce n'était rien comparé à ce qu'ils allaient découvrir en s'aventurant au plus profond des catacombes.

Tandis que Maria filmait les œuvres d'art, le professeur Boyd descendit les trois marches en pierre situées sur le côté gauche de la salle. Arrivé en bas, il tourna à droite et s'enfonça dans l'obscurité. À sa grande surprise, il découvrit une série de tombeaux ouverts. Il y en avait tellement qu'ils disparaissaient dans les profondeurs du couloir, au-delà de la lumière. Au-dessus de lui, le plafond s'élevait à plus de quinze mètres de hauteur. De chaque côté, il était jalonné par un système complexe de niches, construites pour renfermer les ossements des morts. Ces *loculi*[1] étaient creusés dans les murs en tuffeau et formaient d'étroites rangées. Chacun de ces rectangles mesurait près de deux mètres de large – juste assez grand pour y loger un corps.

« C'est ahurissant, lâcha Boyd, tout simplement ahurissant. »

Maria s'agita derrière lui et fixa sa caméra sur l'un des tombeaux anonymes. Elle aurait aimé obtenir une meilleure vue du long couloir, mais il était bien trop étroit, à peine un mètre, pour lui permettre de se faufiler devant Boyd.

« Dites-moi ce que vous voyez, Maria. »

Elle sourit.

« Je vois des morts. »

Mais Boyd ne saisit pas la référence qu'elle faisait au *Sixième Sens*[2].

« Moi aussi. Vous ne trouvez pas que c'est étrange ? »

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Pourquoi pouvons-nous voir les corps ? Traditionnellement, les *loculi* étaient scellés avec des tuiles et du mortier, une fois les morts placés à l'intérieur. Les autres étaient couverts d'une dalle de marbre. Mais je n'avais encore jamais vu cela auparavant. Pourquoi ont-ils laissé les corps ainsi exposés ? »

Elle frémit, en pensant aux catacombes de Saint-Calixte, à Rome. Elles avaient été construites par les chrétiens au milieu du II^e siècle et couvraient une surface de trente-six hectares, avec quatre niveaux et plus de vingt kilomètres de galeries. Quand elle avait dix ans, elle avait visité les ruines au cours d'un voyage scolaire. Elle avait tant aimé cette

excursion qu'elle était rentrée chez ses parents en leur disant qu'elle voulait devenir archéologue. Sa mère avait souri et lui avait dit qu'elle pouvait devenir ce qu'elle voulait à condition de travailler durement. Mais cette réponse ne convenait pas à son père. Quand il eut fini de rire, il regarda Maria droit dans les yeux et lui dit, le plus sérieusement du monde, d'abandonner ses rêves et de faire en sorte de trouver un mari. Elle n'avait jamais oublié cet instant. Ni même pardonné.

« Arrêtez-moi si je me trompe, dit-elle, mais les tombeaux de Saint-Calixte ne sont-ils pas également apparents ? Je me rappelle y avoir vu de nombreux renforcements dans les murs.

— Vous avez vu des trous, mais pas des corps. Les premiers chrétiens avaient pour tradition d'envelopper leurs morts dans un suaire, avant de les sceller à l'intérieur des *loculi*. Ces renforcements auxquels vous faites référence ont été creusés par les pillards et les chercheurs. Mais ce n'est pas le cas, ici. Si vous regardez... »

Boyd s'interrompit au milieu de sa phrase. Son attention s'était soudain fixée sur le passage situé droit devant lui. Il y avait un problème. Le couloir s'étirait dans l'obscurité, serpentant au milieu du mur de pierre comme une vipère noire. Il essayait d'en apercevoir l'issue, mais n'y parvenait pas. Les ombres dansaient autour de lui, manipulées par des mains humaines qui sortaient de leurs tombes, comme si elles cherchaient à s'emparer de sa lampe. Comme si sa présence les avait tirées de leurs siècles de sommeil. Pris de panique, il recula en direction de l'une de ces mains tendues et sentit des doigts glacés se poser à l'arrière de sa jambe. La terreur jaillit d'entre ses lèvres, bientôt suivie par le cri perçant de Maria.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Quelque chose ne va pas ? Qu'avez-vous vu ? »

Boyd inspira profondément et se mit à rire, visiblement très gêné.

« Je suis vraiment désolé... Je me suis bêtement fait peur à moi-même. »

Son visage s'empourpra.

« Je ne voulais pas vous faire peur. Vraiment. Je suis juste un peu nerveux. C'est tout... Une main m'a effleuré, et j'ai eu peur.

— Une main ? Une main vous a effleuré ? Seigneur, professeur ! J'ai failli avoir une attaque.

— Je vous comprends, j'ai failli en avoir une moi-même. »

Maria posa sa main sur sa poitrine et ferma les yeux.

Son cœur battait contre sa cage thoracique avec la régularité d'un marteau-piqueur. Elle inspira profondément, en essayant d'enrayer la montée d'adrénaline.

« Vous êtes sûr que ça va ? »

Il opina d'un air honteux.

« Oui, ma chère, je vous le promets.

— Alors allons-y. J'ai besoin d'éliminer toute cette énergie. »

Ils avancèrent ensemble pendant quelques secondes, dépassant les tombeaux anonymes les uns après les autres, sans jamais s'arrêter pour examiner les dépouilles. Ils étaient encore bien trop nerveux pour ça. Sur la gauche, le chemin menait à une cage d'escalier qui s'enfonçait lentement dans l'obscurité. Sur la droite, le couloir continuait tout droit, jalonné de centaines d'autres corps.

Boyd se tourna vers Maria.

« Honneur aux femmes.

— Allons voir en bas. Il paraît qu'il y a un magnifique magasin de souvenirs à la cave. »

Il fit un signe de tête et s'engagea dans l'escalier. Les marches ne faisaient pas plus de quinze centimètres de largeur – parfait pour les pieds des temps jadis, mais trop étroit pour l'explorateur contemporain – ce qui contraignit Boyd à les descendre en crabe. Pour stabiliser sa progression, il se servait des protubérances du mur de pierre comme d'une rampe. À mi-chemin, il s'arrêta devant la caméra.

« Je pense que nous sommes juste en dessous du vestibule, à plus de six mètres sous terre. Quel incroyable travail d'avoir ainsi réussi à sculpter cette pierre tout en gardant cet endroit secret, à l'écart du monde extérieur. Tout simplement remarquable.

— Vous croyez que ces escaliers ont été construits sous l'Empire, ou datent-ils plutôt du Moyen Âge ? » demanda-t-elle.

Il réfléchit un instant, examinant tout ce qui l'entourait – le plafond voûté, les hautes arches, les couleurs, les odeurs, les bruits.

« Je dirais que ça date de l'Empire, finit-il par répondre. Le manque de profondeur des marches nous donne un premier indice, avant de prendre en compte l'aspect général. C'est très typique de l'Antiquité. »

Tout en souriant, Boyd poursuivit méthodiquement sa descente. En temps normal, il aurait dévalé les escaliers, mais la chaleur de la pièce extérieure lui avait retiré toutes ses forces. Si on ajoutait à cela qu'il manquait de sommeil et qu'il n'avait presque rien mangé, il pouvait s'estimer heureux de tenir encore debout.

« Qu'allons-nous trouver en bas, professeur ? »

Il s'apprêtait à répondre lorsqu'il aperçut l'entrée de la salle qui s'étirait devant lui comme un arroyo. Pas de cryptes, pas de tombeaux, pas de portes. Juste un couloir désert, voilà tout ce que ses yeux lui permettaient de discerner.

« Bizarre... maugréa-t-il, j'ai l'impression que nous venons de passer les portes d'un autre monde, en descendant ici. »

Maria répondit d'un signe de tête affirmatif.

« On dirait que la salle a été décorée par des amish. »

Boyd ne prêta aucune attention à son commentaire et s'engagea dans le couloir pour y chercher des indices. Une dizaine de mètres plus

loin, il remarqua une plaque de pierre sur le mur situé à sa gauche. Sa couleur était du même reflet brun que le reste du couloir, mais sa surface était complètement différente. Sans dire un mot, Boyd se précipita en direction de la pierre et plaqua immédiatement ses mains sur la surface froide. Puis, à la manière d'un aveugle lisant le braille, il laissa glisser son doigt dessus, sondant lentement, tendrement, chacune de ses rainures.

Maria resta en retrait, décontenancée par son étrange comportement. Elle voulait lui demander ce qui se passait, pourquoi il se comportait plus bizarrement que d'habitude, mais il lui suffit d'un regard pour obtenir une réponse. Juste un regard vers son visage et tout s'expliqua.

Son mentor, le seul homme en qui elle avait confiance, lui cachait quelque chose.

En se dirigeant vers le rivage situé derrière le château, Nick Dial comprit que la police danoise ne pourrait pas résoudre cette affaire. Sauf, bien entendu, s'il y avait un témoin dont il ignorait l'existence, ou si une caméra de sécurité avait enregistré le crime par inadvertance. Mais dans le cas contraire, les flics avaient été trop négligents pour espérer enchrister qui que ce soit. Sans vouloir faire un mauvais jeu de mots. Ils n'avaient pas seulement déplacé le corps, ils avaient aussi manqué de rigueur dans la protection de l'intégrité de la scène du crime.

Dans un monde parfait, ils auraient bouclé tout le secteur et installé des barrières temporaires pour éloigner la foule et mettre fin aux rafales de vent qui soufflaient depuis l'Øresund. Au lieu de ça, les inspecteurs se baladaient sur la plage comme s'ils étaient en vacances, piétinant le sable et ignorant ouvertement le protocole de collecte des indices.

« Excusez-moi, vous êtes monsieur Dial ? »

Dial se retourna sur sa droite et regarda fixement la femme élégante qui lui faisait face. Elle sortit son badge et le lui tendit pour qu'il l'examine.

« Ouais, c'est moi, Dial, finit-il par dire.

— Je m'appelle Annette Nielsen, du BCN de Copenhague. C'est moi qui ai téléphoné ce matin pour le premier rapport. »

Dial lui serra la main en souriant, un peu surpris que la section locale ait envoyé une femme pour diriger une enquête de cette envergure. Il n'avait rien de particulier contre ses homologues féminins, mais il savait que la plupart de ses supérieurs d'Interpol n'avaient pas l'esprit aussi ouvert que le sien.

« Enchanté, Annette. Appelez-moi Nick, je vous en prie. »

Elle acquiesça et sortit son carnet de notes.

« Je suis heureuse que vous soyez là. J'ai essayé d'avoir le divisionnaire au téléphone, mais il a trouvé tous les prétextes pour ne pas me parler. »

Classique, songea Dial.

« Que pouvez-vous me dire au sujet de la victime ? »

— Individu masculin de type européen, la trentaine, ni tatouages ni piercings. La mort remonte à ce matin, probablement au lever du jour. Blessures par perforation sur les mains, les pieds et la cage thoracique.

Beaucoup de dégâts au visage et dans la bouche. Ce qui nous pousse à croire qu'on l'a battu jusqu'à ce qu'il se soumette.

— On a un nom ? »

Elle haussa les épaules.

« Les collègues du secteur ont relevé ses empreintes, mais je ne sais pas s'ils ont eu les résultats.

— Par où sont-ils arrivés ?

— Par la plage selon toute vraisemblance. L'entrée du château est éclairée et bien gardée. Même chose à l'intérieur. Malheureusement, quand je suis arrivée, les flics du secteur avaient déjà recouvert les empreintes de pieds avec les leurs.

— Nombre d'agresseurs ?

— Plusieurs. La croix est trop lourde pour un seul homme.

— Autre chose ?

— Ils ont laissé un message.

— Ils ont laissé un quoi ? Montrez-le-moi. »

Elle le conduisit jusqu'à la croix, installée sur le gazon, tout près du sable. Le corps n'était plus là.

« Le message a été inscrit à la peinture sur un écriteau en noyer et a été fixé tout en haut de la croix, à l'aide d'un long clou planté à la verticale. »

Dial lut le message à voix haute.

« AU NOM DU PÈRE. »

Il s'agenouilla à côté de l'écriteau pour l'inspecter de plus près. Les lettres faisaient douze centimètres de haut et avaient été peintes en rouge à la main. Du travail soigné. On aurait dit que le tueur avait suivi des cours de calligraphie pendant son temps libre. Juste avant d'enchaîner sur l'atelier d'ébénisterie pour grands débutants.

« J'imagine que ce n'est pas du sang.

— De la peinture rouge, confirma-t-elle. On cherche à évaluer le modèle et la marque. Qui sait ? On retrouvera peut-être un pot de peinture dans une déchetterie des environs.

— J'en doute. Cet écriteau n'a pas été fabriqué ici. Les tueurs l'ont apporté avec eux.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? »

Dial approcha son nez de la planche et la renifla.

« Trois choses. Un, la peinture est sèche. Ce qui ne serait pas le cas s'ils avaient fabriqué l'écriteau ce matin. Il y a trop d'humidité dans les parages pour permettre à quoi que ce soit de sécher rapidement. Deux, s'ils l'avaient fabriqué ici, leur travail ne serait pas aussi propre. Le vent aurait soufflé depuis la plage et charrié du sable qui serait venu se coller à la peinture comme à un aimant. Aucune chance qu'ils aient fait ça ici. C'est trop soigné.

— Et la troisième ? »

Il se releva en grimaçant, convaincu qu'il s'agissait là de la première victime parmi de nombreuses autres à venir.

« L'écriteau, c'est la cerise sur le gâteau. Le moyen que le tueur utilise pour se moquer de nous. Sa véritable œuvre d'art, c'est sa victime... la manière dont il a tué le type. C'est là-dessus qu'il faut se concentrer. »

Derrière eux, quelqu'un frappa dans ses mains en guise d'applaudissements, avant de lancer un « Bravo » railleur.

Dial inspira profondément avant de se retourner. Selon lui, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait du commissaire divisionnaire local. Il avait déjà souvent eu affaire à ce genre d'imbécile, et c'était toujours la même chose. Ils aimaient bien se foutre de la gueule de Dial, cette grosse légume d'Interpol qui venait marcher sur leurs plates-bandes. Et puis, après les avoir laissés décharger leur bile, Dial passait un coup de fil à leurs supérieurs directs, et ils étaient alors obligés de lui lécher le cul, souvent au cours d'une cérémonie publique, et de satisfaire ses moindres désirs pour le reste de la semaine.

Mais Dial n'était tout bonnement pas d'humeur, aujourd'hui. Pas pour ce genre de connard incapable de sécuriser une scène de crime. Plutôt que de laisser le type parler, Dial se retourna aussi vite que possible et se dirigea vers lui au pas de charge, comme un rhinocéros en furie.

« Bordel de merde, vous étiez où ? Ça fait une demi-heure que je vous cherche, mais vous aviez trop peur de vous montrer.

— Je vous demande pardon ? »

Dial sortit son badge et le colla sous le nez du type, juste devant son visage rond et bouffi.

« Si vous êtes celui qui dirige les opérations, alors vous êtes celui qui n'a pas arrêté de m'éviter.

— Personne ne m'a dit que...

— Que quoi ? Qu'Interpol participait à l'enquête ? Je trouve ça dur à avaler, vu que l'agent Nielsen est sur place depuis ce matin. Selon elle, votre équipe a battu des records d'inefficacité. »

Le divisionnaire regarda Nielsen, puis Dial, en cherchant quelque chose d'intelligent à dire. Mais Dial refusait de lui accorder la moindre clémence. Il avait déjà entendu par le passé toutes les excuses possibles et imaginables et n'avait aucunement l'intention de les écouter à nouveau. Le temps était trop précieux, dans une enquête comme celle-ci.

« Et ne songez même pas à me raconter des conneries en me parlant de juridiction. La victime a été amenée ici par voie fluviale, et la moitié de ces eaux appartient à la Suède, ce qui signifie qu'il s'agit d'une enquête internationale. Internationale, ça veut dire Interpol. Et Interpol, c'est *moi*. Pigé ? *Moi* ! Ce qui veut dire que vous avez intérêt à

vous remuer le cul pour me dire tout ce qu'il me sera utile de savoir, ou je jure devant Dieu que j'appellerai un par un tous les journalistes d'Europe pour leur expliquer que si l'enquête n'a pas encore été résolue, c'est uniquement de votre faute. »

L'homme cligna plusieurs fois des yeux, complètement abasourdi. Comme si personne auparavant ne lui avait jamais botté le cul de cette manière.

« Ah oui ! ajouta Dial, encore une chose : une fois que je serai remonté dans mon avion et que j'aurai quitté ce pays perdu, je compte sur vous et votre équipe pour traiter l'agent Nielsen avec tout le respect qui lui est dû. Elle travaille pour Interpol, ce qui signifie qu'elle est mon bras droit. Pigé ? »

Le divisionnaire adressa un signe de tête à Nielsen, puis revint poser son regard sur Dial.

« Et maintenant, beau gosse, qu'avez-vous à me raconter ? lâcha Dial. Vous m'avez déjà fait perdre assez de temps. »

Le divisionnaire resta quelques secondes interdit, cherchant quelque chose à dire.

« Nous avons mis un nom sur la victime. Il s'appelait Erik Jansen : trente-deux ans, originaire de Finlande.

— De Finlande ? Mais c'est à des milliers de kilomètres. Que faisait-il au Danemark ? »

Le divisionnaire haussa les épaules.

« Le service des douanes n'a relevé aucune trace de sa présence dans ce pays. Jamais.

— Annette, dit Dial, appelez le quartier général et tâchez de savoir où il a passé les douze derniers mois. »

Elle acquiesça et appuya sur la touche numérotation rapide de son téléphone.

« Commissaire, pendant qu'elle est au téléphone, laissez-moi vous poser une question : où est passé le corps ?

— Nous l'avons transféré à la morgue.

— Avant ou après avoir photographié le lieu du crime ?

— Eh bien... grommela-t-il, mes hommes ont essayé de ranimer la victime. Et pour y parvenir le plus rapidement possible, il était nécessaire de desceller la croix du sol. »

Dial grimaça.

« Par pitié, dites-moi que vous avez pris quelques photos avant de le descendre de sa croix. »

Le chef acquiesça et courut chercher les photos, du moins, c'est ce qu'il prétendit partir faire. En vérité, il cherchait un prétexte pour s'éloigner de Dial et n'avait pas l'intention de revenir avant d'avoir retrouvé son sang-froid. Mais Dial s'accommodait parfaitement de la situation, qui le laissait seul en charge de l'enquête et tenait le

divisionnaire à l'écart d'une information capitale que venait d'obtenir l'agent Nielsen auprès d'Interpol.

« Rome, dit-elle. Jansen a vécu à Rome au cours des huit dernières années, pas en Finlande.

— Rome ? Que pouvait-il bien faire là-bas ?

— Notre victime était prêtre. Il travaillait au Vatican. »

La dernière fois que Payne avait vu Jones, c'était au moment de leur arrestation. Ils avaient tous deux été conduits en prison dans des fourgons séparés, privés de leurs vêtements et de leurs effets personnels, avant d'être enfermés dans des cellules situées dans des parties opposées du bâtiment carcéral, avant tout pour ne pas mettre les gardiens en danger.

Tout s'était passé un vendredi, environ trois jours plus tôt. Payne était sur son lit de camp, en train de cogiter son prochain coup, quand un groupe de gardiens débarqua pour le tirer de sa rêverie. Ils le jetèrent brutalement hors de sa cellule et lui enchaînèrent les pieds et les mains à l'aide d'un dispositif tout droit sorti de *Luke la main froide*[3]. Les hommes étaient de corpulence et de condition physique moyennes. Ce qui signifie que Payne aurait pu retrouver sa liberté, s'il l'avait voulu. Mais il décida de les laisser faire. On le conduisit dans une pièce isolée, où il comprit qu'il allait être interrogé. Ou torturé. Ou bien les deux.

Au milieu de la pièce, il y avait une table métallique fixée au sol. Des chaînes en acier étaient fixées de chaque côté de la table, de manière à restreindre les mouvements du prisonnier. Les gardiens installèrent Payne et lui mirent les chaînes, en prenant toutes leurs précautions, et en s'assurant qu'il était bien menotté. Ils devaient se montrer prudents avec un prisonnier de la trempe de Payne. Il était vraiment dangereux. Une fois satisfaits, ils quittèrent la pièce sans rien dire. Pas un mot. Aucune instruction. Rien. Les seuls bruits que Payne entendait étaient ceux du cliquetis de ses chaînes et de sa respiration. Il avait le souffle court. Une forte odeur de vomi flottait dans l'air.

Ils le laissèrent ainsi pendant plusieurs heures, l'autorisant seulement à transpirer et à songer aux horribles choses qu'ils pouvaient lui faire subir. Ils espéraient le faire craquer. Ils ne savaient pas à quel point ils perdaient leur temps. Ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient à Payne, il ne ressentirait jamais rien. Pour être engagé chez les MANIAC, un soldat devait se soumettre à une rigoureuse épreuve de torture se déroulant en deux temps : torturer et être torturé. Payne excellait dans les deux disciplines.

Ainsi, plutôt que de gamberger sur ce qui allait bien pouvoir se passer, Payne se concentra sur autre chose. Essentiellement sur ce qui s'était passé ces dernières années. Tous ces événements qui l'avaient

conduit à cette situation délicate.

Malheureusement, des obligations familiales l'avaient contraint à abandonner sa carrière militaire à court terme. Son grand-père, l'homme qui l'avait élevé, était mort en lui laissant les rênes des affaires de la famille. Payne Industries : une entreprise multimillionnaire. En vérité, Payne ne voulait rien avoir à faire dans cet univers. C'est l'une des raisons qui l'avaient poussé à s'engager dans l'armée. Il voulait se forger sa propre identité, et se faire un nom tout seul. Il ne voulait de l'aide de personne. Mais tout changea à la mort de son grand-père. Il se sentit soudain obligé de rentrer chez lui et d'assumer ses responsabilités. Comme s'il s'agissait de son destin. Son sacerdoce. Payne Industries était une *success story* à l'américaine. Son devoir était de protéger cet héritage.

Quand le grand-père de Payne était jeune, il avait rassemblé ses économies et monté une petite entreprise près de l'Ohio. L'industrie métallurgique connaissait un nouvel essor, à cette époque, et elle avait Pittsburgh pour capitale. L'oxygène y était noir et l'eau des rivières, saumâtre. Mais Payne croulait sous les contrats. C'était un beau garçon, un ouvrier des aciéries tout droit sorti de Beaver Country. Et du jour au lendemain, il devint un magnat de l'acier. L'un des épisodes les plus fantastiques de l'histoire des Polonais des États-Unis. Désormais, tout – l'entreprise, le domaine, la richesse – appartenait à son petit-fils. Une personne inexpérimentée.

Payne savait qu'il n'était pas dans son élément. Il délégua son pouvoir et ses devoirs à son conseil d'administration et consacra tout son temps et toute son énergie aux œuvres de charité. Son premier don ? Il ne fut pas destiné, à proprement parler, à une œuvre caritative. Il offrit à David Jones, qui avait quitté l'armée en même temps que lui, assez d'argent pour créer le capital qui allait lui servir à monter son entreprise. Jones avait toujours rêvé de diriger une agence de détectives privés, et Payne avait les moyens de l'aider. Alors, pourquoi pas ? s'était-il dit. Après la mort de son grand-père, Payne savait que Jones était la seule famille qui lui restait.

Bien entendu, puisque Payne était blanc et que Jones était noir, ils ne se ressemblaient pas du tout. Toujours est-il que, la première année, Payne était heureux. Il organisa une collecte d'argent pour le Fondation Mario Lemieux de lutte contre le cancer, et pour d'autres œuvres caritatives basées à Pittsburgh. Occasionnellement, Payne donnait un coup de main à Jones sur les affaires où il y avait de l'argent à se faire. Mais la plupart du temps, chacun menait sa barque.

Au cours de la seconde année, Payne commença à avoir des fourmis dans les jambes. Il adorait servir les causes justes, mais il avait besoin d'autre chose que d'organiser des tournois de golf et de participer à des dîners en costume cravate. L'état d'excitation des MANIAC lui

manquait. Les montées d'adrénaline, chaque fois qu'il risquait sa vie. Le grand frisson, chaque fois qu'il avait à se salir les mains. Il ne pouvait pas retrouver ces sensations dans le monde des affaires, pas quand la blessure la plus grave qu'on pouvait s'infliger était de s'érafler avec un coupe-papier. Payne compensait ce manque en aidant Jones le plus souvent possible. Les deux faisaient à nouveau équipe. Différents des autres. Peut-être un cran en dessous de ce qu'ils avaient été autrefois, lorsqu'ils passaient leur temps à délivrer des otages ou à renverser des gouvernements. Désormais, ils traquaient les maris volages et cherchaient les chiens perdus. Une vraie déception, pour eux. Ils firent de leur mieux, pendant leur temps libre, pour retrouver *artificiellement* cet état d'excitation, partout où ils étaient susceptibles de le trouver. N'importe quoi, pourvu que ça puisse les aider à raviver la flamme, à rester eux-mêmes. À se sentir vivants. Nager avec les requins en Australie, conduire des voitures de course au Brésil. Ou encore faire du parachutisme en Afrique du Sud ou explorer les grands fonds marins au large de la Floride. Et, aux dernières nouvelles, participer aux lâchers de taureaux en Espagne. C'est ce qui les avait conduits à Pampelune. Et aussi, malheureusement, à cette situation inconfortable. Au fond d'une cellule. Seuls. Ils étaient venus en Espagne pour y trouver de l'adrénaline.

Au lieu de ça, ils croupissaient en prison.

Maria ne pouvait pas le prouver, mais elle savait que Boyd lui cachait quelque chose. *Typiquement masculin*, songea-t-elle intérieurement. *Ils ne font jamais confiance aux femmes pour les choses importantes.*

« Allez, l'implora-t-elle, elle dit quoi, cette plaque ? » Boyd rit en s'éloignant de la pierre.

« Vous n'en avez aucune idée ? Tss ! Tss ! J'aurais pourtant juré que le latin était l'une des spécialités imposées par votre formation.

— Ouais, mais selon moi, ça ne ressemblait pas à du latin ordinaire.

— Peut-être parce que ce n'en était pas. Cette plaque a été écrite dans l'une des formes les plus anciennes de la langue, qui n'a pas été utilisée en tant que langage premier pendant près de deux millénaires.

— Ah, vous voyez ! Voilà pourquoi je... attendez ! Est-ce que ça signifie que le sol a été construit à l'époque de la Rome antique ? »

Boyd fit un signe de tête affirmatif.

« J'en ai bien l'impression. Je ne pense pas qu'ils auraient utilisé une langue obsolète sur l'une de leurs pierres tombales. Pas sur un tombeau de cette importance. »

Il indiqua du doigt un grand porche voûté, qu'on apercevait au fond du couloir étroit.

« Nous pourrions en être certains dans un instant. »

Bâtis dans un matériau blanchâtre, les principaux composants de l'arche étaient magnifiquement sculptés. Chacun d'entre eux illustrait un épisode de la crucifixion de Jésus-Christ. Les reins, les deux blocs situés au plus près du sol, d'où partait la voûte, représentaient Jésus, crucifié, et un groupe de soldats romains en train de lever la croix. Sur les blocs de pierre suivants, les voussours, on pouvait voir le Christ sur sa croix, perdant lentement la vie et ses dernières forces. Les couronnes, les deux pierres situées de part et d'autre du centre de l'arche, révélaient les événements qui avaient précédé la mort de Jésus. D'abord quand on lui donna à boire une gorgée de vinaigre, à l'aide d'une éponge fixée au bout d'une branche d'hysope, tandis que des fleurs étaient en train d'éclore au pied de la croix – probablement comme un signe de réincarnation –, puis à l'instant de sa mort, lorsque sa tête vint se poser sur sa poitrine.

Étrangement, la clé de voûte, la pierre la plus importante de l'arche, était différente des autres. Au lieu de représenter la résurrection du

Christ et son ascension vers la main droite de Dieu, la pierre centrale, sculptée, représentait de manière très réaliste le buste d'un homme. D'un homme qui *ria*it. Les détails complexes de son visage traduisaient son amusement évident de différentes façons : la grande courbe de ses lèvres, le scintillement plein de gaieté de ses yeux, et l'arrogante protubérance de sa mâchoire. Pour une raison inconnue, il riait au moment le moins approprié.

Maria leva la caméra et filma l'arche.

« Dans quelle espèce d'endroit pouvons-nous être ? »

— La plaque prétend qu'il s'agissait d'une chambre forte, mais il est fort probable que son utilisation ait évolué au fil des ans, vers quelque chose de plus religieux. »

Boyd posa ses mains sur l'arche et suivit les contours des pierres les plus basses.

« Dites-moi, ma chère, qui a tué Jésus-Christ ? » demanda-t-il enfin.

La question était si inattendue qu'il fallut quelques instants à Maria pour donner sa réponse.

« Les Romains, en l'an 33 de notre ère. »

— Et pourquoi a-t-il été tué ? »

Maria leva les yeux au ciel dans le dos de Boyd. Pourquoi devait-il toujours se lancer dans ce genre de cours magistral ?

« On l'a trahi, répondit-elle. De nombreux prêtres considéraient qu'il allait à l'encontre des mœurs romaines. Ils estimèrent qu'il était plus simple de tuer le Christ que d'avoir à composer avec sa horde de fidèles. »

— Savaient-ils qu'il s'agissait du fils de Dieu, au moment de sa mort ?

— Non, bien entendu. S'ils l'avaient su, ils ne l'auraient pas crucifié. »

Boyd approuva d'un signe de tête, satisfait des réponses.

« Pourquoi ces sculptures, en ce cas ? Pourquoi les anciens Romains auraient-ils fait toute une histoire d'un épisode insignifiant de leur histoire ? S'ils étaient si sûrs que le Christ était un faux prophète — comme les dizaines d'escrocs avant lui qui avaient prétendu être les Fils de Dieu —, pourquoi lui accorder une place aussi importante et lui consacrer une œuvre d'art aussi phénoménale ? »

Intriguée, Maria observait les gravures et se dit que Boyd était sur une piste.

« Cette œuvre d'art a peut-être été réalisée après la conversion des Romains au christianisme. Ils auraient pu commémorer la crucifixion de Jésus au milieu du IV^e siècle, un millier d'années avant le Grand Schisme. »

Boyd regardait fixement la sculpture centrale, l'homme qui riait,

ébloui par son éclat. Elle semblait si réelle, si vivante, qu'il pouvait pratiquement entendre ses rires.

« Si c'était le cas, pourquoi le personnage de la voûte centrale rit-il ainsi ? Humm... Les Romains ont tué le Fils de Dieu, mais ils auraient fini par se rendre compte de leur erreur. Puis, dans un moment de rédemption, ils se seraient convertis à la religion du Nazaréen et auraient commémoré sa mort en la tournant en ridicule, avec cette statue hilare... Je ne pense pas que cette hypothèse soit la bonne.

— Non probablement pas », admit Maria.

Déterminée, elle se concentra sur l'arche pour tenter de découvrir le lien entre le buste et les images du Christ qui l'entouraient. Pour rendre les choses encore un peu plus compliquées, plus elle regardait le visage de cet homme hilare, plus elle était persuadée de l'avoir déjà vu auparavant.

« Professeur, est-ce que je me trompe, ou reconnaissez-vous également ce visage ?

— J'allais vous poser la même question. Il vous semble terriblement familier, n'est-ce pas ? »

Maria fit travailler sa matière grise, faisant défiler dans son esprit des centaines de personnages historiques.

« Serait-ce quelqu'un d'important, comme Octave ou Trajan ? Peut-être même Constantin I^{er}, le premier empereur chrétien ?

— Il me faudrait un manuel d'histoire pour en être sûr. Ça pourrait être n'importe qui. »

Elle grimaça, réalisant que Boyd avait raison.

« Bon, ça me reviendra. Je ne suis peut-être pas une flèche en latin, mais je n'oublie jamais un visage.

— Si vous y arrivez, tenez-moi au courant. J'aimerais vraiment pouvoir faire le lien entre la sculpture et les gravures. Ce que l'un et l'autre sous-entendent me laisse pantois. Qu'est-ce que l'artiste a bien voulu dire au sujet du Christ ? »

Tandis qu'ils avançaient, la lampe de Boyd éclairait faiblement l'immense salle, presque trois fois plus grande que celle qu'ils avaient visitée à l'étage. Mesurant plus de vingt mètres sur dix, la salle était remplie de dizaines de coffres en pierre sculptés à la main, de différentes tailles et formes, représentant tous une scène de l'histoire romaine. Et les œuvres d'art ne s'arrêtaient pas là. Les murs de la salle étaient ornés de fresques datant du I^{er} siècle, toutes remarquablement proches, aussi bien au sujet des couleurs utilisées que des thèmes évoqués, des peintures qu'ils avaient observées dans la première salle.

« Mon Dieu ! lâcha Boyd, regardez-moi ça ! Les artisans de la Rome antique étaient bel et bien en avance sur leur temps. Comme je l'ai déjà dit auparavant, un grand nombre de leurs constructions sont demeurées intactes jusqu'à notre époque. Malgré tout, nous avons de la

chance que cet endroit ait été préservé des travaux de forage, de l'érosion, et même de la tectonique des plaques. Le plus petit tremblement de terre recouvrirait ce site pour toujours. »

Maria frémit à cette éventualité.

« Que diriez-vous si je filmais encore un peu avant que ça n'arrive ?

— Excellente idée, ma chère, ça me laissera le temps d'examiner ces coffres. »

Elle appuya sur une touche et reprit son travail, passant la salle en revue de la gauche vers la droite, tout en se rapprochant lentement du coin situé au fond. Elle commença par les fresques, en se focalisant sur ces images éclatantes, les unes à la suite des autres, avant d'orienter sa caméra vers le plafond voûté, puis sur les dizaines de coffres qui se trouvaient dans la salle.

Elle ne pouvait pas se douter le moins du monde que l'un d'entre eux contenait la plus importante découverte de tous les temps.

Un secret qui allait à jamais changer sa vie et modifier l'histoire du monde.

Père Erik Jansen. Originaire du Vatican. Crucifié. Au château d'*Hamlet*. Nick Dial savait que les médias allaient s'en donner à cœur joie, avec cette histoire, sauf s'il parvenait à passer sous silence l'aspect shakespearien de l'affaire. Il ne pouvait rien faire concernant son aspect religieux – un prêtre crucifié était quelque chose de difficile à expliquer –, mais éliminer la référence à *Hamlet* faisait partie du domaine du possible.

Malheureusement, Dial connaissait peu de choses en littérature. Il décida d'appeler Henri Toulon, le chef adjoint de la Division criminelle. Toulon était français, amateur de vin, et capable de s'exprimer longuement sur n'importe quel sujet. Qu'il s'agisse de physique quantique, de statistiques de football, ou de la recette de la fondue, Toulon avait réponse à tout.

« Salut Henri, dit Dial au téléphone, Nick à l'appareil. Tu as une minute ?

— Oui, bien sûr, répondit Toulon d'une voix rauque.

— Tu te sens bien ? Tu n'as pas l'air en forme.

— Si, si, ça va. La nuit a été longue. Une fois de plus. » Dial sourit, pas le moins du monde surpris par le fait que Toulon avait la gueule de bois. Ses épopées nocturnes étaient l'une des raisons pour lesquelles Dial avait été promu à sa place. Pour cette raison et aussi parce qu'Interpol voulait un Américain à la tête de l'organisation, chose rare au sein de cette institution dominée par les Européens.

« Dis-moi, simple question de curiosité, tu t'y connais un peu au sujet de Shakespeare ?

— J'en sais plus que sa propre mère.

— Et au sujet de la Bible ?

— Je m'y connais mieux que Dan Brown. Pourquoi ? »

Dial lui exposa les grandes lignes de l'affaire et lui dit ce qu'il cherchait à comprendre. Pourquoi Jansen avait-il été kidnappé à Rome et tué au Danemark ?

« La religion jouait un rôle important dans l'univers de Shakespeare, répondit Toulon, bien que je ne me souviene pas d'un seul de ses personnages ayant été crucifié. À cette époque, ç'aurait été une hérésie.

— Alors laisse tomber la crucifixion et concentre-toi sur le meurtre. En dehors de l'endroit où il a été commis, est-ce que tu vois d'autres

liens avec *Hamlet* ?

— Le truc qui me titille, c'est cet écriteau, au-dessus de la croix. Peu importe qui l'a peint : c'est très intelligent. Ce "PÈRE" est-il une référence à Dieu, à un personnage de la pièce de Shakespeare, ou au père du tueur lui-même ? A priori, je dirais qu'il s'agit d'une référence à *Hamlet*. L'histoire met en scène le prince Hamlet, qui cherche à venger la mort du roi – un fils qui veut venger son père. Ça me semble coller parfaitement. Jusqu'à ce qu'on regarde la méthode d'exécution. Selon moi, la crucifixion est une référence aveuglante à Jésus-Christ, pas à Shakespeare. Si le tueur avait voulu s'inspirer d'Hamlet, il aurait choisi l'épée.

— Donc, ça concerne la religion.

— Pas forcément. Il s'agit peut-être du père du tueur, ou de celui de la victime. Mais c'est en ce point que l'écriteau est très intelligent. Il va te falloir explorer toutes ces pistes, que ça te plaise ou non. Tout ce dont on peut être sûr, c'est que le tueur a envie de te faire chier.

— Peut-être. Ou bien ça peut vouloir dire autre chose, quelque chose qui t'a échappé.

— À quoi tu penses ? »

Dial sourit, content de voir que Toulon ne pouvait pas tout savoir.

« La victime était un prêtre. Tout porte à croire que l'écriteau parlait de lui. Le père Erik Jansen.

— Ce qui souligne encore davantage toute la finesse de cet écriteau. Il est facile de s'en souvenir et ça reste ambigu. Le meilleur moyen d'attirer l'attention sans se dévoiler.

— C'est pour ça que j'ai décidé de t'appeler. Je me suis dit qu'il fallait confronter l'intelligence à l'intelligence. »

Toulon sourit.

« Je te dirai ce qu'il en est. Donne-moi un jour ou deux, et je verrai ce que je peux trouver. Qui sait ? Peut-être que quelque chose m'a échappé.

— Merci Henri, ça me rendrait bien service. Avant de te laisser, j'ai encore une question. Au sujet de la religion, cette fois. Est-ce que tu sais à quoi ressemblait la croix du Christ ? »

Toulon inspira profondément en passant une main dans ses cheveux gris, qu'il portait en queue-de-cheval. Il avait terriblement envie d'une cigarette, mais il était interdit de fumer dans les locaux d'Interpol, même s'il lui arrivait parfois de le faire, parce qu'il était français et que le monde entier pouvait aller se faire foutre si ça ne lui plaisait pas.

« Tu seras ravi d'apprendre que tu n'es pas le seul à te poser des questions au sujet de cette croix. Dis-moi, quel genre de croix ont-ils utilisé, au Danemark ?

— Une croix en bois, taillée dans du chêne.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Était-ce une croix latine ? Grecque ? Russe ? Un *tau* ?

— Honnêtement, je n'en ai aucune idée. Elles sont toutes grecques, pour moi. »

Toulon leva les yeux au ciel. Pourquoi les Américains se sentaient-ils obligés de tout prendre à la légère ?

« Les croix grecques sont faciles à repérer. Elles ont un signe bien distinctif. Ses quatre branches sont exactement de la même longueur.

— Pas celle de Jansen. La sienne ressemblait à un *T* majuscule. Sa branche horizontale était nettement située vers le haut. »

Toulon siffla doucement.

« Ainsi donc, ils sont dans le vrai.

— Ils sont dans le vrai ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— La plupart des gens pensent que Jésus a été crucifié sur une croix latine — une croix dont le point de jonction se situe au tiers de la branche verticale —, mais c'est faux. Les Romains utilisaient des croix en forme de *tau*, et non des croix latines.

— Vraiment ? Alors pourquoi trouve-t-on des croix latines dans les églises ?

— Parce que les autorités chrétiennes en ont fait leur symbole aux alentours du IX^e siècle, une décision qui prête à controverse quand on sait qu'il s'agissait, à l'origine, d'un emblème païen représentant les quatre points cardinaux : le nord, le sud, l'est et l'ouest. Mais les chrétiens l'ont préférée à la croix en forme de *tau*, symbole de mise à mort dans l'Antiquité. La mise à mort des criminels. »

Dial se passa une main sur le menton, en se demandant si Jansen était un criminel. Ou s'il avait eu affaire à un criminel dans son confessionnal.

« En parlant de croix, que peux-tu me dire au sujet de la crucifixion ? Je connais bien la version de la Bible, mais sait-on *vraiment* ce qui s'est passé ?

— J'imagine que ça dépend de ton point de vue. Si tu es catholique, la version de la Bible reprend exactement les faits tels qu'ils se sont déroulés, dans les moindres détails. Je veux dire que la Bible est la parole de Dieu.

— Et si je ne suis pas catholique ? »

Toulon réalisa que le sujet était un véritable baril de poudre. En grognant, il porta à sa bouche une cigarette, sans l'allumer, juste pour avoir quelque chose à téter.

« En vérité, personne ne sait ce qui s'est passé. Les historiens spécialistes de la chrétienté ont leur version, et les spécialistes de l'histoire romaine ont la leur. Et puis il y a les Juifs, les bouddhistes et les athées. Chacun a un avis différent sur ce qui s'est passé, et personne ne peut en être vraiment certain puisque c'était il y a deux mille ans.

On n'a pas d'enregistrement vidéo pour l'affirmer de manière définitive. Tout ce que l'on peut faire, c'est évaluer les indices, lire les écrits de nos ancêtres, et essayer d'en tirer nos propres conclusions, qui sont toujours influencées par l'éducation qu'on a reçue.

— Ce qui signifie ?

— En un mot : si tes parents t'ont appris à croire en Jésus-Christ, il est probable que tu continues à croire en lui. C'est ainsi que l'on nourrit sa foi, n'est-ce pas ?

— Et si tu es non croyant ?

— Je dirais que ça dépend de la personne. Certains gardent leurs doutes pour eux, pour se sentir plus à l'aise dans ce monde chrétien qui est le nôtre. Les autres se rendent à la synagogue du coin, ou au temple, ou à un quelconque sanctuaire, pour y pratiquer des religions non catholiques. Et puis, bien entendu, il a la troisième catégorie. Les électrons libres. Ceux qui se foutent de ce que la société pensera d'eux, le genre de personnes qui aiment bien foutre le souk. Et si j'étais du genre à parier, devine dans quelle catégorie je mettrais le tueur ? »

Dial sourit, en se disant qu'il aimerait que toutes les questions qu'il se posait soient aussi simples.

« Merci, Henri. Merci d'être aussi direct. Tiens-moi au courant si quelque chose te vient à l'esprit.

— Entendu, Nick. »

Dial raccrocha son téléphone portable et regarda l'agent Nielsen, qui se tenait à ses côtés.

« Vous avez l'air contente, dit-il. De bonnes nouvelles ?

— Je viens d'avoir Rome au téléphone. Le père Jansen avait un petit appartement, juste à côté du Vatican. Quand ils ont vu qu'il ne s'était pas présenté à une réunion, vers 21 heures, ils ont tenté de le joindre, sans succès. Ils ne sont pas inquiétés plus que cela, jusqu'à ce matin, quand il ne s'est pas rendu au travail. C'est à ce moment-là qu'ils ont décidé de prévenir la police.

— Et le Vatican ? Sait-on ce que Jansen faisait pour eux ?

— J'y travaille. J'attends un appel de son supérieur hiérarchique, d'une minute à l'autre. Heureusement, il pourra nous renseigner sur ce point.

— Je ne compterais pas trop là-dessus. J'ai déjà eu affaire au Vatican, par le passé, et ils tiennent à rester discrets sur leurs affaires. Bien entendu, qui pourrait leur en vouloir ? Je ferais tout pour rester discret, si j'avais une collection d'art évaluée à un milliard de dollars enfermée dans ma cave. Que font les locaux, à Rome ?

— Une équipe de l'institut médico-légal est en train de perquisitionner son appartement. Ils ont dit qu'ils m'appelleraient s'ils trouvaient quelque chose d'important. Sinon, nous aurons leur rapport demain.

— Bon travail, Annette. Je suis impressionné. Faites-moi plaisir, ne lâchez pas le Vatican d'une semelle. Le fait qu'ils vous aient promis un rapport ne signifie pas qu'ils vous le remettront. »

À vrai dire, pensa Dial en riant intérieurement, obtenir un rapport tiendrait du miracle.

Maria arpentait la salle en filmant soigneusement les dizaines de coffres en pierre qui s'y trouvaient. Les conteneurs gris, disposés en rangs bien alignés, étaient de forme et de taille variables. Certains étaient de la taille d'un magnétoscope, et d'autres approchaient les dimensions d'un cercueil, mais tous avaient un point commun : la virtuosité artistique. Des images évoquant les scènes de batailles titanesques, celles des victoires romaines les plus importantes, remontant au début de l'Empire, avaient été ciselées dans la roche dure de plusieurs coffres. On y voyait de fiers généraux paradant devant leurs chariots conduits par des chevaux, tandis que les légionnaires combattaient vaillamment au loin, sur les champs de bataille. Des guerriers épuisés, le visage barbouillé du sang de leurs victimes, continuaient d'avancer, repoussant les frontières de leur pays en massacrant tout ce qui se trouvait sur leur chemin. Et les héros romains, dont les visages étaient gravés dans la pierre avec une précision qui...

« Oh mon Dieu ! » murmura Maria.

Elle appuya immédiatement sur le bouton pause de sa caméra.

« Vous vous souvenez du visage sur l'arche, celui qui riait de la mort du Christ ? »

Il se dirigea vers elle.

« Bien sûr que je m'en souviens. Cette image blasphématoire me reste gravée à l'esprit. »

Maria indiqua le cube de pierre de soixante centimètres qui se tenait à ses pieds.

« Le revoilà. »

Boyd jeta un coup d'œil sur le coffre et constata qu'elle avait raison. C'était bien lui, et son sourire maléfique rayonnait dans le moindre détail.

« Je suis sidéré. Que fait-il ici ? »

Elle passa son doigt ganté sur la surface polie.

« Je n'en sais rien. Mais il a l'air terriblement heureux. »

— Maria, pendant que vous filmiez les peintures, avez-vous vu cet homme autre part ? »

Elle secoua la tête.

« Si je l'avais vu, je vous l'aurais dit. »

— Et son visage ? Vous souvenez-vous où vous avez vu son

visage ? »

Maria observa le portrait.

« Non, mais je dois avouer que ça me rend folle. Je suis sûre de l'avoir déjà vu. Je le sais ! »

Boyd se releva et inspecta rapidement les autres coffres de la salle. Même s'ils étaient de taille variable, il constata que chacun d'eux était porteur d'un même thème : ils étaient tous ornés de scènes de guerre. Tous, sauf un, celui de l'homme qui riait.

« Cet homme devait être un empereur. Ou, tout au moins, un homme de pouvoir et d'une grande richesse. Il est le seul à figurer sur son propre coffre.

— De plus, il figurait sur l'arche. Ils le tenaient indubitablement en haute estime.

— Mais pourquoi ? » demanda Boyd en tâtant le coffre avec ses doigts.

Après s'être arrêté un instant, il fit précautionneusement glisser ses mains jusqu'au bord de la dalle qui recouvrait le coffre, en s'assurant qu'elle était assez solide pour être déplacée sans risque.

« Je sais que ceci va à l'encontre de beaucoup de choses que je vous ai expliquées par le passé, mais... »

De la tête, Maria fit un signe d'approbation : « Vous voulez voir ce qu'il contient.

— Il le faut. C'est plus fort que moi. C'est le jeune insolent qui sommeille en moi.

— C'est bon. Si vous n'aviez pas déplacé la dalle, j'allais m'emparer du pied-de-biche pour le faire moi-même. »

Il fallut presque cinq minutes pour soulever la dalle de pierre du coffre, dans lequel elle était parfaitement encastrée. Après y être parvenus, ils purent la déplacer sans grande difficulté. Elle était bien plus légère que prévu.

« Soyez prudente ! implora Boyd. Cette pierre peut nous révéler des indices importants sur l'identité de cet homme. Je n'aimerais pas qu'il lui arrive quoi que ce soit. »

Tous deux déposèrent le couvercle sur le sol, en prenant soin de ne pas l'abîmer. Puis, lorsqu'ils furent satisfaits de sa disposition, ils se précipitèrent vers le coffre pour regarder ce qu'il y avait à l'intérieur.

« Approchez la lampe ! Vite ! »

Maria empoigna la lampe torche et l'orienta vers le coffre. Le faisceau lumineux éclairait pleinement l'obscurité, révélant le seul objet qui se trouvait à l'intérieur : un mince cylindre de bronze.

« De quoi s'agit-il ? » demanda-t-elle.

Boyd sourit en s'emparant du cylindre avec sa main gantée.

« C'est un double, ma chère. Un double identique.

— Un double ?

— Les documents que j'ai trouvés en Angleterre — les documents qui nous ont conduits aux catacombes — étaient rangés dans un cylindre de bronze *identique* à celui-ci... Savez-vous ce que ça signifie ?

— Non. Qu'est-ce que ça signifie ? »

Boyd éclata de rire.

« Je n'en ai pas la moindre idée, mais je parie que c'est très important ! »

Maria sourit, mais au plus profond d'elle-même, elle savait que Boyd lui cachait quelque chose. Elle l'avait senti à la manière dont il serrait le cylindre contre lui, lui accordant une tendresse toute parentale, que l'on réserve habituellement aux nouveau-nés.

« Professeur ? Je peux y jeter un œil ? »

Il grimaça, réticent à l'idée de se séparer de l'objet.

« Prenez-en grand soin, ma chère. Tant que nous ne l'aurons pas ouvert, nous n'aurons aucune idée de ce qui se trouve à l'intérieur. Son contenu pourrait être fragile. »

Elle fit un signe de tête, en se disant que Boyd en rajoutait un peu. Néanmoins, elle obéit à sa volonté et traita la découverte avec le plus grand respect.

« Waouh ! Il a l'air si léger. Êtes-vous sûr qu'il s'agit du même type de cylindre que celui que vous avez trouvé à Bath ?

— Certain ! »

Boyd approcha sa lampe torche de l'objet et releva une série de petites gravures à peine visibles.

« Je ne suis pas sûr que ces symboles puissent être traduits, mais j'ai également trouvé une inscription identique sur l'autre cylindre. »

Maria passa son doigt sur les gravures triangulaires, en essayant de sonder les traits subtils du métal. Les gravures du cylindre étaient si fines qu'elle pouvait à peine les sentir.

« Pourquoi sont-elles aussi floues ? Je peux à peine les voir.

— Je ne sais pas, répondit Boyd. Elles se sont peut-être érodées avec le temps. Ou il s'agit peut-être du style particulier du graveur. J'espère que son contenu nous donnera un indice.

— À condition qu'elle contienne quelque chose. »

Le regard de Boyd lui fit comprendre qu'il n'était pas venu pour plaisanter. Pour toute réponse, il arracha l'objet des mains de Maria.

« Nous n'avons pas les outils adéquats pour l'ouvrir. Il faut que je remonte les chercher. »

Elle tressaillit, ne sachant pas ce qui avait pu causer ce brusque mouvement d'humeur.

« En mon absence, rendez-vous utile et finissez de filmer la salle.

— D'accord. Tout ce que vous voudrez, monsieur.

— Eh bien ! voilà ce que je veux. »

Boyd gravit deux marches de l'escalier, avant de s'arrêter

brusquement.

« Et ne touchez à rien, en mon absence. Contentez-vous de filmer ! »

Maria regarda son mentor s'enfoncer dans le couloir de pierre, tandis que l'éclairage de sa lampe s'estompait à mesure qu'il s'éloignait. Puis, lorsqu'il arriva au bout du couloir, Boyd s'engagea dans l'escalier étroit et finit par disparaître, la laissant seule au milieu de l'immense caveau.

Tandis que Boyd regagnait l'étage du dessus, il ralentit son allure en passant près des cryptes, prenant soin de ne pas se frotter aux mains des dépouilles. Tandis qu'il marchait, la lumière de sa lampe dansait sur les murs, donnant l'impression que tous ces corps étaient en mouvement. Pendant une fraction de seconde, il aurait juré que l'un des doigts avait remué, comme si les ossements étaient revenus à la vie. Il s'arrêta un très bref instant pour les examiner avant de pénétrer dans la première salle.

Le cylindre de bronze avait besoin d'être mis en sécurité, il le savait, et le rangea donc dans l'une de ses grandes poches avant de grimper vers le trou, dans le mur. Il ouvrit sa boîte à outils d'un air agacé, fouillant entre les tournevis et les clés à molette, les marteaux et les clous, et même une petite collection de piolets, jusqu'à ce qu'il réalise qu'il ignorait ce qu'il était venu chercher.

Il resta sur place, à se poser la question, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que les murs de la caverne s'étaient mis à trembler, à vibrer au rythme d'énergiques pulsations. *Vroum ! Vroum ! Vroum !*

Il sentait les rochers vaciller sous ses pieds. *Vroum ! Vroum ! Vroum !* Plaquant ses mains contre le mur, Boyd essaya de déterminer l'origine de ces tremblements, mais la roche tout entière vibrait à intervalles réguliers. Ensuite, il colla son oreille contre la surface froide de la paroi, espérant établir la provenance de ces très basses fréquences. Étrangement, la puissance du son semblait diminuer lorsqu'il se rapprochait des parois de la caverne. Il se lança rapidement dans une série d'hypothèses pour comprendre ce qui pouvait être la cause d'un tel phénomène. La résonance, l'ondulation, la puissance. Au bout d'un instant, il finit par se dire que tout ceci était probablement dû à une force extérieure. Mais quoi ? Alors qu'il se dirigeait vers l'entrée du site, il remarqua le changement radical de température. Son corps, qui s'était accoutumé au climat régnant dans le sous-sol, se retrouvait désormais confronté à la chaleur du soleil italien. De grosses gouttes de sueur se mirent à couler sur son front, des gouttelettes qui se transformaient en boue en coulant sur son visage couvert de poussière, avant de s'écraser au sol.

Ses yeux, qui s'étaient habitués à la faible luminosité des tunnels, grillaient désormais sous le soleil de l'après-midi. Ses rayons étaient si

intenses qu'il dut les protéger, à la manière d'un spectateur sortant du cinéma après une séance en matinée. Et pour rendre les choses encore pires, le bruit gagnait en intensité, l'obligeant à se boucher les oreilles et à protéger son visage en même temps.

« C'est quoi, ce raffut ? hurla-t-il au milieu du vacarme. Qu'est-ce qui se passe ? »

Insouciant de l'agitation qui régnait au-dessus d'elle, Maria se baladait dans l'immense salle, en filmant soigneusement les coffres romains. Même s'il s'agissait d'un travail facile, elle savait qu'il finirait par être vu par les plus prestigieux archéologues et universitaires du monde entier, une idée qui la rendait folle de joie. Bien entendu, ce qu'elle éprouvait n'était rien comparé à la joie qu'elle aurait en parlant à son père de ses récents succès. Ce serait le moment le plus important de sa vie, celui où, pour la toute première fois, il devrait manifester de la fierté à son égard. La première fois, bordel.

Et ce serait pour une chose sur laquelle elle avait travaillé, pour laquelle elle avait été formée, un projet dont elle rêvait depuis toujours. Le premier accomplissement d'une carrière que son père avait tenté de briser dès le premier jour. Le moment où lui, le grand Benito Pelati, aurait à reconnaître qu'une femme est effectivement capable de s'imposer dans le domaine de l'archéologie.

Un sourire fit son apparition sur le visage de Maria, tandis qu'elle se dirigeait vers le fond de la pièce. Elle se déplaçait gracieusement autour du plus gros coffre, tout en zoomant sur une scène de bataille très réaliste. Quelques secondes plus tard, elle remarqua une lumière rouge qui clignotait à l'arrière de sa caméra. La batterie de son appareil allait bientôt rendre l'âme.

« Merde, j'y crois pas ! »

Maria regarda un peu partout dans la salle, comprenant qu'elle ne pourrait pas terminer son travail avec si peu d'énergie. Elle devait remonter jusqu'à la salle du dessus pour y chercher la batterie de rechange et achever ce qu'elle avait entrepris.

L'hélicoptère noir flottait au-dessus du plateau, en se balançant dans le vent. Le pilote luttait contre les courants d'air du mieux qu'il pouvait, mais s'aperçut qu'il était à deux doigts de perdre le contrôle de l'appareil.

« Faut absolument que j'atterrisse, monsieur. Le vent tourbillonne contre la paroi rocheuse. Je ne sais pas combien de temps je pourrai tenir le coup. »

L'unique passager de l'hélico retira ses jumelles de ses yeux noirs et froids.

« Vous tiendrez le coup jusqu'à ce que je vous fasse signe. J'ai deux hommes sur cette paroi, et mon boulot, c'est de les protéger depuis une

position aéroportée. »

Le pilote insista : « Moi aussi, j'ai une mission. Et elle est impossible à tenir dans ces conditions. J'atterris immédiatement.

— Si vous faites ça, je jure devant Dieu que j'aurai votre peau. »

L'intensité de son regard prouvait qu'il était sérieux. Il était prêt à tout pour accomplir sa mission. À tout. L'enjeu était tout simplement trop important.

« Donnez-moi encore cinq minutes et tout sera terminé. »

Piazza del Risorgimento
Rome, Italie
(À CINQUANTE MÈTRES
DE LA CITÉ DU VATICAN)

Des bus remplis d'étrangers passaient bruyamment devant lui et se dirigeaient vers l'entrée de la Ville sainte. Des gens avec des caméras et des gamins turbulents s'activaient autour de lui en ignorant totalement qui il était ni pourquoi il était là. Leur seul objectif, c'était la place Saint-Pierre, la chapelle Sixtine et toutes les célèbres reliques du musée du Vatican, et non pas ce vieil homme vêtu d'un costume onéreux, ni les deux gardes du corps qui se tenaient derrière lui.

Bien entendu, c'est pour cette raison qu'il aimait venir ici, pour ce plaisir pervers qu'il éprouvait à regarder tous ces gens dépenser l'argent qu'ils avaient durement gagné pour s'offrir des guides et des visites privées. Pendant ce temps, il restait assis sur son banc, bien conscient que la plus grande partie du trésor du Vatican demeurerait caché au fond des souterrains, sous les rues qu'ils arpentaient, protégé par des voûtes hermétiques qui faisaient passer Fort Knox pour une vulgaire tirelire. Il sourit en se disant qu'aucun d'entre eux, quels que soient ses moyens financiers et son identité, ne pourrait *jamaïs* admirer les trésors qu'il voyait tous les jours. Le contenu de l'*Archivio Segreto Vaticano*. Les Archives secrètes du Vatican.

Le titre officiel de Benito Pelati était « ministre des Antiquités », un poste qu'il occupait depuis plus de trois décennies. De manière officieuse, on disait de lui, à travers toute l'Italie, qu'il était le grand patron de l'archéologie. Car il cherchait à tout prix à conserver la moindre relique sur le territoire italien, même s'il fallait pour cela contourner quelques lois. Certains n'hésitèrent pas à le critiquer en raison de ses méthodes douteuses, notamment à ses débuts, quand il commença à se tailler une réputation pour sa violence. Mais ce n'était pas le cas du Vatican. Ils savaient qu'un homme comme lui était inestimable. Pas seulement pour ses connaissances académiques, mais aussi pour son enthousiasme à faire *n'importe quoi* pour obtenir des résultats.

Toutes les organisations, même les plus moralisatrices, comme

l'Église, peuvent faire appel à ce genre de personnes.

Néanmoins, au tout début, c'est son expertise du monde de l'art qui avait été remarquée chez Benito, pas sa brutalité. Le cardinal Pietro Bandolfo, l'ancien président du Conseil suprême du Vatican, était un ami d'enfance de Benito, et son plus fidèle allié.

Bandolfo comprenait les rouages de la politique beaucoup mieux que ses condisciples, et il affirma au Vatican que le seul moyen de protéger sa place dans le monde moderne était d'unir ses forces à celles de Benito, quelqu'un qui avait été formé en dehors de l'Église. Quelqu'un qui pouvait rajeunir leur antique fonctionnement. Quelqu'un qui ne se laissait pas écraser par le poids des lois pontificales. Le Vatican finit par accepter, et Benito fut engagé pour moderniser leurs méthodes. Et son premier projet fut d'organiser leur plus grande richesse : les Archives secrètes.

Benito passa ses doigts dans ses cheveux gris gominés et se souvint du premier jour où il fut conduit dans la salle des coffres. Quel honneur ce fut ! Moins d'une trentaine d'hommes étaient au courant de l'existence des contenus des collections du Vatican : les conservateurs de l'établissement, les membres supérieurs de la Congrégation sacrée des cardinaux et la Curie. Tous de fervents catholiques qui avaient consacré leurs vies à Dieu et représentaient la partie institutionnelle de l'Église. Ce n'était pas le cas de Benito, premier étranger à obtenir l'accès illimité aux caves. Le tout premier. Et ce privilège l'avait fait trembler. Jamais auparavant, il n'avait admiré autant d'objets si splendides réunis en un même endroit. Des peintures, des statues et des trésors remplissaient les salles les unes après les autres. Sans parler des *soixante-cinq kilomètres* d'étagères qui contenaient uniquement des documents écrits : rouleaux, parchemins et tablettes de pierre à perte de vue.

Malheureusement, une fois passée l'euphorie et après s'être mis au travail, il réalisa que le système de tenue des archives était un véritable foutoir. Les ordinateurs ne viendraient que bien plus tard, et tout ce que renfermaient les caves avait été noté dans des catalogues sur fiches semblables à celles utilisées dans les bibliothèques publiques. Des cartes qui pouvaient être déplacées, perdues ou volées. Les conservateurs eux-mêmes faisaient le désespoir de Benito. Depuis des siècles, les hommes qui s'occupaient des archives avaient tous eu des méthodes différentes pour tenir à jour leur base de données. Certains classaient les objets par année, d'autres par pays, d'autres par thème. Et l'un des conservateurs utilisait un système que Benito ne sut pas même interpréter. Tout ceci lui paraissait incroyable. Il contemplait l'une des plus prestigieuses collections du monde, mais celle-ci était soumise au désordre le plus total.

Malgré tout, il restait enthousiaste face au chaos. Pas seulement

parce qu'il avait l'honneur de placer chaque objet à l'endroit auquel il appartenait, mais aussi parce qu'il avait compris que si les conservateurs eux-mêmes ne savaient pas exactement ce qui se trouvait dans les caves, alors le Vatican l'ignorait également. Et si c'était le cas, personne ne pouvait dire ce qu'il allait découvrir s'il continuait à creuser plus profondément dans les entrailles de l'Église.

Dès son premier jour de travail, il obtint son ticket pour la plus grande chasse au trésor de tous les temps. Cette opportunité avait changé sa vie pour toujours.

Dante était l'un des meilleurs assistants de Benito Pelati, un disciple sérieux et appliqué qui faisait tout pour satisfaire le vieil homme. Il arriva à l'heure et salua Benito d'une bise sur chaque joue. Aucun mot ne fut prononcé, aucune plaisanterie ne fut échangée. C'était un rendez-vous professionnel, pas une visite de courtoisie. Ils mettaient de côté les bavardages pour une prochaine fois. En admettant qu'il y en ait une.

Dante était beaucoup plus costaud que Benito, et avait la moitié de son âge. Mais leurs traits étaient similaires, surtout dans la manière dont leur nez débordait en contrebas de leurs yeux enfoncés. Les Romains disaient de ce genre de profil qu'il s'agissait de celui d'un empereur, bien que Dante se moquât complètement de son visage, de ses vêtements ou de la marque de sa voiture. Il se fichait pas mal de tout cela, car la seule chose qui l'intéressait, c'était son travail. Cette addiction donnait tout son sens à sa vie.

Quelques minutes s'écoulèrent tandis que Dante restait assis, calme, attendant patiemment que Benito s'exprime, car c'est ainsi que les choses se passaient, là où il avait grandi. Le vieil homme avait organisé le rendez-vous, c'était donc lui qui maîtrisait l'ordre du jour comme à chaque fois que les deux hommes devaient se réunir. Un jour, Bruno allait mourir, et Dante prendrait du galon dans l'organisation. Mais jusqu'à ce moment-là, il resterait sagement assis, tel un chien fidèle, balayant du regard les gens qui arpentaient cette artère fréquentée. En attendant les ordres.

« Ce fut une mauvaise journée pour l'Église », finit par dire le vieil homme.

Dante demeura silencieux, comprenant que les détails allaient être livrés au compte-gouttes, que chaque parole serait mûrement réfléchie avant de s'échapper des lèvres du vieil homme. Comme si Benito ne savait pas comment lui parler.

« Un prêtre a été retrouvé crucifié... Un avertissement a été lancé... Le Conseil a besoin de notre aide. »

Dans la hiérarchie du Vatican, le Conseil suprême représente la deuxième puissance après le Saint-Père. Du moins, sur le papier. En

réalité, les sept cardinaux qui formaient le Conseil – présidé par le cardinal Vercelli, l'homme qui avait succédé au cardinal Bandolfo à la mort de ce dernier, survenue moins d'un an auparavant – étaient les hommes les plus puissants de l'Église catholique. Ils décidaient de ce que le pape devait savoir ou ne pas savoir, tenant le trône papal à l'écart de la bureaucratie quotidienne. En un mot, leur boulot consistait à garder intacte l'image du pape pendant qu'ils prenaient les décisions capitales derrière des portes closes. Le genre de décision qui pouvait salir la papauté et l'Église.

Et quand ces décisions étaient prises, Benito Pelati n'y était généralement pas étranger.

Après plusieurs secondes de silence, Benito finit par se tourner vers Dante.

« Je veux que tu ailles à Vienne... j'ai besoin de toi pour y superviser une excavation... Quelque chose d'assez important.

— En Autriche ? demanda Dante. A-t-on la permission de creuser, là-bas ? »

Benito le dévisagea jusqu'à ce que Dante finisse par baisser honteusement la tête. Il aurait mieux fait de se taire, plutôt que de discuter les ordres de Benito.

« Tout est prêt... Tout ce que tu auras à faire, c'est de superviser l'opération... Quand tu auras terminé, ramène-moi ce que tu auras découvert. »

La curiosité pouvait parfois dévorer le professeur Boyd. Alors qu'il aurait dû se concentrer sur le cylindre de bronze, il s'intéressait davantage au bruit. Le rugissement assourdissant qui grondait à l'extérieur l'intriguait trop pour qu'il puisse l'ignorer.

« *Hello !* cria-t-il avec son accent anglais. Il y a quelqu'un ? » Les hélices de l'hélicoptère continuaient de résonner comme la foudre, juste devant l'entrée des catacombes.

« Seigneur ! Qu'est-ce qui peut bien faire un raffut pareil ? »

Boyd continuait de se poser cette question tout en s'avancant vers l'entrée de la grotte.

« Les gens pourraient faire un peu attention quand... » L'apparition de l'énorme engin, ajoutée au vrombissement surpuissant des turbines et au souffle qui, tel un ouragan, l'enveloppa soudain, suffit à lui couper la respiration. Il pensait que le bruit était probablement dû à un gros véhicule travaillant sur le plateau situé juste au-dessus, mais il n'aurait jamais songé se retrouver face à un hélicoptère flottant à plus de deux cents mètres dans les airs.

L'homme assis sur le siège passager sourit, puis ordonna au pilote d'opérer une rotation sur la gauche. Une fraction de seconde plus tard, son fusil à lunette fit son apparition à la fenêtre latérale, et l'homme tint Boyd dans sa ligne de mire.

« Messieurs, murmura-t-il dans son casque, le Seigneur travaille de façon bien mystérieuse. »

Les deux soldats stoppèrent leur ascension au-dessus du plateau et regardèrent vers le ciel, bien que leur angle de vue les empêchât de voir quoi que ce soit.

« Que se passe-t-il, monsieur ? Tout va bien ? »

L'homme plissa les yeux et ajusta son viseur.

« Ça ira mieux dans un instant. Juste un tir, et notre plus gros souci sera derrière nous. »

Ils firent un signe de tête en guise d'approbation.

« Qu'est-ce qu'on fait ? »

Il cala l'amortisseur du fusil contre son épaule en essayant de rester stable malgré les mouvements de l'hélico.

« Continue de grimper. Il faudra que tu t'occupes de la fille et que tu refermes le site. »

Boyd faisait de son mieux pour se protéger les yeux, mais la poussière, mêlée aux rayons du soleil, l'empêchait d'y voir clair.

« Hello ! hurla-t-il. Puis-je vous aider ? »

Comme il ne pouvait rien entendre, il décida de changer sa méthode d'approche. Au lieu de crier, il se contenta de faire des signes de la main en direction de l'hélicoptère, en espérant que ses passagers lui répondent, puis il poursuivit son chemin.

« Reste stable ! ordonna le sniper. Stable ! »

Mais c'était impossible. Le vent déferlait depuis la crête avec la puissance d'une chute d'eau, puis tourbillonnait en descendant vers le terrain rocailleux situé en contrebas. Le résultat était un vrai cauchemar, une poche de turbulence qui empêchait littéralement l'hélicoptère de s'élever davantage, malgré tous les efforts de l'engin. Le pilote faisait de son mieux pour stabiliser l'appareil, augmentant et relâchant la puissance du rotor principal, mais ça ne changeait pas grand-chose. Les hélicos n'étaient pas conçus pour voler dans ces conditions.

« Je perds le contrôle, avertit le pilote. Je te jure que je suis en train de perdre le contrôle. »

Caméra en main, Maria pénétra dans la première salle, et se dirigea immédiatement vers la sortie des catacombes. Tandis qu'elle se démenait dans l'issue étroite, elle prit soudain conscience du bruit et des vibrations qui avaient intrigué Boyd.

« Professeur ? » cria-t-elle.

Elle remonta le long du chemin rocailleux, en essayant de se protéger les yeux de la lumière éblouissante. À l'exception de sa main, la seule chose qui la protégeait de l'aveuglement total était la forme humaine située à l'entrée de la caverne. À son allure longiligne, elle sut qu'il s'agissait de Boyd.

« Professeur ? Qu'est-ce qui fait tout ce boucan ? »

Avant qu'il ne puisse répondre, elle entendit le bruit parfaitement identifiable d'un coup de feu, et vit avec horreur Boyd virevolter de son perchoir et s'écrouler à terre. Sans aucune hésitation, il projeta son épaule contre le bas-ventre de Maria et la plaqua au sol pour la protéger d'une rafale. En dérapant dangereusement, il attrapa sa main et l'entraîna vers l'abri le plus proche, en s'assurant qu'ils étaient hors de portée du tireur.

« Ça va ? demanda-t-il. Vous êtes blessée ? »

Elle était abasourdie et mit quelques instants à ausculter son corps.

« Non, ça va. »

Boyd se releva et jeta un coup d'œil vers l'affleurement rocheux le

plus proche. L'hélicoptère continuait de vrombir dans les parages.

« Je crois que nous avons des ennuis. Il y a un hélicoptère, pas loin.

— Un hélicoptère ?

— Oui ! Avec de méchants passagers à son bord. Je me suis contenté de leur faire un signe de la main, et ils se sont mis à me tirer dessus. »

Il jeta un œil de l'autre côté du rocher, toujours incapable d'y voir clair.

« Mais ce n'est pas le pire, dans l'histoire. J'ai vu que l'hélicoptère portait une inscription indiquant : *Polizia*.

— Quoi ? Vous êtes sérieux ?

— Bien sûr, que je suis sérieux. »

Il lui prit la main.

« Écoutez-moi. Nous courons un grave danger. Mais si vous faites ce que je vous dis, nous nous en sortirons.

— On peut s'en sortir face à un hélicoptère armé ?

— Oui, mais nous devons agir rapidement. S'ils atterrissent et s'ils entrent, nous serons tués.

— Attendez ! Vous voulez vous battre contre un hélicoptère ? Avec quoi ? »

Boyd se précipita au coin du rocher et se mit à fouiller dans leurs outils.

« A-t-on apporté des cordes ?

— Des cordes ? On les a laissées dans la camionnette. »

En un clin d'œil, Boyd renversa la boîte à outils et la vida par terre bruyamment.

« Je sais ce qu'on va faire. »

Elle le regardait, abasourdie.

« Vous avez réclamé des cordes, mais vous vous décidez pour la boîte à outils ? Ça vous ennuerait de me dire ce que vous comptez faire ?

— Observez et apprenez, ma chère. Observez et apprenez. »

Boyd porta la boîte jusqu'à l'entrée de la grotte et observa l'engin qui les menaçait. Il planait à moins de quinze mètres, tandis que ses passagers les fixaient d'un air malveillant à travers le pare-brise de l'hélicoptère.

« Maria, venez par ici. Prenez la caméra et tout ce que vous voulez emporter. Que le plan fonctionne ou pas, je crois que nous devons de toute façon quitter cet endroit au plus vite.

— On s'en va ?

— Allez-y, ordonna-t-il. Et ne traînez pas en route ! »

Elle s'enfuit de l'autre côté tandis que Boyd avança avec assurance en pleine ligne de mire. Il n'était pas sûr que son plan fonctionne, mais il se dit que cela valait mieux que de se retrouver prisonnier à

l'intérieur des catacombes, sans aucune arme.

« Hello ! Venez me chercher ! » s'écria-t-il.

Il répéta rapidement la phrase en italien, pour s'assurer qu'ils comprenaient bien son injonction. L'hélico s'approcha immédiatement, essayant de réduire au maximum l'angle entre le sniper et sa cible, en espérant éviter de la manquer à nouveau. Mais cette manœuvre était une erreur stratégique. Tandis que l'appareil se rapprochait peu à peu, Boyd tira la boîte à outils vers lui et la balança de toutes ses forces, loin devant lui. Elle voltigea dans les airs et termina sa trajectoire dans les hélices du rotor principal.

Tandis que la boîte se dirigeait vers l'appareil, le pilote réalisa soudain ce qui était en train de se passer. Il était si concentré sur les rafales de vent et la paroi menaçante qu'il n'avait prêté aucune attention à Boyd et sa boîte à outils. Cette négligence allait lui coûter la vie.

Clac !

Dans un bruit sinistre, la boîte en métal percuta les quatre hélices des rotors qui se scindèrent en deux faisant jaillir des éclats d'acier dans tous les sens. Perdant brusquement de l'altitude, l'hélico vacilla vers l'avant, évitant la paroi de quelques centimètres, avant que le pilote ne réussisse à le manœuvrer vers l'arrière. Le brusque manque de puissance ne pouvait pas être assumé par le rotor arrière, et l'engin se mit à tourner comme un manège détraqué, en direction de la camionnette de Boyd, garée deux cents mètres plus bas.

Quelques secondes plus tard, le bruit du métal broyé fut couvert par la puissante explosion qui engloutit une partie de la paroi et fit littéralement trembler le sol sous les pieds de Boyd.

« Fabuleux ! se réjouit-il. Absolument fabuleux ! »

Alors que le grondement se prolongeait, Maria surgit de l'intérieur de la grotte pour voir ce qui s'était passé.

« Professeur, êtes-vous... »

Avant qu'elle n'achève sa phrase, elle remarqua l'éblouissante boule de feu. Des flammes rouges et orange s'élevaient dans les airs tandis que d'épais nuages de fumée noire prenaient forme autour de l'épave en feu.

« *Santa Maria !* Vous avez détruit leur hélicoptère ! Et notre camionnette ! »

Il acquiesça, satisfait de son travail.

« Dieu merci, nous avons payé l'assurance location. »

En temps normal, elle se serait amusée de ce commentaire, mais il ne lui en laissa pas le loisir. Il l'attrapa par le bras et l'entraîna à l'intérieur de la grotte, où il commença à rassembler son équipement. Malheureusement, il fut contraint de s'arrêter au moment où il perçut un vacarme lointain.

« Maria ? Qu'est-ce que c'est ? Encore un hélicoptère ? »

Elle grimaça, puis fit quelques pas en direction de l'entrée de la grotte. En se penchant, elle jeta un œil sur les falaises au-dessus d'elle. Un éboulis de pierres et de gravats dégringolait lentement le long de la pente raide.

« Oh mon Dieu ! »

En une fraction de seconde, Boyd comprit ce qui se passait. L'impact de l'explosion avait fait trembler le sol autour d'eux, produisant la dernière chose qu'il aurait souhaitée.

« Une avalanche ! »

Tous deux se précipitèrent dans l'entrée du tunnel, courant aussi vite qu'ils pouvaient. Malgré le risque, ils savaient qu'il valait mieux faire face à la chute des pierres plutôt que d'avoir à affronter l'affaissement de la paroi. Ils pouvaient survivre à une pluie de gravats. Pas à l'effondrement des tunnels.

Saisissant la main de Maria, il s'engouffra le long de l'étroite paroi, en s'assurant qu'ils restaient côte à côte, tandis qu'ils s'agrippaient au mur de la falaise. Ils coururent vers le précipice pendant quelques secondes, lorsqu'ils comprirent qu'ils ne pourraient pas distancer l'éboulis. Le chemin n'était pas stable et les pierres, trop nombreuses pour s'y faufiler. Il leur fallait se mettre à l'abri et prier pour que rien ne leur arrive. Ils se précipitèrent vers la première arête, en espérant que son grand affleurement les protégerait des gravats. Malheureusement, alors qu'ils se trouvaient sous le bloc de pierre, ils s'aperçurent que son rebord était fissuré à la base, et qu'il pouvait s'écrouler à tout moment sous la pression.

« Tiens bon ! supplia Maria. Oh mon Dieu, tiens bon ! »

Incrédules, les deux soldats regardèrent l'hélicoptère s'échouer devant eux. Des flammes s'élevèrent vers le ciel comme un geyser jailli de l'enfer, obligeant les deux hommes à s'abriter contre la paroi pour se protéger. Mais ce n'était pas de la chaleur dont ils devaient se méfier en priorité.

Le glissement de terrain commença tout en douceur. D'abord un galet, puis une pierre, finalement suivis par un gros rocher. Presque aussitôt, la moitié de l'arête fondit sur eux, et ils comprirent qu'il ne s'agissait que d'une question de secondes avant qu'ils ne rejoignent leur commandant dans l'au-delà. Le plus jeune des deux hommes eut la chance de mourir sans souffrances. Un bloc de pierre tranchant l'atteignit en pleine tête, lui fendant le crâne et provoquant une rupture du lobe frontal, comme s'il avait été frappé d'un coup de hache. En un instant, son sang éclaboussait le visage de son collègue qui se tenait à son côté. Son corps sans vie fut instantanément entraîné au bas de la falaise, dans un torrent de poussière et de pierres.

L'autre, plus âgé, s'efforça d'ignorer cette vision repoussante, mais c'était impossible. Des éclats de cervelle restaient collés à son visage, tandis que du sang coulait au coin de ses yeux, troublant sa visibilité. Malgré la difficulté, il réussit à tenir bon, esquivant les chutes de roches qui meurtrissaient sa chair. Il implora le Seigneur de le sortir vivant de ce cauchemar et de lui permettre de rejoindre sa brigade en un seul morceau. En vain. La pierre qui scella son destin le frappa directement à l'épaule, lui arrachant le bras dans un craquement insoutenable, déchirant sa clavicule comme si elle avait été faite de verre. Il tituba quelques secondes au bord du précipice – ce qui lui laissa juste le temps de crier son agonie en un hurlement qui s'éleva au-dessus de l'incendie rugissant. Puis il s'écrasa au sol.

Une boîte à outils. Quatre morts.

L'affleurement vibra et trembla tant que dura le glissement de terrain. Maria regardait anxieusement les roches fuser devant elle, mais rien, pas même le moindre galet, ne parvint à les atteindre, sous leur abri protecteur.

Une fois que la chute de pierres et de gravats se fut calmée, Maria récita une courte prière de remerciements, puis se retourna pour voir comment allait Boyd. Son visage était plus pâle que d'habitude, mais un sourire satisfait était gravé sur ses lèvres.

« Vous allez bien ? »

Il inspira profondément.

« En pleine forme. Et vous ? »

— Ça va. »

Maria lui montra la caméra qu'elle serrait dans sa main.

« Et la vidéo aussi. »

— Oh, Seigneur ! Le cylindre ! »

Boyd repoussa brusquement sa banane, en espérant que l'objet soit bien resté dans la poche de son pantalon au cours cet épisode chaotique. Quand il sentit le métal, il sourit, sachant qu'ils étaient tirés d'affaire.

« Eh bien, ma chère, il semblerait que cette aventure ne soit pas un échec total. »

— Non, mais on l'a échappé belle. »

Maria montrait les catacombes du doigt. L'entrée était désormais recouverte par les gravats.

« Je ne pense pas que quiconque puisse entrer par là de sitôt. »

Boyd sourit en inspectant les décombres.

« Bien ! En attendant, nous pouvons apporter notre vidéo aux autorités et l'utiliser comme preuve de notre découverte. Puis nous pourrions revenir avec un système de sécurité approprié et officiellement revendiquer la découverte de ce site ! »

— Ouais, répondit Maria dans un soupir. À condition qu'il reste

quelque chose à revendiquer.

— Ne vous inquiétez pas. Je suis sûr que nous ne quitterons pas l'Italie les mains vides. »

Boyd en était convaincu, car même si les catacombes avaient été complètement détruites, il savait qu'il possédait déjà l'objet qu'il était venu chercher à Orvieto.

Le cylindre de bronze.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'ils ne reviennent auprès de Payne. Ses jambes avaient eu le temps de s'engourdir, deux membres sans vie à peine capables de remuer. Toujours menotté, il fut conduit à l'étage et jeté dans une salle de réunion où Jones, menotté lui aussi, était assis au bout d'une longue table métallique. Un grand type, vêtu d'un costume sombre, s'assit à la gauche de Jones. Un deuxième homme, qui parlait avec un téléphone portable, se tenait dans un coin, au fond de la pièce, affichant une détermination à toute épreuve.

Jones sourit en apercevant Payne. C'était la première fois qu'ils se voyaient depuis qu'ils avaient été arrêtés.

« Salut Jon, t'as l'air en forme. Bien dormi ? »

— Comme un bébé. Je me réveille trempé tous les matins. »

Il fit un signe de tête, sachant très bien de quoi il voulait parler.

« Leur putain de lance à incendie. »

Payne s'assit devant Jones, de l'autre côté de la table, et jeta un œil sur l'homme assis à ses côtés. Il était à peu près aussi grand que Payne, mais pesait environ quarante kilos de plus que lui. Du muscle, pas de la mauvaise graisse. Payne l'observa en détail durant cinq secondes au cours desquelles il ne parvint pas à trouver son cou. Finalement, pour rompre le silence, Payne se présenta.

« Je m'appelle Jonathon Payne. Et vous êtes ? »

Le yeti se mit à fixer Payne en retour, mais ne répondit pas. Il laissa seulement échapper un grognement.

Jones, un Noir doté d'un physique de troisième ligne, éclata de rire.

« Dieu merci, il te déteste aussi. Comme il ne m'a pas adressé un seul mot, j'ai cru qu'il était raciste... Il est peut-être tout simplement sourd. »

— Tu as une idée de ce que tout ça signifie ?

— Pas la moindre. Et toi ? »

Payne secoua la tête.

« On m'avait promis que je pourrais passer un coup de fil aujourd'hui, mais je n'en ai pas encore eu l'occasion. Ce sont peut-être des types de l'ambassade. »

— Non, lâcha l'homme au téléphone, nous ne sommes pas de l'ambassade.

— Ooooooooooh ! plaisanta Jones. Ils parlent !

— Oui, monsieur Jones. Nous savons parler. Mais je vous jure que

la conversation sera brève si vous continuez à faire des commentaires désobligeants. Je ne tolérerai pas la moindre remarque de la part d'un prisonnier. »

Âgé d'une bonne quarantaine d'années, le type mesurait un mètre quatre-vingt-cinq, et c'était un vrai connard. Ils l'avaient tout de suite senti. Quelque chose dans son attitude semblait vouloir dire : « Si tu déconnes avec moi, je vais venir chier dans ton bol de corn-flakes. » C'était peut-être à cause de ses cheveux, coupés court et en brosse, ou à cause de son regard froid et reptilien. Quoi qu'il en soit, sa méthode fonctionnait, car il ne faisait aucun doute que c'était lui qui dirigeait les opérations.

« Alors, est-ce que je dois partir maintenant, ou est-ce que vous êtes capable de la fermer pour écouter ? »

Payne n'avait pas reçu d'ordre depuis l'époque du service militaire, mais il comprit qu'ils n'avaient pas le choix. Ou ils écoutaient ce type, ou ils retournaient au fond de leur cellule pour un bon bout de temps.

« Bien sûr qu'on peut se taire, mais seulement si vous nous faites le plaisir de nous donner votre nom et votre grade. Je pense qu'on a au moins le droit de savoir ça.

— Non, monsieur Payne. Vous n'avez droit à rien. Pas avec les charges retenues contre vous. »

L'homme s'assit tout au bout de la table et sortit un dossier de son attaché-case en cuir. Puis il en examina le contenu pendant une minute sans prononcer un mot. Le seul bruit que l'on entendait dans la pièce était celui des feuilles de papier froissées. Lorsqu'il reprit la parole, le ton de sa voix s'était adouci. Comme s'il avait reconsidéré sa manière d'aborder les choses.

« Tout d'abord, en raison de la nature de ma proposition, je pense qu'il serait préférable que je reste poli.

— Votre proposition ? »

— Avant d'y venir, j'aimerais satisfaire votre demande. Je m'appelle Richard Manzak et je fais partie de la Central Intelligence Agency. »

Il sortit sa plaque d'identité et la tendit à Payne. Son collègue fit de même.

« Voici Sam Buckner. Nous faisons tous deux équipe dans cette situation, disons... particulière. »

Payne examina les deux plaques, puis les tendit à Jones.

« Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'on a à voir avec la CIA ? Ce n'est pas plutôt l'affaire de l'ambassade ? »

Manzak reprit son badge et ordonna à Buckner de monter la garde de l'autre côté de la pièce. Payne jugea la chose étrange, puisqu'ils se trouvaient dans l'enceinte d'un établissement pénitentiaire. Néanmoins, le gros type traversa la pièce d'un pas lourd et vint coller son cul contre la porte, comme un élan mort de fatigue.

« Cette affaire dépasse largement le cadre de l'ambassade, affirma Manzak. L'ambassade se passerait bien de ce genre de crime.

— Un crime ? De quoi parlez-vous ? On n'a rien fait. On est venu faire du tourisme.

— Allons, monsieur Payne, nous connaissons tous deux le genre de mission que vous aviez l'habitude de diriger. Je suis sûr que si vous preniez le temps d'y réfléchir, vous pourriez établir une longue liste d'activités susceptibles d'être hautement désapprouvées par le gouvernement espagnol. »

Manzak se pencha en avant, baissa la voix et finit par chuchoter : « Pour le moment, je crois qu'il serait préférable de ne pas rentrer dans les détails. Sait-on jamais, on pourrait nous entendre. »

Payne repensa à l'époque où il faisait partie des MANIAC et réalisa qu'ils avaient traversé l'Espagne des centaines de fois. La base aérienne de Moron, située près de Séville, était à mi-chemin entre les États-Unis et le sud-ouest asiatique et représentait le point de départ idéal pour certaines opérations, ainsi qu'une base de premier choix pour y regrouper des marchandises. Même chose pour la station navale de Rota (la STANAV), située sur la côte Atlantique, près du détroit de Gibraltar. Elle leur donnait accès à la mer Méditerranée et leur apportait de l'aide sur les attaques sous-marines. En y ajoutant la base aérienne de Torrejón, ainsi que toutes les bases arrière américaines disséminées sur le territoire espagnol, Payne frémit en pensant à tout ce qu'il pouvait savoir sur lui et Jones.

Chacune des fois où ils étaient sortis armés de leurs bases représentait une infraction à la loi. Tout comme le fait de passer la frontière avec du personnel civil. Ou de voler en zone interdite. À vrai dire, tout ce que les MANIAC avaient fait en Espagne pouvait être considéré comme répréhensible. Pas le genre d'entorses qui aient *déjà* occasionné des poursuites et des procès auparavant. Les relations harmonieuses entretenues par les États-Unis et l'Espagne ne le resteraient pas longtemps si le gouvernement espagnol se mettait à réprimer sévèrement les militaires impliqués dans des opérations de l'armée Américaine. Et ce qui inquiétait Payne, c'était l'aspect confidentiel de ces opérations. Comment pouvait-il se défendre s'il ne pouvait rien dire de ce qu'il avait fait ?

« Vous savez, vous avez raison, dit Payne. Ce n'est pas une affaire pour l'ambassade. Ça va bien au-delà de leur compétence. C'est une affaire qui devrait être traitée par le Pentagone. »

Manzak secoua la tête.

« Désolé, messieurs, ce ne sera pas le cas. Le Pentagone a été prévenu par le gouvernement espagnol dès le jour de votre arrestation. Malheureusement, de leur point de vue, ils n'ont aucun intérêt à se mêler de cette histoire. Vous imaginez le cauchemar diplomatique s'ils

devaient répondre des missions auxquelles vous avez participé ? Les choses pourraient être différentes si vous étiez encore en activité. Malheureusement, leur désir de coopérer est étroitement lié au fait qu'actuellement vous ne serviez plus à rien. Depuis que vous avez quitté l'armée, vous ne leur êtes plus d'aucune utilité. »

Manzak eut un sourire en coin.

« Nous vivons dans un monde cruel, n'est-ce pas, monsieur Payne ? »

Payne avait envie de sauter de l'autre côté de la table pour montrer à Manzak à quel point le monde pouvait effectivement être cruel. Juste pour le faire taire. Mais il savait qu'il ne pouvait pas faire ça. Pas avant d'avoir découvert pourquoi il était là, et pourquoi la CIA s'intéressait à son cas. Tout ce qu'il savait, c'était que Manzak pouvait être son seul allié.

« Et vous ? Est-ce que votre organisation nous considère comme utiles ? »

Le sourire de Manzak s'élargit.

« Je n'en étais pas convaincu avant de lire un rapport sur votre voyage à Cuba. Très impressionnant. Selon moi, tous ceux qui sont capables de faire ça peuvent être considérés comme utiles. Cette mission continue de m'épater. » Payne et Jones se regardèrent, décontenancés. Personne, à l'exception du dernier carré de la hiérarchie du Pentagone, n'était censé être au courant des opérations qui s'étaient déroulées à Cuba. Ni la CIA ni le FBI, pas même le président. Apparemment, même les Cubains ignoraient ce qui s'était passé à Cuba, car le jour où ils l'apprendraient, ils seraient très en colère. Mais le fait que Manzak soit au courant de leur voyage en disait long. Ce type était un poids lourd, quelqu'un de très bien renseigné. Avec qui ils pouvaient négocier.

« Extra, fit Payne, vous avez bien travaillé. Malheureusement, il y a une question à laquelle vous n'avez pas encore répondu. Pourquoi êtes-vous venus ici ? »

Manzak s'adossa contre sa chaise, calme. Il les regardait se tortiller. La plupart des gens auraient répondu sans attendre, mais pas ce type. Il était d'un tempérament plus froid que ça. Beaucoup plus froid. Le mètre étalon du self-control. Finalement, lorsqu'il sentit qu'ils étaient à deux doigts de perdre patience, il leur donna sa réponse.

« Je suis venu acheter votre liberté. »

La liberté. Ni Payne ni Jones ne savaient de quelle manière cela pouvait être possible, mais ça n'empêcha pas Manzak de rester assis, stoïque, se réjouissant du pouvoir qu'il pouvait exercer sur eux, tel un marionnettiste pervers. Il ne souriait pas, ne fronçait pas les sourcils et ne clignait même pas des yeux. Après quelques secondes de silence, il sortit un autre dossier, beaucoup plus épais et maintenu par un

élastique. Un seul nom figurait sur la couverture : *Professeur Charles Boyd*.

« Messieurs, j'ai été autorisé par le gouvernement espagnol à vous faire la proposition de votre vie. Si vous acceptez mes conditions, ils ne vous retiendront pas en prison jusqu'à la fin de vos jours. »

La plaisanterie fit grimacer Jones.

« Super ! Ils veulent qu'on bute qui ? »

Manzak le regarda fixement.

« Je ne sais pas exactement ce que vous aviez l'habitude de faire au sein des MANIAC, mais je peux vous garantir que la CIA ne vous paierait jamais pour assassiner quelqu'un. »

Jones leva les yeux au ciel.

« Je vous en prie ! Je peux vous citer au moins une vingtaine d'affaires où la CIA est impliquée dans la mort d'une personnalité politique d'envergure – sans compter les Kennedy.

— Que vous me croyiez ou non n'a aucune importance. Voilà ce qui est important : ma proposition ne cautionne aucun meurtre ni aucune activité illégale. »

Payne demeurait sceptique.

« De quoi s'agit-il, alors ?

— D'une personne disparue.

— Pardon ? Ils veulent qu'on retrouve une personne disparue ? Et si on accepte, ils feront quoi ? Ils nous laisseront sortir d'ici ? »

Payne lut le nom sur le dossier en papier kraft.

« Laissez-moi deviner... Le professeur Charles Boyd ? »

Manzak acquiesça.

« Affirmatif. Nous voulons que vous retrouviez le professeur Boyd. »

Payne était assis, attendant davantage de renseignements. Comme ils ne venaient pas, il dit : « Et sans vouloir être curieux, c'est qui, ce professeur Boyd ? »

Sa question faisait partie du plan de Manzak. Mais Jones surprit tout le monde en leur donnant la réponse.

« Si je ne me trompe pas, c'est un archéologue anglais. »

Manzak regarda Jones.

« Comment le savez-vous ?

— Comment ? Parce que je suis intelligent. Quoi ? Un Noir n'aurait pas le droit d'être intelligent ? »

Payne leva les yeux au ciel devant cet outrage grossièrement feint.

« Contente-toi de lui répondre.

— D'accord, lâcha-t-il. J'ai vu Boyd à la télévision, sur la chaîne Histoire. Je crois qu'il est professeur à Oxford ou dans l'une de ces écoles d'aristos anglais. Peut-être Hogwarts. Peu importe. Il parlait de l'Empire romain et de son influence sur la société contemporaine. »

Manzak en prit mentalement note.

« Qu'avez-vous appris d'autre ? »

— Je ne savais pas que les intérieurs romains étaient équipés de tuyauteries, et j'ai toujours cru que... »

Il l'interrompit.

« Je veux dire : au sujet de Boyd.

— Pas grand-chose. C'était lui qui commentait, mais il apparaissait rarement à l'écran. Il n'était que le narrateur. »

Payne se frotta les yeux en essayant de récapituler.

« Laissez-moi faire le point. Le professeur Boyd est un archéologue anglais, quelqu'un de suffisamment prestigieux pour enseigner dans une université de renommée internationale et commenter un documentaire sur la chaîne Histoire ? »

Manzak acquiesça, refusant de donner davantage de renseignements.

« Très bien, mais il y a une chose que je ne comprends pas. En quoi y a-t-il urgence ? Pourquoi le gouvernement espagnol veut-il absolument mettre la main sur ce type, au point de passer un marché avec deux prisonniers ? D'autre part, qu'est-ce que la CIA vient faire là-dedans ? Cette histoire ne tient pas debout. »

Manzak lui lança un regard dur et froid qui signifiait qu'il n'était pas prêt à mettre ses cartes sur la table. Malgré tout, Payne soutint son regard, refusant de céder. Il était enfermé depuis trois jours et se faire ainsi mener en bateau le rendait fou. Sa ténacité finit par se révéler payante quand, quelques minutes plus tard, Manzak s'adossa contre sa chaise en soupirant. Un long soupir qui semblait sans fin et qui indiqua à Payne qu'il venait de coincer sa proie et que Manzak allait enfin baisser les bras.

L'homme resta immobile pendant encore un moment, comme s'il se demandait s'il prenait la bonne décision. Finalement, l'air contrarié, il poussa le dossier devant lui sur la table.

« Le professeur Charles Boyd est le criminel le plus recherché d'Europe. »

Tout crime se traite dans un bureau d'investigation. Qu'il s'agisse d'une enquête importante ou non, les inspecteurs doivent pouvoir disposer d'un espace où aller rédiger leur rapport. Parfois, il suffit d'un simple box situé au quartier général, mais il y a toujours un endroit qui finit par devenir le centre névralgique d'une enquête.

Cependant, ils étaient rarement aussi luxueux.

Le directeur de Kronborg voulait plaire à Nick Dial et l'installa dans les appartements royaux, une série de pièces qui avaient fait office de résidence royale pendant près d'une centaine d'années. Construite pour Frederick II aux alentours de 1570, la suite avait conservé ses meubles originaux. Un chandelier en or était suspendu au plafond, au-dessus de la table de banquet qui servait de bureau à Dial.

Il n'avait jamais eu beaucoup d'intimité lorsqu'il travaillait sur une enquête. Il considéra donc ce privilège comme un grand luxe, une occasion d'être seul avec ses pensées, jusqu'à ce que quelqu'un vienne chercher l'un des dossiers qu'il avait « empruntés » dans le dos de la police danoise.

Chaque enquêteur avait une technique différente pour faire apparaître les indices, une manière personnelle d'aborder les choses. Certains s'enregistraient à l'aide d'un magnétophone. D'autres retransmettaient les renseignements obtenus dans leur ordinateur. Mais aucune de ces techniques ne fonctionnait avec Dial. Il était rétrograde dans sa manière de procéder, préférant la simplicité d'un tableau d'affichage à l'illusion de la technologie. Selon lui, il n'y avait pas de meilleur moyen de coordonner une enquête. Il pouvait permuter les éléments à sa guise jusqu'à ce que tout concorde, comme un puzzle géant qui révélerait l'identité secrète du tueur.

À Kronborg, la première chose qu'il afficha sur son tableau fut une série de photographies de la scène de crime. Elles avaient été prises sous différents angles et montraient tous ces horribles petits détails qu'il aurait préféré oublier. La manière dont deux des côtes de la victime avaient été enfoncées au travers de sa peau, brisées comme des baguettes japonaises qu'on aurait plongées dans un quartier de viande crue. L'angle improbable que formait sa mâchoire pendante. La couleur du sang mélangé à l'urine et à la matière fécale. De manière générale, il s'agissait de la réalité des homicides, le genre de chose dont Dial devait s'affranchir pour trouver les réponses aux questions qu'il se

posait. Comme le fait d'obtenir davantage de renseignements sur Erik Jansen. C'était le meilleur moyen de déterminer la raison pour laquelle il avait été choisi pour être tué. Se renseigner sur la victime pour en savoir plus sur le tueur. Ce qui voulait dire commencer par ceux qui connaissaient le mieux Jansen : ses amis, sa famille, ses collègues de travail. Bien entendu, la tâche était bien plus difficile qu'elle n'en avait l'air, d'autant plus qu'ils étaient éparpillés à travers toute l'Europe. Ajouté à la barrière de la langue et au culte du secret cultivé par le Vatican, le degré de difficulté atteignait des sommets. Il allait lui falloir une équipe de professionnels pour obtenir les renseignements dont il avait besoin.

La première personne à qui il téléphona fut sa secrétaire, à Interpol. Elle était chargée d'appeler les BCN d'Oslo et de Rome et de leur faire part des besoins de Dial, pour qu'ils contactent ensuite les services de police locaux afin qu'ils collectent les informations. Malheureusement, le Vatican ne faisait pas partie des pays membres d'Interpol. Ce qui signifiait qu'il n'y avait pas de BCN au palais papal. Sans contact local, pas de connexion à l'intérieur. Et sans connexion à l'intérieur, pas de renseignements. L'agent Nielsen avait essayé de contourner le problème en appelant directement le Vatican, mais comme l'avait prévu Dial, personne ne répondit à son message.

Dial décida donc de contacter lui-même le Vatican, en misant sur l'importance de son titre pour obtenir quelqu'un au bout du fil. Nielsen lui envoya une longue liste de numéros de téléphone. Il lui demanda de tout classer par nationalité, s'imaginant que les Danois et les Norvégiens se montreraient plus coopératifs en raison de leur lien avec le crime. Néanmoins, après réflexion, il choisit d'abandonner cette idée et de procéder de manière inverse. Plutôt que de considérer l'affaire sous l'angle de la victime, il décida de l'envisager sous son propre point de vue. Qui était prêt à l'aider ? Il avait besoin de quelqu'un à qui parler, quelqu'un avec qui il pouvait faire équipe. C'est comme ça qu'il devait aborder cette enquête, sa manière à lui de mettre son pied en travers de la porte.

Il était trop tard pour venir en aide à Erik Jansen. Mais il était encore temps de donner un coup de main à Nick Dial.

Le cardinal Joseph Rose avait grandi au Texas. Il aimait les armes à feu, la viande rouge et la bière bien fraîche. Mais plus que tout autre chose, il aimait Dieu. C'est pour cette raison qu'il avait tenu à s'installer à l'autre bout du monde, pour travailler au Vatican. C'était sa vocation, et il en était très satisfait.

Mais ça ne voulait pas dire qu'il n'avait pas parfois le mal du pays. Quand l'appel parvint à son bureau, son assistant lui annonça que Nick Dial était en ligne. Le nom ne lui disait rien, et le cardinal Rose

demanda à son assistant de quoi il s'agissait. Celui-ci haussa les épaules et répondit que Dial ne voulait pas le lui dire. Puis il ajouta que Dial avait un accent américain. Deux secondes plus tard, Rose était au bout du fil.

« En quoi puis-je vous aider, monsieur Dial ? »

Dial sourit en entendant l'accent texan du cardinal. On aurait dit de la musique.

« Merci d'avoir pris mon appel, Votre Éminence. Je vous en prie, appelez-moi Nick.

— Merci, Nick. Mais seulement si vous m'appelez Joe.

— Entendu.

— De quelle région d'Amérique venez-vous ?

— D'un peu partout, en vérité. Mon père était entraîneur de football, donc j'ai grandi sur les campus d'Oregon, de Pennsylvanie, puis de Floride. Et j'ai aussi passé pas mal de temps au Texas. »

Ils passèrent les minutes suivantes à discuter du « Lone Star State[4] », jusqu'à ce que Rose lui demande : « Alors, que puis-je faire pour vous ? Je dois avouer que je suis curieux de le savoir, puisque vous n'avez pas voulu le dire à mon assistant.

— Je suis désolé. J'ai pensé qu'il valait mieux vous en parler en personne.

— M'en parler en personne ? Ça commence mal.

— J'en ai bien peur. Je dirige la Division criminelle d'Interpol, et la nuit dernière, l'un de vos prêtres a été retrouvé assassiné. »

Rose essaya de garder son calme.

« L'un de *mes* prêtres ? Vous voulez dire, l'un de mes assistants ?

— Possible, reconnut Dial. C'est l'objet de mon appel. Nous connaissons le nom de la victime et nous savons qu'il travaillait pour le Vatican, mais j'ai du mal à recueillir davantage de...

— Son nom, demanda Rose, donnez-moi son nom, je vous prie.

— Jansen. Le père Erik Jansen. »

Le soupir de soulagement qui s'échappa des lèvres de Rose indiqua à Dial que le cardinal ne connaissait pas la victime.

« Que s'est-il passé ?

— Il a été crucifié.

— Mon Dieu ! »

Rose fit son signe de croix.

« Crucifié, dites-vous ?

— Oui, monsieur. Quelqu'un l'a kidnappé, assommé, puis cloué sur une croix.

— Quand ? Où ? Pourquoi n'en ai-je pas entendu parler ? »

Dial grimâça, ne sachant pas très bien par où commencer.

« D'après les premiers éléments de l'enquête, il a été kidnappé à Rome la nuit dernière. De là, on l'a emmené au Danemark, où il a été

tué.

— Au Danemark ? Pourquoi le Danemark ?

— Nous n'en avons aucune idée, monsieur. C'est ce que j'espérais découvrir. Je suis chargé de réunir le plus d'indices possible, mais je me retrouve confronté à un certain manque de coopération. J'ai essayé de contacter plusieurs personnes au Vatican, mais...

— N'en dites pas plus. »

Rose se tut, cherchant la meilleure façon d'expliquer les choses.

« Je sais comment les choses se passent quand il s'agit de communiquer. Cela explique probablement pourquoi je n'ai pas entendu parler de cette tragédie. Les gens de notre communauté ne se confient pas facilement.

— Ce qui est compréhensible, mais...

— Pas acceptable, je suis tout à fait d'accord avec vous. »

Rose secoua la tête, légèrement embarrassé par la situation.

« Nick, je vais vous dire ce que je vais faire. Je vais essayer de me renseigner moi-même, même si je dois contrarier quelques personnes. Et dès que j'ai quelque chose, la *moindre* information, je vous passe un coup de fil, quoi qu'il arrive.

— Vous me le promettez ? Parce que plusieurs personnes m'ont...

— Oui, Nick. Je vous le promets. J'irai jusqu'au bout des choses. Vous avez ma parole de Texan. »

Et pour Dial, il s'agissait davantage de la parole de Rose que de celle d'un dirigeant de l'Église.

Jones était passionné par les énigmes, c'est pour cette raison qu'il avait voulu devenir détective. Certaines personnes voient le verre à moitié vide, tandis que d'autres le voient à moitié plein. Mais Jones observait le verre avec attention, en essayant de savoir qui avait bu l'eau.

Payne ne fut pas surpris quand Jones s'empara du dossier de la CIA avant que lui-même ait eu le temps de s'en saisir.

« Le professeur Charles Boyd s'est spécialisé en archéologie et en linguistique à Oxford, dit Jones. Il a fini par être nommé professeur à l'université de Douvres, en 1968. Selon le dossier, il a même fini par diriger son département en 1991... Waouh ! Quel scandale ! »

Manzak n'avait pas envie de rire.

« Poursuivez la lecture, monsieur Jones, je vous assure que ça va se gâter.

— La vache, Jon ! Il ne déconnaît pas. Jette un coup d'œil là-dessus. »

Payne s'efforça de ne pas sourire quand Jones lui tendit un portrait du professeur Boyd, pris durant la présidence de Nixon. Le genre de photo qu'on traîne comme un boulet jusqu'à la fin de ses jours, même si on essaie de s'en débarrasser par tous les moyens. Boyd portait une veste en tweed et un nœud papillon en soie. Sa mèche peignée sur le côté était la pire que Payne ait jamais vue. Elle ressemblait à celles utilisées dans les publicités pour la laque capillaire, du style *Avant/Après*.

Jones éclata de rire.

« Laissez-moi deviner : il est recherché par la brigade de la mode ?

— Non, répondit Manzak non sans rudesse. Il est le suspect principal d'une enquête menée par Interpol depuis deux décennies. Contrefaçon, trafic et vol d'antiquités : ce type sait tout faire et pratique à très haut niveau. Il est actuellement recherché dans plusieurs pays, plus particulièrement en France, en Italie, en Allemagne, en Autriche et en Espagne.

— Dans ce cas, pourquoi ils ne l'arrêtent pas ? demanda Payne.

— Parce que Boyd est un génie. À chaque fois qu'ils se rapprochent de lui, il trouve un moyen de leur faire perdre sa trace. À chaque fois. Je vous jure, c'est comme si ce type avait un don de perception extrasensorielle.

— Ou des complicités internes », suggéra Jones.

Payne pensait exactement la même chose.

« OK, faisons comme si tout ce que vous venez de nous dire sur Boyd était exact. Quel est le rapport avec la CIA ? »

Manzak revint au dossier.

« Laissez-moi commencer par l'Espagne. Le professeur Boyd a volé un certain nombre d'objets patrimoniaux appartenant au gouvernement espagnol. Des pièces uniques dont la valeur est inestimable. Inutile de préciser qu'ils sont prêts à remuer ciel et terre pour les récupérer. Malheureusement, le seul moyen de retrouver leurs biens, c'est de mettre la main sur Boyd et de le forcer à parler. Ça a l'air facile, n'est-ce pas ? Eh bien, jusqu'à aujourd'hui, il a réussi à dissimuler des centaines d'objets, au nez et à la barbe d'Interpol. Personne ne sait où ils se trouvent. L'Espagne s'inquiète du fait que si Boyd est tué au cours de la traque, ses objets ne réapparaîtront jamais. Et on peut dire la même chose des autres pays européens. Tout le monde panique à ce sujet. *Tout le monde*. Et la panique est une chose merveilleuse, surtout lorsqu'on est capable d'en tirer profit.

— Voyez-vous, c'est là que je ne vous suis plus. Comment la CIA pourrait-elle tirer profit de cette affaire ? »

Manzak se pencha en avant et sourit. Le genre de sourire qui précède la marmite d'eau bouillante.

« Dites-moi, monsieur Payne. Que savez-vous au sujet de la CIA ?

— Je sais comment ça s'écrit. En dehors de ça, je ne peux rien vous dire d'autre. »

Payne pointa Jones du doigt.

« C'est à lui que vous devriez poser la question. À une certaine époque, il a été tenté de rejoindre votre organisation. »

Manzak le regarda d'un air surpris.

« Vraiment ? »

Jones acquiesça.

« En gros, vous recueillez des renseignements provenant de l'étranger, vous les vérifiez et puis vous envoyez vos conclusions à DC, dans un chouette dossier en papier kraft. »

Manzak ne prêta aucune attention à ses derniers mots.

« Bien sûr, ce n'est pas aussi simple que ça en a l'air. Il faut parfois plusieurs années avant d'aller au bout d'une mission. Par exemple, nous pouvons envoyer un agent dans un pays, le laisser s'insérer dans le système, et revenir plus tard vers lui pour savoir ce qu'il a appris. Parfois ça prend des mois, parfois des années. Ce qui explique pourquoi, dans certaines situations, nous sommes contraints d'utiliser des méthodes plus efficaces, aux résultats plus rapides. »

Jones sourit.

« La torture ?

— Vous connaissez l'expression : *donnant donnant*. C'est ainsi que nous obtenons nos renseignements les plus fiables. Nous rendons service — armes, argent liquide ou autre — et nous obtenons des informations en échange. »

Payne comprit et émit un grognement.

« Et laissez-moi deviner : le service en question, c'est D.J. et moi.

— Pas un simple petit service, une *immense* faveur. Si vous capturez Boyd, il n'y a pas que l'Espagne que vous aiderez. Vous nous aiderez aussi, car nous traquerons Boyd dans toute l'Europe et jusque sous la feuille de gui, pour voir quel pays sera le premier à nous lécher le cul. Et le meilleur, dans l'histoire, c'est que nous n'avons pas besoin d'envoyer d'autres agents risquer leur vie sur cette mission. C'est vous, messieurs, qui allez-vous taper tout le sale boulot à notre place.

— Oui, si on vous donne notre accord. Car il y a encore un détail qui me chiffonne. J'imagine qu'il est hors de question que le gouvernement espagnol accepte de signer une trace écrite de notre accord.

— C'est exact, monsieur Payne. Pas de paperasse dans cette affaire. C'est plus sûr comme ça.

— Plus sûr pour qui ? Qu'est-ce qui les empêchera de nous remettre en taule quand on aura arrêté Boyd ? »

Manzak haussa les épaules.

« Et qu'est-ce qui vous empêche de rentrer chez vous dès que vous sortirez de cet établissement ? La réponse est : rien. Mais laissez-moi vous dire ceci : je pense que l'Espagne fait preuve de plus de confiance à votre égard que vous envers elle. Avec votre expérience dans l'armée, vous pourriez facilement disparaître, si vous le vouliez, et ils ne pourraient jamais venir vous chercher aux États-Unis. En ce cas, qu'avez-vous à perdre ? Si vous acceptez leur proposition, ils vous laisseront sortir... Et si vous refusez, ils vous laisseront pourrir ici. »

On ne pouvait pas se fier à la police d'Orvieto. Les armoiries de la ville, qui figuraient sur le fuselage de l'hélicoptère, en étaient la preuve. Mais jusqu'où s'étendait la conspiration ? Maria et Boyd pouvaient-ils faire confiance aux flics de la prochaine ville ? Il n'y avait aucun moyen de le savoir. Aussi décidèrent-ils de faire deux heures de bus pour rejoindre Pérouse, une ville de plus de 150000 habitants, pour y trouver la protection d'un effectif policier plus important.

Après s'être installés au fond du bus, Boyd et Maria concentrèrent toute leur attention sur les fenêtres, à l'affût de gyrophares, d'hommes armés ou de tout ce qui pouvait leur sembler suspect. Mais rien ne vint troubler la sérénité tranquille d'Orvieto, excepté le raffut du pot d'échappement du véhicule.

Une fois qu'ils eurent dépassé les environs d'Orvieto et gagné la campagne italienne, Boyd parvint enfin à se détendre. Sa respiration redevint normale. Ses joues reprirent des couleurs. Son estomac se dénoua, et son cœur, qui avait battu la chamade, reprit lui aussi un rythme normal.

Après avoir soudainement retrouvé toute son énergie, Boyd sortit le cylindre qu'il avait récupéré dans les catacombes et l'observa. Selon lui, cette exhumation était un événement qui allait ébranler la communauté archéologique au cours des prochaines décennies. Mais la découverte d'Orvieto représentait peu de chose comparée à l'objet qu'il tenait dans ses mains. Si le cylindre romain contenait effectivement ce qu'il pensait, le monde entier allait devoir en prendre acte, et pas seulement le panier de crabes des universitaires de l'académie.

La une des journaux du monde entier. Le portrait de Boyd sur toutes les couvertures de magazines.

Avant de s'exciter davantage, il comprit qu'il devait d'abord s'assurer que le trésor tant convoité se trouvait bien à l'intérieur. Alors que Maria s'était assoupie à ses côtés, il approcha le cylindre près de la fenêtre pour voir si quelque chose lui avait échappé sous la lumière faiblarde des catacombes. À l'exception du travail du graveur, l'objet était parfaitement lisse, sans aucune strie ni la moindre imperfection. Ses deux extrémités semblaient compactes, comme si le métal ne comportait aucune soudure. Mais Boyd savait que ce n'était pas le cas.

L'objet découvert à Bath lui avait semblé compact, lui aussi, mais, après lui avoir fait passer une série de tests, il avait découvert que l'une

des extrémités était couverte de métal, en quantité suffisante pour le protéger de l'air et de l'humidité, mais pas assez pour le rendre totalement hermétique. Tout ce dont il avait besoin, c'était d'un tournevis pour percer cette chape de métal, avant d'en ôter la surface comme le couvercle d'une boîte de conserve.

Boyd jeta un œil sous son siège, recherchant désespérément un outil pouvant lui permettre de briser le sceau. Puis il inspecta le sac de la caméra, mais toutes ses attaches étaient en plastique, trop fragiles pour traverser le couvercle.

Nom de Dieu, songea-t-il. *Ce cylindre, c'est la clé. Il doit bien avoir un...* À cet instant, tout devint limpide. Il venait de marmonner la solution de son problème. Boyd sortit la clé de sa camionnette de location et enfonça son extrémité contre le bord du cylindre de bronze. L'objet émit un souffle au moment où le sceau céda, permettant à l'air qui y était détenu depuis deux mille ans de s'échapper du tube. D'une main tremblante, il appuya un peu plus fort sur la clé, puis tira la mince couche de fer vers l'extérieur. Pas complètement, cependant. Il n'avait pas l'intention de sortir le document dans le bus. Tout ce qu'il voulait, c'était s'assurer que le parchemin se trouvait bien à l'intérieur. Pour y voir clair, Boyd leva le cylindre vers le ciel, cherchant à se servir du soleil comme d'un projecteur. Mais tandis qu'il approchait l'ouverture de ses yeux, sa concentration se dissipa. Alors que le bus avait jusqu'ici roulé à une allure régulière, il entama une série de virages. Le vrombissement du moteur, le souffle du vent et le bavardage des autres passagers avaient également cessé.

« Maria ! » Boyd la secoua énergiquement. « Réveillez-vous. Nous nous arrêtons. »

Elle ouvrit grand les yeux.

« Comment ça, on s'arrête ? Où sommes-nous ? »

— Au milieu de nulle part. »

Elle cligna plusieurs fois des yeux, puis regarda par la fenêtre, en essayant de se faire une idée de l'endroit où ils se trouvaient. Hélas ! les champs de tournesols et les luxuriantes prairies d'herbe verte n'offraient qu'un environnement banal. Elle ne pouvait rien déduire de ces paysages agricoles. Elle se leva et commença à se diriger vers le chauffeur, espérant découvrir un panneau de signalisation ou une borne kilométrique qui auraient pu les renseigner sur leur position géographique. Malheureusement, tout ce qu'elle vit fut la lueur d'un gyrophare.

« C'est un barrage de police ! »

Elle se retourna vers Boyd devenu livide.

« Ils nous cherchent ! J'en étais sûr ! »

Maria comprit qu'il y avait de grandes chances pour que Boyd ait raison.

« Vu comme ça, nous avons deux solutions. On peut essayer de parlementer, ou... »

Elle posa sa main sur la porte de secours et l'ouvrit.

« Ou on peut foutre le camp d'ici. »

Sans attendre la réponse de son compagnon, Maria attrapa la caméra et sortit par la porte. Boyd lui emboîta le pas.

« Et maintenant ? demanda-t-il. Où allons-nous ? »

Maria se glissa contre le coin arrière du bus et regarda autour d'elle.

« Merde ! Où sont passées les bagnoles ? Il devrait y en avoir d'autres ! »

Elle se tourna vers Boyd.

« On a fait un détour pendant que je dormais ? Nous ne sommes plus sur l'autoroute.

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas fait attention. J'étais en train d'observer le cylindre. »

Elle émit un bref grognement.

« Putain, on a intérêt à se dépêcher. C'est notre seule chance de nous en tirer. »

Elle regarda des deux côtés de la route et se dit que le champ de tournesols était la solution idéale.

« Si on arrive jusqu'aux fleurs, on devrait pouvoir se cacher en attendant qu'ils fouillent le bus et qu'ils s'en aillent. »

Boyd acquiesça, puis enveloppa le cylindre de sa main, tel un sprinter dans une course de relais.

« D'accord, ma chère. Vous dirigez. Je vous suis. »

Après avoir inspiré profondément, Maria s'élança depuis l'endroit où ils se cachaient et plongea au cœur des champs dorés, où les fleurs s'élevaient à plus de deux mètres. Boyd la suivit à travers ce labyrinthe de tiges, ne la distinguant plus qu'avec peine tandis qu'elle détalait au milieu de la végétation.

Le chauffeur du bus comprit que quelque chose ne tournait pas rond dès l'instant où il reçut l'appel. Depuis la vingtaine d'années qu'il travaillait pour la compagnie, c'était la première fois que la police le contactait par radio pour lui demander de modifier son itinéraire. Au début, il pensa qu'il y avait un accident, ou peut-être un embouteillage. Mais quand il aperçut les gyrophares sur cette route de campagne, il se dit qu'il s'agissait de quelque chose de plus sérieux. Ils cherchaient l'un de ses passagers.

« Mesdames et messieurs, annonça-t-il, merci de garder votre calme. Ce n'est qu'un contrôle de routine effectué par les autorités. Je suis sûr que nous pourrons bientôt reprendre la route.

— Vous êtes sûr ? cria quelqu'un. Parce que deux personnes viennent de sortir du bus par la porte du fond.

— Par la porte du fond ? demanda-t-il. De quoi parlez-vous ? »

Avant que le passager ne puisse répondre, l'un des flics du barrage arma son M72 antichar et fit feu. Le missile s'élança en un souffle puissant, propulsé par des gaz chauffés à plus de 700 degrés, et percuta la calandre métallique du bus. Les flammes prirent possession du véhicule et inondèrent l'allée centrale, mettant feu à tout ce qui se trouvait sur son passage : sièges, bagages et passagers, dont la peau commença à fondre littéralement au milieu de cette épouvantable fournaise. Le peu de personnes qui eurent la malchance de survivre à l'impact du projectile s'agitaient à l'aveuglette dans la fumée noire, à la recherche d'une issue. Ils se débattaient sauvagement contre les fenêtres brisées, essayant de s'échapper par les brèches qui longeaient l'habitacle, alors que des tessons aussi tranchants que des lames de rasoir leur déchiraient le visage et la poitrine.

Finalement, l'un des hommes retrouva un peu de lucidité et ouvrit la porte de secours, à l'arrière du bus.

« Si vous m'entendez, cria-t-il à travers le nuage de fumée, suivez-moi ! »

Quelques secondes plus tard, il aperçut une petite femme cherchant son chemin au milieu de l'enfer. Elle traînait un homme gravement brûlé dont le visage semblait avoir été passé au chalumeau. Personne n'aurait pu dire où elle avait trouvé la force qui lui avait permis de transporter un passager à l'autre bout du bus.

« Vous approchez de la sortie, lui lança le passager, en les aidant à avancer, nous sommes presque tirés d'affaire. »

Elle essaya de le remercier, mais ne parvint qu'à tousser sèchement. Au moins respirait-elle encore, songea l'homme. Au moins avait-elle réussi à se tirer des flammes et à sauver l'un des passagers par la même occasion. De manière inespérée, miraculeusement, ils avaient survécu à cette catastrophe.

Pour le moment, du moins.

Alors qu'ils avançaient en titubant le long du bus, il remarqua les policiers qui se tenaient à distance et hurla dans leur direction pour réclamer de l'aide, ignorant qu'ils étaient à l'origine de l'incendie. Le plus petit des flics arriva au pas de course comme pour leur venir en aide, comme s'il allait se charger d'éteindre le feu à l'aide du long flexible qu'il tenait entre ses mains. Mais au lieu de les aider, il fit exactement le contraire. Après s'être arrêté à cinq mètres d'eux, le flic abaissa la visière de son casque ignifuge et pressa la gâchette de son lance-flammes, projetant en l'air un long jet de combustible gélatineux. Les produits chimiques s'embrasèrent en un éclair malveillant, submergeant les victimes comme du napalm. Ils brûlèrent comme de la guimauve tombée dans le brasier d'un feu de camp. Leur peau blanche entra en ébullition avant de noircir, tandis qu'ils s'écroulaient à terre,

pour se confondre lentement avec l'asphalte à moitié fondu.

« Fuite colmatée », dit le flic dans le micro de son oreillette.

Il souriait.

Mardi 11 juillet
Douvres, Angleterre
(À CENT TRENTE KILOMÈTRES
AU SUD-EST DE LONDRES)

Payne et Jones n'étaient pas nés de la dernière pluie. Ils avaient participé à un trop grand nombre de missions pour ignorer l'évidence : il y avait quelque chose de louche dans la proposition de Manzak.

La CIA était une organisation internationale, avec des ramifications et des agents secrets actifs dans le monde entier. S'ils voulaient *légalement* coincer le professeur Charles Boyd, ils n'auraient pas eu besoin de demander de l'aide à deux éléments extérieurs au service. Pourtant, Manzak s'était bien déplacé jusqu'à Pampelune. Pour Dieu sait quelle raison, il voulait *sortir de la maison* (c'est-à-dire recruter des personnes étrangères à la CIA) pour organiser la traque de Boyd, et il avait finalement décidé de faire appel à deux anciens MANIAC pour mener à bien cette mission. Payne ne savait pas exactement pourquoi, mais il avait sa petite idée sur la question. Manzak cherchait peut-être à obtenir une promotion et s'imaginait que le meilleur moyen de prendre du galon était d'arrêter lui-même un type en cavale. Ou Boyd avait peut-être fait quelque chose à Manzak, par le passé, et c'était l'unique manière que celui-ci avait trouvée pour se venger. Ou peut-être, simple supposition, s'agissait-il de quelque chose de plus évident : Manzak cherchait à mettre la main sur Boyd pour lui voler ses trésors et garder l'argent pour lui.

Tout compte fait, Payne et Jones ignoraient presque tout des motivations de Manzak. Tout ce qu'ils savaient, c'était qu'il avait le pouvoir de les faire sortir de prison au plus vite, et c'était tout ce qu'ils voulaient. D'un autre côté, ils se dirent qu'une fois retournés à la vie civile, ils auraient tout le temps de se renseigner au sujet de Manzak, Boyd, et tout ce qui leur paraissait suspect dans cette affaire. C'est-à-dire à peu près tout.

Après avoir accepté l'offre de Manzak, Payne et Jones rassemblèrent leurs affaires avant d'être conduits à un hélicoptère qui les emmena sans tarder. Durant le vol, Manzak leur présenta la mission en détail et leur expliqua comment prendre contact avec lui,

une fois qu'ils auraient localisé Boyd. Plutôt que d'utiliser un téléphone, il leur faudrait utiliser un petit boîtier *hi-tech*, semblable à une télécommande permettant d'ouvrir la porte d'un garage. Puis ils devraient attendre patiemment l'arrivée de la cavalerie. Enfin, pas la *vraie* cavalerie. Leur mission était censée rester top secret, et la dernière chose dont ils auraient besoin, c'était bien d'un troupeau de chevaux débarquant en ville au galop, foutant la merde un peu partout, sous le commandement d'un cow-boy en train de jouer du clairon. Ce genre de truc pouvait fonctionner au défilé de la Gay Pride, mais pas au cours d'une opération de la CIA.

Toujours est-il qu'à une heure tardive, dans la soirée de lundi, leur hélicoptère se posa à Bordeaux, où on leur indiqua qu'ils devaient passer la nuit. Manzak leur remit leur itinéraire de voyage, qui débutait par un vol prévu tôt le lendemain matin. Puis il prit congé, en compagnie de Buckner. Sans doute pour aller sauver le monde...

Une fois seuls, Payne et Jones se mirent à passer des coups de fil – un premier appel au Pentagone pour se renseigner sur les grades de Manzak et de Buckner, puis un autre à l'université de Douvres, pour prendre rendez-vous avec l'assistant du professeur Boyd. Bien que plus petite que l'Alabama, l'Angleterre secrète trois des plus grandes universités d'Europe : Oxford, Cambridge et Douvres. Les deux premières sont les plus réputées, et ce n'est pas pour rien. Oxford est la plus vieille université de langue anglaise dans le monde et peut se vanter de compter John Donne, William Penn, JRR Tolkien et Bill Clinton parmi ses anciens élèves. Cambridge a vu le jour plus de cent ans plus tard, et fut l'école que fréquentèrent John Milton, le prince Albert, Isaac Newton, John Harvard et Charles Darwin. Malgré tout, depuis quelques années, beaucoup d'étudiants parmi les meilleurs avaient décidé de s'éloigner des deux grandes universités, en partie en raison de leurs politiques d'admission, qui auraient tendance à davantage tenir compte des origines familiales des candidats que de leurs diplômes scolaires. Ce qui n'était pas le cas à Douvres. Fondée en 1569 par Elizabeth I^{re}, l'université avait eu le courage de refuser l'un des descendants de la reine qui avait échoué aux examens d'admission. Cette anecdote, plus que toute autre chose, avait catapulté le prestige de Douvres au sommet de la hiérarchie des universités, faisant de cette université la préférée des grandes familles d'Angleterre.

Du moins, c'est ce que Jones venait de lire sur Internet, en cherchant des renseignements pour leur voyage.

Le lendemain matin, ils s'envolèrent pour Londres, prirent le train jusqu'à Victoria Station puis changèrent pour une ligne régionale qui les déposa à Douvres, à deux pas du campus où ils avaient rendez-vous en fin d'après-midi avec l'assistant du professeur Boyd. Rupert Pencester, un jeune type sympathique, les avait conviés à venir boire

une tasse de thé, alors que le soleil brillait et qu'il faisait 26 degrés. Pour préparer leur entretien, Payne et Jones décidèrent d'arriver tôt pour entreprendre eux-mêmes quelques recherches. Le département d'archéologie faisait partie de l'université de Kinsey, l'un des trente-trois établissements qui composaient l'université de Douvres. Il était situé dans l'angle nord-ouest du campus, plus ou moins isolé de la grande étendue d'herbe qui reliait les écoles les unes aux autres. Le bureau de Boyd était situé au premier étage d'un immeuble conçu par l'architecte le plus célèbre d'Angleterre, sir Christopher Wren, et qui comportait des voûtes, des arcs-boutants et les portes les plus hautes que Payne ait jamais vues. Fort heureusement, ces blocs de chêne massifs étaient pourvus de serrures modernes, dont Jones vint à bout en trente secondes.

« Après toi », dit-il en poussant la porte ouverte.

Il n'était pas nécessaire d'allumer la lumière. Le soleil rayonnait à travers une rangée de fenêtres logées dans des alcôves qui s'étiraient sur toute la longueur du mur. Le bureau de Boyd se trouvait à l'opposé de la pièce, juste à côté de trois vitrines et d'une série d'étagères. Payne espérait mettre la main sur un ordinateur contenant les archives de Boyd et ses emplois du temps, malgré le fait que celui-ci semblait être le fruit d'une autre génération, car rien n'était moderne, dans cette pièce. Même l'horloge semblait avoir été construite par Galilée. Les vitrines étaient fermées à clé, et Payne laissa donc Jones exercer ses talents de magicien pendant que lui-même fouillait le bureau de Boyd. Payne y découvrit l'assortiment standard des fournitures bureautiques, ainsi que quelques babioles, mais rien qui pouvait les aider dans leurs recherches. Il concentra ensuite son attention sur les étagères. Elles étaient remplies de livres traitant de l'Empire romain, des fouilles archéologiques en Italie et du latin archaïque.

« C'est bon pour la première vitrine, fanfaronna Jones. N'hésite pas à y jeter un coup d'œil quand tu en auras l'occasion.

— J'arrive. De mon côté, rien d'intéressant, seulement des livres sur l'Italie. Voyons voir : nous avons Rome, Venise, Naples et Milan. »

Jones se concentrait sur la deuxième serrure.

« C'est pas du bidon. Son interview sur la chaîne Histoire était consacrée à l'Empire romain. J'imagine que c'était sa spécialité.

— Sans aucun doute, dit une voix qui provenait de la porte d'entrée. L'Empire romain et l'intimité, c'est la raison pour laquelle ses coffres sont verrouillés. Ou plutôt devrais-je dire : *étaient* verrouillés. »

Payne regarda Jones, tandis que leurs visages devenaient livides. Ils se sentirent soudain dans la peau de Winona Ryder, prise en flagrant délit de vol à l'étalage.

« Écoutez, dit Payne. Nous ne...

— Je vous en prie », déclara l'homme à l'accent aristocratique.

Il était âgé d'environ vingt-cinq ans et portait une tenue complète de footballeur, de couleur rouge, avec des protège-tibias et des traces de gazon. Un emblème de Douvres était visible au niveau de son pectoral gauche.

« Ça ne me regarde pas. Je suis juste venu ici pour passer un coup de fil à des potes. Ça ne vous dérange pas ?

— Non, allez-y », dit Payne, légèrement surpris.

Ils venaient de se faire serrer dans le bureau de quelqu'un et on leur demandait encore la permission de passer un coup de fil. Mon Dieu, ces Anglais étaient décidément très polis.

« Au fait, poursuivit le type, j' imagine que vous êtes les deux mecs qui m'ont appelé hier soir pour prendre rendez-vous. Si je savais ce que vous cherchez, les choses pourraient peut-être aller plus vite. »

Payne regarda Jones et remarqua son grand sourire. Le saint patron des détectives veillait sur eux.

« En fait, dit Payne, nous avons des affaires très urgentes à régler avec le professeur Boyd, et le temps presse. Savez-vous où nous pouvons le trouver ?

— Eh bien, je peux vous assurer que vous ne le trouverez pas à l'intérieur de ce coffre. »

Payne s'attendait à ce que le gamin sourie, mais celui-ci réussit à garder un visage sérieux.

« Il a passé ces dernières semaines en Ombrie, en Italie, essentiellement dans les environs d'Orvieto. J'avais prévu de partir y passer l'été jusqu'à ce que Charles me dise que je serais plus utile en restant travailler ici. Pas franchement une marque de confiance, n'est-ce pas ? »

Le ton amer dans la voix du jeune homme leur révélait tout ce qu'ils avaient besoin de savoir. Il était en rogne contre Boyd et avait décidé de se venger en utilisant son téléphone et en leur donnant un coup de main.

« Savez-vous où il séjourne ? » demanda Jones.

Pencester secoua la tête.

« Orvieto est un tout petit village. Vous ne devriez avoir aucun mal à le retrouver. »

Il récupéra un livre écrit par Boyd sur l'étagère la plus proche.

« Savez-vous à quoi il ressemble ? »

Payne acquiesça de la tête.

« Nous avons une photo qui doit dater du vivant de Winston Churchill.

— Comme celle qui figure sur la majorité de ses écrits publiés chaque année à Oxford. Je suis stupéfait qu'il ait tenu à les conserver jusqu'à aujourd'hui. Dès qu'un appareil photo s'approche, il se comporte comme un sauvage. »

Le jeune homme feuilleta le livre puis leur montra la photo qui figurait au dos. Elle avait dû être prise au cours d'une des conférences de Boyd, car il apparaissait debout, devant un tableau noir, baguette à la main. Trente ans après, son visage et son physique ne semblaient pas très différents. La seule chose qui avait vraiment changé, c'était sa façon de se coiffer. Il avait finalement renoncé à rabattre sa mèche sur son crâne et ne cherchait plus à dissimuler sa calvitie.

« Ça ne vous ennuie pas si je le prends ? demanda Jones. J'aimerais bien le lire.

— Pas du tout. Prenez tout ce que vous voudrez. »

Le jeune homme écrivit son numéro de téléphone sur un bout de papier et le donna à Jones.

« Et si vous avez davantage de questions, je vous en prie, n'hésitez pas à me passer un coup de fil.

— Nous n'y manquerons pas, dit Payne.

— Maintenant, sans vouloir vous déranger, les gars... j'ai une petite faveur à vous demander. » Le jeune homme finit par sourire. Un petit sourire narquois. « Quand vous mettrez la main sur Charles, à Orvieto, quelles que soient les raisons qui vous motivent... S'il vous plaît, passez-lui le bonjour de ma part : Rupert Pencester, quatrième du nom. »

Nick Dial savait que le cardinal Rose tiendrait sa promesse de revenir vers lui, mais doutait d'obtenir de sa part des informations solides en l'espace de vingt-quatre heures. Cependant, fort heureusement, le cardinal Rose était un personnage surprenant.

« Voilà ce que je peux vous dire, dit Rose lorsqu'il l'appela. Le père Erik Jansen s'est installé au Vatican il y a huit ans. Il venait d'une petite paroisse finlandaise. Dès son arrivée, il a exercé un certain nombre de fonctions, administratives aussi bien que spirituelles. Rien d'exceptionnel jusqu'à l'année dernière. »

Dial se pencha en avant.

« Que s'est-il passé l'année dernière ?

— Il a été muté à un nouveau poste, à la Commission biblique pontificale.

— Pour y faire quoi ? »

Rose soupira.

« Je n'en suis pas certain. Peut-être que si je disposais d'encore un peu de temps...

— J'ai entendu parler de la CBP, mais je ne sais rien à leur sujet. Que pouvez-vous me dire sur eux ?

— Par où commencer ? Eh bien, ils existent depuis le début du siècle. Je parle du XX^e siècle, bien entendu. Depuis 1901 ou 1902, quelque chose comme ça. La commission a été fondée par le pape Léon XIII et avait pour mission de délivrer des interprétations déterminantes de la Bible.

— C'est-à-dire ?

— Il y a quelques années, ils ont publié une étude examinant la corrélation entre les Écritures hébraïques et la Bible chrétienne, en espérant pouvoir faire un rapprochement entre les deux. »

Dial se frotta le menton.

« Un inépuisable sujet de controverse.

— Vous avez raison. Et chaque fois que le Vatican modifie son interprétation de la Bible, il est certain de provoquer de vives réactions.

— La CBP est donc comme la Cour suprême américaine. Ils ont le dernier mot sur les décisions. »

Rose sourit devant cette comparaison.

« De manière assez simpliste, je dirais que vous avez raison, même si la CBP est bien plus lente. Prenez l'étude sur les Écritures

hébraïques... Il leur a fallu dix ans pour coucher sur le papier l'ébauche de leur positionnement.

— Dix ans ? Ça fait long, quand on attend des réponses.

— Quand il s'agit de la Parole de Dieu, il n'est pas question de faire la moindre erreur. »

Dial hocha la tête tout en prenant quelques notes.

« Savez-vous sur quoi ils travaillent, en ce moment ?

— Désolé. C'est un secret bien gardé, seulement connu de quelques personnes.

— Jansen pourrait être l'une de ces personnes ?

— Les initiés comptent parmi les aînés du Vatican, des hommes qui sont même plus âgés que moi. Je doute qu'ils aient inclus un membre si jeune dans leur communauté.

— Mais il travaillait pour eux. »

Dial regardait son tableau d'affichage, fixant une photo du père Jansen sur la scène du crime. Bien que son visage fût abîmé, on devinait qu'il avait l'air trop jeune pour jouer un rôle au sein d'un comité si puissant.

« Aurait-il pu être le stagiaire ou l'assistant de quelqu'un ? Vous avez mentionné le fait qu'il avait de l'expérience pour ce genre de chose ? »

Rose acquiesça.

« C'est déjà plus probable qu'un rôle spirituel.

— Sa nationalité entre-t-elle en ligne de compte ? Il y a des Finlandais, au sein de cette commission ?

— Je peux vérifier.

— Tant que vous y êtes, voyez aussi s'il y a des Danois. On ne sait toujours pas pourquoi Jansen a été transporté jusqu'au Danemark. C'était peut-être une sorte de message adressé à la CBP.

— Vous croyez que c'est possible ? demanda Rose.

— Le fait est que Jansen travaillait pour l'un des comités les plus puissants du Vatican. C'est suffisant pour suspecter un lien entre sa mort et son travail. Sans parler du fait qu'il a été crucifié et que le tueur a laissé sur place un message qui cite la Bible... Bon... vous voyez où je veux en venir.

— Attendez une seconde ! Que voulez-vous dire, quand vous affirmez que le tueur a cité la Bible ? »

Dial sourit. Rose avait mordu à l'hameçon. En vérité, Dial voulait éviter que les personnes étrangères à l'enquête soient au courant de la piste biblique. Dans le cas contraire, et si les médias venaient à la dévoiler, les fanatiques religieux du monde entier ne manqueraient pas de lui poser des questions sur la Bible. Des questions dont il ignorerait les réponses. Mais Dial savait aussi que, s'il obtenait des informations top secrètes de la part de Rose, il allait falloir qu'il révèle une partie des

siennes. Rien de fondamental, mais juste assez pour que tout cela ait au moins l'air d'un échange de bons procédés.

« Joe, poursuivit Dial, je pourrais avoir de gros problèmes en vous parlant de ça. Néanmoins, si vous me promettez de n'en parler à personne...

— Vous avez ma parole, Nick. Ça restera entre nous, je vous le promets. »

Dial acquiesça, satisfait.

« Le tueur a laissé un message qui disait "AU NOM DU PÈRE". Cloué en haut de la croix, au-dessus de la victime, exactement comme l'écriteau au-dessus du Christ.

— Mais pourquoi ? s'étrangla Rose. Pourquoi a-t-on fait ça ?

— Nous n'en savons rien, Joe. Nous n'en savons vraiment rien. Mais c'est pour cette raison que j'ai besoin de tout savoir au sujet de Jansen. Son travail, ses ennemis, ses secrets. Nous n'avons pas d'autre moyen si nous voulons sauver des vies humaines et empêcher les tueurs de recommencer.

— Seigneur ! Vous pensez qu'ils tueront à nouveau ?

— Oui, et je ne serais pas surpris s'ils s'y prenaient exactement de la même façon.

— Vous voulez dire : d'autres prêtres ?

— Non, Joe. Je veux dire : d'autres crucifixions. »

Ratchadapisek Road, Bangkok, Thaïlande

Raj Narayan avait été gâté tout au long de sa vie. Son père était un homme puissant, au Népal : un fait que Narayan opposait à tous ceux qui se mettaient en travers de son chemin. Bien entendu, sa vie comportait quelques inconvénients – le plus important étant celui de ne rien pouvoir faire sans que le pays tout entier ne soit au courant. Ainsi, quand Narayan avait envie de s'éclater, il était contraint de quitter le Népal pour l'anonymat d'un pays étranger. Ce qui était le cas, ce jour-là.

La rue Ratchadapisek est jalonnée de boîtes de nuit, d'hôtels de luxe et de quelques restaurants qui comptent parmi les meilleurs de toute l'Asie. Mais Narayan n'avait que faire de tout ceci. Chaque mois, il effectuait les deux heures d'avion qui le reliaient à Bangkok, pour une seule et unique raison : les salons de massages, célèbres dans le monde entier. On comptait plus d'une vingtaine de spas tous les cinq bâtiments, chacun d'entre eux entièrement voué à satisfaire les besoins des étrangers, des hommes prêts à dépenser en une nuit plus d'argent que ce qu'un ouvrier thaï pouvait gagner en une année.

Narayan était un bel homme, âgé d'environ trente-cinq ans. Cheveux noirs de jais, regard sombre, et habité d'une confiance en lui supérieure à celle de Mohamed Ali. Il avait visité Bangkok à plusieurs reprises, et dépensé tant de cash au Kate's Club, une petite boîte située à l'écart des endroits les plus fréquentés, que le patron s'arrangeait pour vider son bar chaque fois que Narayan était en ville.

Il sirotait un Martini Bombay tandis que les filles, portant talons hauts et négligés affriolants, prenaient place sur les sièges du *bocal*, une vitrine placée derrière une épaisse plaque de verre. La plupart des femmes étaient d'origine asiatique. Un mélange de Thaïs, de Coréennes, de Chinoises et de Japonaises. Mais les femmes les plus admirées de Bangkok restaient celles à la peau de porcelaine, qui leur donnait l'apparence d'une certaine pureté. Même si ce n'était pas le cas.

Mais dans ce monde, seule l'apparence comptait.

Les femmes étaient divisées en quatre catégories : normales, super,

escort-girls et modèles, des indications qui déterminaient le tarif de leurs prestations.

Les filles normales étaient les moins chères. Des filles à la peau sombre, âgées de plus de vingt-cinq ans ou lestées de quelques kilos en trop. Mais elles n'étaient pas laides. Elles avaient juste parfois de petites imperfections, aussi minuscules qu'une petite cicatrice, qui faisaient baisser leur valeur et leur statut.

Les filles super, quant à elles, n'avaient pas besoin d'être des top-modèles tant qu'elles excellaient dans l'art du « super-massage », une technique de savonnage corporel effectué sur une natte en caoutchouc, considéré en Thaïlande comme une forme d'expression artistique et enseigné dans des classes spécialisées par des Thaïlandaises trop âgées pour travailler dans les clubs. Pour beaucoup d'étrangers, c'était un moment d'érotisme si intense qu'ils auraient pris l'avion pour Bangkok rien que pour aller au spa.

Les escort-girls représentaient la catégorie des électrons libres. Elles allaient et venaient à leur guise, travaillant parfois dans plusieurs clubs au cours d'une même soirée. Elles s'asseyaient généralement au bar, en espérant capter le regard des étrangers, puis essayaient de les convaincre de leur offrir un verre, ce qui menait fatalement à l'étape suivante. Mais pas avec Narayan. À vrai dire, les filles normales, super et les escort-girls ne l'intéressaient pas. Selon lui, elles ne méritaient ni son attention ni sa semence. Seuls les modèles l'intéressaient. C'était la crème de la crème. Ce qu'il y avait de meilleur. Si sublimes que beaucoup d'entre elles avaient déjà posé pour des magazines américains comme *Penthouse* ou *Cheri*.

Dès qu'il s'agissait de ces filles, Narayan ne pouvait plus se contrôler. Elles étaient bien trop belles pour qu'il puisse ignorer leur manière de se pavaner et de se caresser sous la lumière des projecteurs, leur façon de lui sourire à travers la vitre et de le regarder comme s'il était le seul homme au monde. Ou encore leur manière de caresser délicatement leur peau, de toucher les contours et les recoins de leur corps de façon si lascive, leurs nuisettes en soie tombant de leurs épaules comme de la rosée sur une fleur de lotus. Quelque chose le touchait profondément dans leur manière de se mouvoir.

Il tira une longue bouffée sur sa cigarette, puis recracha la fumée par le nez, comme un dragon affamé. Il avait déjà exigé que les « boudins » quittent le bocal et se concentraient sur la vingtaine de femmes qui se tenaient devant lui, essayant d'imaginer laquelle allait lui apporter la plus grande satisfaction. Chacune des filles portait un numéro épinglé à sa robe, comme lors d'un concours de beauté. Mais ici, la gagnante ne remportait ni diadème ni titre fantaisiste du genre Miss Thaïlande. Elle repartait avec une liasse de billets et un compagnon masculin avec qui elle passerait les prochaines heures.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Narayan ne se décide pour de bon. Il étudiait chacune des filles, essayant de se faire une idée de ce qu'elles allaient lui faire et de ce qu'il allait leur faire en retour. Inutile de se précipiter pour faire un choix aussi difficile. Lorsqu'il fut prêt, il fit un signe de tête à l'attention du patron, qui courut jusqu'à sa table comme un domestique trop zélé. Ses mouvements brusques attirèrent l'attention des gardes du corps de Narayan qui avaient pris position de chaque côté des deux portes d'entrée, prêts à intervenir au moindre incident. L'un d'eux dégaina son revolver et le pointa en direction du patron du club, un geste qui agaça tellement Narayan qu'il ordonna à ses gardes de vider les lieux en les menaçant de les faire tuer s'ils revenaient avant qu'il ait terminé.

Le patron du club, habitué au tempérament de Narayan, assista à son accès de colère sans broncher. En fait, c'était pour cette raison qu'il tenait à servir personnellement Narayan. Il savait à quoi s'attendre avec son meilleur client.

« Comme d'habitude, nous avons mis votre suite préférée à votre disposition. Avez-vous choisi une compagne ? » Narayan écrasa sa cigarette sur la table.

« Je les veux toutes. Pour la nuit entière. »

Un lit circulaire avait été installé au milieu de la suite, pas très loin d'un bain Scandinave. La vapeur recouvrait les miroirs alignés sur le mur et au plafond, ce qui gâchait le plaisir de Narayan. Il aimait se contempler, allongé parmi des modèles, leurs corps huilés glissant sur le sien, comme dans une fosse remplie de serpents affamés de sexe, l'embrassant et le caressant à tour de rôle, visitant chacune de ses zones érogènes. Il avait l'impression d'être un roi.

Narayan sourit d'avance en ôtant sa chemise. Il la jeta sur le canapé, et la fit suivre immédiatement de ses sous-vêtements. C'était l'un des seuls moments où il s'autorisait à être aussi vulnérable, ce qui ne faisait que rendre les choses encore plus excitantes. Pas de gardes du corps, pas d'armes, pas de vêtements. Rien d'autre qu'un préservatif pour le protéger. Il mit un CD dans le lecteur puis régla les lumières sur le tableau de contrôle, diminuant progressivement leur intensité, jusqu'à plonger la pièce dans une ambiance crépusculaire. Il entendit frapper doucement à la porte et demanda que l'on entre, tandis qu'il se dirigeait vers la salle de bains. Comme il s'agissait d'un habitué, les filles savaient exactement ce qu'elles devaient faire. Entrer, se déshabiller et s'allonger sur le lit. Glaçage sur un gâteau. Du moins, tant qu'il y avait de la place. Les autres se contenteraient de rester sur le côté, en attendant qu'il leur fasse signe de venir.

Narayan entendit des pas dans la suite, et son cœur commença à s'emballer. Il plongeait ses mains dans le lavabo et se rinçait le visage à l'eau froide, en essayant de contenir son excitation. Il attendait ce

moment depuis son dernier voyage à Bangkok. À chaque fois, il se sentait comme l'homme le plus puissant du monde.

« Est-ce que vous êtes prêtes ? lança-t-il en thaïlandais. J'arrive ! »

La femme qui se tenait sur le seuil de la porte était à couper le souffle – et entièrement nue. Comme la suivante, et encore celle d'après. Narayan tripotait les filles tandis qu'elles défilaient devant lui, empoignant un sein ou claquant une paire de fesses. Chacun de ses gestes leur rappelait qui était le patron pour le reste de la nuit et leur signifiait qu'il pouvait faire ce qu'il voulait.

Il commença par jeter cinq d'entre elles sur le lit puis les aspergea d'huile corporelle parfumée au jasmin, suffisamment pour lubrifier chaque recoin et chaque fente qu'il avait l'intention d'explorer. Après s'être assuré que chacune de ses beautés était aussi luisante qu'une fleur de lotus, il prit les choses en main et plongea sur elles comme un gamin. Les filles poussaient de petits gémissements de plaisir – simulés, pour la plupart – en se glissant de haut en bas le long de son corps, l'enrobant d'huile et provoquant chez lui la plus grande excitation. À partir de cet instant, elles se succédèrent et lui donnèrent du plaisir de toutes les façons possibles et imaginables.

Une heure plus tard, après s'être lassé des cinq premières femmes, il leur ordonna d'aller se laver et de changer les draps, tandis qu'il se dirigeait vers le bain Scandinave, accompagné de quatre autres modèles qui avaient jusqu'ici patienté à côté du lit, en spectatrices. Narayan demanda à l'une des filles de s'asseoir sur ses genoux et de lui laver les cheveux pendant qu'une autre lui massait le cou par derrière. Les deux autres lui massaient les pieds et les jambes, à tour de rôle, tout en lui disant à quel point il était beau et combien il les excitait.

Mais leur lubricité se dissipa quand quatre hommes aux visages dissimulés sous des cagoules défoncèrent la porte et se dirigèrent au pas de charge vers le bain Scandinave, à la manière d'un escadron militaire. L'un des hommes pointa son revolver sur la tête de Narayan et lui ordonna de rester immobile, pendant que les autres rassemblaient les filles pour les enfermer dans la salle de bains. La tâche était plus difficile qu'elle ne le paraissait, car la plupart des filles étaient couvertes d'huile et de l'eau du bain, un mélange qui rendait le sol carrelé aussi glissant qu'un étang gelé. Les filles hurlaient et pleuraient sans pouvoir s'arrêter. Elles glissaient et dérapaient dans tous les sens et finirent par ramper jusqu'à la salle de bains, chenille de culs à l'air qui alla s'entasser au fond de la pièce.

La scène aurait presque pu être comique, sans les regards glacés des quatre hommes et le revolver pointé sur Narayan. Les hommes ne riaient pas, ne souriaient pas et ne prêtèrent même pas attention au défilé de femmes nues qui venait de leur passer sous les yeux. Au lieu de ça, ils gardèrent fermement leur position, comme ils avaient été

entraînés à le faire.

La mise à mort n'aurait pas lieu ici. L'endroit était bien trop fréquenté, et les gardes du corps de Narayan se trouvaient à proximité. Les hommes l'emmenèrent jusqu'à un bungalow reculé, situé à l'écart de l'agitation touristique de Ratchadapisek Road, mais suffisamment proche pour que le travail soit rapidement exécuté.

Ils commencèrent par attacher Narayan à la structure du lit, à plat ventre, la bouche bâillonnée par du sparadrap et les jambes largement écartées, totalement à leur merci. L'homme au pistolet remit l'arme à sa ceinture et sortit un martinet, un petit fouet composé de trois lanières de cuir pourvues de billes de plomb à leurs extrémités. C'était le type d'arme qui avait été utilisé sur le Christ au cours de sa mise à mort, celle qui lui avait lacéré le dos comme une tronçonneuse, celle qui l'avait vidé de ses forces bien avant qu'il ne soit attaché aux traverses de la croix. Narayan allait à son tour en faire les frais.

Le premier coup de fouet frappa la chair en un épouvantable claquement, suivi par l'horreur des cris silencieux de Narayan, alors que personne ne lui viendrait en aide. Le sparadrap étouffait presque totalement ses hurlements, et le bungalow était bien trop isolé pour craindre les intrus.

Ensuite, l'homme fouetta Narayan à plusieurs reprises, provoquant des hématomes sur ses jambes, ses épaules et son dos, jusqu'à ce que sa peau finisse par céder et se déchirer comme du papier cadeau. Le sang se mit à suinter de ses veines et des capillaires de son épiderme, puis gicla quand les coups suivants atteignirent les artères de ses muscles sous-jacents.

Comme il y a deux mille ans. Comme pour la mort du Christ.

À un moment donné, Narayan finit par s'évanouir de douleur, mais pas avant que la peau de son dos ne soit réduite en lambeaux, comme les restes d'un drapeau déchiqueté aux reflets cramoisés.

Mais ce n'était qu'un début. Les choses allaient empirer. Encore et encore.

Et elles ne cesseraient pas avant que leur message ne soit révélé au monde entier.

Mercredi 12 juillet
Orvieto, Italie

Payne et Jones sautèrent dans un avion. Ils décollèrent de Londres et atterrirent à Rome quelques heures plus tard. Durant le vol, Payne appela l'un des responsables de la maison Ferrari qui essayait toujours de le convaincre d'acheter l'une de leurs dernières voitures, et lui demanda de lui en prêter une. Payne se disait qu'il allait se plier aux coutumes du pays...

Toujours est-il qu'après avoir récupéré leurs bagages, ils aperçurent un Pisan très raffiné, vêtu d'un élégant costume. Il portait une pancarte sur laquelle était inscrit le nom de Payne. Le type les embrassa comme s'ils étaient de sa famille, s'empara de leurs bagages, puis descendit le couloir à vive allure. Deux minutes plus tard, il déverrouilla une porte et les fit pénétrer dans un parking VIP rempli de limousines et de voitures de luxe. Quand Payne avait eu le patron du type au téléphone, il lui avait demandé quelque chose de rapide, mais rien de trop voyant. Éventuellement, un modèle plus ancien avec quelques kilomètres au compteur. Inutile de préciser que les informations avaient mal circulé, car Mario s'arrêta devant la voiture la plus rutilante que Payne ait jamais vue. Un sublime modèle Enzo Ferrari en série limitée, rouge vif flamboyant neuf, tout droit sorti du salon de l'automobile. Jones laissa échapper un soupir d'envie.

« Jon, parvint-il à articuler, je sais ce que je veux pour Noël. »

Mario ouvrit la porte-papillon et leur tendit les clés.

« Qui veut conduire ? »

Payne regardait fixement la Ferrari en fantasmant sur son moteur V12 et ses 650 chevaux, mais il réalisa qu'il n'arriverait jamais à installer son mètre quatre-vingt-quinze derrière le volant. Il se tourna donc vers Jones et dit : « Joyeux Noël.

— T'es sérieux ?

— T'excite pas trop. Je ne l'ai pas achetée pour toi. Je te laisse juste la conduire. »

Jones se pencha en avant pour admirer l'intérieur du véhicule pendant que Mario tendait à Payne les papiers à remplir pour finaliser la transaction la plus rapide de toute l'histoire des locations de

voitures.

Payne avait voyagé sur tous les continents du monde, et s'était même retrouvé à se geler le cul en Antarctique, parti en expédition à la suite d'un pari perdu contre un général à trois étoiles, lors d'un match de football opposant l'armée à la marine. Pourtant, il ne se rappelait pas avoir déjà traversé la campagne italienne. La beauté bucolique des collines vallonnées mêlée au charme des villages lui coupait le souffle. Orvieto se trouvait à cent kilomètres au nord-ouest de Rome, ce qui voulait dire qu'ils auraient pu faire le trajet en dix minutes si Jones avait appuyé sur le champignon. Mais ils prenaient un tel plaisir à rouler qu'ils firent durer la balade pendant plus d'une heure.

Au loin, le rocher gris clair d'un plateau situé à près de trois cents mètres d'altitude s'élevait au-dessus du sol comme une gigantesque scène de spectacle, dessinant les contours d'Orvieto contre le ciel couleur pervenche et les maintenant en suspens au-dessus des oliviers. Jones remarqua la position défensive de la ville en haut du plateau, ainsi que l'unique reflet qui la dominait tout entière.

« Je parie que cet endroit servait de citadelle. Tu vois la façon dont les bâtiments s'intègrent à la paroi rocheuse ? Ils sont bâtis dans la même pierre que le tuffeau, ce qui veut dire que la ville était camouflée, invisible de loin. Exactement comme la cité grecque de Mycènes. »

Ils garèrent la Ferrari sur le flanc ouest d'Orvieto, en se disant que leur voiture était sûre d'attirer l'attention. N'ayant prévu aucun plan d'attaque, ils empruntèrent la première route qu'ils virent, admirant l'architecture en passant sous une série de porches voûtées. Bien qu'un peu érodées, les structures tenaient encore en place après des siècles d'utilisation, contribuant au charme de la ville et donnant l'impression de vivre à une autre époque. Les seuls éclats de couleur provenaient des jardinières situées devant toutes les fenêtres, remplies de fleurs roses, violettes, rouges et jaunes, et du lierre qui grimpait sur les murs de tous les bâtiments.

« Où sont passés les habitants ? demanda Jones. Je n'ai vu personne depuis qu'on a commencé à marcher. »

Pas de voitures, pas de magasins, pas d'enfants en train de jouer sous le soleil de l'après-midi. Leur pas était le seul bruit qu'ils entendaient.

« Tous les Européens font-ils la sieste ?

— Ça peut arriver à certains Italiens, mais pas à une ville tout entière. Il doit se passer quelque chose. »

Cinq minutes plus tard, ils découvrirent de quoi il s'agissait. Après avoir marché sous une longue arche, ils aperçurent des centaines de personnes rassemblées sur la *piazza*, devant eux. Tête inclinée, tout le monde se tenait devant une gigantesque cathédrale qui semblait incongrue dans cet environnement. Loin de faire corps avec la nuance

gris clair d'Orvieto, l'église gothique se détachait avec sa façade à triple pignon, recouverte d'un arc-en-ciel de fresques multicolores représentant des scènes du Nouveau Testament. Elles étaient entourées par des bas-reliefs taillés à la main et quatre colonnes cannelées.

En se fondant parmi les touristes, Payne se demanda qui examiner en premier lieu : l'église ou les habitants. Il n'avait jamais vu un édifice doté d'une façade si saisissante, mais il se souvint qu'ils étaient là pour le professeur Boyd et qu'ils feraient mieux de scruter la foule pour le retrouver. Ils poursuivirent leurs recherches pendant quelques secondes, jusqu'à ce que le son d'une cloche, provenant des marches de l'église, ne mette fin à la cérémonie.

Étrangement, dans le calme, les citoyens d'Orvieto retournèrent à leur vie quotidienne.

« C'était quoi, ce truc ? Ils ressemblent tous à des zombies.

— Pas tous. »

Jones montra du doigt un homme obèse qui se tenait à six mètres d'eux et prenait des photos.

« Ce type a l'air d'un touriste. Il va peut-être pouvoir nous raconter ce qu'on vient de louper. »

Ils s'approchèrent prudemment de lui, espérant pouvoir deviner son pays d'origine avant d'entamer la conversation. Il aurait pu être européen, mais son T-shirt indiquant University of Nebraska, sa casquette John Deere en piteux état et son short cargo montraient clairement qu'il était américain. Tout comme sa bedaine, qui pendait par-dessus sa ceinture tel un coussin géant.

« Excusez-moi, dit Jones, vous parlez anglais ? »

Le visage de l'homme s'éclaira.

« Un peu, mon n'veu ! Je m'appelle Donald Barnes. »

Il avait le ton monocorde des habitants du Midwest et la poignée de main d'un forgeron, une aptitude qu'il avait développée à force de mettre du ketchup sur tout ce qu'il mangeait.

« Je suis content de ne pas être le seul. Je mourais d'envie d'avoir une conversation normale.

— C'est le grand problème avec les étrangers, ils parlent tous des langues étrangères, plaisanta Payne.

— Ce n'est qu'un problème parmi tant d'autres. J'ai la chiasse depuis que je suis arrivé. »

Payne et Jones ne cherchèrent pas en savoir plus.

« Alors, qu'est-ce qu'on a loupé ? On aurait dit que la ville entière était réunie ici. »

Barnes acquiesça.

« Ils rendaient hommage au flic de la ville qui est mort lundi dans un accident.

— Un accident ? demanda Jones. On ne sait rien, on vient à peine d'arriver en ville.

— Alors vous avez manqué le feu d'artifice. Je vous jure, c'était un truc de dingue. Ce gros hélicoptère s'est écrasé sur une camionnette garée au bas de la falaise. »

Payne siffla doucement.

« Sans déconner ? Vous l'avez vu s'écraser ?

— Non, mais j'ai senti la secousse. L'explosion était assez forte pour faire trembler tout le village. J'ai cru que le Vésuve entraînait en éruption, ou un truc comme ça. »

Jones prit l'information en compte.

« Je sais que la question va vous sembler bizarre, mais à qui appartenait la camionnette ? Je veux dire... est-ce que quelqu'un a cherché à la récupérer ? »

Barnes regarda Payne, puis revint à Jones.

« Comment savez-vous qu'on a perdu la trace du conducteur ? Les flics l'ont cherché partout, ils ont demandé à tous les gens du village s'ils l'avaient aperçu.

— Et vous ? » demanda Jones.

Barnes haussa les épaules, faisant rouler les plis de son cou épais.

« Ils savent pas à quoi il ressemble et moi non plus, alors pourquoi je serais censé savoir si je l'ai vu ou pas. »

Barnes avait marqué un point, même s'il avait encore des progrès à faire côté grammaire et régime alimentaire.

Il baissa la voix et se mit à chuchoter.

« Certains disent que la camionnette appartenait à un pilleur de tombes, quelqu'un qui ne voulait pas être reconnu. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Pas mal, chuchota Jones en l'encourageant à en dire davantage.

— Vous savez, j'étais en train de photographier toute la scène jusqu'à ce que les flics s'amènent et me demandent de remballer mon appareil. J'étais prêt à porter plainte, et tout... mais on n'est pas en Amérique, et je me dis qu'ils doivent avoir des règles différentes des nôtres, ici. Mais je vous jure que c'était un truc de malade. »

Et plus que suspect, songea Payne. Quelles étaient les probabilités pour qu'un hélicoptère explose dans le même petit village que Boyd était en train de visiter, une ville où la rumeur évoquait un pilleur de tombes ? Il devait s'agir de Boyd.

« Est-ce que les flics contrôlent toujours le site ? » demanda-t-il.

Barnes haussa les épaules.

« Je n'y suis pas retourné depuis. J'ai été trop occupé par les œuvres d'art et tout le bordel. »

Jones acquiesça d'un signe de tête.

« On ira jeter un œil sur les œuvres d'art et tout le bordel, nous

aussi. Mais, dis donc, on aimerait vachement aller faire un tour sur les lieux de l'accident. Tu peux nous dire où c'est ? »

Du bout du doigt, Barnes indiqua la direction du sud-est, et décrivit quelques points de repère qu'ils allaient rencontrer en chemin.

« Si vous trouvez pas, rejoignez-moi dans la partie est de la ville. J'ai entendu dire qu'il y a un puits de plus de soixante mètres de profondeur qui vaut le détour. »

Payne et Jones remercièrent Barnes pour ses renseignements, puis suivirent ses indications pour parvenir jusqu'au lieu de l'accident, sans s'imaginer qu'il serait assassiné moins d'une heure plus tard.

Boyd était assis dans un café, près du centre de la Galleria, un centre commercial construit sous un dôme de verre qui abritait quatre artères de style néorenaissance. Des touristes se promenaient et prenaient des photos des signes zodiacaux représentés sur le sol carrelé de l'atrium. Le symbole qui attirait le plus l'attention était celui du Taureau. La légende locale voulait que le fait de poser les pieds sur ses testicules portât bonheur. À tout le monde sauf à l'animal.

« Professeur ? »

Quelqu'un, derrière lui, venait de l'appeler.

Boyd se figea de terreur. Son cœur se mit à battre la chamade jusque dans sa gorge, jusqu'à ce qu'il vît qu'il s'agissait de Maria. Elle était entrée dans le café pour aller aux toilettes et il avait plus ou moins oublié sa présence. « Vous vous sentez bien, professeur ? Vous êtes tout pâle.

— Ça va. »

Il regarda autour de lui dans le petit café pour s'assurer que personne ne les écoutait.

« J'ai beaucoup repensé à toute cette violence, mais sans arriver à la moindre conclusion. Je n'y comprends vraiment rien.

— Moi non plus », avoua-t-elle.

Boyd se tut et prit une bouchée de son *biscotti* aux abricots. Son ventre en gargouilla de plaisir.

« Et votre père ? Serait-il prêt à nous aider ?

— Sans doute, mais il m'en voudrait jusqu'à la fin de mes jours. »

Elle inspira profondément, en essayant de contrôler ses émotions.

« Vous savez, il a toujours considéré les femmes comme étant le sexe faible. Je suis une grande déception pour lui, depuis le début. Il avait déjà eu deux fils, nés d'un premier mariage, et je pense qu'il aurait aimé en avoir un troisième. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai quitté l'Italie. Pour prouver que je pouvais m'en sortir toute seule.

— Ce qui signifie que nous ne lui demanderons pas son aide. »

Elle acquiesça.

« Pas si j'ai mon mot à dire dans cette histoire. »

Boyd sentit que Maria ne lui disait pas tout sur son père. De fait, il s'agissait d'une question de vie ou de mort, pas d'une simple faveur. Mais Boyd avait lui aussi ses secrets, et il n'avait pas l'intention

d'insister auprès d'elle à ce sujet. Du moins, pas encore.

« Et c'est le cas, lui assura-t-il. Bien qu'il n'y ait pas beaucoup d'autres alternatives. Du moins rien qui puisse me venir à l'esprit si je ne dors pas un minimum.

— Ne m'en parlez pas. La dernière fois que je me suis sentie fatiguée à ce point, je venais de passer une nuit entière dans une bibliothèque. »

Maria bâilla en repensant à ses années de licence, quand elle avait l'habitude de passer deux nuits blanches par semaine. Elle remplissait un thermos de café, regroupait les livres dont elle avait besoin et se plongeait dans les recherches jusqu'au lever du jour.

« Recherche. » Le mot raisonnait dans sa tête.

Recherche. Voilà ce qu'ils devraient faire. Au lieu de rester assis à bâiller et à raconter des bêtises. Ils devraient aller dans une bibliothèque, et faire ce qu'ils avaient appris à faire.

« Professeur, dit-elle, tout excitée. Allons voir ce que dit le parchemin.

— Chuuut ! » Boyd regarda autour de lui dans le café, en priant pour que personne ne l'ait entendue. « Parlez plus bas.

— Désolée, murmura-t-elle, mais c'est la seule chose à faire. Pourquoi ne pas déchiffrer le parchemin ?

— Mais comment ? Ce n'est pas le genre de chose que je pourrais traduire de mémoire. »

Elle rapprocha sa chaise.

« De quoi auriez-vous besoin ?

— D'intimité, pour commencer. Nous devons trouver une pièce où je puisse travailler en paix pendant des heures. Ensuite, il me faut un manuel de traduction. Un certain nombre de livres ont été écrits en latin archaïque. J'ai besoin de l'un de ces ouvrages pour m'aider à comprendre certains passages obscurs.

— Autre chose ?

— Oui, il me faut des crayons, du papier et de la patience. Impossible d'effectuer une traduction sans eux. »

Maria sourit en tendant le bras pour demander l'addition.

« Si c'est tout ce dont vous avez besoin, nous avons de la chance. Il y a deux écoles juste à côté d'ici, toutes deux pourvues de bibliothèques d'envergure internationale. »

Ils prirent le bus jusqu'à l'Università Cattolica, en espérant y trouver tout ce dont Boyd avait besoin. Bien que dépourvue de la carte de l'université, Maria joua de ses charmes et baratina le vigile pour qu'il les laisse entrer. Sa force de persuasion fut si efficace qu'elle réussit même à le convaincre de leur ouvrir une salle d'études privée afin qu'ils puissent entreprendre leur traduction en toute tranquillité.

Une fois installés, ils se dirigèrent chacun dans une direction opposée, à la recherche de documentation. Boyd attrapa une carte et se mit à chercher l'emplacement de la section des livres en latin, tandis que Maria s'assit devant un ordinateur pour y entrer « LATIN ARCHAÏQUE ». Quelques secondes plus tard, elle accédait à la liste des titres des meilleurs ouvrages de l'établissement. Malheureusement, lorsqu'elle arriva aux rayonnages, Boyd émergeait déjà des piles de livres, les bras chargés de plusieurs volumes.

« Les ordinateurs sont une perte de temps et d'argent, dit-il en riant. »

Ils retournèrent à la salle d'études, où Boyd sortit le cylindre de bronze. Il avait jeté un coup d'œil sur le parchemin durant leur voyage jusqu'à Milan et avait réalisé qu'il était écrit dans la même langue que son frère jumeau, la langue de l'Empire romain. Désormais, il avait juste besoin d'un peu de temps pour le traduire.

« En quoi puis-je vous aider ? demanda Maria.

— Pourquoi ne pas mettre vos connaissances informatiques à profit pour effectuer une recherche sur l'art de la Rome antique ? Essayez de trouver quelque chose sur l'homme-qui-rit, celui d'Orvieto. On doit bien en parler quelque part. »

Maria retourna devant son écran et tapa « ART ROMAIN ANTIQUE ». L'ordinateur se mit à chercher dans les fonds de la librairie et finit par livrer une longue liste. Des centaines de photographies, de croquis, de cartes et de descriptions étaient disponibles, et chacun de ces documents détaillait l'histoire colorée de l'Empire romain. Maria s'empara des cinq premiers livres qu'elle trouva, puis s'installa à une table située à proximité.

En ouvrant le premier livre, elle réalisa qu'elle n'avait aucun plan d'attaque. Bien entendu, elle pouvait tourner les pages les unes à la suite des autres, en espérant tomber sur une image de l'homme-qui-rit, mais elle savait qu'il existait un moyen plus efficace de mener ses recherches.

En y réfléchissant, elle décida de consulter la table des matières, en priant pour que la théorie qu'elle avait imaginée dans les catacombes, selon laquelle l'homme-qui-rit était un dirigeant romain, se révèle exacte. De manière inattendue, le livre classait les œuvres d'art par empereur, ce qui voulait dire qu'elle pouvait le feuilleter jusqu'à ce qu'elle atteigne le dernier dirigeant de l'Empire.

Commençant par Auguste, elle observa toutes les statues, toutes les sculptures, les unes après les autres, mais aucune d'entre elles ne présentait de ressemblance avec le visage de l'homme-qui-rit.

Après Auguste vint Tibère, l'homme qui dirigea l'Empire de l'an 14 à l'an 37 apr. J. -C. Une période qui coïncidait avec l'âge adulte de Jésus-Christ. Elle se dit que le second empereur de Rome pouvait être

l'homme qu'elle recherchait. L'homme-qui-rit figurant à une place importante sur l'arche représentant la crucifixion, et Tibère étant le dirigeant de Rome à cette époque, elle pensa que les deux hommes pouvaient ne faire qu'un. Ça se tenait, non ? Mais après avoir vu le visage de Tibère sur plusieurs statues, elle comprit que ce n'était pas lui. Les deux hommes n'avaient rien en commun.

« Merde ! jura-t-elle. Qui es-tu, nom de Dieu ? »

Maria chercha l'homme-qui-rit pendant encore deux heures, avant de finalement faire une pause. Associé à son manque de sommeil, son manque d'efficacité agissait à la manière d'un puissant narcotique. Elle descendit deux escaliers jusqu'à la cafétéria située au sous-sol et s'acheta le plus grand *espresso* qu'ils vendaient. En attendant sa commande, elle s'endormit dans un box, la tête posée contre la table. Malheureusement, un bruit de pas vint écourter sa sieste.

« *La Repubblica* ? », proposa le serveur à Maria en lui apportant sa commande.

Elle n'avait pas assez d'énergie pour lire le journal, mais elle accepta d'un signe de tête. Dès qu'il s'éloigna, elle porta la tasse fumante à ses lèvres, savourant le riche arôme en inspirant profondément à plusieurs reprises avant de prendre sa première gorgée.

« Aaaaah... gémit-elle. Bien meilleur que faire l'amour. »

En quelques secondes, Maria se sentit revigorée, au point de parcourir rapidement les gros titres du journal. Elle n'avait aucunement l'intention de lire les articles – elle n'était pas non plus assez fraîche pour ça –, mais elle espérait pouvoir se mettre à jour sur les nouvelles importantes : Un tremblement de terre en Inde... Un meurtre au Danemark... Violence dans les environs d'Orvieto...

« C'est quoi, ça ? » s'étrangla-t-elle.

Elle revint sur l'histoire et s'efforça de lire le titre de l'article, persuadée qu'il s'agissait d'une hallucination. De manière révoltante, le papier évoquait une attaque terroriste dans les environs d'Orvieto.

Maria mit son *espresso* de côté et commença à lire, dévorant chacun des mots de l'article. Le papier disait que le professeur Charles Boyd avait fait exploser un bus, tuant ainsi une quarantaine de personnes. Il disait aussi qu'on ignorait où Boyd se trouvait et mettait en garde sur le fait qu'il devait être considéré comme un homme armé et dangereux.

Tremblant d'émotion, elle rassembla ses affaires et remonta rapidement les escaliers pour faire part de ces nouvelles à Boyd. Elle fit irruption dans la salle de réunion, en espérant le voir au travail, sa silhouette mince penchée au-dessus du parchemin. Mais il n'était pas là. Le document ancien se trouvait au milieu de la table, juste à côté d'une traduction du texte, mais la chaise était vide. Ce n'était pas

logique, selon elle. Pourquoi avait-il laissé ce document sans surveillance ? Impossible qu'il l'ait abandonné le temps de se rendre aux toilettes ou auprès du catalogue sur fiches. L'objet était bien trop précieux.

Mon Dieu, pensa-t-elle, j'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

Elle s'avança, cherchant désespérément un signe lui prouvant qu'il était bien sain et sauf, un morceau de papier lui disant *Je reviens tout de suite*, ou une enveloppe à son attention. Au lieu de cela, elle vit quelque chose auquel elle ne s'attendait pas et qui la perturba encore plus. Boyd était assis par terre dans un coin de la salle. Ses genoux étaient rabattus contre sa poitrine et son regard était vide, fixé sur un mur lointain.

« Professeur Boyd ? Tout va bien ? »

Un battement de paupières. Une grimace. Puis un frémissement. Son corps tout entier était pris de tremblements alors qu'il essayait de répondre, comme si les mots qu'il cherchait réclamaient tout ce qui lui restait d'énergie.

Finalement, il réussit à prononcer quatre mots : « Le Christ est mort.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle, interloquée.

— Notre découverte tuera le Christ. Elle assassinera l'Église.

— De quoi parlez-vous ? Comment peut-on assassiner l'Église ? L'Église ne peut pas être assassinée. C'est une institution, pas une personne. Dites-moi ce qui ne va pas. Que se passe-t-il ?

— Croyez-moi, il vaudrait mieux que vous ignoriez ce que je viens d'apprendre.

— Bien sûr que non. J'ai risqué ma vie pour ce parchemin. »

Elle leva le journal et le lui montra.

« Nous sommes recherchés pour meurtre. Vous et moi. Les autorités nous accusent d'avoir causé la mort d'une quarantaine de personnes. »

En fait, le nom de Maria n'était pas mentionné, mais elle se dit que ce petit mensonge sans importance pouvait l'aider à prendre l'avantage.

« Maintenant, si je ne m'abuse, une accusation comme celle-ci signifie que j'ai le droit de connaître toute la vérité. »

D'une main tremblante, Boyd se saisit du journal et lut le titre de l'article.

« Non, ce n'est pas possible ! Ils contrôlent la police. Ils contrôlent les médias. Ils ne s'arrêteront jamais.

— De quoi parlez-vous ? Qui ne s'arrêtera jamais ?

— Eux ! Ils devaient être au courant de l'existence du parchemin ! C'est la seule hypothèse possible. Ils savaient qu'il se trouvait là-bas. Ils le savaient depuis le début.

— Qui savait ? De quoi parlez-vous ?

— Vous ne comprenez pas ? Ils ne cherchaient pas à s'emparer du parchemin. Ils voulaient le protéger. C'est la seule hypothèse possible. Ils devaient savoir qu'il se trouvait là-bas.

— Professeur, ce que vous dites n'a pas de sens. Nous avons découvert les catacombes. Si quelqu'un était au courant de leur existence, il l'aurait signalé depuis longtemps.

— C'est en cela que vous vous trompez ! Ce n'est pas le genre de découverte que tout le monde souhaite faire.

— Qu'est-ce que vous racontez ? La découverte des catacombes est une découverte majeure !

— Vous ne m'écoutez pas. Je ne vous parle pas des catacombes. Je vous parle du parchemin. C'est le parchemin qui compte, à l'heure actuelle. Le parchemin, c'est la clé de toute cette énigme.

— Il est plus important que les catacombes ? Comment est-ce possible ? »

Boyd cligna des yeux à plusieurs reprises, essayant de trouver une comparaison pour lui faire comprendre.

« Les catacombes sont comme un coffre. Le parchemin, c'est le trésor que nous avons trouvé à l'intérieur.

— Et le trésor, c'est le parchemin ?

— Oui. C'est la chose la plus importante de ce site.

— Les fresques, les tombeaux, les coffres de pierre ? Ce n'est pas important ? »

Boyd secoua la tête.

« Non, ça ne représente rien comparé au parchemin. »

Perturbée, Maria essayait de digérer ce qu'il venait de lui dire. Malheureusement, le manque de sommeil rendait les informations complètement incompréhensibles.

Cette découverte tuera le Christ. Elle assassinera l'Église. Les catacombes ne sont pas importantes. Le vrai trésor, c'est le parchemin. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Quand elle avait laissé Boyd, quelques heures plus tôt, il disait pouvoir traduire le document sans difficulté. Et maintenant, il était dans cet état. Qu'est-ce qui avait bien pu transformer ce professionnel très sûr de lui en zombie pleurnichard, en si peu de temps ? Oh mon dieu, s'inquiéta-t-elle, Boyd était peut-être en train de faire une dépression nerveuse. Peut-être que l'hélicoptère, l'avalanche et le bus avaient finalement eu raison de lui. Peut-être avait-il fini par s'apercevoir que leur vie était en danger, à moins que... Elle réalisa qu'elle ne savait pas ce que disait le parchemin. Elle l'avait laissé en possession de Boyd et, à son retour, celui-ci clamait à haute voix qu'il était important et prétendait qu'il s'agissait de la clé *de tout*. De tout, y compris de cette soudaine crise de nerfs ? Était-ce possible ?

« Qu'y a-t-il dans ce parchemin ? demanda-t-elle. Si c'est aussi important, je dois savoir ce qu'il contient. »

Boyd baissa les yeux.

« Je ne peux pas le dire, ma chère. Je ne peux pas. Ce ne serait pas une bonne idée.

— *Quoi ?* Après tout ce que nous venons de traverser, vous me devez bien ça, et plus encore.

— Ne me mettez pas dans cette position, se défendit-il. Je n'ai pas envie de jouer les sales types. J'essaie de vous sauver. Je vous le jure. J'essaie de vous préserver du danger à venir.

— Quelque chose de plus dangereux que des snipers et qu'un bus qui explose ? Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, il y a des gens qui essaient de nous tuer, et j'ai le sentiment qu'ils ne s'arrêteront pas avant, sauf si on réagit. Alors arrêtez de tourner autour du pot et dites-moi ce qui nous attend. »

Boyd se tut, ne sachant pas quoi faire. Il avait passé toute sa carrière à essayer d'établir des vérités historiques, bien qu'il n'ait jamais eu l'occasion de prouver quoi que ce soit d'important jusqu'à aujourd'hui. Mais cette fois, ce serait différent. Cette découverte avait le pouvoir d'ébranler l'ensemble d'un système religieux, de changer le monde. C'était le genre de découverte dont rêvaient les archéologues. L'une de celles qui avaient de l'importance, à l'âge de la modernité.

« Maria, je sais que je vais avoir l'air d'en faire des tonnes, mais ce que je m'apprête à vous révéler est si révoltant, si dangereux, qu'il pourrait potentiellement provoquer l'effondrement de la chrétienté.

— Vous avez raison, se moqua-t-elle, c'est ridicule. Comment cela pourrait-il être possible ? »

Boyd respira profondément, essayant de réfléchir à une mise en garde plus appropriée.

« Si le savoir est l'ennemi de la foi, alors le parchemin d'Orvieto est un poison. »

Arc de Marc Aurèle Tripoli, Libye

Nick Dial savait qu'il y aurait une nouvelle crucifixion. Sa théorie se confirma lors d'un appel téléphonique reçu tôt dans la matinée. Une autre victime avait été découverte. En Afrique, cette fois.

Quand Dial arriva à Tripoli, il n'avait aucune idée du genre d'accueil auquel il allait avoir droit. La Libye était un pays membre d'Interpol, doté d'un BCN très actif, mais quelque chose continuait de le tracasser. Il était américain, il se baladait sur les terres de Mouammar Kadhafi et il ne portait pas d'arme. Ce n'était pas ce qu'on pouvait espérer de mieux comme virée.

Bien sûr, il ne s'agissait pas d'un séjour touristique. C'était un voyage professionnel. Il fut accueilli à l'aéroport par un agent du BCN très aimable, Ahmad, qui ne lui fit part d'aucun *a priori* antiaméricain.

Durant le trajet vers la scène du crime, Dial orienta la conversation sur d'autres sujets que l'enquête. Il préférait plutôt parler de la ville. La chose la plus intéressante que Dial apprit concernait les rues, qui se présentaient sous la forme d'un quadrillage très étroit, composé de dizaines de venelles sans issue construites pour leurrer les éventuels assaillants. Une technique que leur avaient enseignée les Romains.

La plupart des vestiges romains avaient été détruits il y a longtemps, mais pas l'Arc de Marc Aurèle à Tripoli. Taillée dans le marbre blanc en 163 apr. J. -C., l'arche à quatre voies s'élevait à près de cinq mètres de hauteur. Elle était surmontée d'un dôme octogonal, utilisé pour dissimuler le haut de la clé de voûte. Le temps avait érodé les pierres apparentes, réduisant progressivement leurs angles, mais son état ne faisait qu'augmenter sa stature. De la même manière que les palmiers qui l'entouraient comme des centurions montant la garde. Ils faisaient ressembler le monument à un mirage s'élevant comme une oasis sur la place du marché. Une oasis sanglante.

La victime avait été retrouvée juste avant l'aube. Un Asiatique d'environ trente ans. Très athlétique. Complètement nu. Il gisait sous le monument, comme un sacrifice offert aux dieux, étendu sur deux poutres de bois auxquelles il était maintenu par trois clous en fer forgé. Du sang avait été répandu un peu partout sur le monument – qui

surplombait son corps comme un arc-en-ciel rouge – ainsi que sur le sol où il avait fini par former des flaques de boue cramoisie. Ahmad conduisait sa voiture sur la place du marché, en klaxonnant pour dégager le passage devant lui. Mais les gens continuaient à marchander fruits, légumes ou poisson, sans tenir compte de ses coups de klaxon. Fasciné, Dial s'imprégnait de toute cette couleur locale depuis le siège passager du véhicule, attentif aux bavardages en langue arabe alors que chacun essayait de vendre ou d'acheter au meilleur prix.

« On ne pourra pas aller plus loin, déclara Ahmad en pointant du doigt droit devant lui. Il y a trop de monde. »

Dial acquiesça et réalisa petit à petit que la foule amassée devant lui n'était pas en train de marchander le prix des pâtisseries ou des paniers en osier. Ils étaient là en spectateurs, espérant apercevoir ce qui se passait à l'autre bout de la place. Dial y regarda de plus près et vit un groupe de camions équipés d'antennes satellites. De gros camions. Du genre de ceux qui pouvaient émettre les programmes télé aux quatre coins du monde.

Dial essaya d'ouvrir sa portière, mais n'y parvint pas. Une marée humaine ondulait autour de la voiture comme un océan autour d'un bateau. Sans se laisser décourager, il se leva et passa la tête à travers le toit ouvrant, puis força un peu pour y faire passer le reste de son corps. Ahmad l'imita et, quelques secondes plus tard, les deux hommes fendaient la foule pour parvenir jusqu'au monument. Un arc qui avait été construit il y a près de deux mille ans. Une antique relique transformée en scène de crime.

D'un simple coup d'œil, Dial remarqua que les policiers libyens étaient plus aguerris que leurs homologues danois. Des soldats armés de fusils d'assaut russes se tenaient contre les murs de granit qui séparaient le monument romain de la foule de curieux, tous prêts à appuyer sur la gâchette au moindre incident. Ahmad attira l'attention de l'un des gardes, qui autorisa Dial à passer derrière les barrières d'un mètre de haut. On examina sa plaque et on le fouilla afin de vérifier qu'il ne portait pas d'arme. Mais rien de tout cela ne surprit Dial. Il était américain, en territoire hostile. Un étranger avec un insigne. Ils n'avaient aucune raison de l'accueillir chaleureusement. En revanche, il fut étonné de voir qu'Ahmad n'était pas autorisé à l'accompagner. Dial allait devoir affronter les flics sans interprète.

« Tu vas t'en sortir », le rassura Ahmad.

Dial acquiesça sans rien dire et se concentra rapidement sur l'intérieur du jardin. C'était un périmètre de neuf mètres sur vingt, où poussait une grande variété de fleurs qui ajoutaient de la couleur au reste de l'endroit, assez peu réjouissant. Mais du point de vue de Dial, c'était ce qui faisait toute la force de ce monument. Sa surface blanche et pure donnait l'impression qu'il venait d'un autre monde. Comme un

iceberg trônant au milieu de l'enfer.

« Excusez-moi, monsieur Dial ? »

Dial se retourna et vit un vieil homme qui se reposait contre l'un des murs, adossé sous le soleil de plomb comme un lézard sur un rocher. Il portait un costume vert olive, alors que la température approchait les trente-cinq degrés. Bizarrement, il semblait retrouver de l'énergie sous les rayons du soleil. Ses yeux étaient clos et sa tête était inclinée en arrière, formant un angle de quarante-cinq degrés.

« J'ai cru comprendre qu'il s'était passé à peu près la même chose au Danemark. »

Intrigué, Dial fit quelques pas en avant.

« C'est exact. Et vous êtes... ? »

— Je vous prie de m'excuser. » L'homme ouvrit les yeux et serra la main de Dial. « Je m'appelle Omar Tamher, et c'est moi qui dirige cette enquête. En temps normal, je me serais montré réticent au fait de contacter Interpol pour un simple meurtre, mais compte tenu des circonstances, j'ai pensé que ce serait plus sage pour nous deux.

— Merci d'avoir pensé à moi. »

Tamher acquiesça, évaluant Dial avant de lui donner davantage de détails. Dial fit de même à son égard. Tous deux étaient impressionnés par ce qu'ils avaient vu.

« À 5 heures 30 ce matin, un marchand a remarqué les taches et s'est approché pour y voir de plus près. Il s'attendait à trouver de la peinture. Au lieu de ça, il a trouvé du sang. »

Tamher prit son stylo, à l'aide duquel il indiqua le coin inférieur gauche du monument.

« Les tueurs ont commencé à peindre ici et ont fini là-bas. On aperçoit encore les traces de pinceau sur le marbre. »

Dial se pencha pour y voir de plus près.

« Quel genre de pinceau ? »

Tamher hausse les épaules.

« Un gros modèle. Plus gros que celui utilisé pour l'écriteau.

— On parlera de l'écriteau plus tard. Si je m'engage sur plusieurs pistes à la fois, je ne m'y retrouve plus. »

Tamher sourit.

« Comme vous voudrez.

— Les taches ont été faites avec le sang de la victime ? Ou avec celui d'une autre personne ?

— Non, c'est son sang. Il a une plaie profonde près des côtes, causée par la pointe d'une épée ou celle d'une lance très mince. Je peux me tromper, mais j'ai l'impression qu'ils se sont servis de la blessure comme d'un pot de peinture, en plongeant leur pinceau dans sa cage thoracique à plusieurs reprises. »

Dial le regarda fixement.

« Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? »

Tamher s'accroupit en montrant du doigt la poussière.

« On a trouvé une petite tramée de sang qui partait de la poitrine de la victime, juste en dessous. Le tracé s'éparpillait ensuite dans plusieurs directions. Je me suis dit qu'ils avaient dû y revenir à plusieurs reprises et qu'ils avaient fait tomber des gouttes de sang en se déplaçant. »

Dial acquiesça, satisfait des conclusions de Tamher.

« Heure du décès ?

— Approximativement cinq heures du matin, à trente minutes près.

— Vraiment ? Vous ne trouvez pas que c'est un peu téméraire ? Abandonner quelqu'un à l'agonie juste avant le lever du soleil. Pourquoi prendre un tel risque ? Pourquoi ne pas lui avoir tranché la gorge ?

— Je n'en ai aucune idée. Mais après tout, je ne suis pas un tueur.

— Et pourquoi avoir souillé le monument ? Combien mesure-t-il en hauteur, d'ailleurs ? Quatre mètres, quatre mètres cinquante ? Ce qui veut dire que le tueur est monté sur les épaules de quelqu'un pour finir son travail. Ou bien ce type est un géant.

— Pas de traces d'échelle, ni d'empreintes de géant.

— Et les empreintes digitales ? Le tueur s'est peut-être appuyé contre l'arc pour trouver son équilibre.

— Ç'aurait été trop beau. On n'en a pas relevé sur le monument. Ni sur la croix. Tout a été nettoyé. »

Dial hocha la tête. Il n'en attendait pas moins. Les tueurs avaient fait preuve d'efficacité. Comme au Danemark.

« Où est la croix, maintenant ? Je constate qu'elle a disparu.

— Vous êtes très observateur, monsieur Dial. Nous voulions la protéger. Nous l'avons donc fait emporter, tout entière, ainsi que le corps, jusqu'au cabinet du médecin légiste. Des spécialistes de l'institut médico-légal sont en train de l'examiner, à l'heure actuelle.

— Et les photos ? Je vous en prie, dites-moi que vous avez pris des photos.

— Oui, répondit le policier libyen. Nous avons photographié toute la scène du crime. Si vous voulez, nous pouvons aller jusqu'à mon bureau pour y jeter un coup d'œil. Elles devraient être développées, à l'heure qu'il est.

— Dans une minute, répondit Dial. Parlez-moi d'abord de l'écrêteau. »

Tamher sourit.

« Vous êtes sûr que vous êtes prêt ? Je n'ai pas envie de vous faire perdre le fil de votre enquête. »

Dial rit, content de voir que le vieux bonhomme avait du caractère.

« Je vais essayer de suivre.

— Il a été écrit avec de la peinture rouge, très proprement, en arabe. Quatre mots très simples. Bien distincts. Si vous le souhaitez, je me ferai un plaisir de vous les traduire. »

Dial secoua la tête.

« Laissez-moi deviner. L'écriteau disait-il AU NOM DU FILS ? »

Tamher acquiesça, assez impressionné.

« Comment le saviez-vous ?

— Parce que j'ai eu affaire au père, au Danemark.

— Au père ?

— Je vous expliquerai... Que pouvez-vous me dire au sujet de la victime ? Connaît-on son identité ? Je peux transmettre ses empreintes digitales à notre base de données, si vous pensez que ça peut être utile.

— Non, ce ne sera pas nécessaire. Nous connaissons déjà son identité.

— Bien, ça m'évitera d'avoir à chercher. »

Tamher se tut, essayant de savoir si Dial plaisantait ou pas. Il comprit rapidement que non.

« Vous ne savez pas de qui il s'agit, n'est-ce pas ? Je n'arrive pas à croire que personne ne vous l'ait dit. Je pensais que...

— Dites-moi à quoi vous pensiez. Je ne vois pas de quoi vous parlez. Personne ne m'a parlé de la victime.

— Même pas votre assistant ?

— Vous voulez dire Ahmad ? Il voulait discuter de l'enquête dans la voiture, mais je n'ai pas voulu l'écouter. J'aime me baser sur les choses que je vois, pas sur l'avis des autres.

— Et la foule ? Vous avez vu la foule ? » Il fit un large mouvement circulaire en désignant les milliers de personnes qui les entouraient. « Vous ne savez pas pourquoi ils sont là ? »

Dial haussa les épaules.

« Je me suis dit qu'ils venaient juste jouer les badauds. Pareil pour les médias. Je suis souvent confronté à la foule. Elles ne sont pas toujours aussi importantes, mais il y a quand même du monde.

— *Jouer les badauds* ? Qu'est-ce que ça veut dire, jouer les badauds ?

— Désolé. C'est une expression de chez nous. Ça veut dire, s'approcher pour regarder les dégâts d'un accident.

— Intéressant. Nous avons un peu le même genre de phénomène, en Libye. On appelle ça *khibbesh*.

— *Khibbesh* ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— « Jouer les badauds ». »

Dial sourit. Il lui arrivait rarement de rencontrer des flics étrangers qui partageaient son sens de l'humour.

« Bon, dites-moi tout. Je suis impatient de savoir ce que font tous ces gens ici. Je veux dire, s'ils ne sont pas en train de *khibbesh*.

— Certains sont là par curiosité. Les autres sont venus rendre hommage.

— Rendre hommage ? À qui ? Au type qui est mort ? »

Tamher acquiesça, mais resta silencieux.

« Allez ! À qui sont-ils venus rendre hommage ? Qui est mort, à la fin ? Le roi d'Angleterre ? »

Tamher secoua la tête, affichant soudainement un air grave.

« Pas loin. Raj Narayan était le prince du Népal. »

Payne jeta un coup d'œil au bord du précipice, profond de deux cent soixante-quinze mètres, pour trouver l'endroit que Barnes leur avait décrit. Pas d'hélicoptère, pas de camionnette, pas la moindre trace physique de quoi que ce soit. Rien que les terres agricoles fertiles du sud de la vallée d'Orvieto.

« Je ne vois aucune trace des dégâts. Il a dû y en avoir de gros, par ici. Des débris éparpillés un peu partout, de la terre arrachée, de la végétation abîmée, des morceaux de carrosserie. »

Ils repèrent un sentier à trente mètres sur la gauche, qui les conduisit jusqu'au fond de la vallée en un parcours abrupt et sinueux. Arrivés au bout, ils remarquèrent les traces de pneus dans l'herbe, trop étroites pour être vues depuis le haut de la falaise. Jones se mit à genoux pour observer les traces de roues, une technique apprise au sein de la police militaire.

« Je dirais que trois camions roulant lentement ont emprunté ce chemin pour aller vers l'est, probablement au cours des douze dernières heures. De gros camions, de type semi-remorques. Chargés. Peut-être équipés pour une opération de sauvetage. Pas le genre de petit 4×4 habituel. Les traces de pneus sont trop larges.

— Nous sommes donc au bon endroit.

— On dirait bien que oui. »

Ils continuèrent leur chemin vers l'est, en suivant les traces comme des limiers. Ils avançaient parallèlement au plateau, au milieu de la zone située entre les bosquets d'oliviers, à leur droite, et la paroi rocheuse, à leur gauche, et firent un détour pour rien. Les camions avaient écrasé le sol d'un jardin potager, une clôture en bois et un carré de lauriers roses avant de s'arrêter devant un gigantesque tas de rochers. Payne les observa et réalisa que la première pierre lui arrivait au-dessus du genou. Pas moyen qu'un camion transportant une cargaison ait pu passer sur un tel obstacle sans bousiller son châssis. Il devait y avoir une autre solution, quelque chose qui leur échappait.

« Et si c'était des camions-bennes ?

— Peut-être.

— Et si ces camions étaient arrivés jusqu'ici chargés de gravats ? S'ils avaient déchargé leur cargaison ici ? Ça expliquerait la fin soudaine des traces de pneus. Les rochers les auraient recouvertes. »

Jones réfléchit à cette hypothèse en s'éloignant du tas de pierres.

« Tu dois avoir raison. Il y a des dizaines de traces par ici, qui se dispersent dans plusieurs directions. Et, sauf erreur de ma part, la profondeur des sillons est variable. Ce qui veut dire qu'ils se sont soulagés d'un poids significatif en très peu de temps.

— Donc, ces camions ont pris la route au beau milieu de la nuit, pour venir déverser plusieurs tonnes de pierres ici, au milieu de nulle part... c'est ça ? »

Jones secoua la tête.

« Il ne s'agissait pas de simplement décharger un tas de pierres. Il s'agissait aussi de ramasser quelque chose. Ils ne se sont pas contentés de nous devancer sur les lieux de l'accident, ils sont repartis avec les épaves. »

Les touristes étaient habituellement les seuls à visiter Il Pozzo di San Patrizio (Le Puits de saint Patrick), le puits artésien construit en 1527, mais à la suite d'une rumeur qui avait fait le tour d'Orvieto, les habitants du village s'étaient précipités au fond du bâtiment en brique beige comme des étudiants de première année en direction du bar gratuit.

Payne et Jones les avaient repérés de l'autre côté de la Piazza Cahen, un grand parc situé au centre de la ville, et avaient pensé qu'il s'agissait de la file d'attente pour la visite du puits. Ils passèrent près de l'arrêt de bus et s'approchèrent de la foule. Des centaines de personnes, jeunes et moins jeunes, encombraient la cour devant eux, rassemblés autour du bâtiment circulaire, dans un silence pesant évoquant l'atmosphère des funérailles qui avaient eu lieu un peu plus tôt. Pour y voir plus clair, Jones escalada un mur tout proche et se mit à chercher Donald Barnes. Il voulait voir ses photos de l'accident d'Orvieto, espérant qu'elles puissent révéler quelque chose d'important, peut-être même la raison pour laquelle les épaves avaient été enlevées par des camions au milieu de la nuit.

« Je ne pense pas qu'ils laisseront les gens entrer dans le puits. Les portes sont barricadées.

— Peut-être que les touristes peuvent y pénétrer en groupe ? Heureusement, Barnes est à l'intérieur. Il ne tardera pas à sortir. »

Leur conversation attira l'attention d'un homme à la chevelure sombre qui se tenait à côté d'eux.

« Je ne veux pas déranger vous, marmonna-t-il dans un anglais approximatif, mais visites terminées pour aujourd'hui, à cause du mort. Il n'y a personne à l'intérieur d'Il Pozzo, seulement la *polizia*.

— Vraiment ? Ils ont arrêté les visites à cause de l'accident de lundi ?

— Non, toi pas comprendre. Pas lundi, aujourd'hui. Une autre personne est morte aujourd'hui. »

Jones sauta du mur.

« Que voulez-vous dire ? »

L'homme tressaillit, comme s'il avait du mal à comprendre la question.

« Euh... comme ton ami dit : deux personnes lundi et une personne aujourd'hui. Nous n'avons pas vu violence à Orvieto depuis longtemps... et maintenant, trois morts très rapides. » Il fit claquer ses doigts pour souligner ses propos. « C'est un drôle de monde, non ? »

Drôle n'était pas franchement le terme le plus approprié. Ils étaient venus à Orvieto pour y traquer un criminel non violent, du moins selon les dires de Manzak. Aujourd'hui, il y avait trois morts dans ce petit village où Boyd avait été vu pour la dernière fois.

« Je croyais que le pilote était la seule victime, pour la journée de lundi, dit Payne.

— Non ! Non ! dit l'homme en s'énervant et en agitant son index pour mieux se faire comprendre. Le pilote, il est d'Orvieto. Homme très bien. Il a travaillé dans la police pendant longtemps. Je connais depuis longtemps. L'autre homme n'est pas d'ici. Lui va voir *polizia*, eux prendre hélicoptère, eux jamais revenir. »

Une théorie prit forme dans l'esprit de Payne.

« Juste par curiosité, cet étranger était-il chauve ?

— Chauve ? Que signifie chauve ? »

Payne désigna son crâne.

« Cheveux ? Est-ce que le type avait des cheveux ?

— *Si !* Il a des cheveux, comme toi. Cheveux courts, noirs. »

Payne regarda Jones.

« Qui c'était, d'après toi ?

— Ça peut être n'importe qui. On ne sait même pas si Boyd a quelque chose à voir là-dedans. On précipite peut-être un peu les choses.

— Que pouvez-vous nous dire du meurtre d'aujourd'hui ? »

L'homme frémit, puis se tut avant d'embrasser le crucifix en argent qu'il portait autour du cou.

« Chuuut... dit-il. Le *silenzio* est une tradition très importante en Italie, depuis longtemps. Nous rendre hommage aux morts en silence. Laissez les morts dormir en paix, d'accord ? »

Mais Jones ne l'entendait pas ainsi.

« Vous n'avez pas le droit de parler, et pourtant tout le monde est déjà là. Comment vous faites ? Vous communiquez par télépathie ? »

L'homme regarda les centaines de personnes réunies autour de lui, puis sourit.

« Parfois, les gens de mon peuple ne respectent pas bien la tradition. La rumeur a circulé très rapidement. »

Payne sourit.

« Que savez-vous de la victime d'aujourd'hui ?

— *La gente* raconte qu'il a fini au fond du puits, répondit l'homme à voix basse. Il s'est... comment dire... » Il frappa ses deux mains l'une contre l'autre, d'un geste violent. « *Splash !*

— C'était un accident ?

— Non, j'ai pas dit ça. » Il fit lentement glisser son pouce en travers de sa gorge. « Difficile pour lui glisser tout seul. Les fenêtres sont petites, et l'Américain était très gros. Quelqu'un sûrement l'a aidé...

— Un Américain ? La victime était américaine ?

— Oui, c'est ce que les gens racontent. Un gros cow-boy, bien gras. »

Payne regarda Jones d'un air contrarié, comprenant que Barnes correspondait à la description. L'Italien remarqua qu'ils étaient tendus.

« Un problème ? J'ai insulté vous ?

— Non, pas du tout. Seulement, je crois que vous parlez d'un ami à nous. Nous avons rendez-vous ici avec lui, mais nous n'arrivons pas à le trouver. »

L'homme se mit à pâlir, visiblement secoué par cette révélation.

« *Mamma mia !* Désolé pour mon attitude. »

Il leur attrapa le bras et les tira vers la foule.

« Venez ! Je vous conduis à votre ami. Je vais parler à police pour que vous pouvoir vous recueillir ! Venez avec moi ! Je vous fais entrer dans le puits ! »

Quand les services du Vatican avaient fait appel à Benito Pelati, ils savaient qu'ils venaient à engager l'un des universitaires les plus brillants d'Italie. Un homme passionné, qui avait voué sa vie à l'art des antiquités et qui était l'un des tout premiers de sa spécialité. Visiblement, ce qu'ils ignoraient, c'était ce qui motivait son enthousiasme. Car s'ils l'avaient su, ils auraient tout fait pour se débarrasser de Benito.

Ils ne l'auraient pas juste viré. Ils l'auraient tué. Avant qu'il ne fasse trop de dégâts.

Il y avait une explication très simple à tout ceci : le secret de Benito. Un secret transmis de père en fils depuis des siècles, prononcé pour la première fois il y a bien longtemps, à Vindobona, par un vieil homme dévoré par la culpabilité, sur son lit de mort. Miraculeusement, le secret avait survécu aux guerres, aux épidémies et aux tragédies de toute sorte. Deux mille ans de messes basses, de dissimulation et de protection. Et seule une famille – celle de Benito – connaissait la vérité sur ce qui s'était passé en cette lointaine époque.

Toutefois, en ce temps-là, personne n'avait eu le courage de faire quoi que ce soit. Personne, jusqu'à ce que le père de Benito lui fasse partager ce secret, il y a tant d'années. À partir de ce jour, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour tirer profit de cette information. Il étudia plus longtemps, travailla plus dur et fit autant de lèche que nécessaire pour parvenir à intégrer le premier cercle de l'Église. Et il le fit avec un seul objectif : prouver que ce secret disait la vérité. Il en était convaincu au plus profond de son cœur. Mais il savait qu'il avait besoin d'une preuve tangible du Vatican pour confirmer les dires de sa famille. Dans le cas contraire, ses ancêtres auraient perdu leur temps, car personne ne serait assez dingue pour croire à une histoire pareille. Et il était hors de question d'en arriver là. Il trouverait les preuves dans les Archives, ou il mourrait en ayant tenté de les découvrir.

Benito travaillait pour le Vatican depuis plus d'une décennie lorsqu'il mit la main sur le premier élément constituant une preuve. Douze années passées à nettoyer les statues et à répertorier les peintures avant de mettre au jour un petit coffre en pierre contenant plusieurs parchemins indéchiffrables. Personne ne savait d'où ils venaient ni ce qu'ils disaient, en raison de leur langue archaïque. Mais Benito sentait qu'ils avaient quelque chose de particulier, une sorte de

connexion cosmique qui l'incita à abandonner ce qu'il faisait pour se concentrer exclusivement sur les parchemins et les sculptures du coffret de pierre. Surtout, un détail de la sculpture principale lui donnait des frissons. La manière dont ce visage le regardait et lui souriait. Comme s'il avait un secret à révéler, mais qu'il attendait le bon moment. Benito le reconnut immédiatement.

Sans pouvoir l'expliquer, il savait que cette découverte représentait ce qu'il cherchait. Mot à mot, ligne à ligne, Benito traduisit les parchemins. Chacun d'eux lui livra la pièce d'un puzzle géant, vieux de deux mille ans, qui concernait des milliards de personnes. Un puzzle qui avait débuté à Rome, avait gagné l'Angleterre, puis la Judée, avant de finir enterré au fond des catacombes mythiques d'Orvieto, dans les oubliettes du temps. Un projet imaginé par un empereur désespéré et mené à bien par l'un de ses lointains cousins. Un homme hilare, immortalisé dans la pierre en raison du secret qu'il détenait.

Enfin, Benito tenait la preuve qu'il cherchait. La preuve dont sa famille avait besoin. Désormais, il n'avait plus qu'à réfléchir à ce qu'il allait en faire. La manière dont il pourrait en tirer profit.

Ce qui se révélerait plus difficile qu'il ne le pensait.

Benito quitta son bureau, suivi de ses gardes du corps. L'un deux portait une ombrelle, pour protéger le visage de Benito du soleil brûlant, alors qu'il descendait la Via del Corso. Des groupes de touristes se baladaient paisiblement. La plupart se dirigeaient vers le Panthéon, le Palazzo Venezia et les autres sites du centre-ville. De la musique s'élevait au milieu du grondement de la circulation. Une légère odeur d'ail s'échappait d'une pizzeria située au coin de la rue.

Une heure plus tôt, le Conseil suprême lui avait demandé de faire le point sur la mort du père Jansen. Ils voulaient savoir de quelles informations il disposait depuis qu'ils lui avaient demandé des détails à ce sujet, au cours de la journée de lundi. Ils voulaient aussi savoir ce que ce meurtre signifiait pour le Vatican. Mais Benito avait décliné leur invitation. Il leur dit qu'il n'était pas prêt, qu'il avait besoin de plus de temps pour mener l'enquête.

Ce qui rendit furieux le cardinal Vercelli, le dirigeant du Conseil, habitué aux courbettes et aux flagorneries de son entourage, à l'exception du pape. Cependant, Benito maintint sa position et déclara à Vercelli que son agenda était rempli de rendez-vous urgents liés à l'enquête, et qu'il préférerait les voir au cours de la journée de jeudi, s'ils étaient toujours intéressés, mais pas avant. Vercelli ne décolerait pas. Mais il n'avait aucun moyen de pression face à une institution comme Benito Pelati, et il finit par céder. Il les tiendrait au courant à ce moment-là. Lorsque *lui* serait prêt.

Victorieux et n'ayant rien d'autre à faire, Benito décida d'aller se

promener.

Le professeur Boyd savait que Maria aurait des doutes sur le document. Il reprit donc depuis le début.

« Quand je suis arrivé en Italie, c'était pour y chercher quelque chose de précis. Je cherchais un objet, dans les catacombes d'Orvieto. Un parchemin plus important que les tombeaux eux-mêmes. »

Maria désigna le document.

« Vous parlez de notre parchemin ? Vous êtes venu jusqu'ici parce que vous étiez à sa recherche et vous ne m'en avez pas parlé ? *Santa Maria* ! Je n'arrive pas à y croire ! Qu'est ce qu'il a de si spécial, ce parchemin ?

— Plutôt que de vous le dire, laissez-moi vous le montrer. » Il tira une feuille de papier de sa banane. « Voici la photocopie du document de Bath. Vous remarquerez que son écriture correspond à celle du parchemin d'Orvieto. »

Il lui indiqua distinctement les points communs, les uns après les autres.

« Le premier parchemin a été écrit par *Tiberius*, plus connu sous le nom de Tibère César. Écrit de sa propre main en 32 apr. J. -C. »

Les yeux de Maria s'écaraillèrent. Elle avait lu quelque chose au sujet du deuxième empereur de Rome, quelques heures plus tôt.

« Tibère ? Vous êtes sûr ?

— Aussi sûr qu'un historien peut l'être. Le document n'était pas seulement daté et signé. J'ai également fait examiner le parchemin et l'encre à de nombreuses reprises. Tous les résultats concordent : le document trouvé à Bath date approximativement d'il y a deux mille ans.

— Mais n'aurait-il pas pu être écrit par quelqu'un d'autre ? Un scribe, un assistant, ou quelque chose comme ça ? Comment pouvez-vous être sûr qu'il s'agissait de Tibère ?

— Bonne question, admit-il. Mais je peux y répondre. Jetez un œil sur la boîte que nous avons trouvée à Orvieto. Vous vous souvenez de la gravure que je vous ai montrée ? J'ai choisi de ne pas vous en faire part à ce moment-là, mais il s'agit d'un symbole spécifiquement lié à Tibère, créé sur ordre du sénat romain.

— Dans quel but ?

— Au cours des dernières années de sa vie, Tibère avait choisi de vivre reclus sur l'île de Capri, ce qui déplut très fortement au sénat.

Toutes les décisions devaient être prises à distance, ce qui représentait un certain risque. Ainsi donc, le sénat imagina un cachet en métal pour sceller les documents, puis ajouta une mesure de sécurité supplémentaire en attribuant un symbole spécifique à Tibère. Lorsqu'il apparaissait sur un document scellé, comme celui que nous avons découvert, cela signifiait que celui-ci avait été rédigé par la main de Tibère, et qu'il était bien trop important pour être lu par un messenger. »

Maria digéra les informations pour mieux les comprendre. Deux rouleaux écrits par Tibère, découverts à des milliers de kilomètres l'un de l'autre... Malheureusement, tout ceci n'expliquait ni la crise de nerfs de Boyd ni le lien avec le Christ.

« Je ne voudrais pas me montrer impolie, professeur, mais que disait le document ?

— Le document de Bath était adressé à Paccius, le général en chef de l'armée de Tibère. Voyez-vous, le général et ses troupes avaient été envoyés en Bretagne[5] pour inspecter le territoire exploré par Jules César plusieurs décennies auparavant. C'était une mission difficile, qui devait déclencher l'expansion prochaine de l'Empire. Hélas, pendant que Paccius se trouvait là-bas, des événements survenus à Rome poussèrent Tibère à envoyer une flotte constituée de ses navires les plus rapides pour le localiser et lui demander de revenir le plus vite possible.

— Que s'était-il passé ?

— Le document ne le dit pas, il ne donne qu'un indice, en évoquant "l'agitation qui gagne les rangs des esclaves en Galilée, et dont il faut tirer profit..." » Boyd se tut, laissant la citation en suspension. « Mais si vous y réfléchissez bien, l'histoire nous donne un indice assez solide au sujet de ce qui s'est passé. Quel événement d'envergure a-t-il eu lieu dans cette région, moins d'un an plus tard ? »

Le visage bronzé de Maria perdit soudain toutes ses couleurs.

« La crucifixion du Christ.

— Exactement ! Vous commencez peut-être à saisir toute l'importance de ce parchemin ? »

Elle acquiesça, en essayant de ne pas perdre sa concentration.

« Que disait-il d'autre ?

— Tibère disait que, s'il devait mourir avant le retour de Paccius, celui-ci devait achever sa mission en utilisant les registres classés dans le refuge d'Orvieto, qui venait tout juste d'être construit. Il disait que les projets seraient "enfermés dans du bronze et scellés par le baiser de l'empereur". Une référence évidente au coffret que nous avons découvert.

— Mais comme le parchemin était toujours scellé, on peut supposer que Paccius est revenu avant la mort de Tibère, n'est-ce pas ? Et qu'ils

ont eu l'occasion de se parler d'homme à homme. »

Boyd haussa les épaules.

« Simple supposition, tout au plus. N'oubliez pas que les deux boîtes ont été retrouvées scellées. Pas seulement celle d'Orvieto, celle de Bath également.

— Où voulez-vous en venir ? Paccius n'a jamais reçu le message ?

— C'est possible. Il peut aussi s'agir d'un duplicata du message. Je me pose la question : pourquoi expédier une seule boîte quand on envoie une flotte tout entière à la recherche de quelqu'un ? Et si le navire porteur du message avait coulé ? Le message aurait été perdu pour toujours. Ainsi, pourquoi ne pas envoyer par sécurité deux parchemins ou plus ? »

Maria hocha la tête en signe d'approbation. La théorie semblait se tenir.

« Que dit l'histoire au sujet de Paccius ? Que lui est-il arrivé ?

— Pour des raisons que nous ignorons, sa mort n'a jamais été évoquée. En un instant il est passé du statut de deuxième homme le plus puissant de l'Empire romain au néant. Évapouré, sans laisser de trace. Bien entendu sa disparition peut signifier beaucoup de choses. Il est peut-être mort chez les Bretons, ou noyé en mer au cours de son voyage de retour. Peut-être est-il parti directement en Judée pour y accomplir les volontés de l'empereur. » Boyd secoua la tête. « Quelle que soit la raison, ajouta-t-il l'air perplexe, il faut que je le sache. Tibère était un génie tactique réputé pour son esprit brillant et la précision de ses stratégies. Selon ce parchemin, il avait prévu d'utiliser le Christ comme un rouage du complot le plus impitoyable de tous les temps.

— Mais comment a-t-il pu s'y prendre ? »

Boyd inspira profondément, en s'efforçant de trouver les mots les plus justes. Comment remettre en question la foi d'une personne sans la contrarier ?

« Maria, demanda-t-il en cherchant ses mots, pourquoi croyez-vous que le Christ soit le Fils de Dieu ?

— Pourquoi ? C'est ce qu'on m'a appris quand j'étais enfant. C'est ce qu'on m'a appris à croire.

— Mais vous n'êtes plus une enfant. Vous avez atteint l'âge de penser librement depuis un certain temps. À un moment donné, vous vous êtes opposée à vos parents. Qu'il s'agisse du père Noël ou de politique, vous avez fini par vous interroger au sujet de ce qu'on vous avait appris.

— Oui, mais...

— Mais quoi ? Vous cesseriez de vous poser des questions dès qu'il s'agit de religion ? Bien au contraire, la religion devrait être le premier concept à être remis en question, car c'est le plus personnel que puisse

posséder un être pensant. La religion représente ce en quoi vous croyez, et non ce en quoi on vous dit de croire. Il s'agit de ce que vous ressentez, pas de ce que les autres attendent de vous.

— Mais je crois en Dieu ! J'ai étudié la Bible, je suis allée à la messe, j'ai discuté avec plusieurs prêtres. Et vous savez quoi ? Je crois en Dieu et en Jésus-Christ. Ce qui me semble normal. »

La voix de Boyd s'adoucit.

« Si je remettais votre foi en question, le poids de mes mots pourrait-il la faire plier ?

— Aucune chance. J'ai foi en ce que je crois. Vos commentaires n'y changeront rien.

— Et si j'avais des preuves ? Votre foi s'effondrerait-elle, confrontée à de nouvelles preuves ? »

Le mot *preuve* la fit réagir.

« Cela a-t-il quelque chose à voir avec le parchemin ? Vous avez de nouvelles preuves au sujet de ma religion ?

— *Notre* religion. Je suis chrétien autant que vous l'êtes.

— Donc, ça n'a rien à voir avec l'Église ? C'est au sujet du Christ ? »

Boyd acquiesça, en évitant soigneusement le regard de Maria.

« Et ce ne sont pas de bonnes nouvelles. »

Maria ne comprenait pas ce qu'il voulait dire. Mais la griffe du doute commençait à égratigner ses convictions. Si le message du parchemin était aussi accablant que Boyd l'insinuait, il était possible que sa croyance religieuse tombe en lambeaux.

« Que dit-il ? J'ai besoin de savoir ce qu'il dit. »

Boyd inspira profondément.

« Vous devez comprendre qu'une fois que je vous l'aurai dit, nous ne pourrons plus reculer.

— Nous avons atteint ce point de non-retour depuis *longtemps*. S'il vous plaît, dites-moi ce qu'il y a dans ce parchemin.

— Je vais vous le dire, mais vous devez d'abord prendre en compte le fait que leur style d'écriture était très différent du nôtre. Les phrases à rallonge étaient monnaie courante. Ils les prolongeaient inlassablement et ne s'arrêtaient que rarement pour changer de sujet. »

Maria voyait très bien ce qu'il voulait dire, puisque Boyd lui-même était la preuve aveuglante de ce qu'il décrivait.

« Lisez-le, monsieur. Je vous en prie.

— D'accord, d'accord. Voilà ce qu'a écrit l'empereur Tibère. »

Tibère César Auguste, à mes héritiers et mes successeurs.

La question de la richesse, qu'elle soit modeste ou colossale, repose sur nos épaules, c'est l'objectif de tous les dirigeants, d'hier et

d'aujourd'hui, et pour l'éternité. En accomplissant mon devoir, j'ai rempli les caisses de cet immense territoire, en m'emparant d'une partie de ce que possède chaque citoyen et qui revient de droit à Rome, en acceptant leurs richesses tout en réduisant les charges de l'Empire, hélas, ces dons ne sont pas suffisants, Mercure en réclame davantage. Dès que nous aurons conquis les territoires bretons, l'immensité de notre royaume se révélera néfaste, l'administration du soleil et de la neige et de terres aussi différentes que Cupidon peut l'être de Mars divisera encore plus l'existence de notre peuple, les riches feront la part belle aux dons venus de l'étranger, tandis que les pauvres souffriront de notre dette prévisible. Pour éviter la pauvreté imminente de nos concitoyens, j'ai décidé de prendre des mesures radicales, la pénurie de...

« Attendez une seconde ! Qu'est-ce que tout ceci a à voir avec Jésus ? »

Boyd soupira devant son impatience.

« Rien, de manière directe. Mais indirectement, il est au cœur du problème. Le manque de richesse de l'Empire pousse Tibère à mettre en œuvre un projet draconien. D'après le texte, il s'agit de la raison principale de son complot contre le Christ. »

Maria acquiesça mollement, dubitative devant l'introduction du texte du parchemin.

« Ce passage où il parle de s'emparer de ce que possèdent les citoyens... Est-ce qu'il parle d'un impôt ?

— Un impôt, en effet. Tibère était réputé pour être un administrateur fiscal de premier ordre. La plupart des historiens considèrent que sa politique économique était l'épine dorsale de son régime, du moins jusqu'à ce qu'il perde la tête. À la fin de son règne impérial, il était devenu à moitié fou.

— Et lorsqu'il évoque les charges de l'Empire, il parle d'un équilibre du budget ?

— Exactement. »

Maria se surprenait elle-même. Elle en savait plus que ce qu'elle pensait.

« Et que dit-il au sujet des Bretons ? Vous avez lu un passage sur l'hiver et l'été, je ne me souviens plus très bien...

— Pas l'hiver et l'été, corrigea-t-il. Tibère parle de la neige et du soleil. Il dit : "l'administration du soleil et de la neige... divisera encore davantage l'existence de notre peuple". Ce qui veut dire qu'après avoir conquis les territoires bretons, l'Empire était devenu trop vaste, ce qui allait à l'encontre de son propre intérêt. Rome voulait étendre son empire depuis la neige – la Bretagne – jusqu'au soleil – l'Égypte. Et selon Tibère, cette charge était trop lourde à supporter pour l'économie

de l'Empire.

— Mais si Tibère savait qu'à long terme la Bretagne finirait par causer du tort à l'Empire, pourquoi a-t-il voulu la conquérir ?

— Il dit l'avoir fait pour Mercure, le dieu romain du commerce. Tibère dit que "Mercure en réclama davantage". Je pense que c'est sa manière de dire qu'il n'avait pas d'autre choix. Il s'est dit que les dieux seraient vexés si Rome se contentait de ce qu'elle possédait déjà.

— Même si le fait de conquérir davantage lui faisait du tort ? »

Boyd approuva de la tête.

« Mais l'intérêt pour l'argent ne s'arrête pas là. Vous n'avez pas encore tout entendu. »

Pour éviter la pauvreté imminente de nos concitoyens, j'ai décidé de prendre des mesures radicales, la banqueroute des richesses publiques doit être écartée par tous les moyens, car l'impossibilité de maintenir l'excellence de l'Empire serait attribuée à la défaillance de ses dirigeants, une hypothèse qui insulterait l'œuvre d'Auguste.

Depuis les territoires de l'Orient, on prétend que le Messie est apparu, un homme, différent des dizaines d'autres qui l'ont précédé. Il empeste l'altruisme et la piété, un séducteur béni par une foule de disciples, doué du pouvoir de convaincre, capable d'accomplir des miracles. Des histoires de guérison et de résurrection émergent du désert comme autant de scorpions, mais elles sont deux fois plus mortelles, car les insectes, eux, peuvent être facilement écrasés. Hérode Antipas, dirigeant de la Galilée, parle d'un sentiment de fierté qui enfle parmi les esclaves, de rébellions contre l'autorité romaine, de foules rassemblées près de Capharnaüm. Certains pensent qu'il est temps de mettre fin à cette menace, de l'éliminer par la force de la volonté et la puissance de l'épée, de lui couper l'herbe sous le pied, comme aux fils de Bethléem. Mais ce n'est pas moi qui m'en chargerai, pourquoi tuer une vache qui reçoit le soutien des dieux ? Mieux vaut la traire, pour se nourrir de son doux nectar pendant toute une vie.

Boyd se tut, permettant à Maria d'assimiler le message du second chapitre du parchemin.

« Il ne fait aucun doute que ce passage fait référence au Christ. Les guérisons, les résurrections, les rassemblements de la foule à Capharnaüm... C'est à cet endroit que se situait son ministère, juste à côté de la mer de Galilée.

— L'Ancien Testament la désigne sous le nom de mer de Kinnereth, enchérit Boyd, mais vous avez raison. Jésus utilisait Capharnaüm comme lieu de rassemblement de ses fidèles.

— Je n'arrive pas à y croire. Nous sommes en possession d'un

document qui parle du Christ au présent. Et en quels termes ! Il le compare à une vache que l'on devrait traire !

— Mais pour Tibère, Jésus n'était pas Dieu. C'était un homme dangereux, un escroc. Comme il le dit, des dizaines d'hommes avant lui avaient déjà prétendu être le Messie, et tous étaient également suivis par des hordes de fidèles. Du point de vue de Tibère, Jésus n'était qu'un imposteur de plus.

— J'imagine, mais... je ne sais pas. Je ne sais quoi penser de cette histoire.

— Ne vous posez pas trop de questions, ma chère. Ce n'est pas votre boulot. Essayez de prendre ce message avec de la distance, surtout en ce qui concerne le passage que je m'appête à vous lire. Si vous ne prenez pas de recul, ce message va vous anéantir, parce qu'il est bien pire que tout ce que vous pouvez imaginer. »

Si l'on a promis du pain à ceux qui ont faim, ils se battront jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés. L'histoire a déjà prouvé ce fait, les hommes l'ont écrit par leurs actes et la nature de leur esprit. Mais une question tourmente mon sommeil : est-il important de savoir d'où provient le festin ? Un homme en train de mourir de faim renoncerait-il à un repas si celui-ci lui était servi par son ennemi ? Peut-être, par crainte du poison, mais si la nourriture lui est présentée en signe de bienvenue ? Refuserait-on du pain offert par une main bienveillante ? Je prétends que oui. Oui, le peuple de Judée est affamé, il s'accroche à l'espoir et à la promesse d'être sauvé, il ignore totalement les dieux romains et les bonnes manières, il cherche à trouver l'écu, à le voir émerger de ses rangs, il attend celui qui est leur véritable Messie. C'est inévitable ; aucune guerre, aucun châtement ne pourra empêcher la venue de celui que désignent les Écritures ; ils le cherchent, ils le prient, ils l'espèrent et préparent son arrivée jusqu'à ce qu'il soit accueilli sous les acclamations de la foule. Pourquoi ne pas le leur offrir ? Rassasions leur faim avec la nourriture que nous aurons choisi de leur donner, laissons-les se repaître et fêter l'arrivée de leur sauveur, laissons-les boire les paroles de leur Christ et se réjouir de ses enseignements, de ces mots qui ne pourront plus jamais nous menacer, car nous saurons qu'il n'est qu'un pion que nous avons élevé au niveau de Jupiter.

Pour qu'une telle ruse puisse fonctionner, il ne doit pas y avoir le moindre doute parmi les Juifs ; ils doivent être témoins d'une manifestation divine, voir de leurs propres yeux un exploit surnaturel, si incroyable que les prochaines générations chanteront sa splendeur pour l'éternité, abandonnant une bonne fois pour toutes leur quête du Messie, car ils penseront l'avoir trouvé. Son

avènement doit être annoncé partout, et pas seulement à l'intérieur des frontières de leur pays gorgé de soleil. Il faut que la nouvelle se transmette d'un voyageur à l'autre en une même rumeur qui verra le jour au sein des masses, pour ensuite se répandre jusqu'au cœur de Jérusalem, comme une invincible épidémie dévorant chaque habitant de Judée telle une bête affamée. Lorsque ce sera le cas, lorsque plus aucun doute ne subsistera au sujet du Christ, Rome sera en position de tirer profit de la situation, en utilisant la foi aveugle des Juifs contre eux-mêmes, et en exploitant leurs richesses à notre avantage. Nous nous moquerons de leur foi en public, tout en collectant leurs dons par-derrière ; nous leur ordonnerons d'adorer les dieux romains, sachant qu'ils se cramponneront à leur Messie comme des nourrissons au sein de leur mère, mais c'est ce que nous voulons, car plus ils adoreront leur faux Dieu, plus ils seront affaiblis. Alors, oui, nous pourrions tirer avantage de cet affaiblissement pour contrôler leurs corps et leurs esprits. Pour le bien de l'Empire romain, nous devons nous mettre immédiatement au travail, et utiliser le Nazaréen comme un outil, celui que j'ai choisi pour être le Messie juif.

Adieu, le 29 août.

Boyd reposa son cahier après avoir lu le passage, et attendit la réaction de Maria. En vérité, il pensait avoir droit à une dizaine de questions sur le texte, ou à des cris d'orfraie s'opposant à tout ce qu'il venait de dire. Mais au contraire, Maria demeura silencieuse, lointaine. La couleur avait complètement disparu de ses joues. Ses yeux injectés de sang étaient remplis d'humidité.

Pas besoin d'en dire davantage. Les choses étaient on ne peut plus claires. Maria avait saisi la signification du parchemin toute seule.

De manière affolante, si le message du parchemin était exact, alors le miracle de Jésus-Christ et les fondations de la chrétienté reposaient sur la plus grande arnaque de tous les temps.

Le bureau était vide à l'exception de quelques meubles et tables de travail. Aucune touche personnelle. C'était le genre de bureau qui aurait donné envie à Nick Dial de démissionner s'il avait dû y passer ses journées. Mais c'était exactement l'idée qu'il se faisait d'un commissariat à Tripoli.

Omar Tamher entra avec des photos de l'autopsie et les étala sur le bureau. L'air gêné, Dial sortit ses lunettes à double foyer et les fixa sur ses oreilles, un peu embarrassé de ne pas voir assez bien sans avoir à les utiliser.

« Qu'en dites-vous, Nick ? Des points communs avec le Danemark ? »

Dial acquiesça, même s'il voyait les photos pour la première fois.

« Jansen et Narayan avaient la même morphologie. À peu près le même âge et la même taille. Les deux hommes étaient en bonne condition physique, ce qui m'amène à croire qu'ils n'ont pas été désignés au hasard. Ils ont été choisis pour une raison précise.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Si vous étiez à la recherche d'une proie facile, vous vous attaqueriez à ces types ? Vous choisiriez une personne plus âgée, ou blessée. Quelqu'un de plus faible que vous. Peut-être même une femme. Pourquoi alors s'en prendre à un jeune type en pleine force de l'âge ? Ça ne colle pas. Trop de risques que ça tourne mal.

— Autre chose ?

— Ces blessures concordent avec celles de Jansen. Les clous ont été enfoncés dans les poignets et les pieds alors qu'il avait perdu connaissance. Sinon, il aurait gueulé trop fort. »

Il désigna l'une des photos de l'autopsie, un gros plan du poignet gauche de Narayan.

« Vous voyez comme la blessure s'étend depuis le clou ? C'était pareil au Danemark. Le poids du corps est trop lourd pour les pointes. Il aurait fallu le soutenir, et les clous ne pouvaient pas le faire. Progressivement, le tissu qui l'entoure a commencé à se déchirer. Même chose pour les veines, les tendons, etc. Sale façon de rendre l'âme. »

Tamher fit oui de la tête.

« Le médecin légiste dit que la blessure à la poitrine a été fatale. »

Dial passa en revue les photos jusqu'à ce qu'il trouve un gros plan

de la cage thoracique de Narayan.

« Elle est identique à celle de Jansen. La blessure a probablement été causée par une lance. Du moins, c'est ce que nous dit la Bible.

— Et le vandalisme ? Vous avez un avis à ce sujet ? »

Il haussa les épaules.

« Ils n'ont rien recouvert de peinture au Danemark, alors qu'il y avait beaucoup de murs dans les environs. Tout porte à croire que cet acte de vandalisme sur le marbre de l'arc était impulsif et non prémédité. »

Tamher fronça les sourcils.

« Ils ont utilisé un pinceau, Nick. Ça me semble avoir été prémédité.

— Peut-être, peut-être pas. Le pinceau aurait pu se trouver à l'arrière de leur camionnette ou dans la boîte à outils dans laquelle ils rangent leurs clous. Vous n'avez trouvé aucune trace d'échelle, n'est-ce pas ? Ça démontre bien le fait qu'ils n'étaient pas complètement préparés à utiliser la peinture.

— C'est vrai, pourtant...

— Écoutez, je n'exclus aucune possibilité. Il peut s'agir d'un indice important comme d'un simple procédé utilisé par le tueur pour marquer son territoire. Parmi ceux que j'ai retrouvés, je ne peux pas vous dire combien de cadavres avaient été souillés par la pisse d'une tierce personne.

— Vraiment ? »

Dial était surpris que Tamher n'ait jamais vu cela en Libye. Peut-être s'agissait-il d'une spécificité typiquement européenne.

« Nous en saurons davantage quand nous aurons retrouvé la prochaine victime. Les modes opératoires commenceront à émerger.

— La prochaine victime ?

— Vous ne croyez tout de même pas qu'ils vont s'arrêter là ? Pas avec le Saint-Esprit qui attend son tour ?

— Le Saint-Esprit ?

— Vous savez, le Père, le Fils et le Saint-Esprit... Il y aura forcément une victime pour lui aussi. Et après ça, qui sait ? Ils enchaîneront peut-être sur sainte Marie. »

L'air préoccupé, Tamher prit place derrière son bureau. Dial vit que quelque chose le tracassait. Il reposa les photos et attendit que Tamher rompe le silence. Une tactique qui fonctionnait aussi bien sur les policiers que sur les criminels.

« Pourquoi sont-ils venus ici ? Nous sommes une nation musulmane, pas un pays chrétien. Qu'avons-nous à voir là-dedans ?

— Je me pose la même question, reconnut Dial. Les tueurs avaient peut-être envie de prendre du bon temps après avoir abandonné le cadavre. J'ai voyagé partout à travers le monde, sur tous les continents,

mais je n'ai jamais vu un pays comme celui-ci. La Libye, c'est vraiment sublime. »

Tamher rayonnait de fierté. C'était exactement ce que cherchait Dial. Il savait à quel point il était crucial de s'attirer les faveurs de Tamher. Sans lui, il ne pouvait plus avoir accès à la scène du crime.

« Malheureusement, il est bien trop tôt pour dire qu'il s'agit de meurtres chrétiens. J'aimerais que ce ne soit pas le cas, mais a-t-on encore le choix ? Le fait est que Narayan n'était pas chrétien – il était hindou. Il ne s'agit donc probablement pas d'une affaire de religion.

— Vous ne pensez pas sérieusement ce que vous dites, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment. Mais je ne sais pas trop quoi penser de cette affaire. »

Selon Dial, le seul point commun entre les deux meurtres était la manière dont ils avaient été commis. Ces hommes avaient été kidnappés, transportés en des endroits précis, avant d'être crucifiés comme Jésus-Christ. Mais pourquoi ? Quel message les tueurs cherchaient-ils à faire passer ? Qu'est-ce que les victimes pouvaient bien avoir en commun ?

Pas grand-chose, selon Interpol. Jansen était un fervent catholique, il avait grandi en Finlande, cadet d'une famille appartenant aux classes moyennes. Il avait eu une existence paisible – pas de drogues, pas de scandales sexuels, pas d'antécédents judiciaires – et il savait depuis son plus jeune âge qu'il s'orienterait vers la prêtrise. Dial attendait toujours des renseignements complémentaires de la part du cardinal Rose, mais selon les premiers rapports, tout le monde tenait Jansen en très haute estime.

On ne pouvait pas en dire autant de Narayan, qui passait la moitié de sa vie dans les bars et l'autre moitié au lit. Il était l'un des nombreux princes du Népal, un pays qui avait eu son lot de tragédies royales, au cours des dernières années, la plus célèbre ayant eu lieu en juillet 2001, le jour où le prince Dipendra sortit un M-16 et un Uzi en pleine fête familiale, abattant le roi, la reine et la princesse.

Dial secoua la tête en songeant aux deux victimes. Qu'est-ce que ces deux types pouvaient bien avoir en commun ? Des religions différentes. Des pays différents. Des styles de vie différents. Leurs seuls points communs étaient leur masculinité et la manière dont ils étaient morts. Torturés, avant d'être cloués sur une croix.

Crucifiés comme Jésus-Christ.

En se faisant passer pour des amis de la victime, Payne et Jones purent pénétrer sans attendre dans le *Pozzo di San Patrizio*. Pour s'assurer de leur coopération, un jeune inspecteur adjoint fut chargé de les conduire au bas des 248 marches menant au fond du puits de Saint-Patrick, un monument historique datant du XVI^e siècle, ainsi nommé en raison de ses points communs avec la caverne irlandaise où saint Patrick avait l'habitude de venir prier.

Tandis qu'ils entamèrent leur descente, Payne resta à la traîne derrière eux, essayant d'imaginer comment ils avaient pu construire un endroit pareil. Deux portes, situées de chaque côté, menaient à deux cages d'escaliers différentes et superposées l'une sur l'autre, pour éviter à ceux qui descendaient de se heurter à ceux qui remontaient. Le projet original fut imaginé par Léonard de Vinci, qui conçut les escaliers à l'attention d'une maison close italienne, pour permettre aux clients de quitter discrètement le bordel, en conservant leur anonymat. Les habitués du lieu furent tellement satisfaits de ces escaliers que la rumeur de leur efficacité se répandit, et le concept fut bientôt adapté à un certain nombre de nouveaux établissements, dont le puits du pape. La manière dont l'architecte avait su tirer profit de la lumière naturelle était un autre coup de génie. Les marches étaient illuminées par une rangée de soixante-dix fenêtres sculptées à la main, alignées en spirale, qui permettaient aux rayons du soleil de passer à travers les brèches de la toiture et de filtrer jusqu'à la circonférence extérieure du puits, offrant aux villageois plus de lumière qu'il n'en fallait pour aller chercher de l'eau.

« Jon ? s'écria Jones d'en bas. Tu viens ? »

Payne reprit son chemin jusqu'à ce qu'il croise Jones dans les escaliers, au virage suivant.

« Nos guides se faisaient du souci pour toi. Barnes est mort ici, il y a une heure, et les flics ne veulent pas d'un nouveau cadavre.

— Je les comprends. Cet endroit doit être un sacré merdier, à nettoyer.

— Et puis c'est un site historique. Le flic m'a dit qu'à l'époque où le pape saint Clément se cachait à Orvieto, il avait peur que ses ennemis ne lui coupent l'arrivée d'eau. Pour éviter que ça ne se produise, il a ordonné la construction de ce puits. En tout, il fait treize mètres de large pour soixante de profondeur.

— Bon Dieu ! Le pape devait avoir sacrément soif.

— Il n'était pas le seul à en profiter. Tu as vu comme les marches sont larges ? C'était pour permettre aux mules de descendre au fond sans tomber. Elles pouvaient même venir se désaltérer jusqu'à la source. »

Payne fit la grimace.

« C'est dégueulasse. Pas étonnant que Barnes ait eu la chiasse.

— Heureusement pour eux, la ville n'est plus reliée au puits. Sans quoi je pense que leur eau aurait un goût bizarre, au cours des semaines à venir.

— Ah ouais ? Pourquoi ? »

Plutôt que de répondre, Jones pointa son doigt en direction de la scène de violence éclairée par la lumière naturelle. Donald Barnes était étendu face contre terre, au milieu du puits. Son corps massif divisait en deux parties le pont de bois qui reliait les deux escaliers. Les membres de la police locale l'avaient un peu remué pour relever des indices, et du sang dégoulinant de sa gorge tranchée coulait dans l'eau, lui donnant une sombre couleur cramoisie.

Le flic en charge de l'enquête les vit approcher et tenta de les empêcher d'apercevoir Barnes, vauté dans sa flaque de sang. Mais il ne fut pas assez rapide.

« Je suis désolé, dit-il dans un anglais presque parfait, je sais que ça doit être difficile pour vous. »

Payne et Jones acquiescèrent, ne sachant pas quoi dire.

L'inspecteur sortit un calepin et un stylo.

« Nous savons qu'il s'appelait Donald.

— Oui, dit Payne, Donald Barnes. Il était américain.

— Comme vous », fit le flic sans lever les yeux de ses notes. Il releva leurs noms et adresses, puis leur demanda : « Étiez-vous amis avec la victime depuis longtemps ?

— Pas vraiment. Nous l'avons rencontré cet après-midi, à l'enterrement. »

Payne regarda attentivement le flic, en attendant sa réaction.

« Il nous a aimablement rendu service, à un moment où nous avions besoin d'aide. Il nous a indiqué notre chemin, ainsi que des endroits à visiter, etc. Il nous a aussi parlé de l'accident d'hélicoptère qui a coûté la vie à l'un de vos collègues, lundi. »

Le flic hocha la tête, sans réagir davantage.

« Savez-vous d'où il était originaire, et où il séjournait ? »

Payne haussa les épaules.

« Il venait du Midwest américain, peut-être du Nebraska. Du moins, d'après ce que disait son T-shirt. Quant à son hôtel, nous n'en avons aucune idée. On ne le connaissait pas depuis assez longtemps. »

Alors que Payne finissait de parler, le jeune officier qui les avait fait

descendre s'approcha de l'inspecteur. Il murmura quelques phrases en italien, puis lui tendit une clé ornée d'un monogramme représentant les lettres *GHR*. Le détective sourit en l'observant.

« Messieurs, avez-vous autre chose à déclarer ? »

Jones secoua la tête, puis mentit.

« Si, en fait. Une dernière petite chose. Nous avons pris quelques photos avec Donald, devant la cathédrale. Est-il possible de récupérer la pellicule, en souvenir ? »

L'inspecteur jeta un coup d'œil en direction du corps et fronça les sourcils.

« Un appareil photo ? On n'a trouvé aucun appareil photo. Ni portefeuille, ni pellicule, ni aucun objet de valeur... Selon moi, c'est un vol à l'arraché qui a mal tourné. »

Payne et Jones savaient que l'inspecteur racontait des conneries. Mais ils s'abstiendraient de faire part de cet avis aux flics. Faute de quoi ceux-ci ne manqueraient pas de les gêner dans leur enquête.

Ce qui malheureusement finit par se produire.

Tandis qu'ils regagnaient la sortie du puits, Jones grommela :
« C'était pas un vol à l'arraché. C'était un assassinat. »

Payne fendit la foule des curieux.

« Un assassinat ? Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Trop de coïncidences pour qu'il s'agisse d'autre chose. Cette ville n'a connu aucun fait de violence depuis des années, et là ils se retrouvent avec trois cadavres en deux jours. Sans parler du fait que la dernière victime était un témoin direct du crash de l'hélicoptère. Sérieusement, tu vois une autre hypothèse ?

— Si je comprends bien : nous sommes partis sur une enquête, et nous nous retrouvons maintenant avec trois affaires : le professeur Boyd, les restes de l'accident volatilisés et Donald Barnes.

— Ouais, ça résume plus ou moins la situation.

— Bordel ! On n'est pas dans la merde, là...

— T'as une idée par quoi on pourrait commencer ? » répondit Jones en riant.

Payne acquiesça.

« Concentrons-nous sur Boyd, car c'est lui qui nous a amenés ici. Partons du principe que la camionnette située au bas de la falaise était la sienne. Personne n'est venu la réclamer. Et puis un hélico de la police est venu voler juste au-dessus. Enfin la rumeur parlait de pilliers de tombeaux dans la région. Ça signifie que si Boyd n'est pas mort dans l'explosion, il est toujours à Orvieto, ou qu'il a quitté la ville d'une manière ou d'une autre.

— Ça se tient.

— Et qu'à moins d'avoir un complice, il a dû voler une voiture ou

demander à quelqu'un de l'emmener.

— Ou utiliser les transports en commun.

— Et comme il n'y a pas d'aéroport dans le coin, il y a de fortes chances pour qu'il ait pris le bus. »

Payne regarda Jones, puis ils se tournèrent tous deux vers les bus garés au loin, de l'autre côté de la *piazza*. Un instant plus tard, ils s'approchaient de la gare routière, un bâtiment d'un étage situé à la sortie nord du parc. Un bus de couleur argentée s'approcha lentement près de l'entrée, ralenti par un employé d'un certain âge qui vérifiait les tickets d'une main et pelotait les fesses des dames sans méfiance de l'autre.

« Je vais aller parler au type de l'accueil, pour lui montrer la photo de Boyd. Tu devrais essayer de trouver une carte, pour qu'on sache au moins où l'on va », dit Jones.

Payne jeta un coup d'œil à l'intérieur du terminal et finit par repérer un présentoir de brochures, adossé contre un mur, un peu plus loin. Des guides gastronomiques, des visites de musées et des publicités pour des hôtels – dont la plupart étaient écrits en anglais. Une brochure de La Badia, un bâtiment religieux datant du XII^e siècle reconverti en complexe hôtelier, attira son attention. L'assemblage des poutres de bois et des murs en tuffeau lui rappelait de vieux souvenirs, jusqu'à ce qu'il remarque une télévision, nichée dans une petite alcôve de pierre. Un vrai nid douillet.

Payne remit la brochure à sa place et en prit une nouvelle, vantant les mérites du Grand Hotel Reale. Il n'était pas aussi bien entretenu que La Badia, mais Payne eut le sentiment que cet hôtel avait dû être un endroit particulier, par le passé. Il était ébloui par les fresques magnifiques et le mobilier antique du bâtiment, ainsi que par la grande fontaine sculptée dans le marbre qui...

« Jon ? T'es prêt ? »

Payne se retourna vers Jones qui se tenait près de l'entrée.

« Ouais, j'arrive tout de suite. C'est juste que... »

Il s'arrêta au milieu de sa phrase, en repensant au puits de Saint-Patrick. Payne n'arrivait pas à croire qu'il ait pu mettre tout ce temps avant de comprendre.

« C'est juste que quoi ? »

Jones s'avança vers lui.

« J'ai pu recueillir des informations intéressantes, à l'accueil, et... Tu vas bien ? T'as l'air un peu déboussolé.

— Pas du tout. Au contraire, j'ai le sentiment d'y voir beaucoup plus clair. »

Payne lui tendit la brochure du Grand Hotel Reale.

« Qu'est-ce que t'en penses ? »

À présent, c'était Jones qui avait l'air perdu.

« Ce que je pense de quoi ?

— L'hôtel. Ça pourrait être celui où séjournait Barnes, non ? »

Jones feuilleta la brochure.

« J'en sais rien. Pourquoi ?

— Tu te souviens du jeune flic, dans le puits ? Qu'a-t-il trouvé, dans la poche de Barnes ? »

Jones se remémora la scène.

« Une clé avec ses initiales dessus, c'est ça ?

— Presque, mais tu n'y es pas. C'était les initiales de quelqu'un *d'autre*, pas les siennes. C'était GHR, pas DB.

— Ouais, exact, GHR. Mais quel est le rapport avec... »

C'est alors qu'il réalisa ce que Payne venait de comprendre. Les clés ne portaient pas les initiales de Barnes, car ce n'étaient pas les siennes. Et où un touriste se fait-il remettre des clés ? À l'hôtel. Et quel hôtel d'Orvieto avait GHR pour initiales ? Le Grand Hotel Reale.

« Nom de Dieu ! Tu crois que les flics sont déjà sur place ?

— Je ne pense pas, dit Payne. Ils ont perdu l'un de leurs collègues lundi, et le reste de leurs troupes est certainement à l'intérieur du puits. Aucune chance qu'ils soient là-bas.

— Donc ? »

Le regard malicieux de Jones lui fit comprendre tout ce qu'il avait besoin de savoir. Il irait à l'hôtel, que Payne le suive ou non.

« À quoi tu penses ? »

Payne sourit.

« Je pense qu'on devrait aller voir combien de temps tu mets à ouvrir une serrure italienne. »

Maria Pelati était une femme déchirée, une archéologue à la conscience coupable. Elle était assise à côté du document le plus important jamais écrit, et pourtant, elle ne songeait qu'à y mettre le feu. Mais comment en serait-elle capable ? Si le document était authentique, il lui apporterait la célébrité et la gloire, plus qu'elle n'en avait jamais rêvé. Et en même temps, elle savait qu'elle ne pourrait jamais vraiment en profiter, à cause de toutes les souffrances que causerait le parchemin.

Un milliard de chrétiens doutant subitement de l'existence du Christ, à cause de cette découverte.

Tant de pensées tourbillonnaient dans son esprit qu'elle ne savait pas sur quoi se concentrer en priorité. Le parchemin. Ses ramifications. Sa foi. En vérité, elle avait besoin de réfléchir à chacun de tous ces points, mais auparavant, elle devait poser au professeur Boyd une simple question. Et sa réponse allait déterminer son plan d'attaque.

« Monsieur, dit-elle calmement, êtes-vous sûr que le parchemin soit authentique ? »

Le son de sa voix surprit Boyd, qui était perdu dans ses pensées.

« Oui, je crois. J'ai encore besoin de le soumettre à quelques tests avant d'en être certain. Mais la magnificence des catacombes me semble au-dessus de tout soupçon, trop authentique pour qu'il s'agisse d'un leurre.

— Et votre traduction... est-elle fiable ?

— Il y a toujours le risque qu'un mot ou deux puissent être mal interprétés. Mais son idée générale reste la même. Tibère a fait de Jésus le Messie juif pour accroître les richesses de l'Empire.

— Mais comment est-ce possible ? Je veux dire : comment quelqu'un peut-il créer un Messie ?

— Ceci, ma chère, demeure une énigme dont la solution ne figure pas sur le parchemin. »

Elle acquiesça, un million de questions lui traversant l'esprit.

« Et vous ? Qu'en pensez-vous ? Tout cela est-il plausible ? »

Il se tut, cherchant en lui un peu de courage pour lui répondre.

« Cette possibilité m'a traversé l'esprit. Bien que j'aie reçu une éducation chrétienne, je suis aussi un chercheur, ce qui me pousse à examiner toutes les hypothèses possibles. Même si les preuves s'opposent à mes convictions. »

Il se tut, cherchant comment poursuivre son raisonnement.

« Maria... la vérité, c'est que nous avons trouvé le sceau de Tibère sur le cylindre, et son écriture sur le parchemin, ce qui nous donne toutes les raisons de croire que c'est bien lui qui a rédigé ce message. Et s'il l'a écrit, nous serions vraiment idiots de ne pas examiner toutes les éventualités, y compris la possibilité qu'il ait réussi son affaire. »

Maria avala sa salive avec peine.

« Même si ça signifie que Jésus n'était pas le fils de Dieu ? »

Boyd acquiesça d'un signe de tête.

Le silence emplit la pièce pendant plusieurs secondes. Le seul bruit qu'on entendait était celui du climatiseur.

« Professeur, je ne pense pas pouvoir continuer à travailler sur cette affaire. Je suis désolée », dit finalement Maria.

Puis, avant qu'il ne puisse ajouter quoi que ce soit, elle sortit de la bibliothèque et partit faire une longue promenade, ignorant qu'elle allait bientôt faire une découverte capitale lors de son séjour à Milan.

Les touristes s'émerveillaient de la vue qui s'offrait à eux depuis le toit d'*Il Duomo*, tandis que Maria Pelati était assise dans un coin, immobile, comme l'une des 2245 statues de marbre qui décoraient la cathédrale. Au cours d'une journée ordinaire, elle se serait mêlée aux visiteurs, elle aurait admiré les flèches qui s'élevaient au-dessus d'elle, ou songé aux 511 années nécessaires à la construction de l'édifice. Mais ce n'était pas un après-midi ordinaire. Après avoir repensé au parchemin pendant plus d'une heure, elle sortit de ses pensées et s'aperçut qu'elle transpirait à grosses gouttes. Pour se rafraîchir, elle descendit la pente inclinée à trente degrés du toit en ardoises, jusqu'à un portail situé sur l'une des flèches. Mais elle ne trouva ni le coin d'ombre ni le courant d'air qu'elle était venue y chercher. *Zut, alors...* se dit-elle. *J'irai probablement brûler en enfer pour avoir découvert ce parchemin, alors autant aller profiter de l'air conditionné tant qu'il est encore temps.*

Elle passa devant une rangée de statues sculptées avec beaucoup de réalisme. Elles représentaient un cortège de saints, de chevaliers et de pécheurs, figés dans diverses positions. Aucune de ces œuvres d'art, pourtant toutes remarquables, n'attira son attention jusqu'à ce qu'elle s'approche de la dernière, un homme à l'allure majestueuse, vêtu d'une toge particulièrement gracieuse. Bizarrement, son visage lui semblait familier. La courbe de ses lèvres. Son regard vif. Sa mâchoire proéminente et pleine d'arrogance. Son sourire insolent...

« Oh mon Dieu ! lâcha-t-elle. L'homme-qui-rit ! »

Stupéfaite par sa découverte, elle songea instantanément à courir au plus vite auprès de Boyd, mais se dit que si elle ne fouillait pas l'église pour y obtenir des renseignements, il lui demanderait d'y

retourner. Il conduirait alors lui-même les recherches, ce qu'elle voulait éviter à tout prix.

Après avoir rapidement réfléchi, elle se dit que le moyen le plus simple d'en savoir plus au sujet de cette statue était de s'adresser à l'un des guides touristiques. Plusieurs d'entre eux se trouvaient sur le toit. Elle se mêla donc à un groupe de touristes, juste à côté de la plus grande flèche, et écouta l'exposé du guide.

« La tour s'élève à cent onze mètres au-dessus de la place, une hauteur incroyable si l'on prend en compte l'âge de cet édifice. Pour bien avoir conscience de la hauteur à laquelle nous nous trouvons, je vous propose de vous approcher du bord du toit... »

Tandis que le groupe s'avancait, Maria s'approcha du guide, un homme d'environ trente-cinq ans.

« Excusez-moi, dit-elle en italien. Je me demandais si vous pouviez répondre à une question. »

Il croisa le regard aguichant. Et cela suffit : le reste du groupe allait devoir se débrouiller seul.

« Ouais, bien sûr. Tout ce que vous voudrez, répondit-il.

— Merci. » Elle posa son bras sur le sien et l'attira à l'écart. « Il y a une statue, là-bas... J'ai l'impression de l'avoir déjà vue quelque part. Vous croyez que vous pourriez m'en parler un peu ? »

Le guide sourit d'un air confiant.

« Avec plaisir. Je travaille ici depuis presque neuf ans. Je sais tout au sujet de cet endroit.

— Tout ? C'est incroyable. Cet endroit est si grand...

— M'en parlez pas, dit-il en se vantant. L'édifice fait cent soixante mètres de long pour quatre-vingt-six mètres de large. C'est plus grand qu'un terrain de football. En fait, il s'agit de la troisième cathédrale la plus grande du monde.

— Et malgré cela, vous savez tout d'elle. Vous devez être si intelligent... »

Il rayonnait.

« Quelle est la statue qui vous intéresse ? Je connais des anecdotes au sujet de chacune d'entre elles. »

Maria désigna du doigt celle de l'homme-qui-rit.

« Que pouvez-vous me dire sur lui ? »

Le sourire suffisant du guide s'effaça instantanément.

« Pas grand-chose. C'est l'un des objets qui demeurent entourés de mystère. Quand j'ai été engagé, j'ai demandé des renseignements à son sujet au conservateur du musée local. Il a prétendu qu'il s'agissait de l'une des reliques les plus anciennes de cette église, dépassant de plusieurs centaines d'années l'âge des autres objets. Elle a également été sculptée dans un autre type de pierre que les autres. La majeure partie d'*Il Duomo* a été construite en marbre de Carrare, mais pas lui.

Le marbre dans lequel il a été taillé ne provient pas du sol italien. Le seul endroit où l'on peut en trouver se trouve dans un petit village situé près de Vienne.

— En Autriche ? Ça me semble bizarre...

— Oui, même l'emplacement de la statue semble curieux. Regardez les autres, autour de nous. A-t-on vraiment l'impression qu'il fait partie de leur groupe ? Les autres illustrent la lutte d'hommes du peuple dans leur quête de Dieu, mais pas lui. C'est tout sauf un roturier. Mais un membre de l'Église a choisi de le placer ici, au bout de la rangée. Pour quelle raison ? Nous n'en avons pas la moindre idée. »

Maria ferma les yeux et repensa aux catacombes. L'homme-qui-rit ne semblait pas à sa place. Pas plus ici que là-bas. D'abord, en plein milieu de la scène représentant la crucifixion du Christ, où il affichait son sourire maléfique. Ensuite, sur la boîte sculptée qui contenait le parchemin de Tibère. Et maintenant, son inexplicable présence entre les murs d'*Il Duomo*.

Ce type avait l'habitude d'apparaître partout où on ne l'attendait pas. Mais pourquoi ? Et surtout, qui était-ce ?

« Encore une dernière question avant de vous laisser filer. Savez-vous de qui il s'agit ? En avez-vous la moindre idée ?

— Le seul indice dont on dispose, c'est la lettre sur sa bague, répondit le guide en haussant les épaules.

— La lettre ? Quelle lettre ? »

Le guide désigna la main de la statue.

« Vous ne pouvez pas vraiment l'apercevoir, de là où vous êtes. Le type qui nettoie les monuments l'a remarquée l'année dernière. Malgré tout, on ignore si la lettre désigne l'initiale du sujet, ou celle de l'artiste, ou ni l'un ni l'autre.

— Quelle est la lettre ? demanda-t-elle *A, B, C* ?

— Un *P*, comme Paul. »

Ou comme Paccius, songea-t-elle. Tout excitée par cette hypothèse, elle embrassa le guide sur les deux joues.

« Merci ! Merci infiniment ! C'est exactement ce que je voulais vous entendre dire !

— Ah bon ? Pourquoi donc ? »

Mais au lieu de répondre, Maria courut annoncer la bonne nouvelle au professeur Boyd, convaincue d'avoir trouvé l'identité de l'homme-qui-rit.

Nick Dial tira la fermeture éclair de son porte-documents et le vida soigneusement de son contenu. Il transportait le tableau d'affichage qu'il avait garni d'une série de photos, de notes et de cartes.

Après avoir accroché le tableau au mur du commissariat libyen, il réfléchit à ce qu'il avait besoin d'y ajouter. En premier lieu, quelques photos de Narayan. Peut-être quelques gros plans de l'arc ensanglanté. Il devait aussi commencer à établir des liens avec l'affaire Jansen, à mettre en évidence leurs points communs, même les plus insignifiants. Il savait d'expérience que les idées les plus grotesques pouvaient parfois mener aux conclusions les plus intéressantes.

En observant le profil de Jansen sur son tableau, la première chose qu'il remarqua fut la pureté de sa peau. Pourquoi avoir sauvagement frappé la seconde victime, après avoir laissé la première sans une égratignure ? Auraient-ils manqué de temps avec Jansen ? Quelque chose les aurait-il fait fuir ? Ou bien opéraient-ils selon un schéma que Dial avait déjà plusieurs fois observé : plus le tueur commet de crimes, plus il gagne en confiance.

Ou peut-être, songea-t-il, cela n'avait-il rien à voir avec la confiance. Peut-être était-ce lié à la religion, quelque chose qui le dépassait. Juste pour s'en assurer, il décida d'appeler Henri Toulon au quartier général d'Interpol, pour obtenir davantage de renseignements sur la mort du Christ.

« Henri ? demanda Dial, comment tu te sens, après ta cuite d'hier soir ? »

Toulon répondit d'une voix faible.

« Comment tu sais que j'ai picolé ? T'es revenu en France ? »

— Non. Mais tu passes toutes tes soirées à boire.

— Exact...

— Tu as eu le temps de te renseigner au sujet de ce truc sur Shakespeare dont on a parlé la dernière fois ? »

Toulon hocha la tête, faisant remuer sa queue-de-cheval comme un petit fétu de paille.

« Oui, je me suis renseigné. Et je me suis dit que c'étaient que des conneries. Rien d'autre qu'un chiffon rouge agité pour t'entraîner sur une fausse piste et t'éloigner de la vérité.

— C'est ce que j'espérais t'entendre dire. Mon instinct m'a dit de suivre la piste religieuse de l'affaire, et c'est ce que j'ai fait. Je me serais

bien fait baisser en laissant Hamlet entrer en scène. »

Toulon sourit en plaçant une cigarette non allumée entre ses lèvres.

« T'avais autre chose à me demander ? »

Dial contemplait les photos de l'autopsie de Narayan.

« Juste un détail. La victime d'ici n'est pas dans le même état que celle du Danemark. J'ai pensé que tu aurais peut-être un avis sur la question.

— Comment ça, pas dans le même état ? »

Du bout du doigt, Dial suivait les blessures le long du dos de Narayan.

« Celui-ci a été frappé à l'aide d'une espèce de fouet. Je veux dire : salement frappé. On a trouvé plus de sang que de peau.

— La victime a été flagellée ?

— Flagellée ? C'est le terme employé dans la Bible ?

— C'est le terme employé par tout le monde. Il était tellement courant, à l'époque, que Jean n'a même pas pris le soin d'expliquer de quoi il s'agissait, dans son Évangile. Dans Saint Jean chapitre XIX, verset 1, il écrit : "Pilate s'empara de Jésus et le fit flageller." Pas besoin d'entrer dans les détails. Tout le monde comprenait de quoi il parlait.

— Tout le monde sauf moi, grommela Dial. Quelle arme utilisaient-ils ?

— Ils utilisaient un fouet qu'ils appelaient le *flagellum*. En latin, ça veut dire "le petit fléau".

— Les blessures sur le corps de Narayan n'avaient rien de "petit". L'arme lui a sectionné les muscles.

— C'était l'intention. Le *flagellum* est un fouet composé de lanières de cuir équipées de petites billes fixées à chacune de leurs extrémités. Elles étaient en os ou en plomb, et certaines étaient agrémentées de petites dents, comme des hameçons pour la pêche. Ainsi, à chaque coup de fouet, les soldats arrachaient de petits morceaux de peau.

— Plutôt barbare...

— Mais assez courant. Finalement ils se sont mis à l'utiliser pour affaiblir les criminels, pour qu'ils meurent plus vite une fois crucifiés. D'une certaine manière, leur geste était plein de miséricorde. »

Dial secoua la tête à cette idée. Ces blessures n'avaient rien de miséricordieux. Il apercevait la cage thoracique de Narayan à travers les entailles de sa chair.

« Combien de temps durait ce supplice ?

— La loi romaine le limitait à quarante coups de fouet. La plupart des soldats s'arrêtaient à trente-neuf, juste un coup avant la limite.

— Leur côté miséricordieux, une fois de plus.

— Exactement. Après ça, le *patibulum*, la barre horizontale de la croix, était accroché aux deux épaules de la victime, juste derrière son cou.

— Comme une barre de musculation ?

— Oui, comme celles que tu vois au gymnase, mais encore plus lourde. Environ cinquante-cinq kilos. »

Dial écrivit *plus ou moins 125 livres* dans son calepin.

« Et après ?

— Il était contraint de la porter jusqu'au *stipes crucis*, le poteau vertical de la croix, qui était déjà planté dans le sol.

— Et ça pesait combien, ça ?

— Environ deux fois le poids du patibulum. »

Dial nota que la croix tout entière pesait trop lourd pour être portée par un seul homme.

« Juste par curiosité. Pourquoi les artistes représentent-ils toujours Jésus en train de porter sa croix en un seul morceau ? Pourquoi ne pas le représenter avec une seule poutre ?

— Parce que ça produit un effet plus dramatique, comme ça. Même Mel Gibson a utilisé une croix déjà assemblée pour son film, bien que le Christ aurait été incapable de la porter après avoir été flagellé. Telles que les choses se sont déroulées, il était déjà tombé trois fois sur la route qui mène au Golgotha.

— C'est vrai ! J'avais oublié ça ! Et ses mains étaient liées, pas vrai ? Pour qu'il ne puisse pas maîtriser sa chute. Pour qu'il tombe la tête la première.

— Sans aucun doute. En fait, beaucoup de gens utilisent ce détail pour expliquer les blessures au visage qui apparaissent sur le saint suaire de Turin. Il indique une blessure apparente au nez. »

Dial secoua la tête en réalisant la tournure que prenait cette enquête. Il se trouvait en Libye, enquêtant sur un crime commis au XXI^e siècle, mais il était en train de parler de la crucifixion, du suaire de Turin et des cicatrices sur le visage du Christ comme autant d'éléments importants pour le déroulement de son enquête. Et le plus dingue, dans l'histoire, c'est que c'était vraiment le cas. Pas seulement importants, cruciaux. Il venait enfin de trouver une explication au nez cassé de Jansen. Peut-être n'était-ce qu'une coïncidence. Ou peut-être était-ce pour le rapprocher encore un peu plus du Christ ?

« Autre chose, Nick ? J'ai un besoin urgent de nicotine.

— Juste une dernière chose. Que sais-tu de l'histoire de la crucifixion ? »

Toulon passa sa langue sur la cigarette, pour essayer d'en ressentir l'arôme.

« Ce supplice est censé avoir été inventé pas les Perses, qui l'ont transmis aux Carthaginois, qui l'ont transmis aux Romains. Tout le monde croit qu'il a été inventé par les Romains, mais ils n'ont fait que l'améliorer. Ils étaient devenus de si grands professionnels de la crucifixion qu'ils avaient pris l'habitude de parier sur l'heure exacte à

laquelle le supplicié allait rendre l'âme, en se basant sur la météo, sur son âge, sur ce qu'il avait mangé avant de venir... "Clouez-les bien haut et étirez-les bien !" comme ils le disaient. Après quoi, ils pariaient de l'argent.

— C'est vraiment dégueulasse.

— De ton point de vue, peut-être. Mais du leur, il s'agissait d'un mal nécessaire au sein d'un monde cruel. La manière la plus rapide et la plus efficace de régler leurs problèmes. »

Dial songeait au commentaire de Toulon, en se demandant si ce n'était pas ce à quoi il était présentement confronté, et, si tel était le cas, quels problèmes ces Meurtres pouvaient bien résoudre.

Un peu plus tard, Omar Tamher frappa à la porte et entra dans le bureau. Il s'attendait à voir Nick Dial au travail, pas à le retrouver en train de tourner comme un lion en cage.

« Puis-je me permettre ? demanda Tamher, en voulant éviter de l'interrompre. Je n'ai pas l'intention de... »

— Pas de problème. Je réfléchis mieux quand je suis en mouvement. Une histoire de circulation sanguine, dans ma tête... »

Tamher acquiesça d'un air compréhensif.

« Moi, je réfléchis mieux sans chaussures... avec les courants d'air entre mes orteils... »

Dial jeta un œil par terre et vit que Tamher se baladait les pieds nus.

« Intéressant. »

Tamher rit en se dirigeant vers le tableau de Dial.

« Peu importe, du moment que ça fonctionne, pas vrai ? Tenez, votre tableau, par exemple. Je ne pourrais jamais utiliser ça ici. Trop de regards indiscrets.

— Vos collègues ?

— Non, les militaires. »

Dial ne savait pas quoi répondre.

« Resterez-vous une journée de plus, Nick ? Si c'est le cas, il serait sage d'emporter votre matériel avec vous, à l'hôtel. Rien ne peut vous garantir que vous le retrouverez demain si vous le laissez ici cette nuit. »

Dial acquiesça, en lisant entre les lignes. Son droit d'enquêter était garanti par un accord passé entre Interpol et la Libye, mais ça ne voulait pas forcément dire qu'il était le bienvenu.

« Je vous remercie du conseil. »

Cette fois, ce fut Tamher qui se tut.

« Juste par curiosité... si je décidais de partir ce soir, vous me tiendriez informé ? »

Tamher hocha la tête en signe d'acquiescement.

« À condition que vous en fassiez autant de votre côté.

— Marché conclu. »

Tamher voulait lui dire qu'il n'y avait rien de personnel dans cette histoire, qu'il ne s'agissait que d'un moyen de protéger son nouvel ami du gouvernement libyen. Mais Dial hocha la tête, pour lui signifier qu'il avait bien saisi. Pas besoin d'explication. Il était américain, ce qui faisait de lui le mammifère le plus aimé/détesté du monde, selon le jour de la semaine et l'endroit du globe où il se trouvait.

C'était l'une des raisons pour lesquelles il conservait son travail sur un tableau qu'il pouvait transporter avec lui. Cette méthode lui offrait une certaine flexibilité et lui permettait de partir sur un coup de tête. Comme il allait le faire un peu plus tard, ce soir-là.

Le professeur Boyd savait que Maria finirait par revenir à la bibliothèque. Malgré tout, lorsqu'elle fut de retour, ce fut sa nervosité qui l'inquiéta le plus. Il se souvenait dans quel état l'avait plongée sa traduction du parchemin : se retrouver dans la peau du fossoyeur de sa propre religion n'avait rien d'agréable. Il savait que Maria devait affronter un vrai cas de conscience, sachant qu'elle prenait la religion beaucoup plus au sérieux que lui.

Mais il savait aussi qu'il n'avait pas le temps de l'aider à traverser cette crise spirituelle. Car il tenait entre ses mains le destin de la chrétienté. Il avait besoin d'éloigner Maria de son esprit pour se concentrer sur le seul problème au monde qui comptait vraiment : qu'allait-il faire du parchemin ?

Avant qu'il puisse répondre à cette question, Maria fit irruption dans la salle de réunion.

« Professeur ! s'exclama-t-elle, vous ne me croirez jamais quand je vous dirai ce que je viens de voir ! »

Décontenancé par son enthousiasme, Boyd fit un geste pour l'inviter à s'asseoir. Ce n'était pas la Maria à laquelle il s'attendait. Il pensait qu'elle reviendrait à la bibliothèque dévorée par la culpabilité, pas surexcitée comme une pom-pom girl.

« Vous vous sentez bien ? Vous faites une dépression nerveuse, ou quoi ?

— Pardon ? Non, je ne fais pas de dépression nerveuse. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— C'est que... vous avez l'air si exaltée et... »

Sa voix baissa progressivement d'intensité.

« Et quoi ? C'est interdit ?

— Non, bien sûr... mais quand vous êtes partie d'ici, vous étiez tout sauf enthousiaste.

— J'avais de bonnes raisons de ne pas l'être. Je suis partie d'ici sans espoir, mais je reviens avec une foi à toute épreuve. J'ai trouvé un nouvel élément qui pourrait bien contredire ce que nous savons.

— Un nouvel élément ? » Son ton était extrêmement dubitatif. « Et où avez-vous trouvé ce nouvel élément ?

— Au *Duomo*, répondit-elle. Je suis allée à la cathédrale pour m'y recueillir. Je me suis dit que si je devais songer à Dieu, c'était probablement le meilleur endroit de Milan où je pouvais aller. Peu

importe, j'étais sur le toit, à me battre contre cette chaleur sans nom, quand soudain... je l'ai vu.

— Vous L'avez vu ? Il faisait si chaud que ça ?

— Pas Dieu ! Je n'ai pas vu Dieu. J'ai vu l'homme-qui-rit.

— Encore une fois, je vous pose la question : il faisait si chaud que ça ?

— Je ne l'ai pas vu en personne. J'ai vu une statue de l'homme-qui-rit, au *Duomo* !

— Attendez une seconde... vous êtes sérieuse ?

— Oui, je suis sérieuse. Notre ami des catacombes se trouve sur le toit de la cathédrale.

— Quoi ? Mais ça n'a pas de sens. La cathédrale n'a pas été construite sous l'Antiquité romaine. En fait, si ma mémoire est bonne, elle a été construite au XIV^e siècle.

— Attendez, ce n'est pas tout. » Maria sourit, ravie de pouvoir faire la leçon à son professeur. « L'homme-qui-rit a une lettre gravée sur sa bague. Rien ne le prouve, mais il y a de fortes chances pour que ce soit la sienne.

— Quelle lettre ? demanda-t-il. Était-ce un *P* ? »

Elle acquiesça, un peu déçue qu'il ait pu le deviner tout seul.

« *P* comme Paccius, n'est-ce pas ? » poursuivit-elle.

Il leva la main pour lui demander de se taire.

« Peut-être, mais nous ne pouvons pas en être certains. Nous ne devons pas en tirer des conclusions trop hâtives. Nous devons trouver des preuves concluantes avant de poursuivre nos recherches.

— Allons, professeur... qui d'autre cela pourrait-il être ? Tibère a ordonné à Paccius d'exécuter son plan en Judée, et nous avons le parchemin pour le prouver. Plus tard, au cours de la même année, Paccius a disparu de tous les livres traitant de l'histoire romaine. Il ne peut pas s'agir d'une coïncidence. Je vous assure que Paccius est bien l'homme-qui-rit. C'est certain. »

Boyd se frotta les yeux, en réfléchissant à la théorie de Maria. Sa démonstration tenait la route. À un détail près.

« Maria, je ne dis pas ça pour gâcher votre bonne humeur, mais ces nouvelles concernant Paccius renforcent notre hypothèse au détriment du Christ. Cela signifie que Paccius a bien reçu le parchemin, puis qu'il a pris la route de Judée pour mettre en œuvre le complot. Cela suggère également que sa mission fut accomplie avec tant de brio que Tibère s'est senti obligé de lui rendre hommage en lui construisant un sanctuaire dans les souterrains d'Orvieto.

— Exact, admit-elle. Mais je crois que c'est vous qui faites fausse route, pas moi. Je suis partie d'ici déprimée et complètement perdue, remplie de doutes au sujet de Dieu, du Christ et de tout ce en quoi j'ai foi. Pour retrouver mes esprits, je me suis rendue à l'église la plus

proche, pour trouver un peu de réconfort dans la maison de Dieu, en espérant y trouver quelque chose, n'importe quoi qui puisse m'aider à traverser ce moment difficile. Et devinez quoi ? On m'a offert sur un plateau l'une des pièces les plus importantes de ce puzzle. En voilà une façon mystérieuse de travailler ! *Santa Maria* ! Je ne douterai plus jamais de l'existence de Dieu ! »

Elle regarda Boyd droit dans les yeux et remarqua qu'il continuait à douter.

« Je sais que vous me prenez pour une folle. Mais je crois sincèrement qu'il s'agissait d'un signal de Dieu, me demandant de continuer à chercher et de ne jamais L'abandonner. Et au plus profond de mon cœur, je sais que si je continue sur cette voie, tout ira pour le mieux. »

Elle marqua une pause, avant de poursuivre, toujours exaltée par sa découverte du *Duomo* : « Il me semble évident que nous sommes sur une piste. Le témoignage historique constitue à lui seul un indice éclatant. Si l'on ajoute à cela les tentatives d'assassinat, les mensonges parus dans la presse et la statue de la cathédrale, nous avons affaire à une conspiration de premier ordre. »

Boyd la regardait, concentrant son regard bleu acier sur son visage. À certains moments, elle avait l'air d'être en plein recueillement, et l'instant d'après, elle faisait preuve d'assurance.

« Donc vous croyez qu'il s'agit d'un coup monté.

— Pas complètement, dit-elle d'un air agacé. Nous avons trouvé les catacombes et le parchemin, c'est un fait. Mais je ne crois pas que l'histoire de Jésus soit une arnaque. Je suis prête à accepter une partie de cette affaire, tant que je dispose de quelques preuves, mais si l'on touche à ma religion, il faudra me présenter des preuves bien plus tangibles pour me prouver que j'ai tort.

— À vrai dire, je pense que j'aurais été déçu si vous aviez pris les choses d'une autre manière.

— Vraiment ?

— Bien sûr. N'oubliez pas que deux millénaires se sont écoulés depuis que ce parchemin a été écrit, et plusieurs événements capitaux ont par la suite eu lieu, des choses que Tibère n'aurait pas pu prévoir. Dans tous les cas, j'espère que vous conserverez une certaine ouverture d'esprit au cours de notre recherche de preuves. Dès que nous aurons réuni tous les éléments dont nous disposons, nous pourrons tranquillement émettre des hypothèses sur ce qui s'est réellement passé il y a deux mille ans. Puis nous mettrons en balance leurs différentes conséquences. D'accord ?

— D'accord ! dit-elle, ravie qu'il se soit montré compréhensif envers sa position. Mettons-nous au travail. »

Réunissant les éléments qu'ils avaient recueillis, Boyd et Maria

tracèrent une chronologie des événements, en essayant de voir si tous les points de leur théorie concordaient.

AN 32 APR. J. -C

- ~~Tibère~~ ~~prépare~~ ~~le~~ ~~complot~~ ~~des~~ ~~esclaves~~ ~~de~~ ~~Judée~~
- ~~Tibère~~ ~~prévoit~~ ~~de~~ ~~se~~ ~~pro~~ ~~fit~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~Grèce~~
- ~~Tibère~~ ~~est~~ ~~trouvé~~ ~~à~~ ~~Bes~~ ~~sage~~ ~~à~~ ~~Paccius~~ ~~en~~ ~~Bretagne~~
- ~~Paccius~~ ~~en~~ ~~fr~~ ~~on~~ ~~Rome~~ ~~qui~~ ~~prend~~ ~~part~~ ~~au~~ ~~complot~~

AN 33 APR. J. -C.

- ~~Paccius~~ ~~à~~ ~~Bes~~ ~~est~~ ~~é~~ ~~ré~~ ~~fi~~ ~~lée~~ ~~pour~~ ~~mettre~~ ~~en~~ ~~œuvre~~ ~~le~~ ~~complot~~
- ~~Paccius~~ ~~est~~ ~~le~~ ~~seul~~ ~~à~~ ~~se~~ ~~pro~~ ~~poser~~ ~~de~~ ~~manipuler~~ ~~Jésus~~
- ~~Jésus~~ ~~doit~~ ~~être~~ ~~à~~ ~~la~~ ~~vue~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~population~~
- ~~Tibère~~ ~~est~~ ~~le~~ ~~seul~~ ~~à~~ ~~être~~ ~~en~~ ~~mesure~~ ~~de~~ ~~Jésus~~ ~~pour~~ ~~enrichir~~ ~~l'Empire~~

34-37 APR. J. -C.

- ~~My~~ ~~stère~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~Grèce~~ ~~plus~~ ~~jamais~~ ~~entendu~~ ~~parler~~ ~~de~~ ~~lui~~
- ~~Tibère~~ ~~est~~ ~~le~~ ~~seul~~ ~~à~~ ~~être~~ ~~en~~ ~~mesure~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~Grèce~~
- ~~Tibère~~ ~~est~~ ~~le~~ ~~seul~~ ~~à~~ ~~être~~ ~~en~~ ~~mesure~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~Grèce~~

« Si mes calculs sont exacts, dit Boyd, Tibère a rédigé ce parchemin huit mois avant la mort du Christ, ce qui donnait assez de temps à Paccius pour le lire, retourner à Rome et partir en Judée pour y mener à bien sa mission. Quel qu'ait été l'objet de cette mission.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi Tibère s'est mis en tête que la Judée était si importante ? L'Égypte était le principal pourvoyeur de nourriture, grâce à son agriculture, et la Grèce exerçait une influence culturelle considérable. Mais la Judée ? Il n'y avait rien d'autre que du sable et un peuple en colère, en Judée. »

Boyd réfléchit un instant à la remarque de Maria.

« À moins que ce ne soit pour *cette* raison précise. Il a peut-être délibérément choisi la Judée en raison de son atmosphère délétère... Il pensait pouvoir remettre de l'ordre chez les Juifs, façon de parler, avant de pouvoir mettre l'Empire au garde-à-vous, en un claquement de doigts. »

La remarque laissa Maria quelque peu perplexe.

« Vous voulez dire que la Judée était une sorte de laboratoire ?

— Oui, répondit-il, satisfait de sa théorie. Nous devons encore vérifier que Paccius était bien présent en Judée et ce qu'il avait l'intention d'y faire, mais ça me semble jouable, n'est-ce pas ? Désormais, il ne nous reste qu'à remplir les trous de notre chronologie.

— D'accord, mais... nous savons quand même deux ou trois choses, n'est-ce pas ? Regardez : *“Rassasions leur faim avec la nourriture que nous aurons choisi de leur donner, laissons-les se repaître et fêter l'arrivée de leur sauveur... car nous saurons qu'il n'est qu'un pion que nous avons élevé au niveau de Jupiter.”* Cela signifie que Tibère avait l'intention de créer un faux dieu à Jérusalem. Il voulait leur faire croire à l'arrivée du Messie.

— Oui, ma chère, ça me semble évident. Mais comment mener à bien un tel projet ? Si vous lisez la suite du texte, Tibère dit : *“... il ne doit pas y avoir le moindre doute parmi les Juifs ; ils doivent être témoins d'une manifestation divine, voir de leurs propres yeux un exploit surnaturel, si incroyable que les prochaines générations chanteront sa splendeur pour l'éternité...”* C'est bien la preuve qu'il avait l'intention de mettre en scène des événements publics destinés à éliminer toute forme de scepticisme, même chez les cyniques les plus irréductibles.

— Comme un miracle ?

— Ou tout au moins, un tour de magie suffisamment impressionnant. N'oubliez pas que la véritable définition du miracle désigne tout ce qui contredit les lois de la nature, tout ce qui peut être considéré comme un acte de Dieu. Et j'ai le sentiment étrange que, dans cette histoire, les Romains n'ont pas forcément reçu l'aide des cioux.

— Que nous disent les livres d'histoire ? Si le stratagème de Tibère a effectivement fonctionné, il doit bien y avoir une trace écrite de ce “miracle”, quelque part dans la tradition biblique.

— Je me suis déjà posé la question, ma chère. Mais les témoignages au sujet de la vie de Jésus sont si nombreux qu'il serait impossible de les distinguer de la fiction. Rien que dans les Évangiles, il est question de trente-six miracles, depuis l'eau changée en vin à Cana jusqu'à la marche sur les eaux du lac de Génésareth. Et selon moi, aucun de ces événements n'a suscité l'émotion qu'espérait provoquer Tibère. » Il

secoua la tête d'un air décontenancé. « De plus, n'oublions pas ce que représente le Nouveau Testament. Il s'agit d'un texte de propagande, utilisé pour convaincre les gens à se convertir au christianisme, et non d'un livre de faits écrit de la main de Dieu... Même le pape serait d'accord sur ce point. »

Maria savait ce qu'était la Bible et ce qu'elle n'était pas, mais il y avait quelque chose de dur dans le discours de Boyd même si son analyse était exacte. Concernant les Évangiles, par exemple, elle savait que les récits de Matthieu, Marc, Luc et Jean rendaient compte de la vie de Jésus de manière détaillée, et que tous les chrétiens croyaient dur comme fer à ces histoires. Malgré tout, ce qui échappait à la plupart de gens, c'était que l'Évangile de Jean divergeait des autres textes au sujet de plusieurs événements importants de la vie du Christ, soulignant ainsi le fait que de larges extraits de ces écrits étaient probablement erronés, puisqu'ils se contredisaient les uns les autres. De plus, elle savait que plusieurs chercheurs contemporains prétendaient que les Évangiles de Matthieu, Luc et Marc avaient été écrits par des hommes qui n'avaient jamais rencontré le Christ (une hypothèse qui serait réfutée par les spécialistes du christianisme ancien), près de quarante ans après sa crucifixion. Cela signifiait qu'aucun de leurs écrits ne provenait d'un compte-rendu personnel de la vie de Jésus. Ils étaient plutôt basés sur des rumeurs, des histoires amplifiées, exagérées, qui avaient traversé deux générations d'agitation religieuse.

Maria savait aussi que le quatrième Évangile, celui de Jean, avait été écrit par un auteur inconnu, dont on ignorait tout. Mais certains chercheurs marginaux ont déclaré qu'il avait Lazare pour auteur, l'homme que le Christ avait prétendument ramené à la vie. Et si tel était le cas, sa version de la vie du Christ avait toutes les chances d'être biaisée.

Une seconde... songea-t-elle, ne s'agirait-il pas du miracle qu'ils cherchaient ?

« Et Lazare ? demanda-t-elle. Jésus l'a ramené à la vie, quatre jours après qu'il eut été enterré.

— Humm... j'avoue que je l'avais oublié, celui-là. Je pense que c'est probablement le genre d'événement que Tibère devait avoir en tête, quelque chose de totalement inexplicable. Malheureusement, le miracle de Lazare n'a pas eu lieu sur la grande scène de Jérusalem, où Tibère voulait que les Juifs fassent connaissance avec leur Seigneur. Ainsi, je doute qu'il s'agisse de celui-ci.

— D'accord, alors dites-moi, parmi les miracles accomplis par Jésus, lesquels ont-ils eu lieu à Jérusalem ?

— En vérité aucun de ces miracles ne semble coïncider avec ce que nous cherchons. Aucun d'entre eux ne possède l'éclat que Tibère

cherchait à obtenir.

— C'est-à-dire ?

— Il y a sûrement quelque chose qui nous échappe, dans cette histoire. Nous devons continuer à creuser jusqu'à ce que nous trouvions un fait, peu importe son importance et son intérêt, qui vienne confirmer notre hypothèse. »

Déçue, Maria s'affala sur sa chaise.

« Ça me semble un peu difficile, professeur. Il y a tellement de recherches à faire. Ce serait bien plus simple si nous savions par où commencer.

— Exact, mais tout cela ne correspond pas à la réalité des choses. Dans cette affaire, rien ne vous tombera tout cuit dans le bec, et rien ne se présentera à vous au grand jour, en attendant que vous le remarquiez. Ce n'est tout simplement pas comme ça que ça marche. »

Sur ce point Boyd se trompait, car la réponse qu'il cherchait se trouvait à portée de main. En fait, elle était sur la table, juste devant eux.

Ouvert dans les années 1930, le Grand Hotel Reale avait jadis été l'hôtel le plus élégant de la ville. De nos jours, les fresques peintes à la main, qui avaient autrefois mis le hall d'entrée en valeur, avaient perdu leur éclat sous les traces de doigts, les taches laissées par la fumée du tabac et le manque d'entretien après des années de négligence. Payne remarqua que la façade de l'hôtel était également en piteux état, tandis qu'il se précipitait vers la porte de service, accompagné de Jones. Quelques minutes plus tard, ils étaient dans la chambre de Jones, en train d'enfiler ses chaussettes sur leurs mains pour ne pas laisser d'empreintes digitales. Ils ne mirent pas longtemps à trouver quelque chose d'intéressant.

« Allons bon..., dit Jones. Regarde ce que nous avons là. »

Payne se retourna et le vit agenouillé par terre, tenant à la main un Beretta 9 mm. Après avoir vérifié le cran de sûreté, Jones mit le barillet sous son nez et renifla, afin de déterminer si l'arme avait été récemment utilisée.

« Je l'ai trouvée sous le lit, dit-il. Pas d'odeur suspecte.

— Le revolver ou la chaussette ? »

Sans prêter attention à la question, Jones lui tendit l'arme.

« Je me demande pourquoi il se baladait avec ça. »

Payne la saisit de sa main gantée d'une chaussette. Il avait l'air d'un marionnettiste un peu tordu s'apprêtant à tuer Kermit la Grenouille.

« Qui sait ? Il voyageait seul dans un pays étranger. Il a dû se le procurer pour se protéger. »

Jones haussa les épaules et continua d'inspecter la chambre.

« En parlant de protection... je lui emprunte son Beretta. Juste au cas où.

— Pas de souci. Mais je ne veux pas te voir *emprunter* son portefeuille ni sa montre. On est là pour la pellicule et pour rien d'autre. »

Payne se mit alors à fouiller la valise de Barnes. Elle était pleine de chemises, de bermudas et d'une grande variété de cosmétiques.

« Et quand on aura trouvé le film, on fera quoi ?

— On se tirera. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai un mauvais pressentiment concernant cet endroit. »

En souriant, Payne sortit un sac de plastique et l'agita devant Jones.

« Alors si c'est comme ça, allons-y. »

Payne lança le sac à Jones qui jeta un œil aux trois boîtiers contenant des pellicules de trente-cinq millimètres.

« Avec un peu de chance, l'un des films nous montrera les images de l'accident.

— Et si on n'a pas de chance, on aura le droit à Donald en train de bronzer en string.

— Bon Dieu ! J'espère que non. Je ne pense pas que la CIA nous file une prime qui couvre ce genre de risque. En fait, je crois plutôt qu'ils... Merde ! »

L'incrédulité se peignit sur le visage de Payne, alors qu'il essayait de comprendre quel était le rapport avec les dérèglements intestinaux de la CIA.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu crois qu'ils... »

Merde ! Quand Payne entendit le bruit, il comprit enfin ce que Jones avait voulu dire.

C'était le bruit d'une clé en train de se tortiller dans la serrure.

« Oh merde ! répéta Jones. Merde ! Merde ! Merde ! »

Réfléchissant à toute vitesse, Payne poussa Jones contre la porte et lui ordonna de la bloquer. Pendant ce temps, il fouilla la chambre à la recherche de quelque chose pour se barricader, un objet assez robuste pour tenir les visiteurs à distance – du moins jusqu'à ce qu'ils trouvent une autre solution.

« Le lit ! lâcha Payne, on pousse le lit ! »

Il se faufila de l'autre côté du matelas et poussa le meuble en avant. Un exercice qui s'avérait plus difficile qu'il n'en avait l'air. Les pieds du lit s'accrochaient dans le parquet comme des talons, provoquant un crissement comparable à une multitude d'ongles longs glissant sur un tableau d'ardoise noire.

« *Polizia !* » cria l'un des hommes qui se trouvaient dans le couloir. Il punctua sa sommation d'une série de coups contre la porte, si violents que Jones en ressentait les vibrations jusque dans sa poitrine. « *Aprire !*

— On sait que vous êtes là ! cria un autre en anglais. Ouvrez, ou on tire dans la serrure ! »

Les yeux de Jones s'écarquillèrent lorsqu'il réalisa que son entrejambe était à la hauteur de la serrure. Tentant le tout pour le tout, il s'écria : « Si vous tirez, c'est l'otage qui prend une balle !

— L'otage ? dit Payne à voix basse. Arrête de les faire marcher et file-moi un coup de main. »

Jones traversa la chambre et aida Payne à faire basculer l'armoire ancienne sur le côté, et à la caler entre les pieds du lit et le mur le plus proche. Le procédé éliminait toute possibilité d'ouvrir la porte, à moins d'utiliser un bâton de dynamite. Ce qui ne plaisait pas forcément à Jones.

« Super ! grogna-t-il, maintenant on ne peut plus sortir et ils ne peuvent plus rentrer.

— Bien sûr que si, on va sortir. Calme-toi, tu veux... et essaie d'y croire un minimum. »

Mais Jones n'était pas le seul à perdre patience. Les officiers de police devenaient furax. Ils exprimèrent toute leur colère en abattant un bélier de fortune contre la porte. Le bruit résonna dans toute la pièce, comme un coup de canon tiré durant la guerre de Sécession, même s'il n'eut aucun effet sur la barricade.

« Et maintenant, on fait quoi ? demanda Jones. La porte est notre seule issue, et ils sont de l'autre côté. »

Boum !

« T'en fais pas... on passe pas par la porte. On passe par là. »

Il suivit la direction que Payne lui indiquait du doigt, vers une vitre opaque de la salle de bains.

« Impossible, Jon. On est trop gros pour passer par là. Surtout toi, avec ton gros cul. »

Payne regarda la fenêtre pendant quelques secondes.

« J'ai une certaine notion de l'espace, et je peux t'affirmer qu'on peut passer. Même moi, avec mon gros cul. »

Boum !

« On n'a pas le choix, dit-il. Sans quoi, on aura bientôt de la visite. »

Jones remarqua quelque chose qui bougeait de l'autre côté de la fenêtre. La forme d'une tête. Quelqu'un essayait de regarder à l'intérieur de la chambre. Quelqu'un qui allait avoir la plus belle peur de sa vie.

« Aucun problème », affirma Payne.

Puis, sans prévenir, il s'élança vers la fenêtre et balança ses jambes en avant, comme s'il exécutait un mouvement d'arts martiaux. La vitre explosa, projetant des éclats de verre multicolores dans tous les sens, comme si une usine de Smarties venait d'exploser. Le flic qui se tenait de l'autre côté prit une giclée de verre en pleine bouche, ainsi qu'un bout de la chaussure de Payne. Malheureusement, son visage freina Payne en plein vol, l'empêchant de passer complètement à travers la fenêtre. Un instant plus tard, il s'effondra sur le carrelage, tandis que le verre chutait autour de lui en une douce mélodie.

Jones se précipita à ses côtés.

« Putain, Jon... dit-il en riant, t'as vraiment besoin de travailler ta réception. »

Payne mit un instant à reprendre son souffle.

« Je crois que t'as raison.

— Simple curiosité... pourquoi t'as pas utilisé la chaise du bureau pour éclater la fenêtre ? »

Payne s'assit et essaya d'enlever les morceaux de verre de ses

cheveux.

« Mes parents avaient l'habitude de me trainer à l'église chaque semaine, et moi je m'asseyais là, en me demandant ce que ça me ferait de sauter à travers les vitraux et de courir droit vers la liberté. J'ai jamais eu l'occasion d'essayer. Jusqu'à aujourd'hui. »

Boum !

Le bruit du bélier les ramena à la réalité.

Ils se précipitèrent de l'autre côté de la fenêtre, enjambèrent le corps du flic inconscient et parvinrent à rejoindre la Ferrari sans être repérés. Pendant que Jones déverrouillait les portes de la voiture, Payne s'aperçut qu'il perdait du sang à une vingtaine d'endroits de son corps essentiellement des égratignures sur ses bras et ses jambes. Tout à coup, son rêve de sauter à travers une vitre lui sembla beaucoup moins intelligent.

« Rends-moi service et arrête-toi au premier magasin que tu verras. J'ai besoin de me faire des pansements.

— Pas de problème. Il doit y avoir plein de magasins entre ici et Pérouse.

— Pérouse ? C'est où ça, Pérouse ?

— Oh, je t'ai pas dit ? Pendant que tu regardais les cartes à la gare routière, j'ai découvert l'endroit vers lequel a filé Boyd. Le type de l'accueil savait exactement de qui je parlais, même avant que je lui montre la photo, comme si on lui avait déjà posé la même question des centaines de fois.

— Et donc ?

— Et donc Boyd a pris la route de Pérouse, une petite ville, à environ deux heures d'ici. »

Ils roulèrent pendant vingt-cinq kilomètres avant de trouver une station-service où Payne put se soigner. Il se rendit aux toilettes pour nettoyer ses plaies, tandis que Jones achetait des bandages et tout ce qui pouvait se révéler utile. Cinq minutes plus tard, il débarquait dans les toilettes des hommes, équipé d'un kit de premiers secours et de la presse locale.

« Magne-toi, dit Jones. Il faut qu'on y aille.

— Ou ça ? En prison ? »

Jones secoua la tête et ouvrit le journal.

« Encore un accident... »

Payne regarda dans le miroir pour essayer de lire le titre de l'article. Malheureusement, deux choses l'en empêchèrent. Le reflet inversait les mots, ce qui donnait à l'article l'allure d'un reportage du magazine *Dyslexie aujourd'hui*. Ensuite, ce foutu canard était écrit en italien.

Néanmoins, il parvint à se faire une idée de ce qui se passait d'après les photos de la première page. Vous connaissez le vieil adage, *une image vaut plus que mille mots* ? bien ces images en valaient

facilement un million, parce qu'elles étaient explicites. Très explicites. Le genre de photo qui aurait fait dégueuler un boucher. La plupart représentaient la carcasse brûlée d'un bus, mais Payne aperçut des bras et des jambes qui en dépassaient. Il remarqua également une tête écrasée contre le sol, sous une plaque de tôle. Du moins, il en déduisit qu'il s'agissait d'une tête, car la peau et les cheveux avaient fondu sur le crâne comme si le cadavre avait été jeté au fond d'un volcan.

Tout ce qu'il vit – un homme et ce qu'il en restait -n'était qu'une sombre masse calcinée.

Payne inspira profondément. La rage bouillait dans ses entrailles.

« Laisse-moi deviner. C'est le bus de Boyd ? »

Mais Jones ne répondit pas. La colère et la détermination qu'affichait son visage se passaient de commentaires.

L'inconvénient majeur de l'*espresso*, lorsqu'on l'utilise pour maintenir son niveau d'énergie, c'est le dérèglement qu'il occasionne au niveau de la vessie. Du moins, c'est ce que Maria se dit en se rendant pour la seconde fois en une heure aux toilettes de la bibliothèque. Après avoir terminé, elle se dirigea vers la longue rangée de lavabos. C'est alors qu'un individu au physique imposant lui sauta dessus depuis l'une des cabines. Il lui couvrit la bouche et la plaqua contre le mur carrelé.

« Pas un bruit ! la menaça-t-il en italien. Compris ? Silence ! »

En temps normal, Maria aurait rapidement réagi. Elle aurait mordu la main de l'homme, lui aurait écrasé le pied, et aurait poussé des hurlements. Cette fois, cependant, elle décida de ne rien faire de tel. Elle ne savait pas pourquoi – peut-être la manière dont l'homme la manipulait, ou bien était-ce une question d'instinct –, mais elle avait le sentiment qu'il n'était pas ici pour lui faire du mal. Bizarrement, elle avait l'impression qu'il était là pour l'aider.

« Si vous me promettez de rester calme, je vous lâche, dit-il. Sinon, on reste comme ça. »

Il la regarda fixement pendant plusieurs secondes assez éprouvantes, en attendant sa décision.

« Alors, dites-moi... vous allez faire ce que je vous dis ? »

Maria acquiesça d'un signe de tête.

« Bien, grogna-t-il en retirant sa main. J'espère que je ne vous ai pas fait peur, mais il était important que je vous parle sans attendre. Et en privé.

— Vous aviez besoin de me parler ? À moi ? Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que vous courez actuellement un grand danger. »

Danger. Le mot lui était passé plusieurs fois par la tête, ces derniers jours. D'abord, l'attaque surprise de l'hélico, puis l'avalanche, puis les hurlements des victimes du bus, essayant d'échapper à la mort. Enfin l'odeur écœurante de leur chair brûlée, à l'issue de leurs vaines tentatives.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. Qui vous a envoyé pour me parler ? »

Un sourire amer traversa ses lèvres.

« Vous ne vous souvenez pas de moi, n'est-ce pas ? Je suis le vigile

qui vous a laissé entrer dans la bibliothèque, celui que vous avez dragué. »

Le visage de Maria devint rouge de honte.

« C'est vous ? Je pensais que vous portiez un uniforme. »

Le vigile acquiesça, heureux de constater qu'elle se souvenait tout de même de quelque chose.

« J'ai fini mon service il y a une heure. Et vous avez de la chance, car c'est à ce moment-là que j'ai compris que vous étiez en danger.

— En danger ? Quel genre de danger ?

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas au courant ? L'homme qui vous accompagnait tout à l'heure fait la une de tous les journaux télévisés. Vous saviez qu'il était recherché ? Tous les flics d'Europe sont à ses trousses. »

Putain ! jura-t-elle intérieurement. Tout en gardant son calme, elle dit : « Vous devez faire erreur. Je le connais depuis des années, et ce n'est pas un criminel. C'est un chercheur très réputé.

— La télévision a diffusé plusieurs portraits de cet homme. Il s'agit bien de lui.

— D'accord, répliqua-t-elle, imaginons que vous ayez raison. Qu'est-ce qu'on devrait faire, selon vous ?

— Il ne s'agit pas de savoir ce que l'on devrait faire. En ce qui me concerne, j'ai déjà agi de mon côté. »

Maria sentit son rythme cardiaque s'accélérer.

« C'est-à-dire ?

— Juste après avoir vu son portrait, je suis revenu pour vérifier qu'il était encore là. Puis j'ai attendu que vous le laissiez seul – je ne voulais pas que vous soyez prise en otage – avant d'appeler la police locale. Avec un peu de chance, ils l'auront déjà arrêté. »

Un vent de panique la submergea. Soudain, sans même réaliser ce qu'elle faisait, elle fonça droit sur la porte, espérant pouvoir avertir Boyd avant qu'il ne soit trop tard.

« Vous n'y arriverez pas. Vous ne pouvez pas sortir d'ici sans la clé. »

Elle essaya tout de même d'ouvrir la porte, sans succès, exactement comme ce que lui avait dit le vigile.

« Vous n'avez pas le droit de m'enfermer ici ! s'écria-t-elle, vous n'avez pas le droit !

— À vrai dire, j'ai tous les droits. Je vous ai laissé entrer sans carte d'identité, je suis donc responsable de vos actes. »

Il se dirigea vers la porte, en espérant pouvoir la calmer.

« Contentons-nous de rester ici en attendant l'arrivée de la police, puis nous pourrions régler toute cette histoire une bonne fois pour toutes. Ça me semble raisonnable, non ? »

Maria soupira, avant de lui offrir son sourire le plus bienveillant.

« Vous avez peut-être raison. Cette histoire est si déroutante. Je suis si fatiguée que je n'arrive même plus à réfléchir. Je ne sais pas. Attendre ici reste peut-être la meilleure des choses à faire. »

Le vigile approuva sa décision et fit quelques pas pour venir la réconforter. Mais lorsqu'il s'approcha tout près d'elle, Maria lui envoya un puissant coup de genou dans l'entrejambe. Son geste fut si inattendu et si paralysant que l'homme se recroquevilla de douleur, permettant à Maria de le finir d'un coup de pied assez vicieux au menton. Il s'étala sur le sol des toilettes.

« Quoique... se moqua-t-elle, peut-être pas. »

Maria s'empara des clés du vigile et courut rejoindre Boyd. Il leur fallut moins d'une minute pour rassembler leurs affaires et quitter la salle de réunion. Un escadron du RAID italien venait d'arriver et progressait dans le bâtiment, en direction de la porte d'entrée de la bibliothèque. Sans se laisser décourager, le tandem prit la direction opposée et se précipita vers une issue de secours, en espérant pouvoir s'échapper. Alors qu'ils approchaient des toilettes des femmes, le vigile blessé fit irruption devant eux et essaya de bloquer leur progression.

« Arrêtez ! » ordonna-t-il.

Mais ils n'avaient aucunement l'intention de l'écouter. Boyd le frappa le premier, se servant du boîtier en bronze de Tibère comme d'une matraque et l'abattant sur la tête du vigile. Puis Maria l'acheva d'un violent coup du dictionnaire latin qu'elle tenait à la main.

« Seigneur, ça fait du bien, gloussa Boyd.

— N'est-ce pas ? C'est la deuxième fois que je le mets K-O. »

Leur humeur s'assombrit lorsqu'ils virent plusieurs policiers pénétrer dans le bâtiment par l'issue de secours.

Boyd s'arrêta sur place.

« Nous sommes coincés ! s'exclama-t-il.

— Pas si nous montons à l'étage. »

Maria le conduisit jusqu'à l'escalier le plus proche.

« Allez-y ! Je vais essayer de les ralentir.

— Ne faites pas l'imbécile, ma chère, vous...

— Montez ! lui ordonna-t-elle. C'est vous qu'ils veulent, pas moi.

Tirez-vous ! Vite ! »

Maria écouta le bruit des pas de Boyd, avant de se concentrer sur la porte de la cage d'escalier. Elle passa en revue le trousseau de clés du vigile et réussit à insérer la première clé dans la serrure, sans toutefois parvenir à la faire tourner. Elle lâcha un juron à voix basse et essaya la deuxième clé, puis la troisième, puis la quatrième. Finalement, à la cinquième tentative, elle trouva la bonne clé et verrouilla la porte, quelques secondes seulement avant l'arrivée des forces de l'ordre.

« J'arrive ! » s'écria-t-elle en montant les escaliers à la recherche de Boyd.

Elle le retrouva rapidement. Il l'attendait sur le palier du deuxième étage.

« Il y a des barreaux aux fenêtres, dit-il. Et l'escalier de service est fermé pendant les travaux de rénovation. C'est la seule issue, pour monter comme pour descendre.

— Pas d'ascenseur de service ?

— Rien de ce genre. Ce bâtiment est trop vieux pour y installer des ascenseurs. »

Elle réfléchit à cette information.

« Qu'est-ce qu'ils rénovent ? »

Boyd leva le doigt vers le plafond.

« Le toit. Ils refont la toiture.

— Exact ! Je l'ai remarqué quand nous sommes arrivés. Allons-y, j'ai une idée ! »

Dans un élan d'une énergie folle, elle remonta les escaliers à une allure que Boyd était incapable de tenir. Lorsqu'il arriva en haut, il dut s'adosser contre le mur, au bord de l'apoplexie.

« Vous vous sentez bien ? demanda-t-elle.

— Non, lâcha-t-il en cherchant sa respiration. Mais j'y survivrai.

— Vous êtes sûr ? Parce que... »

Elle fut interrompue par les voix et la cavalcade qu'elle entendit dans les escaliers, plus bas. Elle se hâta d'ouvrir l'entrée de service située sur le toit en utilisant la clé du vigile. Puis elle aida Boyd à pénétrer à l'intérieur, alors que la police s'apprêtait à lui tomber dessus. Miraculeusement, Boyd parvint à les repousser, abattant le cylindre sur la main du flic qui se trouvait en tête de la marche. Maria en profita pour leur claquer la porte au nez.

« C'est la deuxième fois que je vous sème, les nargua-t-elle en italien. Il faut être plus rapide, pour attraper une femme. »

L'équipe du RAID répliqua par un flot d'insultes en essayant de défoncer la porte.

« Mon Dieu, dit Boyd en essayant toujours de reprendre son souffle. Ils ont l'air d'être très en colère.

— Vous trouvez ? Attendez un peu qu'on s'échappe. Ils vont être furieux. »

Boyd riait en la regardant grimper à une échelle de six mètres de long qui menait à une trappe située au plafond, et en la voyant se démener pour ouvrir la vanne. *Pchhhh*. Le sceau d'étanchéité émit un sifflement lorsqu'elle parvint à le faire céder. La lumière du jour aveugla un instant Maria, mais elle s'en moquait éperdument. Jamais, de toute sa vie, elle n'avait été aussi heureuse d'apercevoir le soleil.

« Rien à signaler ? demanda-t-il au bas de l'échelle. Tout va bien ?

— Attendez une seconde. »

Elle regarda sur le toit pour voir si quelque chose clochait, mais ne

trouva rien.

« Tout va bien.

— Dieu merci. »

Boyd grimpa jusqu'au toit d'un pas régulier, faisant de son mieux pour reprendre son souffle.

« Et maintenant ? demanda-t-il au bout d'un instant. Allons-nous simplement nous asseoir ici et attendre que le temps passe ?

— Pas question de rester là, à attendre. Pour l'instant, je vais dévisser les écrous de l'échelle. Comme ça, on pourra l'enlever avant qu'ils puissent l'utiliser. »

Boyd regarda fixement Maria pendant plusieurs secondes, avant de laisser échapper un rire poussif.

« Vous êtes sûre de ne jamais avoir été recherchée par la police, auparavant ? Parce que vous avez l'air d'en connaître un bout. »

Elle haussa les épaules.

« Si vous regardez assez de films, vous pouvez faire face à n'importe quelle situation.

— Je l'espère sincèrement, car notre situation reste tout de même très inconfortable... Ou alors, vous me cachez quelque chose. »

Maria rit devant toute l'ironie de son commentaire et lui adressa un sourire confiant.

« Chacun a ses petits secrets. N'est-ce pas, professeur Boyd ? »

Il lui fallut peu de temps pour déboulonner l'échelle et la retirer du toit. Pour ralentir encore un peu plus les policiers, elle bloqua la vanne fermée en coinçant les clés du vigile entre la porte et l'encadrement de métal. Un truc qu'elle avait appris dans un film avec Bruce Willis.

« Ça devrait les retenir un moment. »

Boyd ne répondit rien, mais son sourire fut interprété comme un signe positif par Maria. Quelques minutes plus tôt, elle avait eu peur qu'il ne fasse une crise cardiaque.

« J'espère que vous vous sentez mieux, car vous allez avoir besoin de toute votre énergie pour la suite.

— Euh... Si je puis me permettre... qu'avez-vous en tête ? »

Au lieu de répondre, elle aida Boyd à se relever et le conduisit au bord du bâtiment, dont la hauteur s'élevait à une trentaine de mètres.

« Si vous êtes partant, je me suis dit que nous pourrions sauter.

— Quoi ? Vous vous moquez de moi, j'imagine ! »

Maria lui montra un long tube métallique, qui partait du toit, formant un angle de soixante-dix degrés, et s'étirait jusqu'au bas de l'immeuble. Il servait à se débarrasser des matériaux inutilisés durant les travaux de rénovation. Plutôt que de descendre les gravats par les escaliers ou de les remiser dans un coin du bâtiment, les ouvriers balançaient leurs débris par ce toboggan étroit, jusqu'à la benne à ordures située au pied de l'immeuble.

« Je l'ai remarqué en allant au *Duomo*, dit-elle. J'imagine que, s'il supporte le poids des briques et des poutres de bois, il devrait pouvoir également supporter le nôtre. »

Boyd tapota le conduit, essayant d'évaluer sa solidité. Au bout de quelques secondes, il remarqua un tas de débris, en bas, et se dit qu'il pouvait constituer une piste d'atterrissage relativement confortable.

« C'est d'accord, ma chère. Nous allons tenter notre chance. Mais je crois que nous devrions y aller l'un après l'autre. Inutile d'alourdir le vide-ordures en s'y engouffrant tous les deux.

— Tout à fait d'accord.

— Maintenant, il ne nous reste qu'à décider qui aura le privilège de plonger en premier. Dans la plupart des cas, je reste fidèle aux lois de la galanterie : honneur aux dames. Néanmoins...

— Super ! ça me va très bien ! »

Se saisissant de l'extrémité du vide-ordures, Maria glissa son corps à l'intérieur, et se donna assez d'élan pour s'y propulser. Elle dévala la pente le long du tuyau, tel un coureur de bobsleigh aux Jeux olympiques d'hiver. L'arrivée fut un peu trop rude à son goût. Elle atterrit brutalement dans un gros tas de plâtre et de débris de bois, les deux pieds en avant, mais se dit que cela valait mieux que de finir flinguée sur le toit par une équipe du RAID en rogne.

Après s'être époussetée, elle jeta un coup d'œil en direction du toit et adressa un signe du pouce à Boyd. Il hocha la tête à contrecœur, prit une dernière bouffée d'air et plongea à son tour dans le conduit, vers la liberté.

En vérité, leurs aventures ne faisaient que commencer. Et les événements les plus dingues étaient encore à venir.

Disposant de quelques notions d'italien, Jones parvint à traduire l'article sur l'accident de bus... qui, en réalité, n'avait rien d'un accident. Selon le journal, le professeur Boyd était plus qu'un simple chercheur/voleur/faussaire. C'était aussi un expert en œuvres d'art et en munitions, capable de faire exploser un bus devant une armée de flics italiens et de s'en tirer sans une égratignure, sans se faire capturer. Plutôt fortiche, non ?

D'après l'article, Boyd avait abattu un hélicoptère, détourné un bus à la sortie de la ville et pris la direction d'une route de campagne où les flics avaient pu installer un barrage. Alors que son arrestation semblait inévitable, Boyd avait fait exploser une bombe qui avait tué ou blessé tous les passagers sauf lui, avant de s'enfuir pendant que les membres héroïques des forces de l'ordre risquaient leur vie en essayant de tirer les rescapés hors des flammes de l'enfer.

Payne rit en entendant tout ceci, car il était convaincu qu'il ne s'agissait que d'un tas de conneries. Il savait que la dernière chose à faire, pour un criminel, était de tuer un flic, car ça ne faisait qu'augmenter la détermination de la police à lui mettre la main dessus, quitte à piétiner quelques lois, si nécessaire. Pourquoi ? Parce que les forces de l'ordre étaient conscientes que, si elles ne frappaient pas fort et rapidement, n'importe quel connard armé d'un flingue pouvait s'imaginer avoir le droit de buter un flic avant de se volatiliser. Et la prochaine victime pourrait bien être l'un des collègues du flic. Ou peut-être lui-même.

Il était donc certain que cette histoire ne tenait pas la route. Il était impossible d'imaginer qu'un escadron de police encercle un bus détourné par l'assassin d'un flic et le laisse prendre la fuite. Aucune chance. Comment Boyd avait-il pu s'en tirer ? Et surtout quel type d'explosif avait-il bien pu utiliser, lui permettant à la fois de faire sauter le bus et de s'échapper ? Aucun, parmi la liste de ceux que Payne connaissait. Et il les connaissait tous.

Cependant, il ne s'agissait que de quelques éléments s'agitant dans la tête de Payne, alors qu'il prenait connaissance des détails de l'affaire. Jones se posait lui aussi des questions, et il insista pour qu'ils se rendent au plus vite sur les lieux de l'accident, avant la tombée du jour.

L'endroit se trouvait à une quinzaine de kilomètres de la station-service où Payne avait nettoyé ses plaies. Ils prirent l'autoroute avant

de passer par une route de campagne qui n'était pas vraiment faite pour accueillir un bus, et encore moins une Ferrari. Une barricade de bois leur bloqua le chemin, à quelques kilomètres du lieu de l'accident. Des plantes, des fleurs et quelques dizaines de portraits photographiques avaient été disposés autour de la barrière. Objets laissés par les familles des victimes, en une sorte de chapelle ardente improvisée. Certaines personnes étaient capables d'ignorer ce genre de sanctuaire, sans le moindre état d'âme, poursuivant leur chemin comme s'ils passaient devant une boîte aux lettres ou un panneau de signalisation. Mais Payne ne faisait pas partie de ces gens. Ses parents avaient été tués par un chauffard ivre, quand il était adolescent. Voilà pourquoi il avait l'air si songeur, chaque fois qu'il apercevait un bouquet de fleurs au bord d'une route. Bien entendu, Jones n'ignorait rien de tout ceci au sujet de Payne, c'est pourquoi il descendit de la voiture pour repousser lui-même la barricade.

Autant que Payne pouvait s'en souvenir, chaque fois qu'il pensait à ses parents, il avait remarqué que la musique réussissait à apaiser sa douleur. Il savait qu'il leur restait quelques minutes de trajet avant d'arriver près du bus, et décida donc de tester la sono de la voiture. Malheureusement, les seules stations de radios qu'il captait au milieu des Apennins ne diffusaient que les voix déprimantes d'Andrea Bocelli et Marcella Bella. Pas vraiment ce qu'il avait envie d'écouter. En zappant de fréquence en fréquence, il essaya de trouver quelque chose de plus dynamique, lorsque Jones se mit à lui crier dessus depuis la barricade.

« On repart ! s'écria-t-il. Vite ! »

Payne obéit, en espérant ne pas tomber sur de l'opéra en revenant à la fréquence précédente. Il fut surpris de constater qu'il n'y avait pas de musique, mais seulement la voix d'un présentateur italien parlant à toute vitesse. Il pouvait aussi bien s'agir d'un bulletin météo que des infos sur la circulation. Payne n'en avait aucune idée, car les quelques mots d'italien qu'il avait appris sortaient tout droit de la série télévisée *Les Sopranos*.

Il ignorait la teneur des nouvelles, mais il comprit qu'elles étaient bonnes, car Jones affichait un sourire radieux. Ils écoutèrent encore la radio pendant deux minutes jusqu'à ce que Jones l'éteigne, épargnant à Payne les vocalises de Pavarotti ou d'un autre chanteur bien en chair.

« Tu ne vas jamais le croire, dit Jones, mais Boyd vient d'être repéré à Milan. »

Payne leva les yeux au ciel.

« Si seulement c'était vrai... »

— Je te le jure, Jon. Il vient d'être repéré à Milan. Les flics ont essayé de l'arrêter, mais il a réussi à s'enfuir. Une fois de plus.

— Attends, t'es sérieux ? Comment a-t-il réussi à s'enfuir ?

— Il s'est volatilisé depuis le toit d'une bibliothèque. Et tiens-toi bien, Boyd est en cavale avec une femme.

— Il l'a prise en otage ? »

Jones secoua la tête : « Non, il s'est trouvé une complice. Apparemment, ils jouent tous les deux dans le même camp. »

La crucifixion du Danemark avait à peine fait parler d'elle aux États-Unis, et il ne comprenait pas pourquoi. Le meurtre était pourtant constitué de tous les ingrédients dont les Américains raffolent habituellement dans un fait divers : une exécution brutale, une mise en scène relativement élaborée et un prêtre du Vatican en guise de victime. Mais il n'avait eu droit qu'à une petite dépêche de l'*Associated Press*. Rien dans *USA Today*, rien dans le *New York Times* et rien dans le *National Enquirer*.

Bon Dieu ! Qu'est-ce qui clochait, chez ces gens-là ? Leurs films d'horreur et leurs jeux vidéo les avaient-ils déshumanisés au point qu'un prêtre crucifié ne provoque plus aucune réaction chez eux ? Qui aurait-il dû tuer pour attirer leur attention ? Leur Premier ministre ?

Évidemment, songea-t-il, ce serait aller trop loin. Il voulait attirer toute l'attention possible, sans pour autant déclencher une chasse à l'homme internationale. C'était le seul moyen pour que lui et ses complices puissent mener à bien leur projet. Ils avaient besoin de faire parler d'eux, pas de se faire arrêter. Apparaître sous le feu des projecteurs sans se brûler les ailes.

Selon lui, le second meurtre était un pas dans la bonne direction. CNN avait envoyé une équipe télé à Tripoli et au Népal, en espérant recueillir les réactions de la famille royale. Leur reportage avait été diffusé sur les chaînes d'informations, à travers tout le territoire des États-Unis, ce qui incita 90 % des quotidiens américains à consacrer des articles à l'affaire, y compris ceux des plus grandes villes du pays. Ils ne faisaient pas la une des journaux, comme ils l'auraient souhaité, mais c'était suffisant pour que le Vatican prenne acte de leurs crimes, ce qui représentait le but ultime des assassins.

Les aiguilles tournaient, et les enjeux étaient énormes.

Il était temps de resserrer l'étau.

Surnommé le Saint-Tireur en raison de son nom de famille, Orlando Pape était l'un des meilleurs joueurs de base-ball du pays. Il frappait fort, courait vite et veillait à tous les petits détails qui contribuaient à mener son équipe à la victoire. En un mot, c'était le genre de type que convoitaient tous les clubs.

Avant le début du championnat, deux équipes – les Red Sox de Boston et les Yankees de New York – avaient tout fait pour l'amener à

signer chez eux. Pour s'adjoindre ses services, ce qui représentait déjà quelque chose d'important, mais aussi pour l'empêcher de rejoindre les effectifs adverses, ce qui était, de leur point de vue, beaucoup plus important. Pourquoi ? Parce qu'il n'existait pas deux équipes de baseball qui se détestaient autant que les Red Sox et les Yankees. Les joueurs se détestaient. Les supporters se détestaient. Même les villes se détestaient.

C'était Sparte contre Athènes, mais avec des battes à la place de lances.

Les enchères entre les deux équipes ne cessèrent de grimper pendant près d'un mois. Dix millions. Vingt millions. Cinquante millions. Et plus. Finalement, Pape avait décidé de signer avec les Yankees. Par la même occasion, il devint l'ennemi public numéro un à Boston.

En raison d'un agenda mal organisé, les équipes ne joueraient pas à Boston avant le week-end suivant. Elles allaient disputer une série de matches de présaison à New York, puis se rencontreraient une dizaine de fois au cours de l'année, mais c'était le match qu'aucun amateur de sport originaire de la Nouvelle-Angleterre n'aurait voulu rater.

Le Saint-Tireur rendait visite à Boston, et ils avaient l'intention de lui faire passer un sale quart d'heure.

Orlando Pape détestait les feux de la rampe et toute l'attention dont il faisait l'objet en tant que sportif le mieux payé du pays, tous sports confondus. Il adorait ça lorsqu'il était sur le terrain de base-ball, où il voyait sa confiance et son talent se développer, mais cela l'incommodait dans sa vie privée. Il avait grandi dans une famille métissée originaire du Brésil – père noir, mère blanche – ce qui suscitait chez lui des interrogations relatives à son identité. Était-il noir ? Était-il blanc ? Ou bien les deux ? À la fin, il ne se sentait à son aise dans aucun groupe, et passait la plupart de son temps seul, à lire des livres et à regarder des films entre les murs de sa luxueuse demeure, au lieu de profiter de son statut de héros dans les rues de la Grosse Pomme.

Pour lui, la foule attirait les ennuis. Il se tenait donc à l'écart des gens autant que possible.

La pizza qu'il avait commandée chez Andrew avait quarante minutes de retard, et ça le mettait très en colère. Il venait de s'acheter un dvd, *La Leçon*, et ne voulait pas commencer à regarder le film avant l'arrivée de son repas. Rien ne l'agaçait plus que le fait d'être dérangé alors qu'il regardait un film.

Il était à deux doigts de passer un coup de fil pour se plaindre, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Son portefeuille à la main, Pape déverrouilla la porte et retira la chaînette sans vérifier par le judas.

Ce fut la plus grosse erreur de toute sa vie.

Quatre hommes attendaient dans le couloir. Différents de ceux qui étaient intervenus au Danemark et en Libye. Mais un quatuor, à nouveau, avec le même objectif. S'emparer de leur proie, la conduire jusqu'à un endroit déterminé et la clouer sur une croix. Le chef du groupe sortit un Taser et tira sur Pape, au niveau de sa poitrine, avant qu'il ait eu le temps de faire un geste. L'arme envoya une décharge électrique au cœur du système nerveux central de Pape, provoquant une contraction incontrôlable de ses muscles. Quelques secondes plus tard, l'un des plus grands athlètes du monde gisait sur le sol de sa demeure en position fœtale, incapable de se protéger de quelque manière que ce soit.

À partir de ce moment-là, tout allait se dérouler très simplement. Ils transporteraient Pape jusqu'à la camionnette, le conduiraient là où ils avaient prévu de le retenir captif, puis attendraient le signal pour passer à l'action. Et ça allait faire un sacré foin !

Ce serait un véritable *home run*[6], le plus beau qu'on ait jamais vu !

Chacun de ces meurtres était un indice. Chaque indice menait à un secret. Ce secret allait changer le monde.

Au bout du compte, le Vatican serait impuissant. Totalemment impuissant.

Et il serait finalement contraint de rendre hommage à son ancêtre, deux mille ans après les faits.

Jeudi 13 juillet
Milan, Italie

Le voyage de Payne et Jones dans le nord de l'Italie couvrait des centaines de kilomètres. Mais grâce à l'absence de limitation de vitesse sur l'*autostrada* et à la puissance de la Ferrari, digne d'un véhicule de F1, ils arrivèrent à Milan juste après minuit. Il était trop tard pour envoyer la pellicule de Barnes à développer, mais encore assez tôt pour effectuer quelques recherches. Avec cette idée en tête, ils se dirigèrent sans perdre de temps vers le campus de l'université catholique.

« La première chose à faire, dit Jones, c'est de savoir si Boyd a été arrêté ou non. Je vais aller faire un tour, essayer de parler à quelques journalistes. Toi, tu restes autour du périmètre de sécurité. Vois si tu peux réussir à passer de l'autre côté. Si on ne trouve rien, il faudra qu'on pénètre en douce dans la bibliothèque. »

— D'accord, répliqua Payne, mais on a intérêt à faire vite... parce qu'au train où vont les choses, Boyd est capable de faire sauter le bâtiment pour effacer ses traces. »

En riant tout seul, Payne s'engagea dans l'allée qui se trouvait sur sa gauche et remarqua plusieurs flics groupés autour d'un conduit et d'une benne à ordures. Il n'avait aucune envie de s'adresser à eux et se dirigea vers l'entrée principale, en espérant qu'il y aurait moins de flics de l'autre côté du bâtiment. C'est alors qu'il remarqua le vigile posté devant la porte d'entrée, comme le videur de la boîte de nuit du coin. En un instant, il modifia son plan d'attaque. Plutôt que de chercher à pénétrer en douce dans le bâtiment, il décida de passer par la grande porte, avec la bénédiction de Monsieur Muscles.

Payne ne possédait aucun badge, ni rien qui puisse lui donner l'image d'un officiel, et comprit qu'il devait alors faire tout son possible pour inventer un énorme bobard. Il savait également qu'il y avait de fortes chances pour que le type ne parle pas mieux anglais que lui ne parlait italien, et il décida d'en tirer parti. Il comptait l'agacer à un point où le vigile le laisserait entrer rien que pour avoir la paix. Avec cette idée en tête, Payne se dirigea droit sur lui et se mit à débâter avec un faux accent, prétendant avoir été mandaté par l'ambassade britannique pour défendre les droits du professeur Boyd. Sa façon de

parler, qui rappelait celle de Ringo Starr, ses bras couverts de pansements et le pistolet volé qu'il planquait dans son bermuda n'impressionnèrent nullement le vigile. Il regarda Payne, haussa les épaules et le laissa entrer. Sans lui poser la moindre question.

Payne inspecta le rez-de-chaussée, à la recherche d'un indice pouvant expliquer pourquoi Boyd s'était rendu à la bibliothèque. Il pensa qu'il s'était passé quelque chose de particulièrement tordu, en voyant que les toilettes des femmes avaient été sécurisées avec une bande en plastique jaune, sur laquelle on pouvait lire *Polizia*. Cela dit, ça n'avait pas de sens, car Boyd était bien trop intelligent pour faire quoi que ce soit qui puisse attirer l'attention sur lui, comme aller pisser chez les dames. À moins qu'il ne soit question de la mystérieuse femme dont on avait parlé la radio. C'était peut-être elle qui avait fait des siennes aux toilettes ? C'était peut-être à cause d'elle que Boyd tentait d'échapper à Interpol, depuis toutes ces années ?

Peu importe. Payne devait d'abord savoir ce qui s'était passé dans ces toilettes. À la limite de la parano, il franchit le seuil de la porte, sans la moindre idée de ce qui l'attendait. Un cadavre ? Des traces de sang ? Une femme battue ? Il espérait tout au moins surprendre une conversation pour recueillir quelques infos croustillantes au sujet de Boyd et de sa complice. Mais la seule chose qu'il vit était un officier de la police scientifique, occupé à chercher des empreintes avec un sac de poudre. Déçu, il s'éloigna de la porte et fit quelques pas lorsqu'il sentit quelqu'un lui attraper le bras.

« Où allez-vous ? » demanda un homme avec un fort accent italien.

Fils de pute, songea Payne. Le vigile de l'entrée l'avait probablement signalé aux flics, qui devaient s'activer pour le débusquer. Payne se retourna, en s'attendant à découvrir un revolver pointé sur sa poitrine. Au lieu de ça, il vit un petit homme à l'air jovial, la tête couverte d'une toison noire, bouclée, du genre de celles que l'on ne croise qu'en territoire pubien.

Payne fut si surpris qu'il se mit à bafouiller.

« C'est-à-dire que je... enfin, j'étais... »

— Vous étiez quoi ? Prêt à vous enfuir, sans même vous présenter ? »

Embarrassé, Payne ne dit rien et se contenta d'étudier d'un peu plus près ce type qui faisait une bonne tête de moins que lui. Il portait un costume gris clair et une chemise blanche amidonnée. Un badge d'identification était accroché à la pochette de sa veste, mais les mots italiens et l'écriture microscopique ne fournissaient aucune information à Payne sur les qualités de son interlocuteur.

« Très bien, dit l'homme en riant, si vous ne voulez pas parler, je vais faire les présentations. Je m'appelle Francisco Cione. Mes amis anglo-saxons m'appellent Frankie. Je suis l'attaché de presse de

l'université, ce qui fait de moi, comme vous l'indique le bruit de mes pas, l'homme le plus occupé de Milan – du moins, ce soir, n'est-ce pas ? »

Soudain, Payne réalisa que Frankie pouvait devenir le meilleur des alliés. Il réfléchit rapidement et dit à voix basse : « C'est vraiment vous qui assurez la liaison avec les médias sur l'affaire Boyd ? »

Intrigué par son ton confidentiel, Frankie regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne les entendait.

« Oui, je suis l'attaché de presse de cette école. Pourquoi me posez-vous la question ? »

Payne posa son doigt sur ses lèvres.

« Chuuut ! Pas ici. Y a-t-il un endroit où l'on puisse parler ? »

— En privé ? demanda l'homme à voix basse. Oui, c'est possible. Tout est possible. Suivez-moi. »

En vérité, Payne n'avait rien à lui dire, du moins, pas pour le moment. Mais il réalisa qu'il ne pouvait pas rester plus longtemps au milieu de ce couloir, alors qu'une dizaine de flics essayaient de lui mettre le grappin dessus. De plus, il devait quelques explications à Frankie et se dit qu'une longue promenade jusqu'à un endroit reculé de la bibliothèque lui laisserait le temps d'imaginer une histoire plausible.

Frankie conduisit Payne jusqu'à une salle de lecture privée, remplie du sol au plafond de piles de livres reliés de cuir. Puis il demanda : « De quoi s'agit-il ? Un secret, n'est-ce pas ? »

Payne esquiva la question en lui posant une question à son tour : « Avez-vous une idée de qui je suis ? »

Frankie secoua la tête.

« Un des vigiles m'a dit que vous êtes envoyé par l'ambassade britannique, mais en vous écoutant, je peux vous dire qu'il se trompe. Vous êtes américain, non ? »

— Bravo, applaudit Payne. Vous êtes plus intelligent que vos vigiles. »

Souriant à ce demi-compliment, Frankie demanda : « Alors dites-moi... qui êtes-vous ? »

— Pas tout de suite. Nous y viendrons dans un instant. J'aimerais d'abord vous poser une question. Aimez-vous ce que vous faites dans la vie ? Je veux dire... je vous sens capable de faire beaucoup mieux que ça. J'ai l'impression que vous êtes une personne faite pour être au cœur de l'information, pas pour aider les autres à écrire leurs articles. Et vous savez quoi ? Je suis le genre de type à pouvoir faire en sorte que ça change. Il suffit juste que vous en ayez envie. »

Intrigué, Frankie invita Payne à s'asseoir.

« Comment ça ? Vous êtes une espèce de sorcier, ou quoi ? Vous apparaissez, et *pouf* ! vous changez ma vie ? »

— Ça vous dirait de nous donner un coup de main, à moi et mon

équipe, pour capturer le professeur Boyd ? Pas pour tenir le rôle du travailleur de l'ombre... mais pour participer activement à sa capture. Ça vous intéresserait ? »

Frankie en avait pratiquement la bave aux lèvres.

« Si ça m'intéresserait ? *Mamma mia !* J'ai essayé d'aider la *polizia* toute la nuit, mais ils ne se sont pas montrés très réceptifs. De quoi avez-vous besoin ?

— Je vous le dirai dans un instant. Tout d'abord, j'ai besoin de votre aide pour quelque chose de simple.

— Vous avez besoin de mon aide avant d'avoir besoin de mon aide ? C'est un peu déroutant, vous ne trouvez pas ? De quoi avez-vous besoin ?

— En fait, il faut que je fasse entrer mon coéquipier à l'intérieur du bâtiment.

— C'est tout ? Je peux le faire avec les yeux bandés dans le dos. »

Cela semblait douloureux, mais Payne n'eut pas la force de le corriger. Au lieu de ça, il lui donna tous les renseignements dont il avait besoin et lui indiqua où trouver Jones.

« Avant que vous ne partiez, laissez-moi me présenter officiellement. Je m'appelle Jonathon Payne, et je travaille pour la CIA.

— La CIA ? lâcha-t-il. J'en ai entendu parler au cinéma, non ? C'est un honneur de vous rencontrer, *signor* Payne. Oui, un grand honneur... Avez-vous besoin d'autre chose, en dehors de votre ami ?

— Ouais, Frankie... puisque vous me posez la question... »

Dante pénétra dans le bâtiment de la bibliothèque comme s'il était chez lui, fendait la foule des badauds, passant devant les agents de sécurité indolents et à côté d'une dizaine de flics qui se trouvaient dans le hall. Il ne perdit pas de temps avec les bavardages, ne laissant à personne l'occasion de lui demander ce qu'il faisait là et où il allait, jusqu'à ce qu'il atteigne le périmètre de sécurité installé devant les toilettes pour femmes.

« Que s'est-il passé ? » grogna-t-il à l'attention de l'inspecteur principal.

L'officier le reconnut immédiatement, et savait qu'il s'agissait d'un proche de Benito Pelati.

« Plusieurs agressions, suivies d'une évasion soigneusement organisée. Ils ont semé une équipe du RAID comme s'ils avaient eu affaire à des statues.

— Qui a été agressé ?

— Un des agents de sécurité de la bibliothèque, qui avait fini son service, a été frappé à plusieurs reprises. La fille l'a cogné la première. Puis Boyd s'y est mis aussi, et la fille en a encore remis une couche. Elle devait avoir pris de la coke, ou un truc du genre, parce que le vigile dit

qu'elle avait la force d'un homme. »

Dante grimaça, surpris par la naïveté de l'inspecteur. Ignorait-il que tout homme se faisant botter le cul par une fille cherche toujours à s'inventer des excuses ?

« Comment se sont-ils échappés du toit ?

— Par un conduit destiné à évacuer les gravats. Ils se sont laissés glisser jusqu'en bas.

— On a des photos ?

— Peut-être. On est en train d'inspecter les bandes des caméras de sécurité. »

Dante tressaillit. Une série de photos étalées à la une des journaux était la dernière chose dont il avait besoin. Selon lui, il serait plus difficile d'empêcher les fuites que lors de l'explosion du bus.

« Et les empreintes ? Est-on certain qu'il s'agissait bien de Boyd ? »

L'inspecteur haussa les épaules au moment où deux hommes – l'un de petite taille et l'autre noir – passèrent près d'eux dans le couloir.

« Le vigile affirme qu'il s'agissait bien de lui, ainsi que plusieurs autres témoins. On n'en aura pas confirmation avant un moment. Il y a beaucoup d'empreintes à relever, dans un bâtiment comme celui-ci. »

Plus ça prendra de temps et mieux ce sera, songea Dante. Il avait besoin de tout le temps nécessaire pour pouvoir imposer sa version des faits à la presse.

« Dernière question : sait-on ce qu'ils faisaient ici ?

— Des recherches, je crois. Ils ont passé une bonne partie de la journée en salle d'étude, à travailler sur un projet. Je peux vous montrer, si vous voulez. »

Dante acquiesça, en espérant très fort qu'ils ne travaillaient pas sur quelque chose qu'ils auraient pu trouver à Orvieto. C'était le seul élément qu'il ne pourrait pas contrôler si Boyd décidait de rendre les choses publiques.

Jones pénétra dans le bâtiment de la bibliothèque, déconcerté. Il était dehors, en train d'essayer de trouver quelqu'un qui puisse le renseigner sur Boyd, lorsqu'un petit homme l'avait attrapé par le bras pour l'attirer vers les marches. Il avait tout d'abord tenté de se dégager, ce qu'il était parvenu à faire sans difficulté, compte tenu de la carrure de Frankie. Puis celui-ci lui avait déclaré être un ami de l'agent Payne, et lui avait fait comprendre qu'il était attendu à l'intérieur du bâtiment.

Alors qu'ils longeaient le couloir, Jones jeta un regard circulaire pour se souvenir de la disposition des lieux et essayer de se faire une idée de ce qui s'était passé. Un meurtre ? Un kidnapping ? Un viol ? Le seul élément apparent était le périmètre de sécurité installé devant les toilettes pour femmes. Jones voulut se rapprocher pour y regarder de plus près, mais sa vue était obstruée par un homme au physique

imposant, vêtu d'un costume élégant, qui semblait interroger un inspecteur. Une conversation à sens unique, qui attira l'attention de Jones. Il prit mentalement note du type, en se disant qu'il pourrait éventuellement faire son entrée en scène un peu plus tard.

Ce qu'il ignorait, c'était que leur deuxième rencontre allait se dérouler de manière bien plus violente que la première.

Tout en buvant son café, Payne feuilletait des documents de police, jusqu'à ce que Frankie le rejoigne au fond de la bibliothèque, accompagné de Jones. Payne vit que celui-ci était un peu troublé, car la couleur de ses oreilles avait viré au rouge, ce qui n'arrivait que quand Jones avait peur, ou quand il ne savait pas sur quel pied danser.

« David Jones, content de te revoir. Nous avons tant de choses à nous dire. »

Jones regarda Frankie, puis Payne, en essayant de faire le lien entre les deux. Finalement, il se dit qu'il serait plus simple de poser la question.

« Jon, je peux te parler en tête-à-tête ? »

Payne se tourna vers Frankie.

« Soyez gentil, allez chercher une tasse de café à Jones, voulez-vous ? »

Jones attendit que Frankie quitte la pièce avant de dire quoi que ce soit.

« C'est quoi ce bordel ? Je t'ai demandé de jeter un œil dans les parages, pas d'engager un stagiaire.

— Du calme. Frankie nous a aidés à nous retrouver. Il a déjà fait beaucoup plus que ce que tu n'imagines. »

Jones leva les yeux au ciel.

« Du genre ? »

— D'abord, Frankie n'est pas un stagiaire. C'est l'attaché de presse de l'école, ce qui veut dire qu'il a accès aux documents de police avant qu'ils ne paraissent dans la presse. »

Payne agita une pile de feuillets pour appuyer son propos.

« Deuxièmement, il a le droit de circuler sur l'ensemble du campus, ce qui peut toujours se révéler utile. Et troisièmement, il sait faire du très bon café. Tu m'en diras des nouvelles. »

La colère s'estompa dans les yeux de Jones, ainsi que la couleur de ses oreilles.

« Que sait-il, à notre sujet ? J'espère ne rien avoir fait capoter en t'appelant *Jon*...

— Rien du tout. J'ai joué franc jeu avec lui depuis le début. Je lui ai donné nos vrais noms, je lui ai dit que nous travaillions pour la CIA et que nous étions à la recherche de Boyd. J'ai également précisé que nous tenions à rester discrets, et il nous a réunis dans cette pièce.

— Et ça ne lui cause aucun problème ? Qu'est-ce qu'il a à gagner, dans l'histoire ?

— La possibilité de vivre un rêve. J'imagine que tu n'es pas le seul à vouloir jouer les agents secrets. »

Jones balaya la vanne d'un haussement d'épaules.

« Qu'est-ce qu'il t'a raconté d'autre, ton petit camarade ?

— Il semblerait que Boyd et la fille aient passé plusieurs heures ici à faire des recherches, avant que le vigile les repère. Quand il a essayé de capturer la fille, elle lui a tapé dessus et s'est précipitée auprès de Boyd pour le prévenir. Puis, sans qu'on puisse l'expliquer, ils ont réussi à rejoindre le toit avant d'échapper à toute une équipe des forces spéciales.

— Depuis le toit ? Avec un autre hélicoptère ? »

Alors qu'il revenait dans la pièce, Frankie entendit sa dernière phrase.

« Qu'entendez-vous par *un autre hélicoptère* ? »

Payne fit de son mieux pour lui expliquer.

« La police était à deux doigts d'arrêter Boyd, à Orvieto, avant qu'il n'abatte leur hélicoptère.

— Il a abattu un hélicoptère ? Mais avec quoi ? Un bazooka ? »

Payne haussa les épaules.

« Nous avons essayé d'aller enquêter sur les lieux de l'accident, mais l'épave avait été enlevée.

— C'est normal ?

— Pas selon nous, répliqua Payne en secouant la tête.

— Un de nos collègues a pris quelques photos de l'accident, mais nous n'avons pas encore eu le temps de les développer. On espère qu'elles pourront nous aider à éclaircir ce mystère, au sujet de l'épave. »

Frankie haussa les sourcils.

« Vous avez gardé la pellicule ?

— Possible, répondit Jones. Pourquoi ?

— Parce que l'école dispose d'un labo photo. Je peux vous les développer, si vous voulez... Maintenant. »

Ravi par la tournure que prenaient les événements, Payne regarda Frankie et dit : « Oui, c'est une bonne idée.

— Parfait ! Donnez-moi la pellicule et je m'en occupe au plus vite. »

Jones lui tendit le film à contrecœur et le regarda s'éloigner.

« J'espère que tu es sûr de ce type, dit Jones, juste après son départ. On vient de remettre un indice capital à un inconnu. On ne sait même pas si...

— Du calme ! Je le sens bien, ce Frankie. Il va nous être très utile. »

Comme pour lui donner la réplique, Frankie revint dans la pièce, une photocopie à la main.

« Livraison spéciale, *signor* Payne. Je pense que ceci va vous intéresser. »

Il ponctua son commentaire en faisant claquer un baiser au bout de ses doigts, un classique de la gestuelle italienne.

« Le vigile avait raison. Cette femme est *bellissima* !

— Vraiment ? »

Jones attrapa la photo avant que Payne ne puisse la voir.

« Waouh ! Vous avez raison. Cette femme est sublime. Où avez-vous déniché ça ?

— La police a trouvé l'image sur la caméra de surveillance, et je l'ai obtenue auprès d'eux. J'espère que ça vous plaît.

— Ça nous plaît beaucoup, dit Payne. Vraiment beaucoup. »

Frankie sourit devant ces compliments.

« Parfait ! Autre chose, avant que je retourne m'occuper des photos ? »

Payne secoua la tête et attendit que Jones réponde à son tour. Mais celui-ci vagabondait quelque part au pays des merveilles, s'imprégnant de tous les détails du visage de cette femme. L'intensité de son regard fit comprendre à Payne qu'il ne s'agissait pas d'un simple intérêt professionnel.

« David Jones ? Qu'en penses-tu ? Avons-nous besoin d'autre chose ? »

Jones regarda Payne en souriant.

« C'est une question de temps. Donnez-moi juste un peu de temps, et cette femme sera la mienne. »

L'entrepôt abandonné était infesté d'araignées, mais Maria Pelati s'en moquait, du moment qu'elle pouvait s'y reposer en toute sécurité. Le professeur Boyd partageait cet avis, même s'il lui avait fallu un peu plus de temps pour accepter cette idée. L'idée même d'avoir à dormir comme un clochard lui paraissait grotesque, jusqu'à ce qu'il allonge son corps épuisé sur le sol en béton. Au bout de quelques secondes, son organisme approuva en silence.

« Professeur, dit Maria en installant un bout de chiffon sous sa tête, puis-je vous poser une question intime ? Je me demandais si vous aviez été marié.

— Je m'attendais à cette question. Toujours la même, celle qui me poursuit depuis tant d'années. Non, ma chère, je n'ai jamais été marié. Entre l'enseignement et les voyages, je n'ai jamais trouvé l'âme sœur... Et vous ? Pourquoi n'y a-t-il aucun homme dans votre vie ?

— D'une certaine manière, à peu près pour les mêmes raisons que vous. J'ai passé trop de temps à étudier et j'ai travaillé trop durement pour tout gâcher aujourd'hui, surtout avec mon doctorat à portée de main. Mais je peux vous le jurer : dès que j'aurai obtenu mon diplôme, ma vie changera radicalement.

— Comme ça ? D'un seul coup ?

— Exactement, d'un seul coup, affirma-t-elle. J'ai toujours voulu fonder une famille. Dans un proche avenir, il arrivera un moment où ma vie personnelle deviendra ma priorité. Et quand ce sera le cas, attention ! Aucun homme sur Terre ne sera à l'abri !

— Une jolie femme comme vous ne devrait pas avoir de difficulté à trouver un prétendant. Voire une centaine. »

Maria rougit à ce compliment.

« Et que pense votre famille de tout ceci ? Je vous ai entendue râler plus d'une fois, au sujet de votre père. Éprouve-t-il vraiment autant de dédain à l'égard de vos décisions que vous le prétendez ? »

Ses joues rougirent encore un peu plus.

« Je ne pense pas qu'il fasse preuve de dédain à l'égard de mes choix, mais plutôt vis-à-vis de moi. Mon père est le tenant d'une mentalité très traditionaliste, où les femmes sont considérées comme des êtres faibles et sans intelligence. Il est convaincu que nous avons été conçues pour servir les hommes.

— Une mentalité traditionaliste, en effet ! Et que pense votre mère,

de ses opinions barbares ? »

Elle se tut un instant avant de répondre : « J'aurais bien aimé le savoir, monsieur... ma mère est morte avant que je puisse avoir l'occasion de le lui demander.

— Oh, Maria... Je n'en savais rien. Je suis désolé de faire ressurgir tous ces souvenirs.

— Ce n'est rien. Au contraire, je pense que ça me fait du bien de vous dire ce que j'ai sur le cœur. »

Boyd lui sourit, puis se rallongea pour l'écouter.

« Quand j'étais gamine, ma mère et moi étions les meilleures amies du monde. Nous avions l'habitude de jouer ensemble, d'aller au parc ensemble, de lire des livres ensemble. Mon père ne l'a jamais autorisée à travailler – nous avions une équipe de domestiques pour s'occuper de la maison. Elle avait beaucoup de temps à me consacrer. Et je peux vous assurer qu'elle était la meilleure des mères. Si douce, si attentionnée. Elle m'a toujours encouragée à poursuivre mes rêves. Exactement tout ce qu'une enfant peut attendre de la part de ses parents... »

Sa voix diminua d'intensité. Elle cherchait ses mots pour continuer.

« Malheureusement, mon père était son opposé. Du moins, en ce qui me concernait. J'ai deux demi-frères, et mon père les a toujours traités comme des dieux. Surtout Roberto qu'il a toujours entouré de mille attentions et dont il a toujours vanté les capacités. Il l'emmenait toujours avec lui au travail, ou en voyages d'affaires. Mais je n'étais pas jalouse. J'avais ma mère, et mes frères avaient mon père. Je me suis juste faite à l'idée que les choses devaient être ainsi. » Elle s'arrêta, les yeux fixés sur la lumière de la lune qui filtrait au travers des vitres sales de l'entrepôt. « Du moins, c'est ce que j'ai cru jusqu'à l'âge de neuf ans. » Maria inspira profondément. « Je n'avais jamais entendu mes parents se disputer, jusqu'à cette année-là. Une sacrée dispute, vous pouvez me croire. Des cris, des pleurs, des menaces de toute sorte. C'était un cauchemar. Les personnes au monde qui comptaient le plus à mes yeux s'affrontaient en un combat plein de haine. Mon Dieu... quand vous êtes gamin, il n'existe aucun vainqueur dans ce genre de situation. Et comme si ce n'était pas suffisant, ça a été encore pire quand j'ai découvert l'objet de leurs disputes.

— Et de quoi s'agissait-il ?

— Ils se disputaient à cause de moi. »

Elle hocha lentement la tête, comme dévorée par ses souvenirs.

« Ils étaient dans la cuisine, et mon père lui criait dessus. Les veines de son cou étaient toutes gonflées. Je sais que ce que je vais dire peut paraître difficile à croire, mais mon père lui a demandé de ne plus s'approcher de moi. Il lui a dit que j'étais une fille, que je n'étais bonne à rien et qu'on ne pourrait rien y changer. Puis il lui a demandé de faire

preuve de plus d'attention à l'égard de mes frères, parce qu'eux avaient encore une chance de réussir leur vie. Vous vous rendez compte ? J'avais neuf ans, et mon père avait déjà décidé de me laisser tomber. »

Boyd ne savait pas quoi dire.

« Ma mère lui a tenu tête en lui disant que je pouvais me débrouiller aussi bien qu'un homme, mais il s'est moqué d'elle. Il lui a littéralement ri au nez. Puis, après avoir ri, il lui a dit qu'il comptait m'envoyer dans un pensionnat, pour qu'ils n'aient plus à s'occuper de moi.

— Vous plaisantez ! »

Une larme coula sur la joue de Maria.

« Je ne savais même pas ce qu'était un pensionnat, mais en voyant la réaction de ma mère, j'ai compris qu'il ne s'agissait de rien de bon pour moi. À cet instant, elle a éclaté en sanglots et s'est enfuie de la cuisine.

— Mon Dieu ! Vous avez été placée ?

— Oui, répondit Maria. J'avais neuf ans quand j'ai été envoyée à la Cheltenham School, un établissement qui n'accueillait que des filles.

— Celle du Gloucestershire ? C'est une excellente école, ma chère.

— C'est possible, répliqua-t-elle vivement, mais elle ne représentait rien à mes yeux, comparé à tout ce que l'on m'avait enlevé. »

Boyd tressaillit au son de sa voix.

« Maria, ce n'est pas ce que je voulais dire... »

Son regard s'adoucit lentement.

« Je sais. Au moins ai-je reçu une bonne éducation, c'est ça ? En vérité, c'était la volonté de ma mère, et non celle de mon père. Elle s'est dit que si elle ne pouvait pas l'empêcher de me mettre en pension, au moins pouvait-elle me trouver une école où les femmes étaient traitées avec respect. Et vous voulez que je vous dise ? Dans l'ensemble, les choses se sont plutôt bien passées. Après avoir pris mes marques, j'ai commencé à me sentir bien dans mon nouvel environnement. J'ai rencontré des filles venues de plusieurs pays et d'horizons différents. J'ai appris à parler cinq langues. En fait, à un moment donné, j'ai remis en question tout ce que j'avais appris en Italie. La langue, la culture, la nourriture. Je me suis dit que, si je n'étais pas quelqu'un d'assez bien pour l'Italie, l'Italie n'était peut-être pas non plus assez bien pour moi. Je n'ai remis les pieds dans ce pays que bien plus tard.

— Vous n'êtes même pas revenue y passer des vacances ?

— Pourquoi aurais-je voulu gâcher mes vacances ? Il n'y avait personne d'autre que mon père, à Rome. Et rappelez-vous qu'il ne voulait plus entendre parler de moi.

— Et votre mère ? demanda-t-il délicatement. J'imagine qu'elle est décédée peu après votre départ ? »

Maria respira une nouvelle fois très profondément.

« Ma mère m’a téléphoné quelques semaines après mon arrivée en Angleterre. Les appels téléphoniques étaient proscrits par le règlement, mais elle a réussi à me joindre en prétendant qu’il s’agissait d’une urgence familiale. Je m’attendais à recevoir de mauvaises nouvelles – la mère supérieure était toute blême quand elle est venue me chercher, alors de quoi d’autre pouvait-il bien s’agir ? Mais je me trompais complètement. Ma mère était euphorique. Elle m’a dit qu’elle avait trouvé un moyen de me faire rentrer à la maison, et qu’il ne lui restait qu’un dernier détail à régler avant que je puisse revenir. Elle ne m’a pas dit de quoi il s’agissait, mais m’a promis que je serais bientôt de nouveau à ses côtés. Comme vous pouvez vous en douter, j’étais surexcitée. J’ai couru dans le couloir jusqu’à ma chambre et préparé mes valises, en espérant la voir à la sortie de l’école le soir même. Bien entendu, elle n’y était pas. Ni le lendemain soir. Ni le soir d’après. Je n’avais aucune nouvelle d’elle, et ça a duré des semaines. Finalement, au bout de deux mois, la mère supérieure est venue me voir, à nouveau. Son visage était encore plus triste que la fois précédente. J’ai pris le combiné du téléphone, impatiente d’entendre la voix de ma mère, mais ce n’était pas la sienne. C’était celle de mon frère, Roberto. Sans un mot, après s’être contenté de me saluer, il m’a dit que ma mère était morte quelques semaines plus tôt, mais que l’enquête officielle venait seulement d’être bouclée. La justice italienne a estimé qu’elle avait sombré dans la dépression après mon départ, et qu’elle avait décidé de se suicider. »

Boyd grimaça en l’écoutant. Il ne s’attendait pas à cela.

« C’était déjà difficile d’encaisser le fait que ma mère soit morte, mais quand j’ai appris que j’en étais la cause... » Elle se tut pour reprendre sa respiration. « Recevoir un coup de fil quelques semaines après sa mort, de la part de l’une des personnes qui avaient précipité mon départ, n’a fait que rendre les choses encore plus difficiles. »

Boyd s’était toujours imaginé que Maria était une fille-à-papa qui n’attendait que son heure pour prendre la place de son père au ministère des Antiquités. Mais il avait changé d’avis. Ce voyage lui avait révélé un visage de Maria qu’il n’aurait jamais soupçonné. C’était une guerrière.

« Sans vouloir être indiscret, quel type de relation entretenez-vous avec votre père ? »

Maria s’essuya les yeux en songeant aux mots les plus appropriés.

« Je n’irai pas jusqu’à dire qu’il s’agit d’une relation cordiale, mais il occupe une place vraiment importante dans ma vie.

— Vous êtes sérieuse ? C’est surprenant, compte tenu de l’histoire que vous venez de me raconter.

— Ne vous méprenez pas, professeur, je déteste l’homme pour ce qu’il nous a fait subir, à ma mère et à moi. Mais après y avoir

longuement réfléchi, je me suis dit qu'il aurait été stupide de l'exclure de ma vie.

— Et pourquoi ça, ma chère ?

— Pourquoi ? Parce que je veux lui prouver que ma mère avait raison, que sa fille prétendument bonne à rien était capable de faire quelque chose de sa vie. Je veux que ce salopard occupe une place au premier rang de ma vie, pour que je puisse écraser son groin contre tout ce que j'aurai réussi à accomplir. »

Tous les dossiers de police étaient rédigés en italien, et Payne ne se rendait pas très utile pendant que Jones les traduisait en prenant des notes. Au bout d'une dizaine de minutes, Payne en eut assez. Il avait besoin de faire quelque chose de productif en attendant que Frankie développe la pellicule, sans quoi il allait finir par défoncer les murs à coups de poing. Jones le sentait également.

« T'as oublié de prendre ton Tranxène ? »

— Tu sais bien comment je suis. Je ne suis pas doué pour la paperasse et ce genre de saloperie. »

Jones se mit à rire et tira un numéro de téléphone de son portefeuille.

« Tu te souviens de Randy Raskin ? Je te l'ai présenté il y a quelques années. »

— Le type du service informatique du Pentagone, c'est ça ?

— Ouais, c'est lui. »

Il tendit une carte de visite à Payne.

« Voilà sa ligne directe. Dis-lui qu'il me doit une faveur, il comprendra de quoi je parle. Demande-lui de chercher des infos sur Boyd dans sa base de données. Essaie de savoir s'il a une liaison avec quelqu'un ou s'il a déjà été marié. Cette nana est peut-être sa fille. »

— Et Donald Barnes ? Il a peut-être des infos qu'on ignore à son sujet ?

— Pareil pour Manzak et Buckner. Il devrait pouvoir nous sortir quelques infos sur eux. J'ai pas encore eu le temps de me pencher sur leurs dossiers. »

Fort heureusement, Randy Raskin était l'informaticien le plus efficace avec qui Payne ait jamais travaillé. Au départ, Payne s'était dit que Jones était en train de se foutre de lui, en lui donnant à faire un long travail de recherche pour qu'il lui fiche la paix. Mais ce ne fut pas le cas, car Raskin fournit à Payne des renseignements de premier ordre. Payne prit frénétiquement note de tout ce que Raskin pouvait lui dire au sujet du professeur Boyd et de leurs amis de la CIA, Manzak et Buckner. Il avait tant de choses à raconter que Payne fut tenté de lui demander si le gouvernement américain retenait toujours des extraterrestres en captivité au sein de la Zone 51.

Après avoir remercié Raskin, Payne retourna auprès de Jones pour lui faire un résumé de leur conversation.

« Commençons par Boyd. Il est membre de la faculté de Douvres depuis plus de dix ans. Durant cette période, il s'est absenté à plusieurs reprises pour participer à des fouilles archéologiques, un peu partout dans le monde, y compris celles d'Orvieto, financées par des fonds privés.

— Rien de scandaleux, jusqu'ici.

— Attends, j'en arrive à ce qui nous intéresse. En plus des fonds qu'il a reçus de la part de quelques donateurs privés, il a aussi touché une bourse de l'American Cargo International. » Il regarda Jones en attendant une réaction de sa part. « Est-ce que ce nom te dit quelque chose ?

— Pas vraiment.

— Et pourtant, ça devrait. Parce qu'on a eu affaire à eux plus d'une fois. »

Et c'est à ce moment-là que le nom revint à l'esprit de Jones. American Cargo International n'était pas une entreprise, c'était une société-écran, une coquille vide permettant à des groupes comme les MANIAC de mener à bien leurs missions. L'argent nécessaire à leurs opérations devait bien venir de quelque part, et ça ne pouvait évidemment pas provenir des fonds publics – ce serait trop compliqué à expliquer aux contribuables. Ainsi, de fausses entreprises étaient créées pour régler l'addition. Le FBI disposait de la Red River Mining et la marine de Pacific Salvage. Quant au Pentagone, il détenait tant d'entreprises bidon que Payne n'aurait pas pu toutes les citer.

Toutefois, les choses étaient un peu différentes au sujet de l'American Cargo, car les types qui dirigeaient ces fonds particuliers étaient si prétentieux, si certains de ne jamais se faire pincer, qu'ils prenaient à peine le soin de dissimuler leurs activités. Il suffisait de changer de place les lettres de l'acronyme d'American Cargo International pour comprendre : l'ACI bossait pour la CIA.

« Et alors, qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Jones en essayant de relier les différents éléments.

— Ça veut dire que Boyd était en train de préparer un gros coup, et que la CIA voulait en être également. En finançant ses fouilles, ils avaient le droit de saisir tout ce qu'il pouvait découvrir.

— Voilà pourquoi Manzak se tape une trique d'enfer en pensant à lui. Il s'imagine que Boyd a dû trouver ce qu'ils cherchaient et qu'il a décidé de foutre le camp avec. »

Jones eut un petit rire nerveux, presque gêné.

« J'ai vraiment l'impression de me faire manipuler, mec. On n'est rien d'autre que les agents de recouvrement de Manzak, dans cette histoire.

— Pas vraiment... c'est à partir d'ici que les choses se gâtent.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'on a fait, encore ? demanda Jones, l'air

inquiet.

— Rien. C'est ce que Manzak et Buckner ont fait, qui me fait flipper.

— Bon Dieu... qu'est-ce qu'ils ont fait, ces deux débiles ?

— Il semblerait qu'ils aient été tués, tous les deux.

— Ils sont morts ? Manzak et Buckner sont morts ? Mais qui les a butés ?

— Bizarrement, c'est une équipe de rebelles serbes qui a fait le coup, dans la région du Kosovo.

— Au Kosovo ? Mais qu'est-ce qu'ils foutaient là-bas ? On les a rencontrés il y a à peine... » Clic. Sa boîte crânienne s'éclaira comme une ampoule « Ah, les fils de pute... j'y crois pas ! Ils sont morts en quelle année ?

— Selon la base de données du Pentagone, en 1993. Bien entendu, ils figurent toujours sur les registres du personnel de la CIA, parce qu'ils n'iront jamais raconter que Manzak et Buckner se trouvaient au Kosovo. T'imagines le scandale ? »

Jones soupira, sans tenir compte des sarcasmes de Payne. Celui-ci savait que Jones était furieux de ne pas avoir découvert cette information sur le Kosovo deux jours plus tôt. S'il l'avait su, leur plan d'attaque n'aurait pas du tout été le même. Au lieu de chercher Boyd, ils auraient consacré leur temps à essayer de connaître la véritable identité de Manzak et ce qu'il attendait d'eux.

« Voilà pourquoi il n'y avait rien à signaler quand je me suis renseigné à leur sujet, expliqua Jones. Je n'ai eu que partiellement accès à leurs fiches, mais mon logiciel les a classés dans la catégorie des agents en activité présentant les meilleurs états de service.

— Évidemment, que leurs états de service sont excellents ! C'est difficile de déconner quand on est mort !

— Tu l'as dit.

— À ce propos, j'ai le sentiment que c'est nous qui allons finir par nous faire buter si on ne découvre pas très vite ce qu'on est venus faire dans cette galère. »

Jones approuva, en se faisant la même réflexion. Ils n'avaient pas affaire à de petits criminels sans importance, qui les laisseraient prendre le large sans avoir rempli la mission qu'ils avaient acceptée. Ces hommes avaient assez de pouvoir pour marchander avec le gouvernement espagnol, se procurer de parfaites identités bidon au sein de la CIA et tenir secrètes leurs véritables identités sans la moindre difficulté. Il n'y avait aucune chance pour qu'ils laissent Payne et Jones leur fausser compagnie avant d'avoir retrouvé Boyd.

De toute façon, quelle que soit l'issue de leur mission, Payne et Jones devaient régler le problème que posaient Manzak et Buckner. C'est pourquoi ils décidèrent de poursuivre leur enquête. Car, plus ils avaient de cartes en main, plus ils étaient en sécurité.

Manzak et Buckner étaient décédés en 1993. Pourtant, Payne leur avait parlé quelques jours plus tôt, et il ne s'agissait pas d'une séance de spiritisme. Le professeur Boyd était lié à la CIA, à travers une série de paiements, mais les barbouzes revenues de l'au-delà n'avaient pas jugé utile de mentionner ce point. De surcroît, une quarantaine de personnes avaient été tuées dans les environs d'Orvieto au cours des derniers jours, et Payne ne savait ni par qui, ni pourquoi, et ne disposait d'aucun indice. Voilà de quoi discutaient Payne et Jones en se dirigeant vers le labo photo de l'université, pour jeter un œil aux photos que Frankie avait développées pour eux.

« Tu sais, maugréa Payne, plus j'en apprendis sur cette affaire, moins je comprends ce qui se passe.

— C'est vrai ? Pourtant je trouve que les choses commencent à rentrer dans l'ordre. Partons du principe que Boyd ait été payé pour voler des antiquités à quelques grands pays européens. De cette façon, chaque fois que la CIA a besoin d'obtenir des renseignements top secret, ils peuvent échanger les reliques contre les informations qui les intéressent. Mais imaginons que Boyd soit devenu gourmand et qu'il ait décidé de garder ces objets. Dans ce cas, que sont censés faire Manzak et Buckner – peu important leurs vrais noms – ? Pourchasser Boyd à travers l'Europe en risquant de se faire serrer ? Pourquoi se donner tant de peine alors qu'ils peuvent demander à deux ex-MANIAC de le retrouver gratos ? »

Pas inintéressant, songea Payne. La théorie de Jones n'expliquait pas tout – comme l'explosion du bus, l'identité de la femme brune ou la véritable identité de Manzak et Buckner, mais elle confirmait tout le reste. Bien sûr, Payne ne disposait d'aucun élément pour étayer le raisonnement de Jones. Ni indices ni preuves. Mais ça lui était bien égal : après tout, il n'était pas flic. Tout ce qu'il voulait, c'était retrouver Boyd. Payne se disait qu'après lui avoir mis la main dessus, la balance pencherait suffisamment en leur faveur pour être quittes avec Manzak et Buckner.

Ils arrivèrent à la chambre noire quelques minutes plus tard et eurent le plaisir de découvrir Frankie qui les attendait avec la pellicule.

« J'ignore ce que ceci va bien pouvoir vous apprendre, dit-il. Il y a l'hôtel, l'église et l'hélicoptère... Orvieto est un endroit charmant, n'est-ce pas ?

— Absolument, dit Payne en jetant un coup d'œil sur les photos. À quoi avez-vous reconnu le village ?

— Orvieto est très apprécié des Italiens. Tout comme les Égyptiens connaissent Gizeh pour ses pyramides, tout comme les Chinois connaissent Xi'an, nous connaissons Orvieto – et l'histoire de son trésor.

— Un trésor ? demanda Jones. Quel trésor ?

— *Mamma mia !* Vous étiez là-bas et vous n’avez pas entendu parler de son trésor ? Mais comment est-ce possible ?

— On n’était pas vraiment en train de faire du tourisme.

— Ah oui, j’avais oublié ! Vous étiez là pour le travail. S’il vous plaît, en ce cas, laissez-moi vous raconter l’histoire d’Orvieto. Ça vous aidera à — comment dites-vous ? — *comprendre* les photos. »

Jones secoua la tête.

« Peut-être une autre fois. On est plutôt pressés.

— Je vous en prie ! Ça pourrait expliquer la présence du professeur Boyd à Orvieto, et ce qu’il était venu y chercher. »

Ils en doutaient, mais firent preuve d’indulgence à l’égard de Frankie.

« Depuis des années, on entend toutes sortes d’histoires au sujet d’Orvieto. Quand le pape a cherché à se mettre à l’abri au cours de la Guerre Sainte, les gens ont dit qu’il ne vivait pas en haut du rocher, mais sous le rocher, en profondeur. Personne ne sait comment c’est possible, car personne n’a jamais rien creusé pour lui, mais j’ai entendu trop d’histoires à ce sujet pour ne pas y croire.

— Que dites-vous ? demanda Payne. Il vivait sous terre ?

— Oui ! Il avait si peur de mourir qu’il s’est débrouillé tout seul. Il a creusé des tunnels pour s’enfuir, fait pousser de récoltes pour se nourrir et construit le puits pour venir y chercher de l’eau. Tout ça pour échapper à ses ennemis.

— Nous avons vu le puits, reconnut Payne. Tout comme notre ami à qui appartenait l’appareil photo, malheureusement.

— Mais les tunnels... Avez-vous vu les tunnels ? C’est... comment dit-on, déjà... *C’est d’la balle !* Ils passent sous les rues, comme des égouts. J’ai l’impression d’être Indiana Jones, chaque fois que je m’y aventure ! »

La référence fit sourire Payne.

« Vous ne nous aviez pas parlé d’un trésor ?

— *Si !* Un magnifique trésor, que personne n’a jamais trouvé ! »

Jones secoua la tête.

« Désolé, mais ça me semble difficile à croire. Je suis un grand amateur d’histoire et je n’ai jamais entendu parler du trésor d’Orvieto. Comment pourrait-il être célèbre si je n’en ai jamais entendu parler ? »

Frankie haussa les épaules.

« Il n’est peut-être pas célèbre dans votre pays... Je ne sais pas. Dans mon pays, Orvieto est un endroit célèbre. Les catacombes sont célèbres. Tout le monde, dans mon pays, connaît les catacombes d’Orvieto.

— D’accord, dit Jones pour calmer le jeu. Si c’est le cas, pourquoi personne n’a jamais trouvé ce trésor ? Orvieto n’est pas un endroit très grand. Je veux dire... s’il y avait de l’or dans ces collines, quelqu’un

aurait dû le trouver depuis longtemps.

— Non ! Il est interdit de creuser l'espace situé sous la ville. Les fouilles sont illégales. Pour ceux qui cherchent le trésor, et pour les autres. Si vous vous faites prendre, vous allez en prison. Vous savez, une grande colline, c'est comme une vieille mine. C'est plein de cavernes. Les gens ont peur que quelqu'un creuse au mauvais endroit et qu'Orvieto s'écroule. » Il frappa ses deux petites mains l'une contre l'autre. « Et ce serait *la merde*, vous ne croyez pas ? »

Payne se mit à rire, mais s'aperçut que ce n'était pas le cas de Jones.

« Tout va bien ? » lança-t-il à son ami.

Jones cligna plusieurs fois des yeux.

« Tu sais, je crois que quelque chose nous a échappé, dans cette histoire. Et s'il s'agissait d'un trésor caché ? Ça expliquerait la présence de Boyd à Orvieto et pourquoi la CIA s'intéresse à lui. Si les fédéraux ont pu obtenir des renseignements sur quelques bijoux, imagine ce qu'ils peuvent obtenir sur un site tout entier. » Il se tut, pour mieux évaluer chacun de ces points. « En plus, un butin de cette importance pourrait expliquer la participation des autorités italiennes. Ce n'est pas le commissariat du coin qui serait capable de mettre en œuvre les coups tordus auxquels nous avons eu à faire face jusqu'ici. Pour dissimuler un accident d'hélicoptère et maquiller l'épave d'un bus, il faut bénéficier de puissants appuis.

— Exact. Mais à quel moment on intervient, dans l'histoire ?

— Nos amis de la CIA devaient savoir que Boyd était sur un coup. C'est pour ça qu'ils ont paniqué quand il a disparu. Ils savaient que, si les Italiens le trouvaient les premiers, ils perdraient tout l'argent investi depuis des années. C'est pour ça qu'ils ont fait appel à nous. Ils doivent le retrouver le plus vite possible, et ils se sont dit que nous pourrions en être capables. »

Selon Payne, l'hypothèse se tenait. Bien sûr, les choses seraient encore plus claires s'il en savait davantage au sujet des catacombes.

« Frankie, parle-nous du trésor.

— Les Italiens disent que Clément VII se faisait du souci pour les richesses de l'Église. Même quand le pape est retourné au Vatican, il s'inquiétait encore. Voilà pourquoi les gens disent qu'il a laissé ses objets les plus précieux à Orvieto. »

Jones émit un petit sifflement, en songeant au trésor du Vatican.

« Frankie, si nous souhaitions effectuer des fouilles à Orvieto, à qui devrait-on s'adresser ? Existe-t-il une administration locale qui pourrait nous donner la permission de le faire ?

— Non, il n'existe rien de ce type en Ombrie... mais à Rome, oui, il y a une administration de ce genre. Ça s'appelle le ministère des Antiques, et ils sont très influents auprès du gouvernement. »

Payne pensa qu'il voulait parler du ministère *des Antiquités*.

« Ah oui ?

— Le ministre des Antiques s'appelle Benito Pelati, c'est un homme très important. Il est très âgé, très respecté, partout en Italie. Il fait tant de choses pour protéger nos trésors et notre culture que les gens font la queue pour lui baiser les pieds.

— Ce Pelati... aurait-il le pouvoir d'autoriser quelqu'un à procéder à des fouilles, à Orvieto ?

— Bien sûr ! Mais c'est quelque chose que le *signor* Pelati n'autoriserait pas. Nous, les Italiens, nous avons notre fierté. Et c'est à cause de cette fierté que nous pouvons parfois nous montrer très têtus. Depuis longtemps, le *signor* Pelati raconte aux Italiens que les *Catacomba di Orvieto* ne sont que pure invention. Il est même intervenu à la télé pour dire aux gens de cesser de croire à toutes ces histoires, car tout est faux. Mais des chercheurs veulent en avoir le cœur net. Pourtant, ils n'envisagent pas d'effectuer des fouilles, ils souhaitent simplement obtenir des images du sol à l'aide d'un scanner géant, pour voir s'il y a quelque chose dessous. Mais même ça, Pelati ne le permet pas. L'enjeu est trop important pour lui. »

Payne hocha la tête en signe d'approbation.

« Simple curiosité, Frankie : comment M. Pelati fait-il pour éviter les fouilles illégales ?

— Il dispose d'une équipe spéciale, à Orvieto, chargée de tout surveiller. Pas mal de gens se sont introduits en douce dans le village pour trouver les catacombes, et beaucoup d'entre eux ne sont jamais revenus. Aujourd'hui, plus personne n'essaie de trouver le trésor. Mieux vaut garder le mythe intact plutôt que de risquer sa vie.

— Faisons une simple supposition, dit Jones. Si quelqu'un voulait procéder à des fouilles là-bas... de quoi aurait-il besoin ?

— De la permission de *signor* Pelati, répondit Frankie en haussant les épaules. Mais, comme je vous l'ai dit, il ne vous la donnera pas. *Signor* Pelati n'autorisera personne à mettre la main sur le trésor d'Orvieto, *in nessun momento* ! En Italie, un homme aussi important que Benito Pelati préférerait mourir plutôt que de passer pour un imbécile. »

Payne et Jones poursuivirent leur discussion avec Frankie, jusqu'à ce que celui-ci soit rappelé à la bibliothèque pour s'occuper de son travail. Ils restèrent au labo photo pour examiner les photos du crash de l'hélicoptère. Chacune d'entre elles avait été prise au-dessus du plateau. La première représentait une vue panoramique du paysage, suivie de plusieurs clichés du lieu du crash qui mettaient particulièrement en valeur la camionnette de Boyd, à gauche de l'hélicoptère. L'arrière de l'hélico était presque entièrement détruit, mais on pouvait encore lire les trois derniers chiffres de son numéro

d'immatriculation.

« C'est à peu près tout ce que j'ai trouvé. Sauf si tu regardes celles-ci. »

Bizarrement, les deux dernières photos de la pellicule avaient été prises de l'autre côté de la crête, ce qui voulait dire que Barnes avait marché pendant plusieurs centaines de mètres pour photographier la scène du crash sous un angle différent. Selon Payne, il s'agissait d'une authentique perte de temps, car elles ne révélaient rien d'intéressant, seulement de la pelouse arrachée, de grosses pierres et des éclats de métal carbonisés.

« Alors, qu'avons-nous appris, avec ces photos ?

— Nous savons maintenant que Barnes disait vrai. L'hélicoptère s'est écrasé sur la camionnette, même si celle-ci n'était pas mentionnée dans le journal, ce qui me semble bizarre.

— Il y a peut-être un rapport avec l'endroit où elle était garée, suggéra Payne. Il n'y a pas de route, en bas du plateau, ce qui veut dire que Boyd s'est compliqué la vie à descendre jusque-là. Pour quelle raison ? S'il s'agit d'un voleur, comme le prétend la CIA, pourquoi prendrait-il le risque de s'aventurer jusque-là si ce n'était pas absolument nécessaire ? S'il avait cherché à se camoufler, il se serait garé à l'endroit où nous avons garé la Ferrari, et se serait rendu à pied jusqu'à Orvieto, comme n'importe quel touriste.

— Effectivement, approuva Jones, d'autant que, si Boyd était venu procéder à des fouilles illégales, il ne se serait jamais garé en bas, pas avec les hommes de Pelati en train de rôder aux alentours. Ils l'auraient certainement remarqué. Sauf si, bien entendu, il ne s'inquiétait pas plus que cela des sbires de Pelati... Attends, c'est peut-être l'élément qui nous manque. Il ne se cachait peut-être pas parce qu'il travaillait pour Pelati !

— Quoi ? Il cherchait des trésors enfouis ?

— Peut-être. Ça expliquerait la présence de la camionnette de Boyd dans la vallée. Il ne s'inquiétait pas d'être remarqué et voulait garder son équipement le plus près du site possible.

— Et l'hélicoptère ? »

Jones haussa les épaules.

« Il était peut-être là pour protéger Boyd et a peut-être été abattu par d'autres types. Ou alors, il appartenait à des chercheurs de trésor, et l'équipe de Pelati les a descendus.

— Il appartenait peut-être à la CIA. T'as songé à ça ?

— Ça m'a traversé l'esprit. » Il regarda attentivement l'arrière de l'appareil. « Je dirais que cet engin a été fabriqué chez Bell. Peut-être l'un des appareils de leur série 206. Éventuellement, un L-1.

— T'arrives à voir ça sur une photo ?

— Fais-moi confiance, il s'agit d'un Bell. Comme celui utilisé par

Manzak et Buckner. Même couleur, également. Aussi noir que mon oncle Jérôme. »

Payne prit la photo dans les mains de Jones.

« Sûrement pas une coïncidence, pas vrai ?

— Probablement pas.

— Ce qui veut dire qu'il y avait un hélico à Pampelune et un deuxième à Orvieto.

— Oui, mais c'est là que ça cloche. Personne ne sait ce que cet hélico faisait là-bas. De plus, on ne sait pas à qui on a eu affaire à Pampelune, puisque Manzak et Buckner sont morts. D'ailleurs, pourquoi avoir tué Barnes et tous les passagers du bus ?

— Ouais, ça tient pas deb... »

La sonnerie du téléphone coupa Payne au milieu de sa phrase. Il n'aurait peut-être pas dû y répondre, mais il était plus de minuit et il était curieux. Heureusement, il fit le bon choix. Frankie était à l'autre bout du fil et semblait très excité.

« Je pars de la bibliothèque, là. Prenez les photos et passez me voir à mon bureau. Je vous jure que ça va vous plaire ! »

L'idée même d'avoir à réclamer l'aide de son père empêchait Maria de dormir. Quelle que soit la manière dont elle envisageait cette hypothèse, elle ne pouvait pas accepter sa vision des choses. Les femmes étaient faibles, les hommes étaient puissants. Seigneur... ça la rendait folle de rage. Comment une personne vivant au XXI^e siècle pouvait-elle avoir des idées aussi rétrogrades ? Surtout, elle savait que, si elle sollicitait son assistance, il en profiterait pour dire que, quand la situation se corse, les femmes se tournent toujours vers les hommes pour réclamer de l'aide.

Mais avait-elle d'autre choix ? Elle n'ignorait pas que, si elle voulait dévoiler ce qui s'était passé dans les catacombes, elle devait se procurer les documents nécessaires auprès du bureau de son père, faute de quoi elle et Boyd seraient considérés comme des pilleurs de tombes, pas comme des archéologues, et ils perdraient la propriété de tout ce qu'ils avaient découvert. Le fait que son père était le pire des machos et un véritable connard n'entrait pas en ligne de compte. Il était ministre des Antiquités et devait être informé de la situation dans les plus brefs délais.

Boyd et elle en étaient persuadés. Pourtant elle répugnait à lui passer ce coup de téléphone. Elle ne pouvait pas supporter l'idée qu'il vienne à son secours. Ce salopard l'avait abandonnée alors qu'elle n'était qu'une petite fille et lui avait tourné le dos au moment où elle avait eu le plus besoin de lui. Voilà pourquoi elle refusait de le solliciter à présent. Pas si elle pouvait se débrouiller autrement. Et rien ne lui ferait changer d'idée.

« Professeur, dit-elle à voix basse, le soleil ne va pas tarder à se lever. »

Boyd ouvrit un œil, puis l'autre, cherchant vainement à savoir où il se trouvait. La première chose qu'il vit fut le motif élaboré des toiles d'araignées accrochées au plafond. Puis il sentit le sol froid en béton dans son dos. En inspirant profondément, il remarqua la puanteur de l'urine qui flottait dans l'air. Ah, oui ! La mémoire était en train de lui revenir. Il se trouvait dans l'entrepôt.

« Allez, le pressa-t-elle, nous devons quitter la ville avant le petit-déjeuner.

— Pourquoi donc, ma chère ?

— Parce qu'on est sûrs de faire la une des journaux du coin. Une

fois que tout le monde aura vu ça, nos chances d'être repérés risquent d'augmenter de manière significative. »

Lorsque Payne et Jones entrèrent dans le bureau de Frankie, ils comprirent que celui-ci bouillonnait d'enthousiasme.

« L'un des aspects de mon travail consiste à éditer le bulletin mensuel d'information de l'école. Plein de photos, plein d'articles et beaucoup de vent. »

Frankie farfouilla sur son bureau et mit la main sur l'une de ces vieilles gazettes. C'était le genre de feuilles de chou qu'on envoyait aux anciens élèves et aux bailleurs de fonds de l'école.

« Je fais tout moi-même, depuis ce bureau.

— C'est super, dit Payne, mais quel est le rapport avec nous ? »

Frankie se dirigea vers son ordinateur et ouvrit le scanner.

« Nous scannons des images. Nous les agrandissons à l'écran. Nous voyons pourquoi les images sont si importantes. Bonne idée, n'est-ce pas ? »

Payne fit oui de la tête et lui tendit les photos. Frankie introduisit la première photo dans l'appareil et se mit au travail.

L'utilité première d'un scanner est de pouvoir numériser un document, l'enregistrer sous forme de fichier informatique sur un disque dur afin de pouvoir le manipuler à l'écran. C'est cette dernière option qui les intéressait. Ils espéraient pouvoir agrandir au maximum les photos de Barnes. Au bout de dix secondes, les premières couleurs commencèrent à apparaître. Ils étaient tous les trois scotchés contre l'écran, tandis que l'image devenait de plus en plus distincte. Un arc-en-ciel de pixels par-ci, une grosse masse informe par-là. Au bout d'un moment ils constatèrent que l'image était sortie à l'envers. Jones étant celui qui avait le plus d'expérience en informatique, il leur proposa de prendre le contrôle du clavier.

« On ne s'affole pas », dit-il, d'un air fanfaron. En un clic, l'image effectua une rotation à 180 degrés et poursuivit son agrandissement. « OK, qu'est-ce que vous voulez voir, en premier lieu ? »

Payne pointa son doigt sur une partie de l'épave.

« Fais un zoom sur l'hélicoptère. Je veux voir si on peut identifier plus de chiffres que les trois derniers pour obtenir son numéro de série. »

Jones cliqua sur plusieurs icônes de la barre d'outils et attendit que l'image reprenne forme. Le métal carbonisé s'afficha en plein écran, mais aucun autre chiffre n'apparut clairement.

« Et maintenant ?

— Je ne sais pas. Je pensais que l'hélico nous apprendrait quelque chose d'utile. Peut-être que si nous... »

C'est alors que Payne songea à une approche différente.

« Hé, Frankie... donne-moi les photos. » Il fouilla dans la pile jusqu'à ce qu'il trouve celle qui l'intéressait. « Essaie plutôt avec celle-ci. »

Frankie la mit dans le scanner, et ils regardèrent apparaître la photo sur l'écran.

« Zoome sur la camionnette, dit Payne, on va peut-être réussir à obtenir une marque ou un modèle. »

Jones activa sa souris sur l'écran.

« Et à quoi ça va nous servir ? »

— Je parie que Boyd l'a prise en location. Et si on arrive à savoir où il l'a louée, on devrait pouvoir encore glaner quelques informations supplémentaires, pas vrai ? »

Au moment où le gros plan de la camionnette s'afficha sur l'écran, ils comprirent qu'ils étaient à deux doigts d'obtenir une information capitale. Jones s'attaqua avec zèle au clavier et à la souris pour faire apparaître l'image la plus nette qui soit. Et ils purent enfin lire la marque et le modèle de la camionnette de Boyd, ainsi que sa plaque d'immatriculation.

« *Mamma mia* ! lâcha Frankie, vous êtes trop forts ! »

— Merci, dit Jones en lançant l'impression de l'image. Mais on n'a pas encore fini. »

Quelques secondes plus tard, Jones se connecta à l'Internet et fit un saut sur son site personnel, où il entra son code secret. Même s'il lui arrivait rarement d'utiliser son logiciel en dehors de son bureau, il l'avait formaté pour pouvoir s'en servir sur n'importe quel ordinateur dans le monde. Une fois son mot de passe accepté, il entra le numéro de la plaque d'immatriculation de la camionnette dans un moteur de recherche de l'armée, où il obtint le nom du propriétaire du véhicule. Il appartenait à Golden Chariots, une agence de location située en proche banlieue romaine. En un clic, il se rendit sur le site de l'entreprise, à la recherche de tout ce qui pourrait les aider dans leurs recherches.

« Que cherchez-vous ? demanda Frankie. Un nom ? Une adresse ? Des bons de réduction ? »

— Non, fit Jones en secouant la tête. Je cherche un numéro de hotline, disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, que je puisse joindre même à cette heure tardive. »

Du doigt, Frankie désigna un coin de l'écran.

« Regardez ! Là ! C'est le numéro, non ? »

Jones approuva de la tête.

« Et comme c'est vous qui l'avez trouvé, je vous laisse le soin de leur téléphoner. »

— Moi ? Pourquoi moi ? Pourquoi je devrais les appeler ? »

— Du calme, Frankie. Je m'occuperai de la partie la plus difficile. Tout ce que je veux que vous fassiez, c'est composer ce numéro et vous

faire passer pour le directeur d'un hôtel de la région. Peu importe lequel, choisissez-en un au hasard, OK ? Je veux que vous réussissiez à savoir si l'employé de cette agence de location parle anglais. Si c'est le cas, dites-lui que l'un de vos clients a besoin de lui faire part d'un problème avec l'une de leurs voitures. Pigé ?

— Si, pigé. Et s'il ne parle pas anglais ?

— S'il ne parle pas anglais, je lui parlerai en italien. Mais notre canular a plus de chances de fonctionner en anglais. »

Enfin convaincu, Frankie composa le numéro de téléphone, bien que n'ayant aucune idée de ce que Jones avait prévu de faire. Tout comme Payne, qui lui tapa sur l'épaule en lui disant que tout allait bien se passer. À la quatrième sonnerie, une femme répondit à l'appel. Frankie s'adressa à elle en italien. Il se présenta et lui fit part de ce dont il avait besoin. Fort heureusement, elle lui dit qu'elle parlait anglais et qu'elle était prête à s'entretenir avec Jones. Frankie lui tendit le téléphone et dit à voix basse : « Elle s'appelle Gia. »

Jones le remercia d'un clin d'œil.

« Gia, je suis vraiment désolé de vous appeler si tard, mais j'ai eu un accident.

— Tout va bien ? demanda-t-elle dans un anglais presque parfait.

— Ça va. Un peu secoué, mais je vais bien. En revanche, je ne peux en dire autant de votre camionnette.

— Le véhicule est en mauvais état ?

— Oui, il a tout un côté complètement embouti. J'ai pas raté mon coup.

— Excusez-moi... dit-elle d'un air perdu, je ne comprends pas. Vous avez percuté vous-même votre camionnette ?

— Pardon ? Non ! »

Jones soupira assez fort pour qu'elle l'entende. « Je suis désolé. Je crois que j'ai un peu de mal à vous expliquer tout ça. Pardonnez-moi. Je suis encore un peu sous le choc.

— Aucun problème, monsieur. Inspirez profondément et racontez-moi ce qui s'est passé. »

Il prit une bouffée d'air suffisamment sonore pour qu'elle la remarque.

« Bon, je vais faire de mon mieux. J'ai loué une voiture auprès d'une autre agence de location. Pas la vôtre. Et alors que je sortais du parking, j'ai percuté l'une de vos camionnettes. Mais je veux dire... je l'ai sacrément percutée... »

Le bruit d'un clavier d'ordinateur précéda la question suivante.

« Et le véhicule est-il sérieusement endommagé ?

— Oui, madame. J'ai embouti tout un côté du véhicule et fait exploser le pare-brise. »

Toujours le bruit du clavier.

« Et pourquoi nous appelez-vous au lieu d'appeler l'autre agence de location ?

— Eh bien, c'est ça le problème. Je ne sais pas qui conduisait la camionnette. À quelqu'un de l'hôtel, j'imagine, puisqu'elle était garée sur le parking. Mais je ne sais pas à qui. Je suis allé demander au directeur de l'hôtel s'il savait à qui elle appartenait, mais il ne savait pas non plus. Nous avons pensé que le meilleur moyen de le savoir, c'était de vous appeler. »

Le clavier continuait de cliqueter.

« Et vous êtes sûr qu'il s'agit bien de l'un de nos véhicules ?

— Je crois, oui. Quand j'ai regardé à l'intérieur pour voir s'il y avait quelqu'un, j'ai remarqué une brochure avec le nom de votre société dessus. C'est comme ça que j'ai obtenu votre numéro de téléphone. »

Le silence envahit la ligne pendant plusieurs secondes.

« Pouvez-vous nous fournir d'autres précisions, monsieur ? La marque de la camionnette, le numéro de location, le...

— J'ai noté le numéro de sa plaque d'immatriculation. Ça pourrait vous être utile ?

— Oui, monsieur, ce serait super. »

Jones lui donna la combinaison de chiffres et attendit sa réponse.

« Désolé, monsieur. Il y a quelque chose qui cloche. L'immatriculation que vous m'avez donnée est bien celle de l'un de nos véhicules, mais son itinéraire n'indique pas du tout Milan. C'est bien là que vous êtes actuellement ?

— Oui, madame.

— Alors je ne vois pas comment vous auriez pu emboutir cette camionnette. Le véhicule qui correspond à cette immatriculation devrait être à Orvieto, pas à Milan.

— Orvieto ? demanda-t-il en faisant semblant de n'y rien comprendre. C'est près d'ici ?

— Pas du tout. Voilà pourquoi je pense que vous avez dû vous tromper.

— Mais non ! J'ai vraiment embouti cette camionnette, il n'y a aucun doute là-dessus ! Si vous ne me croyez pas, je peux vous repasser le directeur de l'hôtel. Nous avons la camionnette sous les yeux. »

Le bruit du clavier reprit.

« Patientez un instant, monsieur. Je vais vérifier mes fichiers. Pouvez-vous me redonner le numéro de la plaque d'immatriculation ? »

Jones répéta les chiffres, même s'il commençait à douter de son plan. Si elle avait du mal à croire que cette camionnette se trouvait à Milan, il y avait peu de chances pour qu'elle accepte de répondre à la moindre question concernant Boyd.

« Monsieur, dit-elle finalement, j'étais en train de lancer les

recherches avec le numéro d'immatriculation, quand quelque chose a attiré mon attention. Le client que vous cherchez se trouve apparemment à Milan, comme vous le pensiez.

— Vraiment ? Comment ça ?

— Sur mon écran, j'ai vu qu'elle venait juste de louer un second véhicule.

— Pardon ? » Il mit quelques secondes à comprendre ce qui se passait. « Attendez un instant ! Vous avez dit : *elle* ?

— Oui, monsieur. La conductrice de la camionnette vient de louer une Fiat dans nos locaux de l'aéroport de Linate.

— Bordel de merde... » murmura Jones en regardant Payne, avant de s'adresser de nouveau à Gia. « Et c'était il y a combien de temps ?

— Environ une minute, monsieur. La commande vient d'apparaître sur mon écran. »

Fenway Park, Boston, Massachusetts

Nick Dial avait toujours voulu visiter Fenway Park. Il y avait quelque chose dans le Green Monster, ce mur situé au fond du terrain qui s'élevait à plus de onze mètres de hauteur, qui excitait son imagination. Son obsession avait débuté lorsqu'il était gamin, à l'époque où il passait ses étés en Nouvelle-Angleterre. Lui et son père avaient l'habitude d'écouter les matches à la radio avant d'aller dans le jardin pour imiter leurs joueurs préférés des Red Sox. Dial souriait en pensant au stade de base-ball, lors de son vol vers Boston. Il imaginait l'odeur de la pelouse, la poussière et l'immensité du Green Monster. Il avait attendu ce moment toute sa vie et il était impatient d'y être.

Il changea d'avis, malgré tout, lorsqu'il sortit du tunnel et découvrit le lieu du crime. Le stade de ses rêves avait été sali par la réalité de son boulot.

Dial n'était pas venu pour assister à un match de baseball. Il était là pour arrêter un tueur.

La croix avait été plantée sur le monticule du lanceur, et la victime faisait face au marbre. Ses bras musclés étaient tendus en direction de la première et de la troisième base, tandis que ses pieds étaient inclinés vers la plaque du lanceur. Sa tête était recouverte d'un sac-poubelle pour préserver son anonymat auprès des hélicos des chaînes d'information qui survolaient le stade. Pendant ce temps, plusieurs officiers de police s'activaient autour de la croix, à la recherche d'indices.

Bizarrement, Dial aperçut une deuxième équipe de flics, juste devant le Green Monster. Il se demanda ce qu'ils pouvaient bien faire là, mais l'enceinte se trouvait à une centaine de mètres, et sa vue déjà médiocre était encore amoindrie par la lumière des projecteurs. Sans parler de la puissance de l'éclairage général du stade. Dial avait l'impression de rôtir sous la chaleur du soleil de l'après-midi, alors qu'il était environ minuit à Boston.

« Hé vous ! hurla un flic à son attention, avec un accent plus épais qu'une purée de pois. Foutez l'camp d'ici ! Le terrain est interdit au public ! »

Dial sortit sa carte de police.

« Où puis-je trouver la personne qui dirige l'enquête ?

— Il a dû aller pisser derrière le banc des remplaçants. La prostate du capitaine, c'est un sacré morceau. Il lui faut au moins dix minutes avant d'atteindre les chiottes ! »

Dial hocha la tête et sortit son calepin.

« Que pouvez-vous me dire au sujet de la victime ?

— C'était une enflure. Un sacré batteur avec de sacrés bras, mais c'était rien d'autre qu'un fumier. Vous imaginez, s'il avait joué dans notre équipe ? Les Yankees auraient jamais pu nous battre.

— Attendez une seconde... La victime est un joueur de base-ball ? »

Le flic regarda fixement Dial, l'air mi-amusé, mi-dégoûté.

« Exact, Frenchie. C'était un joueur de base-ball. On joue au base-ball, à Paris ? Ou alors vous êtes trop occupés à bouffer du fromage et à regarder des films de Jerry Lewis pour faire du sport ? »

La vache... songea Dial, d'où sort-il, cet engin-là ?

En vérité, Henri Toulon l'avait très rapidement briefé au sujet de l'enquête. Il savait seulement qu'une troisième victime avait été découverte. Dial comprit que, s'il voulait inspecter la scène du crime, il devait se rendre au plus vite à Boston, même s'il ignorait presque tout de cette affaire.

Malheureusement, il était en train de payer pour sa précipitation. Du moins, jusqu'à ce qu'il décide de changer de méthode. Dial s'avança vers le flic.

« D'abord, espèce d'enfoiré de cul-terreux, si tu étais ne serait-ce que la moitié du flic que je suis, tu aurais remarqué que je m'exprime dans un anglais plus correct que le tien. Ta théorie selon laquelle je devrais être français est aussi malvenue que celle qui me fait dire que t'es rien qu'un alcool, juste parce que t'es flic à Boston. Ensuite, j'ai grandi en Nouvelle-Angleterre, et j'en sais plus sur l'histoire des Sox que la moitié des joueurs de cette équipe, ce qui ne veut pas dire grand-chose, vu que la majorité d'entre eux ne sont pas américains. Enfin, si tu avais pris le temps de lire ce qui est écrit sur mon badge, tu aurais remarqué que je dirige la Division criminelle d'Interpol, ce qui veut dire que, si quelqu'un meurt sur cette planète, il y a de fortes chances pour que l'enquête me soit confiée. Tu piges ? Maintenant, magne-toi le cul et tâche de courir aussi vite que le meilleur des batteurs. Va me chercher ton capitaine et préviens-le que son supérieur vient d'arriver. »

Le flic cligna plusieurs fois des yeux, puis s'exécuta. Cinq minutes plus tard, le capitaine Michael Cavanaugh se présentait d'une poignée de main.

« Désolé pour notre manque d'hospitalité... on est un peu à cran, ces derniers temps. Bordel, si on avait su qu'une grosse légume

débarquait en ville, le maire serait venu vous saluer en personne.

— Je suis content qu'il ne soit pas venu. Je suis là pour arrêter un tueur, pas pour me faire cirer les pompes. »

Cavanaugh éclata de rire et posa sa main sur l'épaule de Dial.

« Alors je suis l'homme qu'il vous faut. Dites-moi ce que vous voulez savoir, et je serai heureux de vous aider.

— Commençons par le nom de la victime. C'est un athlète, d'après ce que j'ai compris.

— Oui, monsieur. Un sacré athlète. Pour dire la vérité, on était impatients à l'idée de pouvoir lui hurler dessus, la semaine prochaine. J'imagine que le Seigneur a décidé de le protéger de nos insultes. »

Le protéger ? Putain de merde ! Ça voulait dire que la victime ne pouvait être que lui. L'homme le plus détesté de Boston : Orlando Pape. Perplexe, Dial cherchait à établir un lien entre le joueur des Yankees et les autres victimes. D'abord un prêtre, ensuite un prince, et maintenant un pape. Les assassins avaient-ils quelque chose contre la lettre *P* ? En ce cas, les plombiers du monde entier avaient du souci à se faire.

« Ça vous ennuie que j'y jette un œil ?

— Ça ne me dérange pas si ça ne le dérange pas. »

Dial acquiesça, cherchant du regard tout ce qui pouvait lui paraître bizarre. Il lui arrivait d'avoir affaire à des imitateurs, et la première chose était de savoir si Pape était bien la troisième victime ou s'il se trouvait simplement face à l'œuvre d'un faussaire désireux de voler la vedette au véritable meurtrier.

La plupart des enquêteurs se seraient penchés en priorité sur le corps, mais pas Dial. Il savait que la plupart des imitateurs ne laissaient pas d'indices évidents sur le corps. Ce n'est qu'après l'arrivée des experts médico-légaux et de leur armada de gadgets électroniques, que l'on trouvait cinquante trucs qui ne collaient pas. Mais là où ils fautaient généralement, c'était sur la précision, toutes les petites choses dont la presse ne parlait jamais, tout ce qui ne pouvait être repéré d'un simple coup d'œil sur une image publiée sur Internet. Dans son univers, le détail le plus insignifiant se révélait parfois plus important qu'un indice capital.

Dial commença par étudier la construction de la croix, afin de vérifier que le bois était de la même couleur et du même âge que le chêne africain. Puis il examina les trois clous, en regardant de près leur longueur, et en s'assurant que la victime avait été positionnée de la même manière que les autres.

Lorsqu'il eut terminé, il étudia attentivement le corps. Il se pencha tout d'abord sur les blessures présentes sur le dos de la victime, et la manière dont sa peau avait été tranchée puis ouverte sous les coups répétés d'un fouet, dont les lanières devaient être équipées de billes de

plomb, comme lors de la flagellation du Christ. Il examina ensuite sa cage thoracique, évaluant la profondeur de la plaie à l'aide de sa main gantée, en espérant que l'extrémité de la lame se soit cassée et demeure coincée dans sa poitrine.

« Vous cherchez quoi ? demanda Cavanaugh. La blessure est très nette.

— Je fais mon boulot, c'est tout. Je suis là pour tout vérifier.

— Ouais, j'avais remarqué. »

Dial sourit, puis regarda les hélicos qui planaient toujours au-dessus d'eux.

« Vous ne pouvez pas nous en débarrasser ? Il faut que j'enlève le sac-poubelle pour jeter un œil sur l'écríteau. »

Cavanaugh le regarda comme s'il était cinglé.

« Y a pas d'écríteau, là-dessous. Rien que la sale gueule de Pape. On va faire en sorte de ne pas la retrouver dans les journaux. Les journaux sportifs l'ont déjà assez martyrisé comme ça », ricana-t-il.

Dial ne prêta pas attention à la blague. Humour de flic, typiquement.

« J'arrive pas à y croire. C'est leur victime la plus célèbre, et ils laissent tomber l'écríteau. Mais pourquoi ? »

Cavanaugh haussa les épaules.

« J'ignore toujours de quoi vous parlez... Quel genre d'écríteau vous vous attendiez à trouver ? J'ai jamais entendu parler de cette histoire d'écríteau.

— Parce qu'on essaie de rester discrets. »

Dial s'avança vers Cavanaugh et s'assura que personne n'écoutait leur conversation.

« Les deux premiers cadavres avaient des écríteaux cloués à la croix. Le premier disait "Au nom du père", le suivant "Au nom du fils". Je m'attendais à trouver le troisième, ce soir. Maintenant, je me demande si on n'a pas affaire à un imitateur. »

Cavanaugh acquiesça, comme si tout commençait à prendre forme dans son esprit.

« Non, c'est pas un imitateur, ça, je peux vous le garantir.

— Vraiment ? Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— À cause de l'écríteau. »

Dial fit la grimace.

« Quel écríteau ? Vous venez de me dire qu'il n'y avait pas d'écríteau.

— Pas sous le sac, en tout cas. »

Cavanaugh étudia le visage de Dial, pour voir s'il plaisantait ou non.

« J'imagine que vous n'êtes pas encore allé faire un tour sur le terrain...

— Le terrain ? »

C'est à cet instant que Dial comprit.

« Ah, le fils de pute... Pas sur le Monster ! »

Dial inspira profondément et promena son regard jusque sur le côté gauche de l'enceinte qui lui apparaissait floue. Plusieurs flics s'y trouvaient encore, et Dial comprit enfin pourquoi. Ils prenaient des photos du message et se demandaient s'ils devaient nettoyer le sang barbouillé sur le mur ou le laisser dans son jus en tant qu'indice. Surtout, ils s'interrogeaient sur ce que le tueur avait bien voulu dire en écrivant « ET DU SAINT-ESPRIT ».

Cavanaugh soupira d'un air dégoûté : « Dorénavant, on l'appellera le Red Monster. »

L'aéroport de Linate se trouvait à environ sept kilomètres de l'université catholique. Frankie indiqua à Payne et Jones l'itinéraire le plus rapide pour s'y rendre. Ils espéraient faire assez vite pour pouvoir mettre la main sur Boyd. Mais comme les deux véhicules avaient été loués par une femme, ils savaient que Boyd ne se montrerait probablement pas. S'il pointait son nez, tant mieux. Ils lui tomberaient dessus au plus vite, avant qu'il comprenne ce qui lui arrive. Mais dans le cas contraire, il leur faudrait pister sa complice, en espérant qu'elle puisse les conduire jusqu'à sa cachette.

« Sait-on de quelle couleur est la voiture ? » demanda Payne.

Jones secoua la tête.

« La dame a dit qu'il s'agissait d'une Fiat 98. *Fiat*, ça veut dire *Fabbrica Italiana Automobili Torino*... autant dire qu'on en trouve un paquet sur les routes d'Italie. »

Il était tôt. Cela leur permit d'arriver au garage de location en moins de cinq minutes. Ils se garèrent de l'autre côté de la rue et repérèrent immédiatement la femme. Elle portait un foulard en soie noué sur ses cheveux bruns, mais elle était vêtue de la même manière que sur la photo de la caméra de surveillance.

Ce serait peut-être plus facile que prévu.

Légèrement paranoïaque, Maria jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et ne vit rien qui la concernât. Aux abords de l'aéroport, le trafic était presque inexistant, et la seule lumière visible était celle des lampadaires métalliques alignés le long des rues de ce morne territoire dédié à l'industrie textile. Selon elle, si tout se passait bien, elle aurait quitté la ville avant de risquer d'être repérée par les ouvriers milanais qui s'apprêtaient à déferler dans les rues.

Du moins, c'était son objectif.

Le trajet du retour se déroula sans histoire jusqu'à l'entrepôt abandonné. En guise de précaution supplémentaire, Maria prit soin de faire deux fois le tour du bâtiment, pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie. Lorsqu'elle en fut absolument certaine, elle engagea sa Fiat jaune dans l'allée pavée qui menait à l'entrepôt et se gara derrière une benne à ordures. Elle laissa les phares de la voiture allumés pour y voir plus clair une fois entrée à l'intérieur.

« Professeur ! appela-t-elle en pénétrant dans le bâtiment. Je suis

de retour. »

Boyd émergea de l'obscurité et la salua d'un sourire chaleureux.

« Dieu merci, ma chère. Je me suis fait un sang d'encre. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'on aurait pu vous arrêter. »

Elle secoua la tête en retirant son foulard et le remplaça par une casquette de base-ball.

« Vous êtes prêt ? Nous devons profiter de l'obscurité tant qu'il est encore temps.

— Oui, absolument. Laissez-moi le temps de rassembler nos affaires et nous pourrons y aller. Donnez-moi quelques minutes. »

Un peu plus tôt ce matin-là, elle avait voulu emmener Boyd avec elle jusqu'au garage de location, mais après en avoir discuté, ils avaient estimé qu'il était plus prudent qu'elle s'y rende seule. Ils auraient gagné du temps s'il l'avait suivie, mais il s'était dit que la police devait surveiller les aéroports et qu'il valait mieux qu'il se tienne en retrait. Et ils avaient certainement eu raison, car Maria avait remarqué un certain nombre de policiers aux abords du terminal, et la plupart d'entre eux se baladaient avec une photo de Boyd sur eux.

« Nous devons partir, le pressa-t-elle. Dépêchez-vous, s'il vous plaît. »

Mais cette fois, il ne répondit pas. En fait, le seul bruit qu'elle entendait était celui de son cœur gagnant en intensité et en rapidité. Étonnée et légèrement inquiète, Maria enjamba plusieurs caisses de bois et se dirigea vers l'endroit où ils avaient passé la nuit. Malheureusement, plus elle s'enfonçait dans les profondeurs du bâtiment, plus il faisait sombre, et quelques secondes plus tard, il lui devint difficile de voir à plus de trente centimètres devant elle.

« Professeur, où êtes-vous ? Que se passe-t-il ? »

N'obtenant pas de réponse, son étonnement fit place à la peur. Et si quelqu'un l'avait surpris ? Et s'il avait trébuché dans l'obscurité et s'était blessé ? Et si quelqu'un...

À cet instant, Maria entendit du bruit derrière elle. Elle plongea sous les toiles d'araignées et longea une pile de caisses, tout en se dirigeant vers les phares de la voiture. Lorsqu'elle atteignit l'allée, elle eut la surprise de découvrir Boyd, assis sur le capot de la Fiat.

« Professeur ! Je vous ai cherché partout. Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

— J'ai eu besoin d'un peu d'aide, ma chère. »

Elle sourit, heureuse de voir qu'il allait bien.

« Les phares vous ont aidé à vous repérer, c'est ça ?

— Malheureusement, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ah non ? De quoi parlez-vous, alors ? »

C'est à ce moment-là que Payne fit son apparition.

« Il essaie de vous expliquer que c'est moi qui l'ai conduit ici. »

Elle se retourna et vit son Beretta. Ses yeux étaient complètement dissimulés dans l'obscurité.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en italien. Que nous voulez-vous ? »

Au lieu de lui répondre, Payne l'attrapa par les cheveux et la projeta contre la voiture. Elle essaya de résister jusqu'à ce qu'il lui fasse comprendre que c'était lui qui menait la danse, en lui écrasant le visage contre le métal chaud de la Fiat. Puis il renforça sa prise en enfonçant son genou entre ses cuisses et en faisant peser contre elle tout le poids de son corps pour l'immobiliser. Dans cette position, il put la fouiller et lui attacher les mains dans le dos avec un bout de corde qu'il avait trouvé dans l'entrepôt.

« Alors, c'était quoi la question ? » demanda-t-il après l'avoir immobilisée.

Elle le regardait d'un air perdu. Elle avait d'abord cru que Payne était de la police à cause de ses cheveux bruns et de son Beretta. Mais plus elle l'écoutait parler, plus elle était certaine d'avoir affaire à un Américain.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en anglais. Qu'est-ce que vous voulez, bordel de merde ? »

Payne sourit devant cet accès de vulgarité.

« Hé professeur... vous l'avez trouvée où, celle-ci ? Elle a un sacré caractère.

— Exactement, j'ai un putain de sale caractère. Maintenant, répondez à ma question avant que je me mette à hurler !

— Je vous demande pardon ? »

Payne s'avança et lui colla le canon du revolver sous le menton.

« Ouvrez bien vos oreilles, ma grande, parce que je suis pas sûr que vous ayez très bien saisi la situation, alors je vais vous expliquer le topo. D'abord, vous vous appelez comment ? D'ailleurs, je ne pense pas qu'il soit vraiment approprié de vous appeler "ma grande", vu que votre comportement n'a pas grand-chose à voir avec celui d'une grande dame.

— Mmrrria. »

Il appuya un peu moins fort pour comprendre ce qu'elle disait.

« Je m'appelle Maria.

— OK, Maria, je résume la situation : le canon de mon flingue est actuellement pointé contre votre gorge. Vous le sentez ? »

Elle hocha la tête avec précaution.

« Bien. J'en étais sûr. C'est un peu difficile de ne pas le sentir, pas vrai ? »

Elle acquiesça de nouveau.

« Waouh... vous commencez à comprendre, dites donc. Quand je vous pose une question, vous répondez. Tout doucement. OK ? Sans

gueuler, sans s'énervier, sans chercher la bagarre. Les types qui se baladent avec des flingues ont horreur de ceux qui cherchent la bagarre. C'est clair ? »

Elle hocha la tête une nouvelle fois.

« Parfait. Mon coéquipier et moi, on est très impatients de vous poser quelques questions.

— Votre coéquipier ? »

Jones annonça sa présence en ouvrant la porte de la Fiat.

« Oh... marmonna-t-elle.

— *Oh* ? se moqua Jones. J'entre en scène de la manière la plus cool qui soit, et vous, tout ce que vous trouvez à dire, c'est "*oh*" ? »

Elle le regarda et ricana.

« Vous vouliez que je dise quoi ?

— J'en sais rien. J'espérais juste qu'une jolie fille comme vous essaierait au moins de me caresser dans le sens du poil, de jouer un peu de son sex-appeal pour me baratiner et se tirer d'affaire, vous voyez... Et si ça marchait pas, je m'attendais à ce que vous m'éclatiez la tronche, comme vous l'avez fait au vigile de la bibliothèque. »

Le visage de Maria devint cramoisi.

« Je jure devant Dieu que je n'ai jamais eu l'intention de faire de mal à ce type. Je voulais juste qu'il me laisse partir, c'est tout ! Je devais aller prévenir... »

Payne attendait qu'elle termine, mais elle laissa sa phrase en suspens.

« Vous deviez aller prévenir qui ? Votre petit ami ?

— Juste ciel ! lâcha Boyd, je ne suis pas son petit ami. Pour quel genre d'homme me prenez-vous donc ? Maria est l'une de mes étudiantes, c'est tout ! Rien de plus !

— Une étudiante ? dit Payne. Une étudiante en criminalité, peut-être... parce que vous n'avez pas perdu votre temps, tous les deux. L'hélicoptère d'Orvieto, l'explosion du bus, le vigile de la bibliothèque et ses cacahuètes en bouillie. Tss ! Tss ! Vous devriez avoir honte.

— Avoir honte ? s'écria-t-elle. Nous n'avons rien fait de mal. L'hélicoptère et le vigile, c'était de l'autodéfense. Quant au bus, c'est nous qui avons failli nous faire tuer.

— Vous ? Allons ! Allons ! Pourquoi aurait-on tué tous ces gens rien que pour vous buter ? »

Elle s'apprêtait à répondre, mais elle remarqua que Boyd secouait la tête.

« C'est bon, insista Payne. Nous savons tout au sujet du trésor des catacombes. À moins que vous ne cherchiez à nous cacher quelque chose. »

Boyd était littéralement bouche bée.

« Mais comment est-ce possible ? Qui ?... Qui êtes-vous, tous les

deux ?

— Pourquoi devrions-nous répondre à cette question, professeur ? Vous ne répondez pas aux nôtres, alors pourquoi devrions-nous répondre aux vôtres ?

— Je ne sais pas ce que tu en penses, ajouta Jones en ricanant, mais on pourrait peut-être se présenter. Ça me semblerait plus poli.

— Ouais, je crois que t'as raison. » Payne se tourna vers Boyd avec un grand sourire. « Salut, je m'appelle Jon, et mon pote c'est D.J. On bosse pour la CIA.

— La CIA ? » reprit Boyd.

Payne répliqua en imitant l'accent allemand : « Exactement, *herr doktor* ! Et nous zavons que vous êtes un ezpion !

— Un espion ? Mais de quoi parlez-vous ? »

Jones se mit à rire.

« Cessez la mascarade, professeur, nous savons tout de votre passé.

— Mon passé ?

— Mais oui, intervint Payne, quand vous voliez des antiquités dans la plupart des pays d'Europe, et que vous vous arrangiez pour les dissimuler. Pas une mauvaise combine, à vrai dire... mais pourquoi un homme aussi intelligent que vous a-t-il essayé d'entuber des mecs comme Manzak et Buckner ? Ces types sont tout de même effrayants. »

Le doute s'empara soudain de Maria.

« Professeur Boyd ?

— Seigneur ! N'écoutez pas ce qu'ils racontent. Je n'ai jamais rien entendu de si outrageant de toute ma vie. J'aurais cherché à doubler la CIA ? C'est absolument grotesque !

— Et American Cargo International ? Ce nom vous dit-il quelque chose ? » insista Payne.

Le vernis bien lisse de Boyd sembla se craqueler.

« Oui, mais...

— Mais quoi ? Ils vous financent depuis des années, pas vrai ?

— Oui, mais ce n'est pas pour autant que...

— Que quoi ? Qu'ils sont liés à la CIA ? Allons ! L'info sort tout droit du Pentagone. Je sais que vous émergez à la CIA. »

Boyd cligna plusieurs fois des yeux, en essayant de garder toute sa contenance.

« Peut-être... mais ça ne signifie pas que je les ai doublés. Tout ce que je peux dire... »

Sa voix se fit plus faible.

« Allez-y... insista Payne. Qu'avez-vous à dire ? Apparemment, vous avez fait quelque chose qui les a sérieusement contrariés. Ils n'auraient pas fait appel à nous si vous n'étiez pas une priorité pour eux. »

L'horreur emplit soudain les yeux de Boyd.

« Je vous demande pardon ?

— Vous m’avez parfaitement entendu. Ils ont fait appel à nous pour retrouver votre trace. Nous sommes ce qu’il est convenu d’appeler des spécialistes.

— Attendez, une seconde ! Vous voulez dire que... vous ne faites pas partie de la CIA ?

— Certainement pas ! dit Payne. Nous sommes des chasseurs de prime de premier ordre, engagés pour vous mettre le grappin dessus. »

Il fouilla dans sa poche et en tira le boîtier que Manzak lui avait donné pour qu’ils puissent communiquer.

« Une pression sur ce bouton, et notre mission est terminée. Ils débarquent, et nous rentrons chez nous. »

Boyd regarda fixement l’appareil pendant plusieurs secondes.

« Oui, dit-il finalement, vous rentrez chez vous en toute sécurité... dans un putain de sac mortuaire. »

Maria resta interdite devant ce commentaire. C’était la première fois qu’elle l’entendait jurer.

« Bon Dieu ! poursuivit Boyd. Ouvrez les yeux, bordel de merde ! La CIA ne recrute pas hors les murs lorsqu’elle a besoin d’aide. Ils ont des agents implantés dans le monde entier, prêts à agir à n’importe quel moment. Ils n’ont aucune raison de faire appel à quelqu’un d’extérieur à la maison pour me mettre la main dessus. Ce n’est pas comme ça qu’ils travaillent !

— Ah ouais ? le contra Jones. Et qu’est-ce qui fait de vous un tel expert ? »

Boyd lui lança un regard noir et insistant.

« Parce que je suis un agent de la CIA.

— Je vous demande pardon ? dit Payne.

— Quoi ? s’écria Maria.

— Vous m’avez bien entendu. Je travaille pour eux depuis des années. J’utilise mes qualités de chercheur pour voyager à l’étranger. »

Jones leva les yeux au ciel.

« Ah, vraiment ? Et vous connaissez beaucoup d’agents secrets qui se dévoilent ? Pas les vrais espions, en tout cas.

— Vous savez quoi ? Vous avez raison. Dans la plupart des cas, je ne vous l’aurais jamais dit. Ce serait faire preuve de trahison. Mais j’ai bien peur qu’il ne s’agisse d’une situation qui n’a rien d’ordinaire. Grâce à la mauvaise presse dont j’ai été victime, ma carrière d’espion vient de prendre fin. Surtout, j’ai le sentiment que, si vous appuyez sur ce bouton, c’est ma vie qui prendra bientôt fin. Alors, qu’est-ce que j’ai à perdre ?

— Attendez une seconde ! dit Payne. Vous essayez de nous faire croire que vous êtes un agent de la CIA ? Soyons sérieux, allons ! Vous n’avez pas autre chose à inventer ?

— Eh bien j’aurais certainement trouvé mieux si je cherchais

seulement à vous raconter des histoires, mais je vous dis la vérité. Bien entendu, je sais que je ne corresponds pas à l'idée que l'on se fait d'un espion. Mais à vrai dire, c'est le cas de la majeure partie des types de l'agence. Si nous avions vraiment l'air de barbouzes, on se ferait repérer tout de suite. »

Jones sourit face à cette logique.

« Là, il marque un point.

— Quoi ? Ne me dis pas que tu crois un mot de ce qu'il raconte ! Il travaille à Douvres depuis plus de trente ans.

— Ouais, mais j'ai entendu des trucs incroyables au sujet de la CIA. Je sais qu'ils ont des CNO planqués partout, qui attendent de servir leur cause. »

Payne savait que l'acronyme CNO signifiait « couverture non officielle » et désignait les agents du gouvernement qui travaillaient à l'étranger sans immunité diplomatique, mais il n'était pas certain de comprendre ce que Jones insinuait. Il l'attrapa par le bras et l'attira sur le côté, sans quitter Maria et Boyd des yeux.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Il faudrait qu'on fasse confiance à vieux cinglé ?

— Non, c'est pas ce que j'ai dit. Il est possible qu'il nous raconte des conneries pour sauver sa peau. Mais il pourrait tout aussi bien nous dire la vérité. Le truc, c'est que je n'ai aucun avis sur la question.

— Alors appuyons sur le bouton et adressons-nous à Manzak. Personnellement, je me contrefous de ce qui peut bien arriver à ces deux-là tant que l'on ne se retrouve pas dans le même merdier qu'eux. Il faudra bien qu'on parle à Manzak à un moment ou à un autre, alors finissons-en. Qu'est-ce qui peut nous arriver de pire, de toute façon ?

— Ne faites pas ça ! supplia Boyd de loin. Je vous jure que si vous appuyez sur ce bouton, on va tous y passer, comme les passagers du bus. Vous ne comprenez donc pas ? Ces types ne peuvent pas se permettre de laisser de témoins derrière eux. Une religion tout entière en dépend.

— Elle dépend de quoi ? lâcha Payne en ricanant. D'un trésor caché ? De quelle religion parlez-vous ? Du culte de la cupidité ?

— La cupidité ? Vous croyez qu'il s'agit uniquement de convoitise ? Taisez-vous donc, vous n'y connaissez rien ! Le parchemin trouvé dans les catacombes n'a rien à voir avec l'argent. Il concerne la vérité ! Le doute s'emparera bientôt de tout ce que l'on vous a appris à croire. Même la foi en Jésus-Christ est en danger.

— Professeur ! »

Il se tourna vers Maria pour s'expliquer.

« Je dois les mettre en garde, ma chère ! S'ils appuient sur ce bouton, nous allons tous mourir, et nous emporterons le secret avec nous. C'est aussi simple que cela. L'Église ne peut pas se permettre de

laisser la vérité éclater au grand jour. Elle risque d'ébranler les fondements mêmes de la chrétienté.

— Eh bien, joli programme. J'appuie sur le bouton. Ce type commence par essayer de nous faire croire qu'il travaille pour la CIA, et maintenant le voilà qui raconte que l'Église essaie de le tuer : il est givré. »

Jones fixa Boyd du regard.

« Personnellement, j'ai toujours eu du mal à me fier au pape. Un type qui porte ce genre de chapeau, ça n'inspire pas confiance.

— Seigneur ! cria Boyd. Je ne vous parle pas du pape ! Mais quelqu'un, au sein de l'Église, est lié à cette histoire. C'est évident. Ils sont les seuls à... » Boyd s'interrompit au milieu de sa phrase et leva inexplicablement la tête vers le plafond. « Oh, non ! »

— Quoi ? demanda Payne. Dieu vous parle, c'est ça ?

— Chhuut ! ordonna-t-il. Ce bruit. Vous n'entendez pas ? J'ai entendu le même bruit à Orvieto. »

Payne et Jones n'avaient aucune idée de ce que Boyd voulait dire, mais lorsqu'ils cessèrent de se moquer de lui, ils entendirent effectivement un grondement couvrant le bruit du moteur de la Fiat. Ils ne parvenaient pas à identifier exactement d'où il venait, à cause de l'écho qui résonnait dans l'allée. Le bruit gagna progressivement en intensité. Jones coupa le moteur de la Fiat et murmura : « T'es sûr de ne pas avoir appuyé sur le bouton, sans le faire exprès ? »

Payne secoua la tête et s'engagea dans l'allée, laissant les autres derrière lui. Il marcha environ cent cinquante mètres avant de tendre l'oreille en direction du ciel.

« Des hélicos, annonça-t-il. Et il n'y en a pas qu'un. Ils s'approchent d'ici.

— Comment ont-ils pu nous trouver ? demanda Jones.

— Aucune idée. Ils nous suivent peut-être depuis le début. » Il jeta le boîtier à terre et l'écrasa. « Aucune importance. Si on n'a pas envie qu'ils nous trouvent, ils ne nous trouveront pas. »

Payne se dirigea auprès de Boyd et lui colla son revolver sous le menton.

« Où êtes-vous né ? »

Boyd respira profondément et répondit : « Vous voulez la vérité ou ce que j'ai appris à répondre à cette question ? »

Payne n'était pas d'humeur à plaisanter et enfonça encore un peu plus le Beretta contre sa gorge.

« D'accord, grogna-t-il. Seattle.

— Où avez-vous fait vos études ?

— US Naval Academy. Puis Oxford. »

Payne lâcha un peu de lest, juste au cas où il aurait eu affaire à un officier.

« Mauvaise réponse, professeur. Il se trouve que je connais un peu l'académie.

— Génial ! Demandez-moi tout ce qui vous chante, mais faites vite, ou nous serons bientôt morts. »

Payne se tut un instant, en essayant de réfléchir à une question judicieuse.

« Citez-moi l'une des avenues du domaine de l'académie.

— Quoi ? Elles sont assez nombreuses...

— Citez-m'en une ou je tire.

— Très bien, euh... King George Street. » Laquelle était en fait l'artère principale de l'académie. « Je peux continuer, si vous le souhaitez. Wood Street, Dock Street, Blake Road, Decatur Road, College Aven... »

Payne acquiesça, légèrement surpris par sa réponse.

« Où se déroulaient les cours, durant la guerre ?

— Quelle guerre ?

— À votre avis ?

— J'imagine que vous faites référence à la guerre de Sécession, puisque c'est la seule fois où les cours ont été dispensés ailleurs. Et la réponse est Newport, dans le Rhode Island. L'académie s'était installée là-bas pour des raisons de sécurité.

— Pas mal, reconnu Payne. Ma dernière question sera décisive. Seul un authentique élève de l'académie peut y répondre sans la moindre hésitation. Vous êtes prêt ? Car selon la réponse que vous me donnerez, vous resterez en vie ou vous mourrez. Compris ? Quand vous étiez à l'école quel était le nom donné au dortoir des filles ? »

Boyd sourit, comprenant qu'il s'agissait d'une question piège.

« Hélas, il n'y en avait pas. À mon grand désespoir, les femmes n'ont été admises qu'après mon départ. Vers 1976, je crois. »

À contrecœur, Payne baissa son arme. Il ne faisait toujours pas complètement confiance à Boyd, mais son instinct l'amenait à croire qu'il disait la vérité.

« Vous étiez donc un élève de l'académie ?

— Oui, j'imagine que vous aussi.

— Exact, monsieur. Jonathon Payne, à votre service.

— Eh bien, monsieur Payne, si vous vous intéressez aux épreuves de survie, je suggère que nous foutions le camp d'ici. Sans quoi nous serons morts avant d'avoir quitté cet endroit. »

C'était il y a bien longtemps, juste après avoir découvert les parchemins dans les tombeaux secrets. Des documents que le Vatican ignorait même avoir en sa possession. Benito Pelati avait suivi leurs indications les plus complexes et s'était rendu à Orvieto pour prendre des photos du sol, en utilisant des appareils de géologie qu'il avait empruntés en Allemagne. Des prototypes de la plus haute technologie auxquels personne n'avait accès. Un équipement qui lui permettait d'inspecter chaque centimètre carré de la ville, depuis sa surface visible jusqu'à une profondeur pouvant atteindre des centaines de mètres. Des recherches que personne n'avait menées jusqu'ici, et que personne ne serait d'ailleurs plus autorisé à entreprendre.

Inutile de préciser qu'il y avait de bonnes raisons à cela. Plus de cinquante tunnels avaient été détectés à cet endroit. Ils commençaient tous dans des propriétés privées avant de se ramifier dans le tuffeau comme un enchevêtrement d'artères. La plupart d'entre eux s'arrêtaient brutalement – lorsque les gens qui les avaient creusés s'étaient heurtés à des blocs de pierre qu'ils n'avaient pas réussi à percer, ou parce qu'ils avaient perdu patience et décidé d'abandonner. Alors que d'autres rejoignaient ceux creusés par les voisins. Le plus profond d'entre eux descendait jusqu'à sept mètres. Impressionnant, compte tenu des techniques rudimentaires à la disposition des villageois, mais pas assez profond pour atteindre ce qu'ils espéraient découvrir : les catacombes d'Orvieto.

Benito savait que les catacombes existaient. Ou du moins, il l'avait su à une certaine époque. Les parchemins qu'il avait trouvés étaient la preuve de cette existence. Ainsi que tous les documents qu'il avait lus dans les Archives secrètes. Mais avant d'effectuer ses tests géologiques, il ne pouvait pas être certain de retrouver les catacombes à leur place et en bon état. Un registre du Vatican évoquait un éboulement massif, juste après le Grand Schisme. Si tel était le cas, il était fort probable que ce qu'il espérait trouver ait été détruit avec toutes les preuves dont il avait besoin.

Mais fort heureusement, il n'en était rien. Un coup d'œil sur le rapport géologique le confirma. Les catacombes étaient toujours en place et en parfait état. Surtout, elles étaient bien plus importantes que ce que le Vatican avait pu imaginer. Les registres pontificaux datant de l'époque du Schisme n'indiquaient qu'un niveau composé de salles et

de tunnels. Rien d'autre. Mais le rapport consulté par Pelati parlait de bien autre chose. Plusieurs étages. Des escaliers. Et encore d'autres salles, si profondément enfouies sous terre qu'il doutait que le Vatican ait pu jadis y accéder. Il ne pouvait en avoir le cœur net qu'en explorant lui-même ces tunnels. Mais d'après leur structure, Pelati pensait que les anciens Romains avaient construit un tombeau souterrain et l'avaient immédiatement scellé pour en interdire l'accès depuis chacune des salles situées aux niveaux supérieurs. Pourquoi les Romains avaient-ils agi ainsi ? Il n'en avait aucune idée. Mais si le secret de sa famille disait vrai, c'était probablement dans cette pièce qu'il trouverait la preuve qu'il cherchait.

Cependant, il avait quelques détails à régler avant de pouvoir commencer ses recherches. La priorité était de mettre fin à toutes les fouilles sur le territoire d'Orvieto. Un nouvel éboulis était inenvisageable. Il alla trouver le chef de la police locale et lui dit qu'Orvieto était à deux doigts de s'écrouler. Pour appuyer ses propos, il lui montra les rapports des études sismiques qu'il avait lui-même menées – en omettant, bien entendu, d'évoquer l'existence des catacombes. Puis il fit du porte-à-porte dans le village pour recenser les différents tunnels.

De nos jours, les gens de la région parlent souvent de la loi sur le Pelletage de 1982, lorsque le droit de creuser les sols devint un délit.

Par la suite, Benito fit l'acquisition du domaine sur lequel était situé le plus profond des tunnels, en prétendant que la préfecture ordonnait la stabilisation du terrain pour protéger Orvieto d'une implosion. Le propriétaire fut si embarrassé d'avoir lancé ce chantier et si effrayé par la perspective d'une telle catastrophe qu'il vendit la totalité de son terrain à Benito Pelati pour garantir la sécurité de son village. Mais Benito n'avait aucune intention de boucher le tunnel. Bien au contraire, il avait prévu de le prolonger jusqu'à ce qu'il atteigne les onze mètres de profondeur, à l'endroit où se trouvait l'accès aux catacombes.

Les travaux durèrent plusieurs semaines. Benito voulait éviter d'attirer l'attention et utilisa du matériel discret, ainsi qu'une petite équipe composée de mineurs originaires d'Europe de l'Est ne sachant ni lire ni parler italien. Il avait renoncé à faire appel à des ouvriers de la région, car il se doutait que ceux-ci auraient déjà entendu parler de la légende des catacombes et auraient tout de suite compris ce que cherchait à faire Benito. Alors que ces étrangers n'en avaient aucune idée. Il pouvait les avoir à l'œil sans être obligé de creuser lui-même. Jusqu'à ce qu'ils atteignent les dix mètres de profondeur. À un mètre d'un secret historique. À ce stade des travaux, Pelati ne pouvait pas prendre le risque de les laisser aller plus loin et les remercia généreusement pour leur travail. Il offrit à chacun d'eux une balle en

pleine tête et les enterra avec leurs propres pelles, comme à la grande époque des explorateurs, où les hommes se souciaient plus de fortune et de gloire que des petites mains qui les avaient aidés à y parvenir.

Impitoyable. Il s'était peu à peu endurci à partir du moment où il avait découvert les parchemins du Vatican. Jusqu'ici, il n'avait été qu'un universitaire brillant, rien de plus. Un homme qui n'avait jamais eu peur de tenter sa chance et de se battre pour ce en quoi il avait foi. Mais lorsqu'il découvrit les parchemins, sa personnalité commença à changer. Il devint petit à petit une personne malfaisante, malveillante. Immorale. Tout son caractère était régi par ce que représentaient les parchemins : le pouvoir et une fortune inimaginable.

À partir de ce moment, Benito n'attacha plus aucune importance à ses employés. Ni à la ville d'Orvieto. Ni à la sainteté de l'Église catholique. Il ne s'intéressait plus qu'à lui et à son secret de famille. Celui-ci était en sommeil depuis des siècles. Benito avait prévu de le réveiller comme une épidémie de peste.

Benito avait déjà mis son projet en route quelques années plus tôt. Il avait déterminé le meilleur moyen d'utiliser les catacombes et avait organisé une rencontre avec le Vatican pour discuter de sa découverte. Mais une aubaine se présenta. Une occasion qui le poussa à modifier son emploi du temps.

Un traducteur qui travaillait pour Benito trouva une référence dans un manuscrit ancien qui décrivait la demeure d'un héros romain ayant vécu au pied des collines de Vindobona, en Autriche. Dans un tombeau en marbre, il avait déposé une relique ainsi qu'un témoignage de la crucifixion rédigé à la première personne. Ce document menaçait de contenir tout ce que le monde entier et l'Église devaient savoir au sujet des événements qui s'étaient déroulés à Jérusalem. Des détails sur ce qui s'était passé avant, pendant et après la mort du Christ.

Le fils aîné de Benito, Roberto, estima qu'ils devaient rencontrer le Vatican, comme prévu. Il s'imaginait que leur organisation était prête à entrer en action, et que le moindre retard pouvait desservir leur cause. Mais Benito ne fut pas de cet avis. Il annula la rencontre, assurant à son fils que leur découverte allait encore davantage augmenter leur influence auprès des catholiques. Roberto finit par céder.

À partir de cet instant, découvrir le tombeau devint la priorité numéro un de Benito. Tout le reste serait désormais mis de côté, jusqu'à ce qu'il mette la main sur la tombe dans les collines d'Illyrie.

Et son but avait été atteint récemment.

Même méthode, équipe différente. Telles étaient les conclusions qu'en avait tirées Dial après avoir étudié la façon anarchique dont le sang avait été projeté sur le Green Monster et la manière dont le message avait été gribouillé à la va-vite au lieu d'avoir été écrit bien proprement, comme un signe assumé de responsabilité. Ces types n'avaient rien à voir avec ceux qui avaient assassiné le prêtre au Danemark. Le premier écriteau avait été façonné avec la précision et le talent d'un calligraphe, alors que le dernier en date évoquait davantage les gribouillages d'un gamin. Comme s'il avait été réalisé par quelqu'un qui n'avait pas tout à fait compris ce qu'on lui avait demandé de faire, mais qui avait malgré tout exécuté les ordres. Quelqu'un qui manquait d'engagement et de sincérité.

Hélas, tout ceci faisait de la deuxième enquête une énigme. L'écriteau trouvé en Libye avait été peint lui aussi avec une précision minutieuse, bien que du sang ait été étalé un peu partout sur l'arc romain, comme à l'issue d'un coup de colère spontané. Dial se posait la question : pourquoi y avait-il des traces d'un travail à la fois soigné et négligé sur le même lieu du crime ? Le crime avait-il été commis par une troisième équipe ? Ou par un mélange des deux autres ? Et surtout, était-ce si important ? Peut-être valait-il mieux se concentrer sur le message que sur les tueurs eux-mêmes. Il s'agissait d'un aspect intéressant qu'il voulait continuer d'exploiter. Jusqu'au moment où une tape sur l'épaule le tira de sa concentration. Il se tourna et vit un homme d'origine asiatique qui se tenait dans son dos et le regardait comme s'il ne savait pas quoi faire d'autre.

« Je peux vous aider ? » demanda Dial.

Mark Chang hocha la tête en signe d'assentiment et présenta son badge. Il était agent depuis un an au BCN de Boston, et donc le principal contact de Dial pendant son séjour.

L'homme en charge de l'homme en charge de l'enquête.

« Je suis désolé de ne pas avoir pu vous rencontrer plus tôt, dit-il. Si j'avais su, je serais venu. »

Dial regarda le jeune homme en se disant qu'il ne devait pas avoir plus de vingt-deux ans. Il avait les cheveux en pétard et l'allure débraillée, comme s'il avait sorti ses vêtements d'un panier de linge sale.

« Si vous aviez su quoi ?

— Si j'avais su que vous étiez en ville. Personne ne m'a prévenu, je vous le jure. Je me suis précipité ici dès que je l'ai su. »

Cela semblait être effectivement le cas. On aurait cru qu'il venait de sortir du lit et qu'il avait grimpé dans le premier bus.

« Ne vous inquiétez pas, Chang. Je n'ai su que je venais ici qu'à la dernière minute. J'ai pris le dernier vol depuis Paris et...

— Attendez. De Paris ? En *France* ?

— Oui, ce grand pays situé de l'autre côté de l'Atlantique. Il figure sur pas mal de cartes.

— Oui, monsieur, je sais où se trouve la France. C'est juste que... Comment avez-vous pu arriver avant moi ? Je me suis dit que vous étiez déjà en ville... mais vous arrivez sur place avant moi, alors que vous venez de Paris ? Ils ont trouvé le corps de Pape il y a moins de deux heures, ça veut dire que votre avion a dû...

— Mollo, fiston, mollo ! Répétez-moi ça ? »

Chang vérifia dans son calepin.

« Selon le service des urgences, le gardien du terrain a signalé le meurtre de Pape juste après 22 heures. À cet instant, la police de Boston a informé Interpol, qui m'a prévenu il y a une heure. » Il regarda sa montre pour s'en assurer. « Je ne comprends pas, monsieur. Comment avez-vous pu venir aussi rapidement ? »

Mais Dial n'écouta pas sa question. Il tourna le dos à Chang et se repassa mentalement les images des dernières vingt-quatre heures. Il avait commencé la journée en Libye, où il avait pris l'avion pour rentrer en France. C'est à ce moment qu'Henri Toulon l'avait prévenu qu'une troisième victime venait d'être découverte. À Boston, cette fois. Il avait alors sauté dans un nouvel avion pour se rendre aux États-Unis.

Ce qui voulait dire qu'il avait entendu parler de la victime plusieurs heures avant que son corps ait été découvert.

« Bordel de merde ! Ils se foutent de notre gueule. » Dial arracha le calepin des mains de Chang pour vérifier sa chronologie. « J'ai été prévenu du meurtre avant qu'il ait été commis. Ces enfoirés nous ont appelés il y a dix heures.

— Il y a dix heures ? Mais pourquoi auraient-ils fait ça ?

— Pour se foutre de nous, Chang. Pour se foutre de nous. Voilà pourquoi.

— Oui, mais...

— Ils veulent nous faire comprendre que nous ne pourrons pas les arrêter, même avec une longueur d'avance. Ils sont en train de nous dire qu'on peut continuer à mener toutes les enquêtes possibles, et que ça ne fera pas la moindre différence. Ils ne s'arrêteront pas avant d'avoir terminé.

— C'est-à-dire ?

— Bientôt. Ils sont à court de mots.

— De mots ?

— Oui, Chang. De mots. Vous savez, ces choses que l'on trouve dans un dictionnaire. J'arrive pas à croire que vous ne sachiez pas de quoi je parle. L'anglais, c'est votre seconde langue ?

— Non, monsieur. Je suis né dans ce pays en... »

Dial leva les yeux au ciel. Les bleus étaient parfois vraiment débiles.

« C'était une blague, fiston. Juste une blague.

— Oui, mais...

— Écoute, Chang. Je t'aime bien, alors permets-moi de te donner un bon conseil, le même que j'avais reçu de la part de mon capitaine. Contente-toi de la fermer et d'écouter, OK ?

— O K, monsieur. Je vous écoute.

— Non, Chang. C'était ça, le conseil. *Ferme-la et écoute*. Compris ? Pas besoin de répéter derrière moi, ni de poser des questions à chaque fois que j'ouvre la bouche. Ton job, en tant que débutant, c'est d'observer et de retenir ce que je dis, en prenant des notes au besoin. Prends le temps d'assimiler les techniques de base et contente-toi d'exécuter simplement les tâches que je te confie. »

Chang acquiesça en silence.

« Tu vois, tu commences déjà à comprendre. Bon, tu es prêt à te mettre au travail ? »

Chang acquiesça de nouveau, avec le sourire cette fois.

« Parfait. Alors voilà ce que nous allons faire. »

Payne et Jones ne savaient que très peu de choses des rues de Milan, il leur serait donc difficile de semer un hélicoptère. Surtout dans une Fiat. Ils auraient pu y parvenir avec la Ferrari, mais le véhicule était trop petit pour accueillir quatre passagers, et ils ne voulaient pas se séparer. Ce qui ne leur laissait guère le choix : soit se camoufler dans l'entrepôt, soit se rendre à la police.

Tout le monde vota pour la deuxième solution.

Bien sûr, tout cela prêtait à confusion. En vérité, ils n'avaient pas l'intention de capituler. Payne s'était dit que, s'il offrait Boyd en tant qu'agneau sacrificiel, il permettrait à Jones de gagner du temps pour accomplir un miracle. Du moins, l'espérait-il. Dans le cas contraire, il savait qu'il regretterait sa décision jusqu'à la fin de sa courte vie.

Après avoir finalisé leur plan, Payne conduisit Boyd au milieu de la rue plongée dans l'obscurité dans laquelle ils se trouvaient. Ils levèrent les yeux au ciel, alors que deux hélicoptères Bell survolaient un pâté de maisons voisin. La violence des rotors propulsait assez de vent et de poussière pour être comparée à celle d'un cyclone. Mais elle n'empêchait pas Payne d'y voir clair, grâce à ses lunettes fabriquées sur mesure. Elles ne protégeaient pas seulement ses yeux des éléments, elles dissimulaient également ses propres émotions, ce qui serait d'une importance capitale si son plan fonctionnait.

« C'est le moment de passer à l'action ! hurla Payne en plein tumulte, avant d'ajouter en s'adressant à Boyd : Ne le prenez pas mal, ça n'a rien de personnel. »

Il mit sa main dans le dos de Boyd et le plaqua contre le sol, sachant que Manzak et ses acolytes les observaient. Il poursuivit son manège en s'agenouillant pour vérifier une nouvelle fois la solidité des liens qui immobilisaient les poignets de Boyd. Celui-ci joua la comédie en grimaçant et en poussant de cris de jeune fille tout droit sortis d'une bataille de polochons dans le dortoir des grandes. Payne lui fit comprendre qu'il en faisait trop en lui mettant une claque à l'arrière du crâne.

« Fermez-la, Suzie ! Et comportez-vous comme un criminel. »

La porte du premier hélico s'ouvrit et Manzak fit son apparition. Sans un sourire. Sans dire bonjour. En d'autres termes, il s'agissait du même enfoiré parfaitement stoïque que celui qu'ils avaient rencontré à Pampelune. Moitié robot, moitié tueur. Cent pour cent connard.

Malheureusement, le grand problème de Payne était de déterminer si Manzak allait ou non honorer le contrat qui les unissait. Bien sûr, Payne savait qu'il ne s'agissait pas du vrai Manzak. Mais en vérité, il pouvait tout de même s'agir d'un agent de la CIA, puisqu'il avait pu le faire sortir de prison. Manzak était peut-être un nom que la CIA avait donné à plusieurs de ses agents avec pour unique objectif de brouiller les pistes.

Si tel était le cas, le stratagème fonctionnait à merveille, car Payne ne savait plus quoi penser. Il ignorait si Manzak allait conduire Boyd au quartier général de la CIA pour lui soutirer des renseignements, ou s'il lui collerait une balle dans la tête après l'avoir quitté. En vérité, tout comme Jones, il ne savait plus qui croire, ni ce qu'il devait penser. Ils se demandaient si Boyd s'était vraiment rendu coupable des méfaits dont il était accusé – contrefaçon, contrebande, explosion du bus – ou s'il n'était que la victime d'un complot très élaboré. En un mot, Payne et Jones ne savaient que dalle.

Manzak se mit à hurler : « Bon travail, Payne ! Je suis impressionné par votre efficacité.

— Et moi, par votre clairvoyance ! Comment avez-vous su qu'on l'avait capturé ?

— Nous avons nos méthodes. Et elles sont souvent très efficaces.

— Je suis heureux de jouer dans votre camp, dit Payne sans sourire. C'est quoi, l'étape suivante ? »

Manzak fit un pas dans sa direction.

« J'ai besoin de votre rapport avant que nous en ayons officiellement terminé avec vous. »

Payne se demanda s'il devait le prendre au mot.

« Eh bien qu'attendez-vous ? Lequel de ces hélicos est le mien ?

— Vous m'accompagnerez dans le premier, dit Manzak en se rapprochant davantage. Mais d'abord, je dois vous fouiller pour m'assurer que vous ne portez pas d'arme.

— Pardon ?

— Écoutez, Jon. Je sais que ça peut vous paraître bizarre. Mais je ne peux pas laisser un civil monter à bord sans l'avoir préalablement fouillé. C'est la procédure officielle. »

Payne regarda fixement Manzak pendant quelques secondes, tenté par l'envie de ruer dans les brancards. Mais il se dit que cela ne manquerait pas de desservir ses projets. Ainsi, au lieu d'agir de manière déraisonnable, il posa ses mains sur sa tête et se laissa fouiller à contrecœur.

« N'en profitez pas pour me mettre la main aux fesses, d'accord ? J'ai pas envie que Buckner nous fasse une crise de jalousie... À propos, où est-il passé, ce gros balourd ? Nos conversations me manquent. C'est un sacré intellectuel.

— Il est en train de couper les moteurs de l'hélico. Il viendra bientôt vous saluer.

— Ah oui ? Je l'imaginais plutôt chez vous, en train de vous préparer un bon dîner. »

Manzak se força à sourire.

« Vous savez, je trouve votre remarque plutôt sarcastique. Jusqu'à preuve du contraire, c'est plutôt vous qui avez un petit copain. Où est Jones, d'ailleurs ? Chez la manucure ?

— La vache ! J'hallucine ! Vous venez de faire une blague ! Elle était pas drôle, mais quand même... Attendez que je raconte ça à Jones, il ne va pas y croire !

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Où est votre coéquipier ?

— Il est au coin de la rue, dans la Ferrari. Il n'attend qu'un signal de ma part pour vous amener la fille. Si toutefois vous avez déjà entendu parler d'elle.

— Bien sûr que nous avons entendu parler de Maria – ainsi que de votre Ferrari. Pour des raisons de sécurité, il vaudrait mieux qu'ils restent là où ils sont.

— Ah ouais ? Et pourquoi ça ? »

Au lieu de répondre, Manzak tira de sa poche un détonateur Hantek et appuya sur le bouton. Une seconde plus tard, la Ferrari fut désintégrée par une puissante explosion. Des flammes et des débris s'élevèrent jusque sur le toit de l'entrepôt. La carcasse de la voiture fut projetée dans les airs à plus de six mètres. Mais ce n'était qu'un début. Les retombées s'abattirent sur les terrains alentour comme des météorites, mettant le feu aux immeubles adjacents, faisant trembler le sol sous leurs pieds comme un séisme californien.

En temps normal, Payne aurait sursauté. Ou attrapé Boyd et cavale pour se planquer. Mais pas ce soir-là, alors que les flammes qui s'élevaient dans le ciel paraissaient bien pâles comparées à celles qui dansaient dans ses yeux. Il avait été piégé. Et il venait d'en avoir la preuve.

Sans dire un mot, il s'approcha de Manzak, songeant déjà au bruit que ferait son cou au moment où il allait le lui tordre à 360°, comme la petite salope de *L'Exorciste*.

Malheureusement, l'attaque de Payne fut interrompue par une pluie de balles qui déferla au-dessus de sa tête. Buckner avait ouvert le feu avec son arme en sortant de l'hélico.

« Tu ne repartiras pas d'ici vivant, grogna-t-il avec un fort accent européen. Je vais m'occuper de toi. »

Manzak sourit en le voyant entrer en scène.

« Maintenant, vous comprenez pourquoi Otto ne parlait pas, à Pampelune. Il a encore des progrès à faire pour améliorer son anglais,

mais c'est un redoutable garde du corps. »

Un garde du corps ? Mais d'où sortaient donc ces types ? Payne avait compris qu'ils n'étaient pas de la CIA au moment où Manzak avait fait exploser la Ferrari. Il avait alors pensé qu'ils faisaient plutôt partie de l'équipe italienne qui avait causé les deux accidents.

Mais après avoir entendu l'accent d'Otto, ça ne lui semblait plus aussi évident. Otto/Buckner n'était pas italien. Peut-être allemand, mais certainement pas italien.

Payne se demandait combien de pays étaient impliqués dans tout ce bordel.

« Va chercher Boyd et amène-le-moi. »

Payne fut tenté de l'envoyer se faire foutre, mais il changea d'avis lorsqu'il découvrit le fusil d'assaut russe qu'Otto tenait entre ses mains. S'il avait voulu, il aurait pu cribler Payne de balles de 5,56, d'une simple pression du doigt. Cet homme incarnait une nouvelle définition de l'arme *Otto*-matique.

Après réflexion, il lui parut plus intelligent d'aider Boyd à se relever et de la boucler.

Du moins, pour le moment.

Moins de douze heures auparavant, Jones était resté bouche bée devant la photo de Maria, à échafauder toutes sortes d'hypothèses romantiques. À présent, il était allongé à ses côtés dans l'obscurité, et aucun d'eux ne pouvait être certain de demeurer en vie.

« Puisqu'on est en train de risquer notre vie ensemble, on pourrait peut-être se présenter ? Je m'appelle David Jones, mais vous pouvez m'appeler D.J. »

Elle lui serra la main.

« Maria Magdalena Pelati. Difficile à articuler, n'est-ce pas ?

— Pelati ? »

Il se concentra quelques secondes sur le nom, mais se dit qu'il devait s'agir d'une coïncidence – ce qui était probablement le cas puisqu'elle avait un léger accent anglais.

« C'est italien ?

— Oui. J'ai vécu en Angleterre pendant la majeure partie de ma vie. Je ne me considère pas vraiment comme italienne. Ni anglaise, d'ailleurs. À vrai dire, j'ai du mal à me considérer tout court.

— Pourquoi pas une tentatrice au charme exotique ? »

Son commentaire la fit sourire et elle rougit.

« Ça me convient bien.

— Parfait. Maintenant que votre crise identitaire est terminée, revenons à nos moutons. Vous voyez ces deux hélicoptères, là-bas ? Il faut que j'en emprunte un des deux.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ?

— Désolé. Vous allez devoir vous contenter de rester sagement assise. Je ne veux pas gâcher la surprise. »

Elle soupira d'un air déçu.

« Très bien. Mais pouvez-vous au moins me dire quand vous... »

La Ferrari explosa à ce moment précis, dessinant dans le ciel de grandes flammes qui secouèrent leurs poitrines comme l'aurait fait un défibrillateur. Jones se précipita instinctivement sur Maria pour la protéger et lui répondit avec beaucoup de sang-froid : « Je pense que *maintenant*, ce serait pas mal. »

Obéissant aux ordres, Payne se dirigea vers Boyd et l'aida à se lever, profitant de l'occasion pour lui murmurer à l'oreille : « Restez sur vos gardes... les choses vont devenir intéressantes.

— Silence ! hurla Otto, qui se trouvait à quelques mètres. Pas de bavardages avec le professeur. »

Payne acquiesça et posa sa main sur le dos frêle de Boyd.

« Putain, je voulais juste m'assurer qu'il allait bien. Vous pourriez faire preuve d'un peu de compassion, tout de même !

— De la compassion ? maugréa Manzak. Il n'y avait pas de place pour la compassion, au temps des croisades, pas plus qu'aujourd'hui. Vous ne comprenez donc pas ? Il s'agit d'une guerre sainte, et pour garantir notre victoire, nous devons éliminer toute forme de compassion. »

Payne souleva Boyd par le pan de sa chemise et attrapa le Beretta qu'il tenait caché à sa ceinture.

« Mais cela ne va-t-il pas à l'encontre de tout ce que vous essayez de protéger ?

— Vous n'avez aucune idée de ce que j'essaie de protéger. Vous imaginez peut-être que je me bats pour le Christ ou pour d'autres foutaises de ce genre. Mais vous vous trompez. Ces choses n'ont aucune importance à mes yeux, car je connais la vérité. Je sais ce qui s'est passé, il y a deux mille ans. Je sais qui est le véritable héros. »

Payne ne comprenait pas un mot de ce que racontait Manzak, mais il se dit que si l'homme était d'humeur bavarde, il pouvait tout au moins l'écouter.

« Vous parlez du parchemin ? demanda-t-il. Je connais toute l'histoire. Boyd était si excité qu'il en a parlé à toutes les personnes qui ont croisé sa route. Sinon, comment l'aurait-on retrouvé si facilement ? »

Le visage de Manzak devint pâle.

« Espérons qu'il n'y ait pas trop de monde au courant. Pour leur propre bien, car l'idée de voir le nombre de victimes augmenter dans ce pays me déplairait très fortement.

— Allons ! Faire sauter un bus ou deux de plus n'a aucune

importance, lorsqu'on mène une guerre sainte. Vous n'avez qu'à continuer de faire porter le chapeau à Boyd, et vous pourrez garder les mains propres.

— À vrai dire, nous avons déjà un peu trop misé sur ce cheval-là. Par précaution, je pense qu'il est temps de faire entrer deux nouvelles montures sur le champ de courses, deux pur-sang au passé chargé de violence. Personnellement, je pense que vous et D.J. serez beaucoup plus crédibles auprès de la presse dans le rôle des tueurs au sang-froid. »

Bon, les choses commençaient à s'éclaircir pour Payne. Ils n'avaient pas été recrutés pour leur aptitude à retrouver Boyd. Ils avaient été choisis en raison de leur passé violent, et pouvaient servir de boucs émissaires pour n'importe quel massacre lié à cette affaire. Un cadavre par-ci, une explosion de voiture par-là. Tous les méfaits pouvaient donc leur être attribués.

Bien entendu, le soi-disant Manzak avait besoin de l'appui d'une entité très puissante pour mettre tout ceci en œuvre. Des gens disposant d'un pouvoir suffisamment important pour obtenir des dossiers confidentiels du ministère de la Défense américain, pour se procurer les identités bidon d'agents de la CIA et pour manipuler le monde des médias. Des gens qui ne seraient jamais suspectés, quels que soient le degré de violence de leurs actes ou la nature de leur implication dans tout ce merdier. Des gens qui n'avaient pas peur de prendre les risques les plus insensés parce qu'ils étaient désespérés et qu'ils avaient tout à perdre.

À ce moment précis, Payne se dit qu'il n'existait qu'une seule organisation au monde disposant d'un pouvoir et d'une assise assez puissants pour mettre en œuvre un tel projet.

Et son adresse était celle du Vatican.

Le métal crissa au moment où Jones enfonça son couteau à cran d'arrêt dans la carrosserie, un bruit que Payne ne pouvait pas entendre à cause du vrombissement du moteur de l'hélico. Une fois la lame enfoncée suffisamment profondément, il la tritura dans tous les sens jusqu'à ce que l'ouverture du réservoir d'essence finisse par céder. Il fut assailli par l'odeur insoutenable du kérosène, jusqu'à ce qu'il retire sa chemise pour la fourrer dans la bouche du réservoir. Non seulement, elle servirait à retenir les vapeurs à l'intérieur du réservoir, mais Jones l'utiliserait comme une mèche pour allumer son *cockpit Molotov* – une interprétation très personnelle du célèbre cocktail russe. À partir de là, une seule étincelle suffirait à causer un maximum de dégâts.

Payne pouvait voir tout ce que faisait Jones, mais pas ses adversaires. Il s'en était assuré en se positionnant avec Boyd dans un angle très précis.

« Eh bien, se moqua Manzak, où est passée votre vivacité d'esprit ? Il y a une minute, vous vous foutiez de moi et de mes vêtements. Et là, Otto rapplique et on ne vous entend plus. Comme c'est décevant.

— Ne vous inquiétez pas. Je vais bientôt pouvoir m'occuper de vous.

— Vraiment ? Et qu'est-ce que vous attendez ? »

Plusieurs remarques lui vinrent à l'esprit, mais plutôt que de dire quoi que ce soit, il se contenta de sourire et laissa l'hélicoptère parler pour lui. Au moment où la flamme entra en contact avec le kérosène, l'hélicoptère explosa, propulsant des éclairs de feu et de métal partout autour de lui. Payne tira profit de ce vacarme et dégaina son Beretta dans le dos du professeur Boyd. Il fit feu sur la plus grosse cible qui se présentait à lui. Sa première balle toucha Buckner à la clavicule, environ quinze centimètres plus bas que le point qu'il avait visé. Il ajusta son tir suivant en s'adaptant aux conditions. Le projectile atteignit l'arrête du nez de Buckner et fit exploser l'arrière de son crâne en une giclée de matière grise qui se répandit partout autour, y compris sur le visage et les lèvres de Manzak.

À la vue et au goût du cerveau de Buckner, Manzak céda à la panique. Au lieu de répliquer avec son arme ou de se battre à mains nues contre Payne, comme un homme, il essaya de s'enfuir. Payne le stoppa net dans sa tentative en lui logeant une balle à l'arrière du genou gauche. Manzak s'écrasa au sol comme une chauve-souris

handicapée par une aile cassée. Une image qui lui allait comme un gant.

À vrai dire, à cet instant précis, Payne fut tenté de l'achever. Rien de plus facile et il en aurait tiré un grand plaisir. Un tir net et précis dans le crâne, et c'était terminé. Le seul problème, c'était toutes ces questions qui continuaient de danser dans la tête de Payne. Il lui fallait obtenir des réponses avant d'éliminer Manzak. Payne se jeta sur lui et le fouilla rapidement. Il trouva un couteau et un SIG Sauer P226.

« Alors, Dick ! Ça boume ? Pas des masses, hein ? »

Manzak répliqua en poussant un cri perçant qui s'éleva au-dessus des flammes rugissantes.

« C'est ça, vas-y, gueule. Tu t'es fait un joli bobo au genou, pas vrai ? Eh ben fallait y penser avant de faire sauter mes potes. Parce que ça m'a mis très en colère, tu vois. »

Manzak poussa un nouveau hurlement, en y ajoutant cette fois tout un tombereau d'injures.

« Ouais, ouais. Vas-y, insulte-moi. Face à un mec armé, c'est toujours une bonne idée. Oh, justement, en parlant de flingues. » Payne jeta un coup œil en direction de Boyd et vit qu'il était assis par terre, visiblement un peu secoué. « Hé, professeur, laissez tomber le fusil d'Otto. J'ai la vision périphérique d'une mouche et deux revolvers pour vous tenir à l'œil.

— Ne vous en faites pas. J'ai les deux mains liées dans le dos, et le nœud est assez compliqué.

— Un nœud dont je me suis fait une spécialité. Il vous faudrait un couteau pour vous en débarrasser. »

Payne regarda du côté de Jones et vit que celui-ci lui adressait un signe du pouce.

« Vous pouvez marcher, professeur ? Allez donc rejoindre D.J. et demandez-lui de vous libérer. Je n'ai pas envie d'émousser ce couteau avant ma séance de chirurgie.

— De chirurgie ? »

Payne lui lança un regard dur, qui l'invitait à utiliser ses méninges, pour imaginer ce qu'il avait voulu dire.

« Désolé. Secret médical. Ça ne concerne que Manzak et moi.

— Ah oui, suis-je bête. Il vaudrait peut-être mieux que je quitte le bloc opératoire, en ce cas. »

Payne suivit Boyd du regard jusqu'à ce qu'il rejoigne Jones. Puis il put se détendre et recentrer toute son attention sur son prisonnier, qui se contorsionnait de douleur à ses pieds.

« Tu sais, Dick, ça m'ennuie de te dire ça, mais j'ai envie de te casser la gueule depuis la seconde même où nous nous sommes retrouvés. Je sais pas pourquoi. Peut-être à cause du chantage que tu m'as fait pour que je te vienne en aide, ou peut-être à cause de cette

bagnole sublime que tu viens de faire exploser. Peu importe, mais je voulais que tu saches que je vais vachement apprécier chaque seconde de ce que je m'apprête à te faire. »

En souriant d'un air sadique, Payne lui montra un bout de bois qu'il venait de trouver par terre. Il ne mesurait qu'une vingtaine de centimètres, mais il était assez long pour l'usage qu'il comptait en faire.

« Une fois, j'ai discuté avec un ancien prisonnier de guerre qui m'a dit que la plus grande douleur qu'il ait eu à supporter lui avait été causée par un simple bout de bois. Difficile à croire, n'est-ce pas ? Mais si tu réfléchis deux secondes, je suis sûr que tu peux imaginer toutes les possibilités barbares et bien vicieuses qu'on peut tirer d'un petit bâton comme celui-ci. Pas vrai, Dick ? »

Manzak n'avait aucune envie d'imaginer quoi que ce soit, mais son esprit ne pouvait pas s'empêcher de s'orienter vers les pensées les plus atroces. Ses yeux énucléés. Ses tympan perforés. Son anus profané par la plus grosse brindille du monde. Des actes dont il allait garder les cicatrices jusqu'à la fin de ses jours.

C'était exactement la réaction que cherchait à provoquer Payne.

À l'époque où il avait été formé chez les MANIAC, il avait appris que le moyen le plus efficace pour faire parler un prisonnier n'était pas la torture elle-même, mais tout ce qui pouvait la laisser présager. Le fait de planter la graine dans la tête d'un homme et d'attendre que la panique s'y installe. Si on s'y prenait bien, certains mecs pissaient dans leur froc bien avant d'avoir été à peine touchés. Bien entendu, de simples menaces ne fonctionnaient pas sur tout le monde. Mais Payne était persuadé qu'un type se baladant avec un garde du corps pouvait craquer plus vite que Blanche Neige face à Jack l'Éventreur.

« Dis-moi, Dick... dit-il, tu as bien consulté mon dossier personnel, pas vrai ? Je suis sûr que tu sais que je suis tout à fait capable de t'embrocher sur place comme un kebab. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

Manzak acquiesça en grimaçant de douleur.

« Très bien. Maintenant, tout ce que tu as à faire, c'est de répondre à mes questions, si tu veux avoir une chance de t'en tirer vivant. Mais si je m'aperçois que tu cherches à me mentir, ou si tu préfères garder le silence, je te fais le coup du bâton vietnamien. Compris ? »

Il acquiesça de nouveau.

« OK, alors commençons par quelques questions simples. Pour que tu puisses t'échauffer un peu avant le match, tu vois... Comment as-tu su que nous avions retrouvé Boyd ?

— Votre voiture. On a placé un détecteur sous la Ferrari. On s'en est servis pour vous suivre.

— Mon cul ! » Payne lui assena un violent coup de poing dans les reins. « N'oublie pas ce que je t'ai dit sur les bobards. Et maintenant, dis-moi comment tu nous as retrouvés. »

Manzak avait du mal à respirer, mais il réussit à répondre.

« Je vous ai retrouvés, c'est tout.

— Impossible ! Même si tu avais pisté la voiture, tu n'avais aucun moyen de savoir qu'on avait retrouvé Boyd. Comment tu l'as su, alors ?

— À l'aéroport... L'un de nos hommes était à l'aéroport... Quand votre signal a été détecté là-bas, on lui a demandé de vous suivre... juste pour s'assurer que vous n'alliez pas quitter le pays... Il est sorti et il a vu la fille... C'est à ce moment-là qu'il nous a prévenus... depuis l'aéroport... Je vous le jure... »

Payne eut envie de sourire – Manzak s'était brisé plus facilement qu'une vieille tasse de porcelaine –, mais s'en abstint, car il savait qu'il risquait de casser l'ambiance. Pour que sa méthode fonctionne, il lui fallait maintenir le regard noir et austère d'un véritable bourreau.

« Où avez-vous encore des hommes ? Vous nous avez suivis depuis le début ?

— Nous n'avons pas eu besoin de le faire. Le détecteur l'a fait pour nous. On vous a juste suivis de loin.

— Dick, Dick, Dick... je trouve ton histoire *vraiment* très difficile à avaler. » Il prit le bout de bois et le pressa contre le cou de Manzak. « Tu n'avais pas d'hommes à Orvieto, par exemple ?

— Non, s'écria-t-il, je n'avais personne à Orvieto. C'est le dernier endroit au monde où pouvait se trouver Boyd.

— Mec, tu me déçois énormément. J'aurais aimé t'esquinter avec ce bout de bois sur une question plus importante. Mais si tu continues de me raconter des salades, je vais devoir m'en servir maintenant.

— Je ne mens pas ! hurla-t-il. Je le jure devant Dieu, c'est la vérité !

— Tes hommes n'étaient pas à Orvieto ?

— Non !

— Et tu n'as rien à voir non plus avec la mort de Barnes ?

— C'est qui, Barnes ?

— Donald Barnes, l'Américain qui a été tué hier dans le Puits de Saint-Patrick. Ça ne te dit rien ?

— Hier ? Je vous jure que je n'ai rien à voir là-dedans. Il y avait déjà assez de flics comme ça à Orvieto. Qu'est-ce que j'avais à y faire de plus ? »

C'était une question intéressante, que Payne souhaitait examiner en détail. Mais la police milanaise était probablement à leurs trousses en ce moment même, et s'il n'agissait pas rapidement, il ne pourrait jamais obtenir les renseignements qui l'intéressaient réellement.

« Bon, pour qui tu travailles ? Et ne me réponds pas que tu bosses pour la CIA, parce que je sais que c'est des conneries. »

Manzak demeura silencieux. Payne lui envoya un coup de coude dans le bas du crâne. C'était sa façon de l'aider à se concentrer.

« Ne m'oblige pas à te poser encore une fois la question ! Pour qui

tu travailles ?

— Je ne vous le dirai jamais ! hurla-t-il en italien. Jamais ! »

Payne eut un sourire victorieux, même s'il n'avait aucune idée de ce que venait de crier Manzak. À vrai dire, le fait que celui-ci avait utilisé cette langue était très révélateur.

« Donc, l'italien est ta langue maternelle ? C'est celle qui t'est venue tout à fait naturellement. »

Manzak réalisa son erreur et essaya de gigoter dans tous les sens pour se libérer. Payne bloqua ses mouvements en lui écrasant le visage contre le sol d'un nouveau coup de coude.

« Je commence à en avoir marre, Dick. À toi de décider de la suite de notre conversation. C'est le moment de me dire la vérité, ou de passer à la baguette. C'est toi qui décides. »

Manzak refusait toujours de parler. Mauvaise réponse, selon Payne. Il lui attrapa l'arrière de la tête et lui écrasa le visage contre le sol, à plusieurs reprises, en mettant violemment l'accent sur chacun de ses mots : « La... vérité... ou... la... baguette ! »

Le sang coulait abondamment du front de Manzak, mais Payne ne ressentait aucune pitié pour lui. Il avait essayé de tuer Jones et Maria avec une voiture piégée, et il aurait tout aussi bien pu le tuer lui-même. Il ne voyait donc rien d'immoral dans ce qu'il lui faisait subir.

« Tu te décides, Dick ? Allez, dis-moi pour qui tu travailles.

— Je me fous de ce que tu peux bien faire pour essayer de me faire parler. Je ne dirai rien. »

Payne secoua la tête.

« Pauvre connard. Alors que c'était si simple. Je te demandais juste de répondre à mes questions, et je t'aurais laissé partir. Mais c'est trop tard. Maintenant, tu vas déguster.

— Non ! lui rétorqua Manzak. C'est toi qui vas déguster, quand tu découvriras la vérité. Je te le garantis ! Ma douleur ne sera que passagère. Mais la tienne, tu vas la sentir jusqu'à la fin de tes jours ! »

Payne médita ses paroles pendant un court instant. Puis il lui montra ce qu'il savait faire avec un bout de bois.

Lorsque Payne grimpa dans l'hélicoptère, il avait l'air d'un boucher venant d'achever une longue journée de travail. Son visage et ses mains étaient couverts de sang, ainsi que sa chemise, dont la poche formait une petite bosse. Jones ne disait rien et restait concentré sur les lignes à haute tension et les points lumineux qui éclairaient le quartier. Finalement, une fois hors de danger, Jones se tourna vers Payne.

« Tu lui as fait le coup de la baguette ?

— Ouais... répondit Payne dans le micro de son casque. Et toi ? Cockpit Molotov ? »

Jones ricana.

« Comment tu le sais ?

— T'as plus de chemise.

— Bien observé... En parlant de chemise, t'as quoi dans la poche de la tienne ?

— Des souvenirs, fit Payne en haussant les épaules.

— Quel genre de souvenirs ?

— De leurs identités. Manzak n'a pas voulu me donner son nom, alors je lui ai emprunté quelques doigts.

— Tu veux dire que le coup de la baguette n'a pas fonctionné ?

— À vrai dire, il a trop bien fonctionné. Cet enfoiré m'a claqué entre les doigts.

— C'était prévisible... et qu'as-tu fait de lui ?

— Pareil que pour Otto.

— Otto ? C'est qui, Otto ?

— Oh, c'était le vrai nom de Buckner, le garde du corps de Manzak.

— Buckner était son garde du corps ?

— Oui, et tiens-toi bien : il parlait avec un accent allemand.

— Otto *parlait*. Je ne l'en aurais pas cru capable.

— Ben, il n'en est plus capable. »

Jones sourit.

« OK, vieux filou... où est-ce qu'on va maintenant ?

— Qu'est-ce que tu proposes ? »

Jones regarda la jauge d'essence.

« Je dirais la Suisse, ou peut-être l'Autriche. On ne peut pas prendre le risque d'aller plus loin. »

Payne appuya sur le bouton de son casque et s'adressa à Boyd, installé à l'arrière de l'hélico.

« Professeur, vous auriez l'idée d'un endroit où l'on pourrait atterrir ? »

Boyd discuta avec Maria pendant quelques secondes avant de répondre.

« Il existe un centre de recherches, tout ce qu'il y a de plus charmant, à Küsendorf, en Suisse, et qui pourrait parfaitement nous convenir. »

Payne regarda Jones.

« Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ce que j'en pense ? Je pense qu'on serait dingues d'aller s'aventurer là-bas. Il y a de fortes chances pour qu'on ait été suivis par radar, et je ne peux pas prendre le risque de voler dans ces conditions.

— Dans ce cas, tu proposes quoi ? »

Un sourire s'afficha sur les lèvres de Jones.

« Ne t'inquiète pas. Tant qu'on a un peu de fric et quelques cartes de crédit, je sais qu'ils ne nous trouveront jamais. »

L'escadrille d'hélicoptères noirs survolait l'aéroport de Bern-Belp (situé à dix kilomètres au sud-est de Berne, la capitale de la Suisse), à la recherche de l'un des leurs. Quand l'un des pilotes le repéra au bout de la piste d'atterrissage, il ordonna à la tour de contrôle de rediriger tout le trafic aérien vers d'autres aéroports suisses. Les avions, leur indiqua-t-il, ne devaient pas se poser sur la scène du crime.

Une dizaine d'hommes, tous vêtus d'uniformes militaires et équipés d'armes automatiques, encercla l'appareil avant de se précipiter dessus. Ils fouillèrent le cockpit, les sièges arrière et le coffre de l'hélico, à la recherche d'indices. Ils ne trouvèrent rien d'autre qu'un moteur froid, signifiant que l'engin avait atterri vingt minutes plus tôt. Peut-être davantage.

Le chef d'équipe parla dans le micro de son casque : « Volatile inspecté. Mise en place du dispositif de surveillance de la zone.

— Soyez prudents, l'avertit le poste de commande. Ces hommes sont rusés et très dangereux. Vérifiez soigneusement toutes les pistes, et reprenez contact radio. Bien reçu ?

— Ne vous inquiétez pas, monsieur. Nous ferons en sorte de les retrouver. »

Après avoir dégoté un moyen pour atteindre la Suisse, Payne et Jones comprirent qu'il leur fallait prendre une décision. Un choix plus important à faire que celui de savoir où ils allaient passer la nuit. La seule raison pour laquelle ils se trouvaient plongés dans ce merdier, c'était l'accord qu'ils avaient conclu avec Manzak et Buckner. Maintenant qu'ils étaient morts, Payne et Jones devaient décider du fait de poursuivre ou non leur mission.

« Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Payne. Avons-nous rempli notre contrat ?

— Techniquement, je dirais que oui. Nous avons retrouvé Boyd et l'avons livré à Manzak, comme convenu. Mais bon... tu as tué Manzak au cours de la transaction.

— Hé, me colle pas tout ça sur le dos. C'est toi qui as fait sauter leur hélico. Avant d'en voler un autre.

— Ouais, mais seulement après qu'ils ont dynamité notre Ferrari. Quelqu'un devait bien payer pour ça ! »

Payne préférait ne pas penser à la Ferrari, car son instinct lui disait que c'était lui qui allait devoir payer pour elle.

« Donc, qu'est-ce que t'en penses ? demanda Payne à nouveau. Doit-on vraiment rester impliqués dans tout ce bordel ?

— Je pense qu'il vaudrait mieux. Au moins jusqu'à ce qu'on sache qui tire les ficelles et pourquoi ils ont tenu à nous engager. Si on laisse tomber, on va devoir surveiller nos arrières pendant un sacré bout de temps. »

Küsendorf, Suisse

(À ENVIRON 130 KM AU SUD-EST DE BERNE)

Accolé aux pistes des Alpes lépontiennes, Küsendorf est un village d'environ 2 000 habitants appartenant au canton du Tessin, celui qui se situe le plus au sud de la Suisse. Essentiellement connu pour la beauté de ses paysages et le fromage que l'on y produit, Küsendorf est également la ville où se trouvent les Archives Ulster, l'une des plus belles collections privées au monde réunissant des documents rares.

Les manuscrits sont conservés dans un chalet parfaitement sécurisé. Construit pour servir de résidence secondaire à un philanthrope autrichien nommé Conrad Ulster, il finit par devenir sa demeure principale. Au début des années 1930, Ulster, collectionneur passionné d'objets rares, pressentant la prochaine instabilité politique de son pays, comprit que sa précieuse bibliothèque risquait d'être saisie par les nazis. Pour se protéger, ainsi que ses livres, il fit passer clandestinement sa collection au-delà de la frontière suisse, en utilisant de vieilles michelines et en camouflant ses biens sous de gros tas de lignite, un type de charbon de mauvaise qualité. Il les dissimula jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Avant de mourir en 1964, il exprima ses remerciements les plus chaleureux au peuple suisse en faisant don de son héritage à sa ville d'adoption, Küsendorf, qui garantit de maintenir intacte sa collection, tout en la rendant accessible aux plus brillants universitaires internationaux.

Payne et son équipée hétéroclite de fugitifs n'étaient pas certains d'appartenir à cette élite, mais ils avaient prévu de se renseigner sur les horaires d'ouverture matinale du centre de recherches. Pendant qu'ils patientaient, il réserva une grande suite dans un hôtel des environs et réussit à convaincre le responsable nocturne, en échange d'un pourboire, d'ouvrir la boutique du hall d'entrée, pour qu'ils y achètent quelques vêtements neufs et de quoi manger.

Ils prirent une heure pour se laver et se changer, puis se retrouvèrent dans le salon de leur appartement pour discuter des liens de Boyd avec la CIA.

« Je suis bien conscient de ne pas être doté du charme suave que l'on prête d'ordinaire aux espions, dit Boyd, mais rien n'indique que cela est une nécessité. En réalité, j'ai passé la plupart de mes trente

dernières années à travailler à Douvres en tant qu'enseignant. Je m'arrête seulement lorsqu'on me confie une mission. Il s'agit souvent de choses assez simples, comme faire passer des documents d'un pays à un autre. D'autres fois, c'est plus compliqué, comme lorsqu'il s'agit de pousser un diplomate à la faute. En vérité, je ne sais jamais de quoi il sera question, jusqu'au moment où l'on me confie la mission.

— Et que vous a-t-on demandé de faire, dans le cas présent ? demanda Payne.

— C'est le plus étrange, dans toute cette histoire. Il ne s'agissait pas d'une mission précise, mais d'une fouille des plus académiques. Du moins, c'était censé l'être. Ça n'avait rien à voir avec les plans de la CIA. Absolument rien à voir. »

Payne grimaça.

« Voyez-vous, c'est sur ce point que j'ai du mal à vous suivre. Sauf erreur de ma part, les fouilles les plus académiques ne sont d'ordinaire pas perturbées par des hélicoptères, des armes à feu et des bus qui explosent, n'est-ce pas ? »

Boyd allait se lancer dans le récit de la légende des catacombes, lorsqu'il réalisa qu'il pouvait faire beaucoup mieux. Plutôt qu'un long discours émaillé de mythes et de théories, il pouvait utiliser la vidéo de Maria. C'était le meilleur outil dont il disposait pour illustrer son message.

Payne et Jones regardèrent l'enregistrement sans faire de commentaires, pendant que les images dévoilaient l'immensité des catacombes et le coffret de bronze renfermant le parchemin de Tibère. Boyd intervenait brièvement chaque fois que c'était nécessaire, mais, à vrai dire, les deux autres l'écoutaient à peine, car les détails qui s'affichaient sur l'écran suffirent à les convaincre que Boyd et Maria n'avaient rien à voir avec une version contemporaine de Bonnie & Clyde.

À la fin de la vidéo, Jones se tourna vers Boyd.

« À Milan, vous nous avez parlé de votre découverte et de *la mort d'une religion*, ou quelque chose de ce genre. De quoi parliez-vous ? Je n'ai rien vu sur ces images qui puisse nuire à l'Église. »

Boyd secoua la tête.

« Le dernier objet que vous avez vu – ce cylindre de bronze que nous avons trouvé – contenait un parchemin dont le message demeure d'une importance capitale. Un message qui met en doute l'univers tout entier de la chrétienté. S'il était rendu public, les gens perdraient tout simplement la foi. Les églises s'écrouleraient. Les caisses du Vatican se rempliraient de poussière. En un mot, ce serait la ruine, une ruine aussi bien spirituelle que financière. »

Jones regarda Maria, puis revint vers Boyd.

« Tout ça me semble un peu exagéré, vous ne trouvez pas ? Je ne

suis pas le type le plus porté sur la religion qui puisse exister, mais même si je l'étais, je ne considérerais certainement pas un vieux bout de papier comme étant capable de me faire renoncer à mes convictions. Quelles qu'elles soient.

— Eh bien ! c'est ce que nous allons voir, ricana Boyd. Attendez-moi ici. Je vais vous chercher le document, et c'est vous qui allez passer pour un imbécile. »

Maria se tut jusqu'à ce que Boyd quitte la pièce. Puis elle s'excusa pour le ton qu'il avait employé.

« Ne le prenez pas personnellement. C'est sa manière à lui d'évacuer son stress... À vrai dire, il est normal que vous ayez des doutes au sujet du parchemin. J'en ai eu également, y compris sur l'existence des catacombes. Mais une preuve visuelle suffit parfois à invalider toutes les leçons de morale que l'on a reçues pendant son enfance. »

Jones sourit.

« Vous parlez d'enfance ? Depuis quand connaissez-vous Boyd, au juste ?

— Oh, il ne s'agit pas de ses leçons de morale, mais de celles de mon père. Il s'est toujours montré sceptique à l'égard de l'existence des catacombes. Et faites-moi confiance : ses paroles pèsent plus lourd que toute autre chose. C'est un expert en quelque sorte. »

Quelque chose dans sa manière de prononcer le mot « expert » renvoya Jones à la conversation qu'ils avaient eue à Milan. Maria Magdalena Pelati. Elle s'appelait Pelati, et son père était donc un expert de la ville d'Orvieto. Jones comprit soudain qu'il ne s'agissait pas d'une coïncidence.

« Maria... dit-il en cherchant ses mots. Votre père... se prénommerait-il... Benito ?

— Oui, répondit-elle d'un air surpris. Comment le savez-vous ? »

Jones se frotta les yeux.

« Nom de Dieu ! Vous êtes sa fille. La fille de Benito Pelati ! »

Payne fit la grimace.

« Quoi ? Pourquoi ne nous avez-vous pas dit que vous étiez sa fille ?

— Je ne savais pas que vous connaissiez son nom. De plus, qu'a-t-il à voir dans cette histoire ? »

Payne la regarda d'un air incrédule.

« Ne me dites pas que vous êtes naïve à ce point ! s'écria-t-il. Il est au cœur même de toute cette affaire. C'est le parrain d'Orvieto ! Il contrôle tout le village. »

Boyd entendit le vacarme et sortit de l'autre pièce.

« Allons, que se passe-t-il ?

— On vient de découvrir que Maria est la fille de Benito Pelati, répondit Payne.

— Et ça vous pose un problème ? En quoi cela pourrait-il vous ennuyer ? »

Payne en restait bouche bée.

« Son père dirige Orvieto. Il contrôle la sécurité du village. Vous ne voyez donc pas le rapport ? » Il inspira profondément, en essayant de se calmer. « Vous n'avez donc pas pensé un seul instant que les flics qui vous ont tiré dessus à Orvieto pouvaient travailler pour Pelati ? Qu'ils vous avaient tiré dessus parce qu'ils ne voulaient pas vous voir fouiller là-bas ?

— Ça n'a pas de sens, se moqua Boyd. Son bureau nous a autorisés à pratiquer des fouilles à Orvieto depuis le début. On ne peut pas entamer les fouilles sans avoir obtenu de permis. Si vous creusez sans permis, on vous arrête sur-le-champ. »

L'autorisation ? Ils avaient obtenu une autorisation ? Payne n'y comprenait plus rien. Si Benito Pelati essayait de protéger sa réputation, ainsi que l'avait prétendu Frankie, pourquoi avait-il accepté que l'on pratique des fouilles à Orvieto ? Et parmi les archéologues du monde entier, pourquoi l'avait-il donnée à sa fille ? N'aurait-il pas davantage l'air d'un imbécile si son enfant – sa propre fille – lui faisait honte devant tout le monde ? Peut-être avait-elle été choisie parce qu'elle était l'une de ses proches. Benito connaissait peut-être l'existence des catacombes depuis le début, et avait pu imaginer que, si Maria les découvrait, il pourrait alors profiter de son instant de gloire. Benito pourrait dire à la presse qu'il avait mis au jour de nouvelles preuves concernant la réalité des catacombes et décidé d'envoyer sa propre fille pour découvrir la vérité une bonne fois pour toutes.

Payne et Jones débattaient de ces différentes hypothèses, lorsque Boyd changea de sujet pour leur signaler qu'il y avait des choses plus importantes à discuter. Le message du parchemin.

« Jonathon, dit-il, je me demandais si vous accepteriez de m'assister un instant. J'ai bien peur d'avoir oublié les termes exacts utilisés par votre ami Manzak, à Milan. Il parlait d'une guerre à mener. Vous souvenez-vous précisément de ce qu'il a dit ?

— Oui, répondit Payne, il a dit qu'il n'y avait pas de place pour la compassion au temps des croisades, pas plus qu'au cours de cette guerre sainte.

— “La guerre sainte”, c'est ça ! releva Boyd. Et le Christ ? Qu'a-t-il dit au sujet du Christ ?

— Que j'étais persuadé qu'il se battait pour le Christ, ou quelque chose de ce genre. Puis il a ajouté qu'il se foutait du Christ parce qu'il savait ce qui s'était passé à l'époque et qu'il avait compris qui était le véritable héros.

— Le véritable héros ! Oui, c'est exactement ce qu'il a dit. Beau travail, splendide !

— Vous savez ce que tout ça signifie ?

— Bien possible. Sûrement, même. » Il prit une feuille de papier vierge. « Et quand je suis parti, a-t-il ajouté quelque chose ? A-t-il parlé de Dieu, des parchemins ou de cette guerre sainte ? »

Payne essaya de se souvenir de sa conversation avec Manzak et de ce qu'il avait dit. En fin de compte, le plus difficile lorsqu'on menait un interrogatoire, c'était de faire le tri entre les éléments inutiles et les renseignements intéressants.

« Il a dit quelque chose au sujet de la *vérité*, à un moment donné... mais je n'y ai pas compris grand-chose.

— La vérité ? »

Boyd chercha de l'aide dans le regard de Maria. Le mot ne lui disait rien non plus.

« Il a dit que sa douleur ne serait que passagère, reprit Payne. Parce qu'il connaissait la vérité. Et il a ajouté que la mienne me ferait souffrir jusqu'à la fin de mes jours, parce que j'ignorais tout de cette même vérité.

— Il vous a dit ça ? Il a dit qu'il connaissait déjà la vérité ?

— À peu de chose près, oui.

— C'est à n'y rien comprendre ! S'il sait déjà ce que dit le parchemin, ça signifie qu'il en existe plus d'un. Mais comment est-ce possible ?

— Si Tibère a envoyé plusieurs parchemins à Paccius en Angleterre, intervint Maria, il n'est pas impossible que Paccius lui en ait renvoyé un certain nombre à Rome, pour rendre compte de son succès.

— Paccius ? grommela Jones. Tibère ?

— Bien entendu ! s'exclama Boyd. Suis-je bête ! Paccius a certainement cherché à tenir l'empereur au courant de ce qu'il avait accompli à Jérusalem, et tous ceux qui ont pu lire ces messages ont évidemment saisi tous les éléments de leur complot – sans avoir eu besoin de lire notre parchemin.

— Mais n'auraient-ils pas...

— Un instant ! s'exclama Payne. Vous avez tous les deux une longueur d'avance sur nous. Vous êtes en train de parler des autres parchemins sans nous avoir parlé du vôtre.

— Jon a raison, intervint Jones. Si vous voulez qu'on vous aide, il faut nous mettre au parfum. Et pour ça, il faut commencer par le début.

— Ça risque de prendre un bon moment.

— Ne vous en faites pas, dit Payne à Boyd, on a pris un peu d'avance à l'aéroport. »

Lars savait que son supérieur attendait son rapport, mais, en vérité, il n'avait aucune envie d'avoir affaire à lui. Du moins, pas pour le

moment. Pas avec des nouvelles si décevantes. Au début, il s'était dit que leur mission allait être simple, surtout lorsqu'ils avaient découvert que Payne avait utilisé sa carte de crédit pour acheter quatre billets de train pour Genève, à la gare la plus proche. Malheureusement, alors qu'ils venaient de faire signe au conducteur du train de stopper les machines aux alentours de Fribourg, ils reçurent un rapport leur signalant que Jones et Payne avaient tous deux loué des véhicules dans une agence de Berne. Déboussolé, Lars avait ordonné à la moitié de ses hommes de rentrer et demandé aux autres de poursuivre leur inspection du train.

Mais il n'était pas au bout de ses peines.

Avant que ses hommes ne soient revenus, il apprit que Maria Pelati venait de louer une limousine à Zurich, et qu'il n'y aurait aucun moyen de contacter son chauffeur, en raison des interférences sur le réseau des données cellulaires dans les Alpes. Puis on l'informa qu'un Américain nommé Otto Buckner, correspondant à la description de Payne, avait acheté une quinzaine de tickets auprès d'une dizaine de compagnies d'autocars, et que tous les véhicules étaient actuellement en route vers leurs destinations, sur tous les grands axes autoroutiers de Suisse. Bien entendu, ce qu'ignorait Lars, c'était que toutes ces réservations n'étaient que des leurres. En réalité, Payne et Jones avaient trouvé leur moyen de transport dans le parking souterrain de l'aéroport de Berne. Ils avaient attendu l'arrivée d'un homme d'affaires, à qui Maria avait ensuite fait du charme pour se renseigner sur son itinéraire de voyage. Après qu'elle eut découvert que le type se rendait à Paris et qu'il y passerait une semaine entière, Payne et Jones comprirent qu'ils pouvaient utiliser sa BMW pour foncer en direction de Küsendorf, certains que le vol du véhicule ne serait pas signalé avant plusieurs jours.

Le professeur Boyd réussit à leur expliquer tout ce qu'ils devaient savoir : sa découverte à Bath, ses théories sur l'empereur Tibère et le contenu du parchemin. Puis après qu'il eut répondu à toutes leurs questions, Maria revint sur l'énigme de l'homme-qui-rit. Elle décrivit la statue située sur le toit de la cathédrale, et leur donna quelques renseignements au sujet du bras droit de Tibère, le général Paccius.

Inutile de dire que cet entretien leur tourna la tête.

En retour, Payne et Jones les briefèrent sur leur passé, leur contrat avec Manzak et Buckner, leurs enquêtes parallèles menées sur les scènes de crime, et tout ce dont ils parvinrent à se souvenir. À l'issue de leur conversation, il n'y avait que deux points sur lesquels tout le monde était d'accord. Un, ils étaient tous complètement déroutés.

Deux, s'ils voulaient seulement caresser l'espoir d'apprendre quelque chose dans les rayonnages des Archives Ulster, ils avaient d'abord besoin de dormir un peu. Car le lendemain laissait présager

une journée encore plus exténuante que celle qui venait de s'achever.

Nick Dial prit une chambre dans un hôtel situé à deux pas du lieu du crime, pour pouvoir se rendre à Fenway au milieu de la nuit s'il ressentait le besoin d'examiner à nouveau les indices. Et il y avait de fortes chances pour que ce soit le cas, étant donné que son corps était encore réglé sur l'heure européenne. Ou était-ce l'heure africaine ? Honnêtement, il n'en savait rien, ayant traversé plus de huit fuseaux horaires au cours des dernières vingt-quatre heures.

Dial regarda sa montre et se dit qu'il pouvait tenter de joindre le cardinal Rose au Vatican. Ils ne s'étaient pas parlé depuis mardi et il comptait sur Rose pour lui fournir des renseignements supplémentaires au sujet du père Jansen. Il savait déjà que celui-ci était membre de la Commission biblique pontificale, mais il ignorait quelle place exacte il y occupait. Dial cherchait à déterminer si Jansen était l'assistant d'un cardinal danois ou finlandais, ou s'il exerçait une fonction plus importante.

Le téléphone sonna huit fois avant que quelqu'un ne décroche.

« Cardinal Rose, j'écoute.

— Joe ? Nick Dial à l'appareil. Interpol.

— Nick ! je me demandais si vous alliez appeler. Je vous ai laissé plusieurs messages.

— Désolé, ces derniers jours ont été particulièrement chargés.

— CNN vient d'annoncer la découverte d'un nouveau corps à Boston. Est-ce exact ?

— Absolument. Je viens de quitter Fenway Park.

— La victime est-elle encore un prêtre ?

— Non. Un Pape, cette fois.

— Pardon ?

— La victime s'appelle Orlando Pape, expliqua Dial. Il s'agit d'un joueur de base-ball qui fait partie de l'équipe des Yankees. »

Rose prit quelques secondes pour digérer ces nouvelles informations.

« Il ne peut pas s'agir d'une coïncidence.

— Non, probablement pas.

— Ont-ils laissé un message ? »

Dial sourit.

« Êtes-vous sûr de bien être cardinal ? En vous écoutant, j'ai davantage l'impression de m'adresser à un flic.

— Pardon, je ne veux pas être indiscret. J'essaie juste de me faire une idée plus précise du meurtre. Je me dis qu'avec ma connaissance du Vatican et les renseignements dont vous disposez au sujet de l'enquête, nous devrions pouvoir nous aider mutuellement.

— À ce propos, qu'avez-vous appris au sujet du père Jansen ?

— Rien de très utile, malheureusement. J'ai contacté tous mes amis du CBP. Ils sont très affectés par la mort de Jansen. En fait, plus j'en apprends à son sujet, plus je regrette de ne pas l'avoir connu.

— Et concernant ses fonctions ? Avez-vous pu savoir ce qu'il faisait ?

— Un peu de tout. Il était à la fois prêtre, chercheur et missionnaire. C'était un homme à tout faire, il essayait juste d'apprendre les ficelles du métier.

— Aucun scandale à son actif ? Sexe, drogues... ce genre de chose. »

Rose inspira profondément.

« C'était un garçon sérieux. »

Dial retint l'information.

« Donc, ce n'était donc pas lui qui était visé. C'est ce que vous êtes en train d'essayer de me dire, c'est ça ? Le père Jansen a été assassiné, mais ça n'avait rien à voir avec sa personne ?

— C'est exactement ce que je pense.

— Et concernant le Vatican ? Rien qui puisse m'être utile ?

— Qu'est-ce que vous insinuez ? Que nous avons quelque chose à voir avec cette histoire ? »

Dial secoua la tête.

« Je n'ai rien dit de tel. Je vous demande juste si vous avez appris des choses qui pourraient m'être utiles. Pas de scandales, de controverses, de vieilles querelles intestines ? Aidez-moi, Joe. Des types sont en train de mourir, et je veux savoir pourquoi. »

Rose se tut un instant, pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix s'était adoucie.

« Toutes les organisations, même les plus inoffensives, ont des ennemis. Peu importe ce que vous fassiez, que ce soit bien ou mal. Nous sommes tous voués à être offensés. Je ne devrais pas vous dire ceci, mais, en vérité, l'Église catholique reçoit plus de menaces que toute autre organisation dans le monde. Au point d'avoir mis sur pied une équipe dont le seul travail consiste à ouvrir le courrier pour faire le tri entre les canulars et les menaces bien réelles.

— Vraiment ? Et que font-ils, face à ces menaces bien réelles ?

— J'imagine que ça dépend du type de menace. Nous disposons d'une unité de sécurité très efficace qui ne s'occupe que des menaces concernant notre territoire. Pour tout le reste, nous nous adressons à la police.

— De quel type de menace parlons-nous ?

— Bombes, incendies criminels, assassinats. Tout ce à quoi on pourrait s'attendre. Et puis, bien entendu, il y a les menaces en col blanc. Les procès ont l'air d'être à la mode, ces derniers temps. Ainsi que le chantage. "Donnez-moi un million de dollars ou je vais dire à la police que ce prêtre a frappé mon fils." Vous voyez le genre.

— C'est une blague ?

— J'aimerais que ce soit le cas, Nick. Malheureusement, tel est le monde dans lequel nous vivons. Quelle est l'expression, déjà ? L'argent est la racine de tous les maux... Celui qui a dit ça était un homme plein de sagesse. »

Benito Pelati avait passé la nuit dans son bureau, en attendant d'être informé de la situation. Vingt ans plus tôt, il se serait déplacé lui-même à Milan et aurait pris les choses en main, fidèle à sa réputation. Ne le considérait-on pas comme l'un des hommes les plus craints d'Italie ? Désormais, il devait se contenter de rester au bord du terrain, à regarder Dante diriger les opérations à sa place. Non pas que Dante en eût été incapable, mais Benito aurait préféré le savoir à Vienne, à travailler sur cette excavation qui était si importante à leurs yeux. Lorsque le téléphone sonna enfin, Benito était en rogne. Il n'était pas du genre à tolérer l'inefficacité.

« Pourquoi avez-vous mis si longtemps ? Vous étiez censé m'appeler depuis un bon moment.

— C'est à cause d'elle. Sa présence a compliqué les choses. »

La réponse étonna Benito. Il n'avait pas l'habitude qu'on lui réponde ainsi du tac au tac.

« De quoi parlez-vous ? Qui est impliquée ?

— Je suis en train de regarder des photos tirées de l'enregistrement des caméras de surveillance de la bibliothèque. Maria s'y trouvait en compagnie de Boyd. Vous savez, je me demandais pourquoi vos hommes avaient mis tant de temps à le débusquer, à Orvieto.

— Maria ? Mais pourquoi ? Pourquoi prendrait-elle le risque de gâcher tout ce que nous cherchons à accomplir ?

— *Nous* ? Elle n'a plus rien à voir avec nous depuis que vous l'avez envoyée au pensionnat. Je ne sais pas quand vous vous déciderez à l'admettre, mais en ce qui nous concerne, le plus tôt sera le mieux. Faites-moi confiance : si on ne lui met pas la main dessus au plus vite, elle anéantira tous vos projets. Avec un immense plaisir. »

Benito se tut pendant quelques secondes. Il devait rencontrer le Conseil suprême, un peu plus tard dans la journée, et il ne pouvait pas se permettre d'avoir les idées ailleurs. Il avait travaillé trop dur et depuis trop longtemps pour voir son heure de gloire ruinée par l'insolence de sa fille. Il s'apprêtait à lâcher la plus redoutable des bombes sur le Vatican, et il avait besoin de toute sa concentration.

« Alors, vous savez ce qu'il vous reste à faire », dit-il.

Dante acquiesça en souriant. Il attendait ce moment depuis le jour où Benito avait envoyé sa fille à l'étranger.

Le bâtiment des Archives Ulster était encastré dans l’affleurement de la paroi rocheuse, qui protégeait cette forteresse de bois des vents alpins rugissant sur la région au cours de l’hiver. Des rondins de bois clair, de la couleur des arbres environnants, constituaient la majeure partie de la charpente du chalet et se mariaient parfaitement avec ses longs pignons et ses profondes avancées. Des fenêtres carrées, taillées à intervalles réguliers dans la façade principale, étaient dotées d’un vitrail triangulaire qui se découpait sous le couronnement de la structure. Une grande baie vitrée s’élevait à la verticale depuis le milieu du bâtiment, offrant aux visiteurs, depuis l’escalier principal, une vue sur les Alpes des plus spectaculaires.

« C’est une bibliothèque ? demanda Jones. Ça n’en a pas l’air.

— Précisément parce que ce n’en est pas une, dit Boyd. L’intention de ce centre de recherches n’est pas de mettre des livres à disposition, mais plutôt de jeter des ponts entre le fossé grandissant qui sépare les chercheurs universitaires des amateurs éclairés. Comme vous le savez sûrement, les plus grands trésors du monde sont souvent tenus à l’écart de la vue du public, égoïstement dissimulés par une minorité d’heureux élus. Saviez-vous que les musées les plus typiques des grandes villes n’exposent que 15 % des œuvres et des objets qu’ils possèdent réellement ? Cela signifie qu’une grande majorité des richesses historiques du monde dort actuellement dans leurs coffres. »

Payne siffla doucement.

« Quatre-vingt-cinq pour cent restent planqués ?

— Hélas, il ne s’agit que des musées. Si l’on tient compte des milliardaires qui accrochent des Monet aux murs de leurs salles de bains, je suis sûr que l’on dépasse les quatre-vingt-dix pour cent. Heureusement, cette institution a décidé d’y remédier. Depuis sa création, la Fondation Ulster encourage la pratique radicale de l’échange. Je sais bien que la notion d’échange n’évoque rien de particulièrement révolutionnaire, mais lorsqu’il s’agit d’objets d’une extrême valeur, ça peut le devenir.

— Je ne suis pas sûr de très bien vous suivre, dit Payne.

— Imaginons que vous soyez chercheur à l’université Al Azhar du Caire. Vous êtes en train d’écrire un livre et vous réalisez soudain qu’il vous manque quelques renseignements indispensables sur les sites archéologiques nubiens du Soudan – des informations que vous

pouvez obtenir auprès des Archives. Alors que faites-vous ? Vous rappliquez ici, les mains vides, pour consulter leurs ouvrages ? Non, bien évidemment. Votre comportement serait jugé individualiste par la Fondation. Au lieu de cela, vous leur prêtez un objet qui pourrait intéresser d'autres chercheurs – disons, l'un de ceux que vous avez découverts à Gizeh – et en échange, l'institut vous autorise à accéder aux documents auxquels vous souhaitez avoir accès.

— Échanger... ça me plaît bien, ça, approuva Jones.

— Eh bien, dit Boyd, ça vous plaira peut-être moins d'ici dix minutes, car nous n'avons rien à proposer à ces gens. Bien sûr, nous avons le parchemin, mais j'ai bien peur que ce ne soit pas le meilleur moment pour dévoiler son existence. Il y a encore trop d'énigmes à résoudre avant de le révéler au public.

— Et la vidéo ? suggéra Payne. Quel mal y aurait-il à leur faire voir ces images ?

— La vidéo des catacombes ? » Boyd étudia l'éventualité pendant quelques secondes. « Hélas, il me faut admettre qu'il ne s'agit pas de mon travail. Je dois donc demander l'autorisation à M^{lle} Pelati. Que diriez-vous d'une avant-première, ma chère ? »

Un large sourire s'afficha sur son visage.

« Étant donné que je n'ai pas vraiment eu l'occasion de me faire plaisir ces derniers temps, j'avoue que l'idée est assez stimulante. Vous n'êtes pas d'accord avec moi, David ? »

Jones la regarda et lui fit un clin d'œil.

« Si, Maria. Tout à fait d'accord avec vous.

— Fabuleux ! se réjouit Boyd, sans relever le jeu de séduction. Allons-y, je suis impatient de savoir ce que nous allons découvrir.

— Moi aussi, murmura Jones, moi aussi. »

Un groupe de gardiens escorta le quatuor au milieu des allées jalonnées d'arbres jusqu'au hall du chalet, où le directeur de l'établissement les attendait pour les saluer. Petr Ulster, petit-fils du fondateur de l'institut, était un homme rondouillard, âgé d'une quarantaine d'années. Il portait une épaisse barbe noire qui dissimulait son triple menton. Il conservait malgré tout l'apparence d'un jeune homme, grâce à son regard plein de malice et sa soif de connaissances.

« Bonjour, dit-il avec un léger accent suisse. Je m'appelle Petr et je suis très honoré de faire votre connaissance. En quoi puis-je vous aider ? »

En temps normal, le professeur Boyd aurait pris la direction des opérations. Il se serait présenté et aurait expliqué ce qu'ils étaient venus chercher. Mais son statut actuel de fugitif international rendait leur approche plus compliquée. Payne prit donc les choses en main en endossant le rôle du chef de groupe.

« Ravi de vous rencontrer, Petr. Je m'appelle Jonathon Payne, et voici les membres de mon expédition : D.J., Chuck et Maria. »

Ulster leur serra la main à tour de rôle.

« Et de quel genre d'expédition s'agit-il ? »

— C'est confidentiel. » Payne fit un signe de tête en direction des gardes. « Peut-on vous parler en privé ? »

— Bien sûr, suivez-moi. »

Ulster s'engagea prestement dans le couloir et les conduisit à son bureau. Des étagères remplies d'éditions originales reliées de cuir dominaient l'ensemble de la pièce. Le reste des boiseries était décoré par des photographies encadrées représentant des paysages en couleur de la Suisse et d'ailleurs.

« Je dois avouer que je suis très intrigué par le but de votre visite, dit Ulster. La plupart des universitaires téléphonent avant de venir à Küsendorf. Il est assez rare qu'ils se contentent de se présenter à la porte d'entrée. »

Payne s'assit à côté d'Ulster.

« Veuillez nous excuser, mais à vrai dire... je ne suis pas un chercheur.

— Ah ? Alors je suis doublement intrigué par le but de votre visite. Mais que faites-vous donc, en ce cas ? »

— Moi ? Je suis le PDG d'une entreprise américaine, Payne Industries.

— Un homme d'affaires ! s'exclama Ulster, ravi. Mais c'est merveilleux ! Voilà si longtemps que nous n'avions pas reçu la visite d'un collectionneur américain. Dites-moi, quels sont vos centres d'intérêt ? »

— En fait, Petr... je ne suis pas un collectionneur, mais davantage un financier.

— Magnifique ! Absolument magnifique ! » Il posa sa main sur le genou de Payne et le tapota à plusieurs reprises. « Mon grand-père aurait apprécié votre philanthropie. Je peux vous l'assurer. »

Payne ne savait pas comment réagir face à l'enthousiasme d'Ulster et à son ton quelque peu emphatique, mais il fut tenté de calmer le jeu.

« C'est drôle que vous parliez de votre grand-père, car d'après ce que j'ai compris, ce sont précisément les choses que mon équipe cherche qui l'ont conduit à gagner la Suisse.

— Vraiment ? Et de quoi s'agit-il ? »

— Un sanctuaire. » Payne se rapprocha et dit à voix basse : « Nous traversons un passage difficile, au cours de notre expédition. Et j'ai bien peur que si nos conversations s'ébruitent, une faction rivale puisse en tirer profit.

— Une faction rivale ? » Ulster se frottait d'avance les mains. Il n'était guère habitué à vivre ce genre de moment d'exaltation. « Ces

renseignements dont vous avez besoin... de quoi s'agit-il ? »

Payne fit un signe de tête à l'adresse de Boyd.

« Vous voulez bien vous occuper de la suite, professeur ?

— Nous sommes à la recherche de tous les renseignements que vous pourriez détenir au sujet de Tibère et de son bras droit, Paccius. De préférence, des informations concernant les dernières années de leur existence.

— Ah, le mystérieux général Paccius. Nous sommes en possession de plusieurs documents qui pourraient vous aider dans vos recherches. Le hasard fait bien les choses : mon grand-père avait une passion toute particulière pour les anciens Romains, étant donné qu'ils ont un temps occupé son Autriche natale.

— Splendide ! Absolument splendide !

— Malheureusement, vous allez avoir du mal dans vos recherches. Plusieurs pièces de sa collection romaine n'ont jamais été traduites, et certaines n'ont même pas été répertoriées dans le système informatique.

— Ne vous en faites pas, dit Payne. Quand nous aurons terminé, nous serons plus qu'heureux de vous offrir nos traductions. Je veux dire, celles qui ne nous auront pas causé de problème particulier. »

Ulster gloussa à voix haute : « Oh, Jonathon, vous êtes quelqu'un de bien mystérieux. Je suis vraiment ravi d'avoir fait votre connaissance. Néanmoins, avant de vous laisser monter les escaliers, j'ai bien peur d'avoir à vous poser la question que nous posons à tous nos visiteurs.

— C'est-à-dire ?

— Que pouvez-vous offrir à notre institution en rétribution de nos services ?

— Je ne sais pas. Nous voyageons plutôt léger, car nous sommes souvent sur le terrain, vous voyez... Quel type de don attendez-vous de notre part ?

— J'aimerais pouvoir vous faire une suggestion. Malheureusement, je ne sais que très peu de choses au sujet de votre expédition. C'est donc difficile à dire, pour moi. Peut-être que si vous me donniez un indice ou deux, je pourrais vous aider à choisir.

— Un indice ou deux ? »

Ulster rejoignit Payne sur le canapé en hochant la tête.

« Ne serait-ce qu'une miette. Je vous assure que tout ce que vous pourrez me dire demeurera strictement confidentiel. Les documents présents ici n'auraient jamais survécu à la guerre si nous n'avions pas fait preuve de confidentialité. Mon grand-père insistait beaucoup sur cette notion, et il m'a prouvé combien elle pouvait se révéler importante. Vous pouvez donc compter sur moi : je ne déshonorerai jamais sa mémoire en manquant à ma parole. »

Payne regarda autour de lui et remarqua un grand écran de télévision installé dans un coin de la pièce. Il pourrait leur être utile en temps voulu.

« Petr, comme je vous l'ai dit, je suis un homme d'affaires, pas un chercheur. Et en tant qu'homme d'affaires, je m'arrange toujours pour négocier au mieux mes intérêts avant de m'engager dans quoi que ce soit.

— Je vous écoute, répondit Ulster en se penchant en avant.

— Voyez-vous... le travail de mon équipe nécessite davantage qu'un simple accès aux archives. Pendant notre séjour à Küssendorf, nous avons besoin de pouvoir venir travailler jour et nuit. Il nous faudrait un bureau pour y mener nos recherches, *et* votre assistance en tant qu'auxiliaire de recherches. J'imagine que personne ne connaît mieux que vous le contenu de ces ouvrages.

— Mon assistance ? Oh, Jonathon ! Vous ne manquez pas de culot ! Mais je crains qu'il ne vous faille m'offrir quelque chose de vraiment stupéfiant pour obtenir satisfaction. Quelque chose d'absolument stupéfiant. Mais soyons honnête : que pourriez-vous me proposer qui puisse avoir autant de valeur que mes services ? »

Petr Ulster commença à annuler ses rendez-vous avant la fin de la vidéo. Il avait toujours cru à l'existence des catacombes, et maintenant qu'il venait d'en avoir une preuve visuelle, il ne pouvait songer à travailler sur aucun autre projet. Payne n'avait même pas évoqué le parchemin, ni les connotations religieuses de leur mission, qu'Ulster faisait déjà les cent pas dans la pièce, telle une chèvre en chaleur.

« Dites-moi, implora-t-il, que cherchez-vous ? S'il ne s'agissait pas de quelque chose d'aussi important, vous ne garderiez pas votre découverte si secrète.

— En effet, répondit Boyd. Nous ne savons pas très bien pour quelles raisons les catacombes ont été construites. Nous pensons qu'il s'agissait d'une façon de célébrer un accord entre Tibère et Paccius, mais nous manquons de preuves.

— Mais en ce cas, qu'attendons-nous ? déclara Ulster en se levant de sa chaise. Allons voir ce que l'on peut découvrir à ce sujet ! »

La collection romaine était rangée dans la plus grande pièce du bâtiment, bien que celle-ci fût conçue comme toutes les autres salles où était entreposée la documentation. Les sols étaient en bois ignifugé, constitués de planches qui avaient été recouvertes d'une couche de résine mélangée à de l'eau, tandis que les murs et les plafonds avaient été traités à l'aide d'un spray antifeu. Les documents étaient rangés dans de grands coffres-forts pouvant résister à l'épreuve du feu, et bien gardés derrière des portes pare-balles.

Ulster les invita à s'asseoir, puis il se dirigea vers la table de

contrôle. Le bruit des bips emplît soudain la salle, tandis qu'il composait le code de sécurité. Il fit place au grondement sourd des cloisons qui glissaient lentement le long du sol, sur des rails motorisés. Une fois la vitre disparue derrière le mur, les serrures de chaque chambre forte se mirent à tourner en même temps, puis se déverrouillèrent.

« Avez-vous songé à la manière dont vous souhaitez conduire vos recherches ? Comme je vous l'ai déjà expliqué tout à l'heure, la plupart des documents de cette collection n'ont pas été traduits et ne figurent pas non plus dans la base de données informatiques.

— Que pouvez-vous nous dire de ceux qui sont déjà répertoriés ?

— Ils ont été classés par datation approximative et/ou par sujet, selon mon humeur ce jour-là. »

Boyd inspira profondément. La tâche allait être beaucoup plus difficile que ce qu'il avait espéré.

Malgré les milliers de kilomètres qui le séparaient de son domicile, Jones accéda à la base de données de son bureau de Pittsburgh pour récupérer des informations sur le passé de Boyd et celui de Maria – en particulier concernant l'implication de Boyd au sein de la CIA et l'histoire familiale de Maria. Si Payne et Jones devaient faire équipe avec eux, ils avaient besoin de tout savoir sur eux.

Le véritable nom de Boyd était Charles Ian Holloway, et il était sorti diplômé d'Annapolis au début des années 1960. Par la suite, les choses devenaient plus obscures. Il fut prêté au Pentagone pour une « opération exceptionnelle », et c'est à cette époque que l'académie perdit sa trace. Depuis, aucun enregistrement dans les fichiers. Pas d'adresse de réexpédition de son courrier. Il avait complètement disparu de leur système, ce qui correspondait, selon Jones, à la naissance de Charles Boyd, et au début de sa nouvelle carrière au sein de la CIA.

Pour vérifier ces faits, Jones téléchargea une photo de Boyd issue d'une agence de presse locale et l'envoya à Randy Raskin, au Pentagone, accompagné du message suivant : « Peut-on boire un coup avec Chuck en toute sécurité ? »

Il s'agissait d'un message codé permettant de savoir si Boyd était considéré comme dangereux par le gouvernement américain. Si Jones avait voulu savoir si Boyd avait accès aux renseignements les plus secrets, il aurait demandé s'il était risqué de « dîner avec Boyd ». Si Raskin lui avait conseillé de prendre « juste une entrée », ça signifiait que Boyd avait accès aux renseignements de première catégorie. « Entrée et plat » signifiait qu'il avait accès aux documents de seconde catégorie, et ainsi de suite. Mais ce n'est pas ce qui intéressait Jones. Il voulait juste savoir si Boyd était en bons termes avec l'Agence.

Jones voulait aussi savoir pourquoi Raskin ne les avait pas avertis des missions effectuées par Boyd pour le compte de la CIA, lorsque Payne l'avait appelé de Milan. Ça n'avait pas de sens.

En attendant la réponse de Raskin, Jones s'attaqua au dossier de Maria Pelati et trouva tout ce qu'il cherchait. Elle avait grandi à Rome avant de partir étudier en Angleterre dans une institution privée, alors qu'elle était à peine âgée de dix ans. Puis elle était entrée à l'université de Douvres. Les documents d'Interpol indiquaient qu'elle avait rarement quitté le territoire britannique, même pour prendre des vacances, ce qui laissait croire que ses relations avec son père n'étaient pas des plus radieuses.

Le seul long voyage qu'elle avait effectué en Italie était celui qui l'y avait conduite récemment. Partie de Londres, elle avait pris l'avion pour Rome, sur le même vol que celui de Boyd, quinze jours plus tôt. À partir de là, Jones était en mesure de retracer leur itinéraire dans la région d'Orvieto en suivant les opérations de leurs cartes bancaires. Une chambre d'hôtel par-ci, des emplettes, par-là. Toujours par leurs propres moyens. Rien n'indiquait qu'il s'agissait de chasseurs de trésors sur le point d'empocher le gros lot.

Tandis que Jones poursuivait ses recherches, il reçut la réponse de Raskin. Il cliqua pour ouvrir le message et lut : « Bois un coup, camarade. Mais pas en public. Des videurs étrangers vont vérifier les papiers d'identité. »

Tout d'abord, Payne pensa que Boyd plaisantait lorsqu'il lui demanda de quitter la salle de la collection romaine pour leur faire de la place. Il avait commencé par parler de sa claustrophobie, avant de se plaindre du fait que la pièce manquait d'air, avec tous ces gens autour de la table.

Évidemment, Payne en fut très étonné. Mais après réflexion, il se dit que Boyd avait raison : Payne n'était pas utile à grand-chose dans la salle de recherches. Il ne lisait pas le latin et ne savait pas déchiffrer un parchemin. De plus, il n'avait pas les capacités informatiques de Jones. En fait, en y réfléchissant bien, il ne pouvait rien faire d'autre que monter la garde près de la porte et leur confectionner des sandwiches au *prosciutto* lorsqu'ils auraient faim.

C'était donc ça : il s'était transformé en vigile tout juste bon à préparer des casse-croûtes.

Payne décida de ne pas en faire tout un plat et demanda à Ulster s'il pouvait s'installer dans son bureau pour travailler sur un projet personnel. Ulster rit et l'invita à faire ce qu'il voulait, ce qui était peut-être une erreur de sa part, car Payne s'apprêtait à prendre les empreintes digitales de deux suspects qui n'étaient même pas sur place, en utilisant les spécimens qu'il avait collectés à Milan.

Le procédé en lui-même n'avait rien de très compliqué. Il suffisait de tremper les doigts dans l'encre, puis de bien les appuyer contre une feuille de papier. Comme les peintures réalisées par les enfants avec leurs mains à l'école maternelle. Sauf que cette fois, Payne utilisait les doigts de quelqu'un d'autre.

Lorsqu'il eut terminé, il les rangea dans un petit sac en papier kraft sur lequel il écrivit « NE PAS MANGER », et le mit dans le congélateur d'Ulster. Puis il faxa les empreintes à Randy Raskin, estimant que si quelqu'un pouvait déterminer l'identité de Manzak et celle de Buckner, c'était bien lui. Payne ajouta un petit message lui demandant d'envoyer les résultats sur l'ordinateur de Jones le plus vite possible.

Après ça, Payne se retrouva avec un peu de temps à tuer et décida d'explorer les archives. Il traversa tous les couloirs, à tous les étages, en admirant les tableaux, les statues et toutes les vitrines. Il aima particulièrement une série de photos en noir et blanc, prises par le grand-père d'Ulster à Vienne, pendant les années 1930. La plupart représentaient des lieux et des paysages que Payne ne reconnaissait

pas, mais la dernière, une photo montrant des étalons lipizzans, lui réchauffa instantanément le cœur.

Lorsqu'il était enfant, ses parents lui avaient fait voir une émission télévisée où l'on voyait ces majestueuses montures blanches, dont on lui avait dit qu'il s'agissait de licornes ayant perdu leurs cornes. Payne les avait crus, car il n'avait jamais assisté à un spectacle si féerique. Les chevaux étaient entrés dans le Manège d'hiver du Hofburg au son des violons de *L'Arlésienne*, de Bizet, avant de se lancer dans une série de pirouettes, de courbettes et de cabrioles défiant toutes les lois de la gravité. Jusqu'à ce moment, Payne n'avait jamais imaginé que des animaux pouvaient ainsi danser et virevolter.

Il prit une photo du mur et passa ses doigts sur l'image vieillie. Tous les chevaux de cette photo étaient morts des décennies avant la naissance de Payne, mais en raison du soin apporté à leur élevage – chaque lipizzan portait une marque spécifique pour indiquer sa lignée historique – ils étaient incroyablement proches de ceux qu'il avait pu voir lorsqu'il était enfant : leurs longs cous, leurs membres puissants, leurs arrière-trains musclés, leurs jointures parfaites, leurs épaisses crinières et leurs yeux remarquablement limpides... tout semblait identique.

« Saviez-vous que vous leur avez sauvé la vie ? grogna une voix à l'autre bout du couloir. Mais oui, je vous l'assure. »

Surpris, Payne jeta un regard en direction du vieil homme qui s'approchait de lui d'un pas lourd. Il s'appelait Franz, et il s'agissait du plus fidèle employé d'Ulster.

« Que dites-vous ? demanda Payne.

— Vous êtes américain, n'est-ce pas ? Vous avez sauvé ces chevaux.

— J'ai sauvé ces chevaux ? Et comment les aurais-je sauvés ? »

Un sourire jaillit au milieu du visage ridé de Franz.

« Pas vous ! Mais les hommes de votre pays. Ils ont risqué leurs vies pour les sauver. »

Payne ne comprenait rien à ce que l'homme lui racontait et lui demanda de le lui expliquer.

« En 1945, Vienne a été sévèrement attaquée par les bombardiers alliés. Le colonel Podhajsky, directeur de l'école de cavalerie, craignait le pire pour ses chevaux. Pas seulement à cause des bombes, mais également à cause des réfugiés affamés qui arpentaient la ville à la recherche de viande.

— De la *viande*, dites-vous ?

— Oui, répondit Franz, cette fois sans le moindre sourire. Alors que l'insécurité régnait sur Vienne, le colonel conduisit clandestinement les chevaux à plusieurs kilomètres au nord de Saint-Martin. Et, ainsi que le destin l'a voulu, il a croisé la route de l'un de ses vieux amis qui fut en mesure de protéger ses chevaux. Savez-vous de qui il s'agissait ? »

Payne n'avait jamais entendu parler de Podhajsky, et n'en avait donc aucune idée.

« Je l'ignore. Qui ?

— Le général américain George S. Patton.

— Vraiment ? Comment se connaissaient-ils ? »

Franz ricana avec délectation.

« Ils se sont rencontrés aux jeux Olympiques de 1912. Incroyable, non ? C'est la vérité ! Ils ont tous deux participé à l'épreuve de pentathlon aux Jeux de Stockholm.

— Patton était un athlète olympique ? Je n'en savais rien.

— Ce n'est pas très important. Attendez un peu que je vous raconte la suite. Pour convaincre Patton qu'il fallait sauver ses chevaux, le colonel a organisé une parade équestre là-bas, en plein milieu du champ de bataille. Vous imaginez le spectacle ? Des chevaux dansant au milieu des combats ! » Franz rit si fort que Payne en eut mal aux oreilles. « Le général fut si impressionné qu'il plaça les chevaux sous tutelle de l'armée américaine jusqu'à ce qu'ils retournent à Vienne, une fois le calme revenu. »

Payne sourit en regardant la photo.

« Je crois que mes parents avaient raison. Ils sont magiques.

— Humm ? Que dites-vous ?

— Rien, marmonna-t-il, un peu gêné. Sans vouloir être indiscret, pourrais-je vous emprunter cette photo quelques minutes ? J'ai un copain, là-haut, qui essaie toujours de m'impressionner avec des tas d'histoires, et je doute qu'il connaisse celle-ci. Vous pensez que Petr serait vexé si je montais avec cette photo ?

— Petr ! gémit Franz. Je suis heureux que vous prononciez son nom, car j'ai complètement oublié de vous dire qu'il m'a envoyé vous chercher. Il veut que vous les rejoigniez tout de suite. Vos amis aimeraient vous parler. »

Excité par cette perspective, Payne remercia Franz pour les informations et se précipita dans l'escalier en emportant la photo. Mais lorsqu'il entra dans la salle, il comprit qu'il allait devoir remettre à plus tard son histoire de chevaux, car ce qu'il pouvait lire sur les visages de ses compagnons ne lui inspirait rien de bon.

Le teint du professeur Boyd était plus pâle que d'habitude, ce qui faisait davantage ressortir les cernes sous ses yeux, comme les couches de graisse noire que s'appliquent les joueurs de football[7]. Maria était assise à sa gauche, le visage enfoui dans ses bras croisés sur la table. Quant à Ulster, dont les lèvres s'étaient figées en un sourire permanent depuis que Payne avait fait sa connaissance, il avait l'air renfrogné, même s'il était difficile de le voir distinctement à travers les broussailles qui lui servaient de barbe. Jones fut la dernière personne que Payne remarqua, car il se trouvait loin des autres, tout au fond de

la pièce. Mais c'est en croisant son regard que Payne comprit que, pour une raison indéterminée, leur mission venait de se heurter à un contretemps majeur.

Il n'en savait pas davantage.

Comme Ulster l'avait prié de les rejoindre, Payne commença par lui.

« Franz m'a dit que vous souhaitiez me voir. Tout se passe bien ?

— Pour utiliser une métaphore, je dirais que nous venons de percuter un iceberg. » Il indiqua du doigt un parchemin posé devant lui sur la table. « Il s'agit de l'un des documents de la collection de mon grand-père. Il a été envoyé à Tibère par un centurion blessé, juste après une bataille ayant eu lieu en Bretagne. Si vous regardez de plus près, vous pourrez savoir où il a posé sa main, car il a taché le papyrus de son sang en écrivant son message. »

Payne vit les marques, mais ne s'intéressa pas plus que cela à ce plasma datant d'il y a deux mille ans.

« Que dit ce message ?

— Il s'excuse d'avoir à lui écrire, car le fait d'écrire à l'empereur représente une effroyable rupture du protocole, pour un centurion. Puis il informe Tibère que ses soldats ont été attaqués pendant leur sommeil par une tribu de Silures hostiles, et que ces hommes ont torturé une centaine de Romains au beau milieu de la nuit.

— Et c'est important ?

— À proprement parler, non. Mais la suite de l'histoire l'est. Le soldat mentionne que le général Paccius fut l'une des premières victimes de cette attaque, et qu'il a reçu un coup de poignard en plein cœur alors qu'il dormait.

— Et c'est mauvais signe, n'est-ce pas ?

— Mauvais signe ? grogna Boyd de l'autre côté de la salle. Mais c'est *horrible*, vous voulez dire ! Si Paccius a été tué, il n'a évidemment pas pu diriger le complot contre le Christ, n'est-ce pas ?

— J'imagine que non, mais j'ai du mal à comprendre pourquoi cela vous semble si horrible. Ne venez-vous pas de dédoubler le Christ ? En tant que chrétien, je pensais que ça vous réjouirait. Tout comme vous, Maria. »

La jeune femme sursauta en entendant son nom, à vrai dire surprise qu'un homme lui demande son avis.

« J'aimerais que ce soit le cas. Mais la seule chose que nous ayons éclaircie, c'est la disparition de Paccius. Après toutes ces années, nous savons enfin pourquoi aucun livre traitant de l'histoire romaine ne mentionne son nom. Il est mort sans aucune dignité, assassiné pendant qu'il dormait sur le champ de bataille.

— Mais n'est-ce pas bon signe pour vous ? Je veux dire... ça devrait mettre fin à vos spéculations sur Jésus. »

Maria secoua la tête.

« Maintenant que Paccius ne figure plus sur la liste des suspects, nous ne savons pas à qui Tibère a confié la suite de ses projets.

— Mais c'est précisément là où je veux en venir. Comment savez-vous qu'il s'est tourné vers *quelqu'un* d'autre ? Pourquoi êtes-vous si certaine qu'il a réussi à mener à bien son complot contre le Christ ?

— Parce que les œuvres d'art des catacombes nous l'ont clairement confirmé, dit-elle. Vous vous souvenez des gravures représentant la crucifixion du Christ ? Le personnage représenté sur la clé de voûte se moque du Christ et de sa mise à mort, il en rit. Comment justifier sa présence, dans un tombeau construit par Tibère, si le complot n'a pas été mené à bien ? Les gravures évoquent des faits historiques très précis. Elles ont sans aucun doute été réalisées *après* la crucifixion du Christ. C'est la seule possibilité pour qu'ils aient obtenu tous ces détails. »

Tout s'éclaira soudain dans la tête de Payne.

« Oh, je viens de comprendre ! s'exclama-t-il. J'avais une interprétation de ces œuvres d'art différente de la vôtre. Vous dites que Tibère était tellement ravi de son succès qu'il a décidé d'ériger un monument à la gloire de son allié, en gravant son visage dans la pierre, en hommage à l'aboutissement de son travail.

— Exactement, répondit Maria. Seulement, nous ne savons pas qui a aidé Tibère ou ce qu'il a fait pour convaincre tout le monde que Jésus était le Messie. D'après le parchemin, Tibère voulait en apporter une preuve si stupéfiante que le peuple en parlerait encore, bien des années après. Mais nous ne savons pas laquelle.

— Vous n'en avez aucune idée ?

— Non. Si nous le savions, nous pourrions avancer dans nos recherches. Mais dans l'état actuel des choses, nous ne savons pas où aller. La mort de Paccius a éloigné le vent de nos voiles. »

Soudain Payne se pencha en arrière, d'un air étonné. Comment quatre personnes parmi les plus brillantes et les plus intelligentes qu'il ait jamais rencontrées pouvaient-elles être à ce point aveugles devant une évidence si flagrante ?

« Je ne veux pas marcher sur vos plates-bandes, mais je crois que je pourrais vous être utile.

— Ah oui ? dit Maria d'un air dubitatif. Et comment ?

— En vous disant comment les Romains ont créé la stupeur au sein de la population de Jérusalem.

— Jon, c'est vraiment pas le moment de rigoler, dit Jones.

— Qui a envie de rigoler ? À vrai dire, j'ai une théorie au sujet de Tibère. En fait, je suis surpris que vous n'y ayez pas songé plus tôt. Parce que c'est assez évident.

— Évident ? grogna Boyd. Voilà deux jours que nous y

réfléchissons, à chercher jour et nuit, à essayer de percer ce foutu mystère, et vous venez vous moquer de nous avec vos évidences ?

— Attendez une seconde ! Je ne voulais pas vous manquer de respect. En fait, il arrive parfois qu'une personne soit si concentrée sur ce qui la préoccupe que les choses les plus évidentes finissent par lui échapper. Et je crois que c'est ce qui est en train de se passer, parce que je crois avoir compris comment les Romains s'y sont pris pour leurrer la population. Je viens de vous dire que j'avais eu une interprétation de l'arche différente de la vôtre. Si ça ne vous ennueie pas, j'aimerais vous exposer ma théorie. Je pense qu'il pourrait bien s'agir de la clé de toute cette énigme.

— Votre théorie, la clé de cette énigme ? Oh, ça doit valoir son pesant de cacahuètes.

— Professeur, vous devenez impoli ! Sans Jonathon, nous serions probablement morts, à l'heure actuelle. »

Payne regarda Maria et la remercia, heureux de constater que l'un d'entre eux au moins le prenait au sérieux.

« Je reconnais volontiers que je ne connais pas grand-chose à l'histoire de Jérusalem au I^{er} siècle. Mais si je me souviens bien, vous cherchez un événement de la vie du Christ qui aurait profondément marqué toute sa population.

— Désolé, mais je dois vous interrompre, lâcha Boyd. Nous avons passé en revue chacun des miracles du Christ : l'eau changée en vin à Cana, la nourriture offerte aux affamés de Bethsaïda, etc., mais aucun d'entre eux n'est assez extravagant pour influencer à ce point la population. De plus, Tibère disait que cet événement devait impérativement avoir lieu à Jérusalem, et les miracles du Christ ont tous eu lieu ailleurs.

— Professeur, si je ne m'abuse, Tibère faisait référence à un événement unique, quelque chose de si étonnant que les gens ne pourraient pas l'ignorer, même s'ils ne voulaient pas en entendre parler.

— En effet.

— Mais un seul et unique événement. Pas deux ni trois n'est-ce pas ?

— C'est exact, déclara Boyd. Le parchemin évoque un seul événement qui sera repris dans les générations futures jusqu'à la fin des temps. Une manifestation inexplicable et magique, au cœur de Jérusalem. »

Alors, Payne se montra plus sûr de lui que jamais.

« Si c'est le cas, il n'y a donc qu'un événement dans la vie de Jésus qui puisse correspondre à ces critères... Et les gens en parlent encore de nos jours, vous pouvez me faire confiance. »

Henri Toulon avait l'habitude d'arriver tard au bureau et de rentrer chez lui tôt. Nick Dial ne fut donc pas surpris lorsqu'il appela Interpol sans réussir à le joindre. Ce ne serait pas leur premier différend – d'une part parce que Dial occupait la place que convoitait Toulon, et d'autre part parce que celui-ci était un provocateur qui adorait chercher des noises à tout le monde. Mais Dial n'accordait aucune importance à toutes ces bêtises, étant donné que Toulon faisait son boulot mieux que toute autre personne avec qui il ait eu à travailler jusqu'ici.

Après avoir laissé un message, Dial se concentra sur le tableau d'affichage installé dans sa chambre d'hôtel, à Boston. Il regardait les photos des trois affaires criminelles en essayant d'établir un lien entre elles. Un prêtre finlandais, kidnappé en Italie avant d'être assassiné au Danemark. Un prince népalais, kidnappé en Thaïlande, mais assassiné en Libye. Un joueur de base-ball brésilien, kidnappé à New York et crucifié à Boston. Quel était le rapport entre ces trois événements ?

Jansen, Narayan et Pape étaient tous des hommes en bonne santé, tous âgés de moins de quarante ans. Aucun d'entre eux n'était marié, n'avait d'enfant, ni même de proches à proprement parler. En fait, les trois hommes avaient cherché à éviter les relations. Jansen avait choisi la voie de la chasteté, Narayan préférait les prostituées et Pape était un asocial qui vivait reclus dans sa demeure. D'un autre côté, la liste de leurs différences était deux fois plus longue. Leurs religions et leurs origines ethniques étaient différentes, ils étaient originaires de différents endroits de la planète. Ils ne parlaient pas la même langue, ne faisaient pas le même métier et n'avaient rien en commun, excepté la façon dont ils étaient morts.

Pour Dial, il était évident que les victimes n'avaient aucune importance, dans cette affaire. C'était le message, qui comptait.

En buvant son café, il concentra toute son attention sur les scènes de crime elles-mêmes. D'ordinaire, il aurait travaillé sur une seule carte, car ses enquêtes se limitaient la plupart du temps à une région précise et bien délimitée. Dans cette affaire, cependant, il était confronté à l'immensité du monde, étant donné que les victimes et les endroits où elles avaient été trouvées étaient éparpillés aux quatre coins de la planète.

Pour garder une trace des événements, il utilisait des punaises.

Chaque couleur représentait quelque chose de différent. Les punaises blanches indiquaient les villes natales des trois hommes : l'une à Lokka, en Finlande, l'autre à Katmandou, au Népal, et la troisième à São Paulo, au Brésil. Les bleues représentaient les endroits où ils avaient été enlevés : Rome, Bangkok et New York. Enfin, les meurtres étaient représentés par des punaises rouges. La couleur idoine, si l'on prenait en compte tout le sang retrouvé sur chacune des trois scènes de crime.

Neuf punaises, au total, éparpillées sur l'ensemble de la carte. Trois en Europe, deux en Asie, deux en Amérique du Nord, une en Amérique du Sud et une en Afrique. Les seuls continents à ne pas entrer en jeu étaient l'Australie et l'Antarctique, ce qui convenait assez bien à Dial, qui n'avait pas l'intention d'aller se battre contre les dingos dans la brousse australienne, ni de lutter contre le froid au pôle Sud.

La sonnerie du téléphone le ramena à la réalité. Il se précipita sur son bureau.

« Dial, à l'appareil.

— Perdu ! » dit Henri Toulon pour l'asticoter.

Dial n'était pas d'humeur à jouer et en vint immédiatement aux faits.

« Hier soir, quand je suis arrivé à Boston, j'ai trouvé quelque chose de très intéressant, au sujet de la troisième victime... Il n'était pas encore mort.

— Quoi ? Tu veux dire qu'il est toujours en vie ? J'ai entendu à la...

— Non, Henri. Il est mort, à présent. Mais il ne l'était pas au moment où j'ai atterri à Logan. En fait, selon le journal des appels en urgence, les flics n'ont été prévenus qu'à mon arrivée aux États-Unis. »

Toulon se tut quelques instants, en prenant le temps de bien réfléchir à cette information.

« Mais comment est-ce possible ? On a reçu un fax au sujet du meurtre la nuit dernière.

— C'est bien ce que je dis. Nous avons été informés du crime avant même qu'il ne soit commis. J'ai l'impression qu'on a de nouveau affaire à un petit plaisantin. »

Toulon lâcha une flopée de jurons en français, puis hurla en allemand à l'adresse de l'un de ses assistants, ce qui pouvait donner une idée de son immense valeur au sein du département. Il parlait une dizaine de langues et pouvait aussi bien communiquer avec chaque employé d'Interpol, qu'avec des témoins de tous les pays ou les officiers du BCN du monde entier.

« Je suis désolé, s'excusa-t-il. J'avais posé le fax sur mon bureau, mais l'un des connards de l'équipe de nuit a encore foutu le bordel dans mes affaires. Je te le redis, Nick : si tu veux que je sois efficace, j'ai besoin d'avoir mon propre bureau.

— Je ne suis pas d'humeur, Henri. Parle-moi plutôt du fax.

— Il a été envoyé depuis un commissariat de Boston, environ dix minutes avant que je t'appelle sur ton portable. Il disait qu'une nouvelle victime avait été trouvée sur le terrain de base-ball du stade de Boston, et qu'ils avaient besoin de quelqu'un de chez nous pour vérifier s'il y avait un lien avec les autres affaires.

— Tu as un nom, un numéro, l'adresse du commissariat ?

— J'avais tout ça, Nick. Tout était noté sur le fax, imprimé sur du joli papier. »

Dial émit un léger grognement. C'était leur meilleure piste, et quelqu'un du bureau venait de l'effacer.

« Nick ? dit Toulon. Hans est en train de jeter un œil sur la machine. Elle garde en mémoire les cinquante derniers documents. Il nous reste donc encore une chance de pouvoir réimprimer le fax. Je vais vérifier notre journal d'appels pour essayer de savoir d'où il a été envoyé. Comme ça, tu pourras te renseigner sur ce fax suspect avant de quitter Boston. »

Dial inspira profondément. La situation n'était peut-être pas si désespérée que ça, tout compte fait.

« Tiens-moi au courant dès que possible. On a peut-être enfin trouvé ce qu'on cherchait. »

Frankie Cione adorait passer du temps avec Payne et Jones. Il ne savait pas si c'était à cause de leur allure décontractée, de leur humour gentiment rentre-dedans, ou du fait qu'ils étaient grands, mais Frankie les trouvait spéciaux. Ils ne s'étaient pas seulement donné la peine de lui accorder de l'importance – une attention que ses collègues et ses amis avaient rarement à son égard. Il avait aussi le sentiment qu'ils l'appréciaient pour ce qu'il était, et non pour ce qu'il pouvait faire pour eux.

Après que Payne et Jones eurent quitté Milan, Frankie se demanda comment il pouvait continuer à les aider. Il lui fallut une journée entière pour s'en apercevoir, mais il réalisa qu'ils lui avaient laissé des bribes d'indices, y compris des photos de l'accident d'hélicoptère et des informations concernant le garage de location de voitures. Bien entendu, Frankie n'avait aucune idée de ce à quoi ces renseignements allaient pouvoir le mener, mais la pensée même de les aider par tous les moyens suffisait à le réjouir.

Francesco Cione, Agent secret italien. Aucune affaire n'est trop grosse pour moi, même si je suis plutôt petit.

En riant tout seul, Frankie se dit que les photos d'Orvieto étaient le meilleur moyen de se mettre au travail, étant donné que Payne et Jones avaient quitté son bureau sans avoir le temps de toutes les agrandir.

La première photo qu'il examina fut celle que Jones avait scannée

dans l'ordinateur. Frankie prit le soin de scruter chaque centimètre de l'image, en l'agrandissant jusqu'à plus de huit fois sa taille originale et en effectuant des rotations pour pouvoir l'observer sous différents angles. Puis il décida de passer à autre chose. Après avoir fermé le dossier sur son écran, il fit défiler le reste des photos et s'arrêta sur les deux derniers clichés de la pellicule. Au premier abord, aucune raison visible ne justifiait ce choix. Mais Frankie se dit que si Donald Barnes était aussi obèse que ce que prétendaient Payne et Jones, quelque chose l'avait forcément incité à traverser le plateau pour prendre quelques photos de plus de l'épave. Et comme ce petit quelque chose demeurait invisible à l'œil nu, Frankie espérait le trouver en retravaillant l'image.

À l'aide de sa souris, il pouvait la faire pivoter dans n'importe quel sens, ce qui lui permettait de se concentrer sur plusieurs zones de l'accident que Payne et Jones n'avaient jamais vues.

Le premier plan ne représentait rien d'autre qu'une ombre créée par une volute de fumée et les rayons du soleil de l'été. Au second plan, on voyait un rocher partiellement recouvert de mousse verte. Enfin, le troisième plan montrait une partie du rotor que Boyd avait fait exploser avec sa boîte à outils. Frankie eut en revanche beaucoup de mal à déterminer ce qu'il apercevait en arrière-plan. Il dut procéder à cinq agrandissements de la photo d'origine et rafraîchir les pixels avant de pouvoir émettre une hypothèse concernant ce qu'il voyait. Un léger doute subsistait quant à la nature exacte de ce qu'il regardait, car la scène était assez terrifiante.

Le corps d'un soldat italien gisait au pied de la falaise, enterré sous les décombres. Sa tête avait été écrasée par les premières pierres de l'éboulis, alors que le reste de son corps avait été déchiqueté au terme d'une chute de plus de 120 mètres. Ses membres pendaient à la renverse. Ses viscères s'étaient échappés d'une blessure profonde avant de se répandre sur le sol, comme de la chair à saucisse fraîche. Autour, tout était couvert de sang.

« *Mamma mia !* s'exclama Frankie. Voilà pourquoi le gros a été tué ! Pas parce qu'il avait parlé à mes amis. Il est mort parce qu'il a pris des photos de ce cadavre ! »

Et Frankie avait raison. Mais ce n'était rien, comparé à ce qu'il allait découvrir par la suite. Un indice qui permettrait à Payne et Jones de comprendre toute l'histoire.

Le silence qui régnait dans la salle rappelait à Payne ses années de service au sein des MANIAC. Tout le monde avait les yeux rivés sur lui, en attendant de recevoir les instructions.

Maria n'en pouvait plus et prit la parole : « Dites-nous de quoi vous parlez. On meurt d'envie de le savoir. »

Payne fit la grimace en relevant le choix de ses mots.

« C'est drôle que vous parliez de *mourir*, car c'est précisément là-dessus que se fonde ma théorie. »

À cet instant, ils comprirent que Payne parlait de la crucifixion. La crucifixion. Voilà l'événement que Tibère avait choisi pour tromper les foules. C'était la seule hypothèse valable. Rien d'autre ne tenait debout. Surtout si l'on prenait en compte les œuvres d'art des catacombes.

Du point de vue de Payne, les scènes gravées sur l'arche ne se moquaient pas de la mort du Christ. Elles rendaient hommage à un épisode particulier de l'histoire romaine. Et la seule chose à pouvoir faire de la mort du Christ un événement marquant aux yeux des Romains était une *fausse* crucifixion. Il devait s'agir d'un subterfuge, d'un épisode monté de toutes pièces par Tibère pour asseoir la mainmise de l'Empire sur cette nouvelle religion et sur l'afflux de dons sans précédent qu'elle allait occasionner.

« Pour le bien de l'Empire romain, nous devons nous mettre immédiatement au travail, et utiliser le Nazaréen comme un outil, celui que j'ai choisi pour être le Messie juif. »

Boyd réfléchissait à la théorie.

« Pourquoi êtes-vous si sûr que Tibère ait pu imaginer une fausse crucifixion ?

— Pourquoi ? Parce que si Jésus n'était pas le Fils de Dieu, comment expliquer sa résurrection ? Ou bien ils ont truqué la crucifixion permettant ainsi à Jésus de revenir "d'entre les morts", ou bien ils ont effectivement crucifié Jésus, ce qui fait de lui le véritable Messie. Il ne peut s'agir que de l'une ou l'autre de ces deux hypothèses, non ? »

Payne se disait que, sans l'aide de Rome, aucun mortel n'aurait pu se faire passer pour mort avant de faire un retour triomphant auprès de la population. Pas après qu'ils l'eurent assassiné – ou plutôt, *apparemment* assassiné. Si Jésus n'était pas le sauveur, la seule chose qui avait pu l'épargner était la clémence de l'Empire. Même si les

Romains n'étaient pas réputés pour être particulièrement indulgents.

« Je ne veux pas me faire l'avocate du diable, dit Maria, mais pensez-vous vraiment qu'il ait été possible de truquer une crucifixion à Jérusalem, au premier siècle ? Ils ne bénéficiaient pas des techniques d'effets spéciaux utilisées par nos magiciens contemporains. De plus, ils étaient confrontés à un sujet réticent. »

Jones s'avança vers Payne.

« Vous vous adressez à un spécialiste en la matière. Depuis que je le connais, j'ai toujours vu Jon faire des tours de magie. »

Et c'était exact. La magie intriguait Payne depuis le jour où son grand-père avait tiré une pièce de monnaie de son oreille, à une époque où il gambadait encore en pyjama. Les tours. Les trucs. Les magiciens. L'histoire. Il avait toujours été un amateur éclairé sur le sujet.

« Les premiers tours de magie ont été créés en Égypte, environ trois millénaires avant l'époque de l'Empire romain. Ils pouvaient varier du plus simple – celui de la balle dans le gobelet, toujours d'actualité – au plus complexe. En l'an 2700 av. J. -C., un magicien égyptien nommé Dedi donna une représentation au cours de laquelle il décapita deux oiseaux et un bœuf avant de remettre leurs têtes en place.

— Vraiment ? Mais comment a-t-il pu faire ça ? » demanda Ulster.

Payne ne releva pas la question.

« Avec un peu d'exercice, les Romains ont dû trouver un moyen d'y arriver. En fait, ce fut peut-être même plus simple pour eux que pour Dedi, qui se produisait devant un public qui s'attendait à le voir réaliser un tour de magie, alors que la population de Jérusalem était venue assister à une crucifixion. Personne ne s'attendait à un tour de passe-passe ou à une substitution de dernière minute, étant donné qu'ils ne s'étaient pas déplacés pour aller voir un spectacle.

— Ceci étant dit, comment vous y seriez-vous pris ? » demanda Maria, l'air perplexe.

Payne prit le temps de réfléchir.

« De manière tout à fait hypothétique, on pourrait truquer une crucifixion en droguant la victime. Je veux dire, pour faire en sorte qu'elle ait vraiment l'air d'être en train de mourir sur la croix, devant une foule de témoins. À partir de là, il ne reste qu'à cacher le type jusqu'à son réveil. Comme pour créer l'illusion de la résurrection. »

La salle était plongée dans un silence total. Tous réfléchissaient à la théorie que venait d'exposer Payne.

« Bien entendu, le plus difficile, c'est de savoir quelle drogue utiliser, et en quelle quantité. De plus, il fallait lui administrer la dose devant le public... ce qui se serait révélé assez délicat.

— À vrai dire, intervint Ulster, les Romains avaient une grande connaissance des produits pharmaceutiques, et ils étaient passés maîtres dans l'art de la peine capitale. Les gardes devaient parfois tuer

plus de 500 prisonniers par jour, et savaient donc parfaitement comment s'y prendre. Tout ce qu'ils ont eu à faire, c'est administrer discrètement la drogue au prisonnier lorsqu'il était sur la croix. Il s'est alors retrouvé plongé dans une espèce de coma pendant plusieurs minutes.

— Mais comment ont-ils pu réussir ? demanda Jones. Jésus n'était-il pas toujours accompagné de ses fidèles, à cette époque ? Ils auraient sûrement tenté de s'interposer si les Romains avaient essayé de le droguer. »

Maria secoua la tête.

« D'après la Bible, Jésus a bu quelques gorgées de vinaigre qu'on lui a tendues au bout d'un bâton, alors qu'il avait déjà été accroché à la croix. La pratique était tellement fréquente, durant les crucifixions, que personne n'y a vraiment prêté attention.

— Je me souviens de plusieurs références historiques faites au sujet de la mandragore, dit Boyd, une plante qui pousse encore en Israël, de nos jours. Les Romains réduisaient ses racines en poudre et l'utilisaient comme anesthésiant.

— De plus, ajouta Ulster, l'usage de la mandragore pourrait expliquer la rapidité de la mort du Christ.

— Comment ça ? demanda Payne.

— Pour faire bref, disons que la crucifixion était un procédé qui prenait beaucoup de temps et pouvait durer plus de trente-six heures et même parfois neuf ou dix jours. La victime finissait par mourir de faim ou des suites du traumatisme subi, et non parce qu'elle s'était vidée de son sang. » Ulster se tut un instant, pour trouver les mots justes. « À l'occasion, lorsque les Romains voulaient accélérer le processus, ils brisaient les jambes de la victime à coups de marteau ou de massue, pour affaiblir sa capacité à respirer. La victime n'était alors plus capable de prendre appui sur ses pieds. Le poids concentré sur ses bras et sa poitrine devenait trop important pour lui permettre de respirer. Elle suffoquait alors rapidement.

— Mais ce n'est pas ce qu'ils ont fait au Christ, n'est-ce pas ? demanda Payne.

— Non, répondit Boyd. Et c'est un fait qui a beaucoup gêné les historiens pendant des siècles. La plupart des victimes mettaient au moins trente-six heures pour mourir, comme Petr vient de le mentionner, alors que le Christ est mort très rapidement, après n'avoir passé que quelques heures sur la croix. Souvenez-vous : le Christ a été crucifié aux côtés de deux criminels, des hommes dont les jambes avaient été démolies à coups de massue, pour accélérer leur mort. Mais lorsque les Romains se sont approchés de Jésus pour lui briser les siennes, ils se sont aperçus qu'il était déjà mort.

— “Aucun de ses os ne sera brisé”, dit Maria en citant les Écritures.

Le Christ est mort en accomplissant une prophétie. Une prophétie dont les Romains avaient dû entendre parler.

— Oui, enchérit Boyd. Tout comme ce qui concerne les actes de Longin, le centurion qui a poignardé le Christ dans les côtes, après sa mort. L'Évangile selon Jean, chapitre XIX, versets 31 à 37 dit : "Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé". Et par la suite, les Romains ont reconnu Jésus comme étant leur Dieu. Tout comme l'avaient souhaité Tibère et son complice.

— Excusez ma curiosité, demanda Jones, mais qu'est-ce qui nous prouve que le Christ a été drogué ?

— L'un des panneaux de l'arche représente Jésus en train de boire au bout du bâton d'hysope, répliqua Boyd un peu agacé. Ça ne m'a pas frappé à ce moment-là, parce qu'il s'agit d'un point de détail dont il est difficile de se souvenir. Mais en y repensant, je ne me rappelle pas l'avoir déjà vu gravé dans la pierre d'un autre monument.

— Moi non plus, dit Ulster. Et vous, Maria ?

— Pas vraiment, non. » Elle se tut, puis, après un bref instant, elle surprit tout le monde en s'écriant : « Attendez ! L'arche ! Je viens de repenser à quelque chose à propos de l'arche. »

Elle se leva et fonça vers la porte.

« Ne bougez pas d'ici, je dois vérifier quelque chose. Je reviens dans un instant. »

Les quatre autres se contentèrent de hocher la tête, légèrement effrayés à l'idée de désobéir à son injonction. Au moins pendant quelques secondes. Puis la curiosité de Payne finit par prendre le dessus. Il avait le sentiment qu'elle était à deux doigts de découvrir quelque chose d'une importance capitale et voulait être là lorsqu'elle y parviendrait.

« La vache, D.J. ! T'as vu l'heure ? On va rater le début de mon émission préférée ! »

Il saisit la photo des lipizzans et se précipita dans le couloir.

« Bouge pas, Oprah[8] ! J'arrive ! »

Pour se retenir de rire, Jones dut presque se mordre la lèvre inférieure.

« Désolé que vous ayez eu à assister à ça. Jon traverse actuellement un passage difficile dans sa vie, et ma sœur de couleur l'aide à s'en sortir. »

Payne et Jones dévalèrent les escaliers en bois et trouvèrent Maria assise dans le bureau d'Ulster, en train de visionner son enregistrement vidéo, à la recherche de nouveaux indices concernant la crucifixion.

« Vous avez dû me prendre pour une folle, quand je suis sortie de la salle, dit-elle. Mais notre conversation au sujet de l'arche m'a fait

penser à quelque chose. Je pense qu'il y a un indice sur l'une des gravures. »

Jones haussa les sourcils.

« Quel genre d'indice ?

— J'y avais à peine prêté attention jusqu'ici, mais quand Petr a évoqué l'utilisation de la mandragore en tant que drogue chez les anciens Romains, une hypothèse m'est venue à l'esprit.

— Une seconde, grommela Payne. C'est quoi cette mandragore dont vous n'arrêtez pas de parler ? Une espèce de poison exotique ?

— Pas vraiment », dit Boyd qui venait d'entrer dans le bureau. Ulster arriva quelques secondes plus tard, le visage empourpré à la suite de cet effort physique. « La mandragore est une plante dont la racine fourchue ressemble beaucoup à la forme du corps humain. À cause de cette ressemblance, plusieurs cultures primitives croyaient que cette plante possédait des pouvoirs magiques. Ce qui explique l'origine de son nom. "Mandragore" vient d'un terme latin, *mandragoras*, qui signifie que cette plante est à moitié homme et à moitié dragon.

— Comme je le disais, poursuivit Maria, je pense avoir découvert un indice qui va pouvoir nous éclairer un peu au sujet de la crucifixion. Je suis presque sûre que l'une des gravures comporte une anomalie.

— Une anomalie ? dit Boyd. Quel genre d'anomalie ? »

Au lieu de répondre, Maria appuya sur la touche de lecture du magnétoscope. Puis elle se déplaça sur le côté pour que les autres puissent assister à la tragédie qu'elle s'appropriait à leur révéler. Les images des catacombes défilaient comme des rangées de chars s'attaquant à un village sans défense. Au plus profond d'elle-même, Maria savait que plus la caméra s'approchait de l'arche, plus le christianisme allait devoir se préparer à encaisser un coup d'une extrême puissance.

« Pour être honnête, je suis surprise qu'aucun de nous n'y ait pensé plus tôt. Concentrez-vous sur l'arche. Regardez bien les différentes scènes de la crucifixion. Il n'y a rien qui vous semble bizarre ? »

Les deux pierres du bas représentaient des soldats romains enfonçant des clous dans les poignets de Jésus, avant d'élever sa croix dans les airs. Les deux suivantes montraient le Christ accroché à sa croix. Du sang coulait de ses mains et de ses pieds sur le sol rocailleux. Au-dessus de sa tête, un écriteau disait « *Iesus Nazarenus Rex Iudaeorum* ». Les couronnes, les deux pierres installées de part et d'autre en haut de l'arche, révélaient les événements qui avaient précédé sa mort : le moment où il avait bu du vinaigre au bout du bâton d'hysope et celui où sa tête était retombée contre sa poitrine, signifiant son décès.

« Je suis désolé, ma chère, mais tout cela n'a aucun intérêt. Je ne

constate aucune anomalie.

— Regardez de plus près, alors ! ordonna Maria. Oubliez tout ce que vous pensez savoir au sujet de la crucifixion et regardez ces gravures comme s'il s'agissait d'une toute nouvelle histoire. Que nous dit l'artiste à propos de cet instant ? »

En poussant un long soupir, Boyd se rapprocha pour détailler chaque scène. Dans son esprit cet exercice n'avait aucune utilité, tant les images de la crucifixion y demeuraient gravées au fer rouge. Mais au fond de son cœur, il espérait que la cassette vidéo puisse lui révéler quelque chose qui lui aurait échappé dans les catacombes. Peut-être un nom, ou un visage auquel il n'avait pas prêté attention. Peut-être même la présence d'un nouveau parchemin.

« Oh mon Dieu ! lâcha Ulster. Regardez le sol, sur la cinquième gravure ! » Pour être plus précis, il s'approcha doucement de l'écran et indiqua du bout du doigt le bloc de pierre situé à gauche de l'homme-qui-rit. « Regardez sous mon doigt, juste à la base de la croix. »

Payne regarda attentivement l'image.

« On dirait une fleur.

— Mais pas une fleur comme les autres, corrigea Ulster. Il s'agit d'une espèce bien particulière.

— Particulière ? Dans quel sens ? »

Payne observa attentivement le reste de l'arche, mais remarqua que la fleur ne figurait que sur une seule gravure, celle où le Christ buvait au bout du bâton d'hysope. Bizarrement, c'était l'unique panneau où n'apparaissait aucun autre élément de mise en scène, un détail qui éveilla la curiosité de Payne et du reste du groupe.

« Attendez ! Vous êtes en train de me dire que c'est... »

Payne regarda Maria, qui acquiesça, faisant ainsi comprendre aux autres qu'Ulster venait de découvrir l'indice auquel elle faisait référence. Il s'agissait de la *mandragora officinarum*, plus connue sous le nom de mandragore, la plante qui produisait le narcotique le plus célèbre de l'Empire romain.

L'Église catholique romaine est l'une des organisations les plus riches du monde, avec une fortune évaluée à plus de trois milliards de dollars. En plus de son inestimable collection d'œuvres d'art, elle possède plus d'actions boursières, de biens immobiliers et d'or que 95 % des pays du monde. Pourtant, aussi incroyable que cela puisse paraître, l'Église jure qu'elle est fauchée, prétendant subvenir aux besoins de plus d'un milliard d'êtres humains à travers le monde, ce qui l'empêcherait de disposer des richesses que lui prêtent la plupart des experts. En fait, certains institutionnels du Vatican ont déclaré que l'Église perdait de l'argent chaque année et se trouvait désormais dans une situation financière critique, depuis environ dix ans.

Benito Pelati ne put s'empêcher de sourire, la première fois qu'il eut vent de cette rumeur, car il n'ignorait rien de l'état réel des finances du Vatican. Il avait connaissance de l'existence de ses comptes dans les banques britanniques de la famille Rothschild, au Crédit Suisse de Zurich et à la Chase Manhattan Corporation. Il savait que ses lingots d'or étaient entreposés à la Federal Reserve Bank américaine et en Suisse, dans divers lieux de dépôt. Et il ne doutait pas un seul instant de la véracité de ces faits.

Il avait vu les registres comptables de ses propres yeux, grâce à son meilleur ami, le cardinal Bandolfo.

Il y a encore quelques mois, le Conseil était présidé par Bandolfo, un orateur charismatique qui aurait pu convaincre le patron de McDonald d'aller dîner chez Burger King. Ni roublard ni désagréable, l'homme avait une façon d'exposer son point de vue de manière si éloquente que le reste du Conseil cherchait rarement à le contredire. Quant à Benito, le Vatican le sollicitait lorsqu'on avait besoin d'emprunter des chemins situés en marge de la légalité. Une moitié du Conseil admirait Benito pour son sens tactique et ses résultats ; l'autre moitié le méprisait. Mais chaque fois, Bandolfo avait fini par convaincre le Conseil de faire encore et toujours appel à Benito.

Pourtant, les choses allaient maintenant changer. Elles devaient changer. Bandolfo était décédé depuis trois mois.

Au moment où Benito fit son entrée dans la salle, l'expression qu'il put lire sur leurs visages en disait long. Le Conseil suprême était contrarié. Contrarié par la situation. Contrarié par la publicité négative. Et surtout, contrarié par les résultats de Benito. Ce qui avait

débuté par la mort d'un seul homme avait dégénéré en crise majeure. En tant que responsable, il lui appartenait désormais de s'expliquer. En personne. Et le fait que Benito ait refusé de les rencontrer le mercredi n'avait fait qu'envenimer les choses. En particulier du point de vue du cardinal Vercelli.

Vercelli, un Romain qui présidait désormais le Conseil, prêchait le respect des règles pour préserver la sainteté de l'Église. Malgré tout, il savait que Benito était plus ou moins respecté au sein de la société italienne, essentiellement parce que les gens fermaient les yeux sur ses pratiques criminelles, tant qu'il faisait son travail. Et qu'il aurait été stupide de le provoquer. Pour cette raison, il avait décidé d'attendre, tout en priant pour que Benito se rende coupable d'un fait particulièrement répréhensible et si impardonnable que le Conseil n'aurait pas d'autre choix que de le renvoyer.

En un mot, Vercelli attendait un jour comme celui-ci. Le bon moment pour lui sauter dessus. Ce qu'il ignorait, c'était que Benito, de son côté, attendait lui aussi. Il attendait de pouvoir déclencher une attaque-surprise contre la chrétienté.

Et la confrontation s'annonçait donc intéressante.

« Comme vous le savez tous, dit Benito devant le Conseil suprême, le premier message est arrivé au bureau du cardinal Vercelli le vendredi 7 juillet. Les exigences étaient assez claires : une rançon d'un milliard de dollars, ou des informations confidentielles au sujet de l'Église fuiteraient bientôt dans les médias. Nous recevons ce type de menaces chaque jour, et Son Éminence n'a donc pas commis de faute en informant les services de sécurité. »

Vercelli prit la parole au bout de la table : « J'ai suivi les instructions du livre. »

Cela signifiait qu'il avait contacté la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, un service de renseignement qui opérait à l'extérieur du Vatican et avait été comparé au KGB soviétique. Il y a cinq cents ans, on l'avait nommée la Sainte Inquisition. De nos jours, on l'appelait simplement la CDF.

« En plus de la CDF, ajouta Pelati, Son Éminence a jugé utile de faire appel à un organisme extérieur, quelqu'un bénéficiant de toute la confiance du Conseil. »

Tous les cardinaux présents dans la salle acquiescèrent. Ils savaient pourquoi Benito était là et avaient conscience de ce qu'il pouvait faire pour eux. Le CDF devait rendre son rapport directement au pape, alors que Benito avait la liberté de faire ce que lui demandaient les cardinaux.

C'était un luxe que le Conseil s'était déjà souvent octroyé, par le passé.

« La seconde lettre est arrivée le samedi, poursuivait Benito. Et elle était beaucoup plus explicite que la première. Elle mentionnait la création d'un compte *offshore* prêt à recevoir notre virement. Si leurs exigences n'étaient pas honorées d'ici quarante-huit heures, ils dévoileraient le premier indice.

— Quel genre d'indice ? demanda le cardinal espagnol qui prenait des notes.

— Ils ne l'ont pas dit. Mais ils ont précisé que la valeur de leur rançon augmenterait au fil des indices dévoilés. Ils ont aussi menacé d'attenter à la vie d'un membre du Conseil si nous ne les prenions pas au sérieux. »

Il regarda la salle autour de lui, laissant planer ses mots. Tout le monde savait ce qui était arrivé au père Jansen, le prêtre qui avait l'habitude de rédiger les comptes-rendus de chaque réunion. C'était la première fois que sa mort était évoquée dans le contexte approprié. L'assassinat de Jansen avait fait office d'avertissement.

« S'ils avaient choisi l'un de vous, dit Benito, il y aurait eu une enquête très minutieuse, menée par le CDF, la sécurité du Vatican et la police italienne. Les comptes bancaires auraient été bloqués et nous aurions été contraints de faire une déclaration. En choisissant de tuer le père Jansen, ils sont parvenus à leurs fins sans déclencher de scandale majeur. »

Vercelli s'éclaircit la voix : « Si vous estimez que la crucifixion du père Jansen n'est pas un scandale majeur...

— Pas si on la compare à la mort d'un cardinal. Croyez-moi, ça aurait pu être bien pire. Imaginez, s'ils vous avaient choisi. Vous ne pensez pas que l'on aurait plus parlé de votre mort que de celle du père Jansen ? Sa mort, aussi indigne soit-elle, nous fait clairement comprendre que nous avons affaire à des professionnels. Il ne s'agit pas d'une bande de voyous pressés de se faire de l'argent rapidement. Ces hommes connaissent les mécanismes du Vatican. Ces hommes connaissent notre système. Nous devrions craindre ces hommes.

— C'est pour cette raison que je vous ai appelé lundi, dit Vercelli. Grâce à vos connaissances expertes dans le domaine des comportements criminels, j'ai pensé que vous étiez l'homme providentiel pour mettre fin à ce massacre. Du moins, c'est ce que je souhaitais. »

Benito ne releva pas l'insulte. Il s'occuperait de Vercelli plus tard.

« Nous avons reçu un troisième message, lundi, douze heures après la découverte du corps du père Jansen. Leur rançon était montée à un milliard et cent millions de dollars. Le message disait également que quatre personnes seraient crucifiées aux quatre coins du monde, et que chacune des victimes illustrerait l'un des péchés de l'Église, des péchés que nous avons enterrés à Orvieto.

— Orvieto ? » demanda le cardinal autrichien, qui était le plus jeune membre du Conseil. Il avait rejoint l'assemblée à la mort de Bandolfo.
« Qu'avons-nous enterré, à Orvieto ?

— Le passé, répondit l'Espagnol. Nous y avons enterré le passé. »

Tandis que les cardinaux conversaient entre eux à voix basse, Vercelli profita de l'occasion pour se lancer dans un discours. Il avait une solide culture historique de l'Église et adorait faire la démonstration de ses connaissances.

« Lorsque la papauté s'est scindée en deux clans, le Saint-Père est allé trouver refuge dans les collines d'Orvieto. Il est resté là-bas, au secret, pendant plusieurs années, souvent rejoint par les familles les plus riches d'Europe, des catholiques qui craignaient pour leur vie, en raison de soutien qu'elles nous avaient apporté. Comme vous l'imaginez, la demande pour obtenir un endroit où s'installer était énorme, et bien supérieure à l'espace disponible. À l'époque, l'Église négocia un compromis : l'accès au village était vendu aux plus offrants. Plus tard, une fois les désaccords réglés et la papauté rétablie à Rome, les deux camps étaient encore emplis d'une rancœur réciproque et suffisamment puissante pour pousser l'Église à prendre quelques décisions très discutables. Voyez-vous, au moment où ces riches partisans se cachaient à Orvieto, des dizaines d'entre eux trouvèrent la mort. Il fallait bien faire quelque chose des corps, et l'Église a décidé de les entreposer dans d'anciennes galeries que nous avons trouvées, dissimulées sous le plateau.

— Les catacombes d'Orvieto ? lâcha l'Autrichien.

— Oui, répondit Vercelli. Au fil des ans, la légende a commencé à prendre de l'importance. Ce qui n'était rien d'autre qu'un mausolée souterrain était présenté comme un tombeau d'envergure mythique.

— Allons, allons... dit le cardinal brésilien. Tout ceci est faux, et vous le savez. Vous racontez cette histoire depuis si longtemps que vous commencez à confondre cette fiction avec les faits réels. » Il se tourna vers l'Autrichien. « Nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes. Si nous avons joué franc jeu depuis le début, nous en aurions fini avec ce mythe une bonne fois pour toutes. Les cardinaux italiens voulaient protéger le secret d'Orvieto, juste au cas où un autre schisme nous pousserait de nouveau à nous cacher. Et le seul moyen d'y parvenir, c'était de prétendre que les catacombes n'avaient jamais existé. Et c'est ce mensonge qui a fini par leur causer des problèmes.

— De quelle manière ? demanda l'Autrichien.

— D'innombrables manières ! Nous sommes l'Église catholique, pas le Sénat américain. Nous ne savons tout simplement pas mentir. Nous sommes au bord de l'effondrement, je vous le garantis ! »

Toute l'assemblée se mit à rire, ravie de pouvoir plaisanter un peu au cours de cette réunion autrement plus tendue.

Mais Vercelli les rappela à plus de sérieux.

« Les problèmes sont apparus lorsque les familles ont quitté Orvieto. Ils espéraient pouvoir enterrer leurs ancêtres sur les parcelles familiales, comme ils l'avaient fait pendant des siècles. Néanmoins, les décideurs du Vatican déclarèrent que, dans l'intérêt de tous, il valait mieux que ces corps demeurent dans les catacombes, au moins jusqu'à ce que l'Église s'assure de la fin du conflit.

— Autrement dit, nous avons gardé les corps en guise de rançon, dit le Brésilien. Les familles promirent de se taire au sujet d'Orvieto, et nous avons promis de garder leurs chers défunts pour l'éternité. Du moins, c'est ce que nous leur avons déclaré. Deux mois plus tard, l'entrée principale s'est effondrée, et nous ne disposions pas de la main-d'œuvre nécessaire à sa reconstruction. C'est alors que nous avons décidé de nous en laver les mains pour de bon. À partir de cet instant, les catacombes ont cessé d'exister pour toujours aux yeux de l'Église catholique romaine. Nous les avons fait disparaître de nos registres et avons nié en bloc leur existence.

— C'est aussi simple que ça ? demanda l'Autrichien.

— Oui, répondit le Brésilien. N'oubliez pas que cette histoire remonte à plusieurs centaines d'années, bien avant notre naissance. Je suis sûr que le Saint-Père avait une bonne raison d'agir ainsi, et que sa décision nous a sans aucun doute permis de traverser l'une des périodes les plus difficiles de notre histoire. »

Vercelli regarda autour de lui dans la salle, pour s'assurer que personne n'avait rien d'autre à ajouter.

« La question que nous devons nous poser, c'est de savoir si nous devons garder ce secret plus longtemps. Pour ma part, je ne comprends pas comment certaines personnes ont pu évaluer cette histoire à un milliard de dollars. Surtout, je ne comprends pas ce qui a empêché Benito de régler lui-même ce problème. » Il regarda fixement de l'autre côté de la table, en direction de Benito. « Sauf erreur de ma part, vous êtes ici la seule personne à avoir quelque chose à perdre dans cette histoire, étant donné que vous avez mis votre réputation en jeu, il y a des années, en jurant aux médias que les catacombes n'avaient jamais existé... Est-ce que je me trompe ? »

Dans la salle, la température grimpa soudain de quelques degrés, alors que les cardinaux attendaient la réponse de Benito. Ils savaient qu'il allait dire quelque chose – certainement quelque chose de tonitruant et de suffisamment persuasif –, mais aucun d'entre eux n'aurait pu imaginer sa réponse. Jamais ils n'auraient pensé que Benito s'opposerait à eux et attaquerait ainsi tout ce qu'ils représentaient. Même dans leurs rêves les plus insensés, ils ne se seraient jamais attendus à entendre quelque chose d'aussi scandaleux, qui faisait de ce milliard de dollars l'affaire du siècle.

Toutefois, personne ne connaissait son secret.
Ni combien de temps il avait patienté avant de l'utiliser.

Boyd faisait les cent pas dans le bureau d'Ulster, en essayant de comprendre ce que signifiait la mandragore gravée sur l'arche. Si la découverte de Maria se révélait exacte, ils étaient à deux doigts de pouvoir prouver l'existence de la plus grande escroquerie de tous les temps, tout proches de dynamiter tout un système de croyances, d'anéantir la religion la plus répandue de toute la planète. Et l'anxiété commençait à monter en lui.

« Vous ne comprenez donc pas ce que ça signifie ? aboya-t-il à la cantonade. Ce sont les Romains qui ont donné naissance au christianisme. Pas les apôtres, ni les Juifs, ni Jésus lui-même, mais ces foutus Romains ! C'est tout de même incroyable, non ? C'est en fait Tibère, qui a tout manigancé.

— Mais pourquoi ? demanda Payne. Pourquoi Tibère aurait-il fait une chose pareille ? Je ne comprends toujours pas. »

Boyd cessa de s'agiter.

« Dites-moi, mon garçon. Que savez-vous des religions organisées ?

— Des religions ? Il s'agit d'un ensemble de croyances qu'une personne éprouve pour un dieu.

— Exact, répliqua Boyd. Et que savez-vous des origines de la religion ?

— Pas grand-chose. J'ai appris les bases de l'histoire de Jésus au catéchisme, mais rien de plus.

— À vrai dire, je ne parlais pas du christianisme. Je parlais de l'origine de la religion, pas de la genèse d'une foi en particulier... Savez-vous comment est née la notion de religion ? Pour faire simple, disons que la religion a été créée pour contrôler. À un stade rudimentaire, la religion n'est qu'un système organisé, utilisé par les tenants d'une hiérarchie pour assurer son contrôle auprès des masses populaires et pour maintenir l'ordre. Par conséquent, celui qui détient le pouvoir de s'adresser à Dieu est un homme *très* puissant.

— Ça se tient, dit Payne.

— Effectivement. Au point que des hommes doués d'intelligence ont utilisé la religion pendant des siècles, brandissant la colère de Dieu comme une arme et l'utilisant pour asseoir leur suprématie auprès des masses. Bien entendu, cette méthode n'a pas duré éternellement, car le monde s'est donné les moyens de changer, entre-temps. L'évolution, la guerre et la technologie ont toutes joué un rôle important au cours de

l'histoire, minant suffisamment le tissu social pour s'assurer que rien, au sein de l'humanité, ne puisse durer éternellement. Des centaines d'années se sont écoulées avant que l'Égypte ancienne ne s'effondre, accompagnée de son système de croyances très répandu qui avait fait de Ra le créateur de l'univers. Puis vinrent les Grecs et Zeus. Les Incas avaient Viracocha, les Mayas, Hunab Ku. Les Vikings, eux, avaient Odin et la Valhalla, le paradis des dieux. Chacune de ces divinités a été vénérée pendant des siècles par des légions de fidèles, même si, de nos jours, la société les considère comme d'antiques notions religieuses héritées de nos ancêtres non civilisés.

— Simple curiosité, demanda Payne, qu'est-ce que tout ceci a à voir avec Tibère ?

— Tout, mon cher ! Tout ! Voyez-vous, la structure religieuse de la Rome antique s'est directement inspirée de celle des Grecs, elle leur a été volée sur les hauteurs de l'Olympe. En fait, il existe un terme qui souligne la compréhension romaine des choses : *interpretatio romana*. Ses origines remontent au III^e siècle avant Jésus-Christ, lorsque les Romains ont dépossédé les Grecs de leur religion pour s'en emparer. Zeus régnait en maître sur le cosmos, et une seconde plus tard, il fut remplacé par Jupiter — le même dieu, mais avec un nom romain. Poséidon devint Neptune. Hadès devint Pluton. Éros devint Cupidon, et ainsi de suite. »

Boyd regarda autour de lui pour s'assurer que tout le monde avait compris.

« Bien entendu, ce type de transition a connu une période d'incubation. Ce n'est pas parce qu'un gouvernement impose au peuple sa religion officielle que celui-ci lui obéit, surtout si l'on prend en compte le fait que la plupart des citoyens romains n'étaient même pas nés à Rome. Voyez-vous, la Rome antique est le premier des grands *melting-pots* de l'histoire, la fusion de différentes cultures réunies sous un même drapeau impérial. Hélas, contrairement aux États-Unis, où la population avait été impatiente de rejoindre l'Amérique, les familles de l'Empire n'ont pas eu le choix. Les Grecs, les Gaulois, les Bretons et les Juifs ont tous été asservis et forcés à adopter la culture romaine, tout comme les Égyptiens, les Illyriens et les Arméniens. Mon Dieu... à l'époque où Tibère est arrivé au pouvoir, en 14 apr. J. -C., l'Empire s'étendait du nord de l'océan Atlantique jusqu'à la mer Rouge.

— Les territoires de la neige et du soleil, dit Maria. C'est ce que Tibère a écrit dans le parchemin. Il disait que Rome avait besoin de mesures radicales, car l'Empire était devenu trop grand pour continuer à défendre ses intérêts.

— Et la fausse crucifixion faisait-elle partie de ces mesures radicales ? » demanda Payne.

Boyd acquiesça, ravi de voir que Payne commençait à comprendre.

« Comme je viens de le dire, des hommes doués d'une certaine intelligence ont utilisé le pouvoir de la religion pendant des siècles. C'est une chose, de menacer les masses de châtiments corporels. C'en est une autre de les menacer de la damnation éternelle. Tibère n'a jamais été capable d'exercer cet immense pouvoir, étant donné que la plupart des paysans romains – et en particulier ceux qui vivaient aux frontières de l'Empire – n'ont jamais cru aux mêmes dieux que lui. Il n'a donc jamais exercé de contrôle absolu sur eux. Ni sur leurs richesses.

— Bien, dit Payne, maintenant, je commence à comprendre. Le seul moyen dont il disposait pour unifier tout le monde était de les réunir autour d'un intérêt commun. Et comme ils ne se réuniraient jamais au nom de Rome, il s'est dit qu'il devait leur offrir une alternative. Quelque chose auquel ils pourraient croire.

— Absolument, affirma Boyd. Tibère n'a donné naissance à la chrétienté que pour une seule raison : assurer sa domination. Il était parfaitement au courant de l'agitation qui régnait en Judée, et il s'est dit que le meilleur moyen d'apaiser les Juifs était de leur donner le Messie dont les prophètes avaient annoncé la venue. Puis, lorsque les Juifs ont commencé à croire en Jésus-Christ, il leur a enlevé leur Messie, ce qui lui permettait de garder le contrôle de cette nouvelle religion.

— Mais comment ? demanda Ulster. Jésus n'aurait-il pas dû être dans le secret ? »

Boyd secoua la tête.

« Pas s'ils l'ont drogué, comme l'a suggéré Jonathon. Réfléchissez. Jésus se réveille dans la tombe de Joseph d'Arimathie et ses disciples lui apprennent qu'il est mort sur la croix, mais que le Seigneur vient de le ramener à la vie. De plus, si les sceptiques avaient besoin d'une preuve de l'identité de Jésus, les Romains auraient pu faire ce que dit la Bible – car cet épisode de la crucifixion n'a probablement pas été truqué.

« Selon l'Évangile de Jean 20 : 25-27, Thomas dit aux disciples qu'il ne pourrait pas croire à la résurrection du Christ avant d'avoir enfoncé un doigt dans les plaies que Jésus avait aux paumes et une main dans sa blessure aux côtes. Huit jours plus tard, Jésus réapparut et donna à Thomas, toujours sceptique, l'occasion de vérifier lui-même.

— OK, dit Payne. Mettons que vous ayez raison. Tibère met en scène la mort du Christ pour le bien de l'Empire. Et que fait-il ensuite ? »

Maria répondit à la place de Boyd : « Après leur avoir offert un nouveau dieu, Tibère avait prévu de renforcer leur unité en leur désignant un ennemi commun contre lequel combattre.

— Un ennemi commun ? Quel ennemi ?

— Rome, répondit-elle. Tibère voulait en fait les réunir contre l'Empire. »

Boyd eut un sourire ironique.

« Vous ne comprenez pas ? Pour que le plan fonctionne, Rome ne pouvait pas leur tourner le dos et faire le mort. Ils devaient rendre coup pour coup avec tout ce qui leur tombait sous la main – ou plutôt, ce que Tibère les a autorisés à utiliser pour se battre – ou d'autres peuples auraient fini par comprendre. C'est l'une des principales raisons pour lesquelles il voulait que Paccius prenne les choses en main à Jérusalem. Non seulement il avait confiance en lui, mais son général avait aussi assez d'expérience pour livrer bataille contre la chrétienté... une guerre qui s'achèverait tôt ou tard par une victoire de Rome. »

Payne secoua la tête d'un air dégoûté, en regardant la photo des étalons. Il ne pouvait pas imaginer aller au combat et chevaucher une monture si magnifique, en se battant aux côtés de ses hommes en armures, tout en sachant très bien qu'il n'était pas censé remporter la victoire.

« Bien entendu, dit Boyd poursuivant son raisonnement, Tibère a dû le charger d'un plan à long terme, car il voulait que l'Empire puisse tirer parti de tout ceci, pour que la transition vers la chrétienté ne s'effectue pas en une nuit. En vérité, il a fallu trois siècles avant que Rome n'en fasse sa religion officielle.

— Vous avez dit siècles ? demanda Payne.

— Oui », fit-il. Il se tut un moment afin de laisser à Payne le temps d'assimiler l'information. « Ce qui veut dire que Tibère n'a pu manigancer ceci tout seul. Il devait avoir un complice, quelqu'un qui se trouvait en Judée à l'époque du Christ. De plus, Tibère savait que, si l'Empire devait tirer profit de cette escroquerie, il devait informer ses successeurs de l'ensemble du complot et prier pour qu'ils gardent ce secret assez longtemps pour que son plan fonctionne. Dans le cas contraire, tout ce qui avait été mis en place serait réduit à néant.

— C'est peut-être pour cette raison, suggéra Jones, que Tibère a construit les catacombes au départ. Pour protéger son secret. Ça pourrait expliquer le fait qu'elles soient si vastes. Elles suffisaient à convaincre les futurs empereurs que Rome avait joué un rôle essentiel dans ce projet, même si ça pouvait paraître extravagant. Et s'ils maintenaient cette ligne, ils avaient encore plus à y gagner. »

Maria le regarda, impressionnée.

« C'est tout à fait plausible.

— En effet, admit Boyd. Bien entendu, ça ne veut pas dire que ses successeurs ont accepté ses volontés. Des archives prouvent que Tibère craignait pour sa sécurité, au cours des dernières années de son existence. C'est pour cette raison qu'il a quitté Rome et s'est retiré à Capri, une petite île située au large de la côte occidentale italienne. Il y

est resté jusqu'à sa mort. Durant cette retraite, il ne s'est adressé qu'à ses plus proches conseillers, ceux en qui il avait toute confiance. Plus tard, ceux-ci finirent par reconnaître qu'il était devenu à moitié fou, à partir de cette époque et jusqu'à la fin de sa vie... Qui sait ? Les accès de démence de Tibère ont peut-être empêché les futurs empereurs de prendre ses histoires de complot au sérieux...

— Ce qui signifie ? demanda Payne.

— Ce qui signifie que nous venons de nous heurter à un nouveau barrage. À l'heure actuelle, trois hypothèses me viennent à l'esprit. Et si je ne m'abuse, nous ne disposons de preuves pour aucune d'entre elles.

— Trois ?

— Oui, trois, affirma Boyd à Payne. Premièrement, tout s'est déroulé comme Tibère l'espérait, et l'Empire a sucé le sang de la chrétienté pendant trois siècles avant d'en faire sa religion officielle. Deux : la crucifixion de Jésus a été truquée, mais les futurs empereurs se sont opposés au complot de Tibère, empêchant ainsi l'Empire de tirer pleinement profit de l'opération mise en place.

— Et quelle est la troisième hypothèse ?

— La mort de Paccius – ou un autre événement inattendu – a mis fin au complot de Tibère avant même qu'il ne soit mis à exécution. Ce qui signifie que le Christ est effectivement mort crucifié, et qu'il a été enterré avant de revenir sur Terre pour prouver qu'il était bien le Fils de Dieu. »

Tous restèrent assis, à réfléchir à ce dernier scénario.

Finalement, Jones s'éclaircit la voix avant de prendre la parole : « Et alors, qu'en pensez-vous ? Nous sommes coincés ?

— Oui, on dirait bien, répondit Boyd. Sauf si vous avez une nouvelle information à nous faire partager.

— J'aimerais bien. Mais en vérité, toutes ces hypothèses me donnent le tournis. »

Jones se tourna vers Payne.

« Et toi, Jon ? Tu as quelque chose à dire pour nous aider à avancer ? »

Payne regardait la photo des étalons, légèrement surpris par ce qu'il venait de remarquer. Il se frotta les yeux et contempla de nouveau la photo avant de s'exclamer : « Nom de Dieu... J'en ai bien l'impression, oui.

— T'es sûr ? »

Payne fit oui de la tête et lui tendit la photo encadrée.

« Regarde. Qu'est-ce que tu vois ? »

Jones examina la photo.

« Si je ne me trompe pas, ce sont des lipizzans... Hé, je t'ai déjà raconté l'histoire du général Patton et de ses chevaux ? »

Payne leva les yeux au ciel, ravi de ne pas en avoir parlé plus tôt.

« Allez, D.J., concentre-toi ! Tu crois vraiment que c'est le moment de me parler de Patton et de ses poneys albinos ?

— Non, répondit Jones, l'air gêné.

— Dis-moi... qu'est-ce que tu vois derrière les chevaux ?

— Derrière eux ? » Il regarda le bâtiment situé à l'arrière-plan. « Je n'en suis pas sûr. Ce ne serait pas le palais Hofburg, à Vienne ?

— Si. Maintenant, regarde les œuvres d'art qui ornent le palais.

— Les œuvres d'art ? Mais enfin, pourquoi veux-tu que...

— Bordel, D.J. ! Regarde la photo ! »

La photo en noir et blanc représentait les chevaux sur leur lieu de résidence, paradant gracieusement dans la cour pavée du domaine des Hofburg. Jones dut s'efforcer d'ignorer leur beauté pour mieux se concentrer sur ce qu'il y avait au-delà du sujet principal de la photo et inspecter les ombres et les fissures du bâtiment, sans tenir compte du reste. Soudain, lorsqu'il comprit ce que Payne cherchait à lui montrer, son visage s'éclaira.

« Oh, mon Dieu ! Comment t'as trouvé ça ? »

Mais Payne préféra ne pas répondre. Il se contenta de se pencher en arrière et de sourire, tandis que Maria, Ulster et Boyd essayaient de comprendre en quoi pouvait bien consister l'incroyable découverte de Payne.

Frankie était le porte-parole officiel de l'*Università Cattolica*, et donc une personne bien connue des services de police du campus. Il s'adressa à l'homme assis derrière le bureau d'accueil, un sergent qui avait d'autres chats à fouetter que de s'intéresser au nabot du bureau des relations publiques. C'était exactement la réaction que comptait susciter Frankie. Si son plan fonctionnait comme prévu, il fallait qu'on le laisse seul pendant quelques minutes.

Après avoir jeté un œil sur la liste des présents, Frankie sut quels étaient les officiers absents pour la journée et il se rendit immédiatement dans l'un des bureaux déserts. Il se dépêcha d'allumer l'ordinateur et accéda à la base de données de la police. Il put alors consulter l'identité des hommes ayant trouvé la mort à Orvieto.

Juste après avoir repéré la première victime, Frankie avait découvert la preuve visuelle de la présence d'un deuxième soldat, à six mètres. Ce qui signifiait que quatre personnes avaient péri dans l'accident, et pas deux. Une information qui éveilla ses soupçons. Que faisaient les deux autres soldats, au moment du crash ? Et surtout, que faisaient-ils *hors* de l'hélicoptère ? Ça ne tenait pas debout. Tout comme le fait d'effectuer une couverture en pleine nuit. Et pourquoi avoir enlevé l'épave avant que personne n'ait pu l'examiner ?

De son point de vue, tout ça sentait la conspiration à plein nez, même s'il ne disposait pas de beaucoup d'éléments pour le prouver.

Il scanna la photo du premier cadavre dans l'ordinateur du commissariat, puis limita les paramètres de recherches aux hommes âgés de moins de quarante-cinq ans. Il était difficile d'établir précisément l'âge du grimpeur, en raison de ses nombreuses plaies et de ses hématomes, mais Frankie s'était dit qu'il devait s'agir de quelqu'un de jeune. Un officier d'un certain âge n'aurait pas cherché à escalader cette falaise.

Des portraits commencèrent à s'afficher sur l'écran. Ils restaient parfois quelques secondes, tandis que le programme examinait les signes distinctifs de chaque individu – l'inclinaison d'un sourcil, la prééminence de la mâchoire, la longueur du nez – avant de disparaître, une fraction de seconde plus tard. Les recherches durèrent quelques minutes. Les visages défilaient comme ceux des passagers d'un train roulant à toute vitesse, jusqu'à ce que l'ordinateur émette un *bip*, un bruit qui signifiait qu'il avait trouvé un nom.

Il s'agissait de Jean Keller, trente-trois ans, né et scolarisé en Suisse avant de déménager à Rome vers l'âge de vingt ans pour rejoindre la Garde suisse, l'unité d'élite chargée de protéger le pape. Mais Frankie n'arrivait pas à faire le lien avec les événements récents survenus à Orvieto. En vérité, il fut si dérouté par le dossier du garde qu'il dut vérifier une nouvelle fois l'adresse de Keller et relire les détails de son parcours, avant d'admettre que Keller était bien membre de la Garde. Ce qui laissa Frankie plus perplexe qu'il ne l'était avant d'entamer son enquête.

Mais plutôt que de se lancer dans des conclusions hâtives, il scanna la deuxième photo dans l'ordinateur et fit une nouvelle recherche. Les détails du second cliché n'apparaissaient pas aussi clairement que sur le premier – Keller était éclairé par la lumière du soleil, alors que l'autre victime était en contre-jour –, mais il espérait quand même pouvoir en tirer quelque chose.

Dix minutes plus tard, Frankie trouva le type de renseignement qu'il cherchait. Un détail si choquant qu'il se précipita sur le téléphone.

La photo des lipizzans était accrochée au mur d'Ulster depuis des décennies. Il était passé devant des milliers de fois et n'avait jamais rien remarqué d'autre que les étalons eux-mêmes. Du moins, jusqu'à ce que Payne ne désigne la statue d'un homme riant aux éclats, derrière les chevaux. Une statue qui décorait un célèbre monument viennois connu pour avoir appartenu aux Hofburg.

Tandis que Boyd, Maria et Jones discutaient de sa signification, Ulster descendit les escaliers pour aller chercher des renseignements concernant la photo. Il savait qu'elle avait été prise par son grand-père au cours des années 1930. Il ignorait, en revanche, si la statue se trouvait toujours à Vienne ou si elle avait été détruite durant la Seconde Guerre mondiale.

Néanmoins, même si c'était malheureusement le cas, ils conservaient toujours une trace visuelle de l'homme-qui-rit, et pouvaient encore contacter les historiens spécialistes des Hofburg pour obtenir des renseignements.

Bizarrement, alors que tout le monde s'agitait autour de lui, Payne se retrouva seul, assis dans un coin de la pièce, à se demander s'il voulait encore participer à cette enquête. Deux semaines plus tôt, lui et Jones étaient en train de déjeuner à Pittsburgh. Aujourd'hui, ils étaient entre les murs d'un des plus prestigieux instituts européens, à la recherche d'indices qui risquaient d'anéantir la première religion du monde.

Souhaitait-il vraiment être associé à tout ceci ?

Et si oui, dans quel camp devrait-il se battre ? Celui des Romains, ou celui des chrétiens ?

Sur le papier, tout avait l'air facile. Il devait prendre le parti du Christ, pas vrai ? Mais cette affaire était plus complexe que le simple fait d'avoir à choisir entre les noirs et les blancs. Et s'ils trouvaient une preuve indiscutable du subterfuge de Tibère, de la manière dont il avait désigné Jésus pour jouer le rôle du Messie, pour tromper le peuple de Judée ? Si c'était le cas, quelle était, moralement, la posture la plus responsable à adopter ? Devait-il laisser Boyd et Maria rendre publique leur découverte ? Ou devait-il faire tout ce qui était en son pouvoir pour les en empêcher ? Devait-il contacter le Pentagone et leur demander des conseils ? Devait-il consulter un prêtre ?

Il s'apprêtait à interroger Jones sur le sujet, lorsque son téléphone se mit à sonner. Payne regarda l'identité du correspondant, mais ne vit qu'un numéro d'appel qui ne lui disait rien. Un numéro international. Il le montra à Jones, qui ne le reconnut pas non plus.

« Tu es sûr que ton système d'encodage va fonctionner ? »

Jones acquiesça. Quelques semaines plus tôt, il avait placé une puce électronique dans le téléphone de Payne, pour lui éviter d'être localisé : le composant électronique lui permettait de renvoyer de fausses informations aux bornes relais, concernant l'endroit où il se trouvait. En fin de compte, on ne pouvait plus détecter les signaux émis par son mobile.

« La puce te couvre pendant une minute. Pour être sûr, raccroche au but de quarante-cinq secondes. »

Payne déclencha le chronomètre de sa montre et répondit au téléphone.

« Allô ?

— *Signor* Payne ? C'est vous ? »

Il reconnut le son de la voix de Frankie.

« Oui, c'est moi.

— Oh, j'en suis ravi ! Je n'étais pas sûr que vous puissiez répondre au téléphone.

— J'ai pas trop le temps de bavarder, Frankie. Cet appel peut me faire repérer.

— Mais c'est important. Une question de vie ou de mort. »

Payne jeta un coup d'œil sur sa montre.

« Si je raccroche, attendez une heure avant de me rappeler. Compris ?

— *Si*, pas de problème. Une heure.

— Bon, vous allez bien ?

— Oui, merci. Je me fais du souci pour vous et D.J.

— Pourquoi vous inquiétez-vous pour nous ?

— Je viens d'apprendre quelque chose que vous ne savez pas. »

Plus que vingt-cinq secondes.

« De quoi s'agit-il ?

— Je sais pourquoi ils ont tué votre ami américain. »

Payne leva les sourcils.

« Notre ami ? Vous voulez dire, Barnes ?

— Oui, le *plouc*. C'est bien comme ça que vous dites ? »

Vingt secondes.

« Frankie, je croyais vous avoir dit de ne pas vous mêler de ça. C'est dangereux.

— Oui, c'est dangereux pour vous aussi. J'ai découvert pourquoi ils ont caché les corps.

— Les corps ? Quels corps ? De quoi parlez-vous ?

— Je les ai vus, quand j'ai regardé la pellicule de plus près. Il y avait deux corps, sur le lieu du crash. Un, deux !

— Oui, le pilote et le tireur.

— Non, *signor*, pas dans l'hélicoptère. Dehors. »

Dix secondes.

« Dehors ? Que voulez-vous dire ? Hors de l'hélico ?

— Oui ! Ils sont tombés de la falaise.

— Il y avait quatre corps ? Deux dans l'hélicoptère et deux à l'extérieur ? »

Cinq secondes

« Oui. Et si je vous dis qui est l'un des deux, vous ne me croirez jamais !

— Qui est-ce ? Dites-le-moi !

— Je suis allé au commissariat de police et je...

— Les noms ! demanda Payne. Donnez-moi les noms ! »

Malheureusement, le chronomètre de sa montre atteignit zéro avant que Frankie ait eu le temps de répondre.

« Merde ! » jura Payne en raccrochant son téléphone. Il ne voulait pas raccrocher, mais il n'avait pas le choix. C'était ça ou courir le risque d'être repéré. « Pourquoi ne m'a-t-il pas donné ces putains de n... » Payne s'arrêta en plein accès de colère et respira profondément.

Tout le monde avait les yeux rivés sur lui, ce qui ne l'aidait pas à retrouver son calme.

« Qu'a dit Frankie ? » demanda Jones.

Payne observait Boyd et Maria, en attendant leurs réactions.

« Il semblerait que la boîte à outils du professeur Boyd ait fait plus de dégâts que ce que nous pensions. Frankie a examiné les photos de Barnes à la loupe et a découvert que quatre personnes étaient mortes là-bas. Deux dans l'hélico et deux sur la falaise.

— Mais ça n'a pas de sens, dit Maria. Que faisaient-ils sur la falaise, s'ils avaient un hélicoptère ?

— Ils venaient vous tuer, à bout portant et en personne.

— Mais c'est le type de l'hélico, qui était armé.

— Ne soyez pas si naïve, Maria. Ils étaient tous armés. »

Payne prit une feuille de papier et dessina un simple schéma.

« Composition classique d'une équipe de deux. Les types de la falaise étaient les assaillants. Les chiens de garde de l'hélico étaient là en renforts. » Il dessina encore quelques lignes. « Ils avaient prévu de pénétrer dans les catacombes pour pouvoir vous éliminer. Vous avez eu de la chance que le professeur Boyd ait entendu l'hélico, faute de quoi ils vous auraient réglé votre compte avant de vous laisser pourrir sur place, avec les autres.

— Mais comment ont-ils...

— Bonne question... dit Payne. Si votre découverte était si confidentielle, qui leur a dit que vous étiez sur place ? »

Boyd et Maria regardaient Payne sans rien dire.

« À Milan, intervint Jones, vous nous avez dit que vous aviez obtenu un permis pour entreprendre des fouilles à Orvieto. Même si, comme nous l'a dit notre ami, il est de notoriété publique que Benito Pelati... » Il regarda Maria. « ... votre père n'autorise l'accès à personne... J'imagine que vous avez réussi à baratiner votre vieux.

— Jamais de la vie, s'exclama Maria en rougissant. Je ne lui ai jamais rien demandé. Le professeur Boyd en est témoin. Il voulait que je l'appelle quand nous étions à Milan, mais j'ai refusé. Je préférerais mourir plutôt que d'avoir à le solliciter.

— C'est bien ce qui risque de se produire si nous ne découvrons pas très vite qui vous en veut à ce point. » Payne regarda Boyd. Il avait l'air lessivé. « Professeur, comment avez-vous obtenu votre permis de pratiquer les fouilles ? Ou peut-être ne s'agit-il que d'un bon gros mensonge ? Vous n'en aviez pas, c'est ça ? »

Honteusement, Boyd se tourna vers Maria.

« Je vous le jure, si j'avais su que tout vous opposait à votre père, je n'aurais jamais utilisé votre nom pour...

— Quoi ? » Son regard s'emplit de colère. « Vous avez utilisé mon nom ? Pour quoi faire ?

— Pour obtenir le permis. »

D'un bond, elle se leva de sa chaise.

« *Santa Maria !* Je n'arrive pas à y croire !

— Maria, écoutez-moi. Je n'ai jamais adressé la parole à votre père. Je vous le jure. J'ai tenté d'obtenir les papiers par les voies administratives ordinaires, mais...

— Mais quoi ? Vous avez échoué et vous avez décidé de m'utiliser !

— Non, ça ne s'est pas passé comme ça...

— Vous aviez juré m'avoir invitée parce que j'étais votre meilleure élève. Et maintenant, je découvre que la seule qualification qui vous intéressait chez moi, c'était ça !

— Maria, je vous jure que ce n'était pas... »

Payne agrippa Boyd avant qu'il ne puisse dire autre chose et l'attira

dans un coin de la pièce. Pendant ce temps, Jones posa ses bras sur les épaules de Maria pour essayer de la réconforter. Un geste judicieux, car la dernière chose dont ils avaient besoin, c'était que Maria se mette à détester Boyd.

« Professeur, dit Payne, vous lui parlerez plus tard, quand elle sera calmée. Mais maintenant, j'ai besoin d'une réponse à ma question. Qui vous a autorisé à pratiquer les fouilles à Orvieto.

— Quoi ? demanda-t-il d'un air distrait.

— Vous venez de nous dire que vous n'avez jamais adressé la parole au père de Maria. En ce cas, qui vous a délivré le permis ? »

Boyd cligna des yeux à plusieurs reprises.

« Un type qui s'appelle Dante. Il travaille pour son père. Je lui ai dit que Maria et moi-même cherchions à entreprendre des fouilles à Orvieto, et il m'a dit qu'il allait s'en occuper. Une semaine plus tard, il m'a passé un coup de fil et m'a dit qu'il avait fait le nécessaire et que tout était réglé.

— Vous n'avez donc jamais parlé à Pelati ?

— Non, je vous le jure. Dante s'est occupé de tout. Le permis, les signatures, les agents de sécurité... Il s'est occupé de toute la paperasse à ma place, en moins d'une semaine.

— Et vous êtes sûr que le permis était authentique ?

— Bien sûr qu'il l'était. On nous a demandé de le présenter dès notre arrivée à Orvieto. Et les gardes l'ont vérifié à deux reprises avant de nous laisser commencer à creuser. Je vous l'affirme : nous avons la permission de le faire ! »

Payne regarda Boyd dans les yeux et comprit qu'il disait la vérité. Jusqu'à maintenant, Payne était plus ou moins convaincu que Benito Pelati était à l'origine des violences qui avaient eu lieu à Orvieto. Il s'était dit qu'ils voulaient garder intact le secret qui entourait les catacombes et avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour empêcher Boyd et Maria de dévoiler leur découverte au monde entier. Mais étant donné que ceux-ci avaient obtenu la permission de creuser, Payne ne savait plus quoi penser.

« Au plus profond de vous-même, que pensez-vous de tout ceci ? demanda-t-il à Boyd.

— À quel sujet ?

— Au sujet de toute cette violence. Qui a essayé de vous tuer, à Orvieto ? Qui a fait sauter le bus ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Allons, professeur, je ne vous crois pas. Vous faites partie de la CIA, bon sang ! Vous devez avoir un avis sur la question. La CIA a toujours un avis sur la question.

— Pas cette fois, répondit Boyd en secouant la tête. J'étais bien trop absorbé par le mystère des catacombes pour prendre le temps de me

pencher sur ma sécurité personnelle. La seule chose qui m'intéressait, c'était le parchemin.

— Le parchemin ? On essaie de vous tuer, et vous, vous ne pensez qu'à votre parchemin ? Arrêtez de vous foutre de moi ! Je n'en crois pas un mot ! À un moment donné, vous avez bien dû songer à sauver votre peau. C'est évident. C'est la nature humaine.

— Vraiment ? dit Boyd. Si le fait de sauver sa peau est si important à vos yeux, alors que faites-vous ici ? »

C'était la question que Payne se posait depuis ces deux derniers jours. Et à vrai dire, il n'avait aucun élément de réponse précis jusqu'à ce que Boyd ne le pousse à cette déclaration : « Aussi dingue que ça puisse paraître, je pense que je suis ici pour comprendre pourquoi je suis ici.

— C'est un peu paradoxal, avouez-le. »

Payne hocha la tête en signe d'approbation.

« Mais si vous prenez le temps d'y réfléchir, ça se tient. Manzak voulait me mêler à cette histoire pour une raison que j'ignore. Désormais, je me dois de découvrir laquelle. »

Une fois le calme revenu, Payne parla à Jones des empreintes de Manzak et Buckner. L'ordinateur de Jones se trouvait toujours dans la salle dédiée à la Collection romaine. Ils se précipitèrent à l'étage pour voir si Randy Raskin leur avait envoyé les résultats du Pentagone. Heureusement, un e-mail les y attendait.

salut les mecs

j'ai vérifié dans nos dossiers, aucun de ces types ne fait partie de la CIA. c'est pas le bon manzak, ni le bon buckner. vous auriez dû être plus rigoureux, les gars... j'ai passé leurs empreintes digitales dans différentes bases de données européennes, et j'ai obtenu deux touches, les résultats sont intéressants, vous bossez sur quoi, en ce moment ?

r. r.

p. s : est-ce que j'ai bien pensé à vous dire que vous auriez dû être plus rigoureux, les gars ?

Payne lut le message par-dessus l'épaule de Jones, dont il devina à quel point il était en colère. Si Jones pouvait se vanter d'une chose, c'était bien de sa rigueur. C'est probablement ce qui avait poussé Raskin à y faire référence plutôt deux fois qu'une. À quoi servent les amis, si on ne peut même plus leur lancer des vanes ? Mais Payne ne voulait pas que Jones se vexe. Il lui dit : « Quelqu'un au Pentagone devrait apprendre à Raskin à se servir de la touche majuscule. Sérieux... c'est si difficile de mettre des majuscules ? »

Jones rit en ouvrant la première pièce jointe.

« Bien, voyons ce qu'on a pour commencer ? »

La mine patibulaire de Sam Buckner s'afficha sur l'écran. Ou plutôt celle d'Otto Granz, puisque c'était son vrai nom. Né dans les environs de Vienne, il était entré dans l'armée autrichienne à l'âge de dix-huit ans, pour y effectuer ses six mois de service militaire, à l'issue desquels il décida de signer pour dix ans. À partir de ce moment, il avait voyagé un peu partout en Europe, et exécuté diverses missions en tant que mercenaire, avant de finalement s'installer à Rome. Dernier employeur : inconnu. Dernier domicile : inconnu.

« On devrait dire à Raskin d'actualiser ce dernier point, déclara Payne. Otto est à Milan, raide mort.

— On devrait, ouais... ne serait-ce que pour faire preuve de *rigueur*. »

Payne se mit à rire tandis que Jones ouvrait la deuxième pièce jointe. Ils avaient compris que Manzak tirait les ficelles, mais ils voulaient connaître le nom de l'organisation pour laquelle il travaillait. Ils savaient que là se trouvait la clé de l'énigme.

« Richard Manzak, veuillez vous présenter sur la ligne de départ. Vous êtes notre prochain concurrent pour le... »

Et c'est alors qu'ils découvrirent son nom. Un nom qui mit fin à toutes leurs plaisanteries.

« C'est pas croyable... marmonna Jones. Dis-moi que je rêve. »

Payne regarda le visage de Manzak. C'était bien lui. Payne n'oubliait jamais le visage d'un homme qu'il venait de tuer. Jones le reconnut également, mais il lui fallut plus de temps avant de l'admettre. Surtout parce qu'il en pinçait pour Maria et venait de comprendre qu'il allait devoir la confronter à cette nouvelle information. Il faudrait lui demander les yeux dans les yeux dans quel camp elle jouait. Et c'est à sa manière de réagir qu'il connaîtrait la vérité. Il n'aurait pas besoin d'en savoir plus. À quel camp Maria appartenait-elle ?

Jones parcourut rapidement le dossier de Manzak et l'imprima pour en conserver un exemplaire.

« Allons la voir, dit-il lorsqu'il eut terminé. Il faut qu'on lui parle. Maintenant.

— Allons-y, approuva Payne. Passe devant. Je couvre tes arrières. »

Payne ne pouvait pas imaginer combien ses derniers mots se révéleraient prophétiques. Alors qu'ils se trouvaient dans l'escalier principal, Payne regarda au loin par la fenêtre, en espérant y voir de la neige, même si l'on était en plein milieu du mois de juillet. Au lieu de quoi il repéra une forme floue qui s'agitait à l'autre bout de la propriété. Une forme humaine. Quelqu'un qui cherchait à se dissimuler.

« Bouge pas ! dit-il en attrapant Jones par l'épaule. Jette un œil à trois heures. »

Il avait suffi d'une simple phrase pour que Jones entre en mode guerre. En une fraction de seconde, l'enquêteur se transforma en soldat, comme si Payne avait appuyé sur un interrupteur derrière sa tête. Sans protester ni poser de question. Il lui faisait suffisamment confiance pour savoir que, si Payne montrait des signes d'inquiétude, il avait toutes les raisons de s'inquiéter aussi.

Ils se trouvaient en plein milieu de l'escalier. Jones se précipita au bas des marches, tandis que Payne grimpa en haut. Ils s'étaient dit que deux positions valaient mieux qu'une. Il y avait une longue entaille

verticale dans le lambris du mur de gauche. Payne se colla contre la fissure en espérant obtenir une vue dégagée tout en restant protégé. Le soleil se couchait dans le ciel de l'ouest, ce qui voulait dire que la lumière des plafonniers allait bientôt rendre visible leur position dans l'escalier. Payne chercha un interrupteur, mais n'en trouva pas.

« Tu vois quelque chose ? » demanda-t-il à Jones.

Celui-ci était doté d'une vue incroyable qui lui permettait de repérer ce que les autres ne pouvaient voir. C'était l'une des raisons qui faisaient de lui un redoutable tireur d'élite. Alors que la plupart des soldats perdaient leur temps à ajuster leur viseur, Jones se contentait d'appuyer sur la gâchette.

« Pas encore... attends ! Il y a un homme, là-bas. À onze heures. Près du rocher. »

La fissure dans le mur obstruait partiellement la vue de Payne et l'empêchait de voir sur sa gauche. Il se mit à genoux et inspecta de l'autre côté, où il put apercevoir ce que Jones avait remarqué. Un vigile était allongé au sol, à plat ventre. Le dos de sa chemise était taché de rouge.

« Va chercher Boyd et Maria. Je m'occupe de Petr. »

Jones s'engouffra dans la porte du bas tandis que Payne s'élança dans la direction opposée. Ni l'un ni l'autre ne portait d'arme, étant donné qu'ils n'avaient pas pu les emporter pour se rendre aux Archives. Et quelque chose leur disait que leurs ennemis ne s'étaient pas donné tant de peine à suivre le règlement intérieur.

À cette heure de la journée, la plupart des employés d'Ulster étaient déjà rentrés chez eux, ce qui facilitait grandement le travail de Payne. Protéger vingt personnes s'avère beaucoup plus difficile que d'en protéger une seule. Payne cria plusieurs fois le nom d'Ulster, en espérant attirer son attention. Mais la seule personne qu'il aperçut fut Franz, le vieil homme qui lui avait parlé des lipizzans.

« Que se passe-t-il ? demanda celui-ci.

— On nous attaque. Un des agents de sécurité est mort. Il faut qu'on fasse sortir tout le monde d'ici. »

Payne appela Ulster une nouvelle fois.

« Il nous faut des armes. Vous en avez ?

— Oui, dans la cave. Il y a une armurerie. Beaucoup d'armes. »

Dieu merci, songea Payne.

« Vous avez la clé ?

— Oui, oui ! J'ai les clés.

— Alors on y va.

— Et Petr ? Nous devons trouver Petr.

— Nous le trouverons quand nous aurons récupéré les armes. Nous ne pourrions pas le sauver si nous n'avons pas d'armes. »

Franz se déplaçait à bonne allure, pour un homme de son âge. Deux

minutes plus tard, ils étaient à la cave, devant l'armurerie. Les portes de la salle étaient en acier allemand, construites pour résister à une bombe atomique. Payne n'aurait eu aucune chance de les défoncer à coups de pied. Heureusement, Franz connaissait son trousseau de clés par cœur, et ils purent ouvrir les portes sans trop tarder. La pièce en béton était plus petite que ce à quoi il s'attendait, mais elle contenait assez d'armes pour renverser le gouvernement panaméen. Des fusils étaient rangés sur le mur du fond, et différents types de revolvers étaient accrochés à des chevilles de bois. À la droite de Payne, une rangée d'étagères était remplie de boîtes de munitions, de casques militaires et d'une immense variété de... oh merde. Le regard de Payne revint sur les casques. Il ne s'agissait pas de casques ordinaires, mais de casques nazis datant de la Seconde Guerre mondiale.

Et c'est alors qu'il comprit. Il ne se trouvait pas dans une armurerie moderne, mais dans un musée. Un musée de la guerre à la con. Et les armes qui entouraient Payne étaient toutes plus vieilles que lui.

Franz devina le désarroi de Payne.

« Je vous assure que ces armes sont capables de tuer, dit-il. J'en ai été témoin. »

Payne finit par perdre patience. Il attrapa un grand sac et fourra trois fusils et cinq revolvers à l'intérieur, ainsi qu'un maximum de munitions. Franz fit de même avec un deuxième sac et l'accrocha à son épaule. Payne ne voulait pas quitter la pièce sans armes. Il chargea trois Luger P-08 9 mm et en tendit un à Franz. L'air que Payne put lire sur son visage lui dit qu'il savait s'en servir. Le visage de Payne disait la même chose.

Franz sourit.

« Allons sauver les chevaux ! »

Le vieux bonhomme était d'humeur à plaisanter. Comment ne pas l'adorer ?

Payne sortit de la cave avec deux objectifs : retrouver les membres de son équipe et trouver une issue pour s'enfuir. Küssendorf était situé au milieu de nulle part, niché au sommet d'une montagne, ce qui voulait dire que la police ne pourrait jamais leur venir en aide. Et même si les flics pouvaient leur porter secours, à quoi cela pourrait-il servir ? Les Suisses n'étaient pas spécialement réputés pour leurs velléités belliqueuses. Selon Payne, ils auraient plutôt eu tendance à se pointer et à dire : « Allez-y, on vous regarde vous battre et nous servirons un chocolat chaud aux vainqueurs. »

Des tapettes. Du point de vue de Payne, ils étaient encore pires que les Français.

Ils arrivèrent jusqu'au rez-de-chaussée sans rencontrer d'obstacle, mais une surprise les attendait lorsqu'ils ouvrirent la porte de la cave : une forte odeur de fumée. Les Archives Ulster étaient abritées par un

chalet en bois rempli de livres et de manuscrits. La dernière odeur que l'on souhaitait humer en cet endroit était celle de la fumée. C'était le pire cauchemar d'une bibliothèque.

« Votre système incendie est-il au point ?

— C'est le meilleur. Toutes les salles seront protégées par les portes coupe-feu et remplies de dioxyde de carbone, pour protéger les coffres où sont stockés les documents. »

Alors que Franz achevait sa phrase, Payne entendit un énorme tapage provenant du plafond. On aurait dit que quelqu'un déplaçait un piano à queue dans le couloir. D'abord à gauche, puis à droite, puis tout un boucan qui se répercutait sur l'ensemble du bâtiment. Le vacarme était si intense que les tableaux tremblaient sur les murs. Payne le ressentait jusque sous ses pieds. Il regarda Franz pour le rassurer. Celui-ci lui répondit d'un signe de tête : les portes coupe-feu étaient en train de se refermer. Les extincteurs du plafond allaient bientôt entrer en action.

« Il y a des gens qui vont se retrouver coincés à l'intérieur ? »

Franz secoua la tête.

« Il y a un bouton sur chaque porte. Ils peuvent sortir, mais ne pourront plus rentrer. Pas avant que le système ne soit désactivé. »

Payne jeta un œil dans le couloir pour voir ce qui se passait. Le plafond crachait de l'eau et les portes étaient en train de se refermer. Les salles ne pouvaient plus leur offrir le moindre abri, tandis qu'ils progressaient dans le couloir. Ils allaient devoir se battre à découvert sur une distance d'une quinzaine de mètres. Sans pouvoir reculer. Sans aucune protection. Même un aveugle aurait pu les dégommer avec un lance-pierres. Payne préféra ne pas imaginer ce que pourrait faire un soldat aguerri.

« Le cœur tient bon, Franz ?

— Ça va... Comment se porte votre vessie ? »

Encore un peu de provocation. Payne l'adorait toujours autant.

« J'y vais le premier. Ne me suivez pas... et j'insiste bien sur ce point... avant que j'atteigne le bout du couloir. S'il arrive quelque chose, enfermez-vous dans l'armurerie. Vous avez plus de chance d'échapper à un incendie que de faire face à toute une armée. »

Franz posa sa main sur l'épaule de Payne.

« Soyez prudent. »

Payne s'engagea dans le couloir en restant sur ses gardes et en essayant d'avancer le plus calmement possible. Son arsenal était accroché à son épaule droite et venait parfois heurter l'arrière de ses jambes, chaque fois qu'il faisait un pas. Il saisit deux Luger. Il n'avait jamais utilisé ce type d'arme au combat, mais s'en était déjà servi au stand de tir. Il croisait les doigts pour qu'ils fassent des étincelles au moment où allait s'abattre le déluge.

Arrivé au milieu du couloir, il entendit des bruits de pas derrière lui. Il s'agenouilla et se mit en position de tir, prêt à faire feu sur sa cible. Mais ce n'était qu'une fausse alerte. Franz venait de désobéir à ses ordres. Payne lui fit signe de reculer, mais il continua à avancer, tel un taureau Brahma.

« Vous jouez à quoi, là ? demanda Payne.

— J'ai pensé que vous aviez atteint l'autre bout du couloir. »

Payne le regarda dans les yeux. Il était sérieux.

« Vous êtes myope, ou quoi ?

— *Ja*, myope, presbyte, tout ce que vous voudrez. Je suis un vieillard. Vous vous attendiez à quoi ? »

Les choses étaient en train de se compliquer.

« Ne tirez pas avant que je fasse feu le premier. Vous avez bien compris ?

— *Ja ! Ja !* »

Il fit un geste moqueur à l'adresse de Payne, avant de lâcher quelques vulgarités en allemand.

Payne reprit sa traversée du couloir, suivi par l'ombre du vieux Franz. Lorsqu'ils arrivèrent au bout, ils entendirent des bruits de pas, juste à côté d'eux, ainsi que la voix de Maria, qui parlait à voix basse. Dix minutes auparavant, c'eût été bon signe. Mais après avoir pris connaissance des informations du Pentagone, Payne ne savait plus quoi penser. S'adressait-elle à Jones ou à l'ennemi ? Était-ce elle qui avait prévenu les soldats, ou était-ce quelqu'un d'autre, au sein de l'institut, qui s'était chargé de les rencarder ? Payne pensait pouvoir être fixé dans les prochaines secondes.

Il fit signe à Franz de rester derrière lui, puis prit position au sol, contre le mur situé à sa droite, avec la possibilité de tirer tout en ne laissant que peu de chances à son adversaire de le faire entrer dans sa ligne de mire. Il s'immobilisa pendant trente secondes, en essayant d'écouter ce que disait Marie. Mais elle avait cessé de chuchoter. Ils avaient dû rebrousser chemin ou alors, comme Payne, ils attendaient sans bouger. Il opta pour cette dernière hypothèse. La fumée devenait de plus en plus épaisse. Il n'avait donc aucun intérêt à s'enfoncer davantage au cœur du bâtiment. Le risque était trop important. En vérité, Payne aurait pu rester dans cette position toute la nuit, ou jusqu'à ce que les flammes l'atteignent, car il savait que la patience était la meilleure arme d'un soldat. Néanmoins, l'impasse dans laquelle il se trouvait prit fin lorsqu'il aperçut la pointe d'un couteau se balader dans le couloir, juste sous l'arche. La lame effectuait de petits mouvements circulaires, comme si elle triturerait la chair d'un pamplemousse. Il comprit immédiatement la situation. Jones essayait de voir qui se cachait dans le couloir en utilisant le reflet de l'acier.

« Lâche ton arme, soldat ! » grogna Payne.

Jones s'immobilisa avant de répondre : « Viens me chercher ! »

Payne sourit, puis se tourna vers Franz.

« Il est avec nous. Surtout, ne tirez pas. »

Franz marmonna de nouveau quelques jurons en allemand. Toujours les mêmes mots. Jones était la première personne dans le couloir, suivi d'Ulster, Maria et Boyd, qui portait un sac à dos sur ses épaules. Payne fut soulagé de constater qu'il ne manquait personne, car l'idée de partir en mission de sauvetage à l'étage ne lui disait rien qui vaille. Au-dessus d'eux, des planches avaient pris feu, ainsi que des tapis, des tableaux et divers bibelots. Il croisait les doigts pour que les extincteurs aient fonctionné à tous les étages, faute de quoi les Archives étaient vouées au bûcher.

Payne tendit son sac à Boyd pour qu'il commence à charger les armes avec les munitions. Pendant ce temps, Maria resta immobile, à les regarder sans trop savoir quoi faire. Payne se demandait si c'était parce qu'elle ignorait comment se rendre utile, ou parce qu'elle ne le voulait pas. Mais son immobilisme poussa Payne à prendre Jones discrètement à part.

« Tu l'as déjà interrogée ? »

Il secoua la tête.

« Pas eu le temps.

— On lui donne un flingue, ou pas ? »

Jones regarda par-dessus l'épaule de Payne. Il observait Maria. Elle lui sourit tendrement. Il ne lui rendit pas son sourire.

« Un fusil, éventuellement. Ce sera plus difficile à manipuler, pour elle.

— Parfait, mais je garde un œil sur elle. Un pet de travers, et je la fume.

— D'accord, approuva Jones, mais ne la tue pas, contente-toi de la blesser. Elle pourrait nous être utile, en temps voulu. »

Payne ne fut pas surpris par sa réponse. Depuis toutes ces années, ils avaient entendu un tas d'histoires horribles où des soldats avaient trouvé la mort parce qu'ils avaient misé sur le mauvais cheval. Voilà pourquoi Payne avait pris le rôle du bourreau à la place de Jones, par sécurité. Il ne pouvait pas courir le risque de laisser les hormones de Jones lui embrouiller le cerveau.

« On a quoi, face à nous ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— Une équipe de quatre hommes, postés à l'entrée, en tenue de camouflage. Pas de garde à l'horizon. Devant nous, la montagne nous empêche d'avancer. Pareil pour la clôture autour du terrain. On pourrait peut-être y aller et nettoyer tout ça... Toi et moi. Pas eux. »

Payne passa son équipe en revue. Un agent de la CIA tout rouillé, une éventuelle traîtresse, un Autrichien au caractère bien trempé, et un gros barbu. Sans parler des armes qui dataient de la Seconde Guerre

mondiale.

En y réfléchissant bien, ils avaient toutes leurs chances.

Nick Dial n'en pouvait plus, de ces punaises. Elles étaient censées l'aider à mettre de l'ordre dans son enquête – en indiquant les kidnappings, les crucifixions et les villes natales des victimes –, mais ne produisaient que l'inverse de l'effet escompté. Une punaise par-ci, une autre par-là. Aucun rapport, aucune cohérence. Juste des points apparaissant au hasard sur la carte.

Mais Dial savait qu'il en serait ainsi. Il devait pourtant bien y avoir une logique. Mais selon lui, les seuls points communs entre les victimes étaient leur âge et leur genre – qu'ils partageaient également avec le Christ, lui aussi décédé au cours de sa trentaine. Dial ne savait pas s'il s'agissait ou non d'une coïncidence, mais, à ce stade de l'affaire, il n'excluait aucune hypothèse.

Comprendre la logique pour trouver le tueur. C'était comme ça que ça marchait, d'habitude. Mais trois victimes tuées de manière identique par trois équipes différentes, c'était du jamais vu.

Frustré, Dial retira les punaises blanches – celles qui représentaient les villes natales des victimes – et les jeta à terre. Il savait qu'Erik Jansen ne vivait plus en Finlande depuis des années, et qu'Orlando Pape avait quitté le Brésil lorsqu'il était enfant. Il y avait donc très peu de chances pour que leurs villes natales aient quoi que ce soit à voir avec cette histoire. Puis il observa les punaises bleues qui représentaient les lieux où les victimes avaient été enlevées. Un appartement à Rome. Un bordel en Thaïlande. Et une luxueuse demeure à New York. Sur les trois, deux d'entre eux étaient les lieux de résidence des victimes, mais ce n'était pas suffisant pour établir une logique. Pour ce faire, il avait besoin de quelque chose de plus solide, de quelque chose de constant. Il devait déceler un système. Un système bien en place. Pour l'étudier, le faire craquer et l'utiliser pour remonter jusqu'au tueur.

Mais deux cas identiques sur trois ? Que pouvait-il faire, avec ça ? Selon lui, ça ne valait même pas le coup de figurer sur son tableau. Il retira donc également les punaises bleues.

Il ne restait donc plus que les punaises rouges qui représentaient les endroits où les crimes avaient été commis. Un au Danemark, un en Libye et un en Amérique. Trois victimes réparties sur l'ensemble du globe. Aucun des meurtres n'avait eu lieu sur le même continent, ni même dans le même pays. Comment pouvait-il donc y avoir un lien

entre eux ? Et en même temps, il était impossible d'imaginer qu'il ne puisse pas y avoir de rapport entre les trois affaires. Il y avait évidemment un dénominateur commun, peut-être un détail si insignifiant que Dial était probablement passé à côté une centaine de fois sans rien remarquer. Il devait juste s'armer de patience pour trouver lequel.

Il respira profondément en regardant par la fenêtre. Des gens portant shorts et chaussures de tennis se baladaient nonchalamment. Dial n'avait pas pris de vacances depuis si longtemps qu'il avait presque oublié à quoi ça pouvait ressembler. Se réveiller en forme et bien reposé, prendre le petit-déjeuner en lisant le journal au lieu d'un rapport médico-légal, passer la journée à la plage, dans un musée, ou un...

Un lieu touristique. Comme Disneyland. Ou le Grand Canyon. Ou la tour Eiffel. Ou un célèbre château. Ou un arc historique. Ou un stade de base-ball chargé d'histoire. Un endroit que les gens visitent. Un endroit très fréquenté, où se rendent des centaines, des milliers, des millions de personnes, chaque jour, chaque année. Mais bien sûr... Nom de Dieu ! C'était donc ça. La foule. Voilà, le point commun. Les tueurs voulaient avoir affaire à la foule. À des foules nombreuses, immenses. Mais pourquoi ? Pourquoi avaient-ils besoin de la foule ?

Le peuple. Les tueurs avaient besoin du peuple. De toutes races. De toutes religions. Seigneur ! Voilà pourquoi les victimes étaient si différentes. Elles représentaient différents peuples. Dial se précipita sur son tableau d'affichage. Les théories fusaient à toute vitesse dans sa tête. Jansen. Un prêtre. Crucifié. Au Danemark. AU NOM DU PÈRE. Le début d'une prière. Mais qu'est-ce que tout cela signifiait ?

Affaire suivante. Narayan. Un prince célèbre. Le fils d'un roi. Crucifié. En Libye. ET DU FILS. Deuxième partie de la prière. Toujours la même foutue prière. Un prêtre, puis un prince. Le Père et le Fils.

Continue. Continue de réfléchir. Rapproche-les. Établis des liens entre eux.

Troisième affaire. Orlando Pape. Le Saint-Tireur. Crucifié. À Boston. ET DU SAINT-ESPRIT. Troisième partie de la prière. Regroupe-les. Regroupe-les, tous les trois.

Un prêtre, un prince et un pape. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Quel était leur message ? Que voulaient-ils dire ?

Un prêtre = Un père.

Un prince = Un fils.

Orlando Pape = Le Saint-Tireur. Non, juste le Saint. Car le pape = le Saint.

Le Père, le Fils et le Saint... merde ! Il manquait quelque chose ! Il manquait l'Esprit !

Où était l'Esprit ? Où était ce putain d'Esprit ?

Attends ! Il ne s'est rien passé. Le quatrième meurtre n'a pas encore été commis. Où aura-t-il lieu ? Dans un endroit touristique, forcément. Mais où ? Réfléchis, Nick... réfléchis ! La logique. Respecte leur logique. Suis leur raisonnement pour trouver le tueur. Quelle est la logique ?

L'Esprit. Trouver l'Esprit pour trouver le tueur. Attends, c'est qui l'Esprit, au juste ? Il ne connaissait aucun putain d'Esprit. Comment pouvait-il retrouver l'Esprit ? C'était ridicule ! Il devait trouver l'endroit où le meurtre allait être commis. Coincer les tueurs sur place. Laisse tomber l'Esprit. Concentre-toi sur le lieu.

Dial regarda sur la carte, cherchant frénétiquement le lieu du prochain crime. « Des gens, grommela-t-il. Des millions de personnes. Où vont aller les gens, ce weekend ? » Il fit défiler mentalement une dizaine d'événements à venir. « Réfléchis ! Où y a-t-il le plus de monde ? Quelle est la logique ? »

Danemark. Il plaça son doigt sur la punaise rouge d'Elseneur.

Libye. Il traça du doigt une ligne verticale jusqu'à la punaise de Tripoli.

Amérique. Il fit glisser son index à travers l'océan Atlantique et s'arrêta à Boston.

Il lui restait une quatrième punaise à enfoncer, mais où devait-il la mettre ?

« Bordel ! » hurla Dial en écrasant son poing de rage contre le mur. Il savait qu'il brûlait. Il savait qu'il était à deux doigts de résoudre cette enquête. Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était de décoder la logique, et tout serait alors terminé. « Réfléchis, Nick... réfléchis. Où vont-ils frapper, la prochaine fois ? »

Rendu nerveux par cette affaire, Dial se frotta les yeux, pour tenter d'évacuer toute la tension accumulée. C'était un geste simple, l'un de ceux qu'il effectuait machinalement, mais le mouvement de sa main jusqu'à son visage lui fit réaliser ce qui lui manquait. Ce mouvement de la main, ce geste simple que faisaient tous les chrétiens.

« AU NOM DU PÈRE. » *La main vient toucher le front.*

« ET DU FILS. » *La main descend sur le cœur.*

« ET DU SAINT. » *La main part à gauche.*

« ESPRIT. » *La main part à droite.*

Dial jeta un œil sur la carte et réalisa soudain que le Danemark se trouvait tout en haut. Vers le haut, du moins. Tout comme le Père. Tout comme son front. C'était le début de la séquence.

L'affaire suivante avait eu lieu en Libye. Tout en bas. Comme dans la prière. C'était le Fils.

La troisième, à Boston. Complètement à gauche. Suivant donc la logique. C'était le Saint.

Il ne restait plus que l'Esprit. Complètement à droite. Quelque part sur la droite. Mais où, sur la droite ?

D'un geste énergique, il s'empara d'un crayon et d'une règle. Trois secondes plus tard, il les disposa à côté de l'épingle du Danemark et la relia à celle de la Libye. Il s'apprêtait à tracer un trait lorsqu'il remarqua une ligne. Une fine ligne bleue, presque imperceptible, qui existait déjà et qui s'étirait depuis le haut de la carte jusqu'au bas. Elle passait juste à la droite d'Elseneur et de Tripoli. En regardant de plus près, il s'aperçut qu'il s'agissait du méridien de longitude 15°E, ce qui signifiait que les deux premières villes de sa liste étaient toutes deux situées à 15°E.

Des milliers de kilomètres les séparaient, mais elles avaient la même longitude.

Il se concentra ensuite sur Boston, en essayant de rester calme, mais il savait qu'il venait de résoudre cette énigme.

Il plaça sa règle sous la punaise et traça un trait de la gauche vers la droite, 5° sous le parallèle 45°N, à côté du 40^e parallèle. Il traversa l'Atlantique et poursuivit à travers la France, l'Italie, la Bosnie, jusqu'à la Chine et le Japon. Puis, du bout du doigt, il chercha toutes les grandes villes situées sur le parallèle, et tout ce qui pouvait lui paraître important. Rien en France. Ni en Italie. Ni dans les territoires d'Europe de l'Est ravagés par la guerre. Mais là-bas, juste au-dessus du désert de Gobi, juste avant la mer du Japon et les eaux chaudes du Pacifique, il trouva l'endroit qu'il cherchait. L'endroit parfait. Celui qui correspondait à la logique. Une ville située exactement à l'est de Boston. Loin à l'est de Boston, mais en ligne droite. Juste à côté du 40^e parallèle.

Située en Chine, le pays le plus peuplé au monde. Un pays où des millions de gens regardaient soudain vers l'Occident et ses religions organisées. Un endroit où les tueurs feraient plus de tapage que partout ailleurs sur la planète.

L'Esprit allait mourir à Pékin.

Carte du monde



Asie

Australie

Pékin

Europe

Elseneur

Orviété

Tripoli

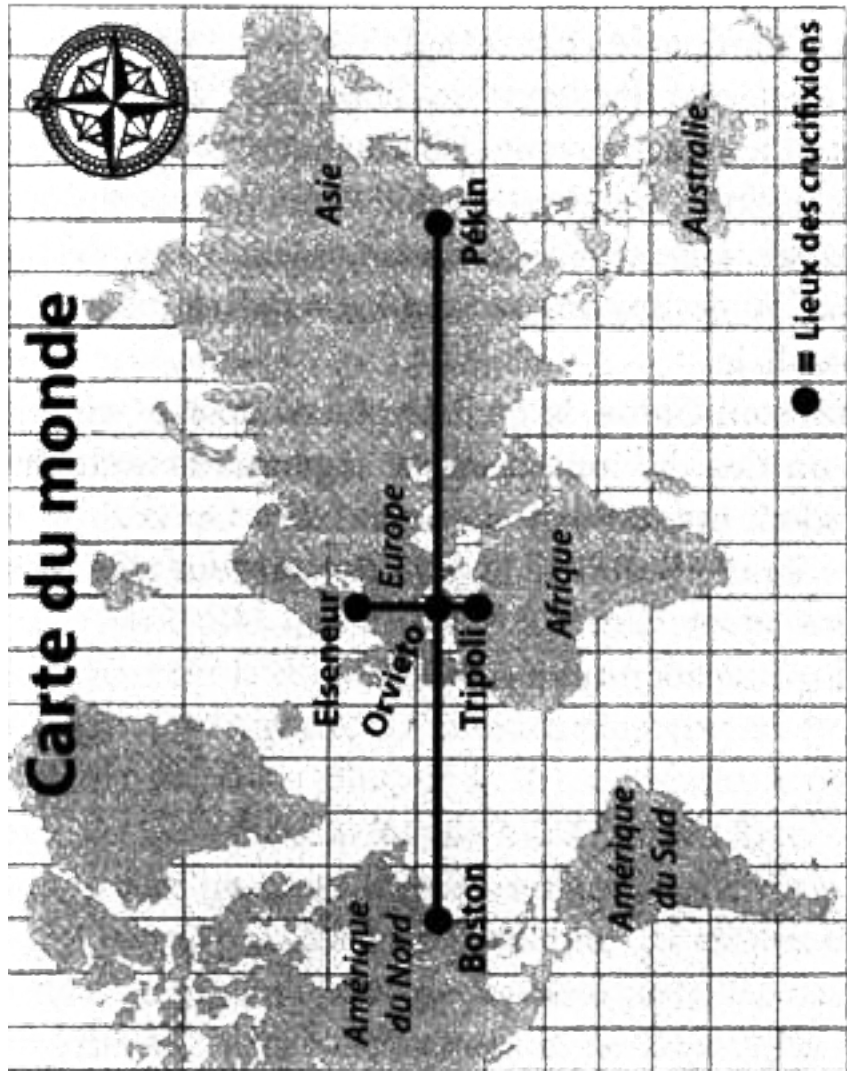
Afrique

Amérique
du Nord

Boston

Amérique
du Sud

● = Lieux des crucifixions



La Cité interdite Pékin, Chine

Cette fois, ce serait exceptionnel. Pas seulement parce que ça aurait lieu à l'autre bout du monde, mais aussi parce qu'il s'agissait de la dernière pièce d'un gigantesque puzzle qui allait récrire l'histoire de la religion. Le plat de résistance qui révélerait leur secret au monde entier. Et achèverait le signe de croix.

La Cité interdite, appelée Gu Gong, en chinois, faisait office de palais impérial depuis plusieurs siècles, et, jusqu'en 1911, il était interdit aux citoyens ordinaires d'y pénétrer. Protégée par des douves profondes de plus de sept mètres et par une enceinte de trente mètres de haut, la cité rectangulaire se compose de 9 999 pièces réparties sur 74 hectares. En tout, il fallut plus d'un million d'ouvriers pour achever sa construction. La plupart des pierres venaient de Fangshan, au sud-ouest de Pékin, puis étaient acheminées jusqu'au chantier pendant l'hiver, sur de gros blocs de glace. Pour que les travaux de construction se déroulent pour le mieux, les Chinois avaient fait construire des puits, tous les cinquante mètres, afin d'y puiser l'eau nécessaire à la réparation des routes gelées.

De nos jours, Gu Gong est l'une des destinations touristiques les plus prisées d'Asie, attirant chaque année des millions de visiteurs de tous âges, de toutes races et de toutes origines. Des gens munis d'appareils photo et de carnets de croquis. Des gens comme Tank Harper. Mais à l'inverse des autres touristes, les photos qu'il avait prises au cours des derniers jours n'étaient pas celles des tableaux et des sanctuaires, mais représentaient plutôt la position des gardes armés et les points faibles des énormes remparts. Parce qu'à l'inverse des autres touristes au milieu desquels il avait réussi à se fondre, Harper se moquait éperdument de la Chine et de sa saloperie de culture communiste. C'était un assassin.

Il avait été contacté un mois plus tôt par un certain Manzak, qui avait entendu parler des exploits de Harper en tant que mercenaire, en Asie. Une conversation en avait amené une autre, et, très rapidement, Manzak lui avait proposé un travail. Un travail d'envergure. Celui qui lui permettrait de prendre définitivement sa retraite.

Après avoir pris connaissance des détails de la mission, Harper fut chargé de recruter trois hommes parmi ceux avec qui il avait travaillé auparavant. Trois hommes avec lesquels il allait partir en guerre. Manzak nota leurs noms et ordonna une recherche sur leurs activités passées. Il s'agissait de tueurs sanguinaires, la lie de l'humanité, le genre de types capables d'effrayer Satan.

En un mot, ils étaient parfaits.

Manzak insista pour les rencontrer tous les quatre. Le plus tôt serait le mieux, loin de la ville, si possible, et dans un endroit discret.

« Peu importe où, exactement, dit-il à Harper. Choisissez un endroit et je serai là. Où vous voudrez. »

Harper voulut vérifier si Manzak était aussi fort qu'il le prétendait, et décida de le mettre à l'épreuve. Il choisit un bar de Shanghai, situé près du fleuve Huangpu. Un endroit connu seulement des gens de la région. Manzak ne pourrait jamais le trouver. Pas en quarante-huit heures. C'était quasiment impossible.

Lorsque Harper arriva au rendez-vous, Manzak l'attendait au bar. Sans sourire ni jubiler. Il ne buvait même pas un verre. Il était assis, calme, l'air de dire : « Ne t'avise jamais de me refaire un coup pareil. » Sans surprise, Harper et les trois autres acceptèrent la mission qu'il leur confia ce soir-là.

Les règles imposées par Manzak étaient simples. Seize hommes avaient été choisis pour commettre quatre crucifixions. Quatre hommes furent désignés à chaque endroit.

« Ne parlez pas de votre mission en public. Ne vous séparez jamais. Si un membre de votre équipe est tué ou capturé, votre équipe est disqualifiée. Même chose si l'un d'entre vous parle ou décide d'abandonner. Les meurtres doivent être commis selon les instructions. Les corps seront abandonnés comme convenu. N'improvisez pas sur le lieu du crime. Même si vous ne comprenez pas, chaque détail a son importance. »

À la fin de la semaine, tout le monde devait se retrouver à Rome, où les survivants se partageraient seize millions de dollars. En d'autres termes, si son équipe s'en tirait à bon compte, Harper pouvait au moins espérer se faire un beau petit million. Et si les autres équipes foiraient leur coup, il pouvait s'en faire quatre.

Pas mal payé, pour un job qui était sûr de lui plaire.

Paul Adams était né à Sydney, en Australie. Il était le fils unique de deux missionnaires qui avaient passé leur vie à essayer de rendre le monde meilleur. Qu'il s'agisse d'apporter de la nourriture en Inde ou des médicaments en Afrique, leur seul but était de porter secours aux plus démunis.

De manière évidente, même lorsqu'il était enfant, Paul Adams

appréciait le mode de vie des missionnaires, davantage même que ses parents. Là où la plupart des enfants n'auraient pas tenu le coup, face à des conditions de vie parfois difficiles, Adams avait réussi à bien évoluer. La chaleur, les insectes et le manque de confort n'avaient aucune importance pour lui, car c'était le seul quotidien qu'il avait connu. Pourquoi aurait-il perdu son temps devant la télévision alors qu'il pouvait aider les autres ? C'était ça, le plus important. À l'âge de vingt ans, il sentit que l'heure était venue de quitter ses parents et d'entreprendre son propre ministère. Non parce qu'il ne les aimait pas et ni parce qu'il n'appréciait plus sa vie à leurs côtés, mais parce qu'il avait compris qu'il pouvait faire davantage en étant seul. Et dans son entourage, tout le monde savait qu'il avait raison. Adams était doté d'une réelle énergie, d'un fabuleux mélange de charisme et de compassion qui amenait les gens à le suivre, à travailler pour lui, à ses côtés, quel que soit l'endroit où il allait.

En Australie, les aborigènes appelaient ça « l'esprit d'or ». Ils disaient qu'il s'agissait d'un don offert par les dieux tous les cent ans. Dans leur culture, c'était la plus grande qualité qu'un homme pouvait posséder. Une qualité que seuls les aînés des aborigènes pouvaient déceler, car ils étaient les membres les plus sages de leur tribu, et aussi les plus proches de Dieu. Selon les aînés, Paul Adams possédait cet esprit.

Il allait changer le monde. Il était l'élu de ce siècle.

Les médias semblaient être d'accord, sur ce point. Le magazine *Time* avait parlé de lui comme de « la mère Teresa du nouveau millénaire », tandis que *Newsweek* l'avait surnommé « saint Sydney ». Il était jeune, charismatique et aimé partout dans le monde. C'était pour cette raison qu'il avait été choisi pour mourir.

Le soleil ne serait pas levé avant quelques heures, ce qui laissait tout le temps à Tank Harper et à ses hommes pour se mettre au travail. Ils avaient capturé Paul Adams deux jours plus tôt, après l'avoir coincé à Morayfield, en Australie, alors qu'il se rendait à Brisbane. Ils s'y étaient si remarquablement pris qu'on aurait dit qu'Adams avait été enlevé de la surface de la Terre par la main droite de Dieu.

Pas de témoins. Pas de preuves. Pas de problèmes.

Le lendemain, ils étaient à Pékin, prêts à passer à l'action, pour la dernière fois. Une surveillance étroite leur avait signifié qu'ils ne pourraient pas pénétrer dans la Cité interdite sans être repérés. Elle était entourée d'une enceinte dangereusement inclinée qu'ils auraient pu escalader à l'aide d'un équipement léger, mais pas chargés d'une croix pesant plus de 200 kg et d'une victime d'environ 75 kg. Son équipe devait trouver un autre moyen d'entrer dans la Cité. Quelque chose auquel les Chinois ne pourraient jamais s'attendre. Harper

étudia différentes possibilités, depuis l'utilisation d'un treuil pour faire passer la croix par-dessus l'enceinte jusqu'à celle d'un gigantesque cheval de Troie. Rien de tout cela ne l'excitait, cependant, jusqu'à ce qu'il entende un ancien proverbe chinois où il était question de trésors qui tombaient du ciel. À ce moment, Harper comprit qu'il ne considérerait pas le problème sous le bon angle.

Pourquoi chercher à escalader l'enceinte, alors qu'il serait bien plus facile de venir du ciel ?

Tandis que la fumée envahissait le hall et que les extincteurs les aspergeaient d'eau, Payne réalisa qu'il manquait quelque chose : la sirène d'alarme. La plupart du temps, les choses se passaient dans cet ordre : feu, fumée, alarme, puis extincteurs. Mais pas cette fois. Il se demandait pourquoi, et aussi si cela avait une quelconque importance.

« L'alarme devrait fonctionner, confirma Ulster. Ici et à la caserne de pompiers de Biasca... Il doit y avoir un dysfonctionnement. »

Payne n'y croyait pas.

« Y a-t-il un système de commande manuel ? »

— Oui, répondit Ulster. Elle peut être désactivée avec une clé spéciale.

— Qui a cette clé ?

— Moi, Franz, et tous les agents de sécurité. »

Tuer un vigile, prendre sa clé et couper le système d'alarme avant qu'il puisse prévenir les pompiers. C'est ce que Payne aurait fait pour empêcher les secours d'arriver.

« Où est l'interrupteur de l'alarme ? »

Ulster lui indiqua la partie est du chalet.

« Il y a un panneau de contrôle, dans l'un des couloirs du fond. Tout peut-être dirigé depuis là-bas. »

— Alors, allons-y. »

Ulster regarda Payne comme s'il était devenu fou. Boyd, Maria et Franz, également. La chaleur commençait à augmenter, et la fumée à s'épaissir, mais Payne voulait s'aventurer au cœur du bâtiment. Le seul qui comprit fut Jones, parce qu'ils s'étaient déjà retrouvés coincés dans des situations autrement plus périlleuses, par le passé. Dans l'état actuel des choses, ils ne pouvaient pas prendre le dessus sur leurs adversaires par la puissance des armes. Il allait donc falloir être plus rusés qu'eux, et se lancer dans quelque chose d'inattendu. Sinon, ils se feraient massacrer.

« Faites-moi confiance, je sais ce que je fais. »

Tout le monde acquiesça, sans grande conviction.

« Petr, ouvrez la marche avec D.J. Boyd et Franz, mettez-vous au milieu. Maria, en cinquième, et je vous suis. »

Payne lui tendit un fusil.

« Tenez, ce sera plus facile de viser avec ça qu'avec un Luger. »

La peur qu'il lut dans les yeux de la jeune femme fit comprendre à

Payne que Maria s'inquiétait. Était-ce à cause des soldats, de l'incendie ou de Payne lui-même ? Il n'en savait rien. En vérité, il fut tenté de lui dire qu'ils avaient découvert le lien qui l'unissait à Manzak, juste pour mettre les choses au clair. Ainsi, il pourrait rester attentif à ce qui se passait autour d'eux, plutôt que de concentrer toute son attention sur elle. Malheureusement, en lui révélant ce qu'il savait, il prenait le risque d'avoir à gérer une crise de nerfs, ce qui serait peut-être plus difficile à maîtriser que ce qu'ils affrontaient à l'heure actuelle. Il décida donc de temporiser. Il lui en parlerait plus tard. À condition que tous deux soient encore en vie à ce moment-là.

Les extincteurs crachaient de l'eau à travers l'épais nuage de fumée, causant la chute d'une pluie noire qui affaiblissait leur vision et altérait leur respiration.

Ils essayaient de compenser leur difficulté à progresser en restant le plus près possible du sol, ce qui ralentissait leur allure alors qu'ils s'enfonçaient dans les profondeurs du chalet.

Tandis qu'ils approchaient du dernier couloir, Jones leur fit signe de s'arrêter, puis demanda à Payne de s'avancer. Refusant de perdre Maria de vue, celui-ci progressa à reculons, jusqu'à ce qu'il atteigne la tête de file. Il se tourna alors vers Ulster et lui dit : « Maria est en train de craquer sous l'effet du stress. Allez donc essayer de la calmer. » Il le prit par le bras pour appuyer ses propos. « Au moindre geste inconsidéré de sa part, demandez à jeter un œil sur son arme et refusez de la lui rendre. Je ne veux pas qu'elle se fasse de mal, ni qu'elle blesse quelqu'un d'autre. »

Ulster hocha la tête et se dirigea vers Maria. Payne les regarda discuter pendant quelques instants, avant de se retourner vers Jones.

« Comment tu comptes t'y prendre ?

— Tu passes en premier et je te suis.

— Ça marche. »

Payne fit un pas en avant et jeta un œil au coin du couloir.

D'après Ulster, le panneau de contrôle était situé tout au bout, sur la gauche. Payne fit donc en sorte de rester collé au mur de gauche, espérant ainsi dissimuler sa progression jusqu'à ce qu'il se retrouve nez à nez avec leurs adversaires. À condition qu'il y ait quelqu'un. En vérité, tout ceci n'était qu'une déduction logique, du point de vue de Payne. D'après ses informations, l'alarme incendie avait pu mal fonctionner, et il risquait peut-être la mort pour rien. En revanche, ce n'était pas comme s'ils disposaient d'une meilleure alternative, car Payne savait très bien que, s'ils passaient par la porte d'entrée, ils se feraient descendre avant d'avoir pu atteindre la clôture. Au moins, ici, ils avaient une chance de s'en sortir vivants. Après avoir fait quelques pas, Payne perçut deux voix étouffées. Il indiqua son oreille du doigt et leva en l'air les deux Luger, pour faire signe à Jones qu'il avait entendu

deux hommes. Celui-ci se glissa à ses côtés et agita son revolver au niveau du sol, pour avertir Payne qu'il allait tirer en position basse. Payne acquiesça en avançant encore d'un pas. L'un des hommes parlait italien, tandis que l'autre lui répondait en *schwyzerdütsch*, une variété de la langue alémanique utilisée en Suisse. Ils faisaient partie de la même équipe, mais s'exprimaient dans deux langues différentes. Payne espérait que Jones prêtait l'oreille à ce qu'ils disaient, car il savait qu'il pouvait les comprendre.

Mais ils auraient tout le temps d'en discuter plus tard, car le moment était venu de les éliminer pour de bon.

Payne indiqua sa montre du doigt et articula silencieusement : « Trois... deux... un... go ! »

Jones s'avança en position basse, couvrant tout son champ de vision, tandis que Payne se tenait debout, visant précisément les deux hommes. Leur mouvement fut si bref que les deux soldats n'eurent pas le temps de réagir. Ils portaient tous deux des tenues militaires et des masques à gaz, ce qui expliquait le timbre légèrement étouffé de leurs voix. Des AK-47 étaient accrochés à leurs épaules, en bandoulière.

Au cours d'un assaut ordinaire, Payne leur aurait ordonné de se rendre avant d'utiliser la manière forte. Mais pas ici. La barrière de la langue était à prendre en compte, et Payne décida de se montrer agressif. Sa première balle pénétra dans le biceps de l'Italien au moment même où Jones lui tira dans le mollet. Le projectile traversa ses muscles et termina sa trajectoire dans l'autre jambe. Il s'écroula par terre en hurlant de douleur, tandis que le sang jaillissait de divers endroits de son corps. Pendant ce temps, le soldat suisse resta aussi immobile qu'une biche dans la lumière des phares, sans trop comprendre ce qui était en train de se passer, même après avoir vu Payne et Jones au bout du couloir.

Payne et Jones savaient qu'ils devaient utiliser l'un de leurs ennemis pour se mettre en sécurité. Payne décida donc de ne pas lui tirer dessus. Il se précipita vers les deux hommes, les désarma, retira leurs masques et pointa son Luger sous le menton du soldat suisse, conscient que le canon de l'arme était aussi brûlant qu'un fer à friser.

« Tu parles anglais ? demanda Payne en entendant le grésillement de la chair brûlée.

— Oui, grogna le soldat suisse, oui.

— Tu coopères ou tu crèves. Combien êtes-vous ?

— Six... nous deux et quatre autres. »

L'Italien continuait à se tordre de douleur. Jones lui assena un coup de pied en lui demandant de la boucler.

« Où sont les autres ? poursuivit Payne.

— Dehors. Tous dehors.

— Comment communiquez-vous ?

— Par radio... dans ma poche. »

Jones s'en empara et s'assura qu'elle ne diffusait pas la transmission de leur interrogatoire.

« Qu'est-ce que tu fais à l'intérieur ? demanda Payne. C'est quoi, ta mission ?

— Vous empêcher de battre en retraite. »

Cela voulait dire que, si Payne avait quitté le bâtiment, ils se seraient faufilés derrière lui et auraient empêché son équipe de rentrer à nouveau. C'était leur manière de garantir le massacre au beau milieu de la cour. Payne appuya plus fort avec le Luger.

« Et vous attendiez quoi ? Quel était le signal ?

— Leur appel. On attendait leur appel. »

Payne secoua la tête.

« Changement de programme. C'est toi qui vas les appeler, ou on vous bute tous les deux. Tu piges ? »

L'homme essaya de faire un signe de tête, mais le canon du Luger l'en empêcha. Jones lui tendit la radio et lui dit exactement ce qu'il devait dire. Puis, par sécurité, Payne précisa au soldat que Jones parlait plusieurs langues, et que, s'il entendait la moindre chose ressemblant à un avertissement, il lui demanderait d'appuyer sur la gâchette. Payne savait que le soldat ne le croyait pas, et Jones ajouta donc quelques mots en allemand, en italien, et en d'autres langues. La mâchoire du type se serait décrochée si Payne ne l'avait pas maintenue en place à l'aide de son revolver.

« Appelle-les, grogna Payne. Maintenant. »

Le soldat alluma l'émetteur et parla dans sa langue maternelle.

« Max, ils s'enfuient ! Ils sont passés par les sous-sols, on les a ratés ! Ils se dirigent au pied de la montagne ! Dépêchez-vous ! »

Jones arracha la radio des mains du soldat suisse et le félicita pour ses talents de comédien. Payne n'avait aucune idée de ce que le type venait de dire, mais il était certain qu'il y avait mis du cœur. Ce petit spectacle avait sauvé la vie du soldat et celle de toute l'équipe de Payne. Tous demeuraient immobiles et attendaient patiemment la réaction de Max. Dix secondes plus tard, ils entendirent le début d'une conversation. D'abord Max. Puis quelqu'un d'autre. Puis Max, de nouveau. Payne regarda Jones pour qu'il traduise, mais celui-ci lui fit signe de patienter. Un autre interlocuteur. Puis Max, mais il avait cette fois l'air très en colère. Payne releva ce détail au son de sa voix.

Finalement, Jones entendit ce qu'il espérait.

« Ils ont mordu à l'hameçon. Ils se dirigent vers l'arrière du chalet. »

Payne sourit à l'annonce de cette nouvelle.

« Tu vas trouver ça dingue, comme idée... mais est-ce qu'on ne ferait pas mieux d'aller faire un tour devant ? » Tout le monde se mit à

rire, excepté les deux gardes. Ils savaient que, tôt ou tard, ils finiraient par être conduits dehors pour y être assommés.

L'hôtel de Küsendorf se trouvait à deux pâtés de maisons, et avait probablement été placé sous surveillance. Ils devaient donc dénicher un autre moyen de transport. Franz proposa de prendre l'un des camions de livraison des Archives. Ils étaient garés à l'extérieur de l'enceinte, dans un parking. Il y avait de la place pour deux personnes à l'avant du camion et pour une vingtaine à l'arrière. Franz se porta volontaire pour conduire, étant donné qu'il était familier des routes et des environs, et Ulster se proposa de lui tenir compagnie. Le reste de l'équipe s'installa confortablement entre les cartons et les caisses. La lumière d'un plafonnier leur permettait de se voir, bien que Payne eût préféré y voir plus clair encore. Il s'apprêtait à avoir une conversation difficile avec Maria, dont la réaction lui en apprendrait plus que les paroles. Il avait donc besoin de davantage de visibilité.

Une fois qu'ils furent installés, Payne récupéra toutes les armes, prétextant qu'il fallait essayer les vieux revolvers dans le cas où ils auraient pris l'eau. Chacun tendit son arme sans le moindre soupçon. Puis Payne demanda à Boyd ce qu'il transportait dans son sac à dos, et celui-ci lui répondit qu'il contenait la cassette vidéo, le parchemin et tous les livres qu'il avait pu emporter avec lui.

« Bon, dit Jones en dépliant le message de Raskin, il y a quelque chose dont nous devons parler. »

Payne s'installa à la droite de Jones, en faisant semblant d'essayer un Luger chargé, orienté en direction de Maria. Celle-ci, jambes repliées, était assise par terre et lui faisait face. Boyd se tenait près d'elle.

« Juste avant d'être attaqués, commença Jones, nous avons reçu quelques renseignements de la part du Pentagone. Des éléments de leur base de données que j'ai pu imprimer. Il semblerait que l'un de vous deux nous ait dissimulé certaines informations. Des détails au sujet de vos relations avec les hommes de Milan. »

Boyd et Maria se regardèrent, sans comprendre de qui parlait Jones. Cette tactique pouvait parfois révéler des secrets concernant les deux camps. Maria prit la parole : « Pouvez-vous nous donner un...

— Dites-nous la vérité, l'interrompt Jones en les regardant tous les deux à tour de rôle. Nous voulons tout savoir, ici et maintenant, ou nous vous livrerons aux autorités. Ce qui pourrait avoir des conséquences fâcheuses. »

Boyd et Maria s'observaient sans rien dire, tous deux en proie à la paranoïa.

« Assez joué, finit par dire Boyd. J'ai suffisamment de bouteille pour tout comprendre à votre manège. Vous voulez juste que l'un de nous deux craque pour obtenir quelques infos intéressantes. Néanmoins, je peux vous vous assurer qu'aucun de nous deux ne vous cache quoi que ce soit. » Il désigna la feuille de papier que Jones tenait dans la main. « Dites-nous ce qu'il y a sur ce papier. Je suis sûr que nous pourrons vous fournir une explication rationnelle. »

Jones jeta un œil en direction de Payne, qui acquiesça. L'heure était venue d'abattre leurs cartes.

« À Milan, dit Jones, que faisiez-vous pendant que Maria était partie chercher la voiture de location ?

— Je l'attendais à l'entrepôt, répondit Boyd.

— Maria, avez-vous passé un coup de fil à quelqu'un depuis l'aéroport ? »

La question sembla la surprendre.

« Qui aurais-je appelé ? On était au beau milieu de la nuit et j'essayais de quitter la ville en douce. Pourquoi aurais-je passé un coup de fil ? »

Jones acquiesça, espérant toujours qu'elle soit innocente.

« L'un de vous deux a-t-il reconnu les types de l'hélico ? »

Boyd secoua la tête.

« Pas moi.

— Et vous, Maria ? Les avez-vous reconnus ? »

Elle regarda Jones, l'air déconcertée.

« Vous étiez avec moi tout le temps. Vous savez très bien que nous n'avons pu voir personne, là-bas. Il faisait trop sombre et nous étions trop loin.

— Exact, reconnut Jones. Tout à fait exact. »

Il se tut un instant, pour maintenir la pression.

C'était plus qu'il n'en fallait pour faire craquer Boyd.

« Ça suffit ! Nous exigeons de savoir ce qui se passe, maintenant ! Nous sommes de *votre* côté, bon Dieu ! Pas du leur !

— Vraiment ? intervint Payne. Nous aimerions vraiment pouvoir vous croire. Mais ces renseignements nous poussent à avoir des doutes. Surtout depuis que nous avons appris que l'ennemi n'est autre que le frère de Maria. »

Maria et Boyd devinrent tout pâles. Lentement, ils tournèrent la tête l'un vers l'autre, chacun cherchant dans le regard de l'autre la preuve de sa culpabilité. Puis ils observèrent Payne et Jones, sans savoir quoi dire.

« Alors, de quoi s'agit-il ? demanda Jones.

— Il ne s'agit de rien du tout. Je ne sais même pas de quel frère

vous parlez.

— Roberto, dit Payne. Nous parlons de Roberto. L'homme qui s'est présenté à Pampelune en se faisant passer pour Richard Manzak. Le même que celui qui nous a menacés avec son revolver, à Milan.

— Celui que vous avez tué ? lâcha-t-elle.

— Et torturé. Puis mutilé. » Payne en faisait des tonnes pour essayer de la déstabiliser. « Je vous ai dit ce que je lui avais fait pendant que vous étiez dans l'hélico ? J'avais besoin de savoir son nom, et il n'a pas voulu me le donner. Alors j'ai dû improviser. »

Sans crier gare, Payne se leva d'un bond, attrapa la main de Maria et la lui écrasa par terre avec une telle force qu'elle gémit de peur. Il lui écarta les doigts sur le sol poussiéreux et utilisa le canon de son Luger pour tapoter les articulations de son index. Il donna ainsi plusieurs petits coups, afin qu'elle sente bien le contact du métal froid et qu'elle puisse imaginer ce que son frère avait pu endurer à Milan. Il se comportait ainsi pour la faire parler. Il lui déplaisait foncièrement d'avoir à être aussi brutal avec elle – étant donné qu'elle était probablement de son côté –, mais il le faisait pour la sécurité des autres. Il devait savoir à quel camp elle appartenait. C'était impératif.

« J'ai enfoncé la lame à cet endroit. Dans sa peau. Dans ses veines. Dans ses os. J'ai scié son doigt en deux et je l'ai mis dans ma poche pour pouvoir relever ses empreintes digitales. Exactement : lorsque nous étions dans l'hélicoptère, je me baladais avec le doigt de votre frère dans ma poche, pissant le sang de votre famille. »

La peau de Maria perdit son teint hâlé et devint pâle. Payne se dit que ce devait être dû à son monologue. Mais alors qu'il continuait à insister auprès d'elle, elle mentionna une chose à laquelle il n'avait pas prêté attention, un simple détail qui allait apprendre beaucoup à Payne et à Jones au sujet de sa famille et du camp auquel elle appartenait.

« Vous oubliez quelque chose, déclara-t-elle. Cette nuit-là, à Milan, quand vous avez rencontré Roberto, vous lui avez dit que j'étais dans la Ferrari, n'est-ce pas ? Que je m'y cachais avec D.J. ?

Payne fit oui de la tête. C'était exactement ce qui s'était passé.

« Et de quelle manière vous a-t-il répondu ? »

Oh merde ! se dit Payne. Comment avait-il pu être aussi stupide ? Comment avait-il pu laisser passer ça ? Roberto avait pressé le bouton de son détonateur comme s'il avait marché sur une fourmi. Sans aucun sentiment de culpabilité. Sans aucun remords. Sans la moindre hésitation. À vrai dire, ça avait même eu l'air de lui plaire. Pour une raison inconnue, le fait de tuer sa petite sœur avait semblé lui procurer un immense plaisir.

D'un seul coup, Payne disposait de toutes les preuves dont il avait besoin. Maria et Roberto ne se battaient pas dans le même camp.

Benito Pelati ne s'était pas mis à hurler. Il n'avait pas élevé la voix. Ni même perdu son sang-froid. Il s'était contenté de s'adosser au dossier de sa chaise et de sourire. Une réaction à laquelle le cardinal Vercelli et les autres membres du Conseil ne s'attendaient pas.

« Je me trompe ? demanda Vercelli. Votre réputation sera ruinée si nous autorisons les maîtres-chanteurs à dévoiler au monde entier l'existence des catacombes. Vous pouvez comprendre cela, n'est-ce pas ? »

Pendant des années, Pelati avait gardé pour lui seul le secret des catacombes. En partie par respect pour son meilleur ami, le cardinal Bandolfo, qui aurait été profondément meurtri d'avoir été trahi ; et aussi parce qu'il attendait de découvrir le témoignage de la crucifixion, écrit à la première personne, caché dans le tombeau de Vienne. Mais maintenant que Bandolfo n'était plus de ce monde, que le tombeau viennois avait été fouillé et que son fils Roberto était mort, Benito comprit qu'il était temps de passer à l'action.

« Pourquoi souriez-vous ? demanda Vercelli. Vous n'avez aucune raison de vous réjouir.

— À vrai dire, c'est *vous* qui n'avez aucune raison de vous réjouir. »

Vercelli demeurerait imperturbable. Le ton de Benito, froid et plein d'assurance, avait quelque chose de troublant.

On aurait pu penser à un assassin s'apprêtant à passer à l'acte. Dans la salle, tout le monde avait ressenti la même chose. Tous les regards suivirent Benito lorsqu'il se leva de sa chaise pour se diriger vers Vercelli.

« Le Conseil m'a demandé de trouver la personne responsable de la mort du père Jansen et de ce chantage. J'y suis parvenu. Pourquoi ne devrais-je donc pas m'en réjouir ?

— Vous connaissez le responsable ? demanda le Brésilien. De qui s'agit-il ? Dites-le-nous ! »

Benito le regarda intensément dans les yeux.

« C'était moi.

— Vous ? s'écria Vercelli. Comment ça, *vous* ?

— Comme je viens de vous le dire, je suis responsable de sa mort. En fait, c'est moi qui ai organisé toutes les crucifixions. »

Ses paroles mirent un moment avant de pénétrer le brouillard qui planait au-dessus des membres du Conseil. Mais une fois l'incrédulité

dissipée, un sentiment général d'indignation se répandit dans la salle. L'atmosphère était résolument venimeuse. Et Benito s'en réjouissait. Il absorbait ce fiel comme une salve d'applaudissements, prenant le temps d'apprécier les bordées d'injures qui fusaient de toutes parts. D'une certaine manière, leur attitude le mit en confiance pour ce qu'il s'appropriait à faire. Lorsqu'il atteignit le bout de la table, à la place réservée au chef du Conseil, il se pencha à l'oreille de Vercelli et lui murmura tout doucement : « Vous êtes assis à ma place. »

Pour joindre le geste à la parole, Benito posa sa main sur la tête du cardinal et l'écrasa violemment contre la table. Du sang se mit à couler de la bouche et du nez de Vercelli, imprégnant encore davantage de rouge sa robe écarlate d'ecclésiastique, une couleur qui signifiait qu'il était prêt à mourir pour sa foi, si nécessaire. Mais Benito n'avait jamais rien ressenti de tel concernant Vercelli. Il put en avoir confirmation lorsque le cardinal quitta son siège sans la moindre opposition. Pendant ce temps, aucun des autres cardinaux n'avait osé bouger, se demandant secrètement si Benito était armé et s'il avait prévu de les tuer.

Mais ce n'était pas le cas. Benito Pelati avait seulement planifié la disparition de leur religion.

Benito avait été recruté par le Conseil pour mettre la main sur un criminel, alors qu'il était le cerveau de ce complot. Ses hommes tuaient des innocents dans le monde entier pour attirer l'attention de tous. Celle des populations de chaque continent. Des populations de différentes religions. Benito Pelati tenait à ce que les médias fassent leurs choux gras des crucifixions afin d'exercer une plus grande pression sur le Conseil. Benito voulait leur faire comprendre qu'il était sans pitié et que rien ne pourrait l'empêcher d'atteindre son objectif.

Mais cela viendrait en son temps. Pour le moment, il avait hâte de voir l'expression sur le visage de Vercelli lorsqu'il lui expliquerait la véritable importance des catacombes. Lorsqu'il lui raconterait que sous les pierres tombales de l'église se cachait une salle secrète, accessible par un escalier dont le Vatican n'avait jamais entendu parler. Et que cette chambre renfermait un terrible secret. Celui qui devait anéantir l'Église.

Enfin, après toutes ces années, Benito et sa famille allaient obtenir ce qui leur revenait de droit.

Vendredi 14 juillet

Daxing, Chine

(À TRENTE KILOMÈTRES AU SUD DE PÉKIN)

L'avion-cargo décolla d'un petit aéroport connu seulement d'une poignée de personnes. L'herbe recouvrait son unique piste, qui s'apparentait davantage à un champ agricole qu'à autre chose. Le contrôle du trafic aérien était assuré par le fermier qui déplaçait son bétail chaque fois qu'il entendait au loin le moindre vrombissement de moteur.

L'idée était venue à Tank Harper alors qu'il cherchait un moyen de faire passer leur énorme croix de l'autre côté de l'enceinte de la Cité interdite. Après y avoir bien réfléchi, il s'était dit qu'il était beaucoup plus simple de la parachuter depuis le ciel, plutôt que de la faire basculer par-dessus la muraille. Ce procédé faciliterait non seulement leur fuite, mais attirerait également l'attention escomptée des médias.

Mais Harper savait qu'il lui faudrait outrepasser quelques-unes des règles imposées par Manzak pour que son plan fonctionne, et il ne voulait pas non plus courir le risque de voir s'envoler sa part de récompense. Il lui téléphona donc en début de semaine, par souci de transparence. Manzak fit preuve de tant d'enthousiasme à l'égard de son plan qu'il dit à Harper que, si son équipe réussissait à s'en tirer, ils toucheraient une prime de 100000 dollars, en plus de la somme initialement prévue. À partir de ce moment, ils ne pouvaient plus faire machine arrière. Ils allaient emprunter la voie aérienne et lancer l'opération « Lâcher-de-Jésus » comme l'avait baptisée Harper.

Avant le décollage, Harper et ses hommes avaient été forcés de suivre à la lettre les instructions que les autres équipes avaient dû, elles aussi, respecter, concernant le traitement réservé à leurs victimes. Le fouetter avec un martinet équipé de lanières de cuir, jusqu'à ce que la peau de son dos soit réduite en lambeaux. Le clouer sur la croix, une pointe à la fois. Accrocher l'écriteau au-dessus de lui. Surtout, et c'était le plus important, ils s'étaient assurés que la croix améliorée – structure renforcée, crochets métalliques au sommet, etc. – allait bien tenir le coup. Faute de quoi les choses risquaient de se gâter au moment où elle toucherait le sol.

« Deux minutes, annonça le pilote en scrutant l'horizon. On peut voler plus bas, si vous voulez.

— On s'en tient strictement au plan », grommela Harper.

Selon lui, ce n'était pas le moment de se lancer dans l'improvisation. Il avait effectué tous les calculs nécessaires, un peu plus tôt dans la semaine, et il les avait vérifiés après avoir procédé à quelques simulations de vol. Grâce à une visite de l'intérieur de la Cité interdite, il savait quel était le meilleur endroit où déposer la croix. Tout ce qu'ils avaient à faire, c'était de respecter ses instructions pour que tout se passe comme prévu.

« En position. »

Les deux autres membres de l'équipe se levèrent et positionnèrent Adams et la croix au-dessus de la trappe conçue pour larguer les caisses de marchandises derrière les lignes ennemies. La porte était équipée de boucles reliées au parachute de la croix, garantissant ainsi l'ouverture de la voilure de douze mètres dès qu'elle entrerait en contact avec l'air.

« Trente secondes ! » hurla le pilote.

Harper regarda sa montre. Ils étaient exactement dans les temps. Tout ce qu'il restait à faire, c'était de porter le dernier coup avant de balancer Adams hors de l'avion.

« Quelles sont tes dernières volontés ? »

Adams essaya de parler sans y parvenir, à cause du bâillon qu'on lui avait fourré dans la bouche. Tout l'équipage éclata de rire lorsque Harper se pencha, main sur l'oreille, feignant d'écouter ce que l'homme avait à dire.

« Vingt secondes », avertit le pilote.

Harper sourit en s'emparant de sa lance, dont l'extrémité était ferrée. Il avait attendu ce moment toute la semaine.

« Étant donné que t'as rien à dire, j'en conclus que t'es prêt à mourir.

— Quinze secondes. »

La trappe du cargo s'ouvrit alors que Harper enfonçait sa lance dans le thorax d'Adams. Le rugissement du vent extérieur couvrit le son de ses côtes se brisant net, ainsi que le bruit de succion de ses poumons perforés par la pointe. Le sang jaillit de la plaie comme d'une bouteille de chianti cassée, et dégouлина sur la peau de la victime. Harper ne voulait pas prendre le risque de pouvoir être identifié. Il enfonça la lance plus profondément, jusqu'à ce que son extrémité ressorte de l'autre côté du corps. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il se décida à la retirer.

« Cinq secondes. »

Harper retira le bâillon de la bouche d'Adams tandis que ses complices coupaient les cordons de sécurité à la base de la croix. La

toile du parachute se déploya instantanément, entraînant la croix hors de l'avion dans un bruissement puissant et propulsant Adams sur les terres de la Cité interdite.

Catrina Collins avait fait ses premières armes au *Washington Post* et au *New York Times* avant de trouver du travail chez CNN. Elle avait pris l'habitude de vivre la valise à la main, entre deux avions, partout où l'envoyait l'actualité. Par le passé, elle avait toujours passé une semaine ici, une autre là... jamais plus de trois mois au même endroit. Et voici ce qui l'attendait désormais : un été à Pékin.

Un été d'un ennui incommensurable.

Elle devait y suivre une série de conférences liées à l'économie et organisées à l'est du pays. Des ambassadeurs venus du monde entier se rendaient à Pékin pour débattre du capitalisme et de ses effets en Asie sur le long terme. Des informations sans aucune importance capitale, mais qui nécessitaient malgré tout d'être couvertes par la presse.

Vendredi matin, Catrina Collins se réveilla tôt, écoeurée à l'idée d'aller travailler. Un discours de plus sur le libre-échange et elle aurait la nausée. Dieu merci, un coup de téléphone des bureaux de CNN lui accorda un peu de répit. Un appel anonyme venait de leur signaler une manifestation du côté de la Cité interdite. L'interlocuteur n'avait pas donné beaucoup de détails, si ce n'est qu'il s'agissait de quelque chose de violent. Et la violence était un terme magique dans l'univers de la télévision.

Collins faillit se laisser décourager lorsqu'elle constata que plusieurs chaînes l'avaient devancée sur le terrain. ABC, CBS, NBC et Fox se trouvaient déjà sur place, ainsi qu'une dizaine de reporters venus du monde entier. Ayant tous reçu le même tuyau que CNN, aucun d'entre eux ne savait vraiment pourquoi il était là.

« Cat, lança Holly Adamson, une journaliste du *Chicago Sun-Times* qui couvrait souvent les mêmes sujets que Collins, qu'est-ce que tu fais là ? »

Collins sourit en lui faisant la bise.

« Sommet économique. Et toi ? »

— Sujets de société. »

Dans le monde du journalisme, il s'agissait d'une manière polie de dire : « Je n'ai pas le droit de t'en parler. »

« Tu es au courant de ce qui se passe ici ? »

Elle haussa les épaules.

« Pas vraiment. Et toi ? »

— Encore moins que ça.

— Tu sais d'où viennent tous les tuyaux, dit Collins en riant, c'est sûrement encore une info de CBS.

— S'il n'y a rien de sérieux, on pourrait prendre le temps d'aller

boire une bière. C'est vendredi, après tout.

— Tu sais quoi ? Elle me plaît bien, ton idée... »

Le crépitement des appareils photo attira soudain l'attention des deux femmes. Elles se retournèrent toutes deux vers les photographes et les virent pointer leurs objectifs vers le ciel. Collins s'abrita les yeux avec la main et leva la tête en arrière, essayant de distinguer ce qui tombait du ciel, à travers les nuages.

« C'est quoi ce truc ? » demanda Adamson.

Collins haussa les épaules et se tourna vers son équipe de cameramen.

« Shawn, tu filmes ? »

Shawn Farley ajusta son objectif.

« Je ne sais pas ce que c'est, mais je le filme. »

Collins fouilla dans leur matériel et trouva une paire de jumelles. Le crépitement des appareils photo se poursuivait dans les rangs de la presse.

« Qu'est-ce que c'est ? Un parachute ? demanda-t-elle.

— Exactement. Un parachute. De couleur rouge. Je ne sais pas à quoi il est attaché.

— J'espère que ce n'est pas une bombe. Ça me gâcherait la journée.

— Cat, dit Farley d'un air sérieux, j'ai peut-être des hallucinations, mais je crois qu'il y a un type là-haut.

— Waouh... un parachutiste chinois. Tu parles d'un scoop...

— Et on dirait qu'il est attaché à... euh... »

Farley zooma davantage. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il voyait.

« Une croix... on dirait qu'il est attaché à une croix. »

Collins avait suivi l'histoire des crucifixions alors qu'elle s'ennuyait lors des réunions de commissions. Jetant régulièrement un œil sur Internet, elle s'était tenue au courant des derniers développements de l'affaire. Elle avait fait ses débuts aux faits divers de Washington et pouvait parfaitement se lancer sur les talons d'un vrai tueur en série. Sans attendre, elle avertit son supérieur.

« Si je te dis ce que je suis en train de voir tu ne me croiras jamais...

— Laisse-moi deviner. Un poster de Yao Ming[9] à poil. »

Elle ne releva pas la blague et se contenta de répondre :

« La quatrième crucifixion. »

— Pardon ?

— Et tu ne devineras jamais d'où vient la victime. Je te le jure devant Dieu, tu ne trouveras jamais.

— D'où vient-elle ? demanda-t-il.

— Du paradis », répondit-elle en regardant le parachute tomber lentement des cieux.

Autoroute autrichienne Frontière austro-suisse

Le passage d'une frontière peut parfois se révéler délicat, surtout si les douaniers sont en possession de votre photo et qu'on leur a promis une jolie récompense s'ils parviennent à vous mettre la main dessus. Ainsi, Payne pensa qu'il était plus simple qu'Ulster et Franz déposent tout le monde à deux kilomètres de la frontière, pour leur permettre de gagner l'Autriche par leurs propres moyens. Payne s'était dit que le ciel était sombre, que la forêt était épaisse et que lui et Jones étaient suffisamment aguerris aux techniques de survie pour aider Maria et Boyd à éviter de se faire repérer. Mais Ulster ricana devant un tel projet. Il leur jura qu'il connaissait tout le monde, à la frontière, et que personne ne viendrait fouiller son camion, en vertu d'un accord passé il y a plusieurs années.

Et Ulster avait raison. Dix minutes plus tard, ils roulaient sur l'autoroute, en direction de la capitale de l'Autriche. Vienne se trouve dans la partie nord-ouest du pays et compte plus de deux millions d'habitants. Connue pour sa contribution au répertoire de la musique classique (Mozart, Beethoven et Brahms) et à la psychanalyse (Sigmund Freud), la ville compte également une attraction majeure : la Hofburg, un vaste palais au style brouillon qui couvre une surface de plus de 250000 m² et abrite plus d'un million d'œuvres d'art. La Hofburg était devenue la résidence royale officielle en 1533, lorsque Ferdinand I^{er}, descendant de la dynastie des Habsbourg, s'était installé dans les appartements impériaux. Depuis, la Hofburg avait hébergé cinq siècles de souverains, comme les dirigeants du Saint Empire romain germanique (1533-1806), les empereurs d'Autriche (1806-1918) et l'actuel président fédéral autrichien.

L'aspect le plus intéressant du palais n'était pas la liste de ses anciens résidents, mais plutôt l'empreinte que chacun y avait laissée lorsqu'il y vivait. De 1278 à 1913, chaque monarque apporta sa propre contribution en s'inspirant du style qui prévalait à l'époque. Le mélange qui en résultait était un voyage dans le temps et dans l'histoire de la décoration intérieure, réparti dans dix-huit ailes et dix-neuf cours, en un fol assortiment de styles comprenant le baroque, la

renaissance française et italienne, le gothique et le XIX^e siècle allemand.

Mais le seul élément décoratif qui les intéressait était la statue de l'homme-qui-rit que Payne avait remarquée sur la photo d'Ulster. Une statue qui se trouvait à l'intérieur du palais, au niveau de la grille principale. Ils devaient imaginer le moyen d'aller examiner l'œuvre d'art sans se faire tirer dessus ni arrêter.

Tout en réfléchissant à diverses hypothèses, Payne regarda de l'autre côté de la route et écouta Boyd et Maria, qui discutaient de la signification de la statue. Le vacarme du moteur étouffait la moitié de leurs mots, mais leur passion pour le sujet remplaçait chacune des syllabes manquantes. Boyd défendait l'idée que la présence de l'homme-qui-rit à Vienne était la preuve que les Romains avaient réussi à mener à bien leur complot et le trucage de la crucifixion. Sinon, pourquoi lui serait-il rendu hommage en un lieu aussi prestigieux ? Mais Maria n'y croyait pas vraiment. Elle rappela à Boyd qu'elle avait vu l'homme-qui-rit sur le toit du *Duomo*, à Milan, même si personne ne savait qui il était ni pourquoi il était là. De plus, étant donné que cette œuvre avait été sculptée dans du marbre viennois, Maria pensait qu'il devait s'agir du travail d'un artisan de la région. Ce qui voulait dire que l'œuvre qui se trouvait à la Hofburg n'était peut-être rien d'autre qu'une réplique de la statue milanaise. Ou vice-versa.

Jones était assis à côté de Payne et cherchait à localiser la Hofburg dans un guide touristique qu'il avait dégotté dans une caisse.

« T'as déjà entendu parler de la chorale des Petits Chanteurs de Vienne ? Tous les dimanches, ils chantent la messe à la Hofburg. On pourrait attendre jusqu'à ce moment-là et en profiter pour rentrer avec les gens qui se rendent à l'église. »

Cette messe hebdomadaire célébrée dans un bâtiment public intriguait Payne. Pas seulement parce qu'il s'agissait d'une faille dans le système de sécurité, mais aussi parce que le procédé mettait en lumière une différence intéressante entre l'Autriche et les États-Unis. En organisant un office catholique au cœur de la Hofburg, le gouvernement autrichien faisait du catholicisme sa religion officielle.

« Ils n'ont jamais entendu parler de la séparation de l'Église et de l'État ? »

Jones se référa au guide de voyage qui évoquait les relations entre l'Autriche et l'Église romaine catholique en les comparant au trône et à l'autel, deux entités qui avançaient main dans la main pour l'épanouissement du catholicisme.

« Ils disent que le Vatican a passé un accord qui lui garantit un soutien financier de la part du gouvernement autrichien. Les citoyens sont libres de choisir la religion de leur choix. Néanmoins, 1 % de leurs revenus atterrit directement dans les caisses de l'Église catholique

romaine.

— C'est vrai ? Je n'ai jamais entendu parler de ça.

— Moi non plus. En revanche, leur union peut s'expliquer. Leurs liens avec Rome remontent à deux mille ans, à l'époque où Rome était une province militaire romaine. En fait, tu ne me croiras jamais si je te dis qui était l'un des pères fondateurs de Vienne... Tibère, en personne. Apparemment, il était à la tête d'une garnison romaine qui occupait les collines situées au pied des Alpes. C'est là-bas qu'il saisit l'importance de cette région et qu'il ordonna à ses troupes de s'emparer de la cité celte de Vindobona. Lorsque ce fut chose faite, elle devint leur base militaire pour les cinq cents années qui suivirent. »

Jusqu'à présent, Payne s'était demandé si la statue de l'homme-qui-rit valait vraiment le coup de faire dix heures de route. Il s'était dit qu'ils pourraient toujours trouver un indice ou deux, mais il n'était pas convaincu par la nécessité de mettre ainsi l'équipe en danger dans la mesure où la Hofburg était un monument fédéral. Tout pouvait déraiser en un instant, il les avait prévenus. Trop de gardes aux alentours. Mais Boyd et Maria avaient insisté et fini par exiger de faire le voyage jusqu'à Vienne.

Et cette dernière information permit à Payne de comprendre pourquoi. Bizarrement, le lien entre Tibère et l'homme-qui-rit était irréfutable, mais, pour des raisons inconnues, leur complicité n'avait jamais été évoquée dans les livres d'histoire. Certaines personnes avaient tout fait pour dissimuler l'alliance qui unissait les deux hommes. Et au moment où leur secret était menacé, ces types avaient paniqué et envoyé une équipe de tueurs pour éliminer Boyd et Maria dans les catacombes, puis fait exploser un bus pour se débarrasser de tous ceux qui auraient pu être témoins de leurs agissements.

Mais pourquoi ? Et surtout, qui ? Personne ne se serait donné autant de mal pour protéger ce secret si celui-ci n'avait pas de répercussions contemporaines. Et si tel était le cas, ça devait concerner le Christ et les gens qui croyaient en lui. Face à un comportement si désespéré, il ne pouvait pas y avoir d'autre explication.

« Que penses-tu de l'Église catholique ? murmura Payne. Je veux dire... tu penses qu'ils pourraient être derrière tout ça ?

— C'est une question difficile. La plupart des gens considèrent leur Église comme étant infaillible. Mais dès que des personnes extérieures s'en mêlent, tout devient possible. » Jones réfléchit plusieurs secondes avant de reprendre. « Tu as déjà entendu parler du pape Jean VIII ? La légende prétend qu'il s'agissait d'un scribe anglais qui avait été engagé en tant que notaire papal. Bien des années plus tard, après avoir dédié sa vie entière à l'Église, il fut nommé pape. Belle histoire, non ? Malheureusement, elle se termine de façon tragique. Au tout début de son règne, il fut terrassé par une douleur insoutenable, au beau milieu

d'une procession publique. Avant qu'on ait pu lui venir en aide, le pape est mort instantanément, sur place, dans une rue romaine, devant tout le monde... Et tu sais comment il est mort ?

— Laisse-moi deviner. Il a été empoisonné par un prêtre.

— Non. Il est mort en accouchant. Car, vois-tu, on a par la suite découvert que le pape Jean VIII était en fait une femme enceinte.

— Une femme ?

— C'est dingue, non ? L'autorité suprême de l'Église catholique romaine a menti à la Terre entière pendant plusieurs années, pour parvenir à ses fins. Ses serments importaient peu, pas plus que la loi catholique. La seule chose qui comptait pour elle, c'était de devenir la papesse Jeanne.

— La papesse Jeanne, c'était son nom ?

— Pas son vrai nom, mais c'est celui que lui ont donné les érudits du XIV^e siècle.

« La légende de la papesse Jeanne va au-delà de l'histoire chrétienne. Les jeux de tarot médiévaux avaient l'habitude de lui rendre hommage avec la carte de la papesse (la *papessa*, en italien), avant que l'Église ne fasse pression pour que la carte devienne celle d'une prêtresse, dans le but de minimiser le scandale.

« Et elle n'est pas la seule personne à avoir brisé les lois de l'Église. D'après ce que j'ai lu, les papes ont donné naissance à une ribambelle de gamins, pendant toutes ces années. Et beaucoup d'entre eux ont obtenu leur trône par le biais de moyens illégaux : corruption, chantage, extorsion. Pire encore : certains ont même commis des crimes durant leur règne. Toutes sortes de crimes, du vol au meurtre, en passant par les agressions. »

Payne demeurait silencieux et réfléchissait aux paroles de Jones.

« Si tu travaillais pour le Vatican, reprit-il finalement, et si tu avais entendu parler de rumeurs concernant un ancien parchemin menaçant tout ce à quoi tu as dédié ta vie, que serais-tu prêt à faire pour l'en empêcher ?

— Sans vouloir te vexer, je crois que tu ne poses pas la bonne question. Selon moi, il aurait été plus approprié de me demander ce que j'aurais été prêt à ne pas faire. »

Leur camion s'arrêta à cinquante mètres du palais. Payne se dirigea jusqu'à la vitre du conducteur, stressé d'avoir à parler de la Hofburg à Franz et à Ulster. Il n'ignorait pas que tous deux y étaient déjà venus. Mais il se demandait quelles étaient leurs connaissances en matière de sécurité et ce qu'ils savaient concernant la disposition des lieux.

« Combien de fois êtes-vous entrés dans le palais ? demanda-t-il.

— Difficile à dire, répondit Franz. J'ai arrêté de compter, depuis toutes ces années. Mille fois, peut-être ?

— Vous êtes sérieux ?

— Bien sûr ! Petr ne vous a rien dit ? Des universitaires viennois se sont rendus aux Archives pendant des années, essentiellement à cause du grand-père de Petr. La Hofburg est un musée national. En fait, il s'agit de plusieurs grands musées reliés les uns aux autres. Leurs conservateurs nous ont apporté plusieurs objets, aux Archives, pour que nous puissions les examiner. Ils étaient souvent trop imposants et d'une trop grande valeur pour être transportés sans aide. Voilà pourquoi nous utilisons des camions.

— Donc, j'imagine que vous connaissez aussi les agents de sécurité ? »

Franz sourit : « Évidemment ! Je les connais tous, je les appelle par leurs prénoms. »

D'un seul coup, Payne réalisa qu'il ne serait peut-être pas si difficile de pénétrer à l'intérieur de la Hofburg.

Jones resta dans le camion avec Ulster et Franz, tandis que Payne ouvrait la marche le long du Volksgarten, un parc paysager aux couleurs chatoyantes qui décorait les environs du Parlement. Maria suivait, loin derrière, ses cheveux attachés sous une casquette de baseball et son visage dissimulé derrière des lunettes de star qu'elle venait d'acheter à un vendeur ambulancier.

Boyd marchait encore plus loin derrière. C'est à son sujet que Payne se faisait le plus de soucis, étant donné que son portrait faisait la une de tous les journaux de la ville. Dieu merci, il avait remarquablement réussi à se fondre au sein d'un groupe de touristes écossais qui marchaient dans la même direction. Ses traits tirés et son crâne dégarni étaient dissimulés sous un bob rouge. Son nez était recouvert d'une épaisse couche d'oxyde de zinc. Il s'y était d'abord opposé, prétendant avoir ainsi l'air d'un vieillard. Payne lui confirma que c'était l'intention. Toute l'Europe était à la recherche d'un tueur sans pitié, pas d'un vieux schnock au visage blafard badigeonné de crème.

Il leur fallut quelques minutes pour atteindre l'entrée de la Heldenplatz, la cour principale située devant la Hofburg. Payne fit semblant de refaire son lacet sur le trottoir pavé, permettant à Boyd et à Maria de le rejoindre. Puis, en groupe, ils passèrent le long d'une haie de fiacres, ces carrosses tirés par des chevaux qui avaient été utilisés en ville pendant plus de trois cents ans.

« Comment doit-on s'y prendre ? demanda Boyd. Dois-je passer devant et aller examiner la statue ? »

— Pourquoi pas... répondit Payne. Mais dès l'arrivée du camion, nous partons immédiatement. » Il désigna une statue équestre située près de la sortie. « Je vais aller faire un tour là-bas et garder un œil sur vous. Pendant ce temps-là, faites-moi plaisir : essayez de savoir ce qui fait rire ce salopard. »

La statue de l'homme-qui-rit était identique à celle de Milan.

L'effritement du marbre était différent, en raison du climat plus rude de l'Autriche, mais, du point de vue de Maria, il ne faisait aucun doute que les deux œuvres avaient été réalisées par le même artiste. Boyd était très perplexe à ce sujet. Pourquoi un artiste aurait-il perdu son temps à sculpter deux statues identiques ? Pourquoi ne pas modifier la position du sujet ou l'expression de son visage ? Et pourquoi l'homme-qui-rit affichait-il toujours ce large sourire sur toutes les œuvres d'art ?

« A-t-on un moyen de découvrir le nom de ce sculpteur ? » murmura Maria.

Boyd cligna plusieurs fois des yeux avant de lui répondre : « C'est amusant que vous posiez cette question, car je me demandais la même chose. Hélas, toutes nos recherches ne nous mèneraient qu'à un foutu cul-de-sac. Même s'il existe encore un grand nombre de sculptures et de peintures datant de l'époque de l'Empire, très peu de noms d'artistes ont pu être établis et enregistrés.

— Même pas ceux des grands maîtres ? »

Il secoua la tête.

« Dites-moi, ma chère... qui a conçu le Colisée ? Et le Panthéon ? Il s'agit de deux des plus célèbres monuments du monde, et pourtant personne ne sait qui en a dessiné les plans. C'était la façon de faire des Romains, tout simplement. Ils n'accordaient aucune valeur à l'artiste.

— Dans ces conditions, oublions l'artiste et concentrons-nous plutôt sur l'histoire de cette statue. Si les Romains attachaient autant d'importance à la conservation des œuvres, on pourra peut-être déterminer l'endroit où les statues ont été sculptées, et pourquoi elles ont été placées dans deux villes différentes. Qui sait... peut-être que toutes les réponses à nos questions se trouvent entre ces murs. »

Boyd soupira.

« Je l'espère, ma chère. Sinon, la vérité sur l'histoire du Christ ne sera jamais découverte. »

Bibliothèque nationale d'Autriche

(Située dans la Hofburg)

Vienne, Autriche

Franz amena le camion aux abords de la Josefplatz, un petit parc situé à l'est de la Hofburg. Cinquante ans plus tôt, les troupes américaines avaient risqué leurs vies pour extirper les étalons lipizzans des mains de l'armée allemande. Aujourd'hui, il leur renvoyait l'ascenseur en faisant entrer en douce des Américains dans la demeure des lipizzans, dans le dos d'un garde dont le père avait combattu dans les rangs du III^e Reich, pendant la Seconde Guerre mondiale.

Ironie, délicieuse ironie.

Depuis sa cabine, Karl reconnut le camion et appuya sur le bouton pour ouvrir la porte de sécurité. L'immense portail d'acier, dont le sommet était orné de piques décoratives, se mit à grincer en se déplaçant le long du rail mécanique. Franz se dirigea vers l'entrée étroite de la petite cour pour s'assurer que le véhicule ne passait pas directement sous les caméras de sécurité.

« Bonjour, dit le vieux garde, je me demandais si j'allais te revoir. »

Franz descendit du camion et le salua d'une chaleureuse accolade.

« Et pourquoi donc, Karl ? »

— Je me suis dit que l'un de nous deux serait peut-être mort, d'ici là. »

Franz rit en lui indiquant le siège passager.

« Tu te souviens de mon patron, Petr Ulster ? »

— Bien sûr ! répondit Karl. La famille Ulster est tenue en très haute estime, par ici. »

Ulster serra la main du garde.

« Content de vous voir. »

Ils se dirigèrent tous trois vers l'arrière du camion en toute décontraction. Karl était d'ordinaire bien plus vigilant sur les livraisons. Mais pas lorsqu'il s'agissait de Franz. Leurs chemins s'étaient tant de fois croisés qu'ils avaient fini par devenir bons amis.

« Tu sais, tu as de la chance que je t'ouvre la porte. Je n'aurais pas dû, normalement. »

Franz songea à plusieurs choses.

« Et pourquoi ?

— Ils nettoient cette partie du palais. Elle est fermée aux visiteurs jusqu'à dimanche.

— Nous ne voulons pas vous causer de problème, dit Ulster. Voulez-vous que nous partions ?

— Non, monsieur Ulster, ne vous donnez pas tant de peine. Nous ferons toujours une exception, pour vous. » Karl regarda Franz ouvrir la soute. » Vous livrez ou vous chargez, aujourd'hui ?

— On livre. Une sacrée livraison, même », répondit Ulster en souriant.

Le sens commun disait à Payne qu'il ne pourrait pas pénétrer dans un monument abritant quelques-uns des plus prestigieux trésors du monde aussi facilement que Franz le prétendait. Mais celui-ci savait de quoi il parlait, car Karl avait déchargé l'une des caisses sans jeter un œil au reste de la soute. Ils se contentèrent d'attendre, tandis que Karl entraînait dans le camion puis en ressortait par l'arrière.

Tous les quatre foulèrent le sol de l'aile de la Hofburg dédiée au XVIII^e siècle, près de l'entrée de la Bibliothèque nationale d'Autriche, lieu de résidence de l'une des plus remarquables collections de livres et de parchemins du monde. L'immense section centrale de la bibliothèque était surnommée le Grand hall et s'étirait tout le long de la Josefplatz.

Mesurant près de 80 mètres de long, 15 mètres de large et située sous un plafond s'élevant à 20 mètres du sol, la longue galerie était jalonnée d'étagères en bois sculpté, de fresques aux couleurs vives, de colonnes corinthiennes et de statues de marbre. Ce jour-là, la bibliothèque était fermée au public et n'était donc éclairée que par la seule lumière du jour qui filtrait à travers les vitres circulaires du dôme faisant office de plafond.

Payne fut le premier à entrer dans la bibliothèque, marchant sur les motifs du sol de pierre sans faire le moindre bruit. La tête haute, les yeux grands ouverts, il fit une vingtaine de mètres en observant les balcons qui s'élevaient au-dessus de lui, comme s'il était à l'opéra. La seule chose dont la présence paraissait incongrue était la caisse en bois trônant au milieu de la pièce, offerte à titre gracieux par Franz et Ulster. Ils expliquèrent que le protocole exigeait de déposer les colis dans leur lieu exact de destination, où elles étaient ouvertes par un chercheur ou par le responsable d'un centre de recherches. Mais cette fois-ci, ils avaient décidé de l'ouvrir eux-mêmes.

« On commence par quoi ? » murmura Payne, tandis qu'il revenait vers le groupe.

Boyd jeta un bref coup d'œil circulaire sur les rangées d'étagères qui

s'élevaient au-delà de son champ de vision. La bibliothèque contenait plus de deux millions et demi de livres, plus de 240000 cartes, 280000 documents géographiques, 43 000 manuscrits datant du XVI^e siècle, et plus de 24000 autographes.

« Nous devrions chercher une liste des sculptures de la Hofburg, ou un fichier contenant les noms des artistes autrichiens de l'époque du Christ. Malheureusement, il y a de grandes chances pour que ces documents ne soient pas écrits en anglais.

— Ce qui m'exclut des tâches à exécuter, reconnut Payne. Puis-je vous être utile en quoi que ce soit ?

— En fait, dit Boyd, vous avez le sens du détail et un œil averti. Vous pourriez peut-être chercher des images du mec qui rit. Qui sait... il se cache peut-être ici ?

— Bonne idée, approuva Payne, ravi de s'adonner à une activité où il n'aurait pas à défoncer de portes ou exécuter un sale type. Par où allez-vous commencer ?

— Les plus vieux volumes se trouvent aux premier et deuxième étages. Avec un peu de chance, Maria et moi réussirons à trouver des documents remontant à l'époque du Christ.

— Je les accompagne, dit Jones. Juste au cas où on croiserait du monde dans les étages du dessus. »

Payne les regarda s'épuiser sur la caisse de livres, mais renonça à leur prêter main-forte. Il savait qu'il avait des choses plus importantes à faire que de la manutention, comme inspecter les lieux pour vérifier que des agents de sécurité ne s'y promenaient pas. Il irait également jeter un œil sur l'homme-qui-rit, mais son unique souci était de s'assurer que la bibliothèque était à l'abri du danger et qu'ils étaient bien seuls.

La sécurité, d'abord. Le succès, ensuite. C'était un bon précepte de vie.

Revolver en main, Payne se dirigea de l'autre côté du Grand Hall, en passant sous une arche ornée d'une fresque reposant sur une série de colonnes semblables à des arbres. L'attraction la plus spectaculaire de la Bibliothèque nationale se trouvait un peu plus loin. À près de trente mètres du sol. La coupole, un dôme permettant à la lumière naturelle d'inonder la salle, s'élevait au-dessus de lui comme le balcon d'un théâtre, même si les spectateurs qu'il apercevait aux balustrades n'étaient pas réels. Ils avaient tous été peints sur cet espace ovale et oblique par Daniel Gran, en 1730. Payne marcha jusqu'au centre de la salle du Dôme, les yeux collés au plafond, lorsqu'il sentit son téléphone vibrer contre sa hanche.

« Allô... murmura-t-il.

— Signor Payne ? dit Frankie. C'est vous ? Je n'étais pas sûr que vous répondriez. J'appelle toutes les heures depuis hier. Pourquoi vous

ne répondez pas ? »

Payne n'avait pas le temps de s'expliquer. Il devait réduire leur conversation à moins d'une minute s'il ne voulait pas être repéré.

« J'avais éteint mon téléphone pour économiser de la batterie, dit-il.

— Ah ! Bonne idée. Vous ne l'utilisez qu'en cas d'urgence. C'est intelligent, ça ! »

Des souvenirs de la conversation de la veille revinrent à l'esprit de Payne. Pas seulement parce qu'il avait raccroché avant que Frankie ait pu lui parler des soldats morts à Orvieto, mais aussi parce qu'ils avaient été attaqués à Küssendorf moins d'une heure plus tard. Après tout, son téléphone n'était peut-être pas si sûr que ça...

« Écrivez tout ce que vous avez à me dire, et je dis bien tout. Je vous rappelle plus tard pour vous donner un numéro de fax où vous pourrez m'envoyer votre rapport. Mais ne l'envoyez pas de votre fax personnel. Utilisez un appareil public qui ne peut pas être identifié. Compris ?

— Oui, mais...

— Et n'appellez plus sur ce téléphone. Il n'est pas sécurisé. »

Payne raccrocha avant que Frankie n'ait pu ajouter un mot, ravi de voir que leur conversation n'avait duré que vingt-trois secondes.

Hélas, tout cela ne servirait à rien. Payne et son équipe n'allaient pas tarder à être découverts.

Nick Dial n'avait pas de mandat ni assez de temps pour se rendre en Chine, mais il appela le BCN de Pékin aussitôt après avoir résolu l'énigme des punaises. Au départ, les policiers se montrèrent sceptiques. Du moins, jusqu'à ce que des journalistes les informent d'une manifestation imminente et qui s'annonçait violente. C'était la preuve que les flics attendaient pour agir. En quelques minutes, ils envoyèrent des escadrons protéger tous les grands sites touristiques de la ville, faisant tout ce qui était en leur pouvoir pour avoir l'air efficace aux yeux de la presse.

Catrina Collins faisait partie du groupe de journalistes présents sur place. Elle se tenait là, immobile, pétrifiée, ses grands yeux bleus suivant la croix qui flottait dans le ciel. Les obturateurs cliquetaient et les journalistes affluaient, essayant de se faire une idée de l'endroit où le parachute allait atterrir. Des soldats armés de fusils M14 visaient le ciel, en attendant les ordres, tandis que leurs supérieurs cherchaient à évaluer le niveau de la menace.

Était-ce une bombe ? Un terroriste ? Ou la quatrième victime du tueur au crucifix ?

Le directeur de l'information de CNN hurla dans l'oreillette de Collins. Ils seraient en direct dans moins d'une minute. Shawn Farley, son cameraman, fut prié de suivre ce qui se passait le plus longtemps

possible, tandis que Collins décrirait les images qu'elle pouvait voir dans un petit moniteur.

« Merde, merde, merde ! » s'agaça-t-elle contre elle-même. Son maquillage avait besoin d'être retouché, et elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait dire. « Je suis pas contente. Pas contente du tout ! »

Le directeur ignore ses commentaires.

« On y va dans trois... deux... un... »

L'image de la croix flottant dans les airs apparut sur les écrans de télé du monde entier.

« Je me trouve actuellement devant la Cité interdite, à Pékin, où, il y a quelques instants, un parachute a été repéré au-dessus du site touristique... Comme vous pouvez le constater, tout porte à croire qu'il s'agit de la quatrième victime d'une étrange série de crucifixions qui suscite l'inquiétude du monde entier. » Des graphiques détaillant les autres affaires défilaient au bas de l'écran. « La victime semble être un homme blanc âgé d'une trentaine d'années. Il a été cloué sur la croix, comme pour la crucifixion de Jésus-Christ.

— Non, bordel ! Pas question de parler de religion ! »

Collins reprit ses esprits : « On peut voir que du sang a coulé au niveau des mains et des pieds de la victime, puis le long du bois, comme dans le plus sinistre des films d'horreur. » Farley zooma encore davantage, pour obtenir le meilleur plan qui soit. « Je vois aussi du sang qui coule de ses côtes... des petits flots de sang coulent depuis sa blessure, comme... Oh, mon Dieu ! Regardez son visage ! Il vient d'ouvrir les yeux ! Il vient d'ouvrir les yeux ! Seigneur ! Il n'est pas mort !

— Putain ! s'écria le directeur. Ne jure pas à l'antenne ! Arrête de crier *Seigneur* à tout instant ! Tu vas nous mettre à dos tous les bondieusards du pays ! »

Collins essayait de garder son calme.

« Des soldats sont en train de se déployer dans les rues, autour de moi, ils ne savent pas quoi faire. Je ne sais pas s'ils ont vu que la victime était vivante, qu'il y a peut-être encore une chance de sauver cet homme et d'obtenir des renseignements sur le tueur. » Elle jeta un œil sur le moniteur, à la recherche d'un élément à décrire. « Je regarde dans le ciel, mais je ne vois aucun avion et je n'en entends pas non plus. Le mystère ne fait que s'épaissir. D'où venait-il ? Pourquoi le tueur a-t-il choisi la Chine ? Quel message cherche-t-il à faire passer ? » La croix poursuivait sa chute, dérivant lentement vers la cour principale de la Cité interdite. « Nous allons perdre de vue le parachute. Nous ne pourrons plus le voir depuis l'endroit où nous nous trouvons. Il plane actuellement à cent cinquante mètres au-dessus du grand palais, un endroit dont l'accès est interdit aux médias. Nous resterons avec la victime pendant sa chute. Les troupes se dirigent au

pas de charge vers l'entrée la plus proche. Les soldats sont tous armés de fusil, pour faire face à toute attaque éventuelle... Je n'aperçois pas de personnel médical... Espérons qu'ils se trouvent déjà de l'autre côté de l'immense enceinte de la Cité, à attendre que le parachute touche terre. »

Farley filma la chute jusqu'à ce que la croix disparaisse de son champ de vision, puis revint rapidement sur Collins, qui se tenait sur le trottoir. Ses yeux bleus fixaient intensément la caméra.

« Je couvre l'actualité mondiale depuis des années, mais je n'ai jamais rien vu d'aussi bizarre... Et grâce à la magie de la télévision, vous avez pu le voir, vous aussi. »

Dans sa chambre d'hôtel de Boston, Nick Dial approuva ce dernier commentaire.

« Ça, c'est de la télé réalité ! »

Il coupa le son de la télé et se dirigea vers son tableau d'affichage. Quatre punaises rouges désignaient les lieux des crimes. Quatre continents différents, quatre victimes différentes. Reliées entre elles sur la carte du monde par deux lignes droites. Deux lignes qui formaient une croix géante. Et qui se croisaient en Italie.

Mais où, en Italie ? Telle était la question.

La croix géographique passait à plus de quatre-vingts kilomètres à côté de Rome et du Vatican. Ce qui surprenait Dial, étant donné que ces deux endroits remplissaient les critères des autres scènes de crime. Des villes célèbres et un tas de touristes qui allaient pouvoir accorder toute leur attention. D'après ce que Dial pouvait constater, le point central de la croix se trouvait quelque part en Ombrie, perdu au milieu de nulle part.

Dial se pencha pour y regarder de plus près et comprit qu'il avait besoin d'une carte détaillée de l'Italie pour identifier la ville où se rencontraient la latitude et la longitude, car quelque chose allait se passer là-bas. Quelque chose d'énorme. Il ignorait de quoi il s'agissait précisément, mais il savait que cet endroit était la clé de toute cette énigme. Surtout, il savait que ce X désignait un lieu précis.

Boyd et Maria se déployèrent dans les étages de la bibliothèque, à la recherche de renseignements concernant l'homme-qui-rit. Ce qui offrit à Jones l'occasion parfaite de passer un peu de temps seul avec Maria. Il la retrouva près de la collection de manuscrits du premier étage.

« Qu'est-ce que vous cherchez ? »

— Une aiguille dans une meule de foin », murmura-t-elle. Jones se retourna et observa les livres et les objets qui les entouraient.

« Une sacrée meule de foin... À quoi ressemble-t-elle, votre aiguille ? Je peux peut-être vous aider.

— Je n'en ai aucune idée, dit-elle en haussant les épaules. Vraiment aucune...

— Super ! ça réduit considérablement nos chances. » Maria se dirigea vers lui, en laissant délicatement traîner son doigt sur le dos des livres.

« Reconnaissez que c'est une ironie féroce de se retrouver ici. Je veux dire... de tous les endroits du monde, nous nous trouvons à la Hofburg, à la recherche d'indices prouvant la mort du Christ. Tout semble très cohérent, surtout à cause de la lance.

— La lance ? Quelle lance ?

— La Lance du Destin. La lance qui a été utilisée pour transpercer les côtes du Christ. Elle se trouve ici, à la Hofburg.

— Ah oui... je vois de quelle lance vous voulez parler.

— Saviez-vous que la première chose qu'a faite Hitler quand il a annexé l'Autriche en 1938 fut de venir ici pour s'emparer de la lance ? Certains historiens disent qu'il s'en est inspiré pour diriger le monde. Il l'avait déjà vue à l'époque où il était encore étudiant et avait eu une vision qui l'avait convaincu que la lance le rendrait invincible.

« Mais Hitler n'était pas le seul à croire en la puissance de cette arme. D'après la légende, quiconque possédait la lance détenait le pouvoir de conquérir le monde. Le mythe disait également que, si son propriétaire perdait la lance, il mourrait instantanément. Un fait qui avait bel et bien eu lieu, car Hitler s'était suicidé environ une heure avant que les troupes américaines ne s'emparent du bunker où il conservait la relique. Certains l'attribuent au hasard, d'autres prétendent qu'il s'agit du destin.

« On peut retrouver les origines de l'histoire de la Lance Sacrée (alias, la Lance du Destin) à travers les siècles, même si personne ne

sait précisément si elle a bien été utilisée par Longin, le centurion romain qui aurait prétendument transpercé les côtes du Christ. Certains historiens estiment que sa lame, qui mesure environ cinquante centimètres, aurait été forgée plusieurs siècles après la mort du Christ, et qu'il ne s'agit de rien d'autre que d'un canular.

« Certains chercheurs spécialistes de la Bible ont décidé d'y regarder de plus près. Pas seulement parce qu'ils pensent que la Lance appartient au domaine de la fiction, mais parce qu'ils sont convaincus que Longin est lui aussi un personnage de fiction, étant donné qu'aucun texte ni aucun registre ne mentionnent son nom avant l'apparition de l'Évangile de Nicodème, en 715. De plus, sachant que *longinus* est une version latinisée du mot grec *longche*, qui signifie « lance », ils soupçonnent l'Église d'avoir inventé ce nom pour pouvoir le donner à un homme tout à fait anonyme.

« Les Évangiles disent que la lance prouvait la mort du Christ. Et maintenant, nous voilà, à l'endroit où est conservée cette lance mythique, à chercher des indices prouvant que Jésus n'est pas mort sur la croix. C'est d'une ironie stupéfiante. »

Jones se tut, pour réfléchir à ce qu'elle venait de dire.

« Et si ce n'était pas que de l'ironie ? Et s'il y avait un rapport entre la présence de la lance et celle de l'homme-qui-rit au même endroit ? Et si Longin était l'homme-qui-rit ?

— Vous plaisantez, n'est-ce pas ? dit-elle en riant.

— Pas du tout, répondit-il l'air sérieux. Longin a bien participé à la crucifixion, non ? Malgré tout, personne ne peut le décrire et il n'est apparu dans les livres d'histoire qu'après la chute de l'Empire. C'est assez étrange, si l'on prend en compte le caractère pointilleux des Romains dans le domaine de la tenue à jour des registres. Cette identité a peut-être été tenue secrète par Tibère. Il a peut-être fait retirer ce nom des livres d'histoire.

— Et la lettre P ? La bague de la statue portait la lettre P ? Ça doit bien vouloir dire quelque chose.

— Peut-être. Et si le nom de Longin avait été inventé, comme le prétendent certaines personnes ? Son vrai nom était peut-être Pierre, ou Paul, ou je ne sais quoi. Longin se trouvait juste à côté de la croix au moment de la crucifixion, il aurait très bien pu administrer la mandragore au Christ. De plus, c'est lui qui a annoncé la mort du Christ à la foule, et qui l'a prouvée en le poignardant dans les côtes. »

Maria demeurait silencieuse, tout en comparant la théorie de Jones à ses connaissances. Au fond d'elle-même, elle sentait que quelque chose ne collait pas, qu'il manquait une pièce à ce puzzle.

Une pièce qu'elle allait découvrir quelques heures plus tard.

Nick Dial feuilleta son atlas jusqu'à ce qu'il trouve une carte de

l'Italie. Il s'appliqua pour dessiner deux lignes sur la surface colorée tout en gardant constamment un œil sur les punaises rouges de son tableau d'affichage. Il savait que, s'il faussait son tracé de quelques centimètres, il pouvait louper sa cible d'une cinquantaine de kilomètres.

Comme il s'y attendait, les deux droites se croisèrent en Ombrie, une région fertile, plus connue pour ses terres agricoles que pour ses attractions touristiques. Intrigué, Dial chaussa ses lunettes à double foyer et regarda attentivement le point d'intersection, à la recherche du point de jonction des quatre croix.

« Orvieto », murmura-t-il. Le nom lui disait quelque chose. Il l'avait entendu récemment.

Dial consulta ses e-mails sur son ordinateur portable. Plusieurs messages faisaient référence à la récente explosion d'un bus dans les environs d'Orvieto et de la chasse à l'homme qui s'était organisée pour retrouver le professeur Charles Boyd.

Dial attrapa son téléphone, composa le numéro du BCN local et obtint la ligne d'Henri Toulon, qui répondit à la troisième sonnerie.

« Nick, mon ami... où es-tu donc, aujourd'hui ?

— À Boston, mais je vais pas tarder à bouger.

— Ah bon ? Tu as décidé de démissionner et de me laisser ta place ? C'est vraiment très gentil de ta...

— Boyd, l'interrompt Dial. Le professeur Charles Boyd. Que peux-tu me dire à son sujet ?

— Qu'il a le vent en poupe, ces temps-ci. Toute l'Europe le recherche. Pourquoi ?

— J'ai l'impression qu'il pourrait être lié à mon affaire. Que peux-tu m'envoyer ?

— Tout ce que tu voudras... mais je suis un peu perdu, là. Comment peut-il être...

— Ce n'est qu'une supposition. Tu peux m'envoyer ces renseignements au plus vite ? J'en ai besoin avant de prendre l'avion.

— Où vas-tu ? Tu n'as pas fini, à Boston. J'ai obtenu les renseignements que tu voulais, au sujet du fax. »

Merde ! jura Dial intérieurement. Il avait oublié cette histoire de fax. La personne qui l'avait envoyé à Interpol était au courant de la mort d'Orlando Pape avant même qu'il ait été tué. Si Dial lui mettait la main dessus à Boston, il pouvait résoudre toute l'enquête.

« OK, donne-les-moi, vite. Je veux quand même prendre l'avion.

— Mais Nick, tu crois pas que...

— Allons, Henri ! Tu ne vois pas que je ne suis pas d'humeur à écouter tes conneries. Pas aujourd'hui. Envoie-moi seulement ce que je t'ai demandé. Pas tout à l'heure, ni après ta prochaine pause cigarette, mais maintenant ! Tu m'as bien entendu ? Tout de suite ! »

Toulon afficha un sourire radieux. Il adorait mettre son boss en rogne. Surtout depuis que Dial avait été promu à ce poste à sa place.

« Relax, Nick ! Jette un œil à ta messagerie. Tes renseignements t'y attendent. »

Nick Dial savait que le fax annonçant la nouvelle du meurtre était important. Il était persuadé que, s'il remontait jusqu'à son expéditeur, il pourrait établir un lien direct avec le crime, peut-être même identifier le tueur ou l'un de ses associés. Mais, concernant cette affaire, il estimait qu'il avait des choses plus importantes à faire.

Il appela donc Chang au BCN local et lui demanda de s'en occuper.

« Ne fais pas tout foirer, lui dit Dial en se frayant un passage parmi la foule de l'aéroport. Et dès que tu as les renseignements, tu restes calme. Ne prends aucune initiative. N'en parle à personne. Garde ça au chaud. Pigé ? Je te passerai un coup de fil dans quelques heures, quand je serai dans l'avion.

— Pas de problème. Je vais rentrer chez moi et attendre votre appel... Autre chose, monsieur ?

— Ouais. Trouve-moi un maximum d'infos sur ce qui s'est passé à Pékin. Je veux que tu me fasses un rapport complet quand nous reprendrons contact.

— Oui, monsieur. »

Dial jeta un œil sur l'un des écrans annonçant les départs, pour savoir où se trouvait sa porte d'embarquement.

« T'es déjà allé en Chine ?

— Non, monsieur.

— Et tes parents ? Ils sont d'où ?

— Noank.

— Jamais entendu parler. » Dial grimâça. « C'est dans les environs de Pékin ?

— Pas vraiment, monsieur. C'est dans le Connecticut. »

Dial se sentit profondément idiot et fit de son mieux pour changer de sujet.

« Trouve-moi ces renseignements, Chang. Je t'appellerai avant d'atterrir.

— Monsieur ? Juste par curiosité, combien de temps dure votre vol pour la Chine ?

— La Chine ? Je ne vais pas en Chine, je vais en Italie.

— Attendez... dit Chang d'un air perdu. Je croyais que vous enquêtiez sur le crime d'aujourd'hui.

— Pas du tout. Je vais en Italie pour empêcher le prochain d'avoir lieu. »

Dante Pelati entra dans le bureau de son père et le trouva assis à sa table de travail, tenant tendrement une photo de famille entre ses

maines. Son père était un homme secret, quelqu'un qui préférait rester à l'écart de la plupart des gens, à l'exception de Roberto, le frère aîné de Dante. Le premier fils de Benito était considéré par son père comme le prince de son univers. Tous deux entretenaient une relation que Dante n'aurait jamais pu avoir avec son père. Du moins, pas du vivant de Roberto.

« Tu as eu mon message ? » demanda Benito. Ses yeux étaient injectés de sang, et ses joues, trempées de larmes. Dante ne l'avait jamais vu dans cet état. À vrai dire, c'était un spectacle dont il se réjouissait.

« Je suis venu le plus vite possible, murmura-t-il. Que puis-je faire pour toi ? »

Benito remit la photo en place sur son bureau et regarda Dante. Il avait compris que celui-ci était désormais devenu la pièce maîtresse du secret que la famille Pelati avait dissimulé pendant des siècles. Ce qui devait contraindre Benito à faire quelque chose qui le mettait mal à l'aise. Il allait avoir une entrevue très personnelle avec son fils cadet.

« Je sais que je n'ai pas toujours été là, pour toi... Je m'en rends compte, aujourd'hui, et... c'est l'un des plus grands regrets de ma vie. »

Dante fut stupéfait. Il avait passé sa vie à espérer entendre ces mots, à se demander dans quelles circonstances ils franchiraient les lèvres de son père. Maintenant, il savait.

« Je pourrais rester là, à chercher des excuses... mais ce ne serait pas une bonne chose... Tu mérites mieux que ça... tu mérites de savoir la vérité. »

Benito s'affala dans sa chaise, en respirant difficilement. Il avait déjà tenu les mêmes propos, il y a bien longtemps, quand Roberto avait atteint l'âge de les entendre. Mais cette conversation serait différente. Benito ne comptait pas parler des secrets enfouis à Orvieto ni de ce qu'il espérait en faire. Il allait plutôt lui décrire les grandes lignes du complot en marche. Et qui toucherait bientôt à sa fin.

« Père, demanda Dante, quelle vérité ?

— Celle de notre famille. »

Une pile de journaux emballés avec une cordelette jaune avait été déposée près du bureau d'accueil. Payne n'avait pas lu les nouvelles depuis quelques jours et voulait prendre connaissance des dernières informations concernant Orvieto. Il fouilla dans le tas et finit par trouver un journal écrit en anglais. Il l'emporta à l'étage et chercha un endroit tranquille où il pourrait garder un œil sur les agents de sécurité, tout en prenant des nouvelles de l'homme le plus dangereux d'Europe.

Tous les articles parlaient de Boyd comme d'un tueur de sang-froid, un individu prêt à tout pour obtenir ce qu'il voulait, même si le journal n'émettait aucune hypothèse à ce sujet. À leurs yeux, c'était un dangereux fugitif laissant derrière lui de longues tramées de sang et un tas de cadavres, partout où il passait. Pas un mot concernant les catacombes ni sur l'hélicoptère qui avait essayé de le tuer. Rien sur ses trente années d'enseignement et pas le moindre mot non plus sur les récompenses qu'il avait obtenues à Douvres. Pourquoi ? Parce que ce genre de chose pouvait adoucir son image et lui donner une apparence humaine. Et comme chacun sait, l'humanité ne fait pas vendre. La violence, c'est vendeur. C'est ce que les gens veulent lire.

L'article qui suivait celui consacré à Boyd confirmait le point de vue de Payne.

« Le Tueur au Crucifix » annonçait la manchette, juste au-dessus du portrait d'une personne assassinée au Danemark. D'ordinaire, Payne n'aurait pas prêté attention à cet article, mais la photo et le titre étaient si sensationnels qu'ils attiraient inmanquablement l'œil du lecteur. En tout cas, plus que les autres articles du journal, même si ces derniers concernaient une actualité plus cruciale que la mort d'un homme, survenue, il est vrai, dans des conditions de brutalité et de violence exceptionnelles. Il parcourut rapidement le texte qui relatait tout ce qui s'était passé à Elseneur ainsi qu'en Libye. Il se terminait par une note du journaliste faisant référence aux dernières nouvelles de la rubrique des sports, qui disait simplement : « Pape est la troisième victime. »

« Putain de merde ! » grogna Payne, en sachant très bien qui était mort avant d'avoir tourné les pages.

Orlando Pape était l'un des noms les plus célèbres du monde des sports, avec ceux de Tiger Woods et Shaquille O'Neal. S'il était mort,

cette nouvelle allait éclipser tout le reste et faire du professeur Boyd la dixième roue du carrosse. Payne passa à la rubrique des sports, mais ne trouva rien de plus qu'une brève annonçant la mort de Pape, retrouvé crucifié à Fenway Park, et précisant que rien d'autre ne pouvait être confirmé en raison de l'heure tardive à laquelle était tombée l'information. Pas de photo, pas de citations ni de réactions de la part de l'équipe. La nouvelle la plus importante du monde des sports depuis dix ans, et il ne pouvait rien savoir de plus.

Frustré, Payne prit son journal et s'en alla trouver Jones pour lui faire part de ce qu'il avait appris. Néanmoins, avant qu'il puisse le faire, Jones et Maria avaient entamé une discussion avec Boyd, qui venait de tomber sur un texte moderne détaillant l'histoire de la Hofburg et de la royauté qui l'avait façonnée. Boyd espérait obtenir le nom du souverain qui avait construit la partie du bâtiment où se trouvait la statue de l'homme-qui-rit.

« Vous avez trouvé quelque chose ? » demanda Maria.

Boyd poursuivit sa lecture pendant quelques secondes avant de se tourner vers eux : « Humm ? Que dites-vous ? »

Elle sourit. Toujours le même, ce cher professeur Boyd.

« Avez-vous trouvé quelque chose ? répéta-t-elle.

— De toutes petites choses, ma chère. De toutes petites choses. Si j'avais quelques renseignements fiables, je suis certain que je pourrais découvrir une preuve tangible. » Il fit un geste brusque de la main, indiquant le reste de la bibliothèque. « J'ai confiance. Je crois que la réponse se trouve ici, quelque part.

— Je suis d'accord avec vous, dit-elle en souriant. D.J. a une théorie dont vous devriez prendre connaissance. »

Boyd lança un regard en direction de Maria, puis revint vers Jones, en se demandant s'ils étaient sérieux. L'expression de leur visage lui indiqua qu'ils l'étaient.

« Allez-y, je vous écoute. »

Payne écoutait également. Mais avant que Jones ne puisse prononcer le moindre mot, l'attention de Payne fut détournée par l'agitation provenant de l'autre bout de la bibliothèque. D'abord, l'ouverture d'une porte, puis le bruit de pas étouffés. Les pas de plusieurs personnes pénétrant au même moment dans la bibliothèque. Il s'agissait peut-être d'une équipe de nettoyage ou d'un groupe de gardiens armés, mais Payne ne pouvait rien voir depuis l'endroit où il se trouvait. De toute façon, il savait qu'ils allaient avoir des problèmes.

« Cache-les ! » dit Payne à Jones qui comprit en un instant ce qu'il devait faire. Ils travaillaient ensemble depuis si longtemps qu'ils connaissaient parfaitement leurs tactiques respectives.

Payne tira le Luger de sa ceinture et se dirigea calmement vers le premier étage en se glissant entre les piliers et les statues. Des milliers

de livres étaient alignés dans les étagères, derrière lui, le protégeant d'une attaque dans le dos, tandis que, devant lui, une grande balustrade en bois encerclait le balcon. Il se trouvait en position élevée, à plus de quatre mètres du sol du rez-de-chaussée. Il se camoufla sous une table à rallonges et jeta un œil à travers les balustres, où il pouvait voir la majeure partie du Grand Hall.

Deux hommes en tenue ordinaire étaient tapis dans l'ombre de l'entrée principale, pendant que leur complice tripotait quelque chose derrière une tapisserie accrochée au mur droit. Payne doutait du fait que la bibliothèque possédât un coffre-fort dans cet espace public. Ce qui laissait la place à deux hypothèses : un système de sécurité ou un panneau électrique. Il eut la réponse au bout de quelques cliquetis, lorsque la lumière explosa au plafond.

Payne continua de se concentrer sur les types tandis qu'ils se dirigeaient vers le centre du rez-de-chaussée. Ils se trouvaient à plus de trente mètres, ce qui empêchait Payne de voir ou d'entendre quoi que ce soit. Un marmonnement s'élevait de temps à autre, suivi d'une réponse rapide, mais rien d'intelligible. En partie à cause de la distance, mais aussi à cause de la barrière de la langue. Dans tous les cas, il ignorait qui étaient ces hommes et ce qu'ils venaient faire ici.

Son instinct lui dit qu'ils n'étaient pas à la recherche de son équipe. Si c'était le cas, ils ne se tiendraient pas au milieu de la bibliothèque en faisant autant de bruit. Ils raseraient les murs, pointeraient leurs armes à chaque angle et à chaque recoin jusqu'à ce qu'ils les trouvent. Payne n'avait rien constaté de tel, ce qui le poussait à croire qu'ils n'étaient pas dangereux, qu'ils ne savaient pas que Payne et son équipe étaient présents et qu'ils seraient en sécurité tant que ces types restaient tranquilles.

L'hypothèse de Payne s'effondra quelques instants plus tard, lorsque l'un d'eux se mit à gueuler : « Boyd, ça ne sert à rien de te cacher ! Je sais que tu es là. Sors de ton trou et viens m'affronter, comme un homme. »

Payne avait connu beaucoup de situations insensées, au cours de ses années de combat, mais c'était la première fois qu'il voyait quelqu'un oser provoquer l'ennemi pour qu'il se montre. « Sors de ton trou, où que tu sois » ne faisait pas partie de beaucoup de stratégies militaires. L'incongruité de la scène s'accrut encore davantage lorsque Boyd émergea d'entre les piles de livres. Le regard conquérant, comme s'il s'apprêtait à faire quelque chose de stupide, comme provoquer cet homme en duel, Boyd s'écria à travers le Grand Hall : « Viens me chercher, espèce de salopard ! »

À cet instant, Payne fut à deux doigts de faire dans son froc. De toutes les choses les plus débiles et de tous les plans foireux qu'il avait eu à affronter au cours de sa vie, c'était le plus tordu. Pourquoi un

agent aguerri de la CIA, quelqu'un censé être un génie, donnait-il délibérément sa position à l'ennemi, mettant ainsi en péril tout ce qu'ils essayaient d'accomplir ? Quel con ! Mais qu'avait-il donc dans la tête...

Boyd se tenait à une dizaine de mètres, sans savoir que Payne était caché sous l'une des tables. Pendant un instant, Payne fut tenté de le faire taire pour protéger le reste de l'équipe. Quelques balles dans les genoux, et il passerait par-dessus la rambarde comme la mère de Damien quand celui-ci la reverse avec son tricycle, dans *La Malédiction*[10]. Néanmoins, il chassa cette idée de sa tête lorsqu'il aperçut Maria dans le dos de Boyd. En un instant, l'univers de Payne bascula. Il se passait quelque chose, mais il ne savait pas quoi. Y avait-il plus de gardes que ceux qu'il avait pu apercevoir ? Maria et Boyd étaient-ils en train de se rendre ? Ou bien lui et Jones s'étaient-ils fait doubler ? Payne obtint la réponse à sa question lorsqu'il vit qui se trouvait en bas. Petr Ulster, tout sourire, avec ses grosses joues rouges luisantes sous les lumières du Grand Hall. Il regarda Payne et lui dit : « Jonathon, mon garçon ! Vous voilà. J'espère que ça ne vous dérange pas, mais j'ai pensé que nous pourrions faire appel à des renforts. »

Tout le monde descendit et l'on procéda aux présentations formelles. Boyd venait de retrouver son vieux collègue. Le professeur Hermann Wanke portait une chemise et une cravate, ainsi qu'une paire de chaussons aux pieds. Il prétendait faire ainsi moins de bruit en arpentant les couloirs de la Hofburg, mais Payne comprit, à la malice qu'il lisait dans ses yeux, qu'il le faisait surtout pour s'amuser. Tout le monde considérait Wanke comme le plus grand spécialiste de l'histoire autrichienne, aussi estimait-il que l'excentricité était son droit le plus divin. D'un point de vue personnel, Payne se foutait de sa manière de s'habiller, tant qu'il pouvait les aider dans leur mission. Il demanda à Wanke comment Boyd et lui avaient fait connaissance, ce qui déclencha un monologue de cinq minutes sur l'époque où ils étaient ensemble à Oxford, et où, selon Wanke, ils s'entendaient à merveille malgré la différence de leurs origines sociales.

Ils firent également connaissance de Max Hochwälder, l'assistant discret de Wanke. Il était plus proche de l'âge de Boyd que de celui de Payne, même s'il était difficile de l'évaluer précisément étant donné qu'il semblait avoir renoncé à la parole. Coupés court, ses cheveux blonds étaient vierges de tout reflet blanc. Il serra timidement la main de Payne avant de retourner aux oubliettes, s'effaçant virtuellement du cercle des fortes personnalités.

Après quelques minutes de bavardage, Payne se dit qu'il était temps de se remettre au travail. Il commença avec la question la plus évidente. Que faisait Wanke à la Hofburg ?

« Des recherches, *Herr* Payne. Des recherches. » Son anglais était

parfait, avec très peu, voire pas d'accent, même s'il lâchait un mot en allemand dans chacune de ses phrases, pour son plaisir personnel. « Je m'apprêtais à aller travailler sur l'une des collections royales, lorsque j'ai aperçu mes deux vieux amis, Petr et Franz. J'ai compris qu'ils complotaient un coup tordu et j'ai eu envie d'aller m'amuser un peu avec eux. » Il se mit à parler très fort, en allemand, ce qui leur donna l'impression de se trouver davantage dans un stalag que dans une bibliothèque. « Quand ils ont levé les mains en l'air, j'ai compris qu'ils mijotaient quelque chose de très vilain. Un plan auquel il fallait que JE participe ! » Ulster passa sa main sur son visage d'un air embarrassé. Payne comprit que le recrutement de Wanke n'était pas aussi volontaire que ce qu'il avait voulu faire croire.

« À partir de ce moment-là, c'était facile, dit Wanke, j'ai envoyé Franz dehors pour s'occuper du garde, pendant que Petr me faisait part des grandes lignes de l'histoire. Quand j'ai entendu le nom de Charles, j'ai su que je devais les aider. Qu'ils le veuillent ou non.

— J'espère que ça ne cause de problème à personne, s'excusa Ulster. Je sais que j'aurais dû raconter un bobard et tenir Hermann en dehors de cette histoire, mais compte tenu de son statut, j'ai pensé qu'il pourrait nous être utile. Du moins, je l'espère. Il me serait très pénible d'avoir à reconnaître que j'ai fait une erreur. »

Payne lui répondit par un haussement d'épaules qui résumait son avis sur la question et voulait dire : « Mon-pauvre-petit-que-vas-tu-faire ? » Ils n'allaient pas lui passer un savon ni le virer de la bibliothèque. Il avait juste invité l'un des plus vieux amis de Boyd, un homme qui connaissait mieux l'histoire autrichienne que quiconque ici présent, à les aider dans leurs recherches. S'ils devaient vendre la mèche à quelqu'un, ce n'était pas un mauvais choix. Heureusement, Ulster n'avait révélé aucun des secrets importants de cette affaire et s'était contenté d'en décrire les grandes lignes concernant l'homme-qui-rit, sans rien dire au sujet des catacombes. Boyd informa donc Wanke de quelques autres faits, et le vieux bonhomme excentrique laissa la place à un historien de classe mondiale.

« Par où commencer... par où commencer ? » marmonna-t-il en soupirant.

Puis, sans un mot, il s'enfonça dans les entrailles de la bibliothèque, suivi de Boyd, Ulster, Maria et son assistant mutique. Payne retint Jones avant qu'il ne les accompagne, lui signalant qu'il avait quelque chose à lui dire.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jones.

— Je me suis dit qu'on avait passé tellement de temps à se poser des questions au sujet de Boyd qu'on a fini par perdre de vue les choses primordiales. Plus importantes encore que les catacombes.

— Plus importantes que les catacombes ? Tu réalises qu'on est à

deux doigts de pouvoir prouver que le Christ n'a pas été crucifié. Ça me semble quand même relativement important.

— Ouais, je sais, mais... mais j'ai l'impression qu'il y a autre chose. »

Jones dévisagea Payne.

« Ah non, mec ! Ne me dis pas que ton sixième sens est encore en train de faire des siennes !

— En fait, on est sortis du sixième sens à partir du moment où j'ai lu ceci. » Payne lui tendit le journal qu'il avait lu tout à l'heure. « Ça me semble être un peu trop gros pour n'être qu'une simple coïncidence. Il y a forcément un rapport.

— C'est-à-dire ?

— Le fait que nous enquêtons sur la crucifixion et que des gens soient retrouvés crucifiés. D'abord, un prêtre du Vatican. Puis un prince népalais. Et la nuit dernière, encore plus fort : ils ont eu Orlando Pape.

— Le Saint-Tireur ?

— Oui, il a été retrouvé au Fenway.

— Pas possible ! »

Jones se tut pour réfléchir. « Et tu crois qu'il y a un lien avec notre affaire ?

— Les crucifixions... devine un peu quand elles ont commencé. Lundi. Le jour où Boyd a découvert les catacombes. Le jour où le bus a explosé. Le jour où on est venu nous chercher pour entrer en scène... Tu as le droit de penser que je suis parano, mais il ne peut pas s'agir d'une coïncidence.

— Mais c'est peut-être... insista Jones, c'est peut-être juste un...

— Un quoi ? Un hasard extraordinaire ? Tu te souviens de la dernière fois où tu as entendu parler d'une affaire de crucifixion ? Ça fait un bail, pas vrai ? Et la dernière fois qu'un prêtre du Vatican a été assassiné, ça remonte à quand ? Trouve-moi un cas similaire ayant eu lieu ces vingt dernières années. »

Payne attendait une réponse qui ne viendrait pas, il le savait.

« Je te le garantis, D.J., ce truc a un lien avec notre affaire. Je ne sais pas pourquoi ni comment, mais on est embarqués dans une histoire qui dépasse largement la personne du professeur Boyd. Et mon sixième sens me dit que, si l'on ne découvre pas très vite de quoi il s'agit, les choses ne vont pas tarder à devenir très difficiles pour tout le monde. »

Tank Harper et son équipe se posèrent à l'aéroport de Daxing avant que le corps ait touché le sol. Le pilote avait volé à basse altitude, sans se préoccuper des radars. Pas besoin de s'inquiéter, avec les Chinois. D'ici à ce qu'ils lancent leurs avions-patrouilleurs dans le ciel, la piste d'atterrissage serait envahie par le bétail, et l'avion de Harper, camouflé sous la végétation.

Mais c'est pour cette raison que Manzak l'avait engagé. Il savait que Harper ne se ferait jamais prendre.

Néanmoins, ce que Manzak ignorait, c'était que depuis le début, Harper n'avait pas cru à ses conneries. Dans sa profession, Harper avait compris que la partie la plus difficile du travail n'était pas la mission en elle-même, mais plutôt d'empocher sa récompense. C'était l'aspect le plus dangereux et le plus excitant de son job, surtout lorsqu'il travaillait pour un nouvel employeur. Quelqu'un avec qui il n'avait aucun lien, en qui il ne pouvait pas avoir confiance. Quelqu'un comme Richard Manzak.

Manzak avait appelé Harper au début de la semaine et lui avait dit que le partage de l'argent aurait lieu samedi, dans une villa romaine. Tout ce que Harper avait à faire, c'était de se présenter à l'heure au rendez-vous pour toucher sa part. Harper avait souri en l'écoutant, avant de poser une question sans détour : « Vous serez là pour nous accueillir ? »

Manzak l'avait assuré de sa présence, et lui avait même donné sa parole d'homme. Bien entendu, Harper savait très bien que la parole de Manzak n'avait aucune valeur. Non seulement il avait menti sur son nom – il s'appelait en réalité Roberto Pelati –, mais il avait utilisé l'identité d'un agent de la CIA porté disparu. Pourquoi agir ainsi ? Pourquoi choisir un nom qui avait déjà une histoire ?

Harper n'arrivait pas à répondre à ces questions. Mais les mensonges de Pelati lui avaient fait comprendre le plus important : son commanditaire n'avait aucunement l'intention de le payer. Et pour couronner le tout, étant donné que Pelati avait donné rendez-vous à Harper et son équipe dès leur arrivée en Italie, celui-ci se doutait qu'un sale coup se tramait à la villa. Quelque chose de sanglant. Quelque chose de violent. Et à vrai dire, cela ne lui causait pas le moindre problème.

Harper avait espéré toucher un million de dollars, mais il était prêt

à se contenter du scalp de Pelati.

La croix de Harper atterrit dans la cour principale de la Cité interdite, où elle fut réceptionnée par un groupe de soldats armés. Des représentants du BCN local se tenaient à proximité, grâce au coup de téléphone de Nick Dial, qui leur avait demandé de garder intacts les indices, autant que cela soit humainement possible. Mais la définition de ce terme n'était pas la même en Chine qu'aux États-Unis.

Le personnel chinois de la HAZMAT[11] sonda la croix pour y déceler tout danger, puis fit son rapport par radio au quartier général. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que les médecins militaires ne soient autorisés à examiner la victime. Les toubibs annoncèrent que Paul Adams avait de bonnes chances de rester en vie s'il était transporté et opéré d'urgence à l'hôpital. Le chef de secteur les remercia et leur dit qu'il allait essayer d'obtenir l'autorisation. Les médecins acquiescèrent et retournèrent s'occuper d'Adams sans broncher. Ils savaient que, dans leur pays, les choses se passaient de cette façon, et que la moindre protestation de leur part ne manquerait pas de leur causer des problèmes, à eux et à leurs familles.

Une heure plus tard, la décision tomba des plus hautes instances : l'évacuation médicale avait été refusée.

Pour une raison inconnue, on empêchait Adams de quitter la Cité interdite. Même si cette décision le condamnait à mort.

Payne et Jones retrouvèrent les autres dans une section de la bibliothèque où étaient rangés mille exemplaires d'un même ouvrage. C'est du moins ce que pensa Payne. Chaque exemplaire de cuir marocain rouge, bleu et doré était frappé des armoiries du prince Eugène, membre de l'une des plus grandes familles du Moyen Âge européen.

Même s'il était né à Paris, Eugène était un personnage révérend en Autriche, où il était devenu célèbre en combattant les Turcs aux côtés du Saint Empire romain germanique. Par la suite, il parvint à accroître encore son prestige en faisant don de sa bibliothèque – dix mille livres, comprenant les manuscrits les plus rares de France et d'Italie – à la Hofburg, où la population viennoise pourrait pleinement en profiter. Des siècles plus tard, ils étaient toujours à disposition des Autrichiens.

Le professeur Boyd s'assit aux côtés de Wanke, qui feuilletait plusieurs ouvrages. Dès qu'il vit Jones, Boyd l'appela pour qu'il le rejoigne à leur table.

« Maria m'a fait part de votre théorie concernant Longin, dit-il. Et je dois vous féliciter pour votre hypothèse. Les seules personnes à pouvoir approcher le Christ d'aussi près pendant son supplice étaient

les centurions, faisant ainsi de l'un d'entre eux le plus parfait des conspirateurs... Malheureusement, comme vous le savez certainement, un grand nombre de chercheurs estiment que Longin n'a jamais existé, qu'il n'était que le fruit de l'imagination prodigieuse d'un écrivain.

— Peut-être pas pour longtemps, déclara Wanke. Je crois que j'ai trouvé quelque chose.

— Qu'entends-tu par *quelque chose* ? demanda Boyd en se retournant.

— Vous cherchez des renseignements sur la statue, n'est-ce pas ? Eh bien, j'ai trouvé. »

Wanke leva l'un des livres du prince Eugène, révélant une illustration en noir et blanc représentant l'homme-qui-rit, dessinée par un artiste viennois en 1732. Juste à côté figuraient tous les détails concernant la statue. Le texte avait été écrit en anglais et en allemand par un membre de l'entourage d'Eugène. Les renseignements couvraient deux mille ans d'histoire.

« D'après le texte, un homme très important arriva à Vindobona lorsque la ville fut créée, un anonyme protégé par plusieurs centurions comme s'il était roi. Sans faire usage de la force, il obtint une parcelle de terre à la lisière de la ville, aux abords d'une carrière de marbre. Il paya les habitants du village pour lui construire une demeure, protégée par une enceinte et les armes de ses soldats. Il y vécut pendant trente ans, avant de succomber à la maladie... Cet homme sans nom, poursuivit Wanke, fit tout pour se faire accepter de la communauté, donnant du travail aux paysans, enseignant la religion aux enfants, faisant don de son temps et de ses richesses à tous ceux qu'il estimait. En fait, il était si apprécié et chéri des habitants de la région qu'ils le surnommèrent le saint de Vindobona.

— Tu as déjà entendu parler de lui ? demanda Boyd.

— Oui, répondit Wanke. Cependant, les légendes que j'ai entendues à son sujet ne correspondent pas aux faits sur lesquels vous enquêtez. D'après l'histoire, le saint de Vindobona était l'un des premiers fidèles du Christ, et un ardent prêcheur du christianisme. »

La réaction fut unanime : « Du christianisme ? » demandèrent-ils à l'unisson.

Wanke sourit.

« Je vous avais prévenus que ça ne collerait pas. »

Stupéfaits, ils se lancèrent dans une discussion concernant cette information nouvelle jusqu'à ce que Boyd attire de nouveau leur attention vers Wanke.

« Parle-nous de la statue. Qui l'a sculptée ?

— Bonne question, Charles. J'allais y venir. » Wanke feuilleta les pages du livre d'Eugène. « Quelques années après l'arrivée du saint, Vindobona reçut la visite d'un groupe d'artisans romains envoyés par

l'empereur Caligula pour rendre hommage à cet homme à travers une série de sculptures de marbre.

— Tu as dit Caligula ? intervint Boyd. Mais c'est fabuleux ! Nous avons donc une date ! Les sculpteurs sont arrivés quatre ans après la mort de Tibère, entre 37 et 41 après Jésus-Christ.

« Caius César, plus connu sous le nom de Caligula, régna pendant quatre années, à partir de la mort de son grand-oncle Tibère, survenue en 37 apr. J. -C. L'un des premiers actes de Caligula en tant qu'empereur fut de rendre publiquement hommage à l'héritage de Tibère — en commandant notamment plusieurs œuvres d'art — de manière à s'attirer les faveurs de la population romaine. Cependant, il anéantit toutes les volontés de Tibère et détruisit la majeure partie de ses documents personnels pour protéger la réputation de sa famille. Il y fut contrant, étant donné que Tibère avait passé les dernières années de sa vie à se comporter comme un aliéné.

« Ironiquement, Caligula fit plus de tort au nom de sa famille que Tibère. Les quatre années de son règne furent salies par des histoires de démente et de dépravation sexuelle qui continuent de choquer, même de nos jours. Elles incluent les relations incestueuses qu'il entretenait avec ses sœurs au grand jour, la torture et la mise à mort des prisonniers instituées en tant que spectacles à l'issue des dîners, son habitude de se travestir en femme pour prononcer ses discours, de séduire les épouses des officiers et des politiciens devant leurs maris consternés, et le fait d'avoir rendu hommage à son cheval préféré en le nommant sénateur romain. »

Wanke poursuivit son exposé.

« En respectant les dernières volontés de Tibère, l'empereur Caligula passa commande de plusieurs statues taillées dans le marbre de la région. Leurs visages devaient refléter une joie triomphante, comme pour se moquer du monde entier sous prétexte de détenir un secret extraordinaire. L'une d'entre elles servirait à décorer les murs blancs de la maison du saint, tandis que les autres seraient finalement dispersées à travers les territoires de la neige et du soleil. »

Maria sursauta au choix de ces mots. « Le soleil et la neige » apparaissaient aussi dans le parchemin d'Orvieto.

« À l'époque, le saint se laissa d'avoir à contempler son propre visage. Sous couvert d'humilité, il fit retirer la statue et ordonna sa destruction. Mais ses centurions n'eurent pas le courage de démolir une œuvre d'art aussi exquise. Ils déposèrent la statue aux frontières du village, où elle devint un sanctuaire pour les habitants de la région, un endroit où l'on rendait hommage à la bonté et à la charité du saint. Elle resta là-bas pendant plusieurs siècles, jusqu'au début de la construction de la Hofburg. Elle fut alors transportée en ville et érigée en un endroit honorifique sur la façade extérieure. »

Dans la bibliothèque, le silence se fit total tandis que chacun digérait ce qu'il venait d'apprendre.

Boyd finit par prendre la parole : « Autre chose ? Autre chose concernant le nom de cet homme ou ses actes ?

— Non, rien de ce genre. Il est mentionné un peu plus loin que les centurions ont enterré les secrets du saint dans le sous-sol des collines blanches, mais il ne s'agit probablement que d'une référence à sa tombe.

— Oui, probablement. »

Wanke regarda fixement Boyd pendant quelques secondes avant de reprendre la parole : « Charles, excuse-moi de te poser cette question... mais que cherches-tu, exactement ? Ce doit être extrêmement important, pour que tu tiennes ainsi le devant de la scène. »

Boyd détourna son regard, refusant de répondre à ses questions. D'abord parce qu'il voulait protéger Wanke. Mais aussi par intérêt personnel. Pour Boyd, il s'agissait de sa découverte. Et l'idée que son prestige puisse lui être volé par un autre, en particulier si près du but, lui donnait la nausée.

« Hermann, me fais-tu confiance ?

— Crois-le ou non, mais je n'ai pas l'habitude de rendre service à des fugitifs.

— Alors, écoute bien ce que j'ai à te dire : il vaut mieux que tu ignores ce que nous recherchons. Des dizaines de personnes sont mortes, ces derniers jours. Des innocents. Et tout ça à cause de ce secret. »

Boyd repensa à toutes les victimes du bus, et aux conditions atroces de leur mort. Il ne voulait pas que l'un de ses amis subisse le même sort.

« Hermann, rends-toi service et oublie même que tu m'as croisé aujourd'hui. Une fois que les choses se seront calmées, je te jure que je reviendrai vers toi pour tout t'expliquer. Mais d'ici là, je t'en prie, ne parle à personne de notre rencontre. Ta vie en dépend. »

Ils restèrent encore quelques heures à la Hofburg, jusqu'à ce que la paranoïa et l'éventualité d'une armée de soldats faisant irruption dans la bibliothèque ne les poussent à partir.

De plus, ils devaient passer des coups de téléphone. Petr Ulster devait appeler Küssendorf pour se faire une idée des dégâts. Jones voulait joindre le Pentagone afin d'obtenir une mise à jour concernant la crucifixion d'Orlando Pape et tout ce qui pouvait lui être utile à ce sujet. Et Payne avait promis à Frankie de le rappeler pour lui donner un numéro de fax où il pourrait lui envoyer son rapport. Boyd et Maria étaient les seuls à ne pas avoir d'obligations. Ils étaient si intrigués par le journal emprunté au prince Eugène qu'ils étaient partis s'installer à l'arrière du camion d'Ulster pour en discuter.

Le groupe s'arrêta dans un cybercafé du centre-ville de Vienne, en plein milieu de la Ringstrasse, un boulevard de quatre kilomètres jalonné de monuments, de parcs, d'écoles, au bord duquel se trouvait également le mondialement célèbre Opéra d'État. Au nord-est, ils apercevaient le sommet de la cathédrale Saint-Étienne et ses tours de 140 mètres de haut jaillissant de l'édifice à la manière d'une stalagmite gothique. Le café était grand et assez animé, rempli de touristes qui ingurgitaient bouffe et caféine tout en consultant leurs e-mails. Payne réussit à joindre Frankie à son bureau et lui dit de lui envoyer le fax avec tous les renseignements qu'il avait pu obtenir. Payne ne voulait pas lui donner le numéro de fax du café, au cas où son téléphone aurait été mis sur écoute, mais ils trouvèrent un moyen d'y remédier. Le seul inconvénient pour Payne fut d'attendre que Frankie se rende en voiture à la cabine téléphonique située au bas de sa rue pour utiliser une ligne ne présentant aucun risque. Pendant ce temps, Jones contacta Raskin au Pentagone et apprit qu'une quatrième crucifixion venait d'avoir lieu à Pékin. Une affaire largement relayée par les chaînes de télé du monde entier. Il dit à Payne de trouver une télé et de regarder CNN pendant qu'il essayait de réunir le maximum de renseignements concernant les trois autres meurtres. La couverture de CNN était incroyable. En Chine, un homme cloué à un crucifix flottait dans les airs en se vidant de son sang, au ralenti. Le sang coulait de ses mains, de ses pieds et de ses côtes. Un présentateur balança tout un bla-bla au sujet de la récente vague de tragédies, suivi de l'interview d'un « expert » qui prétendait n'avoir aucune idée de la raison pour laquelle ces crimes

avaient été commis.

Payne regarda encore quelques minutes, jusqu'à ce qu'il sente une main posée sur son épaule. Pas une main menaçante, juste une tape amicale. Il se retourna et vit Ulster, son visage pâle et ses joues trempées de larmes. Il venait de raccrocher après avoir pu discuter avec les gens de Küsendorf, et les nouvelles semblaient l'avoir secoué. Payne l'aida à s'asseoir sur l'une des chaises à ses côtés, sans lui demander de détails avant qu'il ne soit prêt à s'exprimer. Il avait réconforté assez de soldats désespérés pour savoir que c'était la meilleure approche.

Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'Ulster ne parle des dégâts auxquels les Archives étaient confrontées. Ils étaient plus lourds que ce qu'il avait imaginé. Les coffres avaient tenu bon, protégeant des flammes et de l'eau des extincteurs la majeure partie des collections représentant le plus de valeur. Malheureusement, la plupart des murs extérieurs avaient été détruits, laissant le bâtiment dans un état structurellement déplorable et ne garantissant aucune sécurité. Ce qui voulait dire que, même si les collections avaient, pour le moment, été épargnées, elles seraient détruites si la structure venait à s'écrouler.

« Je dois y retourner, dit-il à Payne. Et tant pis si je risque ma vie. Je dois y aller. »

Payne était d'accord avec lui, mais savait très bien qu'Ulster se dirigeait tout droit vers une condamnation à mort. Des soldats devaient l'attendre sur place, des hommes qui salivaient à l'idée de le capturer et de le torturer pour obtenir des renseignements sur Boyd, les catacombes, et tout le reste. Normalement, Payne se serait porté volontaire pour le raccompagner et le protéger, mais pas ce jour-là. Pas avec tout ce qui était en train de se passer. La présence de Payne était indispensable à Vienne et partout où ils devraient se rendre par la suite.

Mais ça ne signifiait pas qu'il allait l'abandonner.

« Pouvez-vous attendre douze heures ? » demanda Payne.

Ulster cligna des yeux à plusieurs reprises, puis le regarda d'un air hagard.

« Pourquoi ?

— Douze heures. Pouvez-vous attendre douze heures avant de rentrer ?

— Jonathon, dit-il, nous savons tous deux que vous ne pouvez pas me raccompagner...

— Vous avez raison, je ne peux pas venir avec vous. Mais ça ne veut pas dire que je ne peux pas vous aider. Donnez-moi douze heures et je vous monte une équipe de gardes armés et prêts à assurer votre protection. De plus, je vous enverrai les meilleurs artisans pour remettre à neuf votre propriété. Faites-moi confiance, ils feront du

meilleur boulot que n'importe quelle entreprise de rénovation de la région. »

Ulster s'apprêtait à refuser l'offre de Payne. Celui-ci pouvait le lire dans ses yeux. Il allait remercier Payne pour son aide, puis décliner poliment à cause du coût, de sa fierté, ou d'une centaine d'autres raisons. Payne le savait très bien, car il aurait réagi exactement de la même manière.

« Quand nous nous sommes rencontrés, dit Payne, je vous ai promis que, si vous nous garantissiez un accès total aux archives et une aide personnelle de votre part, vous n'auriez pas à le regretter. Eh bien, il me semble que c'est l'heure pour moi de vous régler ce que je vous dois. » Il dit à Ulster de jeter un œil à sa montre. « Dites à Franz de rouler lentement sur le chemin du retour. D'ici douze heures, mes hommes vous attendront à la frontière suisse. Vous les reconnaîtrez à l'aide de notre mot de passe confidentiel.

— Un mot de passe ? demanda Ulster, les yeux emplis de larmes. Quel mot de passe ? »

Payne s'approcha et lui serra la main.

« Le mot de passe est : *mon ami*. »

Payne passa quelques coups de téléphone à certains collègues qui lui assurèrent savoir quoi faire. À partir de cet instant, il avait la certitude que Petr Ulster et ses Archives seraient sauvés.

Le vibreur du portable de Payne le ramena soudain à la réalité viennoise. Frankie téléphonait pour avoir le numéro de fax du café.

« Vous n'avez pas été suivi ? demanda Payne.

— Non, répondit Frankie. J'ai été très prudent.

— Écrivez. »

Il lui donna le numéro et lui dit de le brûler, ainsi que le rapport d'émission, une fois le fax envoyé. Il lui demanda également d'effacer l'historique du fax.

« Où puis-je vous joindre ?

— À mon bureau. Je serai à mon bureau. »

Payne émit un grognement. C'était le dernier endroit où il voulait qu'il aille. Pourquoi Frankie croyait-il qu'il lui avait demandé d'utiliser une ligne publique ?

« Allez ailleurs, mais pas chez vous. On pourrait se faire repérer trop facilement.

— Je peux prendre une chambre d'hôtel.

— Parfait, dit Payne. Payez en liquide et utilisez un faux nom, quelque chose que vous n'oublierez pas, comme... James Bond.

— Oh ! Oui ! » s'écria-t-il.

Apparemment, cela lui plaisait.

Frankie lui donna le nom du premier hôtel qui lui vint à l'esprit, et

Payne le mémorisa.

« Allez-y quand vous aurez fini. Je paye votre chambre et le *room service*, OK ?

— Oh ! Oui ! répéta Frankie.

— Et ne vous servez pas de votre carte de crédit, sous aucun prétexte !

— Pas de carte. Je vous le promets !

— Merci, Frankie. On s'appelle plus tard. »

Trente-quatre secondes. Pas mal. Surtout si son fax aidait Payne à éclaircir l'affaire. Mais il avait des doutes à ce sujet. Qu'est-ce que Frankie pouvait bien savoir que Payne ignorait ?

Quelques minutes plus tard, il obtint sa réponse. Ce petit cochon était une véritable bouée de sauvetage.

Boyd et Maria apportèrent le journal du prince Eugène au café et s'installèrent devant l'un des ordinateurs. Maria prit le clavier tandis que Boyd, le nez toujours enduit de cette crème solaire ridicule, lui dictait ce qu'elle devait taper. Curieux, Payne voulait savoir ce qu'ils cherchaient, mais il ne pouvait pas abandonner le fax avant l'arrivée du message de Frankie.

Jones rejoignit Payne quelques instants plus tard. Juste après avoir mis fin à une conversation avec Randy Raskin qui avait duré vingt-deux minutes.

« J'adore appeler le Pentagone en PCV. Payé avec l'argent de nos impôts.

— Un appel en PCV depuis l'Autriche ? Y en a bien pour mille dollars.

— Mais ça valait le coup. » Il farfouilla dans ses notes. « Jusqu'à présent, il y a eu quatre crucifixions : une au Danemark, une en Libye, une aux États-Unis et une en Chine. Les crimes se ressemblent trop pour qu'il s'agisse d'un imitateur.

— En résumé : une seule équipe. »

Jones secoua la tête.

« Quatre équipes différentes.

— Quatre ? Les meurtres ont eu lieu à des jours différents, n'est-ce pas ?

— Exact, mais les enlèvements se chevauchent. Ajoute à ça les voyages, les fuseaux horaires et tout le reste, et les flics sont convaincus que plusieurs équipes sont impliquées. Peut-être pas quatre, mais au moins deux. »

Payne réfléchit à tout ceci pendant un instant, en se demandant ce que l'on pouvait obtenir en crucifiant des gens choisis au hasard.

« Il y a un rapport entre les victimes ?

— Rien qui saute aux yeux. Villes natales différentes, professions

différentes, rien que des différences. Excepté le fait que ce sont tous des hommes âgés d'une trentaine d'années. Exactement l'âge du Christ à sa mort.

— Seigneur Jésus... lâcha Payne.

— Ouais, c'est son nom. J'ai prévenu Randy que les crucifixions pourraient avoir un rapport avec notre enquête, et je lui ai demandé de vérifier les appels de l'agent Manzak, alias Roberto Pelati. C'est prodigieux : il a passé des appels au Danemark, en Chine, en Thaïlande, aux États-Unis et au Népal, tout ça au cours des six dernières semaines. Ou il se préparait à passer de sacrées vacances, ou c'est notre homme.

— Notre homme pour quoi ?

— C'est la question à un million de dollars », lâcha Jones en haussant les épaules.

Une question à un million de dollars. Quelle blague. Cette expression avait perdu tout son sens. De nos jours, tout le monde avait un million de dollars sous la main. Les concurrents des jeux télévisés, les dingues du e-business, les gagnants de la télé réalité, n'importe quel défenseur de n'importe quelle équipe de troisième division. Payne doutait réellement du fait que Roberto Pelati se soit lancé dans cette affaire pour un million de dollars. Pour un milliard, peut-être. Mais certainement pas pour un million. Le gain était trop faible pour un criminel contemporain. Mais qui dans le monde pouvait se permettre de déboursier un milliard de dollars ? Bill Gates, Ted Turner et ceux qui faisaient la une de *Forbes*. Peut-être un cheik ou deux. Ou une tête couronnée. En dehors de ça, il fallait un sacré pays pour mettre autant de pognon sur la table sans se faire repérer par ses concitoyens.

Sauf si... une seconde... sauf si... Nom de Dieu ! Sauf s'il s'agit d'un pays sans habitants ! Un pays capable de cracher des milliards de dollars sans que personne ne s'en aperçoive.

Un pays prêt à tout perdre si le scandale finissait par éclater au grand jour.

Seigneur, c'était donc ça. Une question d'argent. L'argent du Vatican.

Tout ce qui s'était passé – les catacombes, les crucifixions, la traque de Boyd –, c'était pour le fric. L'organisation de Pelati voulait son fric et ferait tout pour l'obtenir.

Ce devait être ça. C'était sûrement ça.

La sonnerie du fax tira Payne de sa rêverie. Il n'avait aucune idée de ce que lui envoyait Frankie, mais croisait les doigts pour que ce soit en rapport avec ce qu'il venait de comprendre. Il s'empara de la première page et la parcourut rapidement. Frankie avait réussi à savoir qui était mort dans le crash de l'hélico d'après les photos de Donald Barnes, où chaque soldat avait pu être identifié, et il s'était renseigné sur leurs

histoires personnelles.

L'intégralité de son rapport avait été tapée à l'ordinateur, à l'exception d'une note manuscrite en bas de page qui précisait que les clichés allaient arriver par la suite. Payne ne put s'empêcher de rire. C'était une véritable plaisanterie.

Mais non, Frankie ne plaisantait pas. Il avait trouvé des portraits des quatre victimes (*pre et post mortem*) et utilisé un graphique pour illustrer les lieux où ces soldats avaient été formés, et le nombre de mois qu'ils avaient passés ensemble avant d'être envoyés sur cette dernière mission. Dans une note, il précisait que le pilote était un flic originaire d'Orvieto qui ne présentait pas le même profil que le reste du groupe, car, à la différence des trois autres, il n'appartenait pas à la Garde suisse.

La Garde suisse. C'était le détail le plus évident, la preuve qui ne pouvait être contredite. Si la Garde était impliquée, alors le Vatican l'était, puisque la seule mission de la Garde était de protéger le pape. Sauf, bien entendu, si Benito se cachait derrière l'attaque. Peut-être avait-il engagé d'ex-membres de la Garde suisse pour leur confier tout le sale boulot...

« Tu sais, la fameuse pièce manquante du puzzle... dit Payne à Jones. Je crois que je l'ai trouvée. »

Il lui fit part de toutes ses réflexions : l'argent, les meurtres et sa théorie concernant Benito. Il savait qu'il s'agissait essentiellement de suppositions, mais c'était ce qui faisait tout le charme de leur rôle, dans cette histoire : ils n'avaient rien à foutre de la loi. Ils n'étaient pas flics, ne cherchaient pas à faire condamner qui que ce soit. Ils essayaient simplement d'obtenir la vérité, quelle qu'elle soit.

En priant pour avoir la chance de punir ceux qui les avaient mêlés à toute cette histoire.

Miraculeusement, leurs prières allaient être exaucées moins d'une heure plus tard.

Chang entendit sonner le téléphone et vérifia l'identité de son correspondant. Il coupa le son de la télé qui diffusait un reportage consacré au meurtre de Pékin, et décrocha. Depuis un endroit indéterminé, quelque part au-dessus de l'Atlantique, la voix de Nick Dial lui parvint : « Que dit le fax ? »

Chang feuilleta ses notes.

« Je suis allé au commissariat d'où le fax a été envoyé et j'ai parlé au commissaire. Et euh... je crois qu'on nous a donné de fausses informations. »

Dial appuya son front contre la paroi de l'avion.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

— Le fax n'a pas pu être envoyé à partir de ce numéro, car cet appareil ne peut pas émettre d'appels sortants. Il est câblé et ne peut rien faire d'autre que de recevoir des fax. Il ne peut pas en envoyer. Il paraît que les flics en abusent pour usage personnel, une histoire dans ce genre... »

Dial grimaça, impressionné. Il comprit que, de nos jours, la technologie était assez puissante pour falsifier le numéro d'un appel entrant et l'identité du correspondant. Peut-être ne s'agissait-il que d'un chiffon rouge pour faire diversion, pendant que le tueur préparait un nouveau coup. « Parle-moi de ce qui se passe en Chine. »

Chang lui fit un résumé des dernières informations et mentionna un rapport non confirmé établissant l'identité de la victime : Paul Adams, un homme connu dans le monde entier sous le nom de saint Sydney, en raison de son engagement en tant que missionnaire.

« Nom de Dieu... grommela Dial. Ils ont eu l'Esprit. »

Au fond, c'était l'information qu'il espérait obtenir. Elle confirmait sa théorie sur le signe de croix. De plus, si les tueurs continuaient de fonctionner avec la même logique, ils allaient arriver en même temps que lui en Italie.

Ulster et Franz étaient sur la route de Küsendorf, laissant à l'équipe de Payne le choix entre prendre un taxi ou voler une voiture. Ils finirent par opter pour la deuxième solution, pour éviter de connaître le même sort que Jamie Foxx dans *Collateral*, où un chauffeur de taxi se retrouve embarqué dans une très sale histoire.

Ils marchèrent au hasard des rues jusqu'à ce qu'ils tombent sur un véhicule pouvant correspondre à leurs exigences. Il s'agissait d'une

Mercedes G500 garée en double file : un utilitaire sportif à mi-chemin entre la berline et le Hummer. Les clés étaient à l'intérieur. Ils n'avaient donc pas besoin de jouer avec les fils électriques pour mettre le contact et voler le véhicule. Néanmoins, Jones tripota le système électrique afin de désactiver la géolocalisation par les radars européens. Une fois installés, ils descendirent la rue en passant devant la Vermählungsbrunnen, une immense fontaine représentant l'union de Marie et Joseph. L'ironie de cette vision les incommoda légèrement. Alors qu'ils tentaient de faire voler en éclat le mythe de la crucifixion, ils étaient ici forcés d'affronter le regard des parents du Christ sur Terre.

De l'autre côté de la fontaine se trouvait le Hoher Markt, un quartier où l'on procédait aux pendaisons publiques jusqu'à ce que des archéologues découvrent qu'il était construit sur le hameau romain de Vindobona et sur les baraquements où serait mort l'empereur romain Marc Aurèle, en 180 apr. J. -C. Une vieille querelle persiste entre les historiens au sujet des endroits où il se serait rendu ou pas. Certains prétendent qu'il serait venu ici pour étendre la zone nord-est du territoire romain, tandis que d'autres affirment qu'il serait mort à Sirmium, en Serbie actuelle, à plus de huit cents kilomètres de là. Inutile de préciser que ces divergences nourrissent toutes sortes de spéculations. Et de controverses. Boyd estimait que les différences entre toutes ces histoires pouvaient être dues à la mission à laquelle Marc Aurèle se consacrait au moment de sa mort. Et si ce dernier, réputé pour avoir persécuté les chrétiens plus que tout autre empereur romain, était venu à Vindobona pour découvrir la vérité au sujet de l'homme-qui-rit ? Cette hypothèse expliquerait pourquoi les deux versions s'opposent dans les livres d'histoire consacrés à l'Empire romain. La vérité, et le subterfuge concernant l'extension de l'Empire.

Mais ce que Payne n'arrivait pas à comprendre, c'était que Marc Aurèle n'ait pas entendu parler de l'homme-qui-rit depuis le début. Si l'Empire devait tirer profit du stratagème de Tibère, son secret n'était-il pas censé se transmettre d'empereur en empereur ?

C'était le seul moyen, pour Rome, de pouvoir exploiter le christianisme, étant donné que Tibère était mort cinq ans après le Christ.

Boyd corrigea les suppositions de Payne en précisant que Tibère était devenu fou au cours des dernières années de son règne. Son successeur, Caligula, avait détruit tous les registres de Tibère, sachant très bien que, s'ils tombaient entre de mauvaises mains, la honte s'abattrait sur Rome. Cependant, selon Boyd, il y avait de fortes chances pour qu'aucun empereur, après Tibère, n'ait entendu parler de son complot et de la supercherie de la crucifixion.

Tandis qu'ils quittaient Vienne en empruntant une grande

autoroute, leur attention se fixa sur une carte de la région.

« Selon le journal d'Eugène, dit Boyd, le saint de Vindobona vivait au nord de la ville, près d'une carrière de marbre assez célèbre, une mine qui fournit le matériau destiné aux statues de l'homme-qui-rit et à l'habitat primitif romain. »

Boyd tendit le livre à Payne. À l'intérieur, un artiste avait imaginé ce à quoi avait ressemblé la région au cours du I^{er} siècle. Mais ce n'était pas très utile, à l'heure actuelle.

« Alors, par où faut-il passer ? »

— Hermann nous a dit de nous diriger vers le nord jusqu'à ce qu'on aperçoive une montagne blanche au bord de l'autoroute. Il s'agit d'une parcelle de terre qui appartient à la même famille depuis plusieurs générations. Selon la légende, il s'agit d'une mine que l'on a exploitée jusqu'à ce que ses parois s'effondrent, il y a plusieurs siècles. De nos jours, la montagne est interdite d'accès pour des raisons de sécurité. »

Super, se dit Payne. Ils avaient une équipe de tueurs lancés à leurs trousses et ils allaient devoir jouer à Indiana Jones sur une montagne menaçant de s'écrouler.

« Que fait-on, une fois arrivés là-bas ? »

Boyd sourit et tapota les épaules de Jones et Payne.

« Je me suis dit que vous alliez trouver une solution pour que l'on puisse entrer. Vous savez bien... un truc un peu illégal. »

Des traces noires et violettes étaient apparues dans un ciel tourmenté et entrecoupaient cette étendue de gris. Une terrible tempête allait bientôt éclater. Payne passa sa main par la fenêtre pour se faire une idée de l'humidité et du temps dont ils disposaient avant que le ciel n'explose. Une trentaine de minutes, si la chance était de leur côté.

Ils trouvèrent la montagne blanche plus facilement que prévu. Ils avaient roulé moins de cinq kilomètres vers le nord avant d'apercevoir son sommet jaillir du paysage comme un iceberg au milieu d'une forêt. Sur le bas-côté de la route, Jones repéra une voie de service qui menait à l'entrée principale. Le domaine était protégé par une clôture en acier de cinq mètres de haut, agrémentée de fils barbelés et de pancartes sur lesquels on pouvait lire : *Danger de pierres*, dans plusieurs langues.

Jones s'attaqua à la première serrure tandis que Payne se baladait le long du périmètre, à la recherche d'une faille, juste au cas où ils auraient à s'enfuir précipitamment. Malheureusement, le travail avait été bien fait. Quelqu'un avait investi beaucoup d'argent pour empêcher les gens de s'approcher de cet endroit censé être abandonné. Même les serrures tenaient bon. Jones mit deux fois plus de temps qu'à son habitude pour les faire céder.

Des gouttes de pluie commencèrent à tomber tandis qu'ils

rejoignaient la voiture. Ils effectuèrent une série de manœuvres pour prendre la direction d'un épais bouquet d'arbres. La conduite devint encore plus difficile lorsqu'ils arrivèrent aux abords d'une grande clairière située au pied de la montagne. Une barrière en bois, sur laquelle avaient été fixés d'autres panneaux d'avertissement, freina leur progression à l'entrée de la carrière. Payne étudia le terrain pendant quelques instants avant de pousser la barrière sur le côté. Ce qui ressemblait de loin à une montagne n'était en fait que sa façade. Les ouvriers avaient complètement détruit son sommet en creusant plusieurs sentiers qui zigzaguaient en une série d'angles droits, depuis la base de la montagne jusqu'à son sommet. Des résidus de calcaire barbouillaient la roche comme un nappage de sang blanc. Payne se pencha en arrière pour jeter un œil sur le sommet, en essayant d'apercevoir ce qui se cachait dans le brouillard, à plus de trois cents mètres du sol. Mais la pluie et le soleil couchant l'en empêchèrent. Payne revint à la voiture et commença à préparer son équipement.

« Quel est notre objectif, ici ? »

Boyd regarda la montagne et haussa les épaules. Les écrits du journal d'Eugène dataient de plus de deux siècles, il était donc impossible de dire ce qu'ils allaient trouver là-haut. Les ruines d'une maison, probablement. Ou peut-être la tombe de l'homme-qui-rit. Ils s'apprêtaient à risquer leur vie en s'engageant sur ce dangereux terrain, sans être sûrs de trouver quoi que ce soit une fois arrivés. Cela leur donna à réfléchir.

Pour les aider, Jones fouilla dans le coffre et trouva une lampe résistant à toute épreuve, un démonte-pneu et des cordes qu'il enroula autour de son épaule.

« On ne sait jamais », fit-il remarquer.

Payne acquiesça en se disant que l'on devait toujours s'attendre à l'inattendu, dans ce genre de mission. Surtout avec une équipe inexpérimentée. Le bon sens lui indiquait qu'ils devaient remettre leur ascension au lendemain, mais il savait qu'ils finiraient par être repérés. C'était une question de temps.

« OK, les filles, dit-il, ne perdons pas de temps. On a une montagne à conquérir. »

Bien entendu, si Payne avait pu savoir que deux d'entre eux ne redescendraient pas, il n'aurait pas fait preuve de tant de légèreté.

Sans ce mauvais temps, Payne aurait flairé le traquenard beaucoup plus tôt. Les sentiers creusés sur la paroi de la montagne étaient couverts d'une couche de poudre blanche, grossièrement semblable à du talc, apparue depuis la fermeture de la mine. Tandis qu'ils progressaient vers le haut de la montagne, leurs traces donnaient l'illusion qu'ils marchaient sur le sable d'une plage tropicale, avant que la marée ne les emporte. Elles étaient là, et puis l'instant d'après, elles disparaissaient, grâce au déluge.

Chaque goutte qui tombait sur le chemin éclaboussait leurs jambes et leurs chaussures, et rendait leur marche incertaine. Ils furent contraints d'attacher les cordes autour de leur taille au cas où l'un d'entre eux viendrait à glisser. Mais même si cela avait dû arriver, la chute la plus importante ne les aurait pas entraînés à plus d'une trentaine de mètres, car chaque fois que le sentier zigzaguait dans la direction opposée, une robuste barrière de pierre agissait à la manière d'une rambarde. D'un autre côté, si quelqu'un glissait du sentier, les dégâts pourraient se révéler beaucoup plus importants.

En gardant tout ceci à l'esprit, Payne ouvrit la marche vers le sommet de la colline, en espérant que le poids de son corps pourrait servir de point d'ancrage. Il était suivi de Boyd, Maria et Jones, qui faisait office de dernière ligne défensive. Ils avaient effectué la moitié de leur ascension vers le sommet au moment où Payne repéra le premier signal d'alarme. Des éclairs apparaissaient au loin, illuminant le ciel juste assez pour voir qu'au-dessus d'eux, le pic tremblait. Un léger nuage de brouillard obstrua un peu plus sa vision et il pensa être victime d'une illusion d'optique.

« Pouvons-nous nous arrêter au prochain virage ? » s'écria Boyd, la voix couverte par l'orage.

— Pourquoi ? Y a un problème ? hurla Payne, énervé.

— Aucun, répondit Boyd en cherchant difficilement son souffle. Je veux juste jeter un coup d'œil aux alentours. »

Payne eut l'impression que Boyd avait surtout besoin de faire une pause, et se dit que c'était une bonne idée de s'arrêter, même s'ils ne se trouvaient plus qu'à deux virages du sommet. Les accidents ont généralement tendance à arriver lorsque les gens sont fatigués. Et Payne l'était, lui aussi. Il s'assura de la solidité de la rambarde de pierre avant de s'y adosser. Pendant ce temps, Boyd et Maria s'éloignèrent de

lui et se penchèrent au-dessus du précipice, à la recherche de ruines, quelque part dans le paysage. Jones attendit que leur attention soit détournée avant de s'adresser à Payne.

« J'aime pas ça, murmura-t-il. Le sol est bien entretenu, et cette poudre est toute fraîche. Quelqu'un est venu pratiquer des fouilles ici, récemment. La question est de savoir pourquoi.

— Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir. » Payne tira sur la corde pour attirer l'attention de Boyd. « C'est l'heure ! On y va ! » cria-t-il.

Les derniers mètres furent les plus difficiles, pas seulement à cause de leurs jambes fatiguées, mais aussi parce que de petits ruisseaux coulaient le long du sentier. Ils perdirent tous l'équilibre au moins une fois en pataugeant dans la boue blanche. Le chemin était si périlleux que Payne dut se séparer d'eux pour arriver au bout de la dernière pente. Il se servait de ses mains et de ses doigts comme de crochets, brûlant ce qu'il lui restait d'énergie. Une fois parvenu au sommet, il se retourna, s'agrippa à un gros rocher et tira sur la corde de toutes ses forces. Une main après l'autre, les biceps en feu, utilisant ses jambes, son dos et ses fesses pour finir le travail. Boyd le rejoignit une minute plus tard, suivi de Maria et de Jones, complètement blanchi par la boue.

Payne voulut se moquer de lui, mais ses railleries nécessitaient de l'énergie et il n'en avait pas assez pour la dépenser inutilement. Il s'allongea dans la boue, les yeux fermés, la bouche grande ouverte, en essayant de boire assez de pluie pour apaiser les brûlures de sa gorge. Quelques secondes plus tard, il ressentit une douleur au niveau de la poitrine et de l'estomac. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il découvrit qu'une dizaine de revolvers étaient braqués sur lui. Il était mis en joue par des soldats en tenue de camouflage hivernale, qui se confondaient remarquablement avec le terrain calcaire.

« Et merde... jura Payne en essayant de reprendre son souffle. Hé, D.J., tu devrais jeter un œil là-dessus.

— Sur quoi ? » grogna-t-il.

Il s'apprêtait à se lever lentement en s'appuyant sur ses genoux, mais il se figea sur place lorsqu'il aperçut les soldats qui l'encerclaient. Il se dit que ce n'était pas le moment de bouger.

« Dis-leur de partir, grommela-t-il, je me repose.

— De qui parlez-vous ? demanda Maria, dont la vue était obstruée par la boue qui lui couvrait les yeux.

— De nous », répondit le seul homme à ne pas être armé. Il se dissimulait derrière ses complices et profita de cette occasion pour faire son apparition. « Il parle de nous. »

Maria tressaillit, et faillit se lever d'un bond au moment où elle entendit sa voix. Payne pensa simplement qu'elle était surprise. Mais il comprit vite qu'il y avait autre chose, quelque chose de plus significatif.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-elle.

— Notre père m'envoie te chercher. » L'homme portait un poncho en plastique transparent par-dessus son costume, et des bottes de montagne qui lui arrivaient jusqu'aux mollets. « Tu as été une très très vilaine petite fille. »

Choqué, Boyd releva la tête pour voir le visage de l'homme qui parlait.

« Dante ? Vous êtes Dante ? »

Payne commençait à comprendre. Un peu trop tard, à son goût. Ils se trouvaient face à Dante Pelati, le fils de Benito. Le frère de Maria. Elle avait mentionné son existence lorsqu'ils l'avaient interrogée au sujet de son autre frère, Roberto. Plus tard, Boyd leur avait fourni d'autres renseignements concernant Dante, en leur disant que c'était auprès de lui qu'il avait obtenu la permission de pratiquer des fouilles à Orvieto.

« Charles ! répondit Dante. J'ai cherché à vous joindre toute la semaine. Où étiez-vous passé ? »

Payne ne savait pas pourquoi il s'adressait à lui sur un ton aussi amical. Était-ce parce qu'il avait réussi à mettre la main sur Boyd et Maria en une seule fois, ou n'était-ce qu'un subterfuge ?

Pour en avoir le cœur net, Payne dit : « Je ne crois pas que nous ayons été présentés. Je m'appelle Jonathon Payne. »

Il se redressa pour serrer la main de Dante, qui se contenta de le dévisager avec mépris.

« Vous m'excuserez, mais je n'ai aucune envie de vous serrer la main.

— À cause de la boue ? » Payne s'essuya la main sur les fesses, même si cela ne changeait rien. « C'est mieux, comme ça ?

— Ce n'est pas à cause de la boue, monsieur Payne. C'est à cause de vous. J'imagine que, si je vous avais tendu la main, vous m'auriez plaqué au sol et pris en otage avant que mes hommes aient pu tirer. C'est une éventualité qui ne me dit rien.

— Elle me convient tout à fait, en ce qui me concerne. »

Dante ne tint pas compte de son commentaire et s'adressa à ses soldats en italien, en aboyant presque ses ordres. Payne comprit ensuite qu'ils allaient devoir se lever et marcher en file indienne jusqu'à une grande clairière située au centre du plateau, où les soldats avaient récemment effectué des fouilles. L'immense fosse était entourée par une rangée de projecteurs, pour le moment tous éteints, et recouverte d'une large tente qui protégeait le site de la pluie.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la fosse, Payne réfléchissait à un moyen de prendre le dessus sur l'un des gardes pour lui voler son arme, mais il décida d'abandonner, sa corde étant reliée à la taille de ses compagnons. Au moindre geste brusque de sa part, il aurait

resserré un nœud que même un scout n'aurait pas pu défaire. Surtout, Payne avait le sentiment qu'une meilleure occasion n'allait pas tarder à se présenter.

Les soldats abaissèrent les visières teintées de leurs casques en pénétrant sous la tente. Une fois à l'intérieur, ils les forcèrent à se mettre à genoux et allumèrent les projecteurs. À l'extérieur, il faisait nuit noire, sauf lorsqu'un éclair traversait le ciel. Aussi, ce soudain éclairage violent leur fut insupportable. Payne s'abrita les yeux de la main pendant quelques secondes. Il clignait des yeux en se tortillant, jusqu'à ce qu'il discerne des ombres, puis des formes, et finalement assez de détails pour bien distinguer les alentours. Malgré tout, en raison de son point de vue situé au niveau du sol, il ne pouvait pas voir ce qu'il y avait dans la fosse, même s'il savait que celle-ci atteignait plusieurs mètres de profondeur.

« Je dois avouer que je suis surpris que vous ayez réussi à venir jusqu'ici. Ma famille a mis un point d'honneur à protéger notre territoire et les secrets qu'il renferme. À vrai dire, moi-même je ne savais rien de cet endroit jusqu'à une date récente. Et ce ne serait probablement jamais arrivé sans l'aide de M. Payne. »

Jones lui lança un regard qui voulait dire, *mais de quoi parle-t-il ?* Ne sachant quoi répondre, Payne haussa les épaules.

Heureusement, Dante s'expliqua : « Si vous n'aviez pas tué mon frère Roberto, mon père ne m'aurait jamais rien dit. C'est comme ça que ça marche, voyez-vous. Il revient toujours au fils aîné de garder intact le secret. »

Le secret ? Quel secret ? Ils n'étaient arrivés jusqu'ici qu'en raison d'un mélange de chance et d'organisation, rien de plus. Mais Dante s'imaginait qu'ils avaient tout compris. Et Payne n'avait pas l'intention de dissiper cette illusion. Pas avec toutes les questions qui lui venaient à l'esprit.

« Ton frère adorait parler, dit-il. Surtout quand je l'ai torturé. Il était là, à bavasser, *mon père ceci, Orvieto cela...* Il égrenait les secrets les uns après les autres. Pas vrai, Maria ? »

Elle enchaîna, comme si elle lui donnait la réplique : « Il n'arrivait pas à se taire. Moi-même, j'étais gênée. »

Dante scruta son visage pour voir si elle mentait.

« Tu veux dire que tu as regardé Roberto se faire torturer et que tu n'as pas levé le petit doigt ? Comment as-tu pu ? C'était ton frère.

— Mon frère ? Il a cessé d'être mon frère à partir du moment où il a essayé de me tuer. Tout comme tu cesseras de l'être après ça ! »

Cette remarque blessa Dante. Payne le lut dans son regard. Le mélange d'un choc, d'une immense déception et d'un sentiment de trahison. Payne voulait lui conseiller de ravalier ses paroles et lui dire qu'elle avait eu tort de dire ça, mais il était trop tard. Toute possibilité

de jouer la carte familiale venait d'être perdue.

« Libérez-la et emmenez-la dans l'hélico ! » Dante avait pratiquement craché ses mots en les prononçant. « Même chose pour le professeur. Je dois d'abord les interroger avant d'aller voir mon père. »

L'un des gardes coupa la corde à deux endroits, tandis que les autres surveillaient Payne. Le lien tomba entre ses jambes au moment où un homme aidait Boyd à se relever. La même chose se produisit du côté de Jones lorsqu'ils libérèrent Maria. Le bruit d'un moteur s'éveilla à l'extérieur de la tente. Payne jeta un regard dehors tandis que Boyd et Maria étaient conduits sous l'orage jusqu'à l'hélicoptère qui les attendait.

Pendant ce temps, Dante se tenait debout et contemplait la fosse en réfléchissant à la suite des événements.

« Attendez que le temps s'éclaircisse, puis chargez tout ça dans l'autre hélicoptère. Il ne faut pas que ça prenne l'eau. »

Par curiosité, Payne se pencha légèrement en avant pour essayer de voir ce qu'il y avait en bas, jusqu'à ce qu'un des gardes lève son arme en visant sa tête.

« Désolé, dit Payne, j'ai eu une crampe. »

Dante sourit, sachant très bien que Payne mentait.

« C'est incroyable qu'il soit resté intact, depuis toutes ces années, surtout si l'on tient compte de toutes les fouilles qui ont pu être effectuées dans les environs. De ce point de vue, il est assez proche des catacombes. Certains diront qu'il a bénéficié d'une protection divine... mais moi, je connais la vérité. C'est ma famille qui l'a protégé, qui a tout fait pour conserver ce secret, y compris nous tenir à l'écart, Maria et moi... Mais tout ceci va bientôt prendre fin. Il est temps de révéler au monde entier la vérité au sujet du Christ, qu'il y soit préparé ou pas. »

Payne espérait qu'il allait alors leur montrer ce qu'il y avait dans la fosse. Mais au lieu de ça, il attrapa une bâche noire et recouvrit le trou, comme un père cherchant à mettre un nouveau-né à l'abri.

« Tenez-le bien au sec et prenez-en soin », dit-il aux gardes. Puis, comme s'il les avait oubliés, il se retourna vers Payne et Jones. « Quant à ces deux-là, j' imagine que vous savez quoi en faire... »

Ses hommes hochèrent la tête d'un air entendu. Puis Dante quitta la tente et grimpa dans son hélico. Quelques secondes plus tard, le bruit augmenta de 300 %, tandis que le pilote activait les turbines et se préparait à un décollage difficile. Payne savait que la pluie, ajoutée aux éclairs et au vent, allait rendre les choses infernales. Pour l'hélico, mais aussi pour les soldats qui restaient à terre. L'air se mettrait à tourbillonner, l'eau se transformerait en projectile, et dans quelques instants, tous les types qui se trouvaient sur la montagne devraient se protéger la tête et les yeux de ce déluge de boue.

Payne le savait pour avoir déjà vécu plusieurs fois ce genre de situation. Même si vous portez un casque, un viseur et des bouchons d'oreilles, vous chercherez naturellement à protéger votre visage, dans des conditions si difficiles. C'est la nature humaine. Et il fallait parfois savoir tirer profit de la nature humaine.

« Jon ! s'écria Jones, même si son cri apparaissait comme un murmure à côté du bruit du moteur. À trois ? »

Payne camoufla sa main sous sa hanche et la garda dans cette position jusqu'à ce que le vent et le bruit arrivent à leur puissance maximum. Puis, le moment venu, il compta sur ses doigts en faisant en sorte que Jones soit le seul à le voir. Trois... deux... un... go !

Ils se levèrent d'un bond en même temps et se précipitèrent vers la sortie. Jones fut un peu plus rapide et franchit le seuil de la tente quelques fractions de seconde avant Payne. Mais celui-ci perdit sa trace dès qu'ils posèrent le pied à l'extérieur. Ses yeux s'étaient accoutumés à l'éclairage intense et se retrouvaient à nouveau plongés dans les ténèbres. Il n'y voyait plus rien. Également confronté à la pluie, au vent et au rugissement de l'hélico, Payne se sentait comme la petite Dorothy, prise dans la tornade du *Magicien d'Oz*.

À la faveur d'un éclair, il vit qu'il était parti dans la bonne direction et que Jones était toujours devant lui. Les gardes profitèrent eux aussi de l'éclairage et Payne se décala instantanément de plusieurs mètres au cas où ils auraient ouvert le feu. L'hélico se trouvait maintenant juste au-dessus de sa tête, l'empêchant d'entendre les tirs, la course de Jones et quoi que ce soit d'autre. L'obscurité lui avait ôté la vue, tandis que la pluie et la boue avaient sérieusement altéré ses quatre autres sens. Il ne pouvait se fier qu'à son instinct, qui lui indiquait de courir droit devant lui.

Un rayon de lumière aveuglante apparut dans le ciel. À la différence des précédents, celui-ci ne tremblait pas. Cette fois, il s'agissait du phare de l'hélico, qui offrit à Payne une vue d'ensemble du terrain. Un rocher à sa gauche, une crevasse à sa droite, et Jones, droit devant. Pendant un instant, il craignit qu'ils ne les pourchassent à l'aide du projecteur, comme le font les flics de Los Angeles, mais ils les ignorèrent. Ils utilisèrent le faisceau lumineux pour s'orienter au-dessus des pics montagneux et pour progresser sous l'orage en essayant de s'en sortir vivants.

Tandis que le vacarme se dissipait, Payne entendit des bruits de pas derrière lui. Et des cris. Des cris répétés. Les hommes semblaient surgir de nulle part. Leurs tenues de camouflage les avaient rendus invisibles jusqu'au moment où ils étaient tombés sur Payne. Il mit le premier K-O, puis le suivant, et en assomma un troisième d'une redoutable manchette assenée au visage. Il s'attendait à se faire canarder à un moment ou à un autre, il sentait déjà la brûlure d'une

balle déchirant ses chairs. Mais l'obscurité le sauva. Ils ne prendraient jamais le risque de tirer sur une cible qu'ils ne pouvaient pas voir, pas avec autant de soldats s'agitant autour.

« Par ici ! » hurla Jones, qui se trouvait à trois mètres devant, avant de disparaître, comme par magie. D'abord, ses jambes, puis son buste. Et enfin, sa tête. Ils se volatiliserent en un instant, cachés derrière le bord du plateau, au moment où il avait sauté en prenant tout son élan.

Payne voulut l'imiter, mais fut interrompu dans sa course par un garde armé d'un fusil. L'homme pointa son arme dans sa direction et cria quelque chose en une langue qu'il ne parvint pas à identifier. Ce qui lui laissait le choix entre s'arrêter pour essayer de s'expliquer, ou alors baisser les épaules et lui rentrer dedans. La seconde option semblait être la plus sage. Il écrasa sa tête dans la poitrine du garde et le fit dégringoler de la colline. Mais le type passa ses bras autour de lui et l'entraîna dans sa chute. Ils percutèrent violemment la rambarde.

Un nouvel éclair permit à Payne de regarder le visage de son agresseur tandis que celui-ci glissait le long de la pente, toujours accroché à son dos. Le garde était jeune et il avait peur – Payne l'avait vu au premier coup d'œil –, mais ça ne faisait aucune différence à ses yeux. C'était un ennemi et il devait s'en débarrasser au plus vite.

Il en eut l'occasion tandis qu'ils approchaient du premier virage. Le soldat ne pouvait pas le voir. Payne anticipa et s'élança vers l'arrière juste avant qu'ils ne percutent la paroi. En un craquement terrifiant, le garde s'écrasa la tête la première sur les rochers, servant de tampon à Payne pour amortir le choc. Cinq secondes plus tard, Payne s'empara de son fusil et de son casque et se mit à dévaler la pente suivante pour rejoindre Jones avant que quelqu'un ne l'attaque par-derrière.

Le paysage défilait à une allure étourdissante. Les yeux de Payne s'étaient habitués à l'obscurité, mais la pluie, le vent et les éclaboussures de boue l'avaient presque rendu aveugle. Il s'adapta à la longueur des pentes et parvint rapidement à anticiper les virages, avec tant de succès qu'il les prenait en étant pratiquement parallèle au sol. Il se sentait comme un nageur effectuant de parfaites rotations au fond d'une piscine plongée dans l'obscurité, au bon moment, même sans pouvoir voir les murs. Il poursuivit ainsi sa descente jusqu'en bas, où il trouva Jones qui l'attendait dans la Mercedes, moteur en marche.

« Tu montes ? demanda Jones en ouvrant la portière du côté passager. Fais-moi plaisir et pose tes pieds sur le paillason. J'ai pas envie de dégueulasser l'intérieur. »

Payne grimpa à bord, dégoulinant de boue et de sang, mais se sentant franchement ragaillardi. Ne venait-il pas d'échapper à la mort ?

« Où va-t-on, maintenant ? »

— En Italie, dit Jones en appuyant sur le champignon. Faut qu'on rattrape cet hélicoptère. »

Samedi 15 juillet
Aéroport Léonard de Vinci
(À TRENTE KILOMÈTRES
AU SUD-OUEST DE ROME, ITALIE)

Nick Dial fut accueilli par le personnel de sécurité de l'aéroport, qui lui fit passer le poste des douanes et lui offrit une petite balade dans une voiturette de golf de taille démesurée.

Ils freinèrent brusquement devant le bureau des services de sécurité, que Dial visita rapidement. La première pièce était équipée d'une dizaine d'écrans, montrant des images des différents endroits de l'aéroport, de l'arrivée des bagages aux places de parking.

Marco Rambaldi, le chef de la sécurité, plaça son badge devant l'œil électronique et attendit le déverrouillage de la deuxième porte. C'était un bel homme, dont les cheveux noir de jais ne s'accordaient pourtant pas avec ses sourcils gris. Dial lui donnait une cinquantaine d'années. Probablement un ancien flic spécialisé dans le terrorisme. Quelqu'un nommé à ce poste pour éviter qu'un 11-Septembre n'arrive en Italie.

« Nous essayons de rester discrets au sujet de cette salle, dit Rambaldi tandis que la porte s'ouvrait. Moins les criminels en savent, mieux ça vaut. »

Dial entra et découvrit un système informatique semblable à ceux utilisés à Las Vegas – un mélange d'enregistrements vidéo, de données informatiques et des derniers logiciels de recherche d'identité. Dès que quelqu'un pénétrait dans l'aéroport, il était photographié, son image était passée au tamis des bases informatiques, puis comparée aux données répertoriant les terroristes connus ou supposés du monde entier. Si la personne était identifiée, elle était suivie jusqu'à sa prise en charge par les autorités compétentes.

Rambaldi s'assit devant l'un des ordinateurs.

« Nous pouvons cibler les départs, les arrivées, ou l'endroit que vous voudrez. Votre collègue, l'agent Chang, m'a dit que les assassins à la croix vont arriver à Rome, aujourd'hui. C'est exact ?

— C'est ce que nous pensons.

— Mais vous ne connaissez pas leurs noms, vous ne savez pas à quoi ils ressemblent ni à quelle heure ils vont arriver... »

Dial grimâça. Il savait que son enquête avait l'air un peu fragile, prise sous cet angle.

« Il va falloir me faire confiance. Je ne suis pas le genre de flic à se mettre dans tous ses états pour...

— Allons, qui suis-je pour discuter vos méthodes ? l'interrompt Rambaldi en lui faisant signe de se taire. Vous êtes chef de division à Interpol. Vous devez donc savoir ce que vous faites... Dites-moi en quoi je peux vous être utile. »

Dial posa sa main sur son épaule, reconnaissant du respect qu'il venait de lui témoigner.

« Nous cherchons des mercenaires, des tueurs à gages. Des types formés à la dure, avec un passé militaire.

— Pourquoi ? » demanda Rambaldi tout en modifiant certaines données. Au lieu de se concentrer sur les terroristes, l'un des logiciels allait maintenant traquer les mercenaires. « Quel est le rapport ?

— Les meurtres ont été commis avec une grande précision dans des villes situées à l'étranger. Nous soupçonnons les tueurs d'être des experts de l'intervention militaire, des personnes capables d'évoluer en terrain étranger, et pouvant profiter de contacts locaux. » Dial attendit que Rambaldi ait terminé de taper. « Et étant donné que les victimes étaient jeunes et bien portantes, je parie que nous avons affaire à des hommes, dont l'âge se situe probablement entre vingt-cinq et quarante ans.

— Parfait. Ça m'aide beaucoup. Plus vous serez précis, plus ça simplifiera les recherches. Si vous pensez à autre chose, tenez-moi au courant. Nous pouvons mettre les recherches à jour à tout moment.

— Très bien. Dites-moi, disposez-vous d'un système similaire, de l'autre côté de la ville ? »

Roma Ciampino était l'autre grand aéroport, situé de l'autre côté de la ville.

« Oui, très similaire. Nous pouvons leur transmettre ces paramètres de recherche, si vous le souhaitez.

— Bonne idée. Je vais avertir mes agents en place à Ciampino.

— Et les petits aéroports ? Il y en a plusieurs, disséminés un peu partout dans la région.

— On envoie des hommes dans le plus d'endroits possible, mais je pense que ces types vont se pointer sur le plus grand des aéroports. Avec tous ces avions et toute cette foule, ce sera plus simple pour eux de passer inaperçus. »

Payne et Jones n'avaient pas le choix. Ils devaient prendre l'avion pour rejoindre l'Italie. C'était le seul moyen de retrouver Boyd et Maria. Ils calculèrent le temps nécessaire pour se rendre à Rome et réalisèrent qu'ils pouvaient arriver avant eux – car les avions volent

plus rapidement que les hélicoptères – s'ils trouvaient un vol direct qui partait immédiatement.

Mais ils avaient un souci. Ils étaient couverts de boue, conduisaient une voiture volée et n'avaient aucune idée de l'endroit où ils allaient.

Sans ce handicap, cela aurait été du gâteau. Mais Jones savait qu'ils auraient besoin d'aide. Il appela donc Randy Raskin pour voir si celui-ci pouvait faire quelque chose pour eux. Avec un peu de chance...

« D.J. ? dit Raskin, quelle bonne surprise ! »

Jones perçut le ton ironique qui lui parvenait de l'autre bout du monde. « Tu sais que je suis au boulot, là ? Et tu sais que je ne travaille pas pour toi ? »

Le temps était précieux, et Jones en vint directement aux faits. Il lui expliqua la situation – en omettant les aspects religieux – et lui demanda de l'aide. Raskin perçut probablement le désespoir dans le ton de la voix de Jones, car il cessa immédiatement de l'asticoter et se pencha sur son clavier.

Quelques minutes plus tard, Raskin dit : « Un cargo des marines décolle de Vienne dans une heure. Je parle d'un avion militaire. Sans confort, très peu de sièges. Ils vont à Madrid, mais je suis sûr de pouvoir les convaincre de vous déposer à Rome, si ça vous intéresse.

— Ça nous intéresse beaucoup.

— Pas de problème... Et j'imagine que des vêtements propres mis à votre disposition vous feraient plaisir. Vous faites toujours la même taille qu'à l'époque des MANIAC. J'ai accès à votre dossier, je peux vous obtenir du sur-mesure. Vous aurez l'air de sortir de chez le tailleur. »

Le hangar se trouvait dans un coin isolé de l'aérodrome, loin du terminal public. Raskin appela le pilote et lui fit part de ce dont Payne et Jones avaient besoin, en enjolivant probablement quelques détails pour donner un aspect plus officiel à l'affaire. Lorsqu'ils arrivèrent, il avait tout préparé, même des sous-vêtements de rechange. L'avion était en cours de chargement et ils eurent le temps de prendre une douche chaude et de manger rapidement.

Les intempéries avaient tout retardé – les décollages, les départs, les marchandises – ce qui les arrangeait bien. Les avions pouvaient voler au-dessus des nuages, et supportaient ainsi mieux les orages que les hélicoptères. Le mauvais temps jouait donc en leur faveur. De leur point de vue, plus il pleuvait, mieux ça valait.

Le vol devait durer quatre-vingts minutes, ce qui leur laissait le temps de se faire une idée de l'endroit où ils allaient. Jones passa un coup de fil à l'une des détectives qui travaillaient pour lui et lui demanda de retrouver quelques informations concernant Benito Pelati. Elle trouva l'adresse d'un bureau dans le centre de Rome, deux

appartements situés à proximité, probablement des garçonniers (une pratique très répandue chez les hommes fortunés d'Italie), et une splendide demeure près du lac d'Albano. Dante avait clairement précisé qu'ils allaient discuter avec son père, et, selon Jones, cet entretien devait avoir lieu le plus discrètement possible, ce qui excluait toutes les adresses situées en ville et l'amenait à penser qu'ils se dirigeaient vers le lac. Si Jones se trompait, ils pourraient toujours torturer – *euh, non : interroger* – le personnel de Benito pour savoir où il se cachait.

Une fois en vol, le pilote passa un appel radio pour annoncer un faux problème mécanique et demanda à la Direction romaine des airs la permission d'atterrir sur l'une de leurs pistes de secours pour une vérification. Non seulement cela leur permettrait de se poser avant les autres avions, mais le pilote pourrait également les déposer sur une zone de service d'où Jones et Payne pourraient pénétrer sur le territoire italien sans être repérés.

Heureusement, le plan se déroula sans accroc. Comme ils l'avaient espéré.

Ils étaient en plein marchandage pour soudoyer un membre du personnel et le persuader de les conduire jusqu'au lac d'Albano lorsqu'ils entendirent un bruit de klaxon derrière eux. Une navette de sécurité émergea d'entre les rayons du soleil et pénétra dans le hangar plongé dans une semi-obscurité. Ils firent de leur mieux pour avoir l'air occupé, tandis que le garde attendait ses instructions dans son oreillette. Il marmonna un mot ou deux, puis écouta à nouveau. Finalement, il dirigea son véhicule vers Payne et Jones.

« Veuillez me suivre, dit-il.

— Pourquoi ? demanda Payne. On vient à peine d'atterrir.

— Nous le savons », répliqua le garde en hochant la tête.

Et du doigt, il désigna une petite caméra installée dans un coin du hangar.

En quelques minutes, Payne et Jones furent conduits dans une salle des services de sécurité de l'aéroport où ils furent contraints de s'asseoir à une table métallique scellée dans le sol. Ils avaient déjà subi suffisamment d'interrogatoires pour savoir ce qui allait se passer.

Beaucoup de questions, de tentatives d'intimidation, et du café imbuvable.

Jones jeta un œil autour de lui et grimaça.

« J'ai l'impression de connaître cet endroit.

— Moi aussi. Si Manzak et Buckner franchissent le seuil de cette porte, je me chie dessus. »

Ni l'un ni l'autre ne pointèrent leur nez, mais Payne fut malgré tout à deux doigts de se chier dessus lorsqu'il vit le visage de l'homme qui

entra dans la pièce. Une présence à laquelle il ne s'attendait pas. Cet énorme menton. Car c'était le détail qui avait toujours le plus impressionné Payne chaque fois qu'il s'était retrouvé face à Nick Dial : un menton de la taille d'un ralentisseur de voiture.

Dial entra dans la pièce, le visage fermé. Il murmura quelques mots à l'oreille du garde qui avait surveillé Payne et Jones. Dial laissa le garde prendre son temps pour quitter les lieux et s'abstint de prononcer la moindre parole avant qu'ils ne soient seuls. Une fois la porte fermée, il serra la main de Payne.

« Ça fait combien de temps ? Cinq ans, six ans ?

— Peut-être plus.

— Eh ben, t'as mauvaise mine... tout comme ta petite sœur. »

La vanne fit rire Jones.

« Écoute-le parler, le vieux schnock... »

Tous les trois se retrouvèrent plongés dans leur passé, à l'époque où Payne et Jones faisaient partie des MANIAC et où Dial payait encore ses frais à Interpol. Il existe, un peu partout en Europe, des bars américains, des endroits fréquentés par les touristes touchés par le mal du pays et les hommes d'affaires expatriés, et qui leur offrent le sentiment d'être un peu chez eux. Les soldats étaient les plus nombreux à traîner dans ces bars. Ils espéraient ainsi échapper à la solitude à laquelle ils ne s'étaient jamais vraiment habitués. Un soir, Payne et Jones étaient sortis jouer au billard dans un endroit nommé *La Bannière étoilée*, lorsqu'ils avaient surpris les bribes d'une conversation passionnée où il était question de football américain. L'un des types, Dial, disait que son père avait entraîné l'équipe de Pittsburgh, ce qui avait suffi à attirer l'attention de Payne. Quelques minutes plus tard, ils buvaient des bières et échangeaient des anecdotes. Tous les trois avaient passé une soirée mémorable et gardé le contact. Au cours des années suivantes, il leur arrivait de dîner ensemble occasionnellement lorsqu'ils se trouvaient dans la même ville. Malheureusement, en raison du caractère confidentiel des missions des MANIAC, ils n'avaient jamais pu se voir aussi souvent qu'ils l'auraient souhaité.

Mais cette manière de se retrouver ainsi avait quelque chose d'irréel. Pour chacun d'eux. Dial ignorait les raisons pour lesquelles Payne et Jones étaient entrés clandestinement en Italie. Et ils ignoraient pourquoi Dial les avait arrêtés.

Lorsqu'ils eurent terminé d'échanger des plaisanteries, Dial prit un air sérieux.

« Dites donc, les gars, nous avons un léger problème. À l'heure actuelle, dans cet aéroport nous contrôlons tout individu doté d'un passé militaire chargé, et... on vous a filmés en train d'entrer illégalement dans ce pays.

— Nous avons de bonnes raisons, répondit Payne. Je sais que ça va avoir l'air dingue, mais deux de nos amis ont été enlevés sous la menace des armes, à Vienne. Et nous avons pris l'avion jusqu'ici pour aller les chercher.

— Tu as raison. Cette histoire a l'air dingue. Pourquoi ne pas avoir simplement fait appel à la police ?

— On ne pouvait pas. Pas avec ces deux-là. C'est trop compliqué.

— Comment ça ?

— La police les recherche déjà.

— Ah oui ? dit Dial en se penchant en avant, légèrement agacé. C'est quoi, leurs noms ?

— Nick, je ne peux pas. On ne peut pas te le dire.

— Jon, si tu veux qu'ils restent en vie, donne-moi leurs noms. Sinon ils mourront, pendant que nous sommes dans cette salle à jouer au jeu des questions/réponses. »

Dial avait marqué un point. Payne et Jones prirent quelques minutes pour lui expliquer la situation, évacuant le plus possible tout ce qui concernait le Christ et les catacombes pour ne donner à Dial que l'essentiel des renseignements dont il avait besoin. Payne lui montra les informations qu'ils avaient notées au sujet des adresses de Pelati et lui dit qu'il était persuadé que ses amis se trouvaient au lac d'Albano, et non en ville.

« En résumé, les Pelati sont responsables de tout – tous ces meurtres, ces enlèvements, cette violence – et le professeur Boyd n'est rien d'autre qu'un pion.

— Ouais, dit Payne, c'est à peu près ça. »

Dial s'adossa à sa chaise et sourit. Il aurait réagi tout à fait différemment s'il ne les avait jamais vus de sa vie. Mais Payne sentait bien que ce qu'il venait de raconter à Dial l'embarrassait.

« OK, les gars, lâcha Dial, je suis confronté à un dilemme. Je ne peux pas appeler Police Secours pour leur expliquer que l'un des hommes les plus puissants d'Italie est coupable d'un crime si grave. Surtout sans aucune preuve.

— Mais tu as une preuve, dit Jones, tu peux nous utiliser en tant que témoins.

— Témoins de quoi ? Vous n'avez pas vu Pelati faire quoi que ce soit. De plus, étant donné que vous êtes entrés dans ce pays illégalement, vous n'avez rien à faire ici. Vous êtes *persona non grata*.

— Très bien, dit Payne d'un air déçu. Mais je t'en prie, fais juste une chose. Envoie au moins quelques agents d'Interpol au lac. Je te le jure : Maria et Boyd sont en danger.

— Jon, je ne peux pas. À l'heure actuelle, je ne peux pas me permettre de me disperser. »

La sonnerie de son téléphone portable troubla la concentration de

Dial. Il jeta un coup d'œil sur le numéro, agacé, jusqu'à ce qu'il réalise qui était en train de l'appeler. Il se leva d'un bond et dit à Payne et Jones qu'il devait absolument prendre cet appel.

« Nick Dial, à l'appareil.

— Nick, c'est le cardinal Rose. Désolé de vous appeler si tard, mais vous m'aviez demandé de vous tenir au courant de la moindre rumeur concernant le Vatican. Et là, je tiens quelque chose de sensationnel. »

Pendant quelques minutes, Rose relata en détail les actes de Benito Pelati, lors de la dernière réunion du Conseil suprême, du moins tout ce que le délégué américain avait raconté à Rose autour de quelques verres. Quelques verres bien remplis. Rose rit et ajouta : « J'aurais pu en savoir plus, mais je me suis retrouvé à court de bourbon. »

Dial remercia le cardinal pour ces renseignements et revint à table, habité par un tout autre sentiment. Quelques minutes plus tôt, il tiquait sur le manque de preuves et sur le fait qu'il ne pouvait prendre le risque de mobiliser ses agents. À présent, son visage affichait un grand sourire et une lueur brillait dans ses yeux.

« Dites-moi, les gars... vous connaissez le lac d'Albano ? »

Villa Pelati,
Lac d'Albano, Italie
(À VINGT KILOMÈTRES AU SUD-EST DE ROME)

L'hélicoptère vrombissait au-dessus des eaux calmes du lac d'Albano et se posa dans une cour pavée située à une centaine de mètres de la maison principale. Construite au XVI^e siècle, la demeure se trouvait au bord du cratère d'un ancien volcan et offrait de splendides vues du lac, de la forêt et des vignobles.

Des souvenirs d'enfance vinrent à l'esprit de Maria tandis qu'elle regardait à travers la vitre de l'hélico, en direction de cette maison où elle avait grandi. Elle pensait à sa mère et aux jeux idiots auxquels elles avaient l'habitude de jouer. Ces souvenirs l'emplirent à la fois de nostalgie et d'une horrible envie de vomir.

« Ça fait combien de temps ? demanda Dante en ouvrant l'écoutille. Dix ans ? »

Elle ignore la question, n'étant pas d'humeur à converser avec la personne qui la forçait à se replonger dans ses souvenirs. Elle se disait qu'il lui avait déjà gâché la vie une première fois, et qu'il menaçait de recommencer.

L'ironie de cette histoire, c'est que Maria et Dante avaient été les plus proches au sein de la fratrie de la famille Pelati. Même s'ils étaient nés de mères différentes, et malgré leurs douze années d'écart, ils portaient sur leurs épaules le même fardeau : ne pas être le fils aîné de Benito. Et pour cela, ils devaient subir toutes les vexations que leur statut occasionnait. Alors que Roberto était considéré comme un prince, Maria et Dante étaient traités comme des êtres de seconde catégorie, ne recevant ni l'attention ni l'amour dont jouissait Roberto. À un moment donné, Benito finit par adoucir son comportement à l'égard de Dante, après avoir réalisé que son fils cadet était quelqu'un de capable. Il le fit participer aux affaires de la famille juste avant que Maria ne soit envoyée au pensionnat. Sans surprise, elle les mit tous deux dans le même sac et reporta sur Dante une grande partie de la colère qu'elle éprouvait pour son père.

De son point de vue, Dante l'avait trahie pour gagner l'affection de son père. C'était un acte de malveillance qu'elle n'avait jamais oublié ni

pardonné.

Maria descendit de l'hélico et attendit que Boyd sorte à son tour. Ils étaient tous deux restés muets pendant leur voyage depuis Vienne, au grand désespoir de Dante. Il avait essayé de les interroger au cours des dix premières minutes de vol, mais, lorsqu'il vit qu'ils ne parleraient pas, il avait décidé de ne pas insister. Il savait qu'il disposait de très peu de marge de manœuvre, et qu'il pourrait se montrer beaucoup plus persuasif une fois à terre.

Les lumières s'allumèrent dans les arbres alors qu'ils marchaient le long d'un somptueux jardin, sur une allée de pierre. Des colonnes de marbre entouraient les eaux chatoyantes d'un bassin situé sur leur gauche, tandis qu'une rangée de statues s'alignait sur leur droite. Un grand escalier les conduisit à un patio et à l'arrière de la maison.

Dante composa le code de sécurité.

« Père est au Vatican jusqu'à demain matin. Nous avons des choses à nous dire avant son arrivée. »

Maria eut un haut-le-cœur en entendant le mot *père*. Elle avait grandi sans père et n'avait aucune envie de le voir réapparaître dans sa vie. Pas maintenant. Pas si elle devait être tuée pour ce qu'elle avait fait. Ce serait une manière terriblement cruelle de mourir, en étant forcée de se retrouver face à lui une dernière fois avant d'être assassinée.

« Tu te souviens du salon ? » demanda Dante. Le plafond s'élevait à plus de sept mètres de hauteur, et sa voix faisait écho lorsqu'il parlait. « Je te lisais des histoires, à côté de la cheminée. Ta mère était toujours très en colère après moi. Je gardais toujours les contes les plus effrayants pour la fin, quand c'était l'heure d'aller au lit. Je te faisais si peur qu'elle devait passer la moitié de la nuit avec toi, dans ton lit. »

Maria sourit en y repensant, même si elle n'en avait pas envie. C'était une époque différente, une vie différente, lorsqu'elle était heureuse et que les choses étaient tellement plus simples.

Le salon était tel qu'elle s'en souvenait. Un bureau ancien était installé sur la gauche, face à la cheminée, qui se trouvait à droite. Un canapé en cuir, deux fauteuils et une table en verre comblaient l'espace entre les deux. Les murs étaient décorés de tableaux et parcourus d'étagères de bibliothèque, ainsi que d'un assortiment de reliques disposées sur des piédestaux en marbre. Une moquette colorée recouvrait le sol et donnait à la pièce une atmosphère chaleureuse et réconfortante. Maria trouvait d'ailleurs cela très ironique, compte tenu de la personne à qui le salon appartenait.

« Asseyez-vous », dit Dante en se dirigeant vers le canapé. Puis, se tournant vers les gardes, il ajouta :

« Messieurs, je peux gérer la situation seul, à partir de maintenant. Veuillez attendre dans le hall, je vous prie. »

Ils fermèrent la porte, laissant Dante seul en compagnie de Boyd et Maria, pour la première fois depuis le début de la nuit.

« Je sais que vous vous posez beaucoup de questions, tous les deux. » Dante retira sa veste et la plia sur l'un des fauteuils, rendant ainsi visible son holster et son revolver. Ce détail ne fit qu'augmenter un peu plus la tension palpable dans la pièce. « Cette semaine a été agitée pour tout le monde. »

Maria leva les yeux au ciel. Elle ne comprenait pas pourquoi Dante cherchait ainsi à les réunir. Ils étaient des adversaires, l'un pour l'autre, pas des alliés.

« Tout d'abord, dit Dante en s'adressant à Boyd, j'aimerais te présenter mes excuses pour notre manque de communication, ces derniers jours. À partir du moment où vous avez quitté Orvieto, je n'ai eu aucun moyen de te joindre. »

Le visage de Boyd se décontracta.

« J'ai voulu t'appeler, dit-il, mais l'attaque m'a terrorisé. Je n'avais aucun moyen de savoir qui était derrière tout ça, toi ou quelqu'un d'autre.

— Encore une fois, je te présente mes excuses. Je n'ai eu vent de leurs projets que lundi soir, après que vous avez quitté les catacombes. Si j'avais su ce qu'ils préparaient, je vous aurais mis en garde tous les deux. »

Maria resta bouche bée. Son frère s'adressait à Boyd comme s'il s'agissait d'un partenaire. La conversation était si inattendue qu'il lui fallut un instant pour s'en rendre compte.

« Bon Dieu, que se passe-t-il, ici ? Vous parlez comme si vous étiez des amis ?

— Et pourquoi pas ? répliqua Boyd. C'est lui qui nous a donné notre permis pour pratiquer les fouilles.

— Peut-être... répondit-elle en cherchant ses mots, mais il va nous tuer.

— Vous tuer ? dit Dante. Pourquoi voudrais-je vous tuer ? Je viens de vous sauver la vie.

— Nous sauver la vie ? hurla-t-elle. Tu viens de nous conduire ici sous la menace d'une arme. C'est ce que tu appelles nous sauver la vie ?

— Oui, si tu tiens compte du nombre de gens qui aimeraient vous voir morts.

— Oui, mais...

— Pour prendre la défense de Maria, intervint Boyd en posant une main sur l'épaule de la jeune femme pour l'encourager à se calmer. Je dois admettre que je n'étais pas certain de tes intentions, jusqu'à maintenant. Ton sens de la stratégie est impressionnant.

— Permets-moi de m'excuser pour ça aussi, répondit Dante en riant. N'oublie pas que les gardes travaillent pour mon père, pas pour

moi. Si nous réussissons à aller jusqu'au bout, il faudra que je continue à jouer la comédie aussi longtemps que possible.

— De quoi parles-tu ? Quelle comédie ? demanda Maria.

— L'aide que je suis censé apporter à notre *père*. » Il y avait une certaine amertume dans son ton qu'elle n'avait pas relevée jusqu'à présent. Il avait presque craché le mot *père*. « Tu devrais être bien placée pour le savoir.

— Mais... » dit-elle en cherchant ses mots.

Boyd leva la main, pour lui faire signe de se taire.

« Vous parlerez plus tard de votre haine commune à son égard. Pour l'instant, nous avons des affaires plus importantes à régler. »

Dante fixait Maria du regard. Il avait tant de choses à lui dire, mais savait que ce n'était ni le moment ni l'endroit.

« Il a raison, tu sais. Nous avons du pain sur la planche et j'ai un secret de famille à te révéler. »

Le chauffeur approcha la luxueuse berline de l'entrée principale de la villa. Benito Pelati était assis à l'arrière et réfléchissait à tout ce qui s'était passé. La violence, à Orvieto. Les événements du Vatican. La mort de son fils. Malgré tout, en dehors de ça, il avait l'impression que la chance se trouvait là, au coin de la rue, et que son travail et ses efforts ne tarderaient pas à être récompensés.

Bien entendu, jamais il n'aurait imaginé être récompensé de cette manière.

Boyd et Maria regardèrent Dante se diriger vers le bureau. Puis, comme si son secret était trop lourd à porter, il soupira et se laissa tomber dans le fauteuil de son père.

« Je me doutais depuis des années qu'il y avait quelque chose, dit Dante. Un jour, je suis entré dans une pièce et j'ai vu mon père s'adresser à Roberto. Au début, je croyais qu'ils parlaient de moi. Au bout d'un moment, j'ai compris qu'il s'agissait de quelque chose de bien plus important. » Il prit un classeur sur le bureau et l'examina, sans regarder ses invités. « J'ai commencé à fouiller dans leurs dossiers, à prêter attention à tout ce qu'ils me demandaient de faire, jusqu'à ce que je comprenne que tout tournait autour d'Orvieto. Toujours plus de gardes, toujours plus d'argent... Il se passait là-bas des choses que l'on me cachait. » D'un air contrarié, il jeta le classeur à l'autre bout de la table. « À un moment donné, j'étais si intrigué que je suis allé voir Père pour lui poser des questions. Je l'ai supplié de me dire la vérité sur les catacombes et sur tout l'argent qu'ils dépensaient. Mais il s'est contenté de me repousser en me disant de le laisser tranquille. Incroyable, non ? Il m'a ignoré. J'ai alors compris qu'il ne me dirait jamais rien. » Il se tut un instant, puis regarda Boyd. « C'est à ce moment-là que j'ai décidé de faire appel à un partenaire.

— Comment ça, un *partenaire* ? demanda Maria.

— Je sais que ça va te déplaire, mais je t'ai surveillée pendant des années. Tes études, ton niveau de vie, ta vie sociale inexistante. Tu es ma sœur, après tout. Je n'allais tout de même pas t'oublier comme ça, même si tu aurais peut-être préféré qu'il en soit ainsi. »

Maria ne disait rien. Elle était complètement sonnée. Elle essayait d'encaisser.

« C'est ainsi que j'ai entendu parler du professeur Boyd, dit-il. Je te surveillais et j'ai découvert sa passion pour les catacombes. Au départ, je trouvais ça extraordinaire, de vous voir ainsi réunis, tous les deux. Puis j'ai compris que cela n'avait rien d'un hasard. Tu es allée à Douvres avec une idée en tête. Tu voulais en savoir plus concernant Orvieto. Tu es devenue son élève parce que tu étais aussi curieuse que moi. »

Des larmes coulèrent des yeux de Maria. Elle essaya de les essuyer avant que les deux hommes ne les remarquent, mais Dante les vit et sourit. Il savait qu'il était sur la bonne piste, et qu'il connaissait parfaitement sa sœur, même après toutes ces années.

« L'an dernier, j'ai examiné les demandes d'autorisation de pratiquer des fouilles, et je suis tombé sur celle du professeur Boyd. Je me suis dit que c'était l'occasion d'entrer en contact avec lui, alors je l'ai appelé pour lui parler des catacombes. »

Maria lança un regard à Boyd.

« Vous avez discuté avec Dante l'an dernier et vous ne m'en avez jamais parlé ?

— Je vous le jure, j'ignorais qu'il s'agissait de votre frère, répondit Boyd sur la défensive. Il m'a dit qu'il s'appelait Dante et qu'il était l'assistant de votre père, mais rien de plus. Je ne savais rien d'autre.

— C'est la vérité, dit Dante. Je ne voulais pas que tu sois au courant, car j'étais persuadé que, dès lors, tu irais dans la direction opposée. Je sais à quel point tu peux être têtue. Je le sais depuis des années. »

Sur le visage de Maria, la colère s'adoucit. Elle se retourna lentement vers Dante.

« Pendant plusieurs mois, j'ai échangé des renseignements avec Boyd. Il m'a informé de ses découvertes et je lui rendais la pareille, avec l'objectif d'organiser des fouilles constructives. Je savais que je ne pourrais pas le rejoindre à Orvieto – je n'aurais eu aucun moyen de le dissimuler –, mais je me suis dit que l'un de nous deux pouvait l'accompagner. Que *tu* pourrais y aller. Et, de mon point de vue, l'idée était plutôt bonne.

— C'est ce que tu me cachais ? C'est ça, ton secret de famille ? »

Maria s'était remise à pleurer.

Dante rit devant tant de naïveté : « Non, ce n'est pas ça. Pas du tout. Père nous a caché quelque chose, à tous les deux, pendant notre

vie tout entière. Quelque chose dont il aurait dû nous parler il y a bien longtemps. Je te jure que je n'en avais jamais entendu parler jusqu'à hier. Quand Père a appris la mort de Roberto, il m'a fait venir et m'a tout raconté. Il m'a dit la vérité au sujet des catacombes, de la crucifixion et de notre arbre généalogique. Les catacombes ont été construites pour nous, vois-tu. Pour notre famille. Pour rendre hommage à *notre* ancêtre.

— De quoi parles-tu ? Quel ancêtre ? »

Au lieu de lui répondre, Dante pointa son doigt en direction d'un tableau acquis par son père, peu après sa première visite des catacombes. Le portrait était semblable, bien que de plus petite taille, à celui que Boyd et Maria avaient découvert dans la première salle des catacombes. Celui que Maria pensait avoir déjà vu, mais dont elle n'était pas parvenue à se souvenir. Brusquement, elle comprit pourquoi. Son subconscient l'en avait empêchée.

« L'homme-qui-rit... lâcha-t-elle. J'ai un lien de parenté avec l'homme-qui-rit ?

— L'homme-qui-rit ? Qui est-ce ? demanda Dante, étonné.

— Lui, dit-elle. C'est ainsi que nous l'avons surnommé, car nous n'avons jamais su son nom. Son portrait est apparu à plusieurs reprises, dans les catacombes. Sur les murs, les gravures, sur une urne funéraire. Depuis, nous recherchons son identité.

— Eh bien votre quête touche à sa fin, car vous connaissez déjà son nom.

— Ah oui ?

— Parfaitement, affirma-t-il d'un air entendu. Car c'est aussi le tien.

— Le mien ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Il s'appelait Pelati ?

— Non, répondit Dante, il s'appelait *Pilate*. Son nom a été modifié pour nous protéger de ses péchés.

— *Pilate* ?

— *Ponce Pilate*, confirma-t-il. Il s'agit de notre ancêtre. Nous sommes ses descendants.

— Ses quoi ? » Elle regardait fixement Dante, puis jeta un œil en direction de Boyd. « De quoi parles-tu ?

— Notre nom de famille *n'est pas* Pelati... mais *Pilate*. Le nom a été modifié pour mettre notre famille à l'abri des persécutions.

— Ponce Pilate est l'homme-qui-rit ?

— Et notre ancêtre. »

Il y eut un instant de silence. Puis Maria laissa échapper un petit gémissement qui signifiait qu'elle venait d'être prise de court. Elle voulait débattre, contester, mais, au fond d'elle-même, elle savait que son frère ne pouvait pas lui mentir concernant un sujet aussi grave. Il disait la vérité.

Le lien du sang les unissait au plus ignoble meurtrier de tous les

temps.

Lentement, d'un air désespéré, elle se tourna vers le professeur Boyd, qui se tenait à ses côtés.

« Est-ce possible, professeur ? Une histoire pareille est-elle possible ? »

Boyd ferma les yeux et repensa à ce qu'il venait d'entendre.

« Oui, ma chère. C'est possible.

— Mais... comment... ? »

Boyd inspira profondément, en essayant de chercher ses mots.

« Aussi incroyable que ça puisse paraître, déclara-t-il, on sait très peu de choses sur Ponce Pilate. La plupart des chercheurs s'accordent sur le fait qu'il est devenu préfet de Judée en 26 après Jésus-Christ et qu'il a achevé sa carrière dix ans plus tard. On ne sait rien de sa naissance ni de sa mort, même si des théories abondent, sur l'une comme sur l'autre. »

Certains historiens pensent que Pilate a été exécuté par le sénat romain en 37 apr. J. -C., juste après la mort de Tibère. D'autres prétendent que Pilate s'est suicidé, noyant ses regrets au fond d'un lac près de Lucerne, en Suisse, un lac situé sur le mont Pilate. En même temps, le folklore allemand insiste sur le fait que Pilate a connu une existence longue et joyeuse à Vienna Allobrogum (Vienne sur Rhône), où un monument de plus de seize mètres de haut, « la tombe de Ponce Pilate », lui est toujours dédié.

« En dehors de ces incertitudes, poursuivit Boyd, il existe plusieurs faits avérés au sujet de Pilate. Le plus intéressant concerne sa femme, Claudia Procula. Très peu de gens le savent, mais l'épouse de Pilate était aussi l'arrière-petite-fille d'Auguste et la fille adoptive de l'empereur Tibère.

— Quoi ? Maria cligna des yeux à plusieurs reprises. Tibère était le beau-père de Pilate ?

— Eh oui, fit Boyd. Je parie qu'on ne vous l'a jamais dit au catéchisme, n'est-ce pas ?

— Non », avoua-t-elle.

Brusquement, elle pensa que la probabilité de Pilate et Tibère travaillant côte à côte n'était pas inconcevable. Ces hommes étaient plus que des alliés politiques. Ils étaient de la même famille.

Boyd reprit la parole : « Saviez-vous que l'Église copte d'Égypte et l'Église abyssinienne d'Éthiopie ont toujours soutenu que Pilate et Claudia s'étaient convertis au christianisme après la crucifixion ? À vrai dire, ils leur rendent hommage tous les 25 juin, en tant que *saints*.

— Professeur Boyd, l'interrompt Dante, je crois que vous vous égarez. Rien de tout cela n'a d'importance. Nous ferions mieux de nous concentrer sur la crucifixion et de laisser le reste de côté.

— C'est précisément là où je veux en venir ! déclara le savant en

balayant l'intervention de Dante d'un geste de la main. Pendant des années, je les ai pris pour de pauvres fous, à les voir rendre hommage à Pilate, à le saluer comme un héros. En le faisant passer pour un chrétien. Mais aujourd'hui, je sais qu'ils avaient raison. C'est en fait lui qui a donné naissance à la religion. Je me sens comme le dernier des imbéciles.

— Vous avez l'impression d'être un imbécile ? rugit Maria. Et moi, je me sens comment, d'après vous ? Je viens de découvrir que nous avons parcouru l'Europe à la recherche de l'un de mes aïeux. Et qu'un portrait de l'homme-qui-rit était accroché dans le salon de mon père. » Elle prit une profonde inspiration, en essayant de se calmer. « Comment avons-nous pu oublier Pilate ? C'était un candidat si évident. Nous aurions dû le prendre en compte. »

Boyd voulut la reconforter : « Allons, allons, ma chère... vous n'êtes pas seule dans cette histoire. Aucun d'entre nous n'a considéré Pilate comme un suspect potentiel. Calmez-vous ! Ce n'est pas la fin du monde.

— Si, justement », dit une voix.

Stupéfaits, ils se retournèrent et aperçurent Benito Pelati, faisant son entrée dans la pièce, accompagné de quatre gardes armés.

« Tout est fini pour Dante. »

Benito ponctua son intervention par deux coups de feu rapides. Le sang jaillit de la poitrine de son fils, éclaboussant le portrait de Pilate et le mur qui se trouvait derrière lui. Puis, comme dans une scène au ralenti, son corps inanimé s'affala sur le fauteuil en cuir avant de retomber sur le sol. Ce qu'elle vit déclencha chez Maria un accès de colère meurtrier. Elle s'élança en direction de son père et tenta de lui arracher le revolver des mains. Mais un garde s'interposa et lui barra la route.

Déterminée, elle chercha à vaincre l'obstacle en lui martelant le visage de plusieurs gifles et coups de poing. Le garde encaissa un instant les assauts de Maria avant de mettre fin à son acharnement en lui assenant un coup de tête sur l'arête du nez. Puis il l'assomma définitivement d'un crochet du droit au menton qui l'envoya s'écraser sur la table en verre.

Impressionné par son ardeur au combat, Benito regarda Maria.

« Qui l'eût cru ? De tous mes enfants, c'est la fille qui avait le plus de couilles. »

Lorsqu'elle reprit conscience, Maria était attachée à une chaise. Du sang coulait de son nez et de sa bouche. Elle était couverte de blessures. Des petits bouts de verre sortaient de sa peau comme les épines d'un porc-épic. La pièce tournait autour d'elle. Elle cligna des yeux à plusieurs reprises et essaya de fixer son attention sur le visage flou qui lui faisait face. Le brouillard recouvrait tout. Sa vision. Sa mémoire. Son audition. Le son étouffé de son nom envahit sa tête comme un écho.

« Maria ? répéta son père. Tu m'entends ?

— Quoi ? bafouilla-t-elle. Où suis-je ?

— Tu es à la maison, Maria. Après toutes ces années, tu es enfin chez toi... Je pense que ça mérite une petite fête. » L'un des gardes tendit une bouteille de vodka à Benito, qui s'empressa de la vider sur la tête de Maria. Le liquide brûlant s'infiltra dans ses blessures, provoquant un ouragan de feu dans tout son corps. Il rit en l'entendant hurler de douleur.

« Ça réveille, pas vrai ? »

Soudain, les conditions de sa situation actuelle lui revinrent à l'esprit avec la puissance d'une avalanche. Elle savait où elle était et comprit ce qui se passait. Et le pire de tout : elle savait qui la faisait souffrir. En un instant, ses plus vieux cauchemars devinrent réalité. Elle était assise face à son père.

« Je savais que je te reverrais un jour, dit Benito. Mais je n'aurais jamais imaginé que ce serait dans de telles conditions.

— Moi non plus, cracha-t-elle. J'aurais préféré te revoir sur ton lit de mort. »

Il secoua la tête.

« Eh bien, nous nous retrouvons autour du tien... »

Maria regarda autour d'elle dans la pièce, cherchant un réconfort. Une arme. Une issue de secours. N'importe quoi qui puisse lui venir en aide. C'est alors qu'elle remarqua que Boyd était attaché à côté d'elle. Il piquait du nez, le menton collé à la poitrine. Sa chemise était trempée de sang. Ses yeux et ses joues avaient enflé sous la puissance des coups répétés qu'il avait reçus au visage.

« Mon Dieu ! Que lui avez-vous fait ?

— Personnellement, je ne l'ai pas touché. Mais mes hommes l'ont un peu amoché, c'est vrai. Ils s'énervent quand mes questions restent

sans réponses. » Il contempla l'horreur qui se dégageait des yeux bruns de sa fille. Il avait déjà vu ce regard, il y a bien longtemps, dans une situation similaire. « Heureusement, tu sauras te montrer plus coopérative que lui.

— Ne compte pas trop là-dessus.

— Dommage, dit-il en haussant les épaules. Je crains que tu n'aies à connaître le même destin que ta mère.

— Ma mère ? Qu'est-ce que tu veux dire ? De quoi parles-tu ? »

Il sourit. Il savait qu'elle mordrait à l'hameçon. Comment aurait-il pu en être autrement ?

« Allons Maria... Tu ne penses tout de même pas que ta mère s'est réellement suicidée, n'est-ce pas ? Tu la connaissais mieux que personne. Avait-elle l'air d'une personne suicidaire ? »

La pièce se remit à tourner sur elle-même. Cette fois, c'était à cause de toutes les questions qui tourbillonnaient dans sa tête. Elle avait toujours eu des doutes concernant la mort de sa mère. Et brusquement, tout remontait à la surface. Comment sa mère était-elle morte ? Était-ce un accident ? Elle avait tant de questions à poser, et pourtant elle était incapable de parler.

« On va faire un marché, proposa Benito. Nous allons échanger des informations. Tu réponds à l'une de mes questions et je réponds à l'une des tiennes... qu'en penses-tu ? »

Elle acquiesça d'un hochement de tête, acceptant de jouer avec le diable sans aucune hésitation. Il prit une chaise et s'installa devant elle, espérant pouvoir lire la vérité dans son regard.

« Qui est au courant, au sujet des catacombes ?

— La moitié de l'Europe », dit-elle, dans un gémissement. Elle sentait toujours les brûlures sur sa peau. « Tout le monde en parle depuis des années. »

Benito grimaça devant son insolence. Puis il lui montra de quoi il était capable en lui enfonçant un bout de verre qui dépassait de sa cuisse. Son hurlement traversa toute la salle, transformant la grimace de son père en un sourire.

« Ne complique pas les choses. Tout ce que je veux savoir, c'est la vérité. Si tu me dis la vérité, je te donnerai ce que tu cherches à savoir... mais si tu mens, tu souffriras... compris ? »

Elle fit oui de la tête.

« Qui est au courant, au sujet des catacombes ?

— Rien que nous deux... Boyd et moi... Nous n'avons fait confiance à personne d'autre... nous avons gardé ça pour nous.

— Et les autres ? Petr Ulster ? Payne et Jones ? Que savent-ils ?

— Rien, confirma-t-elle en essayant de reprendre son souffle. Ils savent que nous recherchons les catacombes. Ils ne savent pas que nous les avons trouvées. »

Benito se montra satisfait. Fort heureusement pour Maria, Boyd leur avait raconté la même chose durant son interrogatoire, ce qui ne laissait pas à Benito d'autre choix que de les croire. Du moins, pour le moment. Plus tard, il demanderait à ses hommes de les interroger à nouveau, en utilisant des méthodes un peu plus persuasives.

« À mon tour... demanda-t-elle dans un souffle. Qu'est-il arrivé à ma mère ?

— Tu ne perds pas de temps, dis-moi. Je vais donc aller droit au but. Ta mère a été tuée.

— Tuée ? Par qui ?

— Désolé, Maria. C'est mon tour, à présent. Tu as déjà posé ta question.

— Mais...

— Quoi, mais ? » Il appuya avec son doigt sur le morceau de verre, juste pour lui montrer que c'était lui qui menait la danse. « Qu'as-tu rapporté des catacombes ? »

— Un parchemin. Nous avons pris un parchemin. Rien d'autre.

— Sois plus précise, dit-il. Parle-moi du parchemin.

— Non, ça, c'est une autre question. »

Il secoua la tête : « Ce n'est pas une question, c'est un ordre. Parle-moi du parchemin. » Il donna plus de poids à sa requête en appuyant encore davantage sur le morceau de verre. « Ta première réponse n'était pas complète. »

Elle poussa un gémissement. Elle le haïssait un peu plus à chaque minute qui passait.

« Très bien, dit-elle. Nous avons trouvé un cylindre de bronze, au sous-sol.

— Dans la salle des documents. Dans un coffre de pierre à son effigie. » Il indiqua du doigt le portrait accroché sur le mur, derrière le bureau. « C'est bien ça ? »

Elle parut décontenancée : « C'est exact. Comment le sais-tu ?

— Comment je le sais ? Parce que c'est là que je l'ai laissé. Vous n'imaginiez tout de même pas être les premiers à explorer les catacombes ? C'est incroyable, ce que les femmes peuvent être naïves...

— Quoi ? Attends... tu veux dire que tu es déjà allé à l'intérieur ?

— Évidemment que j'y suis déjà allé ! Je les ai découvertes. Ou plutôt : redécouvertes, devrais-je dire. L'Église est au courant de l'existence des catacombes depuis des années.

— Mais, le parchemin ? S'ils connaissaient l'existence du parchemin, pourquoi l'ont-ils laissé là-bas ? »

Benito afficha un sourire conquérant. Comment pouvait-elle être si stupide ?

« L'Église ne connaissait ni l'existence du parchemin ni celle de la salle du sous-sol. Les Romains avaient scellé l'entrée de l'escalier il y a

deux mille ans. Elle est restée fermée jusqu'à ce que je dirige une opération sur le terrain alentour et que je découvre le sous-sol. »

Il sourit en songeant à l'ironie du parchemin resté sur place. Le pape Urbain VI avait désigné Orvieto comme étant le meilleur endroit pour protéger le Vatican durant le Grand Schisme. Pendant ce temps, une plus grande menace encore, un document qui pouvait anéantir la chrétienté et tout ce que représentait l'Église, avait passé tout ce temps dans les catacombes sans que personne ne le remarque. Benito réalisa que, si l'un des hommes du pape avait trouvé l'entrée secrète menant aux escaliers, la preuve du complot de Pilate aurait été détruite par l'Église au cours du XIV^e siècle. Heureusement, ce n'était jamais arrivé.

« Pourquoi ma mère a-t-elle été tuée ? demanda Maria.

— Pourquoi ? À cause de toi.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Il leva son doigt, pour lui faire signe de se taire.

« As-tu traduit le parchemin ? »

Maria aurait volontiers menti. Mais elle savait que, s'il le sentait, il ne lui donnerait pas d'autres renseignements au sujet de sa mère. Elle ne voulait pas prendre ce risque. Pour elle, le mystère de la mort de sa mère était plus important que celui du parchemin.

« Oui. Nous l'avons traduit à Milan. »

Il s'y attendait.

« Alors, tu connais la vérité. Le héros de la crucifixion n'était pas le Christ. Le véritable héros, c'était Pilate. Ton ancêtre. Son arnaque a donné naissance à la plus grande religion de tous les temps. »

Elle haussa les épaules, refusant de réagir à ses propos.

« Pourquoi a-t-elle été tuée à cause de moi ?

— Tu n'as pas entendu ce que je viens de dire ? Tu es liée par le sang à Ponce Pilate, ton ancêtre.

— Et alors ? Ma mère compte plus que Ponce Pilate. Pourquoi tu l'as tuée ? »

Il sourit devant tant d'audace. Il décida de la récompenser avec une réponse.

« Pourquoi ? Parce qu'elle voulait que tu reviennes. Tu étais sa petite fille chérie... Dès l'instant où tu es partie pour le pensionnat, elle est devenue de plus en plus difficile à supporter. Elle savait que je ne céderais pas, alors elle s'est tournée vers d'autres moyens de pression, en espérant me faire changer d'avis.

— Quel genre de moyen de pression ? »

Benito secoua la tête.

« Dis-moi... Quand Roberto a été torturé, qu'a-t-il révélé ?

— Je ne sais pas, je n'étais pas là.

— Maria ! dit-il d'un air las en mettant son doigt sur le bout de verre.

— Je dis la vérité. Je n'étais pas là. C'est pour ça que Payne lui a coupé le doigt. Pour pouvoir l'identifier. Si j'avais été présente, je l'aurais identifié moi-même. »

Benito réfléchit sur ce point, puis hocha la tête en signe d'acquiescement.

« Quel était le moyen de pression dont disposait ma mère ?

— Ta mère avait trouvé des informations sur les catacombes, dans mon bureau. Elle menaçait de tout révéler sauf si je te laissais revenir à la maison. »

Finalement, tout s'expliquait. C'est pour ça que sa mère l'avait appelée à l'école et lui avait dit de préparer sa valise. Elle s'était dit que ce qu'elle avait découvert suffirait à faire revenir Maria. Apparemment, elle avait eu tort.

« Et donc, tu l'as fait tuer ?

— Non. Je l'ai tuée moi-même. Ici, dans cette pièce. »

Il sourit en repensant à ce jour. Elle n'était que son épouse, et il pensait donc avoir agi de droit. Comme il aurait envoyé le chien se faire piquer chez le vétérinaire.

« Je n'allais pas laisser une femme me dicter ses ordres. Pas chez moi. Pas au sujet d'Orvieto. C'était mon secret de famille, pas le sien. Elle n'avait rien à voir avec cette affaire et n'aurait pas dû s'en mêler. Elle méritait de mourir. »

Payne briefa Nick Dial sur la route du lac d'Albano, et l'avertit du type de gardes dont disposait Pelati. D'anciens militaires, d'ex-Gardes suisses, le genre de types dont deux ex-MANIAC pouvaient s'occuper. Dial comprit qu'il se serait fait avoir sans leur aide et les nomma officiellement auxiliaires d'Interpol. Pourtant Payne et Jones doutaient de l'aspect légal de cette nomination.

Dial appela également des renforts, mais ils arrivèrent sur place avant la police locale. Tant pis. Ils n'avaient pas le temps d'attendre les autres. Pas avec Boyd et Maria retenus captifs à l'intérieur.

Une grille d'acier les accueillit devant la propriété, ainsi qu'un poste de garde désert. Payne aida Jones et Dial à passer de l'autre côté du mur, avant de l'escalader à son tour. Le domaine, très spacieux, était plongé dans l'obscurité. Ils progressèrent à travers les arbres et les buissons, en guettant l'arrivée des gardes. Ils n'étaient même pas sûrs de trouver qui que ce soit à la maison, jusqu'à ce qu'ils entendent un coup de feu. Puis un autre. Deux détonations identiques provenant de l'intérieur. Il était temps de passer à l'action. Ils ne savaient pas face à qui ils allaient se retrouver, mais ils s'en moquaient. Des coups de feu tirés à l'intérieur d'une maison ne signifiaient jamais rien de bon. Ils décidèrent d'y mettre fin.

Jones ouvrit la marche jusqu'à la porte d'entrée, tandis que Dial couvrait ses arrières. Payne fit le tour du périmètre en regardant aux fenêtres pour se faire une idée de l'intérieur. Il repéra les issues de secours, les brèches possibles, estima la disposition et la dimension des pièces. Des vies ne tenaient à l'heure actuelle qu'à un fil, il le savait. Plus il aurait de renseignements, plus il y aurait de cadavres. Ceux de leurs ennemis, pas les leurs. Payne n'autorisait pas ses hommes à mourir durant les missions.

Il atteignit le porche de devant juste au moment où Jones était en train de venir à bout de la serrure. Payne les informa de ce qu'il avait vu et se porta volontaire pour prendre le commandement de l'opération. Il n'y eut aucune objection. Dial passa derrière lui, suivi de Jones. Deux grands escaliers montaient de chaque côté de la pièce pour se rejoindre au premier étage. Des tableaux et des statues étaient alignés le long du mur. Le lustre accroché au plafond n'était pas allumé. Ils évoluaient dans une semi-obscurité, grâce à une faible lueur qui provenait d'un peu plus loin dans la maison. Ils décidèrent de la

suivre.

Ils entendirent des bruits en longeant le couloir. Des cris de douleur. Des cris de torture. Le craquement de poings s'écrasant sur un visage. Le son assourdi de coups martelant la chair. Payne était sûr qu'il s'agissait de Boyd. On était en train de l'interroger. Et ils étaient plusieurs. La porte du bureau était fermée et verrouillée. Une fissure lumineuse brillait dans l'encadrement de la porte. Cette lueur les avait menés à cet endroit, tel un phare.

Jones examina la serrure et s'aperçut qu'elle devait avoir une centaine d'années. Un type de verrou qu'il n'avait jusqu'ici jamais rencontré. Il déclara à Payne qu'il n'était pas certain d'y arriver. De plus, il n'était pas sûr de pouvoir travailler discrètement. Payne secoua la tête pour lui faire comprendre que c'était trop risqué. Payne s'était dit la même chose en imaginant défoncer la porte d'un coup de pied. Il n'avait pas l'expérience de ces vieux matériaux. Si elle ne se cassait pas à la première tentative, l'effet de surprise tombait complètement à plat. Étant donné qu'ils ne savaient pas ce qui les attendait à l'intérieur, ni combien d'armes ils possédaient, ça ne valait pas le coup de prendre le risque.

Payne se tourna vers Dial et murmura : « Il nous faut un miroir, pour passer sous la porte.

— Compris. Laisse-moi deux minutes. »

Avant que Payne puisse dire quoi que ce soit, Dial s'enfonça en courant dans la maison. Sans tenir compte de l'obscurité. Sans tenir compte du danger. La seule chose qui intéressait Dial, c'était d'atteindre son objectif. Dix-neuf secondes plus tard, il était de retour avec un morceau de miroir provenant d'une glace brisée. Payne se demanda s'il l'avait éclatée en silence, mais il n'eut pas le temps de lui poser la question. Payne se mit à genoux et glissa le miroir sous la porte. En le remuant d'avant en arrière, il put voir tout ce qui se passait dans le bureau. Boyd était inconscient. Du sang coulait de son visage. Maria était assise près de lui. Elle était interrogée par un vieil homme que Payne ne reconnaissait pas, mais il comprit immédiatement qu'il s'agissait du père de Maria. Des gardes armés avaient pris position partout dans la pièce. L'un se tenait près de Boyd. Un autre à côté de Maria. Un autre encore se tenait derrière le vieil homme et assistait à l'interrogatoire.

Bizarrement, Payne ne voyait pas Dante. Il poussa encore davantage le miroir pour obtenir une meilleure vue du coin de la pièce. Son audace faillit lui coûter cher, lorsqu'il réalisa qu'il venait de positionner son miroir entre les pieds de l'un des gardes. Payne l'ignorait, mais un quatrième garde se tenait juste à côté de la porte. Depuis le début, il observait la pièce entre ses jambes.

Le cœur au bord des lèvres, Payne retira le miroir et entraîna Dial

et Jones dans le couloir pour leur décrire ce qu'il avait vu. Quatre gardes armés. Un chef. Deux otages. Un canapé et des fauteuils. Un grand bureau. Pas de fenêtre ni de porte. Une entrée sous protection. Boyd était dans les vapes. Maria subissait un interrogatoire. Les deux otages ne présentaient pas de blessures par balles.

« Que fait-on ? demanda Dial.

— On fonce dans le tas ? suggéra Jones en regardant Payne.

— On y va », lâcha Payne.

Il n'y avait pas d'autre choix. S'ils faisaient sortir les gardes du bureau, ils allaient attirer d'autres soldats basés autour du lac. Ou autour de la maison. Ou d'un endroit qu'ils ne connaissaient pas. Et si ça se passait comme ça, ils étaient cuits. D'un autre côté, s'ils attendaient l'arrivée des flics locaux, il y avait des chances pour qu'un otage soit tué.

Il fallait qu'ils attaquent. Tout de suite. Et qu'ils frappent le plus fort possible. Tandis que Payne expliquait ce qu'il avait en tête, Dial le regardait comme s'il était dingue. Pendant ce temps, Jones acquiesçait, impressionné. Par l'idée de Payne, mais aussi par la paire de couilles qu'il avait entre les jambes. Malheureusement, Payne ignorait si son plan était débile ou courageux avant son dénouement. Il savait qu'ils n'avaient qu'une seule occasion de pouvoir créer un effet de surprise. Ils devaient défoncer la porte du premier coup. Ils n'avaient pas le choix. Faire sauter le verrou n'entraînait plus en ligne de compte, étant donné qu'un garde se tenait à côté de la porte. Il pouvait non seulement les entendre, mais il y avait des chances pour que son cul se frotte au mécanisme au moment où Jones serait en train de travailler. La moindre vibration pouvait ainsi les conduire à la mort.

D'un autre côté, Payne n'était pas sûr d'avoir la force de défoncer cette porte. Elle était grosse, épaisse, fixée à des gonds qui semblaient avoir été dessinés par Léonard de Vinci. De plus, il y avait la question de la résistance. Même chose pour la serrure. Allait-elle exploser comme une serrure moderne ou résisterait-elle à la force d'un bélier médiéval ? Mais Payne ne voulait pas que le succès de cette mission ne repose que sur la puissance de son pied droit. Plutôt que d'attaquer la porte seul, il demanda à Jones de faire feu sur la serrure, juste un quart de seconde avant que son pied n'entre en contact avec le bois, en espérant que la balle bousillera le verrou. Bien sûr, si Jones faisait feu trop tard ou si le projectile ricochait contre le métal pour venir toucher Payne, il était sûr d'y laisser quelques doigts de pied.

Et alors, plaisanta Payne, il y avait toujours une chance pour qu'ils repoussent. Sans perdre de temps, Jones mit son revolver en position, pendant que Payne prenait ses marques. Il avait assez de place pour faire trois pas avant d'enfoncer la porte. Trois pas qui allaient décider de tout le reste. Dial resta derrière Jones, prêt à bondir dans la pièce et

à s'occuper du garde qui se tenait près de Boyd. Jones sauterait sur celui de Maria, et Payne, sur celui qui était derrière Pelati. Le quatrième homme, celui qui gardait la porte, représentait la grande inconnue. Payne espérait s'en débarrasser en défonçant la porte. Sinon, l'un d'entre eux allait devoir prendre du rab. Et il y avait des chances pour que ce soit Payne. Mais il ne s'en plaindrait pas. Les situations de ce genre avaient toujours été sa spécialité.

Dial étant celui à qui revenait le moins de responsabilités, Payne le chargea du compte à rebours.

Trois. Jones pointa son arme sur la serrure.

Deux. Payne cala son pied contre le mur du fond comme dans un starting-block.

Un. Il s'élança, prêt à frapper.

Jones fit feu un quart de seconde avant que Payne n'entre en contact avec la porte. Le métal grinça et le bois craqua lorsque la porte s'effondra sur le dos du quatrième garde, le jetant à terre, assommé. Payne parvint à garder l'équilibre, ce qui lui permit de continuer à foncer jusqu'au centre de la pièce. Jones et Dial le suivirent, et firent irruption à leur tour, les armes à la main. Leur attaque fut si précise qu'ils purent se débarrasser des gardes avant que ceux-ci ne puissent comprendre ce qui leur arrivait.

Payne assomma sa cible avec son coude et enchaîna avec un coup de genou au menton. Son adversaire s'écroula sur le quatrième garde, qui demeurait inconscient, allongé sur le sol. D'abord à cause de l'impact causé par l'explosion de la porte. Mais aussi par la balle tirée par Jones dans la serrure, qui avait terminé sa trajectoire dans les fesses du garde.

Sans perdre de temps, Payne s'empara des revolvers des deux gardes, avant de jeter un œil sur ses compagnons. Jones avait éliminé son adversaire d'un coup de pied à la gorge et s'était rendu auprès du vieil homme assis sur sa chaise. Dial, de son côté, était toujours à la lutte. Il s'enlisait dans une démonstration vaseuse d'arts martiaux face à son opposant, jusqu'à ce que Payne assène à celui-ci un coup de crosse de revolver, avant de lui plaquer le visage contre le mur.

En souriant, Dial lança un regard à Payne qui voulait dire : « En général, je n'ai affaire qu'à des clients morts. »

Payne lui répondit d'un regard qui voulait dire : « Les miens sont bien vivants. »

Pendant ce temps, Jones s'occupait de Benito. Il l'avait dépossédé de son arme avant d'enrouler son bras autour de son cou pour mieux pouvoir le serrer. Une petite pression, et le vieil homme cessa de se débattre. Pas de menaces. Pas de résistance. Pas de tentative de négociation. Du point de vue de Jones, c'était un peu pathétique. Il attendait tellement plus de la part du redoutable Benito Pelati.

« Tuez-le ! » implora Maria depuis l'autre côté de la pièce.

Attachée à sa chaise, elle regardait fixement son père. Son regard plein de folie fit comprendre aux autres qu'elle pensait ce qu'elle disait. Elle voulait que Jones lui torde le cou comme s'il s'était agi d'un poulet.

« Il a tué ma mère. Il a tué mon frère. Il mérite la mort.

— Vous avez probablement raison, mais...

— Mais quoi ? Vous ne comprenez pas ? Ils ne le mettront jamais en prison. Il en sait trop sur l'Église. Ils ne l'accuseront jamais de ces meurtres. Personne ne l'accusera. Il sera libéré, comme vous à Pampelune. »

Payne écoutait leur conversation tout en fouillant la pièce afin de s'assurer qu'il n'y avait pas de mauvaise surprise à attendre. Il y en avait pourtant une derrière le bureau. Dante était allongé par terre, baignant dans son sang.

« Maria, dit Jones, j'aimerais pouvoir faire quelque chose, mais je ne peux pas. Je ne peux pas...

— Alors, laissez-moi faire ! Détachez-moi. Nous dirons qu'il est mort pendant votre intervention. Personne ne le saura.

— Moi, je le saurai, dit Dial depuis l'autre bout de la pièce. Étant donné que c'est moi qui dirige cette enquête, je serais contraint de vous arrêter.

— Sans compter que vous vous êtes trompée au sujet de votre frère, dit Payne en prenant le pouls de Dante. Il est toujours vivant. »

La police arriva quelques minutes plus tard, permettant à Dial d'appeler les officiers du BCN restés à l'aéroport. Ils l'informèrent que les auteurs de l'une des crucifixions avaient été arrêtés et étaient actuellement en train de faire des révélations sur les trois autres équipes.

Dial se dit qu'avec un peu de chance, ils seraient tous capturés avant l'aube et que l'affaire des crucifixions serait résolue une bonne fois pour toutes.

« Et moi, alors ? » demanda Boyd.

Son œil gauche était complètement fermé par un hématome. Une bande de gaze recouvrait ses blessures au front.

« Comment vais-je pouvoir me refaire une réputation ?

— Ça risque de prendre un peu de temps, répondit Dial en faisant la grimace. Mais je m'en occupe.

— J'espère bien, oui, dit Boyd en ne plaisantant qu'à moitié. Alors, qu'attendez-vous ? Allez-y ! J'ai des choses à faire et des gens à rencontrer. Je suis un homme occupé, monsieur Dial. »

Dial se mit à rire et lui adressa un salut moqueur tout en se dirigeant vers la salle à manger.

« Brave type, dit Payne à Jones, qui acquiesça d'un air approbateur.

Dieu merci, il est parti. »

Payne ne savait toujours pas ce qui s'était passé au cours des dernières heures et mourait d'envie d'être débriefé, pas seulement au sujet de l'homme-qui-rit, mais également sur la famille Pelati. La dernière fois qu'il avait vu Dante, il avait forcé Maria et Boyd à monter dans un hélico. Et maintenant, elle réclamait un médecin pour sauver la vie de son frère, alors qu'on le transportait vers une ambulance.

Apparemment, ils avaient manqué quelque chose d'important.

La maison débordait d'agitation. Ils sortirent et se dirigèrent vers le bassin, où Boyd leur raconta toute l'histoire depuis les coups de feu tirés sur Dante par son père. Il leur parla aussi de sa conversation avec Dante, ce qui agaça prodigieusement Payne et Jones jusqu'à ce qu'ils réalisent qu'elle avait eu lieu bien avant les événements d'Orvieto et qu'elle n'avait rien à voir avec leur aventure. D'après ce que disait Boyd, il ne savait pas dans quel camp jouait Dante avant qu'ils n'arrivent à la maison, et il avait préféré garder ces renseignements pour lui.

« Attendez un instant ! dit Jones. Vous êtes en train de me dire que nous n'étions pas en danger dans la carrière ? Je n'en crois pas un mot ! Ses gardes ne voulaient pas nous laisser quitter la montagne.

— C'est exact, enchérit Payne. Jones a raison, professeur. J'ai des bleus partout sur le corps pour le prouver. »

Boyd fit la grimace, préférant éviter de parler de blessures, avec son visage dans cet état.

« Les gardes travaillaient pour Benito, pas pour Dante. Ce qui l'obligeait à jouer la comédie. »

Jones se gratta la tête.

« Si c'était le cas, pourquoi Dante vous a-t-il tous deux amenés ici ?

— S'il survit, vous pourrez lui poser la question vous-même. En attendant, il y a des choses plus sérieuses à régler. »

Payne se tourna vers Boyd : « Qu'avez-vous découvert au sujet de l'homme-qui-rit ?

— Qui ça ? demanda Boyd en riant de sa propre blague. Ah oui, le mystérieux homme-qui-rit. Sa véritable identité n'était pas si mystérieuse que cela, après tout. »

Nick Dial fut tenté de quitter la scène du crime pour rejoindre l'aéroport. Il était agacé à l'idée que l'un des suspects allait être interrogé par quelqu'un d'autre que lui. Après tout, c'était lui qui avait établi le rapprochement géographique des crucifixions, et il voulait être là pour le feu d'artifice. Rien ne lui apportait plus de satisfaction qu'un criminel passant aux aveux.

Avec cette idée en tête, il savait qu'il ne pouvait pas rater l'occasion de discuter avec Benito Pelati. Il n'y avait pas d'avocat sur place et les flics locaux étaient bien trop occupés à recueillir des indices pour s'inquiéter d'un simple interrogatoire. De leur point de vue, Dial avait procédé à son arrestation, il avait donc le droit de l'entendre le premier. En fait, ils lui avaient même proposé de garder la porte pendant la durée de leur discussion.

Pelati avait un air souverain lorsqu'il entra dans la pièce. Ses vêtements étaient impeccables et sa démarche, décontractée. Il tenait son menton haut perché, comme s'il s'apprêtait à s'adresser à ses gens depuis le balcon d'un palais. Ses mains étaient menottées, mais, dissimulées par le tissu de sa veste, elles n'entachaient en rien l'apparence qu'il s'efforçait de conserver. Il se considérait comme une icône nationale et il s'attendait à ce qu'on le traite comme telle.

Au moment où Dial le vit entrer dans la pièce, il comprit que leur conversation n'aurait aucun intérêt. Il savait parfaitement qu'il n'obtiendrait rien de la part de cet homme.

Malgré tout, il essaya de lui poser des questions sur sa famille, sur les crucifixions, et tout ce qui lui passait par la tête. Mais Pelati ne reculait pas. Il était assis, imperturbable, presque déçu d'apprendre que Dial était le meilleur flic dont Interpol disposait.

Heureusement, les choses changèrent lorsqu'ils entendirent frapper à la porte. Dial avait préféré ne pas en tenir compte jusqu'à ce que la porte s'ouvre derrière lui.

« Que se passe-t-il ? Je suis occupé.

— Monsieur, murmura un flic, un certain cardinal Rose désire vous parler. Il dit que c'est urgent. »

Dial sourit, réalisant qu'il allait pouvoir remercier en personne le cardinal qui l'avait prévenu de la tentative de chantage dont avait été victime l'Église. Il savait également que Rose aurait certainement d'autres renseignements à lui fournir, qui lui seraient utiles pour

interroger Pelati.

Dial n'avait jamais rencontré Rose, pourtant il n'eut aucune difficulté à le repérer. Pas seulement parce qu'il était habillé comme un cardinal, vêtu d'une robe écarlate et la tête coiffée d'une calotte rouge, mais aussi à cause de sa démarche typiquement texane. Il remontait le couloir comme un shérif sur le point d'affronter les méchants en duel. Si les circonstances avaient été différentes, Dial aurait soulevé le costume du cardinal pour voir s'il portait des éperons.

« Joe, je suis Nick Dial. Je suis ravi de vous rencontrer. »

Ils se serrèrent la main au coin du couloir, juste à côté de la salle où Dial menait son interrogatoire.

« Alors, que se passe-t-il ? On m'a dit que vous aviez des choses urgentes à me confier.

— Oui, j'ai appris de nouvelles choses concernant Benito Pelati. J'ai pensé que ça pourrait vous intéresser. Mais si ce n'est pas le bon moment, je peux toujours revenir plus tard.

— Jamais de la vie. Je n'oserais jamais vous éconduire ainsi. De plus, je suis actuellement en train de l'interroger, et quelque chose m'intrigue à son sujet. Ce type a à peine prononcé un mot, mais, chaque fois qu'il parle, il semble faire allusion à un secret. J'ai cherché à lui mettre la pression, mais ça n'a rien donné.

— Vous a-t-il donné quelques indices, concernant ce secret ?

— J'aimerais bien. Ça me faciliterait la tâche, bordel... Oh, pardon. »

Rose ignore le juron. La plupart des Texans juraient aussi.

« Avez-vous interrogé sa famille ? Ils savent peut-être quelque chose ? Je ne l'ai jamais rencontré, je ne suis donc pas sûr de pouvoir beaucoup vous aider.

— En fait, je pense que son fils savait. C'est pour cette raison qu'il lui a collé deux balles dans le buffet. Pour l'empêcher de parler. »

Rose effectua le signe de croix pour Dante.

« Vous croyez ?

— Si je crois quoi ?

— Vous croyez qu'il aurait parlé ? L'un des flics m'a dit qu'il y avait plusieurs témoins lorsqu'il a tiré.

— C'est exact. Ses gardes du corps étaient juste à côté de lui. Mais aucun d'entre eux ne parle anglais. J'ai cru comprendre que c'était l'un de ses critères de recrutement de son personnel. Ça lui permettait de s'occuper de ses affaires en toute discrétion.

— Un type malin. C'est le meilleur moyen pour se mettre à l'abri des oreilles qui traînent.

— En parlant de type malin, pourquoi ai-je donc le sentiment que vous êtes au courant du secret ? C'est pour ça que vous êtes ici, n'est-ce pas ? »

Rose haussa les épaules : « C'est possible. Les voies de Dieu sont impénétrables. »

Alléluia ! songea Nick Dial.

« Dites-moi, y a-t-il un lien avec l'Église ? C'était l'objet du chantage ? Il avait appris quelque chose au sujet de l'Église et avait décidé de se faire quelques dollars. »

— Nick, je vous en prie. Je suis pieds et poings liés, sur ce point. Je ne peux pas en parler. Vraiment, je ne peux pas. »

Dial ne put s'empêcher de sourire.

« Mais...

— Mais, reprit Rose en riant, j'imagine que, si je parviens à le faire parler, sans vraiment en parler moi-même...

— J'obtiendrai tout ce que je veux savoir, et vous aurez bonne conscience.

— C'est d'accord, on va dire ça. »

Dial regarda sa montre et comprit qu'il était en retard. Les avocats de Pelati n'allaient plus tarder à arriver.

« Parfait. Mais nous devons faire vite. »

Rose leva sa main droite. « Ne vous inquiétez pas. Je serai bref. »

Toujours souriant, Dial entra dans la pièce, suivi de Rose, qui referma la porte derrière eux. Rose avait vu Pelati plusieurs fois au Vatican, mais ne lui avait jamais adressé la parole, en grande partie parce que les deux hommes n'avaient rien en commun. Rose était prêt à faire don de tout ce qu'il possédait à l'Église, sans rien attendre en retour, alors que Pelati était son opposé. Ce manoir en était la preuve. Rose était généreux. Pelati était un individualiste. Il en serait ainsi jusqu'à la fin.

Pelati regarda le duo entrer dans la pièce et sembla reprendre vie. Ses yeux se concentrèrent sur l'homme en rouge qui lui faisait face.

« Dites-moi, monsieur Dial, qui est votre ami ? »

— Le cardinal Joseph Rose, du Vatican. Il est venu me parler de vous, et j'ai décidé de le laisser entrer pour se joindre à nous.

— Ah oui ? Et pourquoi donc ? Vous n'appréciez peut-être pas ma compagnie ?

— En fait, vous posez le problème à l'envers. Je pensais que c'est vous qui n'appréciez pas la mienne. Vous comprenez, vous êtes toujours en train de parler de choses auxquelles je ne comprends pas un traître mot, alors j'ai décidé de faire venir un expert, quelqu'un qui pourra m'aider à comprendre.

— Cet homme est un expert ? Un expert de quoi ? Du Christ ?

— Non, l'interrompt Rose. Je suis un expert en secret.

— En secret ? lâcha Pelati d'un air moqueur. Quel genre de secret ? Les miens, peut-être ? »

Rose fit oui de la tête et se rapprocha.

« Eh bien, c'est parfait. Je sens qu'on va bien s'amuser. Je vous en prie, Votre Éminence, prenez un siège. Je suis curieux d'entendre ce que vous avez à dire sur moi et mes secrets.

— Je n'aurai pas besoin de siège, répondit Rose en secouant la tête. J'ai promis à Nick Dial d'être bref et j'ai l'intention de tenir parole.

— Comme vous voudrez, Votre Éminence. J'admire les hommes de parole. »

Rose se rapprocha encore.

« En fait, c'est quelque chose qui m'a toujours gêné, concernant les secrets. Les gens sont incapables de tenir parole. Ainsi, un secret ne le reste jamais bien longtemps. »

Pelati acquiesça, suffisamment familier du sujet pour très bien comprendre ce qu'il voulait dire.

« Cardinal Rose, sans vouloir être grossier... pourquoi me dites-vous tout ceci ? Essayez-vous de me faire croire que vous connaissez le secret de ma famille ? Est-ce bien ce que vous essayez de faire ?

— Absolument pas. Je tenais à ce que vous sachiez que c'est tout le contraire. Vous êtes seul, dans cette histoire. Personne d'autre que vous ne connaît votre secret. Vous m'entendez ? Personne d'autre que vous. »

Pelati fronça les sourcils. Il ne s'attendait pas à cela.

« Et vous êtes venu ici pour me dire ça ? »

Rose sourit devant le visage du mal. Il avait été envoyé ici par le Conseil suprême pour protéger l'Église, et il avait bien l'intention de finir son travail.

« Non. Je suis venu ici parce que je voulais voir votre regard quand je vous dirais ceci... » Il tira un pistolet dissimulé sous sa robe et dit : « Votre secret meurt aujourd'hui. »

Avant que Dial ne puisse réagir, Rose colla le canon de son arme sur la tête de Pelati et fit feu. Une terrible détonation envahit la pièce, suivie par des éclaboussures de sang et des morceaux de cervelle qui aspergèrent le mur.

Instinctivement, Dial plongea en direction de l'arme de Rose, mais le cardinal était trop agile pour se laisser prendre si facilement. Reculant dans un angle de la pièce, Rose appliqua le canon brûlant contre sa tempe et ordonna à Dial de ne plus bouger.

« Ne faites pas ça ! hurla Dial. Je vous en prie, non !

— Il le faut, Nick. C'est ainsi que l'histoire doit se terminer.

— Pourquoi ? demanda Dial, tandis qu'une armée de flics se précipitait à l'entrée de la pièce. Dites-moi pourquoi ! »

Rose sourit d'un air complice et accentua sa pression sur la détente : « Parce que le Christ est mon sauveur. »

Payne et Jones n'avaient pas entendu les coups de feu. Ils se trouvaient près du bassin, à discuter des événements de la semaine, lorsque le cardinal Rose avait tiré. Le bruit avait été recouvert par le vrombissement d'un hélicoptère qui planait au-dessus de la maison, et par les sirènes des voitures de police qui convergeaient vers la zone.

Plus tard, après qu'ils eurent découvert ce qui s'était passé, Payne fut déçu de ne pas avoir pu être le témoin de l'exécution de Benito. Ça avait peut-être l'air morbide, mais quand, comme lui, vous avez vu tant d'hommes de valeur mourir il est parfois bon d'assister à la mort d'un salaud. D'une certaine manière, ça équilibre l'équation. Au moins pendant un certain temps.

En revanche, Payne réalisa que s'il avait été à l'intérieur, au moment du feu d'artifice, il serait passé à côté de la plus grosse surprise de la journée. Quelque chose de si inattendu qu'il ne savait pas quoi en penser.

Assis entre Jones et le professeur Boyd, Payne contemplait les jets d'eau, en s'interrogeant sur la religion. Il avait appris plus de choses sur le christianisme pendant ces derniers jours qu'au cours de sa vie tout entière. Et il voulait en savoir plus. À chaque réponse qu'il obtenait, dix autres questions surgissaient dans sa tête. Et chacune d'entre elles était plus complexe que la précédente. Payne en fit part au professeur Boyd, qui lui répondit qu'il s'agissait de tout le paradoxe de la religion.

« Plus vous avancez, moins vous comprenez, dit-il.

— Ah, oui ? Dans ce cas, j'imagine alors que vous devez en savoir moins que moi », plaisanta Payne.

De manière surprenante, Boyd rit plus fort que les deux autres. Payne se tourna vers Jones, s'attendant à ce qu'il sourie, lui aussi. Mais il ne vit qu'un regard vague, qui signifiait que Jones était encore en train d'essayer de lier les faits entre eux. Les catacombes, le parchemin, le secret de la famille Pelati. Pour lui, ce n'étaient là que les pièces d'un grand puzzle qui demeurait inachevé.

« Ça va ? » demanda Payne.

Jones fit oui de la tête, mais Payne comprit que ça n'allait pas si bien. Quelque chose le tracassait. Un détail important.

« Professeur... finit-il par demander, par curiosité... que lui est-il vraiment arrivé ?

— À qui ? De qui parlez-vous ?

— Que s'est-il passé avec Jésus ? répondit Jones. S'il n'est pas mort sur la croix, que lui est-il arrivé ?

— Aaaah... » Son soupir portait à croire que Boyd avait attendu cette question toute la semaine. « Je crois que ça dépend des personnes à qui vous posez la question. Il y a plusieurs experts et autant d'opinions divergentes, même si certaines d'entre elles sont un peu stupides. La théorie la plus répandue prétend que le Christ était un homme marié qui a expédié sa famille à Marseille juste après son jugement en Judée. J'ai lu beaucoup de manuscrits français faisant référence au sang royal du Christ qui continue de couler, de nos jours, en France. »

Ils avaient également entendu parler de cette théorie. Payne savait que certains experts considéraient Marie-Madeleine comme étant la femme du Christ. Bien sûr, il ignorait si c'était vrai ou s'il ne s'agissait que d'un pur épisode de fiction.

« Vous pensez donc que le Christ est parti pour la France ? »

Boyd haussa les épaules : « C'est ce que prétendent certains. D'autres estiment que le risque aurait été trop important. À vrai dire, si le Christ avait été découvert, toute sa famille aurait été torturée sur-le-champ.

— Où sont-ils allés, en ce cas ? demanda Jones, étonné.

— D'après la tradition islamique, ils se sont dirigés vers l'est, où le Christ serait mort plusieurs décennies plus tard, dans la ville indienne de Kashmir. D'autres pensent qu'il s'est rendu à Alexandrie, en Égypte, où il a contribué à la conversion de la ville au christianisme. J'ai même lu un témoignage prétendant qu'il a été tué à Massada en 74 quand les Romains se sont emparés de la forteresse juive. »

Mais aucune de ces théories ne parvenait à satisfaire Jones. Contrarié, il lança une pierre au fond du bassin, provoquant des éclaboussures lorsqu'elle plongea dans l'eau.

« En d'autres termes, personne ne sait vraiment. »

Boyd secoua la tête : « J'en ai bien peur.

— Malgré tout ça... Jones fit un grand geste de la main censé illustrer tout ce qu'ils avaient accompli..., nous ne pouvons être sûrs de rien.

— Pas de manière définitive, non... et en vérité, nous ne pourrions probablement jamais l'être. »

Le professeur Boyd s'excusa et se dirigea vers la maison. Son visage était endolori et difforme. Même son pansement de gaze ne parvenait plus à faire illusion. Il était temps de passer au sac de glaçons et aux analgésiques.

Payne et Jones le regardèrent entrer dans la maison, avant que leur attention ne se fixe sur l'hélicoptère qui planait au-dessus d'eux. Au

départ, ils l'avaient pris pour un engin de la police affecté à la sécurité du domaine. Puis ils se dirent qu'il s'agissait des médias, peut-être même de paparazzi essayant de prendre des photos du lieu du crime. C'est ce qu'ils crurent jusqu'à ce que Jones signale un détail intéressant. L'hélicoptère manœuvrait sans lumière. Ni projecteur de recherche. Ni feu arrière. Pas le moindre phare. Pour une raison inconnue, il essayait de se fondre dans le ciel obscur, pour ne pas être vu.

« Tu ne penses tout de même pas qu'il s'agit de...

— ... du deuxième hélicoptère de Vienne », poursuivit Jones qui savait ce que Payne avait en tête.

Avant que Dante ne quitte la carrière de marbre, il avait donné l'ordre à ses hommes d'attendre que le temps se calme avant de charger sa découverte dans le deuxième hélicoptère. Ensuite, ils étaient censés se rendre à la villa où il avait prévu de rencontrer son père.

Ils songèrent soudain que le deuxième hélico n'était jamais arrivé. Ou, du moins, qu'il n'avait jamais atterri. Si leur théorie était exacte, le pilote faisait actuellement du surplace au-dessus d'eux, en se demandant ce qu'il devait faire.

« Voyons s'il a envie de nous rejoindre », dit Jones.

Payne fit un signe dans sa direction.

« Après toi, cher ami sournois ! »

L'hélico personnel de Dante stationnait toujours sur l'héliport, derrière la maison. Il y avait assez de place pour qu'un deuxième hélico se pose également dans la cour. Il fallait juste réussir à convaincre le pilote qu'il s'agissait de la meilleure chose à faire. Payne proposa d'utiliser une lampe pour communiquer en morse. Mais Jones eut une autre idée. Il grimpa dans l'hélico de Dante et enfila le casque. Après avoir appuyé sur un tas de boutons, il hurla ses ordres : « Qu'est-ce que tu attends ! s'écria Jones en italien. Pose-toi. »

Trente secondes s'écoulèrent avant la réponse du pilote.

« Et la police ? »

— Elle n'est pas là pour toi. Il y a eu une fusillade dans la maison. Dante a la situation en main. »

Le pilote réfléchit quelques secondes et finit par allumer ses phares. Un instant plus tard, il se posait dans l'arrière-cour.

« Et maintenant ? demanda-t-il.

— Décharge la marchandise et casse-toi. On t'appellera quand on aura besoin de toi. »

Comme par magie, un groupe de six soldats sortit la relique de l'hélicoptère et la déposa sur le gazon. Payne et Jones ne voulaient pas prendre le risque d'être vus et restèrent cachés dans le premier hélico, même si cette précaution était peut-être superflue. Les hommes étaient trop terrifiés par la présence des flics pour jouer aux plus malins. Une

minute plus tard, ils remontaient dans leur engin et regagnaient les airs. En direction de Rome. Ou Vienne. Ou de n'importe quel autre endroit. Payne avait assisté à la scène en se frottant les yeux, sans trop y croire.

« Tout s'est bien passé, dit Jones en riant. J'espère juste que ce n'est pas une bombe. »

Ils traversèrent la pelouse, sans trop savoir à quoi s'attendre. Le ciel était sombre, et la lune était en partie dissimulée derrière une rangée de nuages. Il y avait très peu de lumière sur cette partie du domaine, et ils n'avaient pas l'intention d'en allumer une. Mais Payne changea d'avis lorsqu'il vit le sarcophage. Taillé dans le marbre blanc, il était orné d'une série de gravures semblables à celles filmées par Maria. Au premier coup d'œil, Payne avait compris qu'elles racontaient une histoire. C'était évident, compte tenu de leur disposition, mais il était difficile de se lancer dans une interprétation au cœur de la nuit noire.

Pendant un instant, Payne se demanda si c'était pour cette raison que Dante avait fait venir Maria et Boyd. Pour l'aider à comprendre de quoi il s'agissait. Peut-être même pour l'aider à savoir quoi faire par la suite. Ces pensées se dissipèrent. Et son esprit se recentra sur la relique en pierre.

Bizarrement, Payne se sentait comme un aveugle essayant de lire en braille, en faisant courir ses doigts sur les motifs anciens pour s'efforcer d'en saisir la narration. Au moment où la lune réapparut de derrière les nuages, il vit le Christ sur sa croix et l'homme-qui-rit, qui se tenait juste à côté. Un groupe de centurions transportait un corps vers une caverne. Puis il aperçut un homme en sortir.

Au même moment, Jones se trouvait de l'autre côté du coffre, commentant les images en les déchiffrant. Il voyait des soldats. Un grand bateau. Une chaîne de montagnes. La pointe d'une épée.

Ils ignoraient l'un et l'autre ce que la pierre révélait. Et ils comprirent qu'ils ne le sauraient qu'en sollicitant l'aide de Boyd et de Maria. Mais cela n'aurait rien d'amusant, aussi décidèrent-ils d'examiner eux-mêmes son contenu. En espérant ne pas faire trop de dégâts. Ils se contenteraient de regarder brièvement à l'intérieur, rien qu'une minute. Ils pousseraient la dalle sur le côté, jetteraient un œil, et refermeraient le sarcophage. Personne ne le saurait. Ce serait leur petit secret.

Ils étudièrent la construction du coffre et décidèrent de la faire glisser du côté de Payne. En souriant, ils comptèrent jusqu'à trois, puis soulevèrent de toutes leurs forces. La pierre grogna, trembla et pivota d'une dizaine de centimètres vers la droite. Les effluves d'un air vicié attaquèrent leurs narines, mais ils s'en moquaient.

Totalement.

Car ils furent frappés de stupeur par ce qu'ils venaient de découvrir.

Lundi 31 juillet
Küsendorf, Suisse

Leur hélicoptère stationna au-dessus des Archives pendant quelques secondes. D'en haut, Jones et Payne eurent le temps d'apercevoir les travaux de reconstruction. L'incendie avait eu lieu moins de trois semaines plus tôt, mais le chantier avait déjà bien avancé. Des bulldozers labouraient le sol. Des camions chargeaient de la terre. Des ouvriers sciaient des planches de bois et tapaient sur des clous. Les choses avaient l'air de bien se présenter, du moins de leur point de vue de novices.

Malheureusement, ils ne pouvaient pas en dire autant concernant le christianisme. Payne et Jones venaient de passer deux semaines à faire des recherches sur le sujet, plus pour satisfaire leur curiosité que pour autre chose. Ils avaient lu des livres, rencontré des experts et fait tout ce qui était en leur pouvoir pour répondre aux questions qui les tracassaient. Et quelques-unes de ces réponses les laissaient perplexes.

Par exemple, ils apprirent que le Coran, le livre saint de l'islam, prétendait que la crucifixion du Christ était un leurre. Oui, un leurre. Les musulmans considéraient le Christ comme un prophète, quelqu'un qui devait être vénéré au même titre qu'Abraham, Moïse et Mahomet. Payne et Jones furent donc surpris de constater que le Coran remettait en cause l'intégrité du Christ. Il affirmait sans détour que celui-ci n'avait pas été crucifié. Ainsi le verset 157 de la sourate 4 disait :

Et à cause de leur parole : « Nous avons vraiment tué le Christ, Jésus, fils de Marie, le messenger d'Allah. » Or, ils ne l'ont ni tué ni crucifié, et ce n'était qu'un faux-semblant.

De manière incroyable, le verset n'avait pas été mis au secret sur un vieux parchemin enfermé dans les caves du Vatican. Il était connu par un milliard de musulmans à travers le monde. Pourtant ni Payne ni Jones n'avaient entendu parler de subterfuge à propos de la crucifixion avant de rencontrer Boyd et Pelati.

Comment était-ce possible ? Comment le monde occidental avait-il pu l'ignorer ?

Que ce soit vrai ou faux n'était pas la question. Payne ne pouvait pas comprendre que ce verset n'ait pas suscité de débats au sein de l'opinion publique. Il se disait en plaisantant qu'il était regrettable que le film *La Passion du Christ* ait été réalisé par Mel Gibson et non par Oliver Stone. Parce que celui-ci aurait donné une tout autre fin au film – on aurait découvert un complot, ou quelque chose de ce genre.

Mais peut-être Mel Gibson prévoyait-il de tourner la suite ?

Pour revenir au sujet, ils avaient également trouvé des renseignements intéressants concernant Ponce Pilate. Parmi les plus surprenants, ils avaient découvert la proche amitié de Pilate et Joseph d'Arimathie, qui joua un rôle majeur dans la crucifixion et dans l'enterrement du Christ. Les quatre Évangiles prétendent que le corps du Christ avait été enfermé dans un tombeau situé sur les terres de Joseph, alors que la loi romaine interdisait d'enterrer les victimes. À cette époque, celles-ci devaient être laissées sur la croix, où elles finissaient par être dévorées par les oiseaux. De plus, les Romains étaient si intransigeants au sujet de cette loi qu'ils faisaient garder les croix pour s'assurer que les proches des crucifiés ne touchaient pas à leurs cadavres.

Mais Pilate décida d'aller à l'encontre de la loi et remit le corps du Christ à Joseph d'Arimathie, même s'il n'avait pas le droit d'ordonner son enlèvement. À moins, bien entendu, que quelque chose ne se soit passé en coulisses et dans le plus grand secret, et que Pilate et Joseph étaient les deux instigateurs de cette supercherie.

Les mots utilisés par Marc dans son Évangile demeurent également très étranges. Dans la version originale grecque, lorsque Joseph réclame à Pilate le corps du Christ, il utilise le mot *sôma*, qui signifie « corps vivant », et non *ptôma*, qui désigne « cadavre ». En d'autres termes, Joseph demandait à Pilate un individu toujours vivant. Ce verset fut finalement modifié dans les traductions latines et anglaises de la Bible, car les traducteurs eurent recours à un vocabulaire non spécifique impropre à préciser si le Christ était mort ou vivant au moment où son corps fut retiré de la croix. Mais dans la version originale de son Évangile, même Marc affirme que le Christ était vivant lorsqu'il fut amené chez Joseph.

Payne et Jones avaient découvert une dizaine d'autres faits de ce genre. Des informations dont personne ne débattait dans les églises, même si elles avaient été vérifiées par des experts. Payne n'était pas certain de savoir exactement pour quelle raison. S'agissait-il d'une conspiration, d'ignorance ou d'autre chose ? Mais ils étaient bien décidés à continuer de creuser jusqu'à obtenir satisfaction. En fait, c'était l'une des raisons qui les avaient poussés à revenir aux Archives. Ils étaient venus chercher les réponses à leurs questions.

Dès que Payne et Jones atterrirent, Petr Ulster les accueillit chaleureusement en les embrassant. Toute la tension qu'ils avaient eu à affronter à Vienne avait disparu. Elle avait fait place à un éclair malicieux dans les yeux d'Ulster, ainsi qu'à un grand sourire plein de chaleur. En fin de compte, il avait l'air plus heureux que lors de leur première rencontre. Ce qui voulait dire beaucoup de choses, car Ulster était l'une des personnes les plus joviales que Payne ait jamais rencontrées.

« Jonathon ! D.J. ! Quel bonheur de vous revoir ! Je suis tellement heureux que vous soyez revenus.

— Nous n'aurions raté ça pour rien au monde, répondit Jones. »

Payne approuva d'un hochement de tête et ajouta : « Vous avez l'air très occupé.

— Très occupé ! dit Ulster. Mais tout se passe à merveille. J'ai toujours souhaité agrandir les Archives, et c'est l'occasion rêvée. Si les dons continuent de pleuvoir, nous pourrons doubler leur taille. »

Impressionné, Payne émit un petit sifflement.

« Et les collections ? Avez-vous perdu des choses, au cours de l'incendie ?

— Rien d'incalculable. Seulement quelques objets personnels auxquels j'étais attaché, qui avaient une valeur sentimentale et que nous n'avons pas pu sauver. Comme la collection de photos de mon grand-père. »

Payne accueillit cette nouvelle par un grognement de dépit.

« Vous voulez dire... celles du hall ? Dommage, je les aimais beaucoup.

— Moi aussi. Mais grâce à vous, il me reste l'une de ces photos.

— Vraiment ?

— Oui. Il s'agit de celle des étalons lipizzans. Vous vous souvenez ? Vous l'aviez retirée du mur pour nous montrer l'homme-qui-rit. Grâce à vous, cette photo a survécu.

— Elle a été sauvée par un Américain, dit une voix rauque derrière eux. Une fois de plus, vous avez sauvé nos chevaux. »

Payne se tourna et vit Franz.

« C'est vrai, ça ! Vous autres soldats, vous vous croyez toujours les plus fortiches. »

Payne sourit et lui serra la main.

« Comment allez-vous, Franz ? Vous vous remettez de notre petite aventure ?

— Une aventure ? Rien du tout, oui... Mon dernier voyage à Amsterdam, ça, c'était de l'aventure ! »

L'idée de voir Franz à poil donna à Payne et Jones une légère envie de vomir.

« Alors, que faites-vous ici ? demanda Franz, vous venez nous

aider ? Nous avons besoin de bras.

— Franz ! le coupa Ulster en riant. Ces messieurs sont nos invités. Ils doivent être traités comme tels. »

Franz fit un geste de la main : « Ne commencez pas, Petr ! Même la femme va se mettre au travail !

— Quelle femme ? demanda Jones.

— *Votre* femme, répondit Franz. *Ja ! Ja !* Elle est arrivée hier avec le professeur Boyd.

— Ma femme ? Vous voulez dire, Maria ? Elle est là ? »

Payne se délecta à la vision de l'expression du visage de Jones. Un mélange de béatitude, d'incompréhension et de stupéfaction. Il s'adressa à son complice : « Oh... j'avais oublié de te le dire... ? Pardon, ça a dû m'échapper.

— Attends... tu étais au courant ?

— Évidemment ! Sans ça, je n'aurais pas pu organiser son retour.

— Mais je la croyais en Italie, en train de s'occuper de son frère et de l'héritage familial.

— Plus maintenant, dit Payne. Au fait, depuis quand Maria est-elle devenue ta femme ? Elle est au courant ?

— Non, mais...

— Mais quoi ? Les femmes ne sont pas des objets, tu sais ? Tu ne peux pas te contenter de courir à droite à gauche en réclamant qu'elles se tiennent à ta disposition.

— J'avais compris, mais...

— Tu aurais peut-être un petit peu plus de chances avec les filles si tu les traitais avec tout le respect qu'elles méritent. Ceci étant dit, avant que tu ne t'élances pour accaparer Maria, nous avons quelques affaires à régler.

— Des affaires ? » Il regarda Payne d'un air désespéré et finit par comprendre de quoi parlait Payne. « Oh, oui... c'est vrai. Nos affaires. J'avais complètement oublié nos affaires. »

Ulster et Franz les regardaient comme s'ils étaient devenus fous. Parce qu'ils l'étaient, bien entendu. Ils ne s'étaient pas baptisés MANIAC[12] pour rien.

« Quand D.J. et moi étions en Italie, dit Payne à Ulster, nous avons découvert un objet qui trouverait à merveille sa place au sein de vos Archives. L'un de ces objets que tout le monde devrait avoir la chance de voir. Pas seulement une poignée de vieux prêtres du Vatican.

— Si vous n'en vouliez pas, ajouta Jones, nous comprendrions tout à fait. Car c'est un peu encombrant. Mais étant donné que vous construisez un nouveau bâtiment, nous avons pensé que vous auriez la place de l'accueillir.

— De quoi s'agit-il ? demanda Ulster.

— Nous pouvons vous le montrer si vous le souhaitez. Nous l'avons

apporté avec nous.

— Vraiment ?

— Absolument », déclara Payne et il ouvrit l'arrière de l'hélicoptère. Ulster et Franz se penchèrent et aperçurent le sarcophage de pierre, hermétiquement protégé par une housse en plastique à toute épreuve. « Nous ne voulions pas l'exposer aux éléments. Le professeur Boyd nous a montré comment le protéger. Heureusement, vous allez pouvoir réfléchir à une solution durable pour assurer sa préservation. »

Ulster s'efforça de voir au travers du plastique tout en fronçant les sourcils.

« Je suis sûr que je pourrais, si seulement je savais ce que je suis en train de regarder... Je vous en prie, dites-moi qu'il ne s'agit pas d'un cadavre.

— J'ai eu la même crainte lorsque nous l'avons ouvert, dit Jones en riant. Mais heureusement, il contenait quelque chose de plus... disons de plus choquant.

— De plus choquant ? » s'exclama Ulster.

Au lieu de répondre, Payne tira plusieurs photos de sa poche et les tendit à Ulster. Elles avaient été prises sous plusieurs angles et représentaient le sarcophage ouvert et fermé. Les derniers clichés montraient l'objet qu'ils avaient trouvé à l'intérieur. Un objet intact qui avait survécu à deux mille ans. Une preuve mise de côté par Pilate pour livrer sa version des faits. Du moins, en partie. La seconde partie figurait sur un document.

Ulster eut du mal à respirer en regardant l'objet.

« S'agit-il des branches d'une croix ? »

Ils acquiescèrent. Le *stipes* avait été coupé en deux, mais le *patibulum* était intact. Surtout, ils avaient fait expertiser un morceau de bois par des chercheurs de Pittsburgh. C'était du chêne africain, datant probablement du I^{er} siècle de notre ère.

Exactement comme on pouvait s'y attendre.

« Vous voulez dire... bégaya Ulster, qu'il s'agit de Sa croix ?

— À vous de le prouver, répliqua Payne en haussant les épaules. Si vous en avez le temps, bien entendu.

— Oui, lâcha-t-il dans un souffle. J'ai le temps.

— Mais ce n'est pas tout. » Payne s'approcha de l'hélico et en sortit un petit coffret. « Il y avait un autre objet dans le sarcophage. Nous ne l'avons pas encore ouvert. Nous voulions vous laisser cet honneur, à vous, Boyd et Maria. »

Les mains tremblantes, Ulster ouvrit le coffret et découvrit un cylindre de bronze, semblable à celui qu'ils avaient trouvé dans les catacombes. Mais au lieu d'être frappé du sceau de Tibère, on pouvait apercevoir celui de Pilate, un emblème qui n'avait pas été utilisé depuis l'époque du Christ.

« J'ignore ce qui se trouve à l'intérieur. Mais si la chance est de notre côté, nous pourrions bien découvrir ce qui s'est vraiment passé. »

Et comme la chance était effectivement de leur côté, c'est ce qui arriva.

Si Payne ne se trompait pas, seuls eux six (Dante, Maria, Boyd, Ulster, Jones et lui-même) connaissaient toute la vérité. Et par *toute la vérité*, Payne entendait celle concernant les catacombes et l'identité de l'homme-qui-rit. Plusieurs autres personnes avaient eu vent de parcelles de l'histoire. Parmi elles, Franz, Nick Dial, Randy Raskin et tous les membres du Pentagone ayant enregistré les conversations de Raskin. Mais Payne savait qu'il leur serait très difficile de remettre les événements dans le bon ordre, car aucun d'entre eux ne possédait assez de renseignements pour le faire ou ne disposait de la moindre preuve.

Payne avait beau y réfléchir, ils étaient bien les six personnes à connaître le secret que le cardinal Rose pensait avoir enfoui à tout jamais en assassinant Benito Pelati. Heureusement, Rose était un piètre détective. Sans quoi, Payne aurait déjà entendu parler des supérieurs de Rose depuis un moment, d'une manière ou d'une autre.

À ce sujet, Payne n'était pas certain de ce que savait le Vatican (ou de ce qu'il ne savait pas) au sujet de leur aventure. Et pour rien au monde il ne serait allé leur poser la question.

Pourquoi ? Un vieil adage prétend qu'il n'y avait rien de plus stupide que de poser une question stupide. C'était peut-être vrai. Mais Payne savait qu'il n'y avait rien de plus dangereux que de poser une question dangereuse.

Surtout si c'était la mauvaise personne qui voulait en connaître la réponse. Ou faire en sorte de la garder secrète.

Épilogue

Le parchemin était dans un état remarquable, si l'on prenait en compte le fait qu'il avait été écrit de la main de Ponce Pilate sur son lit de mort. Enterré dans les collines de Vindobona, enfermé dans un cylindre de bronze, protégé par un sarcophage de pierre et une famille au passé secret, le parchemin venait de passer près de deux mille ans sans subir la moindre atteinte à son intégrité.

De génération en génération, les hommes de la famille Pelati s'étaient rendus sur la tombe de leur ancêtre, Ponce Pilate, en le considérant comme un héros et persuadés qu'il était le véritable fondateur de la foi chrétienne. Persuadés aussi que Tibère avait fait appel à son fidèle serviteur pour simuler la mort du Christ en vue d'accroître les richesses de Rome. Convaincus aussi que Tibère était si impressionné par les faits d'armes de Ponce Pilate qu'il avait rendu hommage à ses victoires à travers une série de statues de pierre immortalisant son image et ses incroyables actes de bravoure au fond des catacombes d'Orvieto. Aucun des Pelati – ni Benito, ni Roberto, ni Dante, ni aucun de leurs ancêtres, à l'exception de Pilate lui-même – n'avait connu la véritable histoire de la crucifixion, jusqu'à ce que Maria ne brise le sceau du cylindre.

Tandis qu'elle traduisait les derniers mots de Pilate et prenait connaissance du document, la respiration de la jeune femme devenait haletante. Elle tenait en main la preuve de ce qu'elle avait toujours pensé : les voies de Dieu sont impénétrables.

Ponce Pilate à mes fils et à mes héritiers

Je me trouve désormais au seuil de la mort, prêt à être jugé pour les choses que j'ai faites et pour celles que j'aurais aimé faire, ce qui ne signifie pas que je n'ai pas déjà assisté à la gloire de Dieu, car j'en ai été le premier témoin, et sa splendeur a fait de moi l'homme que je suis aujourd'hui.

Je connaissais l'existence du Nazaréen bien avant de le voir. La parole de ses fidèles et ses miracles s'étaient répandus à travers le désert comme une épidémie, et cette épidémie menaçait la paix et la prospérité du territoire placé sous ma responsabilité. À l'époque, je savais qu'un ordre traverserait les océans, comme cela arrivait si souvent, et que l'on m'ordonnerait d'écraser le Nazaréen sous ma botte avant que ses fidèles ne constituent une armée que Rome

pourrait difficilement vaincre. Mais c'est le contraire qui s'est passé, car mon seigneur me parla d'une voix douce et me demanda d'entretenir la flamme de ce feu jusqu'à ce que nous puissions utiliser sa chaleur pour notre propre bien. Je n'ai pas saisi ce qu'il voulait me dire, mais j'ai laissé brûler le feu jusqu'à ce qu'il réchauffe les murs de Jérusalem, et c'est alors que je reçus les ordres que j'attendais et que je pris conscience de la voie que j'allais devoir suivre, car c'étaient ceux de Tibère en personne. Je devais placer le Nazaréen sur un piédestal, largement au-dessus des faux Messies qui l'avaient précédé, et je devais donner aux Juifs la preuve qu'ils avaient besoin de lui, que Jésus était leur véritable Dieu, que c'était effectivement lui qu'ils espéraient.

Il fut décidé que le seul moyen d'y parvenir était celui de la mort, ou de l'apparence de la mort, car il s'agit d'un miracle qui ne peut pas être feint et qui achèverait de convaincre même ceux qui refusaient de croire. À l'époque, le Nazaréen fut jugé par ses pairs pour une bagatelle dont je connaissais l'issue, et j'ai complété la ruse en me lavant les mains à l'énoncé des faits, comme pour dire que je me considérais étranger au verdict. Ma chère Claudia en fut très contrariée, car elle pensait que je devais utiliser mon pouvoir pour protéger le saint homme qu'elle avait vu dans ses rêves, mais je n'y pouvais rien, de peur de déchaîner la colère du trône de Rome et de celui qui avait chuchoté à mon oreille et m'avait encouragé à mettre en œuvre cette supercherie.

Pour garantir l'illusion de la résurrection, le Nazaréen fut contraint d'endurer de terribles souffrances en public, pour qu'à la fin de la journée il ne fasse aucun doute que cet homme avait rejoint les enfers. Mais il parvint à survivre en raison de sa place au paradis. Je me tins informé de son état en restant à l'écart, car ma présence n'était pas souhaitable aux abords de la croix, étant donné qu'un homme de mon importance ne pouvait s'intéresser au sort d'un vulgaire criminel, l'un de ceux qui, chaque jour, sous mon commandement, étaient réduits au néant. Des membres de ma garde rapprochée le surveillèrent et furent chargés d'achever le travail que l'on m'avait confié, un travail pour lequel ils seraient récompensés par quelques lopins de terre situés loin de la ville, même s'ils ne connaîtraient jamais ces havres de paix, car leur silence ne pouvait être garanti que par la pointe de mon épée. On administra une drogue au Christ pour donner l'illusion de sa mort, alors qu'il ne serait qu'endormi et qu'il se réveillerait au bout de quelques heures. Mais la dose fut trop forte, ou sa faiblesse trop grande. On m'informa alors que le Nazaréen, l'homme que nous avions choisi pour être l'Élu, venait de mourir. Je me rendis immédiatement sur place pour observer moi-même le Nazaréen en espérant que son sommeil était

profond et que son état n'était que passager, mais ce n'était pas le cas, car comme on me l'avait signalé, cet homme avait bel et bien quitté le monde des vivants.

Loin du regard de Tibère, mais jamais complètement hors de sa portée, je savais ce qui me restait à faire ou je connaîtrais sans tarder le même destin que celui du Christ, et ma vie se terminerait sans l'apaisement de la mandragore ni la gloire d'avoir accompli ma mission. Je ne disposais que de très peu d'alliés et je n'avais guère le choix. Ainsi, au terme d'une nuit sans sommeil, je décidai de m'enfuir, car c'était le seul moyen de poursuivre mon existence. Mes préparatifs furent effectués à la hâte, je ne dis rien à personne, pas même à ma chère Claudia, pour éviter que la rumeur ne se propage et que je ne finisse par être interrogé par ceux que je cherchais à abandonner. Les choses se déroulèrent encore ainsi jusqu'au troisième jour, le jour où je devais partir, lorsque je fus salué par l'un de mes hommes, un homme en qui j'avais toute confiance, sur qui je pouvais compter, même dans les situations les plus difficiles. Il me dit alors quelque chose qui n'avait pas de sens, quelque chose qui me contraignit à ouvrir les yeux et à adopter un tout nouveau mode de vie : le Nazaréen s'était levé et il était sorti de sa tombe, vivant.

Je ne savais pas quoi en penser, car aucun homme ne pouvait revenir d'entre les morts, dans l'état où je l'avais laissé : j'avais senti la fraîcheur de sa peau, j'avais vu son sang cesser de couler de ses blessures, je n'avais rien entendu lorsque j'avais collé mon oreille sur sa cage thoracique. Mais deux jours plus tard, le saint homme de Nazareth, celui que j'avais *assassiné* pour le bien-être de Rome, avait trouvé la force divine de se débarrasser du joug de la mort et avait quitté la demeure au fond de laquelle il avait été enfermé à tout jamais.

En y repensant avec toute la sagesse de mon grand âge, et après toutes ces années passées à me repentir en ce pays lointain, tandis que Rome continuait à me couvrir d'hommages et de trésors pour avoir mené à bien cette mission secrète que je n'avais même pas achevée, je regrette de ne pas l'avoir suivi dans les rues de Jérusalem et de ne pas m'être prosterné à ses pieds après qu'il eut abandonné son tombeau. Je regrette de ne pas avoir imploré sa pitié pour ce que j'avais osé faire. Je me déteste pour ne pas avoir rejoint ses hordes de fidèles, car ma présence, en tant que Romain, témoin de sa mort et de sa résurrection, l'aurait certainement aidé à servir sa cause et à sauver la vie de nombre de ses disciples. Au lieu de cela, j'ai commis la chose la plus lâche et la plus impardonnable qui soit. J'ai envoyé un message à Rome pour dire que tout s'était déroulé comme prévu, que sa mort avait été feinte et que sa résurrection avait été révélée à ses fidèles – bien que des événements inattendus l'aient empêchée

d'avoir lieu sur la grande scène dont rêvait Tibère. Car si tout s'était passé comme il l'avait désiré, la religion du Christ aurait été adoptée immédiatement, et le peuple de Judée aurait chanté ses louanges face au monde entier, et le monde entier l'aurait écouté, en croyant au retour du Messie, comme l'avait annoncé la prophétie. Et tous, dans l'Empire, se seraient donné la main en signe d'unité, et les profits de Rome auraient été immenses.

Rétrospectivement, certains se demanderont pourquoi j'écris ceci aujourd'hui, pourquoi il m'a fallu attendre si longtemps pour raconter mon histoire à ceux qui doivent l'entendre. Je leur répondrai que c'est parce que mes réponses ne me procurent aucun plaisir, car j'ai passé ma vie à vivre comme un lâche, et non comme le héros auquel Tibère voulait croire. L'approche de la mort m'a enfin donné le courage qui m'a fait défaut ma vie entière, et, avec ce même courage, j'implore mes fils et les fils de mes fils de rendre hommage au Christ, car il était bel et bien le Messie.

Remerciements

L'écriture d'un roman demeure une tâche difficile, mais pas aussi dure que celle qui consiste à élever un enfant qui veut devenir écrivain.

Ainsi, j'aimerais commencer par remercier mon père et ma mère. Jamais je n'aurais pu mener une carrière d'écrivain sans eux. Ils sont la clé de ma vie tout entière. Ils ont toujours compris ce dont j'avais besoin (d'amour, de soutien, de bons petits plats, etc.) et me l'ont apporté. Sincèrement, je n'aurais pas pu avoir de meilleurs parents qu'eux.

D'un point de vue professionnel, j'aimerais remercier Scott Miller, mon agent chez Trident Media. La manière dont est née notre collaboration est une histoire épatante. Il avait acheté un exemplaire autoédité de *The Plantation* (la première aventure de Payne et Jones) chez un libraire de Philadelphie, et l'avait suffisamment apprécié pour m'envoyer un e-mail. À l'époque, j'avais un classeur qui contenait une centaine de lettres de refus d'agents littéraires. Mais le meilleur des jeunes agents de la profession avait acheté mon livre, avant de me contacter. Je n'ai pas seulement perçu un peu d'argent sur la vente de l'exemplaire qu'il avait acheté, j'ai aussi trouvé l'agent idéal. Génial !

Bien entendu, Scott ne travaille pas seul. J'aimerais aussi remercier Claire Roberts, qui gère les ventes de mes livres à l'étranger, et toute l'équipe de Trident Media : vous avez fait un travail fantastique.

En parlant de travail, j'aimerais remercier les éditions Berkley de me payer pour faire les choses que j'aime. Pas de regarder des matches de foot en caleçon, non. Je parle du fait d'écrire des livres. Un grand merci à Natalee Rosenstein pour avoir cru en moi. J'ai vraiment de la chance de pouvoir travailler avec une editrice qui regarde plus loin que mes projets actuels. Elle pense plutôt à la manière de mener ma carrière.

Au quotidien, c'est avec Michelle Vega que je travaille le plus chez Berkley, et c'est une véritable star. Selon moi, elle serait parfaite en animatrice de jeux télévisés, car elle a réponse à chacune de mes questions. Mais cela n'a rien de surprenant. Toutes les personnes à qui j'ai eu affaire chez Berkley ont été formidables.

Ensuite, j'aimerais remercier Pat LoBrutto, Joyce Kuzneski et Joe Golden pour leurs conseils éditoriaux. Ils m'ont aidé à raccourcir le premier jet de ce livre, qui faisait 711 pages, pour en faire quelque chose de lisible. Et je serais bien négligent si j'oubliais de remercier Ian

Harper d'avoir répondu à toutes mes questions de dernière minute, ainsi que Randy Raskin, pour ses compétences en informatique. Vous êtes de super amis.

Enfin, j'aimerais remercier la dizaine de fans qui suivent déjà mon travail. La première version de *The Plantation* est sortie il y a un bon moment, et vous êtes nombreux à m'avoir fait signe depuis, essentiellement pour me dire de me bouger le cul pour écrire un autre livre avant que Payne et Jones ne meurent de vieillesse. J'aimerais que ce soit si simple. Malheureusement, le monde de l'édition demeure difficile d'accès. Au fil des ans, j'ai appris quelques leçons (plaisanterie entre nous), et j'en ai aussi donné. Au bout du compte, j'espère que *Le Signe de la croix* valait le coup d'attendre...

NOTE DE L'AUTEUR

(Attention : Quelques éléments cruciaux relatifs à l'histoire vont être abordés dans cette postface. Si vous n'avez pas lu le livre, *ne lisez pas* cette note, ou vous gâcheriez tout le suspense de quelques retournements de situation importants.)

L'idée du *Signe de la croix* m'est venue en 1998. À l'époque, j'enseignais l'anglais au lycée et je venais tout juste de jeter les bases de mon premier roman, *The Plantation*. Les deux intrigues me plaisaient autant, mais j'ai choisi de laisser *Le Signe de la croix* de côté lorsque je me suis aperçu que l'écriture de ce livre nécessitait des recherches que je ne pouvais pas entreprendre dans une petite ville de campagne.

En y repensant, c'est la meilleure décision que j'ai prise en tant qu'écrivain. D'abord parce que j'ai eu accès à des bibliothèques de niveau international lorsque j'ai déménagé à Pittsburgh, mais aussi en raison de l'explosion d'Internet. J'ai ainsi pu décortiquer des documents du Vatican, admirer les Manuscrits de la mer Morte de la bibliothèque de Qumran, et lire des lettres écrites de la main même de Tibère. Tout ceci m'a permis de développer mon histoire au-delà de mon idée originale.

Le Signe de la croix aurait pu faire mille pages, mais mon agent m'a demandé de mettre un terme à l'écriture de mon premier jet, après l'avoir lu jusqu'à la page 711, alors même que mes recherches me permettaient de continuer. Avec le recul, je suis heureux qu'il m'ait conseillé d'arrêter, faute de quoi mon roman aurait causé la mort de la moitié de la forêt amazonienne.

Malheureusement, je souhaitais réserver le meilleur de mes recherches à la chute de mon histoire originale, et je n'ai jamais trouvé le moyen de les incorporer dans sa version courte. Si jamais *Le Signe de la croix* est adapté à l'écran, je ne manquerai pas de les inclure dans les bonus du DVD.

En attendant, si vous vous intéressez à l'histoire parallèle du christianisme, il existe de nombreux essais consacrés aux derniers jours de la vie du Christ. Le plus célèbre demeure *L'Énigme sacrée*^[13] de Michael Baigent, Richard Leigh et Henry Lincoln. Publié en 1983, il expose différentes théories concernant la crucifixion du Christ que j'ai choisi de ne pas reprendre dans mon roman. Parmi les autres livres figurant dans mes pistes de recherches (et que je n'ai pas nécessairement lus), on trouve : *La Révélation des Templiers*^[14], de

Lynn Picknett et Clive Prince ; *Rosslyn : gardien du secret du saint Graal*[15], de Tim Wallace-Murphy et Marilyn Hopkins ; *Jésus et la Déesse égarée : les mystères de Jésus*[16] de Timothy Freke et Peter Gandy.

Vous pouvez consulter une bibliographie complète sur mon site Internet : www.chriskuzneski.com.

Enfin, j'aimerais aborder un dernier point : après avoir lu *Le Signe de la croix*, plusieurs personnes m'ont demandé de leur indiquer quelles parties du livre étaient vraies et quelles parties relevaient de la fiction. Bien évidemment, il s'agit du plus beau compliment que l'on puisse me faire, puisque cela signifie que j'ai mélangé les deux au point de créer un ensemble plausible. Cela étant dit, je n'ai pas l'intention d'indiquer à qui que ce soit (pas même à ma mère) ce qui appartient à la réalité et ce qui appartient à la fiction. C'est pour cette raison que j'ai choisi d'être écrivain. J'ai longtemps attendu avant de pouvoir brouiller les frontières entre la réalité et la fiction sans avoir de compte à rendre.

En d'autres termes, tout ce que vous lisez s'est *vraiment* passé ainsi dans mon univers.

D'ailleurs, c'est exactement ce que m'aurait dit Jonathon Payne. Cet enfoiré...

[1] Niches funéraires. (N.d.T.)

[2] *Le Sixième Sens*. Film américain de M. Night Shyamalan, dans lequel un jeune garçon a le don de voir les personnes décédées. (N.d.T.)

[3] *Luke la main froide* : film américain de Steward Rosenberg, dans lequel Paul Newman interprète le rôle d'un détenu qui tente à de multiples reprises de s'évader de son pénitencier. (N.d.T.)

[4] Littéralement : « L'État à l'étoile unique », surnom donné au Texas pour rappeler qu'il était autrefois une république indépendante. (N.d.T.)

[5] La province romaine de Britannia (Bretagne) couvrait l'Angleterre, le Pays de Galles et le sud de l'Écosse, entre les I^{er} et V^e siècles. (N.d.T.)

[6] Coup spectaculaire réalisé au base-ball par un batteur qui renvoie la balle hors du terrain et peut ainsi effectuer le tour des bases sans être opposé à la défense adverse. (N.d.T.)

[7] Les joueurs de football américain s'enduisent les pommettes de *Eye Black*, une graisse noire utilisée pour réduire l'éblouissement causé par la lumière du soleil ou les projecteurs du stade. (N.d.T.)

[8] Oprah Winfrey, présentatrice télévisée afro-américaine du très populaire *Oprah Winfrey Show*. (N.d.T.)

[9] Joueur professionnel chinois de basket-ball ayant évolué dans le championnat américain entre 1997 et 2011. Yao Ming a surtout marqué les esprits à cause de sa taille, 2 m 30. (N.d.T.)

[10] *La Malédiction*. Titre original : *The Omen*. Film américano-britannique de Richard Donner, sorti en 1976.

[11] Contraction de *Hazardous Material* Terme qui désigne les services de police chargés de détecter et d'analyser les matières dangereuses. (N.d.T.)

[12] Jeu de mots : le mot anglais *maniac* signifie « fou », « dément ». (N.d.T.)

[13] *L'Énigme sacrée*, de Michael Baigent, Richard Leigh et Henry Lincoln, Éditions Pygmalion, Paris.

[14] *La Révélation des Templiers*, de Lynn Picknett et Clive Prince, Éditions J'ai lu, Paris.

[15] *Rosslyn : gardien du secret du saint Graal*, de Tim Wallace-Murphy et Marilyn Hopkins, Éditions La Maisnie-Tredaniel, Paris.

[16] *Jésus et la Déesse égarée : les mystères de Jésus*, de Timothy Freke et Peter Gandy, Éditions Aletheia Eds.